UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04051 0216

JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR
TRANSFERRED
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

BIBLIOTHECA
C. SS. R.
ad Ste Annæ,
MARIANOPOLI

LE

BON SENS DE LA FOI

IMPRIMATUR

TOLOSÆ, DIE XVâ APRILIS 1870.

✠ J-F. FLORIANUS, ARCHIEP. TOLOS.

LE BON SENS
DE LA FOI

EXPOSÉ

En réponse aux objections philosophiques & scientifiques du jour

PAR

LE R. P. CAUSSETTE

Vicaire général, supérieur des prêtres du Sacré-Cœur de Toulouse.

Il fault accompaigner nostre foy de toute la raison qui est en nous.

Montaigne, liv. II, chap. 12.

DEUXIÈME PARTIE
LA NÉGATION ANTICHRÉTIENNE

PARIS

VICTOR PALMÉ

Éditeur des Bollandistes

25, RUE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 25

1870.

HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

TRANSFERRED

LE PUY. — IMPRIMERIE M-P. MARCHESSOU.

EXPOSITION

Jusqu'à présent, l'affirmation chrétienne s'est défendue plus qu'elle n'a attaqué dans l'économie de notre plan. Il est temps qu'elle prenne l'offensive contre la négation opposée. Il ne suffit pas d'établir que notre croyance est prouvée; il est bon de montrer que l'incrédulité ne l'est pas. Ce sont là comme les deux faces de la même vérité, la seconde non moins démonstrative que la première. Je peux même ajouter plus saisissante, car, durant le trajet que nous venons de parcourir, les sujets s'imposaient en vastes synthèses à l'esprit et ne compor-

taient guère que la forme du discours ou du traité : ici, nous marchons sur un terrain autrement accidenté, et moins dominé par le despotisme des traditions théologiques. Aussi, nous pourrons détailler davantage notre pensée, ce qui promet au lecteur plus de variété et de plus fréquents repos.

Quelle est la genèse de l'incrédulité dans l'intelligence humaine? Si la formation des nuages est obscure en météorologie, elle ne l'est point en apologétique. Toutefois, avant de dire d'où viennent les nuages, sachons d'où ils ne viennent pas. Certainement, ils ne sont pas un produit de la supériorité intellectuelle. C'est par abus de langage qu'on appelle les incroyants des hommes à idées avancées. Dieu étant le terme d'arrivée des intelligences, tout mouvement contraire à cette fin est une marche rétrograde, et si l'incrédulité s'obstine à se désigner sous le nom de progrès, c'est parce qu'elle a besoin de s'abriter sous une enseigne mensongère, pour se faire illusion et pour en faire.

Singulière aberration d'attribuer les doutes de l'esprit à son développement, c'est-à-dire sa faiblesse à sa force, ses ténèbres à sa lumière! S'il en était ainsi, nous l'avons vu, les grands esprits seraient toujours sceptiques, les petits toujours religieux. On adorerait au-dessous de tel degré de cul-

ture, ou blasphèmerait au-dessus. Or, cette loi n'existe pas. Origène, saint Augustin, saint Basile, saint Jérôme, saint Ambroise et tant d'autres défenseurs de la foi représentent bien autrement de génie que Celse et Porphyre, ses détracteurs. Pascal, Descartes, Bossuet et Corneille valent bien, philosophiquement parlant, Voltaire et le misanthrope de Genève. Cuvier, Ampère, Biot, Cauchy, humbles disciples de l'Evangile, ne le cèdent, ni en science, ni en calibre intellectuel, à Buckner, Feuerbach, Moleschot et Littré, apôtres de l'athéisme. Enfin, le dix-huitième siècle, qui a beaucoup nié, ne surpassait pas, en intelligence, le dix-septième qui a respectueusement adoré; et les peuples idolâtres, qui repoussent l'Evangile, ne se peuvent prévaloir de lumières supérieures à celles des peuples chrétiens. Preuve que les doutes ne proviennent pas de la clairvoyance de l'esprit; ils résultent bien plutôt de son état maladif.

Au reste, les savants eux-mêmes en sont convenus. Augustin Thierry et Maine de Biran ont déclaré que le moment le plus illuminé de leur vie fut celui de leur retour à la foi, non celui de leur négation. « Je ne trouve de science vraie, écrit le dernier, que là précisément où je ne voyais, autrefois, avec les philosophes, que des rêveries et des

chimères... La religion résout seule les problèmes que la philosophie pose (1). »

Il y aurait donc peu d'expérience ou peu de sincérité à se persuader, soit que, dans l'espèce humaine, en général, il y a une plus grande somme d'intelligence engagée contre Dieu que pour sa cause; soit que, dans le même homme, en particulier, la foi représente une ère d'obscurantisme, et l'incrédulité une phase de progrès. C'est très-souvent le contraire qui est le vrai.

Bien plutôt que de la science, en effet, l'incroyance procède souvent de l'ignorance, et surtout de l'ignorance relative; car, avec beaucoup de connaissances, on peut n'avoir aucune connaissance de cette cause. Cependant, il faut en convenir, les doutes ne sont pas plus un signe d'infériorité que de prééminence intellectuelle. On peut manquer de foi, à quelque degré de l'échelle que l'on se trouve, dans la catégorie des esprits, et cela, non-seulement parce que la foi vient de Dieu plutôt que de l'esprit lui-même, mais encore parce que ce qui détermine l'aptitude de l'esprit à la recevoir, c'est moins son élévation que son équilibre.

L'incrédulité n'est donc attribuable ni à la science

(1) *Journal intime.* 26 mai, 30 juin.

ni à l'ignorance de celui qui la porte, elle ne l'est pas même toujours à son irreligion. Il y a, en effet, une certaine incrédulité non volontaire, à l'état de tentation, qui peut obséder la pensée des chrétiens soumis. Ce sont là des intermittences douloureuses, durant lesquelles l'homme croit sur sa foi d'hier, plus, en quelque sorte, que sur celle du moment, et il se meut dans le bien en vertu d'une impulsion acquise, plutôt qu'à l'instigation d'une conviction actuellement sentie. Les choses se passent souvent dans les âmes comme dans la nature : Alternatives incessantes de jour et de nuit. Seulement la foi ne se trouble pas en voyant disparaître son soleil, parce qu'elle compte sur le retour de l'aurore; l'incrédulité, au contraire, déclare le soleil éteint quand il se cache, semblable à ces sauvages qui se lamentent pendant les éclipses, comme si elles étaient la fin de la lumière.

Ainsi, le croyant lui-même peut, par certains côtés de sa pensée, être involontairement réfractaire à la foi, ce qui n'est qu'une souffrance, non une faute. Mais si une telle disposition devient chronique et consentie, alors elle constitue l'incrédulité formelle. Péché aussi ancien que le monde! opposition éternelle de l'humanité contre Dieu, qui s'est manifestée dans tous les âges, dans toutes les religions, et

dont le principe n'a été encore qu'imparfaitement étudié. C'est la nature intime de ce mal que nous voudrions exposer. Si Esquirol et d'autres aliénistes furent classés parmi les bienfaiteurs de l'humanité, pour avoir décrit les diverses affections morbides qui s'attachent à son cerveau, quelle ne serait pas l'utilité d'une bonne physiologie de l'incrédulité, c'est-à-dire d'une théorie indiquant les sources et les remèdes de ce désordre mental, en vertu duquel l'intelligence de l'homme est *aliénée* à la vérité. Depuis Homère jusqu'à Milton, on a dit de belles choses sur le malheur d'être privé de la clarté du soleil ; qu'est-il en comparaison du malheur de ne pas voir Dieu?

Il y a donc un vrai devoir de charité à remplir dans l'étude des influences qui tournent l'intelligence humaine à l'incrédulité. Quelles sont les causes de cette cécité déplorable? Elle résulte presque toujours d'une situation de l'esprit opposée aux conditions d'un bon jugement. Trois anomalies principales faussent ces conditions.

La première, ce sont les brouillards de l'atmosphère intellectuelle. Il est des jours où nous apercevons de splendides chaînes de montagnes à l'horizon, d'autres où nous n'y voyons rien. Il est des nuits où les étoiles scintillent au firma-

ment, d'autres où elles se dérobent. A-t-on jamais conclu, de Milan, que les Alpes n'existaient pas quand le Mont-Rose voilait sa cime éblouissante? Qui eut assez d'inexpérience astronomique pour croire les astres perdus quand ils sont cachés? Voilà, néanmoins, une folie dont l'esprit ne sait pas se corriger en matière de croyances surnaturelles. Il s'étonne de ne pas voir clair, sans penser même à se demander s'il n'est point dans les ténèbres.

Ce qui obscurcit surtout le milieu intellectuel, c'est la passion. La passion, je l'ai déjà dit, est un orage; et l'effet immédiat de tout orage, c'est d'amasser des nuages. L'âme humaine est comparable à ces urnes qui renferment une couche de limon sous une liqueur transparente; la moindre secousse suffit pour troubler leur limpidité. Quand les passions, qui sont en nous le résidu de la déchéance originelle, dorment au fond du vase, notre zone supérieure est éclairée; quand elles montent à la surface, notre esprit en est obscurci. Combien de négations sont la suite de cette perturbation! Combien d'incrédulités, même sous les formes les plus spécieuses, ne sont qu'un jugement passionné. Dieu seul peut évaluer la somme de lumière céleste journellement dérobée au monde,

parce que le cœur de l'homme n'est pas assez pur pour la réfléchir! Une étude attentive des relations qui existent entre nos vices et nos négations révélera une partie de ce mystère.

Le premier genre d'incrédulité est donc celui qui est engendré, plus ou moins directement, par un désordre de la volonté; le second est celui qui a pour cause la constitution intellectuelle. Dans un cas, les doutes proviennent du peu de transparence de l'atmosphère; dans l'autre, d'un défaut du regard.

L'œil de l'esprit, comme celui du corps, est un organe délicat. De petits accidents lui peuvent occasionner de grands ravages; il a besoin, pour être certain de ses constatations, d'une parfaite conformation; voilà pourquoi bien des esprits ne sont incrédules que parce qu'ils sont incomplets. Incomplets, d'abord, sous le rapport du tempérament : quoi d'étonnant, par exemple, qu'il doute de Dieu l'homme qui est naturellement sceptique sur toutes choses? Incomplets sous le rapport de la justesse : combien ne voient pas Dieu, uniquement parce que n'ayant pas un sens droit, ils ont des visées qui obliquent vers le faux! Incomplets sous le rapport de l'équilibre : excès de raisonnement et absence de sentiment,

trop d'imagination et pas assez de raison, une foule de lacunes ou de disproportions dans nos facultés, en un mot, déterminent des pentes favorables à l'incrédulité. Incomplets sous le rapport de l'état : les esprits absents d'eux-mêmes par la dissipation, ou chargés de noires vapeurs par le pessimisme, ou fréquemment retournés par leur versatilité naturelle, n'offrent à la foi que de très-imparfaits récipients. Enfin, incomplets sous le rapport de la compétence : on a beaucoup dit, et il reste encore beaucoup à dire sur la demi-science religieuse des savants anti-religieux!! Ainsi l'esprit peut être attaqué d'une de ces innombrables affections oculaires, qui diminuent la rectitude ou la portée de son regard, d'où il suit que grand nombre d'hostilités contre la foi prennent leur source dans une sorte de myopie ou d'ophthalmie intellectuelle, d'autant plus dangereuse à soi qu'elle n'a pas conscience d'elle-même, et aux autres qu'elle peut s'allier avec le talent.

Sans doute, je ne veux pas dire que l'incrédule soit responsable des travers de son intelligence, quand ses défections morales n'y ont point contribué, mais il importe de constater qu'il y aurait moins de blasphémateurs s'il y avait plus d'esprits parfaitement sains.

Après la passion et l'infirmité intellectuelle, il y a un troisième principe qui engendre les ténèbres dans la conviction religieuse, c'est la distribution anormale de la lumière à l'intelligence. La lumière, en effet, peut aveugler, si elle n'arrive pas aux yeux dans la direction et dans les conditions voulues. De là, l'incrédulité des savants qui cultivent une science trop spéciale, trop absolument professionnelle, à l'exclusion de la science générale et surtout des études religieuses.

On a dit avec raison que l'homme d'un seul livre était redoutable; un esprit qui ne connaît bien qu'une branche des connaissances humaines ne l'est pas moins, mais dans un autre sens. Ce qu'il sait constitue parfois sa difformité plutôt que son avantage. S'étant développé sans proportion, il est nécessairement sans équilibre et sans justesse, et cela d'une façon d'autant plus irrémédiable qu'il mesure sa confiance à ce qu'il sait sur un point, non à ce qu'il ignore sur tout le reste.

Que d'épigrammes furent lancées contre les originalités des savants trop concentrés dans une partie de la science! Et c'était justice, car les lacunes de leur éducation intellectuelle font souvent d'eux des hommes encore plus singuliers

que supérieurs. Cette anomalie est explicable par une comparaison tirée des choses physiques. Quand un rayon de soleil pénètre par la fente de la porte dans une chambre fermée, loin d'éclairer la chambre, il en accroît l'obscurité. Les plus petits atômes qui tourbillonnent dans l'axe de cette traînée lumineuse peuvent être comptés, les objets les plus palpables qui se trouvent en dehors sont ensevelis dans une nuit profonde.

C'est là l'image des intelligences que n'éclaire qu'un seul genre d'études. Ce n'est point par une fenêtre, c'est par une fissure capillaire qu'elles reçoivent la lumière. Ainsi infiltrée dans l'esprit, la lumière la pénètre comme ferait un dard, au lieu de l'envelopper à la façon d'une atmosphère. Tout ce qui se trouve sur le parcours de ce rayon, rayonne, tout le reste est dans une nuit impénétrable; d'où il suit qu'une science trop restreinte peut quelquefois augmenter certaines ombres de la pensée au lieu de les dissiper.

Heureux les simples qui vont à Dieu par la naïve impulsion d'un cœur pur! Sur cette voie il n'y a pas d'embranchements compliqués qui trompent la foi du voyageur. La science, au contraire, est un labyrinthe où grand nombre se sont perdus.

Sans doute, elle aboutit à Dieu par bien des issues; mais combien, n'ayant pas reçu de la foi le fil qui dirige, en ces routes sinueuses, meurent dans des impasses, ayant la lumière nécessaire pour voir l'horreur de leurs ténèbres, mais non pour en sortir.

Nous venons de tracer le plan de ce volume, en marquant les trois idées qui vont jalonner notre marche. L'incrédulité procède de trois influences distinctes :

Celle de la passion ;

Celle du tempérament intellectuel ;

Celle des études exclusives ou du *spécialisme*.

Faire connaître et analyser la cause du mal, n'est-ce pas le meilleur traitement préventif et curatif qui puisse lui être opposé?

La vérité a été comparée à une cité placée au sommet des monts. Néanmoins, si on l'aperçoit de partout, on ne l'aperçoit pas de partout aussi bien. Comme les tableaux, comme les panoramas, elle a des points de vue privilégiés d'où elle se révèle mieux aux contemplateurs attentifs. En deçà ou en delà, ses effets sont moins sensibles, et il n'y a pas jusqu'à certains effets de soleil qui ne puissent nuire à la perspective.

Telles sont les conditions auxquelles se mon-

tre la vérité religieuse. Il y a une situation particulière assignée à l'esprit humain pour la découvrir, et si l'incrédule ne la voit pas, c'est parce qu'il n'est pas au point favorable. Il est tenu de s'y mettre, et c'est pour lui aider dans l'accomplissement de ce devoir que nous écrivons.

Dans cette partie de notre sujet, nous nous plaçons en dehors du terrain battu par l'apologétique traditionnelle ; mais que les lecteurs attachés aux sentiers larges et sûrs nous suivent sans crainte. Si nous quittons ce que nous pourrions appeler les *voies romaines* de la controverse catholique, nous ne cesserons pas de les côtoyer, car ce volume ne sera que le développement d'une thèse, à peine indiquée dans certaines théologies classiques sous ce titre : *Præjudicia adversus incredulitatem.*

LIVRE PREMIER

DE L'INCRÉDULITÉ

ENGENDRÉE PAR LES PASSIONS

CHAPITRE PREMIER.

Effets du sensualisme sur les croyances religieuses.

Entre toutes les passions, il n'en est aucune qui exerce contre la foi une influence plus délétère que la volupté. Je ne parle point de cette passion à l'état d'entraînement passager, mais à l'état d'habitude vicieuse; je ne la considère point comme roman, mais comme immoralité. Ajoutons qu'elle tombe souvent dans cet excès, en conservant le langage du sentiment éthéré. L'homme couvre ses cloaques intérieurs de parfums et de fleurs, pour donner à sa conscience le courage d'y descendre sans être écœurée.

La volupté, entendue dans ce sens, devient avec le temps un amoindrissement de la lumière naturelle, un nuage de boue et de sang qui se tend devant la lumière surnaturelle, et une prostration de la volonté qui va chercher dans le blasphème l'explication et l'excuse de ses humiliations.

Sans doute, il ne suffit pas d'avoir de l'intelligence pour croire, mais toute intelligence bien conservée est mieux disposée à saisir et à admettre les choses de la foi. Or, y aurait-il superstition dans la persuasion gé-

nérale que la tyrannie des sens tarit la séve de l'esprit ? Non, ce vice soutire peu à peu l'énergie à l'intelligence pour la distribuer à la matière ; il fait descendre les forces du cerveau dans l'organisme, et cette flamme, qui était un présent du ciel quand elle habitait la tête, devient un incendie dévorant quand elle a passé dans les muscles. Ceci est une loi moralisante et conservatrice imposée à l'esprit par la Providence ; au moment où il s'allume par la passion, il s'éteint par l'idée.

Je sais que beaucoup d'écrivains et d'artistes de génie furent grands sans être purs ; mais ils ne furent jamais grands et vicieux dans une même journée. Il y eut des heures où la muse de l'inspiration déserta leur foyer, parce qu'elle y était outragée. Alors, on les vit se traîner péniblement avec des ailes qui refusaient de les porter, et ils ne remontèrent aux sommets du sublime, qu'après les avoir reconquis par des sacrifices régénérateurs.

D'ailleurs, s'il est un âge où le sensualisme n'est qu'une paralysie momentanée de l'esprit, il y en a un autre où il est mortel. Que de grands hommes il moissonna dans leur fleur ! De même que l'on s'attendrit sur le sort des enfants morts sans baptême, j'éprouve une sorte de pitié sainte pour tous ces esprits d'élite qui eussent été grands dans la chasteté, et qui s'éteignirent avant d'avoir un nom à porter devant la postérité, parce que les passions les empêchèrent d'éclore ! La volupté est souverainement meurtrière par rapport au génie naissant, et son plus grand attentat, après la perte des âmes, est de fouiller perpétuellement dans les entrailles de la société, pour y étouffer l'intelligence à l'état d'embryon, et consommer ce que l'on pourrait appeler l'infanticide du talent.

En généralisant la question, qui pourrait dire le point de développement où serait arrivée l'humanité, si ses excès n'avaient point arrêté son éducation ! Ce n'était point sans intention morale que la mythologie représentait les dieux changés en animaux dans l'exercice des jouissances physiques ! C'est que l'abus des sensations charnelles aspire la vie de l'esprit au profit de la matière, et que, par là, l'homme tourne plus ou moins à la brute. Funeste abaissement ! qui correspond souvent à une mesure proportionnée d'incrédulité, car Dieu et la bête sont les deux extrêmes de la hiérarchie intelligente, et plus l'homme penche vers la bête, moins il est apte à connaître Dieu.

La volupté prédispose donc l'esprit à la négation en le diminuant, mais surtout en le livrant au scepticisme.

Scepticisme sur les vrais devoirs de l'homme. Il n'est point de passion qui produise plus de faux serments que celle-ci. La première fois que l'homme joue avec sa parole, c'est ordinairement dans l'intérêt de ses plaisirs les plus grossiers. Il traite à bon droit comme un crime le parjure sur le livre des Evangiles, et il met, sans remords, la main sur son cœur pour attester des impostures de sentiment. Cependant, on ne joue pas avec le mensonge de conduite sans qu'il en reste quelque chose au fond des idées. Comme toutes les vérités se tiennent, le voluptueux est bientôt incliné par son mépris des lois de la pudeur à douter de leurs sanctions. La foi peut rigoureusement subsister dans une âme sans la moralité; mais, en fait, la perte de la seconde dispose à apostasier la première, la religion de l'honneur et celle de l'Evangile se prêtant un mutuel appui.

Scepticisme à l'endroit de la liberté morale. La vi-

rilité de l'âme est tuée, comme l'honnêteté de la conscience, par l'oppression du libertinage. La volupté procède envers ses victimes comme Dalila envers Samson, elle endort pour enchaîner. Malheur à celui qui sommeille dans les bras de ce charme engourdissant, car, au réveil, il se trouvera lié. S'il est homme du monde, il sera frappé d'anesthésie morale, et il ne prêtera aux choses les plus importantes de la vie qu'une attention impuissante et distraite. S'il est soldat, les délices de Capoue l'arrêteront aux portes de Rome. S'il est roi, il aura des langueurs qui lui feront pencher la tête et tomber la couronne. Si c'est une race au lieu d'un homme, la volupté pénétrera jusqu'aux sources de son sang pour l'abâtardir, et sur des fronts consacrés par les siècles elle imprimera des stigmates honteux. Enfin, si c'est un peuple, qui pourra dire l'ignominie de ses affaiblissements! D'autres auront une éclatante chute, celui-ci finira par une lente décadence. D'autres seront renversés d'un coup d'épée, celui-ci s'affaissera dans la dissolution; et, tandis que Carthage, l'astucieuse reine des mers, a l'honneur de succomber en un jour de bataille, aux splendeurs d'un grand incendie, Rome l'impudique s'écroule pièce à pièce, comme une chair rongée par la débauche, et met trois cents ans à mourir.

Quand l'homme a subi longtemps cette domination néfaste, il devient le jouet méprisable de ses sensations; il se roule par terre, dit saint Augustin, sans pouvoir se relever; il se déclare libre vis-à-vis de Dieu et de tous les pouvoirs, et il se proclame l'esclave de ses propres penchants. Enfin, le découragement le mène à toutes les dégradations et à tous les blasphèmes, car il a besoin de croire un peu en soi pour croire au devoir. Douter du pouvoir que l'on a de faire le bien, c'est

douter du bien lui-même. En communiquant des impuissances à la volonté, la volupté sème des négations dans l'esprit.

Scepticisme à l'endroit des choses du cœur. Je ne connais pas de mensonge plus formel, commis par le vocabulaire, que l'emploi du mot amour pour exprimer certains bonheurs physiques. Les paroxysmes de la sensation étouffent la sensibilité. Cette déchéance s'accomplit par une série de détériorations et de douleurs.

Et, d'abord, la volupté abaisse le cœur en le fascinant, car elle l'attache à des remorques bizarres, elle lui fait mendier des réciprocités infamantes, elle le réduit à un état d'immondice foulée par les pieds des passants, *quasi stercus in via conculcabitur* (1). Après avoir flétri le cœur, la sensation le dilate sans mesure; elle lui verse des félicités dévorantes qui enflamment sa soif au lieu de la calmer, et bientôt, creusé jusque dans ses abîmes, travaillé par des exigences étranges, il crie aux rêves les plus impossibles : Apportez-moi quelque chose de nouveau, *affer, affer*. Abaissé, inassouvi, le cœur trouve encore dans les plaisirs de la chair le martyre et l'épuisement. Qui pourrait s'en étonner? Il cherchait la réciprocité, il n'a obtenu que de cruelles mystifications. A-t-il obtenu ce qu'il cherchait? Son bonheur lui-même va devenir la cause de ses tortures. A lui de ces longues heures de jalousie, où malheureux par son amour, plus malheureux de n'y pouvoir renoncer, il sera ballotté entre des sentiments contraires, par un démon qui déchaîne sur ses victimes le trouble des enfers. Il n'en est plus aux chagrins naïfs de la jalousie, il y

(1) *Eccli.*, 9-10.

a des fatigues de sensibilité tarie et blasée qui rendent les voluptés sans affection encore plus amères que les autres. Enfin, il ne donnera rien qu'un peu d'or en échange de quelques tressaillements honteux. Cette méprisable expression des sympathies humaines recevra des châtiments dignes de sa bassesse. Perfidies éhontées, faméliques exploitations qui perdent les voluptueux et leurs héritages, et qui vengent la cause de la pudeur par des malheurs et des désespoirs sans nom. Arrivé à cette lassitude extrême, le cœur n'a qu'un souffle de vie. Un jour l'épicurien tourné vers son passé n'y découvre pas un souvenir auquel la vertu prête des charmes, pas une seule affection que le vice n'ait point souillée, et il déclare que le cœur humain est un mensonge. Depuis déjà longues années le Saint-Esprit avait prédit que les impudicités de l'homme lui enléveraient l'affection. *Fornicatio et ebrietates auferunt cor* (1).

Quand le voluptueux ne croit plus au cœur, à quoi pourrait-il croire ? Dieu étant l'amour par essence, il est indirectement atteint par cette négation, et tout blasphème de sentiment implique virtuellement l'impiété.

Au reste, l'art lui-même a confessé cette vérité, en faisant souvent du voluptueux qui a vidé sa coupe, un fanfaron d'irreligion. C'est cette idée profonde qui a produit les types fameux classés par la fantaisie littéraire dans la famille des don Juan et des Lélia. Créations impures qui nous montrent l'embrassement logique de l'incrédulité et du sensualisme, c'est-à-dire l'impiété posant sous les grâces de la débauche, et l'incroyance naissant tout naturellement de l'impudeur.

(1) Osée. 4-11.

Ce n'est point seulement par le contre-coup de son action sur les facultés naturelles que la volupté obscurcit la foi, c'est par une influence directe. Exception digne de remarque : de tous les feux, celui de la passion est le seul qui ne dégage pas de rayons. L'électricité qui jaillit de ce choc appelé, avec une ironie insultante, *le contact de deux épidermes,* n'a pas été vainement comparée à une flamme; toutefois, cette flamme a cela de commun avec celle de l'enfer, qu'elle brûle sans éclairer. *Supercecidit ignis et non viderunt solem* (1). L'expérience l'atteste, tout homme qui s'est plongé longtemps dans les profondeurs de l'animalité ne voit plus rien sur les hauteurs où Dieu habite : *Animalis homo non percipit ea quæ Dei sunt* (2). De là, le plus grand nombre des blasphèmes et des hérésies.

Quelle fut la principale cause de la révolte de Luther? Elle ne fut point dans les répulsions de l'hérésiarque pour la suprématie de Rome, mais dans les impatiences frémissantes d'une nature exubérante, soit contre le joug des couvents, en général, soit surtout contre le vœu de chasteté en particulier. Pourquoi Montan a-t-il déchiré le sein de l'Eglise après avoir fait des miracles? Parce que sa foi fut submergée par le débordement de ses mœurs. Il ne faut pas s'étonner que de tels châtiments soient infligés à un tel péché. Dans tous les autres désordres, c'est l'esprit qui est vaincu par lui-même; dans celui-ci, c'est l'esprit qui est vaincu par la chair. Or, que la chair de l'homme se soit manqué de respect avant l'Incarnation, concluait Tertullien, c'est compréhensible;

(1) Ps. 57-9.
(2) I. Cor. 2-14.

mais qu'elle devienne adultère depuis qu'un Dieu lui fit l'honneur de l'épouser, c'est un oubli et une infidélité qui ne lui doivent pas être pardonnés.

Effrayante théologie, inventée par un génie sans mesure et sans pitié ! Néanmoins, on peut dire que c'est là peut-être la seule hérésie dont la chasteté ait été l'occasion ; au contraire, combien d'erreurs furent causées ou prolongées par la domination plus ou moins aperçue d'une habitude contraire aux bonnes mœurs ! Aussi, comment exprimer notre pitié quand nous rencontrons çà et là, sur les chemins parcourus par notre apostolat, des incrédules couverts de boue qui demandent un grand prophète pour les éclairer ! Il suffit d'une main charitable pour les laver. La vérité est une reine que l'on n'aborde pas avec des souillures au front ; il faut s'immerger, à sa porte, dans de saintes ablutions pour mériter d'être admis chez elle. Ce que l'homme ne comprend pas dans la captivité des sens, il le saisit dans une voie immaculée. *Intelligam in via immaculata* (1).

Les ravages de la débauche dans l'âme entament une autre vertu surnaturelle et réagissent contre la foi en ruinant l'espérance. C'est une belle religion, dit Chateaubriand, celle qui fait une vertu, même de l'espérance ! Que penser d'une passion qui ravit à l'humanité un tel bien et un tel honneur ! Or, celui qui a fait du vice son habitude, sa nécessité et presque son système physiologique, se trouve en opposition avec l'espérance par deux tendances extrêmes de sa passion, la défiance et la confiance excessives.

(1) Ps. 100-1-2.

La défiance est facile à comprendre. Peu à peu l'abus des sensations désordonnées établit dans l'âme de mornes désenchantements. A force d'expérimenter sa propre faiblesse, l'homme cesse de compter sur lui-même. Il regarde la chasteté comme un idéal chimérique bon à poursuivre, mais impossible à atteindre. Sous l'empire de cette conviction, il retombe quelquefois des plus vertueux désirs dans les plus profonds abîmes; durant ces heures désolées, son découragement provoque ses chutes, ses chutes lui suscitent de plus implacables découragements, et, quoique malheureux par son péché, sans cesse il y revient comme à une liqueur enivrante pour oublier son malheur. Saint Paul avait prévu cette prostration douloureuse des voluptueux, quand il les représentait se précipitant dans des iniquités désespérées, *desperantes tradiderunt se impudicitiis* (1).

Et, cependant, en vertu d'un constrate inexplicable, l'esclave des sens, qui est accablé d'un côté par la défiance, de l'autre ouvre son âme à la présomption; il n'attend rien de sa liberté, mais il fonde des espérances aveugles sur la miséricorde de Dieu. Ses fautes sont si dignes d'intérêt! comment le Juge souverain pourrait-il les punir? Ses chaînes sont si difficiles à rompre! Pourquoi serait-il condamné à de sévères expiations pour des faiblesses si excusables? Et puis, il fut châtié si souvent par les suites temporelles de son péché! A quoi bon un enfer pour compléter cette justice déjà sévère? En un mot, il vient un moment où le voluptueux s'attendrit sur lui-même, au lieu de s'accu-

(1) Ephes., 4-19.

ser. Il se plaint comme une victime, au lieu de se juger comme un coupable; et il porte, au fond de cette pitié intéressée envers soi, le germe de toutes les insurrections contre la loi morale et contre les dogmes qui la soutiennent.

C'est que l'homme ne peut vivre criminel sans excuse, et il cherche l'excuse dans le blasphème, quand il ne saurait la trouver ailleurs. Nous avons dejà émis cette pensée d'un docteur. Les anciens façonnèrent des dieux à leur image, pour abriter leurs passions sous l'égide de cette ressemblance. Le voluptueux des temps modernes ne peut faire la divinité à son image; il ne veut pas se faire à l'image de la divinité; alors il la supprime pour s'assurer l'impunité.

Naguère, les organes de la libre pensée nous apprenaient simultanément, et la vie peu morale d'un critique fameux et sa mort anti-chrétienne. Le correctif du second scandale était dans le premier. En effet, si Sainte-Beuve vivait dans des habitudes sans excuse pour un vieillard, était-ce parce qu'il était incrédule, ou bien n'était-ce point parce qu'il vivait ainsi qu'il était incrédule? Il a dit, en parlant des ennemis du Christ : « Regardez-y bien : dans la tête ou dans le cœur, il leur manque quelque chose. » Que lui manquait-il à lui-même? D'abord, le désintéressement des glorifications athéistes qui l'ont enivré; mais surtout la pureté de l'âme qui assure l'impartialité du jugement.

Et voilà longtemps que les transports de la chair dépravent les pensées de l'humanité! Pour préserver Israël de l'idolâtrie, Dieu lui interdisait l'alliance avec les filles des nations. Jéroboam, voulant obtenir des apostasies au sein du peuple choisi, ne lui dépêcha pas des prophètes, mais des légions de femmes perdues.

Aujourd'hui, encore, c'est ce vice qui entrave les progrès de la vérité dans le monde; et si tant d'hommes et tant de peuples lui résistent, c'est parce qu'ils *ne veulent pas comprendre, de peur d'être obligés de bien faire* (1).

Ici, je le demande à la bonne foi du lecteur, y a-t-il beaucoup d'incrédules qui n'aient pas mis, un jour ou l'autre, l'ombre d'une vie déréglée entre eux et la vérité? Peut-être le mal n'est pas d'aujourd'hui, mais l'homme subit l'aveuglement causé par ses passions, même quand elles ont fait leur temps. C'est le limon qui reste après que le fleuve débordé est rentré dans son lit.

A Dieu ne plaise que nous regardions tous nos adversaires comme gens de mauvaises mœurs; néanmoins, il faut convenir que bon nombre d'entre eux seraient moins hostiles au christianisme avec un peu plus de moralité chrétienne. La luxure ressemble à ces affections morbides qui entraînent la perte de la vue; quoique l'effet de la maladie se porte aux yeux, le siége en est ailleurs, et c'est là qu'il faut l'attaquer, si l'on veut recouvrer la lumière.

Platon a donné un beau commentaire de cette vérité. « Qu'on prenne, dit-il en parlant des âmes obscurcies, matérialisées par la sensualité, qu'on prenne ces âmes dès leur enfance, qu'on coupe et qu'on retranche en elles ce qu'y déposent les passions voisines de la génération, qu'on les dégage de ces lourdes

(1) Tout ce volume étant le développement du chapitre intitulé : *De la difficulté de croire*, en doit reproduire çà et là quelques formules.

masses attachées aux plaisirs de la table et aux voluptés du même ordre, qu'on ôte ce poids qui déprime vers les choses inférieures le regard de l'esprit, alors, ce même regard, dans les mêmes hommes, affranchi de ces obstacles, se dirige vers les choses qui sont vraies, et il les verra avec la même pénétration qu'il voit aujourd'hui les choses auxquelles il est tourné (1). »

(1) *Républ.*, lib. VII, 519, et lib. IX, 586.

CHAPITRE II.

Orgueil & incrédulité.

Il n'est pas étonnant que l'orgueil ait le pouvoir de nous cacher la vérité, puisqu'il nous cache si bien sa présence en nous. Aucune de nos passions ne se dérobe mieux à notre regard. Le propre de l'orgueilleux est de s'en croire d'autant moins qu'il l'est davantage.

« La vanité est si ancrée dans le cœur de l'homme, qu'un goujat, un marmiton, un crocheteur se vante et veut avoir ses admirateurs. Et les philosophes même en veulent. Ceux qui écrivent contre la gloire, veulent avoir la gloire d'avoir bien écrit; et ceux qui le lisent, veulent avoir la gloire de l'avoir lu; et moi qui écris ceci, j'ai peut-être cette envie, et peut-être que ceux qui me liront, l'auront aussi (1). »

Tristes replis de la misère humaine ! que d'humiliations nous trouverions dans l'étude de nous-mêmes, s'il ne nous restait pas cette noble compensation : « C'est être grand que de connaître qu'on est misérable (2). »

(1) Pascal. *Pensées.*
(2) *Ibid.*

Nous ne voulons pas abuser, contre l'incrédulité, d'un tel argument! Transformer tous ses adversaires en autant d'orgueilleux qui mentent pour se distinguer, serait une manière trop commode de s'en débarrasser.

Ajoutons que ce serait une justice plus étroite encore que sommaire : il y a de la sincérité dans certaines négations, et on voit des âmes très-loyales affligées d'un grand scepticisme. Sans sortir, néanmoins, de l'observation vraiment philosophique, n'est-on pas autorisé à penser qu'il y aurait moins d'incrédules, s'il y avait moins d'esprits suffisants? Toute négation renferme essentiellement un germe de présomption. La foi est la soumission à la parole de Dieu et à celle de l'Eglise. L'incrédulité est la préférence de ses propres pensées à celles de l'autorité religieuse. Nul ne manque de foi en la vérité chrétienne que par excès de foi en soi-même. La filiation entre l'orgueil et le blasphème est donc facile à établir. Le second est un acte de scission, de particularisme, qui implique logiquement le premier. L'Ecriture n'exprime point une assertion gratuite, quand elle dit : « Le commencement de l'orgueil de l'homme est de renier Dieu (1). »

Quel fut le principe de l'aveuglement éternel de Satan? La prétention de s'égaler à Dieu. Quelle fut la cause de la révolte du premier homme? Le désir d'en savoir autant que Dieu. De son côté, l'auteur si débonnaire de l'Evangile annonce que les secrets cachés aux superbes seront révélés aux petits. Accord frappant de la révélation avec la raison pour nous montrer, dans l'enflure de l'esprit, une source d'obscurcissement, et,

(1) *Eccli.*, c. x, ℣. 14.

dans toute incrédulité formelle, le contraire de la modestie intellectuelle.

Même quand on regarde l'histoire de la chute de Lucifer comme un mythe, il est difficile de n'être point frappé de la grandeur de cette idée, qui fait naître les ténèbres d'une révolte d'orgueil. Même quand on ne croit pas aux châtiments divins, il est impossible de ne pas reconnaître que, dans la vie de chaque homme, l'orgueil est la cause la plus féconde des jugements et des actes erronés. Pour peu qu'on apprécie la part immense qu'a cette passion dans les déterminations de notre espèce, on serait surpris que le monde n'en fût pas encore à la confusion de Babel, si on ne se rappelait que l'Evangile le sauve du chaos intellectuel, par un perpétuel sacrifice d'humilité intellectuelle, l'acte de foi en Jésus-Christ.

Je sais bien que l'incrédule cherche à couvrir, à ses propres yeux, l'orgueil de sa conclusion par la simplicité de son intention. Douter, selon lui, c'est bien plutôt souffrir à l'occasion de Dieu que le braver. Les répugnances pour la foi sont sa douleur, comment pourrait-il en faire sa vanité? Question complexe où un peu de vérité cache beaucoup de faux. Disséquons donc l'incrédulité pour constater les éléments qui la composent. En morale comme en médecine, la bonne anatomie est la première condition de l'art de guérir.

Sans doute, il y a peu d'incrédules qui fassent explicitement cette orgueilleuse profession d'indépendance déjà formulée au temps de David : « Nos lèvres sont à nous, qui est notre maître? » mais cette disposition est le fond implicite de toute insubordination contre la foi. Qui pourrait compter les amours-propres renfermés dans le scepticisme du sceptique le plus humble?

Amour-propre de tout expliquer. Cette parole de Bayle, *le comprendre est la mesure du croire,* constitue essentiellement l'incrédulité. Il est vrai qu'il en coûte à l'esprit de croire sans comprendre, mais d'où vient cette épreuve, sinon d'une ambition intellectuelle qui voudrait atteindre au-delà des limites raisonnables? La prétention de tout saisir est l'expression d'un orgueil transcendant, ajoutons d'une sagesse bornée, car *il n'y a que les esprits faibles,* dit M. Jules Simon, *qui croient tout expliquer et tout comprendre* (1).

Amour-propre de ne relever que de soi. C'est la folie de l'incrédule d'en appeler des vérités les mieux prouvées, les plus accréditées, les plus répandues, à son jugement solitaire. Cependant « la docilité, d'où naît la foi, n'est pas contraire à la dignité; elle n'est contraire qu'à l'orgueil. Soyons hommes avec les hommes, et toujours enfants devant Dieu (2). » Au reste, cette déférence est prescrite à l'esprit de l'homme, sous peine de représailles vengeresses, car « lorsqu'on se révolte contre l'Evangile, on se donne à un maître qui est soi-même, maître qui rend possibles tous les autres, en descendant toujours (3). » C'est surtout à l'intelligence humaine que s'applique cette belle loi, *quiconque s'abaisse sera élevé.*

Amour-propre de la singularité. De bonne foi, peut-on croire que le désir de se distinguer de la masse des esprits soit complètement étranger à certaines négations? N'y a-t-il pas une catégorie de libres pen-

(1) *La religion naturelle.*
(2) Joubert. *Pensées,* t. II.
(3) Mme Swetchine. *Pensées,* t. II.

seurs qui s'engagent dans les systèmes aventureux en haine des voies battues, et dans l'erreur, pour fuir le sens commun ? L'amour désordonné de l'originalité est une vanité caractéristique de ce temps; chacun veut être l'inventeur d'une idée, fût-elle absurde; le monde est plein de gens qui préfèrent être les auteurs d'un paradoxe nouveau que les disciples d'une vérité ancienne. Le Père Hardouin disait qu'il ne se levait pas à quatre heures du matin pour penser comme le reste de ses semblables. Bien des incrédules ne le sont que pour ce motif, moins franchement avoué. Que faudrait-il pour les rendre religieux ? Que le commun des mortels cessât de l'être.

Mais, admettons que l'incrédulité de quelques-uns ne soit pas entachée de ce vice à l'origine. Si ce n'est point toujours par orgueil que l'homme arrive à la révolte de l'esprit, c'est, au moins, souvent, par orgueil qu'il y persiste.

L'histoire prouve que, sous le coup de l'infortune, de l'expérience et de mille péripéties, les mortels ignorés se convertissent. A tout instant, le prêtre en rencontre sur son chemin qui, après avoir perdu la foi, la retrouvent. Qui pourrait dire le nombre d'abjurations de cette nature qu'il reçoit dans le sanctuaire sans témoins de l'intimité sacramentelle ! Mais, d'où vient que ces dévoyés rentrent au bercail de l'orthodoxie sans trop de difficulté, même quand ils sont des esprits d'élite ? C'est que leur obscurité leur laisse encore la liberté de se rétracter. Au contraire, dès l'instant que l'homme a conquis un certain degré de notoriété dans la négation, il lui est inféodé par sa notoriété même. Sa triste gloire l'oblige; l'unité de sa vie ne lui permet pas de reculer; et tandis que,

scientifiquement, il retouche sans cesse ses systèmes au nom du progrès, dans l'ordre religieux, c'est sous prétexte de progrès qu'il rive sa pensée à d'immuables négations.

Les philosophes ont écrit, quelquefois, la confession cynique de leurs fautes, bien peu ont laissé la rétractation de leurs fausses idées. C'est que l'homme découvre les plaies de son âme plus aisément qu'il n'accuse les faiblesses de son esprit. Pourquoi, après avoir parodié saint Augustin dans la déclaration de leurs défaillances morales, les incrédules ne font-ils pas, à son exemple, justice de leurs erreurs? C'est qu'il y a une satisfaction d'amour-propre à publier certaines fautes, parce qu'elles donnent du relief à celui qui les commet, et, plus encore, à celui qui les avoue. Il n'en est point ainsi des chutes de l'intelligence. La Rochefoucauld remarque avec raison que l'on dit plus volontiers du mal de sa mémoire que de son jugement. Pour faire amende honorable de ses opinions, il faut plus que le courage d'incriminer son jugement, il faut une magnanimité capable de fouler aux pieds les orgueils les plus tyranniques qui puissent maîtriser la vie humaine.

Orgueil de l'écrivain. Sans doute il y a des écrivains irreligieux qui se font lire pour leur mérite littéraire, plutôt que pour leur incrédulité. Cependant; quand ils sont devenus les oracles d'un public enthousiaste et nombreux, ne leur faudrait-il pas une grande abnégation pour déclarer que leurs écrits ne sont pas dignes de la sympathie qu'on leur accorde. Il vient une heure, pour certains hommes, où les fruits de leur intelligence sont leur principal amour. Les passions de

l'auteur dominent chez eux même celles de la famille. Cet égoïsme ne leur permet pas de voir au monde un intérêt supérieur, et leur demander d'abdiquer une partie de leur gloire au profit de la vérité serait, à leurs yeux, presque un attentat à leur honneur. Il est vrai qu'ils couvrent de phrases habiles ce déni de justice; mais les subterfuges qui passent pour de la bonne foi devant les hommes seront confondus à l'inexorable lumière des jugements divins.

Orgueil du savant. C'est un des plus absorbants qui se soient imposés à l'esprit humain. Les littérateurs sont encore bons à lire, abstraction faite de leurs idées. Un livre de science, faux dans ses principes ou dans ses conclusions, n'excite plus que la curiosité des antiquaires et tombe dans le domaine de l'archéologie. Aussi faut-il plus de vertu à un savant pour reconnaître ses méprises qu'à un écrivain fantaisiste ! Qu'un géologue ait bâti son système sur le dogme de l'éternité de la matière, dès l'instant qu'il admet la tradition biblique, tout son échafaudage scientifique s'écroule. Qu'un naturaliste regarde l'humanité comme l'exemplaire perfectionné, la plus belle édition tirée par la nature d'une race d'animaux qui apprirent à marcher sur deux pieds, il y a des millions d'années, cet homme ne peut croire à la divine origine de son espèce sans avouer qu'il a pris pour de la science des rêves fous et pervers. Supprimez, en un mot, la vérité dans les ouvrages des savants, ces ouvrages ne se tiennent plus debout, et s'ils ont du style, ce n'est plus que de la draperie sur une charpente de mannequin. Ajoutez que la science inspire à ses adorateurs de suprêmes dédains pour les croyances du vulgaire, que l'amour des systèmes et des

théories personnelles est la concupiscence de l'orgueil sous sa forme la plus entraînante, et vous comprendrez ce qu'il en doit coûter au savant de proclamer qu'en matière de religion les paysans de ses terres ont eu raison contre lui.

L'orgueil de l'homme de parti est encore une barrière difficile à franchir pour arriver de l'incroyance à la vérité. Si peu que l'on connaisse le cœur et le monde, on sait quelle est l'action des frottements et de l'atmosphère ambiante sur les idées de l'homme. On sait encore que, d'après la tyrannie du préjugé, le plus honorable est moins d'avoir des opinions justes que de n'en point changer. Sous l'empire de cette erreur, il se forme des aggrégations d'esprits unis par la communauté des idées; ce sont là les partis, les coteries de la philosophie. Celui qui entre dans ce giron est salué comme un frère par ses coreligionnaires, celui qui en sort est traité comme un renégat. Quelquefois l'écrivain philosophe est enrôlé à titre d'orateur dans une loge maçonnique, et, de libre penseur, il devient sectaire; alors, ce sont deux liens pour un qui l'enchaînent. Quelle difficulté pour la foi de triompher, dans cet esprit, de tant d'engagements pris contre elle! Combien de mesquines dominations subit cette âme, sans se l'avouer! Ce que l'on dira dans le cercle des amis, voilà ce qui fait mouvoir souvent cette pensée qui en fait mouvoir tant d'autres!

Il est vrai que, sur tous les terrains, la désertion a quelque chose de la trahison: nous trouvons un côté moral au sentiment qui fut appelé le culte du drapeau; cependant, sans plaider la cause de la défection, il ne faut pas outrer les devoirs de la fidélité.

Devant Celui qui sonde les reins et les cœurs, l'homme qui ne se rètracte point par orgueil n'est point supérieur en moralité à celui qui change d'opinion par intérêt.

Orgueil de l'homme public. Quand on est en vue, on pose, sans s'en douter. Rarement la contenance d'un mortel, qui a de nombreux regards fixés sur lui, est parfaitement naturelle. L'opinion, d'ailleurs, n'est pas toujours morale dans ses appréciations touchant les actes des incrédules célèbres. Souvent elle récompense leur entêtement dans le faux plus que leur retour à la vérité. Il leur faut remonter les courants pour affirmer leur foi, ils n'ont qu'à les suivre pour la combattre; aussi, par une contradiction déplorable, tandis que les masses sont pour Dieu, la popularité est contre Dieu. Eh ! quel est l'homme public assez fort pour se passer de la popularité ? Nous les avons vus à l'œuvre ces personnages artificiels qui doivent attendre leurs dépêches du jour, pour savoir dans quelle mesure il leur convient de se montrer bons ou mauvais! Nous la connaissons cette chaîne dorée dont les esclaves s'abstiennent de paraître chrétiens par orgueil de position, comme si l'accomplissement du devoir ne faisait pas à toutes les positions plus de gloire qu'il n'en reçoit. Que de tels hommes refusent à la vérité l'hommage d'une adhésion publique, nous ne saurions en être surpris. Pour cet acte de courageuse indépendance, il leur faudrait la liberté d'y penser et l'avantage de s'appartenir; deux priviléges qu'ils ont perdus en acquérant tous les autres. Nous consentons volontiers à les plaindre, mais, au moins, qu'ils n'accusent pas la vérité du concours qu'ils lui refusent ou des infidélités qu'ils lui font.

L'orgueil de l'homme privé ne s'oppose pas moins, quelquefois, à l'abjuration de l'incrédulité. De quoi s'agit-il, en effet, pour celui qui s'est fourvoyé dans la négation d'une façon tant soit peu notoire ? De proclamer, implicitement, qu'il fut trompé ou trompeur. Se reconnaître trompé, c'est accuser son esprit; se déclarer trompeur, c'est flétrir son caractère. Ils sont rares les philosophes capables de faire leur devoir à de tels risques. Théoriquement, ils rejettent toute infaillibilité ; mais, pratiquement, ils s'efforcent de justifier la leur. Il y a un coup d'œil profondément observateur dans cette esquisse de l'incrédule dessinée par saint Paul : « Si quelqu'un n'acquiesce pas à la saine doctrine de Jésus-Christ, c'est qu'il est orgueilleux, ne sachant rien, languissant autour de vaines questions et dans des disputes de mots d'où naissent l'envie, les contentions, les blasphèmes, les pensées perverses et le conflit des opinions entre des hommes d'esprit corrompu (1).. »

Enfin, il existe, dans l'âme humaine, un dernier orgueil qui repousse la lumière, c'est l'orgueil de l'homme froissé. Il en est qui, après avoir attaqué la vérité, ne lui pardonnent point de s'être défendue. Ils lui ont porté des coups, trop souvent sans loyauté; elle les a parés, et ils ne reviennent pas du scandale que leur cause une telle audace. De cette sorte, leur incrédulité devient une rancune, après avoir été peut-être une simple illusion. Combien de chefs de secte, pour avoir reçu un froid accueil à Rome, en sont sortis en lui faisant les adieux de Jugurtha! Tertullien se mutine à cause des mauvais traitements qu'il croit recevoir des

(1) Ad Gal., c. 6, v. 3-5.

clercs de la ville éternelle. Luther eut des motifs d'amour-propre blessé, tout aussi bien que de sensualité irrefrénée, pour secouer le joug; enfin, Lamennais, atteint par les foudres du Vatican, en conserve d'implacables ressouvenirs, et tente de former la seule hérésie qui n'ait eu d'autre adhérent que son auteur. Au reste, comment s'étonner de la stérilité de cette révolte? La seconde moitié d'une telle existence ne pouvait se relever de cette condamnation prononcée sur elle par la première : « Quiconque, ayant cru, cesse de croire, cède à un intérêt d'orgueil ou de volupté ; et, sur ce point, j'en appelle sans crainte à la conscience de tous les incrédules (1). » Le pieux Fénelon, qui eut le courage de brûler ce que tant d'autres adorent, nous console dans sa suave mémoire de ces chutes sans réparation ; il nous prouve surtout, que lorsque l'homme se trompe avec humilité, il ne se trompe pas pour toujours.

Nous avons écrit ces pages en faveur de ceux que l'orgueil des incrédules égare; quant à ces incrédules eux-mêmes, ils ne nous feront pas l'honneur de nous lire. On peut appliquer au savant dépourvu de foi ce trait ironique de La Bruyère : « A la hauteur d'où il contemple les hommes, il est effrayé de leur petitesse. » Que si un tel homme ouvre notre livre, certainement ce chapitre sera celui qu'il évitera avec le plus de soin, tant son orgueil l'aveugle sur son orgueil lui-même. Depuis le temps où Voltaire écrivait : *Croyez-vous que Jésus-Christ eut plus d'esprit que moi?* et où Rousseau, finissant le récit de ses turpitudes, défiait tous ses semblables d'oser dire : *Je fus meilleur que cet homme-là,*

(1) *Essai sur l'indiff.*, t. I, ch. 9.

l'esprit d'humilité n'est pas descendu sur les apôtres de l'incrédulité. Tant que l'intelligence humaine s'adorera, elle trouvera des motifs de refuser ses adorations à Dieu.

Donc, contrairement à ce qui se passe dans la nature, l'homme surnaturel ne voit pas certaines choses la tête levée vers les cieux, et il les aperçoit le front courbé vers la terre.

Malheur aux esprits altiers qui n'en sont point convaincus! Souvent, ils commencent par la curiosité; mais la recherche impatiente de la vérité, qui ne tient pas compte des impuissances de l'intelligence, se change bientôt en une ambition déréglée. On se flatte de déplacer les bornes de la raison, on aspire à la lumière sans nuages, et l'on finit par s'irriter contre la lumière à cause des nuages qu'on ne peut dissiper. C'est le désespoir de l'orgueil trompé.

Tout cela, du reste, avait été dit, substantiellement, par le Maître aux Pharisiens : « Comment pourriez-vous croire, vous qui recherchez la gloire que vous vous donnez les uns aux autres, non la gloire qui vient de Dieu seul (1) ? »

(1) Saint Jean, 5, ỳ. 44.

CHAPITRE III.

De la passion des intérêts matériels par rapport à la foi.

Il y a un autre mal que j'ai vu sous le soleil, et il est fréquent parmi les hommes : je veux parler du mortel à qui Dieu accorde des richesses, et qui ne sait pas en user : c'est là une vanité et une grande misère (1). Voilà la question d'argent posée depuis déjà longues années.

On ne peut, en effet, sans ignorance ou sans distraction, regarder la cupidité comme chose nouvelle ici-bas. Il y a déjà bien des siècles que le roi Midas, symbolisant les tendances de notre espèce à cet égard, demandait aux dieux de convertir en or tout ce qu'il toucherait; que Virgile déplorait, comme une désastreuse passion, le *sacrilége amour* de la fortune, et que le moyen-âge, aux clartés douteuses de ses sciences occultes, cherchait la pierre philosophale dans des laboratoires superstitieux. Notre époque, cependant, se caractérise par des rapports plus intimes avec le *Mam-*

(1) *Eccl.*, c. 6, ℣. 2.

mon d'iniquité. Aujourd'hui, la soif du luxe est devenue une fièvre populaire. L'Eden des espérances publiques est une terre qu'arrosera le Pactole ; et, tandis que chaque siècle a un mouvement principal qui indique le sens de sa marche, le nôtre a été surpris dans une direction honteuse : nos aïeux partaient pour la croisade, leurs descendants partent pour la Californie. Deux pèlerinages qui mènent à des autels bien différents !

L'amour désordonné de l'argent développe la science de l'acquérir ; c'est pourquoi le siècle de la cupidité est devenu tout naturellement le siècle de l'industrie. Ici, je ne veux pas lancer des accusations rétrogrades contre les grandeurs incontestables de mon temps. Bien insensé celui qui attaquerait une lumière de la part de Dieu qui est le soleil ! La foi, d'ailleurs, n'a aucun motif raisonnable d'opposition aux progrès de la science ; car tous les progrès sortent de l'Evangile, quoique venus plus tard, absolument comme les rayons de certains astres ne touchent notre horizon que des milliers de siècles après s'être détachés de leur foyer.

Mais si nous saluons tous les progrès, c'est à la condition que celui des âmes ne soit pas en raison inverse des autres, et que l'industrie ne brise pas des équilibres sublimes, en accordant aux intérêts une primauté qui appartient aux vertus. Or, les préoccupations matérielles, qu'on les considère comme amour des richesses ou comme abus des moyens de faire fortune, n'ont-elles pas une influence malsaine par rapport aux convictions religieuses ? Nous allons répondre à cette question en étendant notre terrain d'exploration du cœur de l'individu à celui des nations.

Il y a des relations logiques entre la passion de l'or et l'incrédulité. Judas livrant son Maître pour trente deniers est, en même temps, un personnage historique et un symbole destiné à nous apprendre que l'avarice est essentiellement mère de l'apostasie. L'antagonisme est si radical entre Dieu et le culte de l'argent, qu'ils ne peuvent subsister simultanément dans un cœur, d'après cet oracle évangélique : *Non potestis servire Deo et Mammonæ* (1). Il ne faut pas s'en étonner. Aucune de nos affections ne porte notre cœur plus loin de Dieu que celle-ci. L'orgueil est l'amour de la gloire, la volupté l'amour du plaisir, la cupidité est l'amour de la poussière. Par le premier de ces amours l'homme s'adore lui-même, par le second il adore la chair, par le troisième il adore un vil métal. Au moins, il y a la vie dans l'objet de ses rêves orgueilleux ou sensuels; il n'y a que la boue dans l'objet de ses convoitises matérielles. C'est la plus abjecte des idolâtries.

Cette corrélation, entre la recherche fiévreuse du lucre et la négation de tout principe, n'est pas une imagination de l'apologétique, elle est une donnée populaire mise en relief aujourd'hui par les dramaturges comme une vérité de sens commun. Les don Juan de la spéculation, sous les noms de Mercadet, de Vautrin, etc., rivalisent d'impiété au théâtre avec les don Juan de la débauche. Ce que notre siècle appelle un homme positif, exprime ordinairement l'antithèse d'un homme de foi. Aux yeux de ces sceptiques la sagesse par excellence, c'est l'égoïsme qui met ses titres de noblesse dans un portefeuille de billets de banque,

(1) Saint Matth., 6-24.

son cœur dans un coffre-fort, son *Dieu dans son ventre,* et qui, posant sur le piédestal de la prudence économique, échelonne, dans son estime, l'honneur, le sentiment, le devoir et les plus saintes croyances après les gros revenus.

Voilà le fait, il n'est point possible de le nier, il est facile de l'expliquer. La passion des intérêts matériels, concentrant toutes les affections de l'homme sur la terre, ne tarde pas à lui fermer l'horizon du côté des cieux ; elle devient l'échange de l'autre monde contre celui-ci, et la négation implicite des vérités éternelles par une affection désordonnée des choses du temps. Voici le renversement d'idées qu'elle accomplit.

Un jour, gravissant les collines de Galilée pour être entendu de plus loin, Jésus s'écria : Heureux les pauvres, parce que le royaume des cieux leur appartient ! Tant que nos pères vécurent dans cette douce attente, ils eurent des jours paisibles et un exil consolé ; ils regardaient la terre comme un chemin non comme une patrie ; ils appelaient leurs maisons des hôtelleries, la vie un pèlerinage, la mort une émigration, et, n'ayant point ici de cité permanente, ils *croyaient,* parce qu'ils *espéraient.*

De nos jours, Satan a aussi proclamé ses béatitudes, il a dressé sa chaire en face de celle de Jésus-Christ ; et, tandis que, d'un côté, on disait : Heureux les pauvres ! il ose répliquer par tous les échos du socialisme contemporain : Heureux ceux qui possèdent la terre, car le ciel est un grand mystère, s'il n'est pas une mystification ! Sous le charme maudit de ce blasphème, notre vallée de larmes s'est colorée de teintes enchantées ; les échappées de vue qui l'unissaient à l'éternité, comme un portique à son temple, ont été interceptées,

et l'homme a renié son avenir par une attache païenne aux biens périssables. Or, l'abdication des espérances futures est un blasphème radical qui implique presque tous les autres, et c'est l'amour exclusif des bonheurs de la terre qui le produit.

Mais étudions cette passion, moins en elle-même que dans le travail social qu'elle a organisé pour se procurer l'objet de ses convoitises. Par là, je n'entends point désigner l'industrie, c'est-à-dire le mouvement légitime vers le bien-être, mais l'excès qui est designé sous le nom d'industrialisme.

Il existe de nombreux points de contact entre une telle maladie et l'incrédulité. La foi des nations dépend en partie du spiritualisme de leurs idées, de l'élévation de leur intelligence, de l'austérité de leurs mœurs et de la dignité de leurs habitudes, grandeurs tutélaires que le culte des intérêts matériels abaisse au détriment des croyances.

Et d'abord, le spiritualisme des idées est toujours compromis par le matérialisme des préoccupations publiques. L'histoire nous montre d'intimes relations entre ces deux extrêmes.

Jusqu'au dix-huitième siècle, l'esprit humain procédait toujours du dogme de Dieu et de l'âme dans ses explorations, et, grâce à ces deux idées qui le soutenaient, comme deux ailes, il planait dans les hauteurs; mais alors un vaste système d'expérimentation rejeta ces appuis traditionnels, et les sens furent la seule boussole donnée à l'intelligence pour contrôler ses certitudes. Que résulta-t-il de cette révolution? Que les sens, une fois devenus les éclaireurs de la pensée, travaillèrent pour leur propre compte. Les esprits ini-

tiateurs qui, jusqu'alors, s'étaient élancés du côté des cieux, creusèrent dans les entrailles du sol. Le globe, mis pour ainsi dire à l'alambic, exprima, sous la main des hommes, tous les plaisirs qu'il leur cachait dans ses profondeurs; enfin, l'impatience de jouir créa l'art de s'enrichir qui en était le moyen, l'or et l'argent n'ayant de prix que parce qu'ils sont la valeur représentative de nos plaisirs. De là, cet ensemble de découvertes et d'efforts, de grandeur et de misère qui se nomme l'industrialisme.

Faut-il s'étonner que ce dangereux envahisseur étant sorti des bas-fonds du monde y ramène la pensée de l'homme? Sans doute c'est le matérialisme philosophique qui le produisit; mais il produit, à son tour, le matérialisme pratique.

Combien d'industriels, aujourd'hui, sont tellement absorbés par la boue d'où ils tirent leurs richesses, que les réalités impalpables leur paraissent un songe. Aussi la philosophie vient-elle leur dire : Vous êtes des dieux, ils le croient; mais vient-elle leur dire : Vous êtes des bêtes, ils le croient mieux encore. Ils réduisent aisément, même leurs plaisirs d'esprit, à des ivresses peu favorables à la foi. Leur science, par exemple, devait être une sorte de théologie physique, une hymne de la raison vers Dieu, en passant par les vastes laboratoires de la nature; ils en ont fait un instrument de convoitises, et, la pourvoyeuse de leurs vices. La littérature devait être une élévation de l'esprit public vers les sources du beau, par l'art de bien penser et de bien dire; ils en ont fait, tantôt une mine d'or, tantôt un ferment de sensualisme. La sculpture, la peinture devaient être un reflet de la beauté divine, jeté par l'inspiration sur les contours de la matière; ils en ont

fait une affreuse substitution du nu ou du réalisme à l'idéal, pour fixer des contemplateurs dont le feu sacré s'est réfugié dans les sens. En un mot, tout se matérialise, même l'intelligence, et ses diverses aptitudes ne sont guère que des instruments de plaisir physique, maniés par un siècle d'épicuréisme au profit de ses passions les plus grossières.

Toutes conséquences désastreuses pour la foi! car Dieu étant pur esprit, plus on étend, dans les pensées humaines, la part de la matière, plus on diminue celle de Dieu.

Après avoir corrompu le spiritualisme des idées, la plaie d'argent tend à abaisser le niveau des intelligences; rien n'est plus facile à concevoir qu'un tel effet. De même qu'il y a dans la création deux substances génériques, l'esprit et la matière, il y a, dans les mouvements de la pensée, deux directions : les sciences spirituelles, qui traitent des choses de l'âme, et les sciences naturelles, qui explorent les phénomènes matériels. Ces deux sphères scientifiques se meuvent comme les plateaux d'une balance qui ne montent jamais en même temps. Dès l'instant que les études physiques acquièrent une prédominance marquée, les études littéraires, philosophiques et morales baissent en proportion. Eh bien, l'amour de l'or a rompu l'équilibre des facultés humaines, en soutirant les forces aux grandes spéculations intellectuelles en faveur des calculs matériels; et, comme la vraie lumière du monde n'est pas celle qui jaillit d'une locomotive ou d'un fourneau embrasés, il s'ensuit, qu'à une heure donnée, les peuples industriels croient avancer parce qu'ils se meuvent, tandis que leur mouvement s'accomplit en arrière plutôt qu'en avant.

N'exagérons rien, mais ne pallions pas la vérité. Qu'est-ce que notre philosophie? Avant tout l'histoire, le triage des inventions du passé. Cela est si vrai que la doctrine du temps n'a pas trouvé un nom capable de lui servir de baptême ; sous sa notion la plus accréditée, elle fut obligée de s'appeler éclectisme, ce qui signifie choix ou mélanges, en d'autres termes, la négation de l'originalité. Qu'est-ce que notre poésie? Certes, notre siècle eut bien tous les avantages de naissance pour devenir un barde inspiré, car son berceau fut dans des ruines, et ses premiers regards s'ouvrirent sur des drames saisissants. Ajoutons que trois génies privilégiés lui avaient été donnés pour interprètes de ses émotions. Mais ils poussaient à peine leur premier chant que le sifflement des machines se fit entendre, et, à cette stridente harmonie, ou bien les muses effrayées s'envolèrent pour fuir le bruit, ou elles chantèrent en bacchantes pour se mettre à l'unisson. Qu'est-ce que notre architecture? Un plagiat intelligent, une résurrection appropriée des belles créations du moyen-âge. Enfin, qu'est-ce que notre littérature? Il y aurait injustice à lui contester des couleurs éclatantes et des jets vigoureux, mais le luxe même de sa feuillaison arrêta sa croissance, et, bientôt, dominée par l'épidémie du temps, elle devint elle-même industrielle et avorta dans le mercantilisme.

Le contre-coup d'une telle action exercée sur l'esprit ne peut profiter à l'Evangile : toute mutilation de l'intelligence humaine dans le monde doit amener un obscurcissement proportionné de la foi. Mais il est, surtout, une source de lumière que la science des intérêts matériels a rejetée, la métaphysique. Par cette suppression, les plus hautes intuitions de la pensée lui ont été ravies,

et l'ouverture principale par où le regard de l'humanité plongeait sur le divin a été obstruée.

L'ordre moral est infesté à son tour par le vice dont nous signalons les effets. Cette décadence commence ordinairement dans les vertiges d'un orgueil qui a son cachet spécial. L'homme le plus content de lui et le plus disposé à le montrer, c'est le parvenu. Aussi, nulle époque n'est plus infatuée de son importance qu'un siècle peuplé d'hommes enrichis par leur adresse. Alors, les miracles de Dieu sont contestés, mais ceux de l'agiotage et des combinaisons habiles sont glorifiés. Le laboureur sent le besoin des rosées célestes et regarde en haut; celui qui commande en maître souverain à ses machines, et qui possède les secrets de la hausse et de la baisse, croit aisément qu'il peut se passer de Dieu. Il y a plus, non content de le nier, bientôt il se met à sa place, et, de ce panthéisme pratique, de cette opinion exagérée de soi-même, conçue par une génération aux courtes vues, peuvent résulter tous les délires, et toutes les négations

La démoralisation, qui débute par l'orgueil, continue par les raffinements du luxe. Une fois que l'homme s'est déclaré un dieu, il faut loger ce nouveau Jupiter d'une manière digne de lui. Les simples particuliers ont, pour demeure, des maisons, les seigneurs des hôtels, les rois des palais; mais le seul palais qui convienne à la résidence d'un dieu, c'est un paradis, et l'industrialisme s'est mis à l'œuvre pour la construction de ce gigantesque monument. Quand Néron eut reçu l'encens divin, il étendit son séjour du Palatin au Cœlius, du Cœlius à l'Esquilin, il couvrit trois montagnes de sa

vaste Maison-d'Or, il les unit par des arcades aériennes, il les unit par des galeries souterraines; ensuite le théâtral Apollon, encore trop à l'étroit dans ces magnificences, se donnait des jardins au Vatican, et des villas partout; si bien que, s'il avait vécu dix ans de plus, l'empire n'aurait pu suffire à contenir l'importance imbécille et cruelle de cette divinité.

Egalement, quand l'homme est sacré le dieu de l'univers, il faut que l'univers soit changé en un sanctuaire doré et sculpté pour l'abriter, et c'est l'industrialisme qui se charge de cette décoration. Grâce aux récentes inventions, l'Orient peut servir au nouveau dieu de station d'hiver, l'Occident, de station d'été. Le Nord n'est pas plus éloigné du Midi que sa ville de sa campagne; les mers sont devenues les bassins de plaisir de son royal séjour; la même foudre qui était, jadis, aux mains des dieux, porte ses ordres d'un continent à l'autre, et la nature tout entière est tourmentée, pour lui convertir en Olympe sa patrie des douleurs.

Alors, dans les pays visités par ce progrès menteur, on voit des tables de sybarite qui rappellent les orgies de Lucullus, des princes de la finance qui bâtissent leurs Versailles avec une somptuosité rivale de celle des rois, des danseuses de théâtre qui sont mieux rétribuées que les généraux sauveurs de la patrie; enfin, des splendeurs corruptrices où Dieu seul ne brille pas, et où le luxe de Babylone ne tarde pas à être suivi de ses apostasies.

Ce ne sera point le terme de cette déchéance : la corruption la consommera. Sans doute, le luxe n'est pas tout-à-fait le vice, mais il le porte, et s'il jette quelques lambeaux de pourpre et d'or sur les épaules des nations, ce sont là ces présents insidieux, au moyen desquels un

séducteur fascine ses victimes pour les mieux débaucher. Est-il besoin de philosophie pour établir que l'or engendre la corruption? Les peuples sont comme les jeunes hommes : plus ils ont à dépenser, plus ils se détériorent. Le plaisir est le luxe de la vie qui coûte le plus cher; et tandis que la Providence met le pain à bon marché, elle fait de certaines sensualités une sorte de satisfaction princière que les riches seuls peuvent payer.

Et l'homme descendrait jusque-là sans préjudice pour sa foi! Non, ses croyances ne seront jamais indépendantes de ses mœurs. C'est pourquoi le culte de l'or a fait, parmi nous, plus de matérialistes que toutes nos écoles de philosophie positiviste.

Enfin, il est, chez les nations, une certaine dignité dans les habitudes dont la conservation est favorable à la foi, dont la perte les jette sur la pente de l'incrédulité. L'industrialisme opère dans nos mœurs cette transformation pervertissante, en substituant à un peuple agriculteur, un peuple industriel, à un peuple soldat, un peuple marchand, à un peuple travailleur, un peuple joueur.

Il y a des intérêts divins engagés dans la question agricole. Le dépeuplement des campagnes au profit des grandes villes, occasionné par le désir de s'enrichir, est encore plus funeste aux croyances qu'à la fécondité de la terre. Tout homme qui a quelques épis à faire mûrir, et les cheveux blancs de son père à garder, est enrôlé, par une sainte violence de la nature, dans le grand parti de ceux qui adorent. Mais l'ouvrier déraciné, qui n'a ni foyer ni Eglise, est une recrue naturelle de l'anarchie et de l'impiété. Qui pourrait les voir, sans serrement de cœur, ces émigrations désordonnées de laboureurs! Ils s'éloignent en chantant de ce toit paternel que l'on ne

quittait point jadis sans pleurer, et ils sacrifient, durant la moitié de leur vie, à l'espoir d'un lucre souvent modique, le charme ineffable de leur clocher et de leur berceau ! Quand ils étaient dans les campagnes, ils recevaient la pensée de Dieu par tous les sens, car la nature est un temple qui porte au frontispice le nom de son Auteur; sous les voûtes splendides du firmament, l'homme est religieux comme dans un sanctuaire. Dans les antres de l'industrie, au contraire, l'homme, courbé sur son œuvre, ne voit plus celle de Dieu, et il oublie la création et son Auteur. Aussi quelle différence entre cet agriculteur patriarchal qui n'entra jamais dans ses guérets sans faire lesigne de la croix, et qui ne passe pas le dimanche sans aller au pied des autels demander des bénédictions pour ses sueurs, et ces machines vivantes de nos manufactures qui n'ont pas le temps de s'interrompre même pour se mettre à genoux !

Il faut convenir, du reste, que si, en déplaçant les hommes, la passion de l'argent leur ôte la foi, elle ne leur donne pas le bonheur. L'Eden terrestre n'est pas dans une usine, il est dans les chaumières. Quand j'ai vu, sur une pente des Apennins ou des Pyrénées, un vallon silencieux, une eau qui murmure, des ombres qui s'allongent et des moissonneurs fatigués qui prient, je me suis dit en mon cœur : Le vrai progrès pourrait-il être ailleurs, puisque la paix et la vertu sont ici? *O fortunatos nimium!*

C'est encore éloigner les peuples de la foi que de les rendre marchands, quand ils sont soldats. Autre influence de l'industrialisme contemporain. Demandez à nos pères ce qui élève les nations? Tous répondent : C'est la justice; demandez aux sceptiques du jour? Ils répondent : ce sont les gros budgets et les nombreux bataillons.

Demandez aux hommes de Dieu ce que c'est que gouverner? Ils vous diront : C'est conduire leurs semblables au bien par une administration paternelle de leurs intérêts; demandez aux hommes d'affaires? Ils vous diront : C'est appliquer toutes les forces de l'esprit humain à l'étude des nombres et des quatre éléments, pour ne laisser aucune convoitise inassouvie. Abaissé par ces préjugés devenus populaires, l'esprit public ne cherche plus le thermomètre des prospérités dans les vertus des nations, mais au cours de la rente. Par suite, les principes s'oblitèrent, les droits sont ridiculisés, et les peuples, comme leurs maîtres, s'accoutument à ne croire à plus rien qu'à leurs intérêts.

Etrange spectacle! non moins étrange inconséquence! Nous, Français, nous sommes si bien tels que la Providence nous a faits, pourquoi changerions-nous? On peut le dire, sans dénigrer aucun progrès de ce temps, et il est même utile de le dire, les sociétés marchandes ont toujours eu des destinées chanceuses comme les maisons de commerce. Tyr s'est évanouie deux fois comme un brillant fantôme dans les flots de la mer phénicienne qui baignait ses pieds; les beaux jours de Rome ne furent pas ceux où des affranchis promenaient, sur des chars d'ivoire, leur fainéantise dorée, mais ceux où Cincinnatus, après seize jours de dictature, retournait vite à son champ, parce que les herbes commençaient à y reverdir. La principale raison de nos avantages sur l'Angleterre, c'est que les fils de Guillaume-le-Conquérant sont devenus négociants, tandis que nous sommes restés soldats. Enfin, si, comme la patrie de Scipion, la France avait trouvé, en 1830, l'or du monde entassé sous les ruines de Carthage, la conquête d'Afrique n'eût été pour elle qu'un suicide glorieux; et, après l'absorption de ses richesses, la se-

conde Rome, comme la première, se serait débattue dans des convulsions douloureuses, semblable à un conquérant empoisonné. Que d'autres donc lui souhaitent des comptoirs et des factoreries plus prospères, il lui vaut mieux, pour sa foi, cette invincible épée qui ne sort jamais du fourreau sans donner des frissons à l'univers! Il s'est fait jadis, sur maint champ de bataille, une alliance de la croix avec notre épée qui n'est pas près de se rompre, tandis que le génie du commerce est indifférent aux questions religieuses. Le Dieu des armées est connu, celui de l'industrie ne l'est pas encore.

Enfin, il y a pire que d'être un peuple marchand, c'est d'être un peuple joueur. L'amour de l'argent a introduit cet opprobre dans nos habitudes et presque dans nos institutions. Dompter la fortune par son travail ou par son habileté, c'est toujours, pour l'homme, une victoire honorable; mais charger le hasard de la ravir pour soi, et profiter de cette capture sans esprit et sans courage, c'est plutôt avoir du bonheur que le mériter Et, cependant, le monde contemporain n'est guère autre chose qu'un vaste laboratoire et un tripot : un laboratoire où les alchimistes de la science mettent la création à l'alambic, pour chercher des paillettes d'or dans ses entrailles; un tripot, où des alchimistes d'une autre sorte jettent toutes les chances de l'avenir dans une urne aléatoire, pour tirer de l'or des événements inconnus. Autrefois, on désirait pénétrer le lendemain, pour savoir si on pouvait le promettre à son âme; aujourd'hui, on l'interroge pour savoir s'il faut vendre ou acheter des valeurs. Eh! quelle est l'éventualité dont les joueurs n'aient pas fait sujet de gageure? On engage des paris sur toutes les vicissitudes publiques. Il y a des hommes pour qui une révolution n'est qu'un coup de dé, une bataille, une opération de bourse; et, à la veille de ces

jours si décisifs pour la patrie, tout spéculateur à la baisse déserte par le cœur à l'ennemi, parce qu'il s'est fait des espérances hypothéquées sur les malheurs de son pays.

Désordre aussi préjudiciable aux croyances religieuses qu'à la dignité nationale. Rien n'accoutume davantage les masses à nier la Providence que les bonheurs fabuleux de la spéculation. Ce qui surexcite les convoitises populaires, ce ne sont pas les richesses qui coûtèrent du génie ou du travail, ce sont les succès immérités de la loterie ou de l'agiotage. A la vue de ces fortunes fantastiques qui paraissent et qui s'évanouissent comme des palais enchantés, les ressorts de l'attention publique se tendent, les ambitions se déclassent, la part de Dieu dans le gouvernement des choses de ce monde est diminuée, et l'homme ne croit plus qu'à la puissance de ses calculs.

La conclusion de tout ceci ne saurait être un anathème inintelligent à tous les progrès économiques du temps, mais un avertissement à l'adresse des âmes immortelles, pour leur rappeler que les questions de bien-être viennent après les principes, et que le développement anormal des unes nuit à celui des autres. Capitale préoccupation pour qui aime son pays. *Les maisons trop riches,* dit l'Ecriture, *seront renversées par l'orgueil* (1). Il est inouï qu'un peuple ait cessé de subsister pour cause d'indigence. Au contraire, on ferait un long nécrologe de ceux en qui les richesses corrompirent la foi et les mœurs. Or, malheur à une nation quand elle en est là, qu'elle s'appelle Tyr ou Albion, qu'elle soit célèbre par son commerce ou par ses flottes;

(1) *Eccli.*, 21-5.

à travers les voiles de ses navires on entend bientôt siffler cette sanglante ironie du Prophète : *Gémissez, vaisseaux de la mer, car votre force va être dévastée; gémissez, vaisseaux de la mer, car votre métropole va être ensevelie sous des ruines. Qui aurait pensé cela de cette Tyr qui jadis portait couronne, et dont les négociants étaient des princes* (1)?

Ici, je prie mon lecteur de se demander si ce n'est pas parce qu'il est trop pris aux intérêts de ce monde, c'est-à-dire trop enlacé par le réseau, trop appesanti par l'influence des affaires matérielles, qu'il a des répugnances si prononcées pour les choses divines. Combien d'hommes à qui il ne manque, pour sortir du terre-à-terre où se traînent leurs idées religieuses, que d'entendre un peu moins les cris de la Bourse, et un peu plus le prône de leur curé!

(1) Is., 23, 1, 8.

CHAPITRE IV.

Ressentiments privés ou politiques prédisposant à la négation.

Quelle relation logique existe entre ne pas aimer son prochain et ne pas croire ? De prime abord, l'esprit ne le saisit pas, mais l'expérience révèle que l'homme suit la logique de ses passions plus que celle de ses idées. Toute déviation de sa faculté symphatique, en particulier, correspond à un écart proportionné de son jugement. On a beaucoup parlé des aveuglements de l'amour, la haine porte un bandeau aussi épais, et ce bandeau peut lui cacher le Ciel.

Dieu étant *amour*, celui qui hait, est séparé de Dieu par une opposition intime qui se transmet quelquefois du cœur à l'esprit. Saint Jean a exprimé la même vérité par cette parole profonde que nous n'avons plusieurs fois citée que parce qu'elle renferme plusieurs instructions : *Celui qui n'aime pas, ne connaît pas Dieu* (1). Loi sublime, en vertu de laquelle Dieu daigne identifier en nous sa cause avec celle de

(1) Saint Jean, épît. 1, c. 4-8.

sa créature, si bien qu'il dérobe parfois sa vue à celui qui le hait dans son image. C'est la colère légitime de Théodose contre ceux qui avaient insulté ses statues.

Reconnaissons, à l'honneur du cœur, que l'homme tombe plus souvent en incrédulité par les égarements de l'amour que par ceux de la haine. Cependant, la seconde de ces causes n'en est pas moins efficace, pour être moins étendue; et, soit dans la vie privée, soit dans la sphère plus élevée du monde politique, on trouve des esprits qui furent aliénés à la vérité par des répulsions de sentiment mal gouvernées. La volupté est une corruption de la sympathie, l'animosité en est la mort : deux états contraires à l'ordre et qui placent l'homme en face de la vérité dans une de ces situations inverses où l'on ne peut voir juste, parce que l'on regarde de travers.

Quelquefois, le ressentiment qui engendre l'incroyance prend la forme d'un scandale pharisaïque. Un jour, un homme, qui a beaucoup de fiel dans l'âme et peu de largeur dans les idées, est blessé par un autre qui représente, à un degré quelconque, la vérité. Cette blessure empoisonnée par la réflexion trouble bientôt la raison de celui qui la reçut, de même que certain virus, en se répandant dans le sang, altère la vue. Le blessé établit une solidarité injuste entre la vérité elle-même et la main qui lui porta des coups douloureux. Vainement sa raison proteste, la sensibilité froissée devance la raison et l'entraîne, et l'on passe de l'antipathie pour un ennemi religieux à la négation de la religion.

Sans doute, on aime à mettre sur le compte de son jugement les représailles exercées par sa rancune. Il

peut arriver même qu'après avoir souvent répété ses blasphèmes, on les professe avec une certaine impartialité apparente, car il en est de notre assurance dans le mal, comme de notre force pour le bien. « Le courage que l'on a eu fait la meilleure partie de celui que l'on a (1). » Mais, au fond, c'est la passion de cet homme qui est la cause inavouée de son incrédulité ; pour lui, le mot le plus incompréhensible du devoir est celui-ci : *Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons*, et c'est de ce point que l'obscurité s'est répandue sur tout le reste de l'Evangile.

Et, cependant, les torts, vrais ou faux, d'un prêtre ou d'un dévot contre l'incrédule, prouvent tout le contraire de ce que celui-ci voudrait en inférer. Si la religion n'avait que des saints ou des grands hommes pour ministres, on pourrait en induire qu'elle est sauvée par eux; mais elle est représentée quelquefois par des indignes, quelquefois par des incapables, afin qu'il soit évident qu'elle se sauve elle-même et presque malgré eux. Le second de ces miracles est plus divin que ne le serait le premier. Sans doute, il y a quelques esprits superficiels qui nient la sainteté de l'Eglise à cause des vices de ses adhérents; mais il en est de plus profonds qui ont adoré en voyant une doctrine si pure, conservée par des mains qui ne le sont pas toujours. Seule, la vérité incorruptible peut échapper sans corruption à la contagion d'un tel contact.

C'est néanmoins contre l'objection banale tirée des fautes des catholiques que vient se heurter la foi d'un certain nombre, et ces fautes deviennent pour eux

(1) Mme Swetchine. *Pensées.*

une double pierre de scandale quand ils en sont les victimes. Combien de blasphèmes sont l'effet d'une blessure d'amour-propre mal cicatrisée! Depuis le simple villageois, qui boude l'Eglise par vengeance contre son curé, jusqu'à l'hérésiarque, qui sort du catholicisme en haine de Rome, il y a un ferment d'animadversion dans beaucoup d'erreurs soutenues avec obstination. C'est ici le cas de le répéter, les ennemis de la vérité lui reprochent souvent d'avoir pour disciples des chrétiens de sentiment, ne pourrait-elle pas répondre qu'on compte parmi ses contradicteurs beaucoup d'incrédules de ressentiment?

La part qu'a eue cette passion dans les révoltes de l'esprit humain, jetterait sur l'histoire de la négation des clartés inimaginables. Quand Luther ajoutait un nouveau blasphème à ses erreurs, il s'applaudissait, par avance, des déplaisirs qu'il allait causer à la papauté, et il s'en exprimait en des termes intraduisibles; d'où il résulte qu'il aurait moins protesté, s'il avait moins haï. Si, au lieu de la bulle *Mirari* qui le frappa, Lamennais avait reçu de Rome le chapeau de cardinal que ses disciples lui promettaient, peut-on croire qu'il eût refusé la visite d'un prêtre à son lit de mort? Enfin, il est bien des écrivains dont l'incrédulité ne se change en entêtement que le jour où ils ont à essuyer le feu de leurs adversaires, trouvant leurs propres attaques toujours légitimes et les représailles qu'ils provoquent toujours scandaleuses. Notre siècle en a connu plusieurs de cette catégorie, pourquoi ne pas les nommer?

MM. Michelet et Quinet furent longtemps des libres

penseurs tempérés (1), mais, sous les sifflets du Collége de France et sous les coups d'une vive opposition, ils se transformèrent en ennemis furieux de l'Eglise, et leur incrédulité prit les proportions d'un paroxysme mêlé d'hallucination. Sont-ils plus croyables aujourd'hui qu'ils ne l'étaient autrefois? Non, car ils sont évidemment plus passionnés. Le changement qui s'est accompli dans leur esprit est moins un progrès qu'un bouleversement.

Eugène Sue fut, pendant quelques années, le romancier préféré de l'aristocratie; les salons du faubourg Saint-Germain lui étaient ouverts, il en peignait les mœurs, il en ménageait les opinions, et il vivait en communauté d'idées et d'habitudes avec les princes et les ducs. Un jour, enivré de ses succès, il crut pouvoir aspirer à la main d'une des plus nobles dames de France; mais un refus poli lui fit sentir qu'entre le fils d'un médecin et les héritières des plus grands noms du pays, il y a des distances qu'un peu de gloire littéraire n'efface pas. Outré de sa déconvenue, que fait l'auteur de *Mathilde?* Il laissa bientôt ses canevas aristocratiques pour le *Juif errant* et les *Mystères de Paris*, et il se vengea par toute une carrière d'impiété démagogique des mécomptes éprouvés sur le terrain monarchique et religieux. Certainement, si Eugène Sue avait été admis à épouser Mlle de Noailles, il serait mort en catholique; mais parce que cet honneur lui a été refusé, le catholicisme en serait-il moins vrai?

(1) En preuve, voyez la Préface de la traduction des *Mémoires de Luther*, par Michelet.

Un troisième exemple de ce genre d'incrédulité afflige notre siècle. Victor Hugo fut jadis le chantre de nos vieux rois et des saintes traditions. Pensionné par la branche aînée des Bourbons, pair de France sous la branche cadette, il respectait alors nos autels. Mais, un jour, poussé par la faveur populaire à la représentation nationale, il désire entrelacer quelques palmes d'orateur à ses lauriers de poète. Cependant le parti de l'ordre, pourvu de grands talents, n'acceptait qu'avec une médiocre estime les services du nouveau venu; et comme le premier lyrique du pays ne voulut pas être le vingtième organe politique de sa couleur; surtout comme, à tout prix, il lui fallait du bruit pour soutenir sa renommée, il versa du côté des applaudissements les plus bruyants et les plus faciles.

Il est vrai que lorsque le flot révolutionnaire l'emporta hors de la patrie, Hugo pouvait s'y dérober par une nouvelle volte-face, mais il était trop engagé dans le courant pour le remonter. D'ailleurs, un piédestal dans l'exil ne valait-il pas mieux, pour la célébrité, qu'une retraite bourgeoise à Paris? Sans compter que les livres datés de Guernesey se vendent peut-être mieux que les éditions non surveillées par la police. Sous l'influence de ces causes diverses, le poète achève sa vie dans une dépravation d'idées qui ne peut être égalée que par le dévergondage de sa muse. Lequel des deux a changé depuis 1820? Serait-ce le catholicisme, serait-ce l'auteur de *Louis XVII* et de *Moïse sauvé des eaux?* Evidemment c'est le second, et comme on ne peut dire que ce soit à son avantage, il est très-permis de croire qu'il lui resterait plus de foi, s'il avait moins de fiel.

Par là nous ne mettons pas en doute l'honnêteté de tous ces énergumènes de la négation ; poussons même la charité, si on le veut, jusqu'à les croire sincères ; dans tous les cas, ils sont sincères à la façon des hommes ivres qui se trompent involontairement, mais qui sont coupables de s'être volontairement enivrés. Vainement ils attribuent à des causes honorables leurs idées les plus folles ; la raison publique saisit le fil généalogique entre leurs passions et leurs opinions : on l'a fait justement observer, les évincés, les fruits secs des diverses carrières deviennent aisément les recrues de l'émeute et de l'impiété. Chateaubriand accusait l'*Almanach des Muses* d'avoir fourni à la Terreur ses bourreaux les plus impitoyables. C'est qu'athéisme comme jacobinisme ne sont souvent que revanche de vanité blessée.

Quelquefois, les ressentiments qui portent à l'irreligion sont une déception au lieu d'une rancune. Phénomène de nuance différente et de même effet que le précédent. Les vaincus de la politique en fournissent l'exemple. Le regret du pouvoir perdu, l'ennui d'une retraite inoccupée, les ingratitudes reçues, l'avortement des espérances, l'élévation des adversaires, l'image d'un brillant passé se réfléchissant dans un présent décoloré et monotone, tout cela amasse dans leur âme une mélancolie profonde, qui les éloigne de Dieu, si elle ne les y ramène. D'autres sont les vindicatifs de la négation, ceux-ci en sont les misanthropes. On les trouve souvent dans les rangs de certains partis, très-peu catholiques d'ailleurs, qui ne pardonnent pas au catholicisme de n'avoir pas confondu sa cause avec la leur. Que penser d'une religion qui n'a pas voulu bé-

nir leur drapeau. et qui refuse de maudire celui de leurs ennemis? Toute la raison de leur incrédulité est dans ce raisonnement peu désintéressé.

Peut-être, en des jours de crise, ils se sont associés à des mesures ou à des responsabilités impopulaires, leur carrière en a reçu un stigmate, leur vie s'écoule sous le poids d'une suspicion, le vide s'est fait autour d'eux; opprimés, déclassés en quelque sorte par ces souvenirs inexorables, ils s'en vengent par une opposition irréconciliable à l'ordre établi. Si la croix était un instrument de bouleversement, ils l'adoreraient comme le *premier arbre de la liberté;* la croix représente la conservation, ils l'exècrent avec tout ce qu'elle conserve. Fourvoyés dans cette impasse, ils s'y consolent en faisant autrement que ceux par qui ils furent supplantés. Volontiers ils adoreraient Dieu, si c'était la coutume de leurs adversaires de ne le point faire. Ainsi, pour avoir erré en politique quelques heures, ils sont fatalement entraînés à l'incrédulité pour le reste de leur vie. La société les excommunie de son sein, ils s'excommunient de l'Eglise pour protester contre la société.

Aussi, combien se croient sincèrement incrédules, tandis qu'ils ne sont que mécontents; et, au contraire, combien qui adouciraient leur voltairianisme, s'ils étaient du nombre des satisfaits. Un peu plus, un peu moins de bonheur, c'est plus qu'il n'en faut, souvent, pour faire monter ou baisser le niveau religieux dans les plus fermes esprits.

Après la vengeance, après la misanthropie politiques, la négation peut avoir pour cause une secrète affiliation. A Dieu ne plaise que je diminue les droits de la

patrie sur le cœur de l'homme; mais le fanatisme politique ne doit pas usurper dans les âmes l'empire et la place de la religion. Or, la raison d'Etat est devenue pour quelques-uns une nécessité suprême à laquelle Dieu lui-même doit céder. Alors les incroyants du catholicisme deviennent les visionnaires du socialisme. Ils abandonnent l'Eglise pour une société secrète, et, à une heure sinistre de leur vie, ils jurent de haïr l'Evangile pour l'amour de la république universelle.

Funeste enrôlement qui dominera leur existence comme une sorte de pacte fait avec l'enfer! Sans doute, c'est parce qu'ils croyaient peu qu'ils l'ont contracté, mais c'est aussi parce qu'ils l'ont contracté que leur incrédulité prend un caractère d'aveuglement irrémédiable. Par ce serment fatal, ils ont aliéné la liberté de leurs remords, les retours vertueux leur sont interdits comme une trahison. Nous en avons connu de ces victimes de la parole donnée, se débattant sous le poids de leurs promesses sans oser s'en dédire. Affranchis de tout lien, ils auraient fini pieusement comme leurs aïeux ; une fois saisis par l'agrégation maçonnique, ils font de leur agonie une sorte de négation de parade. Mais leur secte a beau tirer parti de ces scandales, ils sont l'effet d'une pression exercée sur la conscience, plutôt que d'une impiété positive et libre. Or, qu'est-ce que cela prouve contre le catholicisme qu'un solidaire ait contracté l'obligation d'honneur de le détester?

Et ceci me rappelle qu'en politique il y a, à côté des haines sincères, bien des bravades contre la société et contre Dieu, qui ne sont que des haines de respect humain. Oui, de même que l'on voit des fan-

farons de vices, il y a des comédiens d'incrédulité dans la vie publique. Jetés par leurs antécédents ou par leurs intérêts dans certains courants irreligieux, ils leur obéissent pour parvenir à leur commander un jour, et ils se font les esclaves de leur parti, sous prétexte d'en être plus sûrement les chefs. Les partis, en effet, ressemblent à ces machines dont l'engrenage attire tout le corps quand on leur abandonne le bout du doigt. Aussi, c'est en vain qu'un sectaire politique veut se réserver la liberté d'aller à la messe; si sa secte n'y va pas, il doit s'abstenir de bien faire, sous peine de déconsidération. Indigne tyrannie que certain nombre de Catons, de nuances diverses, subissent avec une bonne grâce servile. Ce sont les Nicodèmes de la négation qui s'agenouilleraient volontiers devant le Christ, si on pouvait le fréquenter, pendant la nuit, à l'abri des indiscrétions compromettantes. Rarement ils conviennent, même dans leur for intérieur, d'une telle faiblesse; car on confesse ses vices, non ses lâchetés. Mais par ce temps de libre pensée, l'hypocrisie du mal est peut-être plus répandue dans certaines régions que celle du bien.

Ce que nous venons d'écrire n'est pas une peinture d'imagination. Qui ne trouve dans ses souvenirs des noms à mettre au bas des portraits qui précèdent? Plus on étudie la physiologie de l'incrédulité, plus on est surpris de la part que les mauvais sentiments ont dans les fausses idées.

Quand les hommes se divisent par les opinions, ils affectent de se donner rendez-vous dans l'union par la charité. Plût à Dieu que ce rendez-vous fût sincèrement donné et accepté! De même que le véritable

amour vient de la foi, il y ramène. Au contraire, ceux qui ne s'affectionnent pas n'aiment point à se rencontrer... même à l'église. C'est la principale raison pour laquelle quelques-uns n'y mettent jamais le pied.

CHAPITRE V.

Inaction de la foi, cause fréquente de sa mort.

La foi qui n'agit point, est-ce une foi sincère ?

Sincère, oui ; durable, non. La paresse morale est châtiée par la perte de la lumière, tout comme la volupté, l'orgueil et la haine. Phénomène surnaturel, dont il est aisé de donner des explications naturelles.

Entre les incrédules et les vrais chrétiens, il existe une sorte de tiers-parti qui représente l'abstention. Il y a, dans l'ordre politique, des abstentions qui peuvent être regrettées par quelques-uns, mais que tout le monde est obligé de respecter, parce qu'elles ont de nobles mobiles pour ressort et de grands désintéressements pour justification ; il n'en est point ainsi de cette abstention que les moralistes chrétiens appellent l'indifférence pratique. La première s'immole à son principe, la seconde immole son principe à de méprisables égoïsmes.

Nous sommes d'un siècle où l'on a peu de sympathie pour les hommes qui n'ont pas le courage de leurs opinions, et pour les opinions qui n'ont pas le courage

de leurs œuvres. Déjà, au temps de Solon, on décrétait des peines particulières contre les citoyens qui ne prenaient point de parti, aux jours de révolution, afin de ne laisser à personne le bénéfice d'une neutralité égoïste. Moins que jamais nous sommes disposés à lever cette sentence. Cependant, le parti des neutres prend, au sein du christianisme, des proportions alarmantes. Tandis que tout principe qui demeure à l'état de théorie, quand il devrait se traduire en dévouement, est flétri comme un drapeau qui ne se défend pas, les convictions religieuses se donnent de honteux démentis par des actions qui ne le sont point; et, semblable aux sources qui se perdent parce qu'elles n'ont point d'issue, une grande somme de foi disparaît de ce monde, faute d'expression extérieure qui la conserve en la faisant sortir d'elle-même.

Il ne s'agit point ici d'ajouter un sermon à tant d'autres sur les inconvénients de la foi inactive, mais de montrer ses relations étroites avec l'incrédulité. L'homme, en effet, n'est point religieux comme il est philosophe, par une stérile spéculation de son esprit. Il doit écrire son symbole dans ses actes, sous peine d'installer la contradiction et le déshonneur en sa conscience. Contradiction, d'ailleurs, féconde en conséquences impies, car, de même qu'il s'opère une action réciproque de l'âme sur le corps et du corps sur l'âme, de même nos œuvres font nos idées, plus encore peut-être que nos idées ne déterminent nos œuvres. Logiquement, l'être intellectuel devrait former en nous l'être moral; pratiquement, c'est souvent le contraire qui s'accomplit.

Ceci est une preuve nouvelle des palinodies que l'esprit est capable de jouer pour échapper à ses de-

voirs de soumission envers la vérité. L'homme voudrait entrer en composition avec le christianisme, aux conditions les plus opposées. Un jour, il lui dit : Abandonne tes dogmes, nous prendrons ta morale ; un autre jour, il ajoute : Fais-nous grâce de ta morale, nous garderons tes dogmes. Choisisse qui pourra entre deux blasphèmes qui renferment chacun une apostasie. Le rationaliste nie le symbole, l'indifférent rejette le décalogue ; si le dernier est plus croyant que le premier, on ne peut pas dire qu'il ait une vraie religion, puisqu'il n'a que la moitié de la sienne.

Peut-on imaginer une plus flagrante abdication de la raison! Toute conviction religieuse suppose une manifestation extérieure d'elle-même qui est une pratique. Professer le système de la foi inerte, c'est affirmer que les croyances les plus impérieuses de l'âme sont la seule cause qui doive rester sans effet. Philosophiquement ceci nous amènerait à la thèse rebattue du déisme. Mais laissons la foi sans œuvres envisagée comme système, et considérons-la comme une simple inconséquence de la volonté.

Ce n'est point un aphorisme de théologie mystique, que l'Apôtre a prononcé, quand il a dit : *La foi sans les œuvres est morte.* Elle est morte, en ce sens que son immobilité ressemble à la suspension de la vie ; elle l'est, surtout, en ce sens qu'elle est condamnée à périr par une fatalité inhérente à sa propre inertie.

Rien n'est plus facile à concevoir que ce triste phénomène. L'homme, qui n'est pas vainement sorti raisonnable des mains de Dieu, obéit à des propensions

logiques plus fortes que toute volonté contraire. Conformément à cette loi, ses actes et ses idées tendent à se mettre d'accord, exactement comme les eaux d'un bassin cherchent un même niveau. C'est pourquoi, si ses idées n'entraînent point ses actes, ce sont ses actes qui entraînent ses idées. Certaines constitutions morales résistent à cette nécessité d'équilibre, mais le plus grand nombre la subit, et quand l'équilibre ne se fait point par le rejaillissement de la foi spéculative sur les œuvres, il s'opère par le rejaillissement, sur la foi, de l'incrédulité qui règne dans les œuvres.

La foi inactive, déjà minée par ce vice essentiel, doit l'être par l'effet de son inactivité même. Tout organe qui ne fonctionne pas est frappé d'une sorte de paralysie. Toutes nos facultés, quand elles sommeillent longtemps, contractent une faiblesse voisine de l'impuissance. Au contraire, l'action sagement mesurée est une condition de développement pour le corps comme pour l'intelligence. La foi progresse et décline, vit et meurt en vertu de la même loi. Sans doute l'extinction de la charité, qui s'opère dans les âmes par la cessation des pratiques, n'implique point l'extinction de la foi; mais elle diminue ce flambeau divin, et si, en certains cas, les vérités du christianisme mènent à ses vertus, il en est d'autres où ce sont ses vertus qui révèlent ses vérités.

Il n'est point nécessaire d'emprunter à la métaphysique la preuve de cette assertion, il suffit d'ouvrir les yeux pour la découvrir. Ajoutons qu'il y a hautes convenances à ce que Dieu ne permette pas que sa révélation puisse subsister en nous, comme toutes les spéculations de l'orgueil, à l'état de vaine théorie. Aussi la foi surnaturelle est, au foyer de notre âme,

une sorte de céleste étrangère qui s'envole quand on refuse de fléchir le genou pour lui faire honneur.

Ces conséquences ne nous doivent point surprendre. La vérité chrétienne étant essentiellement expérimentale, c'est-à-dire destinée à être réalisée par ses adeptes, il s'ensuit que la mise en œuvre de cette vérité est comme un sixième sens donné à l'âme pour la saisir. Par là lui viennent des saveurs, des visions intimes qui forment la conviction sentie, plus inébranlable, peut-être, que la foi raisonnée. Dans cet état, on goûte le vrai mieux encore qu'on ne le comprend. Au contraire, dès l'instant que les actes religieux sont suspendus, l'esprit ne tarde pas à s'égarer sur une foule de points où les choses ne s'expliquent bien que par le bonheur de l'application ; et, tandis que l'on prétend cesser de pratiquer parce que l'on a cessé de croire, en réalité, l'on ne cesse de croire que parce que l'on a cessé de pratiquer.

Vainement se vanterait-on d'éluder cet ordre providentiel, il est peu d'incrédules qui ne le confirment, car peu d'entre eux ont mal pensé avant d'avoir mal agi. J'en ai souvent rencontré qui demandaient un complément de démonstration pour se soumettre aux œuvres ; ce complément est dans les œuvres elles-mêmes. Dès qu'ils réapprennent les naïves prières de leur enfance, tout s'éclaircit ; l'homme à genoux ne doute jamais. Dès qu'ils reparaissent au tribunal sacré et à la table eucharistique, la religion n'a plus besoin de leur donner des preuves, par le seul fait qu'elle leur rend des pleurs. Ce n'est donc pas l'orgueil de la science spéculative, c'est une conscience forte et pure qui garde l'image de Dieu dans l'âme des croyants.

Si la foi qui n'agit pas peut mourir par son inertie même, à plus forte raison par ses contradictions. Un maître qu'elle reconnaît, signalant les bases d'après lesquelles doit être appréciée la valeur des hommes, n'indique pas leurs principes, mais leurs œuvres : *A fructibus eorum cognoscetis eos.* Qu'est-ce, en définitive, que la vie d'un croyant sans croyances manifestées ? C'est une profession continuelle d'incrédulité. Aussi, pour l'honneur de sa moralité, serait-il mieux qu'il fût incrédule de bonne foi que chrétien de pure spéculation ; car, incrédule, il vaudrait mieux que ses opinions ; chrétien, il vaut moins. Le comte de Maistre a eu raison d'écrire : « L'honnête homme qui va à la messe est plus honnête que l'honnête homme qui n'y va pas. » Il aurait pu ajouter que quand l'honnête homme, qui ne va pas à la messe, est de ceux qui ont le bonheur d'y croire, par le seul fait, il perd, en quelque sorte, la fleur de son honnêteté, parce qu'il agit contre sa conscience, combat contre son drapeau et livre sa foi à la dérision de ceux qui n'en ont pas.

Il n'est pas rare que ce croyant s'anime d'une vertueuse indignation contre l'impie qui ne croit rien ; cependant, il est un homme moins estimable que ce dernier, c'est celui qui croit tout et qui ne pratique rien. L'impiété est explicable par une illusion de la pensée ; l'abstention que j'accuse suppose une capitulation honteuse de la conscience. L'impie a, dans ses tristes convictions, un côté digne d'intérêt, la franchise et la suite ; l'indifférent n'a ni le courage ni la logique des siennes. Vainement allègue-t-il sa foi comme un palliatif de ses œuvres. Incrédule, il lui resterait le bénéfice de cette excuse : Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ; mais, croyant

infidèle à la lumière, d'où tirerait-il sa justification?

Or, cet antagonisme entre un esprit qui dit : Je crois, et une vie qui répond : Je ne crois pas, constitue l'homme en état de mensonge vivant. L'habitude qu'il a de porter en soi le pour et le contre, fait qu'il finit par ne plus reconnaître ni l'un ni l'autre. Peu à peu, sa conviction s'émousse sur les questions capitales de la liberté et du devoir, et il arrive au scepticisme par la contradiction. On a parlé des romanciers qui, à force de s'identifier avec certains personnages de leur invention, en prennent le caractère; c'est ainsi que l'indifférent devient incrédule, à force d'en jouer le rôle.

L'inaction prolongée de la foi peut encore se convertir en incroyance, en vertu d'une partialité intéressée. Quelle est l'histoire, ou, plutôt, la généalogie du doute dans le plus grand nombre de ceux qui en souffrent?

Emporté par des passions fiévreuses, un homme, jeune encore, se précipite dans le tourbillon du monde : de prime abord, il jouit au lieu de discuter; il ne saurait blasphémer Dieu, puisqu'il ne s'en occupe pas; mais il le place tantôt après ses ambitions, tantôt après ses intérêts, tantôt après ses plaisirs : ce fut son premier pas vers la négation. Cependant, la tempête qui s'est déchaînée dans cette âme l'ébranle, et bientôt toutes les vérités oscillent à ses yeux comme ces objets fantastiques qui tournoient sous les regards d'un homme violemment secoué. Un jour, ce distrait, ce dissipé du plaisir ou des affaires a un instant de loisir pour penser à la religion de ses aïeux, quel changement s'est opéré! Il l'avait quittée indifférent, il y revient hostile; et, mécontent d'elle, parce qu'il l'est de soi-même; disposé à la condamner, parce qu'il est condamné par

elle, il penche sans pureté de vues vers des conclusions qui s'élaborèrent en lui sans pureté de cœur : ce fut le second pas. Le voilà donc, trouvant encore les croyances de sa mère bien belles, mais au fond désirant qu'elles ne soient pas vraies ; pressé par sa conscience de les confesser, mais ne le voulant pas, de peur d'être obligé de les subir ; et, cependant, l'heure vient d'arborer un symbole religieux, parce que les circonstances, les emplois, les sociétés qu'il fréquente l'exigent. Alors il s'étourdit encore plus qu'il ne raisonne, *il fait la nuit* autour de lui pour ne pas voir où il tombe, et il répète une des mille variantes de ce blasphème toujours ancien et toujours nouveau : Il n'y a point de Dieu : c'était la justice du criminel qui vote la mort de son juge pour lui échapper.

Milton représente Satan traversant les abîmes du vide et rencontrant le soleil. A l'aspect de cette grandeur éblouissante, l'archange sent renaître quelque chose de la sienne, et saisi d'un ravissement momentané, il s'écrie, éperdu : O soleil, que tu es beau ! Mais, bientôt, il se rappelle que cet astre est la lumière d'un monde qu'il abhorre et l'œuvre d'un ennemi qu'il voudrait anéantir ; à ces pensées, il retombe de l'admiration dans son éternelle rage, et il dit en fuyant : O soleil, je te hais ! Ce sont là les deux mouvements opposés qu'éprouve, par rapport à la foi, le croyant qui n'en fait point les œuvres. S'agit-il de reconnaître la vérité religieuse, il dit volontiers : O soleil, que tu es beau ! S'agit-il de la suivre, il élude en ajoutant : O soleil, je te hais ! Il a beau faire à ses préjugés l'honneur d'une origine intellectuelle, ses préjugés sont le fruit de ses crimes, et il ne s'en prend à Dieu que pour en finir avec les remords.

La foi inexprimée s'amoindrit donc par son inaction qui la paralyse, par ses contradictions qui la démoralisent, par sa partialité qui pervertit ses jugements, mais aussi par sa concentration même qui est un principe d'apostasie. L'indifférence pratique n'est rien moins, à la bien considérer, que la suppression du culte extérieur ; or, de même que le culte extérieur est l'expression du culte intérieur, il en est la conservation, car le sentiment vit de ses propres manifestations. C'est pourquoi un peuple qui serait indifférent aujourd'hui, par le seul travail des temps et des choses, deviendrait incrédule avant cent ans. Pendant les jours de la décadence romaine, personne ne croyait, dit Gibbon, parmi les païens éclairés de l'empire ; mais tous fréquentaient assidûment les temples des dieux, et les athées eux-mêmes dissimulaient leurs sentiments sous des robes de pontife. De nos jours, les penseurs ont beaucoup moins de prudence. Tandis que les épicuriens de Rome cachaient l'incrédulité qu'ils avaient, nous n'hésitons pas à professer, par nos actes, celle que nous n'avons pas. Or, quand de tels désordres se généralisent, ils ne tardent point à faire descendre le niveau des mœurs et des idées. Quel en sera le châtiment social? Sera-ce le fléau des ténèbres ou celui des épidémies, celui de la décadence intellectuelle ou celui des humiliations nationales? Je l'ignore, mais ce que je sais bien, c'est que, là où les peuples refusent de se courber dans l'adoration, Dieu les courbe sous le souffle de sa colère ; et cette preuve, écrite tout le long de l'histoire du passé, ne s'arrêtera pas au siècle de la libre pensée.

Sans compter que la neutralité coupable, dont je dévoile les périls, n'est pas seulement la source de l'incrédulité, elle en est la propagation. Toute action hu-

maine a, pour le bien comme pour le mal, un rayonnement plus ou moins étendu; tout exemple porte en soi sa puissance d'apostolat; d'où il suit que, malgré ses convictions, le chrétien indifférent fait de la principale autorité de sa vie, de son exemple, un attentat contre ses convictions elles-mêmes. Que conclure, en effet, de toutes ces existences qui s'écoulent en se jouant des prescriptions divines? Ou bien que Dieu est une sorte d'automate parfaitement indifférent au bien comme au mal, ou bien qu'il est une chimère inventée pour servir de risée aux habiles et d'épouvantail aux sots. Qu'ils aillent donc, tous ces apôtres de nuances diverses, qui passent avec de bons principes et de déplorables exemples au milieu d'un monde qui croule, qu'ils fassent leurs rondes prosélytiques, nous connaissons, d'avance, les résultats à espérer. Ils parleront des sanctions religieuses au peuple, mais le peuple, qui les verra prêcher l'enfer et le craindre si peu, croira qu'on veut l'éloigner du mal par des terreurs fantastiques, de même que, pour détourner les enfants de certains lieux, on y place des revenants. Alors, ce qui n'est que neutralité chez les uns engendrera l'incrédulité chez les autres; les pères étaient du parti de l'abstention, les fils seront de l'opposition. En d'autres termes, une enquête ne pouvant être dressée sur les opinions, les actes en deviennent le signe; or, tous les actes de l'indifférent signifiant incrédulité, quand cette prédication s'étend, elle produit ce qu'elle signifie, et un jour vient où les oracles des nations, comme les augures antiques, ne peuvent plus se regarder sans rire, parce que avec les formules de la foi sur les lèvres, ils se sont surpris l'incrédulité au fond du cœur.

Que ne méritons-nous d'avoir beaucoup de lecteurs

pour arriver à l'oreille de tant de chrétiens inconséquents, qui étant placés sur les hauteurs de la société sont vus de plus loin, et qui, avec des intentions vertueuses, exercent des influences démoralisantes ! Comme nous voudrions pouvoir dire à ces sauveurs plus ou moins sérieux de la chose publique, que la patrie les attend aux pieds des autels, et que leurs bons exemples vaudraient mieux pour elle que tous les tours de leur diplomatie. Mais non, ils entendent répéter que leur Christ est mort, et ils dédaignent de se donner la peine de passer de leur chambre à l'église pour fournir la preuve du contraire. Tout le monde préconise la religion par politique, presque personne n'en veut subir le joug. Nous la présentons aux grands qui nous renvoient au peuple, au peuple qui nous renvoie aux femmes, aux femmes qui nous renverront bientôt aux enfants. Entre ces dédains divers, la religion s'avance injuriée, humiliée par les amis comme par les ennemis, et il y a déjà longtemps que, malgré le renom de ses armes, la nation coupable de cette profanation l'aurait expiée, comme une autre Jézabel, sous les pieds des coursiers étrangers, si quelque Moïse aux bras levés, sur les cimes de la Chartreuse ou du Carmel, ne se faisait le vrai sauveur de son pays.

Il serait difficile de mesurer la responsabilité qui incombe aux chrétiens donnant ainsi le change sur leur foi par des œuvres qui ne l'expriment point. Par là, les croyants scandaleux produisent plus d'incrédules que toutes les théories d'incrédulité. Les génuflexions officielles qu'ils font devant Dieu, de temps à autre, ne suffisent pas pour étouffer la prédication impie de leurs exemples. A leur aspect, le bon sens populaire se demande s'il y a un chiffre, au livre des

contributions, s'il y a un degré marqué au thermomètre de l'instruction publique, après lesquels on soit dispensé de faire le signe de la croix, et, de ce spectacle, les masses ne tardent pas à conclure que Dieu a été inventé par l'imagination de quelque penseur opulent, pour veiller à la garde de ses coffres-forts, pour effrayer les révolutions, et pour faire rentrer ses dividendes à temps.

Je sais bien que les chrétiens requis de le paraître trouvent toujours d'intéressantes excuses pour s'en dispenser, mais que valent ces excuses devant de telles obligations? Je ne refuse point ma pitié à ceux qui manquent de courage, mais il s'agit de savoir si les intérêts en question n'étaient point assez graves pour qu'il valût la peine de se le donner.

Graves considérations ! surtout quand on se rappelle que les disciples les plus zélés de l'Evangile sacrifient eux-mêmes à l'indifférence, en ce sens qu'il en est peu dont les actes vaillent autant que les croyances. Cette infidélité de l'homme à ses propres convictions fait perdre une notable quantité de foi, même en ceux qui ne la perdent point totalement. Chateaubriand a dit, par un de ses héros sauvages, : *Les chemins de l'amitié se couvrent de ronces quand ils ne sont pas fréquentés.* Il en est ainsi des idées qui mènent l'homme de la terre au ciel; le jour où elles deviennent infécondes, elles tendent à s'effacer.

CHAPITRE VI.

De l'incrédulité du désespoir.

Le désespoir peut subsister dans une âme à l'état de raisonnement ou à l'état de sentiment. Sous sa forme raisonnée, il est une négation de la Providence spéciale, et doit être combattu comme un préjugé. Sous forme de sentiment, il est une passion violente et il a moins besoin d'argumentation que d'encouragements. Mais, qu'il soit raisonné ou senti, le désespoir est un état maladif de l'âme qui peut lui cacher le ciel. Toute secousse violente trouble notre vue et obscurcit notre soleil, celle-ci plus que beaucoup d'autres.

Une femme qui pensa souvent comme un homme a écrit ce mot profond : « Se résigner, c'est mettre Dieu entre le malheur et soi. » Si le malheur, en fondant sur une âme, ne trouve point Dieu entre sa victime et les coups qu'il lui porte, ses coups non amortis peuvent démoraliser la victime et la pousser au blasphème de désespoir. Double misère qui renferme à la fois une désolation et une erreur. Répondons tour à tour à l'une et à l'autre.

I

Le désespoir comme désolation est à moitié guéri quand il est capable de cette réflexion : Ce que j'endure est un état violent; sachons attendre, les accès de fièvre ne durent pas toujours. Il y a, dans les souffrances morales comme dans le mal physique, une période aiguë, durant laquelle on envoie plus volontiers au ciel des plaintes que des prières. Puis la détente se produit, les larmes viennent, et Dieu réapparaît. Toute blessure qui a saigné perd de son irritation.

Tant que dure, dans la douleur, l'état de paroxysme, elle est peu sanctifiante : malheur aux âmes qui ont la triste puissance de se fixer à cette station désolée! Au contraire, quand, après la crise, arrive la phase de rémission, l'âme se trouve presque toujours meilleure qu'auparavant ; comme la terre, elle a besoin d'être déchirée pour être fécondé.

C'est ainsi que le malheur fait, tour à tour, des impies ou des saints, selon que les malheureux s'arrêtent au premier ou au second des états que je viens de décrire.

Dans le premier, l'obscurité est ordinairement complète; Dieu ne s'y manifeste point par les événements, ils semblent accuser la justice et la bonté de sa Providence; il ne s'y révèle point à l'esprit, les surprises causées à la raison par l'infortune ne suscitent que des problèmes; enfin, il ne s'y rend point sensible au cœur, car un cœur ulcéré, ne voyant Dieu que par ses rigueurs, ne le reconnaît pas. De là une foule de jugements erronés, qui sont une hallucination de la

douleur. Alors, les uns ne peuvent croire à la paternité de Dieu, parce que leur famille endure la faim ; d'autres contestent son existence depuis que leur crédit est en ruine, ou que leurs ambitions ont avorté; d'autres ne lui pardonnent point la mort d'un être tendrement idolâtré. Respectables, mais folles aberrations de la souffrance! Les hommes dénient quelquefois à Dieu le pouvoir de faire des miracles, et ils l'outragent s'il n'en fait pas pour les empêcher d'être malheureux.

Cette période des chagrins est vraiment malsaine pour l'âme, quand la force du tempérament moral n'en triomphe point. C'est à ce moment que Job maudit le jour de sa naissance, et demande compte à Dieu des mystères impénétrables et tristes de notre destinée. Jésus, lui-même, n'a pas voulu échapper à l'ébranlement que le premier choc de la douleur nous communique. Le doute ne lui étant pas possible, il a voulu ressentir le découragement, et c'est la trace de cette défaillance qu'il a laissé subsister, pour notre instruction, dans l'Evangile, par des lamentations mémorables : *Que ce calice s'éloigne! — Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?*

Or, si Dieu lui-même a eu besoin de corriger la nature pour la soumettre à la volonté du Père céleste, est-il étonnant que l'homme soit tenté de scepticisme en son jardin de Gethsémani? Ce serait ignorer les conditions de la vertu que de condamner l'homme pour ce fait; ce serait surtout le méconnaître profondément que de ne lui point permettre, alors, les cris, à la condition qu'ils ne seront point des murmures.

Plaignez-vous donc, vous qui pliez sous le fardeau de la vie, mais ne vous révoltez pas; là est la conciliation sublime des droits de Dieu avec ceux d'un cœur suffoqué par les larmes!

Pendant ces heures mornes de la douleur sans onction, n'accusez pas Dieu, vous êtes trop agité pour que votre œil ne vacille point; quand vous serez un peu désintéressé dans cette cause, vous en serez meilleur juge. Ah! si vous gardez rancune à la Providence parce qu'elle vous affligea, il n'est pas étonnant qu'elle se cache à vos yeux. La haine contre nos frères peut engendrer l'incrédulité, à plus forte raison, l'indisposition contre Dieu. D'autant plus que, lorsqu'il s'agit de Dieu, douter de son cœur, c'est le plus radical scepticisme, Dieu n'étant pas même concevable sans amour. Encore une fois en pareil cas, protestons contre les blasphèmes de la pensée par une adoration aveugle, et ne prenons pas une passagère éclipse pour une nuit sans aurore.

Heureux, surtout, celui qui sait, alors, mettre Dieu entre la douleur et soi par la raison! Nous répugnons à souffrir et il nous est toujours bon d'avoir souffert. Le poète l'a écrit avec raison :

Sous un ciel toujours pur le cœur ne mûrit pas.

Et le Saint-Esprit avait dit, bien avant le poète : *Celui qui n'a pas été éprouvé, que peut-il savoir* (1)? La douleur est semblable à ces atmosphères privilégiées qui font éclore prématurément les fruits. Il est des hommes à qui il n'a manqué qu'un malheur pour être grands, un de ces malheurs cependant qui fécondent le cœur sans le briser, comme les incisions pratiquées à l'é-

(1) *Eccli.*, 34-9.

corce de certains arbres, qui font couler le parfum sans compromettre les sources de la séve.

Etre victime ici-bas, c'est avantageux pour l'homme intellectuel; les secousses que l'infortune imprime à une nature déchirent quelquefois les voiles qui bornaient sa pensée. Frappé par la main de Dieu, le mortel pousse un cri, et ce cri sera tantôt la sublime élégie de Job et de Jérémie, tantôt la mélancolie du Tasse et de Chateaubriand, et il y aura tant de larmes dans ses pensées, que son malheur sera regardé comme la plus belle part de son génie.

Etre victime, c'est encore un précieux avantage pour l'homme moral. De telles épreuves nous retirons le meilleur de notre sagesse et de nos vertus, et si c'est au Calvaire que Dieu s'anéantit, c'est là que l'homme se transfigure. Le lendemain de ces crises fécondes, il se relève avec plus d'intelligence dans le cœur, plus de profondeur dans les sympathies, plus de force contre les revers et plus de maturité pour le gouvernement de son existence. Elle est bien paternelle cette économie qui met de la saveur dans nos sacrifice, du mérite dans l'espérance et de la sagesse dans nos douleurs!

Heureux encore celui qui sait mettre Dieu entre la douleur et soi par la foi ! Nous n'avons pas un Maître qui ne puisse point compatir à nos infirmités, nous ne sommes pas les premiers crucifiés; le martyre résigné établit entre la victime du Calvaire et nous la plus belle société de pleurs qui puisse honorer une créature. Quand on n'a pas assez de vertu pour ressembler à Dieu par la grandeur morale, quel dédommagement de pouvoir au moins s'en rapprocher par ce côté de notre faiblesse, par les larmes! Aujourd'hui, en effet, celui qui est semblable à Dieu, ce n'est point Lucifer s'écriant :

Je monterai et j'établirai mon trône à côté du Très-Haut, c'est l'homme de douleur qui ne murmure point sur son calvaire et qui sait bien l'infirmité. Sublime compensation au profit des malheureux! car, si on a pu dire : Le proscrit partout est seul, le chrétien abreuvé d'amertume ne l'est jamais, il lui reste toujours son Christ, cet ami de ceux qui n'en ont pas d'autre, et qui fit une volupté sainte des larmes répandues au pied de sa croix.

Sans doute, le mauvais larron est la preuve que la croix ne change pas les pensées de tous les hommes; mais généralement, en cette compagnie presque divine, l'homme est moins porté au blasphème qu'à l'adoration; et si la première heure de sa passion est marquée par des blasphèmes, la dernière s'achève presque toujours dans l'adoration.

Enfin, heureux surtout celui qui sait mettre Dieu entre la douleur et soi par l'espérance ! L'espérance est la réponse à tous les doutes; aussi, non content de la permettre, Dieu daigne la commander, si bien que le désespoir est un péché plus grave que la présomption. Donc, que ceux qui passent en pleurant sur la terre, lèvent quelquefois la tête vers le haut, et ils n'accuseront plus l'équité divine, car l'espérance leur rend plus que la tombe et l'adversité ne leur ont pris!

Maintenant, nous nous en allons arrosant notre sillon de larmes, mais bientôt une grande *exultation* nous est réservée, quand nous tiendrons les gerbes dans les mains.

Il n'y a point de blasphème possible avec de telles perspectives. D'autre part, elles sont trop nécessaires pour n'être pas probables, et trop probables pour que notre triste présent ne soit point un peu doré par les rayons d'un tel avenir.

Surtout, redisons-le sans cesse, il importe que l'homme meurtri ne prononce point sur Dieu et sur les choses divines à sa première station du chemin de la croix, car c'est alors l'heure de la puissance des ténèbres, mais qu'il gravisse péniblement son Golgotha; à un moment donné, tantôt sous la figure de Véronique, tantôt sous l'aspect de l'Ange du Jardin des Oliviers, la consolation lui apparaîtra, et les événements inexpliqués sortiront de leur mystère.

II

Quelquefois, le désespoir n'est pas un simple égarement de la sensibilité, il raisonne sa désolation, il la justifie par des arguments à l'appui, et, de paroxysme, il devient sophisme. Quoique, sous ce nouvel aspect, il relève moins de la catégorie des passions que de celle des erreurs de l'esprit, dissipons l'erreur pour secourir la désolation qu'elle renferme.

En cet état, l'âme s'obstine contre l'espérance pour trois motifs qui la séduisent et la déchirent à la fois : 1° parce qu'un Dieu bon ne pourrait faire des malheureux; 2° parce qu'un Dieu grand s'occupe tout au plus du monde, non des personnes; 3° enfin, parce qu'un Dieu immuable ne saurait être fléchi. En d'autres termes, Dieu n'afflige pas, Dieu ne voit pas, Dieu n'écoute pas; comment se consoler avec Dieu des larmes auxquelles il est étranger?

Et d'abord, serait-il vrai qu'un Dieu bon ne doit jamais décréter la douleur pour sa créature, et que, partant, s'il y a des pleurs dans son empire, c'est une

preuve qu'il ne s'en occupe pas? Posons en principe, avec Tertullien, que Dieu est bon, non-seulement de cette bonté de sentiment qui compatit et qui console; mais encore de cette bonté de justice qui subordonne tous les biens au bien moral. Un père est bon, même quand il fait pleurer ses enfants pour les améliorer, et les droits de Dieu à cet égard seraient de pire condition? Un prince est bon, même quand il dispose de la vie de ses sujets dans un intérêt supérieur, et Dieu ne pourrait pas faire des martyrs en ce monde, pour couronner des élus dans l'autre? D'ailleurs, le bonheur universel sur la terre ne rendrait pas seulement le ciel inutile, il le rendrait impossible, car personne n'en serait digne si personne n'y était préparé par la douleur, la douleur étant l'arôme qui empêche la liberté humaine de se corrompre. Pour un homme qui se perd dans le malheur sans résignation, il y en a cent qui se détériorent dans le bonheur sans correctif. Que l'on ne reproche donc pas nos larmes à la bonté de Dieu, rien n'est plus digne de cette bonté que de nous sauver même en faisant couler nos larmes.

Ainsi, le mal est, entre les mains de Dieu, un instrument de bien, suivant la pensée de saint Thomas et de saint Augustin : *Ut bene faceret et de malo* (1). Combien d'hommes sont préservés de la déchéance par l'épreuve, et combien de vertus sont commises ici-bas à la garde de la douleur!

Mais la douleur moralise avec celui qui l'endure, celui qui la contemple. S'il n'y avait point de désespérés, on ne verrait point des sœurs de l'espé-

(1) *Enchir.*, cap. 11.

rance. S'il n'y avait point de désolés, il ne surgirait point d'anges de la consolation. Imaginez des hommes tous heureux, c'est-à-dire n'ayant aucun besoin les uns des autres : ils se toucheraient, ils ne s'engreneraient pas; ils formeraient une aggrégation d'individualités, non une société. Il faut la pauvreté pour cultiver la bienfaisance ; il faut la bienfaisance pour provoquer la reconnaissance; en un mot, il est besoin d'une harmonie qui jette les faibles dans les bras des forts, qui emboîte chaque désavantage dans une grandeur correspondante, et qui fasse du genre humain une sorte d'assemblage électrique et d'existence multiple, où tous les mouvements deviennent communs.

Rien de plus cruel que la théorie de la béatitude pour tous, car, sous prétexte de supprimer les malheureux, elle tend à en créer d'autres. Qu'on abolisse la misère, les joies de la charité deviennent impossibles. Qu'on fasse disparaître les pauvres, Vincent de Paul traînera, quatre-vingts ans, l'ennui d'un grand cœur qui n'a rien à faire; en un mot, détruisez le malheur, et tous les héroïsmes prédestinés à son soulagement seront refoulés dans les âmes. Or, il serait bien triste le jour où il faudrait effacer du vocabulaire les doux noms de bienfaiteur, parce que personne n'aurait à recevoir, et de commisération, parce que la douleur serait finie; ou les héros de la sainteté seraient réduits au tyrannique niveau du bon citoyen, et ou la magnanimité, malade de sa concentration, s'en prendrait à la bonté de Dieu de ce que le cœur étant fait pour le sacrifice n'aurait plus la possibilité de se sacrifier.

Au reste, il est bon de remarquer que, dans cette

économie de la solidarité, si tout le monde se sacrifie, personne n'est sacrifié, parce que les inégalités du temps sont corrigées par la justice de l'éternité.

Ainsi la bonté fait profiter nos larmes à nos vertus, et, ajoutons-le, en passant, il n'y a pas jusqu'au mal moral d'où elle ne fasse jaillir le bien, *trouvant préférable d'utiliser ainsi le mal que de ne le point permettre* (1).

Sans la persécution des tyrans, comment aurait éclaté la noble intrépidité des martyrs? Sans le péché, comment se manifesterait la clémence de Dieu? Supposez un monde innocent, comment se produiraient le repentir de David, la pénitence de Magdeleine, le zèle de saint Paul, les intarissables larmes de saint Pierre. Alors la terre n'aurait plus de Calvaire, le ciel aurait moins de prix; les grandeurs du pardon octroyé et celles du pardon reconquis seraient inconnues; enfin, les sacrements perdraient leur raison d'être. De telle sorte que jamais la bonté de Dieu ne se révèle davantage qu'en présence du mal moral, d'abord, parce qu'elle le couvre, et, ensuite, parce que ce mal étant en quelque sorte la brèche par où le fleuve de la miséricorde s'épanche sur nous, Dieu fait concourir un tel désordre à l'ordre le plus sublime. Ainsi s'explique cette pensée de saint Thomas : *Si tous les maux étaient empêchés, beaucoup de biens manqueraient à l'univers* (2).

Le désespoir ne peut donc se fonder sur ce que Dieu manque de bonté quand il nous afflige; serait-il plus

(1) *Enchir.*, cap. 27.
(2) I. pars, quæst. 22, art. 2.

recevable à prétendre que Dieu manque alors d'advertance? Il est un certain déisme populaire, qui consiste à faire l'honneur de la création à Dieu, sauf à le reléguer ensuite dans une éternité oisive, solitaire, où il oublie son ouvrage. D'après ce système, Dieu procède comme le peintre et le sculpteur, qui se détournent de leur œuvre quand elle est finie; ou bien comme un potentat, ménager de ses forces et de son temps, qui se réserve pour les choses considérables et qui veille aux moindres par délégation. Les auteurs de ce rêve sans cœur ne s'aperçoivent pas qu'en faisant ainsi, du Créateur, un inspecteur sommaire de sa création, qui voit les mondes, non les individus, d'abord ils le rapetissent sous prétexte de le grandir, et ensuite ils désolent l'homme au lieu d'alléger le poids de sa croyance; car autant l'homme craint d'être regardé par Dieu quand il est coupable, autant il a besoin de l'être quand il est malheureux.

Mais que le désespéré ne craigne point cette inattention de la part de son Père. Le tableau ou la statue de l'artiste n'ont rien à faire de son regard, quand ils sont terminés. Le monde, avec ses innombrables rouages, les uns obéissant à la nécessité, les autres à la liberté, a besoin d'une surveillance continuelle pour ne se point disloquer; c'est pourquoi Dieu le pénètre d'une de ces attentions conservatrices, qui sont la création continuée, et pas un atome n'échappe à l'ubiquité de son regard.

En garantie d'un tel concours, la foi présente au désespoir : l'immensité divine, qui est l'omniprésence de Dieu d'une extrémité à l'autre de son œuvre; la puissance divine, que rien ne fatigue et que rien ne limite, parce qu'elle est le bras de l'Infini; la sagesse

divine, qui doit voir partout où son bras atteint, parce qu'elle est l'œil de l'Infini; enfin, la bonté divine, qui doit prendre soin de tout ce qu'elle enfante, parce qu'elle est l'amour infini. Aussi, quand le poète s'écrie :

On dit que c'est toi qui produis
Les fleurs dont le jardin se pare,
Et que, sans toi, toujours avare,
Le verger n'aurait point de fruits.

Aux dons que ta bonté mesure
Tout l'univers est convié.
Nul insecte n'est oublié
A ce festin de la nature.

le poète parle comme le Saint-Esprit, qui a dit : « Le Seigneur a fait le grand et le petit, il a un soin égal de l'un et de l'autre (1); » il parle comme saint Augustin, qui a écrit : « Au ciel Dieu a créé les Anges, sur la terre il a créé les vermisseaux; il ne se montre pas plus grand dans les premiers, ni plus petit dans les seconds. » Après cela, je le demande, le désespoir qui craint de n'être pas vu de Dieu quand il souffre, n'est-il pas en proie à une véritable hallucination ?

L'enfant d'une mère aussi spirituelle que chrétienne lui disait un jour : Vous me recommandez de craindre le regard de Dieu, Dieu aurait vraiment trop à faire s'il avait à regarder partout à la fois. — Mon fils, répondit la mère bien inspirée, Dieu a fait un soleil qui éclaire en même temps toute la terre, pourquoi la lumière de son regard ne s'étendrait-elle pas aussi loin que celle de son soleil ? — Image parlante et argument décisif, qui

(1) *Sap.*, ỳ. 1-8.

montre à quel point s'abusent ceux qui craignent de n'avoir pas de témoin dans le ciel quand ils pleurent, comme si la vaste mémoire de Dieu ne pouvait suffire, soit à embrasser toutes nos vies, soit à compter toutes nos larmes.

Enfin, le désespoir n'est-il pas encore victime d'une illusion, quand il croit Dieu inflexible, parce qu'il est immuable? Ici les apôtres de la religion naturelle ont fourni des arguments à la désolation. « Dieu, dit l'un d'eux, ne modifie pas ses desseins; et nos prières ne peuvent le détourner de son ordre... La prière, si elle est sérieuse, est la demande formelle d'un miracle (1). » Celse avait dit, bien longtemps auparavant : « C'est faire injure à Dieu que de le prier, puisqu'il prévoit tout, et qu'il est immuable de sa nature (2). »

A ce paradoxe peuvent être opposées deux réfutations, l'une par l'absurde, l'autre par le bon sens. Par l'absurde, on peut dire à un rationaliste agonisant qui ne veut pas qu'on prie pour sa guérison, sous prétexte que Dieu ayant tout disposé à l'avance, n'y doit rien changer : Pourquoi envoyez-vous chercher un médecin? Si Dieu a réglé que vous ne deviez pas mourir, les remèdes sont inutiles; si Dieu a décrété votre mort, les remèdes sont impuissants. Le second raisonnement a exactement la valeur du premier. Aussi, tant que l'humanité ne cessera pas de croire à la vertu de la science médicale, elle croira à l'efficacité de la prière : l'une comme l'autre sont divinement instituées pour diriger l'exécution des décrets divins, non pour les modifier.

(1) J. Simon. *Religion naturelle*, p. 330.
(2) Orig. *De Orat.*, § 5.

Revenons-y, Dieu, prévoit et dispose conditionnellement au concours de notre liberté. Si celle-ci intervient à l'aide de ses moyens naturels ou surnaturels, la volonté divine arrive à son but par une issue. Si la liberté humaine n'intervient pas, la volonté divine aboutit à ses fins par un autre chemin; dans un cas comme dans l'autre, elle est immuable et flexible à la fois : immuable, puisque c'est toujours son dessein qui s'exécute; flexible, puisque ce dessein s'exécute pour nous ou contre nous, selon notre coopération à l'exécution.

Mais, entrons résolûment dans la réfutation de l'objection par le bon sens. Voici, en résumé, la réponse d'Origène aux vieilles oppositions contre cette invincible propension de notre être moral, le recours à Dieu :

Tant que l'on n'arrachera point à l'âme humaine l'habitude et le besoin de crier : Mon Dieu! mon Dieu! la prière aura pour elle l'autorité d'une nécessité de la nature. Sans doute, Dieu est infaillible et immuable dans ses déterminations, mais il est bienfaisant aussi; car je le suis, et je ne peux avoir un avantage que Dieu n'a pas. Voilà donc deux axiômes dont il m'est impossible de douter, quoiqu'il ne me soit pas possible de démontrer leur accord. Mais, je tiens les deux bouts de la chaîne, dirai-je avec Bossuet, comment ne serai-je point certain des anneaux intermédiaires qui les relient? Cela posé, si la bienfaisance et l'immutabilité de Dieu sont indémontrables dans leurs rapports, elles sont séparément incontestables. Parmi les vérités, les unes sont certaines parce qu'on les voit, les autres parce qu'elles ne peuvent pas ne pas être. Or, si l'efficacité de la prière n'a

pas l'évidence de la clarté, elle a celle de la nécessité, et la question se réduit à ces termes concluants : Ou il faut que Dieu cesse d'être, ou il faut que mes accents agissent sur son cœur.

D'ailleurs, vous qui prétendez se faire heurter, l'une contre l'autre, l'immutabilité et la bienfaisance de Dieu, avez-vous, de ces deux attributs, des notions bien exactes? Il est vrai que Dieu a tout prévu infailliblement; mais, dans la trame si compliquée de son plan, il laissa comme des sentiers en blanc où notre volonté peut passer ou ne point passer sans violenter la sienne. Ainsi, de toute éternité il fixe son but, mais il se réserve le choix de la route au dernier moment. Prions-le, il arrivera par le chemin de la miséricorde; ne le prions pas, il arrivera par le chemin de la justice. En réalité, notre prière déterminera sa volonté, mais ne la changera pas, car, quoi que nous fassions, c'est sa Providence qui s'exécute; seulement, ce sera pour notre bien si nous lui tendons la main, et pour notre malheur si nous ne l'implorons pas.

Est-ce que la théorie du désespoir aurait plus de clarté que cette solution? Non, ni la nature ni le bon sens ne veulent d'un Dieu qui s'est ôté le pouvoir de rien accorder, en aliénant tous ses biens par excès de prévoyance. Personne ne comprend cette infinie miséricorde, qui n'aurait pas de fonds de réserve pour les misères éventuelles de ses sujets. D'ailleurs, un Dieu qui ne donnerait rien, serait une monstruosité redoutable, car l'homme ne fera point l'aumône quand il ne la recevra plus. Il ne sera point sensible à une prière, si la sienne meurt sous un ciel sans écho. Heureusement, l'homme, mis en demeure de choisir entre le Père tendre des chrétiens et la fatalité antique, ne saurait

hésiter. Si les larmes nous cachent un instant le ciel, par le laps du temps elles purifient notre regard; et, soit qu'il existe à l'état de sentiment, soit qu'il se produise sous forme de raisonnement, le désespoir trouve toutes les réponses et tous les calmants désirables dans cette touchante invocation : Notre Père, qui êtes aux cieux!

CHAPITRE VII.

Du bonheur sans correctif relativement à la foi.

Voici un côté de l'âme humaine moins exploré que le précédent. Tous les infortunés se persuadent qu'un peu de prospérité les ramènerait à Dieu : c'est une illusion d'optique produite par les mirages de la douleur. La prospérité est en soi bien plus irréligieuse que l'adversité, et il y a cent fois plus d'esprits égarés par l'une que par l'autre. C'est une morale parole écrite par un poète sans moralité, que ce vers fameux :

« Il me reste d'avoir pleuré ! »

Le résidu des larmes est toujours un trésor dans le cœur. Ni trop peu ni trop de bien-être terrestre, c'est là, pour l'âme, le milieu propice à sa foi comme à sa vertu.

Le bonheur est semblable à ces essences exquises, mais capiteuses, qui ont besoin d'être mitigées et prises à petites doses pour ne point faire de mal à la santé.

Sans mélange d'amertume, le bonheur est funeste à la foi, en ce sens qu'il accoutume l'homme à se reposer sur sa bonne fortune plus que sur Dieu, et à regarder ses avantages moins comme un don du ciel que comme une dette acquittée par le destin à son égard. Les félicités, tout aussi bien que les douleurs imméritées, portent à douter de la Providence.

Le bonheur dans de telles conditions n'a pas été vainement appelé insolent. Il l'est vis-à-vis de Dieu, dont il croit pouvoir se passer, et vis-à-vis des hommes qui souvent ne peuvent se passer de lui. Combien de sceptiques le seraient moins dans une chaumière qu'ils ne le sont au comble des honneurs ! D'ailleurs la béatitude complète en ce monde doit être funeste à la foi, parce que, quand on est content de la terre, rien n'est plus naturel que de supprimer le ciel.

Dans ce cas, la félicité dégénère presque toujours en épicuréisme ; *couronnons-nous de roses, jouissons des biens présents*, c'est la conclusion des heureux à qui Dieu ne mit pas un peu d'absinthe dans la coupe pour les empêcher de s'enivrer. Bientôt une sorte de matérialisme pratique les envahit, et la corruption s'étend de leur vie à leurs opinions. Alors, leur esprit croit nier parce qu'il voit mieux que les autres, et, en réalité, il ne doute que parce qu'il est gâté : le creuset de l'adversité lui a manqué pour préserver sa trempe.

La moralité de ce chapitre se résume dans ce contraste frappant : les malheureux ont dit : Nous souffrons trop pour admettre que Dieu s'occupe de nous ; les heureux ont dit : *Nous avons péché, que nous est-il arrivé de fâcheux ?* Dans l'un comme dans l'autre cas, la volonté humaine penche

vers le blasphème par un mouvement extrême. Qu'elle soit remise dans son assiette par cette sage combinaison de joies et de douleurs qui forme le tissu ordinaire de nos existences, à l'instant tout change d'aspect; c'est là le point le plus favorable à l'œil de l'homme pour voir Dieu et à son âme pour l'adorer.

Ne nous étonnons pas si, en examinant de près les effets du malheur et du bonheur excessifs par rapport aux convictions religieuses, on est obligé de reconnaître que les premiers sont loin d'être aussi dangereux que les derniers. C'est que la reconnaissance a moins de prise sur notre âme que des sentiments moins désintéressés. Nous implorons Dieu quand nous avons à lui demander grâce, nous l'oublions quand notre égoïsme se suffit à lui-même.

Pourquoi ne pas revenir aux exemples classiques! Laharpe, bercé pendant trente ans par les succès faciles de la littérature philosophique, bravait Dieu, comme tant d'autres beaux esprits, parce qu'il ne sentait pas le besoin qu'il en avait. Un jour, ayant été enfermé par les terroristes dans la prison du Luxembourg, un verset de l'*Imitation* approprié à l'état de son âme lui fournit la réponse à tous les blasphèmes du dix-huitième siècle. On sait que la réparation fut courageuse et plus éclatante encore que la défection.

A l'heure qu'il est, il y en a beaucoup qui ont perdu la foi dans des hôtels dorés et qui la retrouveraient dans la prison ou dans l'exil. Les faîtes les plus élevés de la société ne sont pas le meilleur observatoire pour la découverte des vérités surnaturelles. Les spectateurs placés dans la pénombre sont moins vus et voient mieux.

CHAPITRE VIII.

De l'envie qui ne croit pas, à cause de la prospérité des méchants.

Nouvel exemple des écarts de sentiment qui font dévier les jugements. L'âme droite, pénétrée de sa misère, ne tire aucun scandale de la distribution des joies et des larmes ici-bas. L'âme égoïste et orgueilleuse, au contraire, convaincue que la justice divine lui doit tout et qu'elle ne lui doit rien, n'est jamais contente du sort qui lui est fait, et ses envies ou ambitions déçues se changent en blasphèmes. De nos jours, la science prête main forte à ces découragements accusateurs, en attribuant aux énergies spontanées de la nature le pouvoir d'ajuster les choses à leurs fins, et en substituant les forces aveugles à la Providence. Nous ferons justice, en temps favorable, de ce naturalisme qui élimine le Dieu créateur et conservateur. Pour le moment, répondons à la tentation de l'homme malheureux qui ne se croit pas sous une conduite divine, parce qu'il souffre, ou parce que d'autres souffrent moins. Pour éclairer et relever cette infortune, nous allons expo-

ser la grande économie providentielle : 1° sur la répartition des biens et des maux en général ; 2° sur la prospérité des méchants en particulier.

I

Y a-t-il une volonté intelligente et bonne qui préside à la répartition des biens et des maux, soit dans notre première, soit dans notre seconde vie? Existe-t-il un point culminant d'où on plonge sur les obscurités comme sur les cimes éclatantes d'un tel dessein? Bossuet a gravi un jour ces hauteurs sublimes, et, en face des perspectives qui se déroulaient sous son vaste regard, il a poussé des cris de Voyant que nous allons reproduire. Ceci n'est pas seulement une magnifique citation oratoire, c'est une apologie enveloppée des formes de l'inspiration prophétique.

« Nous lisons, dans l'Histoire sainte (1), que le roi de Samarie ayant voulu bâtir une place forte qui tenait en crainte et en alarmes toutes les places du roi de Judée, ce prince assembla son peuple et fit un tel effort contre l'ennemi que, non-seulement il ruina cette forteresse, mais qu'il en fit servir les matériaux pour construire deux grands châteaux par lesquels il fortifia sa frontière.

« Je médite de faire quelque chose de semblable et, dans cet exercice pacifique, je me propose l'exem-

(1) Rois, x, ỳ. 17, 22.

ple de cette entreprise militaire. Les libertins déclarent la guerre à la Providence divine, et ils ne trouvent rien de plus fort contre elle que la distribution des biens et des maux qui paraît injuste, irrégulière, sans aucune distinction entre les bons et les méchants. C'est là que les impies se retranchent comme dans leur forteresse imprenable ; c'est de là qu'ils jettent hardiment des traits contre la Sagesse qui régit le monde, se persuadant faussement que le désordre apparent des choses humaines rend témoignage contre elle. Renversons les remparts superbes de ces nouveaux Samaritains. Non contents de leur faire voir que cette inégale dispensation des biens et des maux du monde ne nuit en rien à la Providence, montrons, au contraire, qu'elle l'établit. Prouvons, par le désordre même, qu'il y a un ordre supérieur qui rappelle tout à soi par une loi immuable, et bâtissons les forteresses de Juda des débris et des ruines de celle de Samarie.

« Le théologien d'Orient, saint Grégoire de Nazianze, contemplant la beauté du monde, dans la structure duquel Dieu s'est montré si sage et si magnifique, l'appelle élégamment, en sa langue, le plaisir et les délices de son créateur (1). Il avait appris de Moïse que ce divin architecte, à mesure qu'il bâtissait ce grand édifice, en admirait lui-même toutes les parties : « Dieu vit que la lumière était bonne ; (2) » qu'en ayant composé le tout, il avait encore renchéri et l'avait trouvé « parfaitement beau (3) ; » enfin, qu'il avait paru tout saisi de joie dans le spectacle de son propre ou-

(1) Orat. XXIV, t. I, p. 557.
(2) Genèse, I, 4.
(3) *Ibid.*

vrage. Où il ne faut pas s'imaginer que Dieu ressemble aux ouvriers mortels, lesquels, comme ils peinent beaucoup dans leurs entreprises et craignent toujours pour l'événement, sont ravis que l'exécution les décharge du travail et les assure du succès. Mais Moïse, regardant les choses dans une pensée plus sublime, et prévoyant en esprit qu'un jour les hommes ingrats nieraient la Providence qui régit le monde, nous montre, dès l'origine, combien Dieu est satisfait de ce chef-d'œuvre de ses mains; afin que le plaisir de le former nous étant un gage certain du soin qu'il devait prendre à le conduire, il ne fût jamais permis de douter qu'il n'aimât à gouverner ce qu'il avait tant aimé à faire, et ce qu'il avait lui-même jugé si digne de sa sagesse.

« Ainsi nous devons entendre que cet univers, et particulièrement le genre humain, est le royaume de Dieu, que lui-même règle et gouverne selon des lois immuables; et nous nous appliquerons aujourd'hui à méditer les secrets de cette céleste politique qui régit toute la nature, et qui, enfermant dans son ordre l'instabilité des choses humaines, ne dispose pas avec moins d'égards les accidents inégaux qui mêlent la vie des particuliers, que ces grands et mémorables événements qui décident de la fortune des empires.

« Quand je considère en moi-même la disposition des choses humaines, confuse, inégale, irrégulière, je la compare souvent à certains tableaux que l'on montre assez ordinairement dans les bibliothèques des curieux, comme un jeu de la perspective. La première vue ne nous montre que des traits informes et un mélange confus de couleurs qui semblent être, ou l'essai de quelque apprenti, ou le jeu de quelque enfant

plutôt que l'ouvrage d'une main savante. Mais, aussitôt que celui qui sait le secret vous le fait regarder par un certain endroit, aussitôt toutes les lignes inégales venant à se ramasser d'une certaine façon dans votre vue, toute la confusion se démêle, et vous voyez paraître un visage avec ses linéaments et ses proportions, où il n'y avait auparavant aucune apparence de forme humaine. C'est, ce me semble, une image assez naturelle du monde, de sa confusion apparente et de sa justesse cachée, que nous ne pouvons jamais remarquer qu'en le regardant par un certain point que la foi en Jésus-Christ nous découvre.

« J'ai vu, » dit l'Ecclésiaste (1), « un désordre étrange « sous le soleil : J'ai vu que l'on ne commet pas, or- « dinairement, ni la course aux plus vites, ni les affai- « res aux plus sages, ni la guerre aux plus courageux; « mais que c'est le hasard et l'occasion qui donnent « tous les emplois, qui règlent tous les prétendants.

« J'ai vu, » dit le même Ecclésiaste, « que toutes choses « arrivent également à l'homme de bien et au mé- « chant, à celui qui sacrifie et à celui qui blasphème (2). »

« Presque tous les siècles se sont plaints d'avoir vu l'iniquité triomphante et l'innocence affligée ; mais, de peur qu'il n'y ait rien d'assuré, quelquefois on voit au contraire l'innocence sur le trône et l'iniquité dans le supplice. Quelle est la confusion de ce tableau, et ne semble-t-il pas que ces couleurs aient été jetées au hasard, seulement pour brouiller la toile ou le papier, si je puis parler de la sorte?

(1) IX. 11,
(2) *Ibid.*

« Le libertin inconsidéré s'écrie aussitôt : qu'il n'y a point d'ordre ; il dit en son cœur : Il n'y a point de Dieu, ou ce Dieu abandonne la vie humaine aux caprices de la fortune. Mais, arrêtez, malheureux, et ne précipitez pas votre jugement dans une affaire si importante. Peut-être que vous trouverez que ce qui semble confusion est un art caché ; et si vous savez rencontrer le point par où il faut regarder les choses, toutes les inégalités se rectifieront et vous n verrez que sagesse où vous n'imaginiez que désordre.

« Oui, oui, ce tableau a son point, n'en doutez pas ; et le même Ecclésiaste, qui nous a découvert la confusion, nous mènera aussi à l'endroit où nous contemplerons l'ordre du monde. « J'ai vu, » dit-il, « sous le « soleil, l'impiété en la place du jugement et l'iniquité « dans le rang que devait tenir la justice. » C'est-à-dire, si nous l'entendons, l'iniquité sur le tribunal, ou même l'iniquité sur le trône où la seule justice doit être placée. Elle ne pouvait pas monter plus haut ni occuper une place qui lui fût moins due. Que pouvait penser Salomon, en considérant un si grand désordre? Quoi! Que Dieu abandonnait les choses humaines sans conduite et sans jugement! Au contraire, dit ce sage prince en voyant ce renversement : « Aussitôt j'ai dit « en mon cœur : Dieu jugera le juste et l'impie, et « alors ce sera le temps de toutes ces choses (1). »

« Voici un raisonnement digne du plus sage des hommes : il découvre dans le genre humain une extrême confusion, il voit dans le reste du monde un ordre qui

(1) *Ibid.*

le ravit ; il voit bien qu'il n'est pas possible que notre nature, qui est la seule que Dieu a faite à sa ressemblance, soit la seule qu'il abandonne au hasard ; ainsi, convaincu par raison qu'il doit y avoir de l'ordre parmi les hommes, et voyant par expérience qu'il n'est pas encore établi, il conclut nécessairement que l'homme a quelque chose à attendre. Et c'est ici tout le mystère du conseil de Dieu ; c'est la grande maxime d'Etat de la politique du ciel. Dieu veut que nous vivions, au milieu du temps, dans une attente perpétuelle de l'éternité ; il nous introduit dans le monde où il nous fait paraître un ordre admirable pour montrer que son ouvrage est conduit avec sagesse, où il laisse, de dessein formé, quelque désordre apparent pour montrer qu'il n'y a pas mis encore la dernière main. Pourquoi ? Pour nous tenir toujours en attente du grand jour de l'éternité où toutes choses seront démêlées par une décision dernière et irrévocable, où Dieu, séparant encore une fois la lumière d'avec les ténèbres, mettra, par un dernier jugement, la justice et l'impiété dans les places qui leur sont dues. « Et « alors, » dit Salomon, « ce sera le temps de chaque « chose. »

« Ouvrez donc les yeux, ô mortels, c'est Jésus-Christ qui vous y exhorte dans cet admirable discours qu'il a fait en saint Mathieu, chapitre VIe, et en saint Luc, chapitre XIIe, dont je vais vous donner une paraphrase. Contemplez le ciel et la terre, et la sage économie de cet univers ; est-il rien de mieux entendu que cet édifice ? Est-il rien de mieux pourvu que cette famille ? Est-il rien de mieux gouverné que cet empire ? Cette puissance suprême, qui a construit le monde et qui n'y a rien fait qui ne soit très-bon, a

fait néanmoins des créatures meilleures les unes que les autres. Elle a fait les corps célestes qui sont immortels, elle a fait les terrestres qui sont périssables; elle a fait des animaux admirables par leur grandeur; elle a fait les insectes et les oiseaux, qui semblent méprisables par leur petitesse; elle a fait ces grands arbres des forêts, qui subsistent des siècles entiers; elle a fait les fleurs des champs qui se passent du matin au soir. Il y a de l'inégalité dans ses créatures, parce que cette même bonté, qui a donné l'être aux plus nobles, ne l'a pas voulu envier aux moindres. Mais depuis les plus grandes jusqu'aux plus petites sa providence se répand partout. Elle nourrit les petits oiseaux qui l'invoquent dès le matin par la mélodie de leurs chants; et ces fleurs, dont la beauté est sitôt flétrie, elle les habille si superbement, durant ce petit moment de leur être, que Salomon dans toute sa gloire n'a rien de comparable à cet ornement. Vous, hommes, qu'il a faits à son image, qu'il a éclairés de sa connaissance, qu'il a appelés à son royaume, pouvez-vous croire qu'il vous oublie, et que vous soyez les seules de ses créatures sur lesquelles les yeux toujours vigilants de sa providence paternelle ne soient pas ouverts? « N'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux? » Que s'il vous paraît quelque désordre, s'il vous semble que la récompense court trop lentement à la vertu et que la peine ne poursuive pas d'assez près le vice, songez à l'éternité de ce premier Etre; ses desseins, formés et conçus dans le sein immense de cette immuable éternité, ne dépendent ni des années ni des siècles qu'il voit passer devant lui comme des moments; et il faut la durée entière du monde pour développer tout-à-fait les ordres d'une sagesse si profonde. Et

nous, mortels misérables, nous voudrions en nos jours qui passent si vite, voir toutes les œuvres de Dieu accomplies ! Parce que nous et nos conseils nous sommes limités dans un temps si court, nous voudrions que l'Infini se renfermât aussi dans les mêmes bornes, et qu'il déployât en si peu d'espace tout ce que sa miséricorde prépare aux bons et tout ce que sa justice destine aux méchants (1). Il ne serait pas raisonnable. Laissons agir l'Eternel suivant les lois de son éternité, et bien loin de la réduire à notre mesure, tâchons d'entrer plutôt dans son étendue.

« Si nous entrons dans cette bienheureuse liberté d'esprit, si nous mesurons les conseils de Dieu selon la règle de l'éternité, nous regarderons sans impatience ce mélange confus des choses humaines. Il est vrai, Dieu ne fait pas encore de discernement entre les bons et les méchants ; mais c'est qu'il a choisi son jour arrêté où il le fera paraître tout entier à la face de tout l'univers, quand le nombre des uns et des autres sera complet. C'est ce qui a fait dire à Tertullien ces excellentes paroles : « Dieu, » dit-il, « ayant remis le jugement à la fin des siècles, ne précipite pas le discernement qui en est une condition nécessaire. Il se montre « presque égal sur toute la nature humaine ; et les biens « et les maux qu'il envoie, en attendant, sur la terre « sont communs à ses ennemis et à ses enfants (2). » Oui, c'est la vérité elle-même qui lui a dicté cette pensée. Car n'avez-vous pas remarqué cette parole admirable : Dieu ne précipite pas le discernement ? Précipiter les

(1) S. Augustinus. Enar. in Ps. XCLI, n. 8, t. IV, p. 986.
(2) Apol., n. 41, p. 37.

affaires, c'est le propre de la faiblesse qui est contrainte de s'empresser dans l'exécution de ses desseins, parce qu'elle dépend des occasions et que ces occasions sont certains moments dont la fuite soudaine cause une nécessaire précipitation à ceux qui sont obligés de s'y attacher. Mais Dieu, qui est l'arbitre de tous les temps, qui, du centre de son éternité, développe tout l'ordre des siècles, qui connaît sa toute-puissance et qui sait que rien ne peut échapper à ses mains souveraines, ah! il ne précipite pas ses conseils. Il sait que la sagesse ne consiste pas à faire toutes les choses promptement, mais à les faire dans le temps qu'il faut. Il laisse censurer ses desseins aux fous et aux téméraires, mais il ne trouve pas à propos d'en avancer l'exécution pour les murmures des hommes. Ce lui est assez que ses ennemis et ses serviteurs regardent de loin venir son jour avec humilité et tremblement; pour les autres, il sait où il les attend, et le jour est marqué pour les punir; il ne s'émeut pas de leurs reproches, parce qu'il voit que son jour doit bientôt venir (1).

« Mais cependant, direz-vous, Dieu fait souvent du bien aux méchants; il laisse souffrir de grands maux aux justes; et quand un tel désordre ne durerait qu'un moment, c'est toujours quelque chose contre la justice. Désabusons-nous, chrétiens, et entendons aujourd'hui la différence des biens et des maux; il y en a de deux sortes; il y a les biens et les maux mêlés qui dépendent de l'usage que nous en faisons. Par exemple, la maladie est un mal; mais qu'elle sera un grand bien,

(1) Ps. XXXVIII, 13.

si vous la sanctifiez par la patience! La santé est un bien; mais qu'elle deviendra un mal dangereux en favorisant la débauche! Voilà les biens et les maux mêlés, qui participent de la nature du bien et du mal, et qui touchent à l'un ou à l'autre suivant l'usage où on les applique.

« Mais entendez qu'un Dieu tout puissant a dans les trésors de sa bonté un souverain bien qui ne peut jamais être mal, c'est la félicité éternelle, et qu'il a, dans les trésors de sa justice, certains maux extrêmes qui ne peuvent tourner en bien à ceux qui les souffrent, tels que sont les supplices des réprouvés. La règle de sa justice ne permet pas que les méchants goûtent jamais ce souverain bien ni que les bons soient tourmentés par ces maux extrêmes; c'est pourquoi il fera un jour le discernement; mais pour ce qui regarde les biens et les maux mêlés, il les donne indifféremment aux uns et aux autres.

« Cette distinction étant supposée, il est bien aisé de comprendre que ces biens et ces maux suprêmes appartiennent au temps des discernements généraux, où les bons seront séparés pour jamais de la société des impies, et que ces biens et ces maux mêlés sont distribués avec équité dans le mélange où nous sommes, « Car il « fallait certainement, » dit saint Augustin, « que la justice « divine prédestinât certains biens aux justes, auxquels « les méchants n'eussent point de part, et, de même « qu'elle préparât aux méchants des peines dont les bons « ne fussent jamais tourmentés. »

« C'est ce qui fera, dans le dernier jour, un discernement éternel. Mais, en attendant ce temps limité, dans ce siècle de confusion où les bons et les méchants sont mêlés ensemble, il fallait que les biens et les maux fussent

communs aux uns et aux autres, afin que le désordre même tint les hommes toujours suspendus dans l'attente de la décision dernière et irrévocable.

« Que le saint et divin Psalmiste a célébré divinement cette belle distinction de biens et de maux ! « J'ai vu, » dit-il, « dans la main de Dieu, une coupe remplie de trois « liqueurs : il y a premièrement le vin pur ; il y a secon- « dement le vin mêlé ; enfin il y a la lie. Que signifie ce « vin pur ? la joie de l'éternité, joie qui n'est altérée par « aucun mal, mêlée d'aucune amertume. Que signifie cette « lie ? sinon le supplice des réprouvés, supplice qui n'est « tempéré d'aucune douceur. Et que représente ce vin mêlé? « sinon ces biens et ces maux que l'usage peut faire « changer de nature, tels que nous les éprouvons dans la vie « présente. Oh! la belle distinction des biens et des maux « que le Prophète a chantée ! mais la sage dispensation « que la Providence en a faite ! Voici les temps de mé- « lange, voici les temps de mérite, où il faut exercer les « bons pour les éprouver, et supporter les pécheurs pour « les attendre : qu'on répande, dans ce mélange, ces biens « et ces maux mêlés dont les sages savent profiter, pen- « dant que les insensés en abusent ; mais ces temps de « mélange finiront. Venez, esprits purs, esprits innocents, « venez boire le vin pur de Dieu, sa félicité sans mélange. « Et vous, ô méchants endurcis, méchants éternellement « séparés des justes, il n'y a plus pour vous de félicité, « plus de danses, plus de banquets, plus de jeux ; venez « boire toute l'amertume de la vengeance divine (1). « Voilà ce discernement qui démêlera toutes choses par « une sentence dernière et irrévocable.

(1) Ps. LXXIV, 9.

« O que vos œuvres sont grandes ! que vos joies sont « justes et véritables, ô Seigneur Dieu tout puissant ! « qui ne vous louerait, qui ne vous bénirait, ô Roi des « siècles ? (1) » qui n'admirerait votre prudence ! qui ne craindrait vos jugements ! Ah ! vraiment, l'homme insensé n'entend pas ces choses et le fou ne les connaît pas (2) ; « il ne regarde que ce qu'il voit, et il se « trompe (3). » Car il vous a plu, ô grand architecte, qu'on ne vît la beauté de votre édifice qu'après que vous y aurez mis la dernière main ; et votre Prophète a prédit que « ce serait seulement au dernier jour qu'on « entendrait le mystère de votre conseil (4). »

« Mais alors il sera bien tard pour profiter d'une connaissance si nécessaire : prévenons l'heure destinée ; assistons en esprit au dernier jour, et du marchepied de ce tribunal devant lequel nous comparaîtrons, contemplons les choses humaines. Dans cette crainte, dans cette épouvante, dans ce silence universel de toute la nature, avec quelle dérision sera entendu le raisonnement des impies qui s'affermissaient dans le crime en voyant d'autres crimes impunis ! eux-mêmes, au contraire, s'étonneront comment ils ne voyaient pas que cette publique impunité les avertissait hautement de l'extrême rigueur de ce dernier jour. Oui, j'atteste le Dieu vivant, qui donne dans tous les siècles des marques de sa vengeance ; les châtiments exemplaires qu'il exerce sur quelques-uns ne me semblent pas si terribles que l'impunité de tous les autres. S'il punissait ici tous les

(1) Apoc. xv, 3, 4.
(2) Ps. xci, 6.
(3) Sap. 11, 21.
(4) Jérém. xxiii, 20.

criminels, je croirais toute sa justice épuisée et je ne vivrais pas en attente d'un discernement plus redoutable. Maintenant sa douceur même et sa patience ne me permettent pas de douter qu'il ne faille attendre un grand changement. Non, les choses ne sont pas encore en leur place fixe, elles n'ont pas encore leur temps arrêté. Lazare souffre encore, quoiqueinnocent; le mauvais riche, quoique coupable, jouit encore de quelque repos; ainsi, ni la peine ni le repos ne sont pas encore où ils doivent être; cet état est violent et ne peut pas durer toujours. Ne vous y fiez pas, ô hommes du monde; il faut que les choses changent. Et, en effet, admirez la suite : Mon fils, tu as reçu des biens en ta vie, Lazare aussi a reçu des maux. Ce désordre se pouvait souffrir durant le temps de mélange où Dieu préparait un grand ouvrage; mais, sous un Dieu bon et sous un Dieu juste, une telle confusion ne pouvait pas être éternelle. C'est pourquoi, poursuit Abraham, maintenant que vous êtes arrivés tous deux au lieu de votre éternité, une autre disposition va se commencer, chaque chose sera en sa place. La peine ne sera plus séparée du coupable à qui elle est due, ni la consolation refusée au juste qui l'a espérée : Voilà le conseil de Dieu exposé fidèlement par son Ecriture. »

II

S'il justifiait ainsi les voies de la Providence, Bossuet n'en ignorait point certains replis cachés. Aussi, après le grand acte de foi que nous venons d'entendre, sa

pensée semble se troubler, comme à l'aspect d'une énigme impénétrable, et il s'écrie : « Quand, rappelant à mon esprit la mémoire de tous les siècles, je vois si souvent les grandeurs du monde entre les mains des impies ; quand je vois les enfants d'Abraham et le seul peuple qui adore Dieu relégué en Palestine, en un petit coin de l'Asie, environné des superbes monarchies des orientaux infidèles, et, pour dire quelque chose qui nous touche de plus près, quand je vois cet ennemi déclaré du nom chrétien soutenir avec tant d'armées les blasphèmes de Mahomet contre l'Evangile, abattre sous son croissant la croix de Jésus-Christ notre Sauveur, diminuer tous les jours la chrétienté par des armes si fortunées, et que je considère, d'ailleurs, que, tout déclaré qu'il est contre Jésus-Christ, ce sage distributeur de couronnes le voit du haut des cieux assis sur le trône de Constantin..... »

Eh bien! qu'est-ce à dire? A cette vue, la foi de Bossuet va-t-elle rétracter l'hymne d'adoration qu'elle vient de chanter? Nullement. Elle continue : « Quand je vois le vrai Dieu ne pas craindre d'abandonner à ses ennemis de si grands empires, comme des présents de peu d'importance, ah! qu'il m'est aisé de comprendre qu'il fait peu d'état de telles faveurs et de tous les biens qu'il donne pour la vie présente. Et toi, ô vanité et grandeur humaine, triomphe d'un jour, superbe néant, que tu parais peu à ma vue quand je te regarde par cet endroit (1). » L'éternité, en effet, voilà le dernier mot et le dernier ressort des jugements de la Providence. Sans cette issue, la vie se termine et ne se dénoue pas, la destinée humaine est inachevée, et Dieu reste en accusation.

(1) *Ibid.*

Mais, en attendant cette solution, n'y a-t-il rien à dire pour décharger la responsabilité divine des succès des méchants ?

Commençons d'abord par constater que l'adversité ne fait point acception des personnes et que les chances de la mauvaise fortune sont, au moins, égales pour les méchants et pour les bons. En temps de famine, les innocents ne sont pas les seuls à mourir de faim. A la guerre, il ne suffit pas d'être un scélérat pour être invulnérable.

« Chacun sait, au contraire, que les balles ne choisissent personne... Si l'homme de bien souffrait parce qu'il est homme de bien, et si le méchant prospérait parce qu'il est méchant, l'argument serait insoluble ; il tombe à terre, si l'on suppose seulement que le bien et le mal sont indifféremment distribués à tous les hommes (1). »

Or, cette répartition absolument indifférente n'existe pas. En faisant le dénombrement des douleurs humaines, on est effrayé de la part qui revient aux passions parce qu'elle en vient, et les larmes versées par la débauche, par la paresse réduite à la misère, par l'orgueil déçu, par la colère et l'injustice condamnées aux expiations, comparées à celles que répandent les vertus opposées, forment un contraste éloquent, démonstratif, en faveur de la justice de Dieu dans le temps. Le malheur ne fut-il pas le creuset d'où elle fait sortir les saints, la Providence pourrait très-bien ajourner les compensations qu'elle lui réserve, sans disparaître de la scène, parce que, si elle se cache en l'imposant souvent à la vertu, elle se montre en le faisant servir plus souvent encore

(1) J. de Maistre. *Soirées de Saint-Pétersbourg*, p. 16-24, t. I.

au châtiment du vice. Ceci est vrai de l'homme considéré isolément, mais plus encore des agrégations d'hommes qui se nomment des sociétés. Les individus étant immortels, Dieu peut surseoir contre eux à la justice jusques à l'éternité ; mais les nations étant périssables, il faut que leur juge se hâte, pour qu'elles n'éludent pas ces lois : *La justice élève les nations et le péché rend les peuples misérables* (1). Voilà pourquoi les peuples ne portent pas à la mort le prestige de la gloire imméritée, et ont souvent des décadences qui réparent les scandales de leur élévation ; tandis que l'individu coupable meurt quelquefois hors de la place qu'il mérite, parce que la tombe va l'y remettre.

Que veulent donc les difficiles esprits que cet ordre ne contente pas ? Une exécution immédiate contre le mal et l'apothéose instantanée du bien ? Mais une telle économie n'irait à rien moins qu'à la destruction de la liberté, de la moralité humaine, et au bouleversement même de la nature physique ?

Supposez que, par une disposition divine, la main d'un voleur doive tomber au moment où il commet un vol, qu'arrivera-t-il ? Il arrivera qu'on s'abstiendra de voler comme on s'abstiendrait de porter la main sous la hache du bourreau (2). Ce sera l'oppression de la spontanéité, et partant, de la conscience humaine.

Supposez qu'à chaque acte de vertu un ange descende du ciel pour le couronner ; on fera de bonnes actions, comme on fabrique des produits de première qualité, pour la couronne, surtout si elle est d'or. La récompense

(1) Prov. XIV, 34.
(2) De Maistre. *Soirées*, etc., t. I, p. 23.

miraculeusement subite et visible des actes de vertu serait la fin de la vertu méritoire.

Et puis, quand la grêle tombera, il faudra qu'elle reste suspendue en l'air au-dessus de la vigne du juste? Et quand l'avalanche roulera du haut de la montagne, elle devra s'arrêter en présence d'un honnête homme qui passe? Et, dans un naufrage, les bons devront toujours être sauvés, même quand ils ne sauront point nager? Et, dans un déraillement de convoi, les blessures et les contusions ne devront échoir qu'aux impies? Ainsi, les incrédules qui n'admettent, ni l'existence ni la possibilité des miracles, voudraient que Dieu en fît sans cesse, pour mettre hors de doute son intervention dans les choses d'ici-bas. Pressez le faux, vous en faites jaillir l'absurde.

Ah! combien plus sage et plus lumineuse est la doctrine de la foi! Dieu fait lever son soleil ici-bas, dit saint Augustin, sur les méchants comme sur les bons. Mais si les biens de cette vie leur sont communs, il est, dans la vie future, des biens auxquels les pécheurs ne participeront pas, et des maux dont les justes seront toujours affranchis. Par là, l'équilibre sera rétabli. Il y a plus, la communauté des biens et des maux n'a point les mêmes résultats pour les premiers et les seconds; car, sous l'empire d'une même affliction, le vice blasphème, la vertu prie, de même que, sous l'action du même feu, le bois se consume et l'or brille d'un plus bel éclat (1).

Au reste, l'antiquité païenne a eu, sur ce point, des intuitions, et rendu des témoignages capables de faire rougir le rationalisme de notre temps. Sénèque a écrit

(1) *Cité de Dieu,* liv. I, cap. 8.

un traité fameux sous ce titre frappant : Pourquoi les gens de bien sont-ils sujets à l'infortune, puisqu'il existe une Providence? Et il répond :

« Parce qu'en livrant l'homme vertueux aux coups de l'infortune, Dieu le traite avec un discernement paternel ; il travaille à le rendre digne de lui, il l'épure, il le fortifie, il se le prépare. *Sibi illum præparat.*

« Parce qu'il n'y a point, à proprement parler, de mal véritable pour le juste, l'épreuve lui étant utile, comme la lutte à l'athlète, comme la guerre et comme le péril au soldat.

« Nous nous étonnons, ajoute-t-il, que Dieu, qui aime les gens de bien, leur donne la fortune pour adversaire : moi, je ne trouve rien de plus beau que cette lutte. Voilà deux combattants dignes d'avoir Dieu lui-même pour spectateur, l'homme fort aux prises avec le malheur. »

Et Sénèque continue, l'histoire en main, l'apologie de la Providence, qui oppose, à titre de correctif, dans les événements, les héros aux criminels, c'est-à-dire, Mucius à Porsenna, Fabius à Pyrrhus, Régulus, esclave de son serment, à Mécène esclave de la débauche ; enfin Rutilius, choisissant l'exil et dédaignant le pardon de Sylla, à Sylla lui-même. De telle sorte que, sur la terre, la vertu est souvent opprimée, mais toujours présente, parce que, si Dieu abandonne à la liberté les mouvements du monde, il ne s'en absente jamais.

Certes, quand on se rappelle que ces choses ont été écrites, à Rome, sous un empereur comme Néron, on admire des convictions qui étaient plus fortes que les cruautés des Césars, et tous les découragements d'une telle décadence. Mais, on plaint, surtout, les hommes de notre temps qui, après dix-huit siècles de christianisme, ne savent pas encore lire la trace du doigt

de Dieu dans les évènements qui ont transformé l'univers

Comme il y a autrement de philosophie dans la sagesse de David ! Ce n'est pas d'aujourd'hui, en effet, qu'un tel problème a surgi, et voici comment le plus pieux des rois et des prophètes exprimait ses angoisses et sa solution à cet égard :

J'ai éprouvé de la jalousie en voyant la paix des pécheurs. Leur iniquité a semblé jaillir de leur abondance, leur bouche a blasphémé contre le ciel, leurs richesses se sont accumulées, leur importance dans le siècle s'est accrue. Pour moi, j'ai inutilement justifié mon cœur et lavé mes mains parmi les innocents, j'ai été flagellé toute ma vie, et mon supplice a commencé de bonne heure. Aussi, j'ai cherché à pénétrer ce mystère, mais ma raison a succombé à ce labeur, tant que je ne suis pas entré dans les desseins de Dieu..., et tant que je n'ai point compris la destinée finale de ces prétendus heureux. Donec intelligam in novissimis eorum (1).

Donc, tout le mystère se réduit à savoir attendre que l'économie de ces deux paroles se complète : *J'ai vu l'impie élevé sur la terre comme les cèdres du Liban ; je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus, et sa trace elle-même avait disparu.*

Voilà le premier degré de la justice divine.

Autant le pécheur fut dans les délices, autant il sera dans les tourments.

Voilà le second.

Pour ne pas trouver cet ordre raisonnable, il ne faut pas croire à sa propre raison.

(1) Ps. LXXII.

CHAPITRE IX.

Du pharisaïsme incrédule, à cause des défaillances des croyants.

Autre passion qui est à la fois source et prétexte d'incrédulité. Si peu fondée qu'elle soit en logique, elle n'en a pas moins beaucoup d'influence sur les idées d'un certain nombre. Il y a des âmes modestes, qui n'accusent jamais qu'elles-mêmes des vertus qu'elles n'ont pas ; il en est d'autres, au contraire, qui s'en prennent aux vices d'autrui, même de la foi qui leur manque, et qui sont toujours prêtes à combattre l'utilité de la religion par l'inutilité morale des sentiments religieux. Balmès a trouvé un jour, sur son chemin, ce genre de scepticisme personnifié dans un de ses amis, et il lui adressa une lettre qui répond merveilleusement au sujet de ce chapitre. Cédons la parole, sans commentaire, à ce solide esprit. Sa pensée coule avec tant de limpidité, dans ce morceau, que nous la suivrons avec plaisir jusqu'au bout, malgré les sinuosités de son cours et ses retours un peu fréquents sur elle-même.

« Je ne puis comprendre l'étonnement que vous cause la conduite de tant de chrétiens, dont les actes donnent un continuel démenti à leur croyance : il faut, dites-vous, ou que leur attachement à la religion soit une

pure hypocrisie, ou qu'ils ne comprennent pas un mot de sa doctrine. C'est une chose incompréhensible à vos yeux que ce contraste permanent entre des enseignements rigoureux, sublimes, parfois même terribles, et la vie des hommes qui les ont embrassés, qui ne manifestent à cet égard aucun doute, et qui, néanmoins, n'en tiennent aucun compte dans leur conduite. Je conçois parfaitement, ajoutez-vous, la religion d'un saint Jérôme, d'un saint Benoît, d'un saint Pierre d'Alcantara, d'un saint Jean de la Croix, et de tous ces hommes, enfin, qui, pénétrés du néant des choses humaines, de l'importance des intérêts éternels, meurent à tout ce qui les environne, et n'ont plus de pensée que pour la gloire de Dieu, la sanctification de leur âme et le salut du prochain. Mais, ce qui ne peut se comprendre, toujours dans votre sentiment, c'est d'abord la religion des hommes vicieux, c'est-à-dire, des hommes qui croient aux peines éternelles de l'enfer, et qui vivent, néanmoins, de manière à les mériter dans toute leur rigueur ; ce que vous ne pouvez comprendre, c'est encore la religion de ceux qui, sans être adonnés au vice, passent leurs jours dans une certaine indifférence, et ne se préoccupent guère de ce qui doit leur arriver après la mort ; c'est enfin la religion de ceux-là mêmes qui, pratiquant la vertu, ne se montrent pas exempts d'une certaine tiédeur morale, et n'ont pas toujours présente à l'esprit la pensée qu'ils vont, dans quelques instants, se trouver en présence d'un bonheur ou d'un malheur sans limites. Tout cela, vous scandalise beaucoup, à ce que je vois, et pourrait même être une cause qui vous éloignerait de la religion. Car, d'après cette manière de considérer les choses, il n'y aurait pas de milieu entre le sceptique et l'anachorète.

« Je veux, en premier lieu, vous soumettre une réflexion qui se présente naturellement à mon esprit; elle porte sur la diversité, sur la contradiction même qui existe entre les arguments dirigés contre la religion : le plus souvent, en vérité, nous n'aurions qu'à laisser les indifférents ou les sceptiques se réfuter entre eux. Voit-on une personne parfaitement chrétienne, animée d'une grande ferveur, passant ses jours dans les exercices de la prière et de la pénitence, foulant aux pieds toutes les choses du monde comme indignes de fixer son attention, profondément pénétrée du néant de la vie présente et montrant incessamment dans toute sa conduite, qu'elle ne perd jamais de vue Dieu et l'éternité ; on ne manque pas de dire aussitôt que la religion rapetisse l'homme, rétrécit ses idées, étouffe ses sentiments, le rend ennemi des autres hommes, que la religion, en un mot, n'est bonne, tout au plus, que pour des nonnes ou des moines.

« On ira même jusqu'à nous donner, à cet égard, quelques sages conseils, en nous recommandant de présenter la religion sous un aspect joyeux et agréable, unique moyen de ne pas en éloigner beaucoup d'hommes qui se sentiraient disposés à la suivre, mais qui ne peuvent consentir, après tout, à devenir sombres et mélancoliques, à s'en aller la tête basse et le cou tordu à travers les rues ou même dans les églises. Mais voilà justement que si l'on trouve des hommes sachant allier avec une religion profonde, avec une foi sincère dans les plus terribles vérités, souvent même avec une grande délicatesse de conscience, un air paisible et serein, une conversation vive et gaie, avec un extérieur qui n'accuse pas d'une manière pénible les préoccupations de l'éternité, on s'étonne alors, on se récrie avec horreur contre une telle conduite, et l'on se jette dans l'apologie de ceux qui suivent une mar-

che tout opposée et qui naguère ne semblaient dignes que de dérision et de mépris. De telle sorte que si la religion pleure, on lui fait un crime de ses larmes, si elle rit, on se scandalise de sa joie, et si elle montre du calme et de la sérénité, on l'accuse d'indifférence. Il est bon de faire remarquer ces sortes de contradictions; elles mettent en évidence la déraison de ceux pour qui tout est une arme contre la religion, et qui s'exposent souvent à se combattre eux-mêmes, soit pour n'avoir pas assez réfléchi sur les sujets dont ils parlent, soit parce qu'ils se laissent toujours entraîner par l'impression du moment.

« Reprenons maintenant la difficulté proposée, abordons la question sans détour, et voyons s'il n'est pas possible de la résoudre. Comment un homme religieux peut-il être en même temps un homme corrompu? Voilà bien, si je ne me trompe, la difficulté dont il s'agit. Permettez-moi de vous dire en toute simplicité, mon cher ami, que présenter sérieusement une telle objection, c'est montrer une bien faible connaissance du cœur humain. La vie tout entière de l'immense majorité des hommes n'est qu'un tissu de contradictions entièrement semblables à celles que vous ne pouvez vous expliquer. Il faudrait, pour que votre objection eût quelque fondement, que tous les hommes réglassent invariablement leur conduite sur leurs convictions et qu'ils n'agissent, dans aucun cas, d'une manière contraire à leurs idées. Dans quel temps, dans quelle partie du monde cet ordre inflexible a-t-il donc existé? Ne voyons-nous pas, tous les jours, en dehors même des pensées religieuses, se réaliser cette belle sentence du poëte latin : Je vois le bien et je l'approuve, et néanmoins je fais le mal. *Video meliora proboque, deteriora sequor.* Un philosophe, beaucoup plus

initié aux mystères du cœur humain, disait peu de temps après : Le bien que je veux, je ne le fais pas, et le mal que je déteste, je le fais. *Non quod volo bonum hoc ago, sed quod odi malum illud facio.*

« Nous causons avec un homme passionné pour le jeu, et la conversation tombe justement sur la passion qui le domine ; eh bien, un prédicateur, du haut de sa chaire, ne s'expliquera pas avec plus d'énergie en parlant des maux entraînés par le jeu. Peut-il y avoir une passion plus funeste? l'entendez-vous s'écrier. Toujours dans l'inquiétude, toujours dans un état de surexcitation et de malaise, toujours incertain sur l'avenir ; tantôt nageant dans l'abondance et ne sachant que faire de l'or ; tantôt dépouillé de tout, obligé de recourir aux amis, aux emprunts les plus hasardeux, aux expédients les plus problématiques, afin de pouvoir au moins de nouveau tenter la fortune; telle est la vie du joueur. S'il perd, il est en butte aux inspirations du désespoir; s'il gagne, il a constamment sous les yeux le désespoir des autres. Toujours forcé de refouler au fond de son âme les sentiments généreux qu'elle éprouve, et de déguiser, sous les apparences du calme et de la joie, la douleur et le remords dont on est accablé, à quelle angoisse n'est-on pas en proie quand on sort d'une maison de jeu ! Si ce n'est pas sa propre famille, c'est souvent la famille d'un ami qu'on vient de ruiner; on était entré avec l'espérance d'améliorer ou d'agrandir sa position, et l'on se retire avec la seule perspective d'une pauvreté sans consolation et sans honneur. Non, on ne peut concevoir qu'il y ait des hommes qui se laissent aller à ce vice honteux. Le joueur est un véritable fou, mais un fou de la pire espèce qui court sans cesse après une illusion sans avoir même pour excuse une sorte de bonne foi dans le désordre, puisque

cette illusion ne pouvait tenir contre les lumières de l'expérience. Qu'un jeune homme, au sortir de la maison paternelle, en entrant pour la première fois dans le monde, fasse un faux pas, on le comprend, et, jusqu'à un certain point, on l'excuse; mais qu'un homme d'expérience persévère dans la même voie, c'est ce qu'on ne peut excuser ni comprendre.

« Vous avez entendu, mon cher ami, ce moraliste si grave, si judicieux et si sévère contre les joueurs; eh bien, sa belle harangue est à peine achevée, si même il a la patience d'arriver jusqu'au bout, qu'il consulte sa montre d'un regard inquiet, ou demande à ses auditeurs l'heure qu'il est; et savez-vous pourquoi? C'est que le moment de la partie est proche, c'est que le tapis vert attend un de ses fidèles habitués, c'est que ses compagnons de jeu occupent sans doute déjà leur place, et, dans la fièvre dont ils sont dévorés, murmurent contre le paresseux retardataire; et son pauvre cœur tressaille de joie en pensant à la rude tâche qu'il va tout à l'heure commencer, aux monceaux d'or qui feront le tour de la table, tantôt en face d'un joueur et tantôt en face de l'autre, mais pour s'arrêter enfin devant l'éloquent moraliste qui ne peut manquer de demeurer vainqueur et pleinement vengé de ses désastres de la veille. C'est du moins là son espoir, et, sa morale finie, le voilà qui se lève, prend son chapeau et court, en toute hâte, au lieu du rendez-vous, en maugréant tout bas contre son défaut de ponctualité. Que pensez-vous, mon cher ami, d'une pareille contradiction? Me direz-vous que cet homme est un hypocrite, qu'il ne pense pas ce qu'il dit? Bien au contraire, cet homme a parlé avec toute la conviction dont il est capable, et ceux qui l'ont entendu, s'ils ne sont pas eux-mêmes joueurs, n'étaient pas en état de comprendre

la vivacité de sentiment avec laquelle il s'exprimait. Et, pour preuve, supposez que cet homme ait un fils, un jeune frère, un ami, une personne quelconque à laquelle il porte intérêt, il lui conseillera fortement de ne pas jouer, et ce conseil il le donnera dans toute la sincérité de son âme; s'il a autorité sur cette personne, il lui interdira sévèrement le jeu, et s'il n'a pas autorité sur elle, il lui adressera les plus vives exhortations, les prières les plus tendres; s'il lui est permis enfin de parler avec une entière franchise, il s'écriera avec l'accent de la douleur la plus profonde : Croyez, je vous en conjure, à la parole d'un homme à qui l'expérience ne donne que trop le droit de vous parler; cette funeste passion a toujours causé et cause encore mon malheur, je crains bien, hélas ! qu'elle ne finisse par m'entraîner à ma perte. L'infortuné connaît donc le mal qu'il se fait à lui-même, il connaît son imprudence et sa folie, il se la reproche mille fois, soit dans les moments de calme et de sérénité, soit dans les moments de désespoir et de rage; mais il n'a pas assez d'énergie pour résister à l'attrait d'une passion enracinée et corroborée par l'habitude; il ne sait pas conformer ses actions à ses discours, à ses convictions les plus profondes.

« Voulez-vous à cet égard que je vous cite un autre exemple? rien de plus facile que de les accumuler. Voici un homme d'une fortune honnête, d'une réputation sans tache, et qui jouit au sein de sa famille de tout le bonheur qu'il peut désirer; son instruction peu commune, son éducation soignée, ses principes de moralité lui font considérer avec douleur les égarements des autres, il ne comprend pas qu'ils consentent à sacrifier les biens les plus réels à une passion honteuse, qu'ils souillent un nom respecté, qu'ils s'exposent au mépris de tous ceux qui les connaissent. Laissez passer quelque temps; une occasion

se présente, une amitié dangereuse se forme peu à peu et l'enveloppe dans ses filets. Richesses, réputation, santé, vie même, cet homme est prêt à tout sacrifier pour son idole. A-t-il cependant perdu ses anciennes convictions? Le changement de sa conduite est-il un effet du changement de ses idées? Non, il pense comme il pensait autrefois, aucune de ses convictions n'a été modifiée, il agit seulement comme s'il n'en tenait aucun compte. Aux parents, aux amis qui lui représentent ses torts et lui rappellent ses propres paroles, à tous ceux qui lui tiennent maintenant les discours qu'il adressait lui-même aux autres, et qui tâchent de le ramener au bien en vertu de ses propres conseils, il ne cesse de répondre : Oui, sans doute, vous avez raison, je ne le sens que trop ; avec le temps..... mais..... Ce qui signifie clairement qu'il manque de courage et nullement de lumière ; il est bien assuré que la coupe dorée du vice renferme un poison mortel, et néanmoins il la porte à ses lèvres, malgré le danger qu'il connaît, ou plutôt avec la certitude de sa perte.

« Parcourez tous les vices qui s'attachent au cœur humain, considérez attentivement chacune de ses passions et vous y trouverez toujours la contradiction que je signale. Il y a peu d'hommes, bien peu, qui ne connaissent le mal qu'ils se font, les préjudices qu'ils se causent par leur mauvaise conduite, et cependant combien ne leur est-il pas difficile de se corriger? Il suit de là qu'on ne doit pas trop s'étonner si une personne profondément convaincue de la vérité de la religion, agit néanmoins d'une manière contraire à ses préceptes; on ne saurait conclure d'une semblable opposition que la foi de cette personne n'est pas sincère.

« Si vous aviez vu, mon cher ami, des œuvres de morale et d'ascétisme, ou bien si vous aviez conversé

avec des hommes expérimentés dans la direction des consciences, vous sauriez dans quelle triste situation dans quelles angoisses terribles se trouvent parfois certaines âmes, vous sauriez de quel courage et de quelle patience les confesseurs ont besoin pour supporter et ranimer ces âmes infortunées qui se proposent d'abandonner le vice, qui pleurent amèrement leurs fautes passées, qui tremblent sur leur avenir éternel, qui même, à force de conseils, de prières, de précautions et de remèdes, réussissent pour un temps à se corriger de leurs mauvaises inclinations, mais qui retombent ensuite pour aller de nouveau s'humilier aux pieds de leurs confesseurs, et puis retombent encore, passant ainsi par les plus cruelles alternatives, jusqu'à ce qu'enfin, plus affermis dans leurs résolutions par le secours de la grâce, ils jouissent, dans une pratique constante de la vertu, des bienfaits d'une vie calme et paisible.

« S'il n'est pas impossible, d'après ce que j'ai dit, s'il n'arrive même que trop fréquemment de voir une personne ayant une religion pure et sincère vivre dans le relâchement et la corruption, il ne sera pas évidemment difficile de comprendre qu'une autre personne, sans tomber dans de semblables excès, vive néanmoins dans une sorte de tiédeur et d'indifférence, alors même que les croyances religieuses sont le mieux établies dans son esprit, y règnent même avec assez d'ardeur et de vivacité. Les causes qui peuvent produire ou maintenir un tel état moral sont si nombreuses qu'il serait fastidieux de les énumérer ici. Qu'il me suffise de dire que la vie de l'homme presque tout entière est tissue d'inconséquences et de contradictions, que le

choses présentes préoccupent tellement l'esprit de l'homme qu'il oublie d'ordinaire les choses passées et les choses futures; que celui-là même, dont l'âme n'est dépourvue ni d'intelligence ni d'énergie se laisse trop souvent dominer par ses passions et se précipite, à leur remorque, dans une voie dont il n'ignore ni les dangers ni les écueils. Les exemples déjà cités et les considérations émises auront suffi, je l'espère, à vous montrer combien sont peu fondées les difficultés que vous élevez sous ce rapport contre la religion. Vous aurez également compris que, si votre raisonnement avait quelque force, il prouverait que beaucoup d'hommes n'ont aucun principe de morale, puisqu'il leur arrive si souvent d'agir contre ces principes; que beaucoup d'hommes sont d'une ignorance absolue, quant à ce qui regarde même leur santé, leur intérêts matériels et leur honneur, puisqu'ils ne cessent d'y porter atteinte. Votre raisonnement prouverait enfin que l'homme qui mange et boit avec excès ne connaît nullement les funestes résultats de son intempérance, et qu'en général les hommes sont dénués des notions les plus simples et les plus communes. Disons tout simplement que l'homme est faible, mobile, inconséquent, qu'il se laisse trop souvent préoccuper par les choses présentes, au point d'oublier son bonheur à venir : C'est la seule explication qu'on puisse donner des contradictions qui règnent dans sa conduite, sans qu'on soit obligé pour cela de le supposer plus ignorant qu'il ne l'est en réalité.

« J'ai lieu de penser, d'après votre dernière lettre, que vous êtes encore sous ce rapport dans une erreur non moins grande que celle que je viens de réfuter. Votre

opinion, à ce que je vois, est que la religion produit bien peu d'effet sur la conduite des hommes; et cette opinion vous l'appuyez sur ce que les hommes, tant incrédules que croyants, ont coutume de vivre comme s'ils n'avaient à peu près rien à espérer ni à craindre après la mort. « Ils s'occupent de leurs affaires, me dites-vous, ils songent à leurs plaisirs, ils travaillent à satisfaire leurs passions et leurs caprices, ils en sont toujours à former de grands projets; en un mot, ils vivent dans des distractions si continuelles, dans un tel oubli de la mort et de ce qui doit la suivre, que l'influence de la religion par rapport aux mœurs du plus grand nombre peut assurément être comptée pour rien. » Pour vous bien prouver à quel point est inexact le fait que vous posez, en principe, il me suffit de vous rappeler le profond changement opéré dans les mœurs publiques par la propagation du christianisme; car ce souvenir tout seul met hors de doute l'influence de la religion sur la conduite des hommes, il nous prouve même de la manière la plus évidente que les enseignements religieux sont l'unique moyen d'agir efficacement sur les mœurs. Aujourd'hui, comme alors, les hommes s'occupent de leurs affaires, les passions les travaillent, les plaisirs les entraînent; ils vivent presque toujours distraits et dissipés; mais quelle différence entre les mœurs des temps anciens et celles de nos jours?

« Si les bornes d'une lettre me permettaient de développer cette question, rien ne me serait plus aisé que de citer un grand nombre d'exemples et de produire les considérations les plus convaincantes à l'appui du principe que je viens d'établir; vous verriez combien on a eu raison de dire qu'avant le christianisme il se commettait plus de crimes dans le cours d'une année qu'il

ne s'en commet aujourd'hui dans le cours d'un demi-siècle. Rappelez-vous seulement les doctrines des premiers philosophes de l'antiquité touchant l'infanticide : doctrines qu'on professait avec une sérénité qui, pour nous, est une chose incompréhensible et qui nous révèle d'une manière effrayante l'état moral de ces anciennes sociétés; rappelez-vous les vices infâmes si communs à cette époque, et qui maintenant sont couverts de honte et d'horreur; rappelez-vous ce qu'était la femme dans les sociétés païennes et ce qu'elle est dans les nations formées par le christianisme, et vous comprendrez alors quels sont les bienfaits que cette religion a repandus sur la terre en ce qui concerne l'amélioration des mœurs, vous comprendrez combien il est faux de dire que la religion n'exerce aucune salutaire action sur la conduite des hommes.

« Il nous arrive souvent, quand nous voulons apprécier le bien produit par une institution, de ne considérer que ses effets positifs et palpables, sans faire attention à ceux qu'on peut appeler négatifs, et qui n'en sont toutefois ni moins réels, ni moins importants. Nous regardons le bien opéré par cette institution, et nous oublions le mal qu'elle empêche, alors qu'il serait juste, pour la bien juger, d'avoir autant d'égard à cette dernière considération qu'on en fait ordinairement à la première.

« L'absence d'un mal qui n'eût pas manqué d'exister sans une institution, doit, sans doute, être regardée comme un bien que cette même institution a produit; les hommes ne lui doivent, pour ce genre de bienfait, ni moins d'estime, ni moins de reconnaissance. Pour bien apprécier des résultats de cette nature, il faut supposer que cette institution n'existe pas, et voir ce

qui aurait lieu dans cette hypothèse. Si quelqu'un, par exemple, niait l'utilité des tribunaux humains, rien ne pourrait mieux le ramener à la vérité qu'une semblable méthode. Puisque les tribunaux, pourrait-on lui dire, vous semblent tellement superflus, supposé qu'ils viennent à disparaître, et que dès lors le voleur, l'usurier, l'assassin, le faussaire, l'incendiaire et toute la bande des malfaiteurs n'aient plus à redouter que la résistance ou la vengeance de leurs victimes, évidemment la société retomberait aussitôt dans le chaos, les hommes s'armeraient les uns contre les autres, le nombre et l'audace des criminels iraient toujours en augmentant, de la manière la plus effrayante. Qui nous garantit de tout ces malheurs? C'est assurément la crainte des tribunaux, et nous délivrer d'un tel mal, n'est-ce pas déjà produire un grand bien?

« Supposez de même que la religion n'existe pas, qu'on ne nous donne dans notre enfance aucune idée de la vie future, de Dieu, de nos devoirs; qu'arriverait-il alors? Nous serions tous plongés dans une immoralité profonde, et les individus, comme les sociétés, seraient lancés dans une voie qui ne pourrait que les conduire aux abîmes. Et cependant une objection se présenterait ici, en argumentant d'après votre principe : puisque nous sommes tellement occupés de nos affaires, et que vivant au milieu des distractions du monde nous songeons si peu à nos devoirs religieux, à la vie future, à nos intérêts les plus sacrés, de quoi nous sert-il d'avoir reçu une éducation propre à graver dans notre esprit toutes les vérités? Vous voyez bien que la question présentée sous ce point de vue ne saurait admettre la solution que vous prétendez en donner; d'où il suit évidemment que votre manière d'argumenter se

trouvant fausse dans sa principale application, ne peut avoir, sous d'autres rapports, que des conséquences également fausses.

« Qui vous a dit que cet homme si distrait, si préoccupé, ne pense jamais à la religion qu'il professe? Est-il obligé de vous dire, à chaque instant, ce qui se passe au fond de son cœur, ce qu'il éprouve au moment où, poussé par l'attrait des passions, il va méconnaître la voix de sa conscience? A-t-il besoin de vous dire combien de fois ses idées religieuses l'ont empêché de tomber dans le mal ou d'y croupir comme tant d'autres? Une preuve évidente de l'influence exercée sur la conduite des hommes par les idées religieuses et de la place qu'elles occupent dans leur esprit, alors même qu'ils semblent les laisser dans un oubli complet, c'est la promptitude avec laquelle ces idées se réveillent aussitôt qu'on se croit en danger de mourir. On dirait que deux instincts agissent à la fois dans de telles circonstances, l'instinct de la conservation et celui de la religion.

« Comment se manifeste, dans le cours ordinaire de la vie, l'instinct de la conservation? il faut reconnaître que nous veillons incessamment à notre conservation sans même y penser; il y a toujours en nous quelque chose qui tend à ce but, sans le concours formel de notre intelligence ou de notre volonté. Pourquoi cela? C'est que tout ce qui se lie avec la vie de l'homme est sans cesse présent à ses yeux; il ne le regarde pas, mais il le voit; il y pense, mais sans se rendre compte de sa pensée. Ce que nous disions de la vie matérielle, doit également se dire de la vie de l'âme; il y a un ensemble d'idées, de raison, de justice, de droiture et d'honneur qui flotte, pour ainsi dire, dans

notre âme, et qui exerce une continuelle influence sur chacune de nos actions. Il se présente une occasion de mentir, et la conscience dit : cela est indigne d'un homme, et la parole qu'on allait prononcer se trouve refoulée par ce sentiment honnête et moral. On parle d'une personne que l'on n'aime pas, la tentation de rabaisser son mérite, de révéler un de ses méfaits, de la calomnier même, se présente à l'esprit, mais la conscience dit : Voilà ce qu'un homme de bien ne doit pas faire, c'est là une vengeance ; et l'ennemi se tait. On a une occasion favorable pour frauder sans que personne le sache, sans que l'honneur puisse en souffrir, et néanmoins on ne fraude pas ; qui empêche ce mal ? La voix de la conscience. Il serait aisé de multiplier ces applications, et toutes prouveraient, avec la même évidence, que l'homme obéit, sans s'en douter, ou du moins, sans y faire attention, à ces idées religieuses ; tantôt elles le retiennent, tantôt elles le poussent, elles le font changer de voie, elles modifient incessamment sa conduite, elles ont, en un mot, une action continuelle sur sa vie.

« Si cela se réalise chez les incrédules eux-mêmes, combien plus une telle action ne se fera-t-elle pas sentir chez les hommes sincèrement religieux ? Le monde jugera qu'ils oublient entièrement leurs croyances, qu'il ne leur sert de rien de croire aux plus grandes, aux plus terribles vérités, que le ciel, l'enfer, l'éternité ne sont pour eux que des idées abstraites ; mais eux savent bien que l'éternité, le ciel et l'enfer ne manquent pas de s'offrir à leur esprit toutes les fois qu'il s'agit de commettre une action mauvaise, qu'un tel souvenir les écarte souvent du chemin de l'iniquité, ou bien ralentit du moins l'impétuosité de leur mar-

che; ils savent, qu'après avoir cédé à leurs passions, ils éprouvent des remords cruels qui les forcent à rentrer dans le chemin de la vertu. Il n'est pas de chrétien qui n'ait éprouvé cette influence de la religion. Si l'on est réellement chrétien, en effet, on ne peut manquer de ressentir, au fond de son âme, ou la peine du mal qu'on a commis, ou la récompense du bien qu'on a fait, et rien de plus efficace qu'un tel souvenir pour nous tenir attachés à nos devoirs.

« Ces réflexions suffiront, je l'espère, pour vous convaincre que vos idées touchant l'influence de la religion sont condamnées par la raison, l'histoire et l'expérience. Il est certain, et je l'ai déjà avoué, que les hommes qui ont la foi ne se conduisent pas toujours d'après ses inspirations, qu'ils ont quelquefois une conduite très-mauvaise; mais il n'est pas moins certain que les personnes religieuses ont, en général, une conduite incomparablement meilleure que celles qui ne croient point. Combien en avez-vous connu qui, ne professant aucune religion, eussent une conduite de tous points irréprochable? Ce qui ne veut pas dire une vie exempte de ces crimes que nous font éviter une certaine horreur naturelle, la crainte de la justice et le soin de notre réputation; ce qui ne veut pas dire, non plus, une immoralité flagrante que repoussent également le sentiment de l'homme, une sorte de respect humain et cette délicatesse de goût, fruit d'une bonne éducation; je parle de cette moralité rigoureuse et sévère, qui préside à tous les actes de la vie, alors même que la voix de l'homme se tait, et que nous ne sommes retenus par aucune considération humaine.

« En admettant l'existence d'une certaine probité, de quelques vertus morales chez des hommes qui n'ont

pas de religion, il ne faut pas que ces hommes soient exposés à une tentation violente. Celui qui ne croit à rien, pas même à Dieu, n'a aucun motif raisonnable de s'abstenir d'une mauvaise action, quand cette action ne peut compromettre ni son honneur, ni ses intérêts. Rien de plus funeste que d'établir une sorte d'accord entre la raison et les passions humaines. Ne vous laissez pas imposer, mon cher ami, par ces vertus d'apparat, par cette honnêteté mensongère que vous croyez apercevoir encore en dehors des sentiments religieux (1). »

(1) Lettre à un sceptique.

LIVRE II

DE L'INCRÉDULITÉ

PROVENANT

DES INFIRMITÉS DE L'ESPRIT

CHAPITRE I.

De la constitution intellectuelle envisagée comme source de préjugés contre la foi.

La foi, nous l'avons vu, est, selon saint Thomas, un *acte de l'intelligence,* mais un acte prescrit par la volonté. Comme tous les actes humains, celui-ci implique essentiellement la *liberté* et la *connaissance*. Si nous avons traité des entraves mises à la *liberté* par la passion, avant de parler des nuages répandus sur sa *connaissance* par les infirmités intellectuelles, c'est que, souvent, ce sont les travers de la volonté qui altèrent les esprits. Nous avons suivi, pour combattre l'incrédulité, l'ordre qu'elle suit pour se former.

Le premier argument que la raison adresse aux intelligences rebelles se réduit donc toujours à la judicieuse remarque de Labruyère : « Je voudrais voir un homme sobre, modéré, chaste, équitable, prononcer qu'il n'y a point de Dieu : il parlerait du moins sans intérêt; mais cet homme ne se trouve point (1). »

(1) *Caractères,* chap. 16.

Bien avant tous les moralistes, le sublime auteur de la vérité chrétienne avait ouvert cette veine apologétique par des paroles immortelles : « Les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière, parce que leurs œuvres sont mauvaises (1). » « Celui qui suit la vérité parvient à la lumière (2). »

Néanmoins, si l'abus de la liberté est un principe dominant des écarts de l'esprit, les défauts de l'esprit lui-même font fléchir sa rectitude et ont une large part dans ses erreurs.

Une objection spécieuse se présente, au moment où nous mettons le pied sur ce terrain. Quand nous faisions le procès aux passions qui suscitent les nuages, nous prenions l'homme en flagrant délit d'opposition à sa conscience, et nous avions droit de le sommer de se redresser, mais quand l'incrédulité dérive, en lui, des vices de sa constitution intellectuelle, on doit le plaindre, ce semble, au lieu de l'accuser. Assigner un tel principe à l'incrédulité, n'est-ce point l'absoudre ? Ce qui n'est qu'un malheur de naissance pourrait-il devenir l'objet d'une responsabilité ? En d'autres termes, si la justice divine frappe le péché, l'erreur n'est-elle point hors de ses atteintes ?

Question déjà vidée, mais qu'il est bon d'explorer sur toutes ses faces pour la complète intelligence du sujet. Et, d'abord, n'hésitons pas à le déclarer, si les infirmités intellectuelles d'un homme lui viennent uniquement de son organisation, et s'il n'a pu les corriger, ni par les moyens naturels, ni par les moyens surnaturels qui sont à sa disposition, Dieu ne le condamnera point pour ce qu'il ignore. Je crois l'avoir déjà dit, nul ne peut être puni par la religion d'avoir été disgracié par la Providence.

(1) Saint Jean, III, 19.
(2) *Ibid.*, 1-21.

Evidemment, cette catégorie d'esprits a le droit de revendiquer tous les bénéfices de la décision doctrinale adressée aux Evêques d'Italie par une lettre encyclique de Pie IX : « Nous savons et vous savez, leur dit-il, que ceux qui ignorent notre très-sainte religion et qui, observant avec soin la loi naturelle et ses principes gravés par Dieu dans le cœur de tous, et, disposés à obéir à Dieu, mènent une vie honnête et droite, peuvent, avec l'aide de la lumière et de la grâce divine, acquérir la vie éternelle; car Dieu, qui voit parfaitement, scrute et connaît les esprits, les âmes, les pensées, les habitudes de tous, ne permet pas, dans sa souveraine bonté et clémence, que celui qui n'est pas coupable de faute volontaire soit puni par le supplice éternel (1). »

D'après cette doctrine, affectueusement et sagement libérale, point de faute de la part de l'homme, point de châtiment à redouter de la part de Dieu. Châtier l'incrédulité qui provient d'infirmité intellectuelle serait aussi peu équitable que de damner les borgnes ou les myopes parce qu'ils ne voient pas aussi clair que le reste de leur espèce. Pourquoi donc semblons-nous incriminer, dans ce chapitre, certaines faiblesses de l'esprit? Pourquoi, surtout, tenons-nous à expliquer, par ces faiblesses, l'origine de l'incrédulité dans un bon nombre d'incrédules? A cette double question, il y a bien des réponses à faire.

Sans doute, en prouvant que l'incroyance vient souvent d'une difformité intellectuelle, on ne prouve rien contre ceux qui sont affectés de cette imperfection, mais on fait beaucoup en faveur de ceux qui prennent

(1) 10 août 1863.

ces derniers pour leurs guides, et c'est un grand service à rendre que d'ébranler l'autorité de tels oracles !

Assurément, quand nous aurions une voix plus autorisée nous n'amènerions pas un incrédule tant soit peu renommé à se défier de son jugement pour cause d'incapacité. Quel est l'esprit, grand ou petit, qui est assez désintéressé pour penser un peu de mal de lui-même ?

Mais il s'agit moins ici de guérir les incrédules que de ruiner leur influence. Montrer à l'humanité que la plupart des blasphémateurs regardent le ciel avec un télescope qui porte à faux, c'est lui apprendre à se tenir en garde contre eux, et mettre un contrepoids à l'autorité du blasphème.

Voilà la haute utilité qu'il y a à révéler les défauts de la cuirasse chez les grands adversaires de la foi. Et cette utilité est facile à comprendre, pour d'autres motifs. Souvent les vices de tempérament intellectuel sont moins le fait d'une propension fatale que d'un mauvais pli donné à l'esprit par la volonté. Vainement chercherait-on à les innocenter, sous prétexte qu'ils sont innés, ils peuvent être combattus ou acquis par la direction imprimée à la pensée ; car il en est des faiblesses et des dispositions maladives de l'esprit comme de celle du corps. Quelquefois elles sont l'œuvre de la nature, quelquefois elles résultent d'une mauvaise hygiène et du libertinage. Seulement, dans l'ordre intellectuel, le régime insalubre occasionne des rachitismes et des singularités moins aperçus. Dans tous les cas, de telles anomalies sont bien injustement retournées contre la foi, puisqu'elles la prouvent, en prouvant que l'esprit humain ne sort guère de la vérité avant d'être sorti de son état de santé.

Disons donc à deux fins, c'est-à-dire, pour éveiller les scrupules des libres penseurs, et surtout pour leur ôter tout dangereux prestige, que même, quand elle procéderait d'une volonté droite, l'incrédulité peut venir et vient souvent d'une intelligence indigne de confiance. Qu'importe qu'une intelligence soit élevée si elle est dépourvue de justesse ?

Or, la plupart des hommes sans croyances manquent de justesse, par un vice radical que l'on pourrait appeler, tantôt de situation, tantôt de conformation. Au nombre de ces aveugles qui ne s'en croient pas, on peut ranger bon nombre d'esprits dont nous avons déjà vu passer sous nos yeux les principales silhouettes.

Les savants, qui ne le sont pas en matière de religion, et qui lisent couramment dans le grand livre de la création, depuis les entrailles de la terre jusque par delà le soleil, tandis qu'ils balbutient à la première page du catéchisme ; voyants incomplets, d'ailleurs, qui, à force de vivre dans les laboratoires de la matière, perdent le sens des vérités impalpables et surnaturelles.

Les esprits faux, beaucoup moins affectés par ce qui est simplement vrai que par ce qui est original, et qui sacrifient volontiers le bon sens au système, à l'utopie et à la nouveauté.

Les esprits sceptiques par nature qui, hésitant sur toutes choses, ne sauraient être affirmatifs en celle-ci, et qui, exercés, quelquefois, à jouer avec le pour et le contre, tombent dans le pyrrhonisme par une sorte de fausse élégance et de dandysme intellectuel.

Les esprits prévenus contre la vérité par des influences de famille, d'éducation, de milieu en général, et qui ne sont irreligieux que parce qu'ils fréquentent intellectuellement mauvaise compagnie.

Les esprits sans équilibre, qui ont trop d'imagination ou trop peu de cœur, et en qui la faculté de comprendre et celle de sentir ne forment pas un tout harmonique.

Les esprits ambitieux ou absolus qui ne reconnaissent pas même à Dieu le droit de leur assigner des limites, et qui stipulent *à priori* pour eux, le droit de tout comprendre en religion, comme s'ils n'étaient point condamnés à ignorer beaucoup et toujours en matière scientifique.

Les esprits moroses, qui se laissent aller à l'incrédulité par mélancolie, et qui, à force de broyer du noir en mettent partout, même sur la lumière du ciel ; trouvant toujours, dans l'alliance d'un jugement pessimiste avec une conscience lâche, des raisons de détester les hommes et de blasphémer Dieu.

Enfin, des esprits dissipés, trop absents d'eux-mêmes pour connaître leurs besoins et leurs aspirations.

Eh ! qui pourrait énumérer tous les faux jugements produits par le tempérament intellectuel ! Supposé qu'à une heure donnée, la terre ne fut peuplée que d'intelligences saines, par ce seul fait, les préjugés contre la vérité seraient réduits dans des proportions difficiles à imaginer. Ne demandons pas à la Providence de faire ce miracle. Nous l'avons remarqué, en expliquant la difficulté de croire, le phénomène de l'incrédulité n'est pas plus étonnant que celui de la folie. Dieu laisse la nature et la liberté suivre leurs cours, même quand leurs déviations doivent produire des monstruosités ; soumettant ce désordre apparent aux lois de cet ordre sublime, l'homme n'est responsable que de ses fautes, et il recevra la récompense de ses malheurs.

Nous allons donc montrer, dans ce livre, que plus

l'esprit humain approche de son état de perfection, plus il sympathise avec la foi; et réciproquement, que beaucoup d'erreurs naissent d'une maladie native ou accidentelle de l'intelligence. Cependant, il est urgent de rappeler que, pour l'homme en cherche des vérités divines, tout ne se réduit pas à une question de justesse ou de pénétration. La foi ne s'acquiert point par une simple élaboration théorique. Comme elle appartient à l'ordre surnaturel, elle ne peut résulter que d'un agent surnaturel combiné avec le libre concours de la nature, c'est-à-dire de la grâce prévenante secondée par un effort de la volonté. C'est pourquoi, lorsque Montaigne a écrit « il fault accompaigner notre foy de toute la raison qui est en nous, » il a soin d'ajouter immédiatement « avecques cette réservation, de n'estimer pas que ce soit de nous que la foi despende, ni que nos efforts et arguments puissent atteindre seuls à une si supernaturelle et divine science (1). »

Cette doctrine ne date point d'aujourd'hui. « Pour vous, disait au philosophe Justin aspirant à la vérité le vieillard qui lui découvrit les enseignements de l'Evangile, priez, afin que les portes de la lumière vous soient ouvertes, car personne ne peut voir et comprendre ces choses, si Dieu et son Christ ne lui en donnent l'intelligence (2). »

Justin suivit ce conseil; quoique philosophe, il ne trouva point indigne de sa raison de plier les genoux, et il en fut récompensé par une fermeté de croyance qu'il devait, plus tard, sceller de son sang. Que le

(1) *Essais*, liv. XII.
(2) *Dialogue avec Triph.*, n° 7.

lecteur incrédule imite un tel exemple avant de parcourir les pages suivantes. Pour recevoir les clartés de la foi, il ne suffit pas de se pencher sur les livres, il faut encore, de temps à autre, lever la tête vers le ciel.

« Si quelqu'un, dit le second concile d'Orange, soutient que le commencement de la foi, aussi bien que son accroissement, sont en nous naturellement, non par l'inspiration du Saint-Esprit, il se montre contraire aux dogmes apostoliques. Le bienheureux Paul a écrit : C'est la grâce qui vous a sauvés par la foi, et cela ne vient point de vous, car c'est un don de Dieu (1). »

Cependant, la nature peut offrir au travail de la grâce des éléments plus ou moins dignes d'être élevés à la foi surnaturelle; c'est pourquoi il est bon de décrire les dispositions intellectuelles qui forment ordinairement obstacle à l'action de Dieu.

(1) Ephes. 2-8.

CHAPITRE II.

Demi-science religieuse des savants irreligieux.

Ce n'est point une médiocre difficulté de persuader à certains savants qu'ils le sont moins qu'ils ne pensent; c'en est une plus grande encore de faire entendre au vulgaire que, sur la théologie, un académicien est moins compétent qu'un curé de village. Cependant combien de célébrités contemporaines ont reçu de belles leçons du modeste abbé Gorini, alors pasteur de troi cents âmes (1) !

Que des hommes, d'ailleurs sérieux et instruits, vivent et meurent en hostilité contre la religion sans la connaître, c'est là un des plus tristes mystères du monde moral; mystère bien souvent constaté, qui n'est pas encore assez déploré. Mystère d'autant plus déplorable, néanmoins, que si un savant se trompe sur les vérités religieuses, ce n'est jamais à leur avantage. Observation décourageante pour ceux qui voudraient toujours, comme nous, défendre la bonne foi de ceux dont ils attaquent les erreurs.

1) *Défense de l'Eglise contre les erreurs historiques.*

Il faudrait à notre société un certain degré de science religieuse, pour apprécier celle qui lui fait défaut. La preuve de ce que nous ignorons est souvent dans ce que nous avons la prétention de savoir. Or, les prétentions, sous ce rapport, sont immodérées, précisément parce que l'ignorance est profonde. Sans doute, ce qui manque à beaucoup d'incrédules, ce ne sont point les connaissances, c'est la connaissance de ce qu'ils nient.

Ils se persuadent que l'on ne peut croire qu'à la condition d'appliquer ce principe : « Ferme les yeux et tu verras (1). » Folle illusion ! D'aussi savants qu'eux ont cru après avoir examiné ; eux-mêmes n'auraient besoin, pour croire, que d'avoir examiné davantage. Un peu de théologie les éloigne de Dieu, beaucoup les y ramènerait. Il y a un mot de Montaigne qui exprime la même vérité d'une manière plus pittoresque : « Il advient aux véritables savants ce qu'il advient aux espis de blé, ils vont s'élevant et haussant la teste droite et fière, tant qu'ils sont vuides, mais quand ils sont pleins et chargés de grains en leur maturité, ils baissent les cornes (2). »

L'ignorance de nos contradicteurs n'implique pas toujours en eux absence totale de culture religieuse ; seulement, ils ont étudié la religion d'une manière désordonnée, au courant de la polémique quotidienne, et sans procéder du connu à l'inconnu. Que résulte-t-il de cette méthode? qu'ils ne possèdent jamais avec clarté ce qu'ils ont confusément appris. Il y a, dans leur esprit, les ma-

(1) Joubert. *Pensées.*

(2) *Essais*, liv. II, chap. 12.

tériaux de l'édifice, non l'édifice lui-même. Or, des matériaux sans harmonie architectonique ne sont que des ruines; suivant les dispositions qu'on leur donne, les mêmes pierres peuvent former le Parthénon ou l'image du chaos. Imaginez un homme qui étudierait, tous les mois, un théorème de Legendre à livre ouvert, il pourrait savoir de la géométrie, il ne saurait jamais la géométrie. Imaginez un constructeur qui voudrait poser les dernières assises d'une tour avant les premières, il peinerait vainement, il ne bâtirait pas. Tels sont beaucoup de théologiens profanes, ils s'étonnent de voir la vérité religieuse s'effondrer dans leur esprit, quand ils s'efforcent de l'y élever. Naïf étonnement, puisqu'ils n'y a pas de fondation pour la porter.

Et non-seulement ces hommes ont étudié la religion sans ordre, mais ils l'ont connue peut-être à rebours, c'est-à-dire, par les objections plutôt que par les lumineuses expositions de ses apologistes. C'est comme un monument que l'on n'apercevrait que par derrière, et dont on critiquerait l'harmonie ou la façade. Saint-Pierre de Rome, vu de certaines cours du Vatican, n'est qu'un amas grandiose de coupoles et de statues; le même édifice, contemplé au point et à la distance convenables, est une merveille de l'art. Il ne suffit pas d'avoir des yeux pour bien voir, il faut être bien placé.

Mais qu'ajouter à ce que nous avons déjà écrit concernant l'autorité comparée des croyants et des incrédules, sous le rapport de la compétence théologique? Rien que des faits en confirmation de nos observations. On pourrait remplir une bibliothèque des fausses citations, des fausses suppositions, des fausses interprétations, des fausses assertions qui servent de base aux divers

systèmes opposés par l'incrédulité savante au christianisme. Voltaire, citant une autorité persane, confondit le titre du livre avec le nom de l'auteur. L'esprit satirique du temps rappela, à ce propos, le singe de la fable prenant le Pirée pour un nom d'homme. Depuis, l'objection a gagné en gravité et en décence; mais, quand on la déshabille, c'est toujours, au fond, la même ignorance enveloppée d'une certaine phraséologie scientifique.

Encore une fois, pour se constituer le grand justicier de toutes les inexactitudes volontaires ou inconscientes qui défrayent la plupart des livres contraires à la religion, il faudrait refaire la science, la philosophie et l'histoire, c'est-à-dire, composer une sorte d'encyclopédie rectificative que jamais un auteur n'aura le temps d'écrire, ni un lecteur la patience de parcourir. Aussi dans ce vaste champ, ou les bévues et les préventions, les distractions et les malveillances foisonnent, recueillons, à l'aventure, quelques spécimens ou quelques aveux capables de nous faire juger de l'ensemble. Je m'en prendrai, de temps en temps, à des noms justement illustres : « Mais, au-dessus du génie que je vénère, il y a la vérité que j'adore (1). »

M. Michelet, en son meilleur temps, alors qu'il appelait l'Eglise sa *bonne Mère,* et qu'il célébrait d'une voix tendre les avantages du célibat ecclésiastique, M. Michelet faisait reposer Jésus sur la poitrine de saint Jean, malgré le texte qui dit : « Un des disciples se reposa sur la poitrine de Jésus (2). » Plus

(1) Gorini. *Introduction.*
(2) *Hist. de France,* t. 1.

tard il répond à ses censeurs : « Il vous est advenu comme au prophète Balaam, qui maudit croyant bénir (1). » Or, le devin syrien, en face du camp d'Israël, bénit quand il croyait maudire. Ailleurs, le même auteur dit : « Moïse ne guérit Israël de son adultère idolâtrie qu'en lui faisant boire la cendre du serpent d'airain (2). » Tous les lecteurs de la Bible savent que Moïse fit boire à son peuple les cendres du veau d'or, non celles du serpent d'airain, qui subsista jusqu'au temps du roi Ezéchias, et qui ne fut jamais réduit en cendres. A une autre époque, M. Michelet fera sortir le culte de Marie de l'imagination mystique de saint Bernard, sans respect pour les innombrables témoignages des neuf siècles précédents, qui le font remonter au Calvaire. Ainsi l'écrivain pittoresque qui a défini l'histoire : une résurrection, en a fait une création. Le procès de ses infidélités serait aussi aisé que fastidieux à instruire, et si M. Michelet a tant erré sur l'Eglise, et au détriment de l'Eglise, quand il la respectait, que peut-on attendre de sa justice pour les temps où il la hait jusqu'au délire ! Les fous furieux sont sujets aux hallucinations.

M. Quinet a introduit, dans l'histoire, son contingent de travestissements et d'inventions plus ou moins volontaires, toujours au préjudice du catholicisme. D'après lui, saint Pierre aurait enseigné, au concile de Jérusalem, la nécessité des rites judaïques, même pour les chrétiens (3). Saint Pierre dit, au contraire : Pour-

(1) *Les Jésuites*, p. 104.
(2) *Hist. Rom.*, t. II, p. 308.
(3) *Le Christianisme et la Révolution*, p. 67.

quoi tentez-vous Dieu en imposant à ses disciples un joug que nos pères, ni nous, n'avons pu porter (1)? » Qui donc croirons-nous sur la doctrine de saint Pierre plutôt que saint Pierre lui-même? Pendant que Jouffroy écrivait : *Comment finissent les dogmes,* M. Quinet, dans ses poëmes d'*Ahasvérus* et de *Prométhée*, enseignait comment les dogmes naissent, à chaque ère nouvelle de l'humanité. Plus tard, il torturera l'histoire pour lui faire appuyer cette fausse théorie. Mais renonçons à dresser même l'inventaire sommaire des contre-vérités anti-religieuses éditées par ce fanatique de la négation. Donnons-nous seulement la satisfaction de lui dire que, lorsqu'on est juge aussi passionné dans un débat, l'honneur commande de se récuser. Une haine désireuse *d'étouffer le catholicisme dans la boue,* s'il était capable d'y descendre avec elle, se ferait-elle scrupule de l'opprimer par un déni de justice?

Nous sommes obligés de placer, immédiatement après ces noms, des noms placés bien avant dans l'estime de l'Europe pensante et lettrée; mais ceci est une coïncidence, non un rapprochement. M. Ampère, dans son *Histoire littéraire*, les deux Thierry, dans leurs divers écrits, ces hommes d'un esprit si agréable et d'intention si inoffensive, ont avancé, à leur tour, sur les papes et sur les saints des premiers siècles, des jugements que l'avenir reproduira, quoique la vérité les réprouve, parce que c'est le privilége du talent d'immortaliser même l'erreur, quand il la prend sous la protection de sa bonne foi. Faut-il s'étonner si, à la suite des précédents, MM. Henri Martin, Fauriel, etc., ont tou-

(1) *Act.*, c. xv, ỳ. 5 et suiv.

ché avec encore moins de bienveillance au passé de l'Eglise, et contribué à cette corruption générale de la vérité historique qui, sous prétexte de découverte, s'opère depuis quarante ans par le théâtre, par le roman et par la littérature populaire? Un historien récent raconte, dans la préface de ses *Dix ans d'étude*, les sourds mouvements de colère qu'il éprouvait quand, au début de sa carrière, il comparait aux originaux les récits de Mézeray, de Velly et d'Anquetil. Un autre grand explorateur des sources historiques répond à ces légitimes emportements d'une conscience honnête : « Comme je les aurais éprouvés dans l'examen des Anquetil et des Velly modernes, si je ne m'étais condamné à une impassibilité stoïque, bien persuadé que les commentaires de l'indignation ne valent pas mieux que ceux de l'ignorance (1) ! »

Enfin, M. Guizot lui-même, malgré la grandeur sereine de son esprit, a émis et maintenu, en dépit d'objections irréfutables, sur l'origine de la hiérarchie dans l'Eglise, et contre l'apostolat de saint Pierre à Rome, des opinions peu dignes de sa haute équité et du sens profond qu'il possède de l'histoire (2). A la vue de ce champ du passé, ensemencé de tant d'ivraie par des mains maladroites ou mal intentionnées, on est pris d'un amer découragement. Quel moyen d'arrêter cette vaste conspiration contre la vérité ! Il est surtout, dans les erreurs de l'histoire contemporaine, deux courants particulièrement redoutables, l'un injurieux aux grands hommes vénérés par l'Eglise, l'autre à la papauté; l'un

(1) Gorini. *Introduction.*
(2) *Hist. de la civil. en France.*

et l'autre de ces courants sont le produit d'une falsification.

« Les saints, dans de tels livres, ne font guère honneur, je ne dis pas à la religion, mais même à l'humanité. Celui-ci, pour convertir un prince hérétique, prononce, assure-t-on, un panégyrique du fratricide. Cet autre loue la dévotion d'une reine qui a soin de tenir bien peuplé le harem de son petit-fils. Tel pontife a laissé mourir dans son cœur atrophié le sentiment du bien moral ; tel autre saint prélat se réunissait à de saintes nonnes, dans de fins soupers, dignes d'Horace et de Tibulle. Voici un illustre roi de France, qu'on a pris jusqu'ici pour un grand saint, mais qui n'aurait été, comme Jésus-Christ lui-même, qu'un grand sceptique. Voyez ces missionnaires : ils vont évangéliser les barbares, mais c'est leur orgueil qu'ils veulent faire adorer. La haine, l'orgueil, l'ambition, voilà la trinité du prêtre catholique, au dire de ces écrivains.

« C'est la papauté qui a surtout le privilége d'exciter leur antipathie. L'un se pose hardiment en face du pape pour lui dire : Qui t'a fait roi? L'autre, au contraire, semblera presque s'agenouiller devant saint Pierre, mais c'est comme ce soldat de Rollon qui baisait le pied de Charles-le-Simple, pour le renverser plus aisément. A quelle époque voulez-vous que la papauté ait apparu dans l'Eglise ? Au premier siècle ? Au cinquième ? Au neuvième ? Voulez-vous que ce ne soit qu'au onzième? Vous trouverez, pour l'affirmer, des écrivains aux yeux de qui toute explication de l'origine du pouvoir pontifical est excellente, excepté celle que fournit l'Evangile; ils feront établir

le Pape par Mahomet plutôt que par le Christ (1). »

Voilà l'exactitude des historiens irreligieux. Que faut-il penser de celle des philosophes ? Leurs aveux sont le témoignage le plus certain de leurs erreurs.

Maine de Biran, remonté des profondeurs du doute aux régions de la lumière, déclare franchement son ignorance d'autrefois sur les questions religieuses. Cet ordre d'idées était fermé pour lui, et aujourd'hui, ajoute-t-il, — consignons, pour la seconde fois ce retour et cette confession — « Aujourd'hui, je ne trouve de science vraie que là où je ne voyais autrefois que des rêves ou des chimères. La religion seule résout les problèmes que la philosophie pose (2). » Combien de savants en diront autant avant la fin, s'ils méritent le bonheur de reconnaître que, pour croire, l'homme n'a souvent qu'à étendre ses connaissances!

J'ai nommé aux dernières pages Augustin Thierry. Pourquoi ne pas mentionner ici les nobles gages qu'il a su donner de sa sincérité, en corrigeant un de ses plus beaux livres sur les indications d'un érudit inconnu ? Pourquoi ne pas enregistrer, surtout, ces instructives confidences qu'il versait dans le sein d'une sainte amitié?

« En ce temps-là, je ne me doutais pas de l'histoire de l'Eglise. Lorsque j'y eus jeté les yeux, je vis clairement que le protestantisme ne pouvait être la religion fondée par Jésus-Christ..... On soutient parfois, et c'est un préjugé que j'ai longtemps partagé,

(1) *Ibid.*

(2) *Le Journal intime*, 26 mai, 30 juin 1818.

que la doctrine de l'Eglise s'est formée de pièces et de morceaux. Comme cela est faux ! Quelle admirable unité ! Comme l'examen des textes renverse cette erreur !.... Je veux corriger tout ce que j'ai pu écrire contre la vérité dans tous les sens. Je demande à Dieu tous les jours, toutes les nuits, de me donner le temps d'achever ce travail, car il me semble qu'en ceci je travaille pour Dieu. Oui, je me soutiens et m'encourage parfois dans ma fatigue et dans mes insomnies par cette pensée : Je suis un ouvrier de Dieu (1). »

Faudrait-il mieux présumer de l'autorité théologique des littérateurs ?

Un autre membre de l'Académie française, M. Droz, a eu la générosité de nous apprendre pourquoi il avait un instant abandonné la foi chrétienne, et pourquoi il y était revenu ; ces *aveux d'un philosophe* sont l'histoire intime de beaucoup d'autres.

« Presque toujours inattentif aux instructions religieuses, nous dit-il, j'étais loin d'avoir donné à ma croyance les bases solides qu'aurait exigées le temps où nous vivions. La philosophie du dix-huitième siècle régnait. Les déistes, pour exercer de l'influence, n'avaient besoin ni d'un savoir profond, ni d'une dialectique pressante ; l'irreligion était à la mode, l'indifférence et l'incrédulité semblaient répandues dans l'air qu'on respirait. Tandis que je m'occupais de littérature, et que je descendais prudemment de la poésie à la prose, j'entendais si souvent des voix nom-

(1) *Lettre à Mgr de Paris*, par le Père Gratry. *Correspondant*, 25 juin 1855.

breuses répéter avec une ferme assurance : *La cause du christianisme est jugée et pour jamais perdue.* Je ne doutais point qu'il fallait partir de cette opinion comme d'un fait certain, lorsqu'on s'entretenait de religion avec des hommes éclairés par les lumières de leur siècle. Ainsi se décidait alors la jeunesse (1). »

Met-elle plus de prudence dans ses décisions aujourd'hui ? N'y a-t-il pas, même dans les rangs de l'incrédulité, beaucoup de vieillards qui sont encore jeunes..... par l'inconsidération de leurs jugements ?

Mais il est une classe d'esprits éminents qui ne comptent spécialement, ni parmi les historiens, ni parmi les philosophes, ni parmi les littérateurs, parce qu'ils ne sont rien de tout cela exclusivement, peut-être même parce qu'ils sont tout cela à la fois. Quand ces publicistes ne sont pas favorables à la religion, quel est le degré de compétence qu'il faut leur reconnaître dans la matière ? Bornons-nous à un exemple qui nous dispense d'en alléguer d'autres, parce qu'il est saillant.

Entre tous les écrivains peu sympathiques à la vérité, — on ne peut pas dire hostiles — un des plus remarquables par la gravité, par le respect de soi-même et de ses adversaires, par la connaissance et par l'amour des questions religieuses, est M. Charles de Rémusat. Malheureusement cet esprit, qui est affirmatif sur d'autres points, et qui l'est avec le dogmatisme particulier à l'école doctrinaire, est au moins hésitant sur tous les articles de foi qui dépassent le programme de la

(1) *Aveux d'un philosophe chrétien*, par Joseph Droz.

philosophie spiritualiste. D'où vient cela? Si ce n'était un hors-d'œuvre, nous nous permettrions de faire observer que, tout en cherchant loyalement la vérité, les esprits délicats ont moins besoin peut-être d'en déterminer le contour que d'en faire miroiter les nuances, et qu'ils sont même exposés à pencher vers le paradoxe, par amour de l'originalité. Nous nous permettrions d'ajouter que, soit habitude, soit instinct, l'intelligence de M. de Rémusat est de l'opposition, et que cette disposition, justement honorée en politique, quand elle est un signe de désintéressement, est peu favorable à la découverte de la vérité religieuse, parce qu'elle amoindrit toujours le droit de l'autorité au profit de la liberté des dissidents. Mais j'ai hâte de rentrer dans mon sujet. Eh bien! ce penseur, non moins spirituel que spiritualiste, qui a écrit sur la *Théologie naturelle* des pages dignes des meilleurs maîtres; ce talent élevé en qui Dieu a fait un mélange si attachant de quelques vapeurs germaniques unies à toutes les finesses de l'esprit français, commet assez souvent des méprises, quand il traite des choses de la foi. Ce qui le distingue excellemment, c'est l'intelligence des nuances; en théologie, ce sont les nuances qui lui échappent, la preuve en est dans ces quelques lignes empruntées à un de ses articles.

« L'Eglise, dit-il, est divinement inspirée, et, quoiqu'il en coûte de le dire, il s'ensuit que l'Eglise étant présente et vivante, son autorité est plus grande que l'Ecriture même; c'est la première qui garantit la seconde. Cette fatale conséquence n'est plus déniée par les apologistes de ce temps. Quant à la question de savoir où repose, en fait, l'autorité de l'Eglise, si c'est dans l'Eglise entière, le concile ou le souverain Pontife,

c'est-à-dire, le suffrage universel, le système représentatif ou l'absolutisme, on en discute. Le catholicisme a ce problème pour fondement. » (1)

Assurément, il était impossible de grouper, en moins de mots, plus d'inexactitudes. Laissons ici M. de Rémusat aux prises avec un vrai théologien, et voyons ce qui restera de ces dix lignes, où bon nombre de lecteurs n'ont aperçu que l'orthodoxie un peu effacée de l'homme du monde.

Et, d'abord, on ne peut dire que l'Eglise soit *divinement inspirée*. Le secours que lui prête sans cesse l'Esprit saint, pour la préserver de l'erreur se nomme l'assistance. Les Ecritures seules sont le fruit de l'inspiration. Dans l'Eglise l'infaillibilité résulte de l'assistance. Aussi, l'Eglise n'a pas composé un seul livre sacré, parce qu'elle n'est point inspirée, mais elle interprète tous les livres inspirés, parce qu'elle est assistée pour cette fin. Voilà des distinctions capitales en théologie, dont les maîtres en l'art de bien dire ne se doutent pas. C'est ce qui explique le *quiproquo* sur lequel repose toute cette objection.

En second lieu, il est très-inexact de dire que l'autorité de l'Eglise est plus *grande* que celle de l'Ecriture. Le tribunal qui garde, interprète et applique la loi, est-il pour cela au-dessus de la loi? Or, tel est, au fond, le rôle de l'Eglise, en ce qui regarde les saintes Ecritures. Chargée par Jésus-Christ de nous enseigner, elle nous certifie la canonicité des Livres saints, elle en garantit les textes ou les versions authentiques, elle en interprète enfin le sens, et cela, avec d'au-

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 1er janvier 1862.

tant plus d'autorité qu'elle peut s'aider, dans ce travail, de la tradition divine, dont elle est aussi la dépositaire. Mais l'arche sainte qui conservait les tables de la loi n'était pas plus vénérable que ces tables elles-mêmes.

Après cela, nous ne voyons pas ce qu'il y a de *fatal* dans les conséquences que signale M. de Rémusat. Même en admettant que l'*Eglise garantit l'Ecriture,* on ne peut pas dire que son autorité surpasse celle de l'Ecriture. L'Eglise se prouve d'abord comme un fait historique et divin; une fois établie sur cette base naturelle, elle devient logiquement l'organe des vérités surnaturelles, le miracle de son histoire nous certifiant l'infaillibilité de ses décisions. Il n'y a là rien que de conforme aux lois de la raison. Par conséquent, quand M. de Rémusat nous accuse de placer l'Eglise au-dessus de l'Ecriture, il montre qu'il a peut-être consulté les autorités protestantes plus que les nôtres sur la matière, et quand il nous reproche une flagrante pétition de principes, comme si nous prouvions, alternativement, l'Eglise par l'Ecriture et l'Ecriture par l'Eglise, il réédite, à son insu, une vieillerie et une fausseté peu dignes de son savoir et de son impartialité.

M. de Rémusat a fait ressortir avec tant de force, quelque part, les inconvénients de l'examen privé des protestants. Cette seule considération ne suffit-elle pas pour indiquer que, collatéralement à l'Ecriture, Jésus-Christ a dû établir une autorité enseignante qui interprétât les textes et qui jugeât les controverses? Voilà ce que les apologistes orthodoxes de notre temps admettent sans hésiter. Il va sans dire qu'il n'y en a pas un seul qui place purement et simplement l'Eglise au-dessus de l'Ecriture.

On ne *discute*, en aucune manière, sur la question de savoir où repose en fait l'autorité de l'Eglise ; car il est de foi, pour tous les catholiques, que cette autorité réside dans le corps des pasteurs uni à son chef, le Souverain Pontife. De cette proposition il suit :

Qu'aux yeux des hérétiques seuls l'autorité réside dans *l'Eglise entière*, en y comprenant le clergé inférieur ou les laïques ;

Que tout concile vraiment œcuménique est revêtu d'une autorité infaillible ;

Que le Pontife romain a reçu le plein pouvoir de paître, de régir et de gouverner l'Eglise universelle, et que toute définition véritablement dogmatique, émanée de lui, est et demeure irréformable, au moins lorsque les évêques y ont adhéré d'un consentement tacite (1).

Par conséquent, le mot de *suffrage universel* n'a pas de sens quand il s'agit de l'Eglise, puisque le peuple n'a aucune part d'autorité.

Le nom de *système représentatif* ne peut s'appliquer au concile général que d'une manière très-inexacte.

L'autorité du Souverain Pontife n'a rien qui ressemble à l'*absolutisme*, de l'avis même des théologiens qui donnent le plus d'extension à cette autorité.

Enfin, le catholicisme n'a pas un problème pour fondement, car rien n'est mieux défini que de telles bases (2).

Puisque M. de Rémusat cite deux fois le P. Perrone, pourquoi ne l'a-t-il pas lu plus attentivement encore ? Il aurait trouvé dans cette méditation la réponse aux ques-

(1) Ceci est écrit avant la définition de l'infaillibilité personnelle et séparée.

(2) Voir, pour le fond de cette réponse, la Revue intitulée : *Etudes religieuses*. Janvier 1862, p. 165 et suiv.

tions qu'il pose, et la vraie formule des vérités qu'il rejette.

Nous nous en sommes pris à M. de Rémusat, plutôt qu'à tant d'autres publicistes de la même famille intellectuelle, parce que nous le tenons pour un de nos adversaires les plus justement accrédités. Si, au lieu d'un de ses alinéas, nous avions passé au creuset ses œuvres complètes, nous aurions pu corroborer singulièrement la vérité qui nous occupe. Certainement, M. de Rémusat juge le catholicisme avec sérénité ; il n'est pas exempt, néanmoins, de partialité à son égard, en ce sens qu'il exige des croyances qu'il répudie beaucoup plus de preuves et de clarté que de certaines opinions philosophiques ou politiques auxquelles il adhère fermement. D'autre part, si M. de Rémusat est mieux informé de la question religieuse qu'un académicien ordinaire, il lui manque d'avoir étudié la théologie aux grandes et bonnes sources, plutôt que dans les livres de la partie adverse, notamment du protestantisme, vers lequel il est incliné par certaines amitiés intellectuelles, et par ses tendances libérales appliquées à l'ordre religieux. M. Royer-Collard l'a défini, autrefois, « le premier des amateurs en toutes choses. » Ce jugement peut avoir été vrai, mais il a cessé de l'être. Depuis longtemps, M. de Rémusat a dépassé de beaucoup le niveau des amateurs, et atteint celui des maîtres comme écrivain et philosophe ; mais, comme théologien, n'est-il pas encore justiciable de la parole de Royer-Collard ? Nous aimons mieux poser la question que la résoudre. Au reste, il est des esprits dont on se sépare, pour constater que leur ligne, si rapprochée qu'elle soit du vrai, en est distincte ; mais on se sépare d'eux sans rupture, car on croit si bien à leur élévation, et on espère

tant de leur sincérité que, même en les quittant, on n'a pas le courage de leur dire un définitif adieu.

Conclusion générale, sans nulle application personnelle : il y a beaucoup de malentendus entre la foi et les intelligences quelquefois les plus élevées; et il y aurait moins de savants incrédules, s'ils se rappelaient qu'il faut être aussi savant dans ce que l'on nie que dans tout le reste, pour nier avec l'autorité de la science. Par là, du reste, ils rendraient justice à leur science autant qu'à la religion, car ce savoir qui n'a pas de bornes dans ses prétentions en a dans son étendue. Aujourd'hui, comme au temps de Cicéron, nous sommes opprimés par les opinions, non-seulement du vulgaire, mais des hommes légèrement instruits. *Oppressi sumus opinionibus non modo vulgi, verum etiam hominum leviter erudientium* (1).

(1) *De Oratione*, l. III, c. 6.

CHAPITRE III.

De l'incrédulité des esprits faux.

Quelquefois, de grands esprits sont des esprits faux. Ce sont des boussoles bien construites, mais dont les aiguilles, égarées par l'influence de quelque corps environnant, se détournent toujours du nord (1).

Cette pensée d'un subtil observateur révèle la source de beaucoup de préventions contre la foi. Un homme possède, en même temps, beaucoup de talent et peu de jugement; s'il devient incrédule, on en attribue la cause au talent qu'il possède, et il ne faut s'en prendre qu'au jugement qui lui manque.

Une intelligence sans justesse doit voir Dieu comme elle voit tout le reste, avec peu de vérité. Les jugements faux sont les regards obliques de l'homme intellectuel. Dieu ne peut évidemment redresser miraculeusement ces regards au moment où ils se dirigent vers le ciel, parce que ce serait là une dérogation perpétuelle aux lois naturelles; il suffit à sa justice que tout regard innocemment erroné de notre pensée ne nous soit pas imputé à péché; mais il est bon de savoir que si le Créateur laisse

(1) Joubert.

subsister les esprits faux, comme les yeux louches, les premiers ne prouvent pas davantage contre la vérité qu'ils défigurent, que les seconds contre la réalité des objets qu'ils aperçoivent de travers.

Renonçons à éclairer l'incrédulité qui provient d'un défaut de rectitude dans l'esprit. On l'a fait observer avec raison, l'homme guérit de la folie plutôt que d'un jugement faux. Il faut donc plaindre cette catégorie d'intelligences qui seraient fatalement perdues pour la vérité, si la grâce n'exerçait point, quelquefois, sur elles une action intime, supérieure à celle de la lumière spéculative. Mais sans prétendre à la conversion de ces esprits, il est utile de les dénoncer à la défiance de la raison publique, quand ils deviennent blasphémateurs ; c'est accomplir une œuvre de préservation en faveur de la communauté intellectuelle, que d'évaluer leur autorité afin qu'elle ne soit point surfaite.

Symptôme triste de ce temps! il est dégoûté du sens commun. Blasé sur le beau des siècles passés, il veut, en toutes choses, des surprises, et il sourit volontiers, même aux sophismes, s'ils se présentent sous les apparences de la découverte. Bossuet, qui se connaissait en génie, l'a défini un grand bon sens servi par une imagination puissante; notre siècle a réduit la part du bon sens et exagéré celle de l'imagination, dans la notion qu'il a conçue du sublime. Aussi, il vise au génie en rougissant du bon sens. A ses yeux, tout esprit qui détonne passe aisément pour original, et cette tendance ambitieuse, en faisant éclore rarement des vérités cachées, engendre d'innombrables erreurs.

Combien de libres penseurs sont incrédules par amour de la nouveauté! À Dieu ne plaise que nous veuillons im-

poser à l'esprit humain le dogme du terre-à-terre ou de l'immobilité. Les horizons de la vérité sont sans bornes; et, jusqu'à la fin, l'humanité voyageuse, au sein de cette immensité, y découvrira des points de vue ignorés. Mais où sont les vrais Christophe Colomb de ce genre d'exploration? Nous sommes envahis, de tous côtés, par des esprits prétentieux qui prennent pour du neuf ce qui n'est que bizarre; moins soucieux de bien faire que de faire autrement que leurs devanciers, et préférant être inventeurs dans l'absurde qu'imitateurs dans les voies battues. Il faut ajouter que des esprits justes, eux-mêmes, se font quelquefois les complices de ce désordre, en l'encourageant, persuadés qu'ils se donnent la bonne originalité, par l'admiration de la mauvaise. Seuls, les hommes fermement judicieux sont capables de soutenir les vérités anciennes, parce qu'ils payent, ordinairement, par la réputation d'être arriérés, le courage d'être raisonnables.

Ce courage manque à beaucoup de contemporains incrédules, et reste, au fond, la principale raison de leur incrédulité. Artistes, publicistes, hommes de salon, presque tous consultent la mode pour le choix de leurs croyances, comme pour la forme de leurs vêtements. Combien ne résistent au christianisme que par amour des primeurs philosophiques écloses sous le ciel de Paris ou de Berlin! A une opinion nouvelle, ils sacrifieraient volontiers le vieux symbole des Apôtres, sans s'apercevoir qu'après tout, le symbole demeure la plus inaltérable nouveauté de ce monde puisqu'il est éternel. Et il faut bien que, dans tous les temps, cette propension de certains esprits à préférer l'originalité à la justesse ait été dangereuse pour la foi, puisque la langue ecclésiastique désigne les hérétiques sous le titre générique de *novateurs*, et que saint Paul recommande à son disciple d'éviter, à l'égal des vices

les plus honteux, *les profanes nouveautés de mots* (1).

Il y a donc des intelligences faussées par la recherche désordonnée de l'inconnu, il y en a d'autres qui le sont par l'esprit de système. Autre concupiscence particulière aux talents du second ordre, surtout quand ils veulent être du premier.

Assembler des idées ou des faits, en déduire des lois générales et, par là, expliquer l'harmonie des choses, c'est, en quelque sorte, pénétrer la pensée créatrice de Dieu, et recomposer le monde qu'il a fait. Noble fonction de l'esprit, quand celui-ci n'affirme pas au-delà de ce qu'il a constaté! mais bien dangereuse, quand il prend pour des réalités les combinaisons les plus arbitraires.

L'amour des généralisations, en effet, est une inclination intellectuelle qui suscita bien des erreurs. Quand l'esprit a tiré de données péniblement réunies une conclusion chère à son orgueil, si la foi se met en travers de sa route, volontiers il passe par-dessus la foi pour n'être point détourné de sa conclusion. Il y a, dans le bonheur de grouper des idées et des faits et d'en dégager de vastes conséquences, un charme qui tient de la passion du jeu. Organiser un système, c'est une partie d'échecs qui dure parfois autant que la vie. Durant cet effort fascinateur, l'homme n'est pas capable de rendre hommage à la vérité, car il est sous l'empire d'une obsession contraire.

Où est la cause implicite des négations de Rousseau? dans ses idées préconçues sur les avantages de l'homme à l'état de nature; et celle du matérialisme de Condillac?

(1) I. Tim., 6-20.

dans sa théorie sur l'origine des sensations? et celle de presque tous les rêveurs contemporains? dans les innombrables plans de réforme politique et sociale qui ont inondé notre siècle. Ce n'est point, en effet, la haine de la religion qui produit toujours les systèmes irreligieux, c'est au contraire l'amour de ceux-ci qui mène à la répulsion pour celle-là. Ce que certains théoriciens pardonnent le moins à l'Evangile, c'est de déranger les pions de leur damier. Ils ont entrepris de montrer tout le ciel par le trou d'une serrure, et ils nient les étoiles qui ne sont pas visibles à ce foyer.

L'esprit de système est encore moins défavorable à l'équilibre du jugement que l'amour de l'utopie. Un système peut être vrai, l'utopie est toujours fausse, en ce sens qu'elle est impraticable. L'un est ordinairement une erreur, l'autre est une chimère, mais une chimère qui peut devenir la source de beaucoup d'erreurs. De nos jours, on penche vers l'utopie par la même raison que vers les romans. Les romanciers sont les utopistes de la vie réelle, les utopistes sont les romanciers de l'ordre spéculatif : mais si les utopies passionnent les lecteurs, quelle doit être leur puissance de mirage sur leurs auteurs eux-mêmes ! aussi, depuis la république de Platon jusqu'aux *harmoniques* constitutions du phalanstère, combien de grands esprits se sont compromis dans ces folles imaginations!

Et combien d'autres s'y sont dépravés ! car l'utopie a tant d'empire sur les affections de l'homme qu'on a vu celui-ci, en Icarie, lui sacrifier non-seulement son Dieu, mais encore sa famille, sa patrie et sa raison. L'utopie est pour lui l'opium de l'esprit, il en absorbe jusqu'à l'ivresse et quelquefois jusqu'à la mort. Faut-il s'étonner que si la foi est contraire à l'utopie, celle-ci l'emporte sur la

première? D'ailleurs, c'est que la foi est un joug, tandis que l'utopie est une passion. Babeuf, Saint-Simon, Fourier, tous les réformateurs prétendus de notre société et leurs adhérents ont rejeté le christianisme, surtout parce qu'il gênait leurs théories. Mais leurs théories étant réprouvées par le sens commun, en quoi pourraient-elles faire autorité contre le christianisme ?

La tendance à l'utopie est devenue, aujourd'hui, une maladie qui s'étend jusqu'au domaine de la science. L'utopie ne revêt pas toujours le style poétique de Télémaque, elle se présente, au besoin, en formules plus sévères. Tantôt elle se flanque de calculs économiques, et s'installe dans une assemblée délibérante, sous le drapeau du socialisme; tantôt elle se glisse à la base des sciences, sous le titre consacré d'hypothèse, et elle reçoit, à l'Institut, des adhésions que nos articles de foi n'obtiennent pas. De pures hypothèses, en effet, sont souvent la ferme croyance de ceux qui ne croient pas en Dieu. Quel est le fondement de beaucoup de systèmes de géologie, de paléontologie, d'anthropologie et même d'astronomie ? Très-souvent l'hypothèse. Ce qui n'empêche point leurs auteurs de faire la guerre aux dogmes les plus sacrés, sous prétexte qu'ils ne sont que des hypothèses. En vérité, les hommes les plus adonnés aux sciences positives sont parfois les moins positifs.

Enfin, les esprits sont inclinés vers le faux par une pente naturelle vers le paradoxe. L'esprit de paradoxe, a-t-on dit, est à l'esprit original ce que l'affectation est à la grâce. Aussi, des pensées contraires aux opinions communes sont la parure des hommes superficiels. Il y a un mauvais goût pour l'ornement des intelligences,

comme pour celui du visage, qui préfère le clinquant à l'or mat, ce qui est extraordinaire à ce qui est beau, et ce goût est la raison inavouée pour laquelle bien des incrédules se rangent dans l'opposition contre Dieu. A leurs yeux, Dieu représente le passé, et ils veulent être de l'avenir, Dieu est la grande voie, et ils aiment les sentiers perdus. Évidemment, c'est là toute une nouvelle catégorie à effacer du nombre des autorités compétentes, en matière de doctrine. Quand on regarde la justesse comme une qualité banale, et l'excentrique comme le caractère de la distinction intellectuelle, peut-on prouver autre chose, en combattant la vérité, sinon qu'on n'est pas digne de la posséder. « Un homme à paradoxes ressemble à un charlatan qui, pour s'attirer l'attention des sots qui passent sur le Pont-Neuf, prend un accoutrement singulier, avec lequel il débite effrontément ses drogues (1). » Et cependant, voilà le grave motif pour lequel certain nombre d'hommes pensent autrement que Jésus-Christ.

Il y a donc beaucoup d'esprits irreligieux, parce qu'ils sont faussés par l'amour désordonné du nouveau, du système, de l'utopie, du paradoxe, de même qu'il y a bien des yeux altérés par défaut de conformation. Seulement, tandis que les aveugles ne se hasardent pas à la course, de peur de trébucher, il n'y a pas un esprit faux qui s'abstienne de juger pour éviter les faux pas

(1) Sainte-Foix.

CHAPITRE IV.

Le scepticisme naturel obstacle à la foi surnaturelle.

Il y a un scepticisme provenant de la constitution intellectuelle, lequel diffère essentiellement du scepticisme doctrinal. Le second est un système, le premier est une défaillance.

Défaillance honteuse, car elle résulte moins de l'étendue de l'esprit que du vague des idées et des faiblesses de la volonté, c'est-à-dire, de l'effacement des caractères.

Défaillance trop commune, cependant, car on voit se multiplier cette race d'intelligences énervées qui flottent au lieu d'affirmer, accordant au pour et au contre, en toutes choses, une tolérance voisine du pyrrhonisme, presque aussi sceptiques aux vérités qu'elles professent qu'à celles qu'elles nient.

Eh ! quoi de surprenant qu'un homme doute de la religion, quand il n'affirme que le doute universel ? Quelque talent qu'il ait d'ailleurs, il n'est alors qu'une anomalie, il n'est pas une autorité contre la foi.

Un publiciste contemporain, qui cachait bien un peu de malice gauloise sous sa bonhomie de bourgeois parisien (1), a esquissé, dans ses mémoires, le portrait d'un

(1) M. le docteur Véron.

écrivain éminent et honnête qu'il range parmi les *plus parfaits sceptiques* de ce temps. Il le représente d'abord obéissant aux charmes de Chateaubriand et chantant le *Roi d'Yvetot;* applaudissant aux discours de Fitz-James et à ceux du général Foy; assistant le matin aux leçons du Collége de France, et, le soir, enthousiaste défenseur des drames romantiques. Cependant ce philosophe devient homme politique et ministre, et, dans cette nouvelle phase de sa vie, toujours fidèle à ses premiers instincts, *il se serait fait volontiers de l'opposition à lui-même.*

Un jour il va bravement, de sa personne, réprimer des coalitions d'ouvriers, et, chemin faisant, il dit : « Je ne sais vraiment pas pourquoi nous dissipons de tels rassemblements, je me demande si ces pauvres gens n'ont pas le droit de se réunir. » En 1848, effrayé, un instant, du débordement révolutionnaire, il émet des vœux en faveur d'un gouvernement déchu depuis longtemps ; et, comme on lui demande quelle serait son attitude sous un tel régime, il répond : Je serais dans l'opposition (1).

Ici faisons la part de l'exagération du coup de crayon; mais reconnaissons que lorsqu'on est intellectuellement organisé de la sorte, on devrait peut-être se récuser sur les questions religieuses. Sans doute le sceptique de tempérament peut être très-dogmatique sur bien des points étrangers à la religion, mais dans ce cas, n'est-ce point par inclination qu'il affirme, plutôt que par véritable

(1) Ce portrait est, dans notre intention, complètement impersonnel. Nous ne le reproduisons que parce qu'il répond à la figure de beaucoup de contemporains.

conviction? C'est là une question difficile que nous réservons au suprême discernement de Dieu.

Rousseau a écrit : « Comment peut-on être sceptique par système et de bonne foi? je ne le comprends pas. » Pour nous, la bonne foi étant chose fort difficile à contrôler, comme les pierres précieuses, nous aimons mieux préjuger que juger celle de nos adversaires : mais n'est-on pas autorisé à s'étonner que certains sceptiques soient si tranchants en politique, par exemple, et si hésitants en religion? Comment leur esprit peut-il être plus affecté d'un droit dynastique que des preuves du christianisme? Cela ne viendrait-il pas de ce que leur honneur et leurs sympathies sont intéressés dans la première conclusion, non dans la seconde. La fidélité elle-même, toute belle qu'elle soit, peut être une affaire de respect pour soi et de tenue, plutôt que de foi intrinsèque.

Heureusement, si l'esprit humain a des inconséquences défavorables à la vérité, il se contredit quelquefois au profit de cette dernière. Quoique le scepticisme soit une maladie chronique, il a des intermittences lumineuses durant lesquelles il voit loin du côté des cieux, et alors on entend sortir de sa bouche des paroles presque sacrées et dignes de Platon.

« Il y a dans la raison quelque chose d'au-delà d'elle. Elle en sait plus qu'elle n'en voit; elle donne plus qu'elle ne possède, et, par ses limites mêmes, trahit son origine. Celui qui l'exposa sur cette terre a laissé dans son berceau des marques de haute naissance, et quelques lettres demi effacées de la langue qu'il parle et qu'elle ne sait pas (1). »

(1) M. de Rémusat.

Comme l'homme s'élève quand les croyances prêtent des ailes à sa grandeur naturelle ! C'est ainsi que la Providence place le correctif de certains maux dans les intelligences mêmes qui les engendrent.

Le fléau du scepticisme étant constaté, quelles en sont les sources, particulièrement dans notre siècle et dans notre société ? Le tempérament de certains esprits, leur alimentation, leur exercice habituel et les désenchantements de la vie.

Et, d'abord, le tempérament intellectuel. Les hommes sont inclinés vers le mal par des pentes nombreuses : l'un est tenté d'orgueil, l'autre de haine, celui-ci par la luxure, celui-là par l'incrédulité. Tous ces combattants se sauvent au prix de la lutte, et si les tendances organiques atténuent en nous les écarts de la liberté, elles ne sauraient entièrement les excuser. Peu importe donc que l'on n'ait pas la joie sentie de croire, si l'on en a la volonté. Pour le salut, il n'est point requis d'avoir une foi sans ombre, il suffit de cette foi qui demande à Dieu les accroissements qui lui manquent : *Credo, Domine, sed adauge nobis fidem.*

De nos jours, les tempéraments intellectuels sont inclinés à l'incrédulité par une diminution de vigueur qui annonce la détérioration. On a commencé par réduire en thème poétique *le vague des passions;* du cœur le vague a passé dans les esprits, et bientôt la foi a été remplacée, même dans la sphère des choses naturelles, par une nonchalante fantaisie. Après la théorie de l'art pour l'art est venue celle de la science pour la science, abstraction faite de toute vérité absolue ; les idées ont été pour beaucoup d'esprits une sorte de balançoire où l'on se berce, non un point d'appui pour

avancer, et l'on en est venu à douter, uniquement pour s'épargner la peine de conclure.

Paresse d'autant plus coupable qu'elle est douloureuse! Nos pères du dix-huitième siècle étaient sceptiques en riant, nous le sommes dans les larmes; mais accablés par le malheur de ne point croire, nous préférons encore subir cette torture que l'effort nécessaire pour en sortir; le désordre est grave et a été éloquemment déploré.

« Nous avons autant de peine à être de vrais croyants que nos pères en avaient à être des incrédules, ainsi notre âge est tourmenté d'un mal ardent et vague que nos ancêtres n'ont point connu. Tantôt il jette un regard de regret sur le passé, tantôt il tourne un regard d'espérance sur l'avenir. Et, assis sur les débris de ses croyances religieuses et de son ancien bonheur, il cherche de quel côté luira la foi nouvelle, comme un pâtre couché sur des ruines attend l'aurore qui ne vient pas (1). »

Tout cela ne résulte pas d'un progrès, mais d'une modification dans la constitution intellectuelle du monde. Qu'on fortifie les intelligences, elles cesseront de douter. Certes, parce que les tempéraments de nos jours ne suffisent plus à revêtir les lourdes armures du moyen-âge, on ne conclut pas que l'humanité soit menacée de finir. Peu importe donc au Dieu éternel si des esprits efféminés ne peuvent plus porter le poids de sa pensée; dès l'instant qu'on leur rendra la vigueur on leur rendra la foi. N'est-ce pas l'honneur de celle-ci de ne pouvoir subsister dans des intelligences désemparées, et

(1) M. Sylvestre de Sacy.

totalement dépourvues de *criterium* en matière de vrai et de faux, de bien et de mal?

Après le tempérament, l'alimentation des esprits peut encore contribuer à leur scepticisme. Il y a toujours un intime rapport entre la nature de la nourriture et celle de l'organisme. Dans l'ordre intellectuel, les choses se passent de même. Un esprit qui s'assimile des livres et des théories contraires à la foi, s'empoisonne souvent sans se le proposer. Encore, quand cet esprit est assez étendu et assez désintéressé pour discuter ce qu'il apprend, comme Mithridate, il peut s'accoutumer au poison et le digérer ; mais, aujourd'hui, la masse lit pour se distraire non pour s'instruire , la lecture s'est convertie en un véritable épicuréisme des intelligences, et des auteurs ou des journaux choisis sans conscience et acceptés sans contrôle, communiquent très-aisément le scepticisme qu'ils exhalent.

De quel droit des incrédules ainsi formés prévaudraient-ils contre la foi ? Ils ont tout fait pour perdre la leur, peuvent-ils accuser le ciel, et pouvons-nous être surpris de leur naufrage ! « Les plus lettrés d'entre eux demandent leur pâture intellectuelle aux nouvelles brochures et aux revues en vogue ; les autres se contentent de quelque feuille quotidienne d'un esprit détestable et vivent, au jour le jour, de tout ce qu'elle leur sert.

« Or, je défie de trouver rien de plus perfidement combiné que ces feuilles, et surtout que ces revues, pour amener le doute inévitablement. Sauf de rares exceptions, vous n'y trouverez pas le blasphème insolent, les violences du langage, le cynisme du mauvais ton, les intolérances exclusives. Ce n'est point de

la polémique que font ces écrivains, c'est de la critique. Ils exposent, ils supposent presque toujours sans conclure. C'est un de leurs principes, qu'entre les propositions les plus contradictoires, il n'y a que des nuances, et le lecteur s'accoutume à ne voir que des nuances dans des questions comme celles de la personnalité de Dieu, de la divinité de Jésus-Christ et du surnaturel. Cela n'empêche pas ces hommes de se dire chrétiens dans le sens mal défini d'un christianisme libre, qui laisse subsister le nom de tous les anciens dogmes, en détruisant la chose. Quant à la vieille religion, ils ne l'attaquent pas en face, ils minent sourdement les fondements qui la portent, et conduisent, à l'encontre de sa doctrine révélée, d'habiles parallèles, jusqu'à ce qu'éclate enfin telle proposition qui la ruine de fond en comble, mais toujours sans paraître intentionnellement dirigée contre elle.

« Et, ensuite, quelles fleurs on jette sur ces ruines !... Quels regrets hypocrites on verse sur cette tombe que l'on vient de creuser !... Il y a même telle revue où le même volume présentera un article formellement athée à côté d'un article inspiré par la plus solide orthodoxie. Et les rares concessions faites à la vérité, loin de lui profiter, ne font qu'ajouter des garanties et une séduction de plus aux systèmes erronés.

« Ainsi, le vrai et le faux, le oui et le non, se heurtent, se confondent dans des esprits incapables d'en faire le discernement, jusqu'à ce qu'enfin, déroutés dans ces voies qui se croisent, et fatigués de contradictions, les plus modérés se reposent dans le doute, comme dans la meilleure sagesse (1). »

(1) L'abbé Baunard. *Le doute et ses victimes.*

J'en appelle à la bonne foi des incrédules qui ont ainsi fait leur éducation religieuse ; à qui la responsabilité de leur scepticisme ? J'en appelle surtout à ceux qui marchent sous la conduite de tels chefs ; que prouve ce scepticisme ? Que l'homme est libre d'altérer la santé de son esprit comme celle de son corps par un régime insalubre, mais non, certes, que les malades voient mieux que les bien portants.

Outre la nourriture malsaine, certaines habitudes intellectuelles peuvent être un troisième dissolvant de toute conviction vigoureuse, et, par conséquent, une nouvelle source de scepticisme. Rien ne prédispose davantage à mettre sur la même ligne le vrai et le faux, que d'être exercé à plaider les mauvaises comme les bonnes causes. De là, toute une famille d'esprits qui, étant engagés, par état, à faire valoir le pour et le contre, sont fort exposés à tomber dans le dédain de l'un et de l'autre.

Un écrivain a prêté sa plume à tous les partis, il a combattu dans tous les camps, il a vu les hommes publics sur la scène, il les a vus derrière les coulisses, et il rapporte de ce spectacle la triste conviction que la vie humaine est une comédie, où le blanc et le noir peuvent être soutenus avec un égal succès, et où le plus important n'est point la moralité de l'action, mais l'habileté de l'acteur, surtout le chiffre de ses appointements. N'est-il pas juste qu'après avoir usé sa vie à jouer avec le mensonge, cet écrivain soit puni par la honte de ne plus croire à la vérité ?

Un homme du barreau fait profession de couvrir le crime des couleurs de la vertu, il s'attendrit sur des monstres, il innocente plus de coupables qu'il ne sauve d'innocents. Après de longues années passées à faire mi-

roiter ainsi du même éclat le bien et le mal, il n'est pas rare que le sens moral s'oblitère, qu'on ait en la parole plus de foi qu'en la vérité, et qu'on ne voie dans la religion qu'une cause qui peut être plaidée comme tant d'autres.... avec circonstances atténuantes.

Un homme politique a prêté tous les serments qu'on lui a demandés, et, quelquefois, ceux qu'on ne lui demandait pas; il a composé des discours en l'honneur de tous les régimes; il a servi tous les maîtres, en se moquant de tous les principes; et la vérité outragée par lui sur une de ses faces lui dérobe souvent l'autre. Peut-il se plaindre, raisonnablement, si, en agissant sans moralité naturelle, il perd ses convictions surnaturelles.

Un philosophe se donne la spécialité de créer des difficultés, non de les résoudre; il est heureux, non pas lorsqu'il éclaire l'humanité, mais lorsque, à la façon de Kant, il l'a enfermée dans une impasse. « Je ne suis qu'un Jupiter assemble-nues, disait Bayle, parlant de lui-même, mon talent est de former des doutes. » Bon nombre de ses successeurs n'en font pas davantage, sans en convenir aussi franchement. Que résulte-t-il cependant de cette habitude? que ces hommes tombent de la philosophie dans la sophistique, et qu'ils finissent par ne voir, dans le vrai et dans le faux, que deux illusions de couleur différente, susceptibles d'être mêlées à toutes les doses par une habile prestidigitation de l'esprit.

C'est ainsi que la moralité de l'homme intellectuel peut dépendre de son régime. Il y a un scepticisme, même naturel, bien inquiétant pour la conscience, car on contracte parfois cette maladie, moins pour avoir suivi la nature que pour l'avoir corrompue.

Enfin, les désenchantements de la vie peuvent encore

réduire certains esprits à la douloureuse prostration dont je parle. Si l'homme procédait logiquement, c'est après avoir douté de Dieu qu'il devrait cesser de croire à ses semblables. Par une contradiction inexplicable, mais fréquente, c'est quand il ne croit plus à ses semblables qu'il doute de Dieu, triste sujet de méditation que l'étude de ce travail intime dans les âmes.

Ceux qui ont longtemps commandé sont quelquefois aussi fatigués de la vie que ceux qui en ont abusé; à force de tourner et de retourner l'humanité sous tous ses aspects, ils ont surpris, dans les replis de son âme, des mystères si honteux, qu'ils sont tentés de nier la sagesse de son auteur. Ils souffrent de tant d'injustices, ils se heurtent à tant d'égoïsmes, ils ont fait tant d'ingrats, ils voient tant de mauvais sentiments colorés de bonnes apparences, qu'ils se demandent si, au lieu d'une épreuve sanctifiante sous le regard de Dieu, la vie n'est pas une gageure au plus rusé ou au plus fort. Seule, la foi peut leur faire trouver l'homme grand, même quand il s'abaisse, parce qu'elle voit en lui l'image du Créateur et le prix d'une rédemption infinie.

Seule surtout, l'humilité peut sauvegarder leur foi tentée par les souffrances de l'autorité, car de toutes les autorités, nulle n'a autant le droit d'être sévère que celle de Dieu, et, cependant, il aime cette humanité que nous osons maudire comme si nous n'en faisions point partie! Donc, vous qui vous en prenez au Créateur, parce que vous fûtes blessé par les créatures, vous vous condamnez sans l'atteindre, car vous ne prouvez qu'une chose par vos accusations, que vous avez moins de patience que lui.

Et puis, outre les déceptions du gouvernement, n'y a-t-il pas celles de la bonté elle-même qui peuvent se

convertir en blasphèmes? Les mensonges de la vie, en nous ôtant la foi humaine, mettent en péril la foi divine dans nos âmes. Il y a des êtres francs, ingénus et simples qui s'avançaient dans le monde en souriant, et ne comprenant pas la froide philosophie de la défiance; mais un jour, ayant vu de près le peu de sincérité des amis, le peu de désintéressement des opinions, les petitesses des grands, la servilité ou la mobilité des petits, ils se retournent avec amertume contre les illusions de leur jeunesse, et ils deviennent incroyants par excès de déception. Champfort a dit : « Il faut qu'à trente ans le cœur se brise ou se bronze. » Il n'est pas rare qu'à l'heure où il se brise par la douleur, le cœur se bronze par le scepticisme. Nous l'avons déjà dit : Celui qui ne croit plus à l'amour ne peut croire en Dieu.

Donc, vous qui reprochez à Dieu de ne point fixer en quelque sorte violemment votre adhésion, examinez si vous avez mérité cette faveur, ou même si vous ne lui avez pas fait d'opposition intérieure.

CHAPITRE V.

Excès de raisonnement, absence de sentiment, prédisposition à l'incrédulité.

Un obscur géomètre du dix-septième siècle, ayant assisté à la représentation d'*Iphigénie,* se retourna vers son voisin en disant : *Qu'est-ce que cela prouve?*

Ce mathématicien représente la situation de beaucoup d'intelligences par rapport à la religion; l'envisageant sans cœur, ils ne la voient qu'à moitié, car elle est à la fois lumière et amour, et tandis qu'une partie du flambeau divin se dérobe à leur regard, ils en accusent le flambeau au lieu de s'en prendre à l'insuffisante étendue de leur regard.

Combien d'hommes sont incomplets parce qu'ils ne sentent pas, et combien ne sont incrédules que parce qu'ils sont incomplets!

L'affection, quand elle n'est point malsaine, est un achèvement indispensable de la supériorité, et la supériorité, quand elle est vraie, c'est-à-dire la perfection de la justesse, prédispose à la foi.

Contraste peu remarqué! l'amour déréglé est un principe d'aveuglement. La mythologie avait traduit cette vérité par une image saisissante, quand elle avait jeté

un bandeau sur les yeux de son Cupidon. Au contraire, l'amour bien ordonné surajoute l'intuition du cœur à celle de l'esprit, et c'est la réunion de ces deux foyers qui produit le jour parfait dans la tête des hommes.

Ceci n'est point une dérogation aux lois de la nature, c'en est plutôt la confirmation. Dans la nature, en effet, la chaleur développée à un certain degré produit la lumière; il est conforme à cette économie que, dans un ordre supérieur, le feu engendre aussi la clarté. Il serait curieux de savoir à quel degré baisseraient les connaissances de l'humanité, le jour où lui serait ravi le supplément de lumière qui lui vient de la sympathie.

Je connais bon nombre d'écrivains de revues et de libres penseurs de salon qui se persuadent être incrédules par développement de raison, et qui ne le sont que par indigence de sentiment. C'est que, si notre esprit suffit à donner la raison de la foi, la sensibilité seule nous la fait goûter ; une religion d'amour ne doit-elle pas être l'énigme de ceux qui n'aiment pas ?

Un publiciste contemporain reproche à la foi chrétienne d'être en nous le sacrifice *de la moitié qui pense à la moitié qui pleure*. Coupable subtilité! La moitié qui pleure n'est point dans l'homme l'immolation, elle est l'extension de celle qui pense. Combien de mortels à qui il ne manqua, pour penser avec génie, que d'avoir pleuré davantage ! C'est du cœur, dit Vauvenargues, que viennent les grandes pensées, et comme c'est le cœur qui doute dans la plupart des gens du monde, ajoute le même moraliste, quand le cœur se convertit, tout est fait. Voilà pourquoi si on voit moins la nature à travers un regard

obscurci par les larmes, on voit souvent mieux les choses de Dieu.

Donc, on ignore l'homme quand on croit que son esprit contient toute sa raison. Celle-ci consiste dans une fusion bien mesurée d'intelligence et d'affection, et ces deux choses s'harmonisent si bien l'une par l'autre que celui à qui le cœur fait défaut n'a, par le seul fait, qu'une intelligence mutilée. Cet homme se croit sans illusion, et il est le jouet de la plus grossière, celle d'estimer que la pensée est plus sûre quand elle est privée des rayons de l'amour.

Non, peu de cœur n'est point équilibre d'esprit, c'est diminution de jugement. Est-il surprenant qu'une telle lacune rende moins propre à percevoir les clartés de la foi?

Et les faits déposent en faveur de cette vérité. A quel âge l'homme commence-t-il ordinairement de douter? Quand les paroxismes de la sensation ont tari sa sensibilité, quand les passions ont aspiré en lui la vie du cœur au profit de l'organisme, enfin, quand ses impuissances de sentiment lui ont versé, avec l'épuisement de la sympathie, le germe de tous les scepticismes.

Et, au contraire, à quel âge recommence-t-il à croire? En pleine maturité intellectuelle, c'est-à-dire quand le cœur a recouvré son empire sur la chair, et quand la faculté de sentir, remise de la fatigue des orages, a repris un cours normal. L'automne de la vie humaine est certainement sa saison la plus saine, et l'on a eu raison d'écrire : Si alors la terre est plus triste, on voit mieux le ciel.

Et il n'est pas besoin de la perte totale du cœur pour que notre foi s'en ressente, un simple amoindris-

sement de nos facultés sympathiques la fait vaciller. Il est, dans la vie des croyants eux-mêmes, des phases désolées où le ciel est d'airain et où leur ferveur religieuse est endormie. Alors, ils croient en Dieu comme on croit au soleil par une journée nébuleuse de décembre, quand le soleil ne se laisse ni voir ni sentir. Mais, au moment le moins prévu, l'astre fend les nuages, la chaleur intime renaît, le cœur qui semblait avoir cessé de battre apporte à la foi le contingent d'affection qui la complète, et dès l'instant qu'il aime davantage, le chrétien lui-même croit plus aisément.

Heures privilégiées du retour à la foi vive par les éclairs de l'amour, tout homme, qui a tant soit peu vécu avec soi-même, vous a souvent comptées et bénies !

Certainement, si jamais un génie fut capable de croire fermement par les seules forces de la raison, ce fut le génie géométrique de Pascal. Néanmoins, ce penseur austère a reconnu que Dieu n'arrivait à l'esprit que par une sorte de réflexion, c'est-à-dire après avoir frappé sur la partie affective de l'âme, aussi a-t-il défini la foi, *Dieu sensible au cœur*, et a-t-il formulé cette loi : *On n'entre dans la vérité que par la charité* (1).

Grâce à cette économie, chacune de nos perceptions les plus immatérielles a son siége, ou plutôt son médiateur, dans un de nos organes matériels. L'oreille est en nous le médiateur du son, l'œil celui de la lumière, la main celui du toucher, le cerveau celui de la pensée, et le cœur celui de l'amour et de la foi.

C'est en vain qu'une physiologie matérialiste traite

(1) *Pensées.*

les choses qui sortent du cœur comme étant du vaste domaine de l'illusion. L'homme peut douter de la vérité de ses pensées, plutôt que de la réalité de ses sentiments. En faisant reposer la foi sur l'amour, Dieu l'a fondée sur le plus solide, le plus inébranlable de notre être. Si Descartes avait dit, j'aime, donc je suis, jamais, peut-être, l'humanité n'aurait osé contester la vérité touchante d'un tel *criterium*. Aussi, quand aujourd'hui le crépuscule du rationalisme monte à notre horizon, je reconnais moins en cela un développement de raison qu'un envahissement d'égoïsme. Si Dieu est moins aperçu, ce n'est point parce que les yeux se sont ouverts, mais parce que les cœurs se sont fermés.

Ainsi, quoique selon l'ordre théologique la foi engendre l'amour, naturellement, c'est souvent l'inverse qui se produit; et comme il serait aisé de confirmer ces données rationnelles et expérimentales par des paroles tombées d'en haut, si déjà nous n'avions épuisé ce témoignage! Tantôt j'entends Augustin s'écriant, dans l'extase d'une conviction enivrée de son bonheur : *Aimer, c'est voir*. Tantôt c'est saint Jean nous apprenant que de l'homme à Dieu, le cœur est le principe de la connaissance. Malheureusement les hommes de cœur sont rares, ceux qui croient l'être sont nombreux, et si aucun incrédule ne se récuse, en matière de religion, pour cause de médiocrité de sentiment, c'est par suite d'un amour-propre aussi répandu qu'invincible. Volontiers on parle mal de son esprit, a dit la Rochefoucauld, mais qui donc a médit de son cœur?

CHAPITRE VI.

Trop d'imagination & trop peu de raison, autre manque d'équilibre dangereux pour la foi.

Ceci est la contre-partie du chapitre précédent.

De même que le raisonnement à outrance, quand il n'est point contenu par ce discernement exquis qui vient du cœur, est nuisible à la foi; de même la fougue de l'imagination, quand elle n'est point réglée par le bon sens, amène un résultat identique. D'un côté, c'est l'incrédulité froide des âmes métalliques; de l'autre, c'est l'incrédulité enthousiaste des poètes et des artistes. Voilà comment certains extrêmes intellectuels se rencontrent contre Dieu, et ne le rencontrent pas.

Quelle différence y a-t-il entre une imagination effrénée et un dérangement de cerveau? Où finit le délire de l'inspiration? Où commence celui de la folie? Certes, la raison universelle ne se méprendra jamais sur ce point de démarcation; mais il n'en est pas moins vrai que, de ceci, on peut dire plus véritablement encore que de beaucoup d'autres choses : les extrêmes se touchent. Les matérialistes ont défini le génie une névrose cérébrale. N'y a-t-il pas des incrédulités qui tiennent de la même affection?

Sans doute, le génie ne sera jamais que le sublime du bon sens; cependant, dans quelques arts d'imagination, il semble l'exclure. Faut-il s'étonner, par exemple, si des auteurs accoutumés à créer des fictions, à s'en nourrir, à les vendre chèrement, enfin, à jouer toute leur vie avec le faux, finissent par concevoir des répugnances pour la vérité essentielle? Rien n'est plus antipathique au dogme immuable que la mobile fantaisie.

C'est le caprice de la muse qui est, chez les hommes à imagination, la première raison de leur incrédulité. L'important pour eux n'est pas le vrai absolu, mais celui de la couleur; ils ne sont pas docteurs, mais peintres. Le pour, le contre leur sont chers, pourvu qu'ils en tirent des effets saisissants, et le blasphème n'a souvent de charme à leurs yeux, que parce qu'il représente l'originalité en matière de croyance.

« ...Chaque passion, en passant sur mon âme,
« En tirait un sublime accord. »

Voilà la règle, ou plutôt le dérèglement nonchalant qu'ils suivent. Insensé donc celui qui les écoute comme des oracles, puisqu'ils ne sont que des échos! Il est vrai qu'ils ont rimé des impiétés aujourd'hui; mais attendez, le vent tournera, et, à ce nouveau souffle, la lyre rendra des sons pieux.

Outre le caprice de l'inspiration, les accès de l'impressionnabilité égarent souvent les mêmes génies. Sans doute, une sensibilité normale peut être une boussole pour l'esprit, parce qu'elle est une délicatesse de la raison; mais la sensibilité maladive opprime l'intelligence et la fait chavirer, au lieu de la parfaire. Alors le cœur des hommes, selon l'expression de l'Ecriture, souffre d'une étrange

fantasmagorie ; *cor tuum phantasias patitur* (1). Creusé jusque dans ses abîmes, dévoré de mélancolies incompréhensibles, il pousse vers le ciel des anathèmes dépourvus de bon sens, et il forme des incrédules par désenchantement. Byron, J.-J. Rousseau représentent cette famille d'incompris, touchant par un de leurs côtés au sublime, par l'autre à l'absurde, et blasphémant, bien moins parce qu'ils ont heurté aux énigmes de ce monde, que parce qu'ils y passent sans trop savoir ce qu'ils veulent.

J'en conviens, le tourment du talent dominé par l'imagination peut être une noble inquiétude, s'il est une recherche patiente de l'idéal et une aspiration ardente vers l'infini, et, envisagés sous ce rapport, le poète et l'artiste ont quelque chose de fatidique, j'allais dire de divin. Aussi, quand ils s'emparent des généreux élans de l'humanité pour les ramener à Dieu, qui est leur terme de repos, ils la soulagent du poids de ses sanglots sans issue, et ils l'élèvent en s'élevant; mais, quand ils ne savent pas verser le trop-plein de leurs émotions dans le sein de l'infini, cette fermentation sans débouché brise le vase qui la contient, et, alors, il n'est pas rare que l'homme inspiré tombe de son trépied dans les cellules d'une maison de santé. De là, l'opinion du vulgaire qui considère le génie artistique comme une sorte de station intermédiaire, à égale distance du bon sens et de la folie, et d'où on arrive plus aisément à la folie qu'on ne revient au bon sens. Combien de noms se rangeraient ici sous ma plume pour confirmer l'opinion populaire, si le respect dû à de telles infortunes ne commandait la discrétion !

Il est certain que Child-Harold, Werther, René, Jocelin,

(1) *Eccli.*, 34-6.

Rolla et tant d'autres types du même genre, personnifient l'humanité sous un de ses aspects les plus intéressants ; néanmoins ces grands désolés causent encore plus de fatigue à la conscience que de pitié au cœur. Le cœur, d'abord, éprouve en les voyant l'effet produit par ces enfants pleureurs qui versent des larmes pour le plaisir d'être regardés : ensuite la conscience s'effraye parce qu'ils sont dans une situation tendue, où il n'y a pour eux d'autre issue que le désespoir, s'ils refusent d'adorer.

Souvent, les poètes trouvent le premier parti plus beau que le second, et il y a des âmes naïves qui subissent, à leur suite, cet entraînement vertigineux.

Cependant, quelle est la valeur logique de ces lyriques extravagances? Ne prouvent-elles pas davantage contre la raison des poètes que contre la vérité de la foi ?

Résumons ces deux chapitres en dégageant la moralité qu'ils renferment. Pourquoi certains esprits raisonneurs et voués aux abstractions sont-ils hostiles à la religion ? Parce qu'ils pensent sans cœur. Je me rappelle ici un témoignage de Rousseau qui s'ajoute à tant d'autres : « Toujours raisonner, dit-il, est la maxime des petits esprits.... Un cœur droit est le premier organe de la vérité. »

D'autre part, pourquoi certaines organisations artistiques offrent-elles la même résistance à la religion ? Parce que leur imagination et leur raison, au lieu de former un tout harmonique, constituent un assemblage disproportionné, où l'imagination gouverne.

Suit-il de ces prémisses que l'homme coure la chance de la damnation pour avoir eu trop d'imagination ou trop peu de sentiment ? Non ; seulement il est tenu de choisir pour guides, en matière de foi, des maîtres qui ne manquent ni de cœur ni de raison; il est surtout obligé de se surveiller soi-même, afin de ne rien perdre ni de sa raison ni

de son cœur, puisque ce sont là les deux yeux, à l'aide desquels il plonge sur le monde surnaturel, et qu'avec les deux il voit mieux qu'avec un seul.

CHAPITRE VII.

Influence des milieux sur l'esprit, par rapport à la foi.

La science nous apprend que les milieux réagissent sur les corps qui les pénètrent. Les esprits étant, de leur nature, plus impressionnables que les corps, doivent subir encore davantage cette action subtile. Notre intelligence, en effet, s'imbibe comme l'éponge des courants où elle plonge, et bien des hommes qui se vantent d'être les auteurs de leur incrédulité, n'en sont que les récipients plus ou moins passifs (1).

Une autre loi de la physique établit que la lumière est plus ou moins réfractée selon la différence des milieux qu'elle traverse. La lumière intellectuelle, elle aussi, est subordonnée, dans son mode de transmission, à la puissance plus ou moins réfractive de l'atmosphère.

Quand j'examine quels sont les milieux insalubres où la foi peut contracter une telle maladie, j'en découvre quatre principaux : la famille, l'école, le club ou le salon, et la société en général. L'action de tels foyers

(1) Tome I, chap. 2.

insinue aux idées une sorte de sève corruptrice; l'incrédulité aspirée par cette absorption lente devient en quelque sorte organique, et il faut des miracles de la grâce et des miracles de travail pour en guérir. C'est surtout de l'homme intellectuel que l'on peut dire, qu'il reste du côté où il a versé.

Une pensée nous frappe en commençant d'étudier l'empreinte gravée par ces milieux sur les convictions religieuses; nous répugnons au dogme de l'Eglise, c'est-à-dire à l'idée d'être enseignés et censurés, sans appel, par une autorité supérieure, et nous dénaturons cette croyance, en nous donnant de fausses Eglises quand nous renonçons à la vraie. Tel qui s'estimerait humilié de s'incliner sur la parole de la société catholique, jure sur celle des assemblées les moins infaillibles. Parmi ces oracles de convention, la premier qui se présente à l'homme naissant, c'est le famille.

Quel est celui qui ne porte pas au moral, plus encore qu'au physique, la ressemblance de ses aïeux? La famille ne forme pas nos opinions avec des arguments, mais avec sa parole et son amour, comme fait Dieu lui-même. D'où il suit que son action s'exerce d'une manière mystérieuse qui rappelle celle de la grâce; on pourrait dire une sorte d'inoculation qui se répand dans le sang de l'enfant, et qui éclot dans les idées de l'homme mur, avec l'énergie latente et fatale des dispositions de naissance. Ainsi, de même qu'il y a la foi infuse par le baptême, il y a l'incrédulité infuse par l'éducation, et si les deux phénomènes diffèrent par la cause, combien d'analogies ils ont dans leurs effets! Il ne faut donc pas s'étonner, s'il y a des

esprits qui sont aussi difficiles à redresser que des membres tordus. Ce que fait une mère, sous ce rapport, est si indestructible que l'Eglise elle-même ne peut pas toujours le refaire, quoiqu'elle soit mère, elle aussi; et, en traitant avec cette puissance d'égal à égal, en se laissant même vaincre par elle, Dieu mérite bien qu'une telle défaite ne lui soit pas reprochée, car plus il accorde à notre liberté, plus il honore notre mérite et sa libéralité.

Comment fut déterminée la conversion de saint Augustin? Un peu, sans doute, par les fatigues d'une longue pérégrination dans le faux, mais beaucoup par l'influence de cette tendresse à qui Ambroise avait prédit que le fils de tant de larmes ne périrait point. Un peu, par la gravitation spontanée de son génie vers la vérité abstraite, mais beaucoup par cette sublime apparition de la vérité, sous les traits de l'amour maternel, qui lui fut donnée dans les poursuites suppliantes de Monique.

A tout instant, nous voyons l'histoire des doctrines se mêler et se confondre avec celle du foyer, celui-ci étant le premier laboratoire de celles-là. Lorsque Byron s'éteignit à Missolonghi, le jour de Pâques 1822, tandis que les Grecs chantaient dans les rues : *Le Christ est ressuscité*, le poète ne prononça pas ce nom adorable, qui eût soutenu son agonie de désespéré, mais il mourut en s'écriant : « Ma fille, ma sœur! » objets d'un culte sacré, sans doute, mais qui, tout en menant à Dieu quelquefois, ne sauraient le remplacer!

Et si Théodore Jouffroy a porté, dans son irreligion, ce caractère de désolation qui en fait une sorte de prédication religieuse, à qui fut-il redevable de la gloire de ses remords? C'est de lui-même que nous tenons cette confidence.

« Je me retrouvais sous le toit où s'était écoulée mon enfance, au milieu des personnes qui m'avaient si tendrement élevé, en présence des objets qui avaient frappé mes yeux, touché mon cœur, affecté mon intelligence dans les plus beaux jours de ma première vie. Chaque voix que j'entendais, chaque objet que je voyais, chaque lieu où je portais mes pas ravivaient en moi les souvenirs éteints, les impressions effacées de cette première vie; mais, en rentrant dans mon âme, ces souvenirs et cette impression n'y trouvaient plus les mêmes noms; tout était comme autrefois, excepté moi. Cette église, on y célébrait encore les saints mystères avec le même recueillement; ces champs, ces bois, ces fontaines, on allait encore au printemps les bénir; cette maison, on y élevait encore, au jour marqué, un autel de fleurs et de feuillages; le curé qui m'avait enseigné la foi avait vieilli, mais il était toujours là, croyant toujours, et tout ce que j'aimais, et tout ce qui m'entourait avait le même cœur, la même âme, le même espoir dans la foi; moi seul l'avais perdue, moi seul étais dans la vie sans savoir ni comment ni pourquoi; moi seul, si savant, je ne savais rien, moi seul étais vide, agité, privé de lumière, aveugle, inquiet (1). »

Ces souvenirs d'enfance de Jouffroy combattaient son incrédulité; mais combien d'hommes trouvent des leçons contraires auprès de leur berceau ! Quand le vulgaire voit de grands esprits nier la religion, il est porté à croire que c'est parce qu'ils ont fait quelques découvertes décisives contre elle, et ce n'est souvent que parce qu'ils eurent un père indigne du sacerdoce qui lui était confié. La foi

(1) *Nouveaux mélanges*, p. 103.

nous vient ordinairement, comme le sang, par transmission généalogique, et puisque, en général, la famille fait les incrédules plus qu'ils ne se font eux-mêmes, c'est à tort que l'on reconnaît à leur incrédulité une autre autorité que celle des préjugés d'éducation.

Je sais que l'on peut en dire autant de la foi ; mais ce ne sera point avec la même raison. La famille inculquant de saintes croyances à ses pupilles, obéit à la voix de la nature; la famille qui enseigne des blasphèmes, lui résiste. Or, tout ce qui est d'accord avec la nature s'impose à nos respects, et tout ce qui est dénaturé à notre réprobation.

Après le foyer domestique, l'école est le creuset le plus ordinaire des convictions. Les parents sont discrets dans leur profession d'incrédulité en présence de la famille, soit parce que la pudeur les leur interdit, soit parce qu'ils redoutent les conséquences qu'on en pourrait tirer contre leur bonheur. L'école est moins reservée, d'abord, parce qu'elle n'est pas mère, et ensuite parce qu'elle n'a rien à craindre de l'impiété de ses disciples; aussi, depuis ce fameux instituteur de Véïes, qui, au moment où la ville était assiégée, sortit sous prétexte de conduire ses écoliers à la promenade, et les mit aux mains de l'ennemi ; ils sont nombreux les maîtres qui ont trahi la confiance des familles, en livrant leurs élèves au plus cruel des ennemis : le scepticisme !

Ce n'est point dans la maturité de l'âge, sous les splendeurs d'un ciel sans orage et d'une raison à son apogée, que l'homme commence d'affermir son incrédulité ; il porte, ordinairement, ce jugement difficile à l'école, de treize à dix huit ans, quand ses passions ont la fougue de la jeunesse, et que son esprit a toutes les incertitudes de l'adolescence. Après avoir bâti sa négation en l'air, il vit sur ce

fond mouvant jusqu'au terme de sa carrière, et, parvenu à la vieillesse, il n'est pas rare qu'il nie encore sur son examen de collégien. Ainsi, sous prétexte de progrès, beaucoup d'incrédules rivent leur esprit à des partis pris de jeunesse, c'est-à-dire, à des *à priori* tout gratuits, en telle façon que le christianisme sera pour toujours condamné à leur tribunal, sans avoir jamais été entendu.

Si l'on supprimait, dans notre pays, toutes les incrédulités qui ont pris naissance au lycée, au collége de France, à Saint-Cyr, à l'école Normale, à l'école Polytechnique, à celle des Mines et dans d'autres milieux du même genre, nous resterions presque un peuple de parfaits croyants. Peut-être y aurait-il plus de cruauté que de nécessité à compter les nombreuses victimes à qui l'Université ôta la foi, sans leur donner une moralité suffisante pour en tenir lieu.

Et cette influence n'est point particulière à notre pays. C'est par l'enseignement que les peuples deviennent chrétiens, c'est par là qu'ils cessent de l'être. Quand Silvio Pellico écrivit ces belles paroles, « J'étudiai et je vis qu'un catholique peut, comme le grand Volta, dire humblement son chapelet et rester une intelligence saine, clairvoyante et robuste, » il rendait compte de la réaction que son esprit dut accomplir contre des courants pseudo-scientifiques, où il avait failli sombrer. Si Schiller perdit un instant la foi naïve que sa mère lui avait insinuée, lorsque, placée entre lui et Christophine sa sœur, elle leur expliquait l'Evangile du jour, le dimanche, en les conduisant à l'église, c'est qu'il passa du bourg de Marbach à l'école dite de Charles, en Wurtemberg, ou il paya par le malheur de beaucoup douter, l'avantage d'apprendre peu de chose. N'était-ce pas aussi au souvenir des prêtres qui furent ses maîtres, au séminaire d'Avon, qu'Hégésippe Moreau conçut ce quart d'heure de repentir :

Autrefois, pour prier, mes lèvres enfantines
D'elles-mêmes s'ouvraient aux syllabes latines,
Et j'allais, aux grands jours, blanc lévite du chœur,
Répandre devant Dieu ma corbeille et mon cœur.

Après ces exemples et tant d'autres, l'homme tant soit peu initié aux mystères de l'âme, pourra-t-il trouver étrange que les traces de l'éducation première soient difficiles à effacer! Il est, d'ailleurs, plus aisé de corrompre les esprits que de les guérir, de planter un arbrisseau que de redresser un arbre; c'est pourquoi la religion corrige avec peine des ravages que l'école fait sans efforts. Au commencement, il n'y avait qu'un argument à faire à ce jeune libertin fourvoyé dans le doute, c'était cette grande parole de Bossuet : « Nettoyez à Dieu son temple, il y fera sa rentrée; » mais, aujourd'hui qu'il est ployé, intellectuellement, dans un sens opposé à la vertu, pour remettre d'aplomb cet esprit renversé, il faudrait de ces prodiges dont Dieu est avare, parce que peu de mortels en sont dignes.

Au sortir de l'école, le jeune homme trouve sur ses pas un autre milieu où la foi s'étiole et meurt assez souvent, je veux parler des clubs, des cercles et des salons. Nous n'avons pas signalé en vain, et plusieurs fois, l'influence pervertissante des sociétés secrètes sur leurs affiliés. L'erreur a emprunté à la vérité l'idée de ses catacombes, parce qu'elle trouve dans cette existence souterraine un pouvoir et un charme fascinateurs. Ne revenons pas sur les effets de ce funeste enrôlement. Faisons seulement remarquer qu'il faut que l'incrédulité ait bien peu de prise sur les âmes, pour qu'elle ait besoin de se placer sous la garde du serment. La foi, qui est plus sûre de son droit et de son empire,

ne demande jamais que des promesses au chrétien, et quelle modeste promesse que le *bon propos?*

Les clubs, les cercles et les salons réunissent une population plus nombreuse que les cénacles de la maçonnerie, et ont aussi une influence prosélytique à laquelle peu d'esprits se peuvent vanter d'échapper entièrement. Combien d'hommes qui ne veulent pas croire sur les assertions imposantes de l'Eglise, sont sceptiques sur les dires d'un causeur accrédité dans le monde qu'ils fréquentent.

C'est que les mauvaises compagnies ne sont pas moins redoutables pour la foi que pour les mœurs, et ces mauvaises compagnies se trouvent jusque dans la bonne. D'ailleurs l'incrédulité comme la foi ont une puissance de communication très-rapide, et elles s'exhalent de l'âme qui les renferme ainsi qu'une essence pénétrante. Aussi le contact habituel d'une âme croyante suffit pour rendre nos croyances inébranlables ; au contraire, les malaises et les soupirs d'un voisin sceptique nous font partager ses hésitations. Heureux celui qui sait se préserver de ces émanations contagieuses, et traiter sa foi comme sa santé, en lui ménageant une température toujours propice !

Suivant une locution populaire, les amis se rassemblent parce qu'ils se ressemblent; la réciproque est quelquefois plus vraie, car dans l'ordre des idées religieuses surtout, les amis finissent par se ressembler parce qu'ils se sont assemblés. Tout homme qui connaît bien les cercles littéraires de Paris, sait où et comment, depuis deux siècles, les principaux incrédules le sont devenus. C'est de ces petites Eglises de la libre pensée que naissent tant d'esprits forts qui en forment d'autres ;

or, quand on peut apprécier la légèreté habituelle de ce commerce d'intelligences, on sait quelle est la valeur dogmatique des négations qui en sortent. Autant vaut la source, autant le produit.

« Il y a deux choses, dit le comte de Maistre, dont le souvenir s'efface difficilement, le soleil et les amis. » Je n'en disconviens pas ; mais il est triste de constater que les amitiés intellectuelles laissent, peut-être, dans notre vie, une empreinte plus ineffaçable que celles du cœur ; et s'il y a beaucoup de gens qui pensent mal, ce n'est point parce qu'il y a beaucoup de nuages répandus sur la vérité, mais parce qu'il y a peu d'hommes qui portent à leurs pensées le respect qui leur est dû, en choisissant leurs intimes d'esprit avec autant de soin que leurs amis de sociétés.

Toutefois, il est une société plus étendue que celle où l'homme passe ses soirées, c'est celle où s'écoule sa vie; je veux parler de la grande famille nationale à laquelle il appartient, autre milieu dont il s'imprègne, à son insu, et d'où lui vient encore la foi ou le scepticisme.

Nous l'avons dit, un homme ne peut être châtié éternellement pour le seul crime d'être né sous une zône ou dans une période historique sans religion. Dieu mesure la responsabilité qu'il nous impose aux secours qu'il nous donne ; mais toujours est-il qu'avant d'accorder notre confiance à un coryphée d'impiété, nous devons examiner s'il n'est pas incrédule, parce qu'il sort d'un milieu où tout le monde l'est, et nullement parce qu'il a des raisons puissantes de l'être.

L'esprit public est un immense réservoir de vie intellectuelle où l'on s'abreuve malgré soi, et où l'on puise

la foi ou l'irreligion. Par exemple, depuis 1792 jusqu'à la fameuse journée de Pâques 1802, la France blasphéma, et toute la génération élevée par cette époque impie s'en est ressentie. Que conclure d'une telle apostasie? Que les esprits, alors saisis par une épidémie momentanée, doutaient parce qu'ils étaient malades, mais non certes parce que les *incroyables* du Directoire ou les énergumènes de la Convention avaient plus de raison de douter que la génération suivante. Si l'on passe de France en Allemagne, on est stupéfait du radicalisme audacieux que certaines écoles d'outre-Rhin mettent dans leurs négations. Que prouve cette originalité, j'allais dire cette spécialité tudesque? Qu'elle est capable de pousser sa pointe jusqu'à l'absurde dans la poursuite de l'absolu, mais non que le Dieu impossible de certains rêveurs germaniques soit destiné à détrôner celui de tout le monde. Enfin, si je franchis la grande muraille, je vois les trois cents millions de sujets du Céleste-Empire livrés, dit-on, à un scepticisme presque universel. Que suit-il de cette anomalie? Non point que les croyances de l'humanité sont vaines, mais que c'est le travers des Chinois de ne pas croire, tout comme de porter une queue bizarre, et qu'ils sont un peuple en décadence, non une vedette avancée de la grande civilisation à venir.

Telle est la puissance des milieux sur ceux qu'ils enveloppent, puissance aveugle, qui procède de la simple autorité de l'exemple, c'est-à-dire, d'une mode servilement acceptée, non d'une conclusion logiquement embrassée. Or, de ce qu'un incrédule n'a eu que des fréquentations intellectuelles capables de le pervertir, peut-on déduire un seul argument intrinsèque à l'appui de son incrédulité? *Et voilà pourtant,* lui dirons-nous

en reproduisant une ironie célèbre, *pourquoi votre fille est muette!*

Plus on réfléchit, plus on découvre avec surprise combien l'homme est obligé de manquer à sa raison pour s'émanciper de la foi.

CHAPITRE VIII.

Des esprits absolus demandant la démonstration scientifique de la vérité religieuse.

Chaque ordre de connaissances a ses preuves particulières. Le moyen d'ébranler toutes les connaissances, c'est de chercher à établir les unes par les raisons qui ne conviennent qu'aux autres, ou d'exiger de celles-ci les démonstrations propres à celles-là. Un des premiers, ou plutôt, le premier géomètre du dix-huitième siècle, Euler, avait déjà entrevu la tendance de l'incrédulité à faire une telle confusion, et il établissait cette distinction lumineuse : « Toutes les vérités qui sont à la portée de notre connaissance se rapportent à trois classes essentiellement distinguées. La première renferme les vérités des sens ; la seconde, les vérités de l'entendement; la troisième, les vérités de la foi. Chacune de ces classes demande des preuves particulières pour les vérités qui y appartiennent ; et c'est de ces trois classes que toutes nos connaissances tirent leur origine.

« Les preuves de la première classe se réduisent à nos sens, quand je puis dire : *Cette chose est vraie,*

puisque je l'ai vue, ou que j'en suis convaincu par mes sens. C'est ainsi que je connais que l'aimant attire le fer, puisque je le vois, et que l'expérience me le prouve indubitablement. Telles vérités sont nommées *sensuelles* (ou sensibles), et fondées sur nos sens ou sur l'expérience.

« Les preuves de la seconde classe sont renfermées dans le raisonnement quand je puis dire : *Cette chose est vraie, puisque je puis la démontrer par un raisonnement juste, ou par des syllogismes légitimes...* C'est ainsi que nous connaissons que les trois angles d'un triangle rectiligne font ensemble autant que deux angles droits.... De telles vérités sont nommées *intellectuelles;* et c'est ici qu'il faut ranger toutes les vérités de la géométrie et des autres sciences, en tant qu'on est en état de les prouver par des démonstrations.

« Je passe à la troisième classe des vérités, celles de la foi, que nous croyons parce que des personnes dignes de foi nous les rapportent, ou quand nous pouvons dire : *Cette chose est vraie, puisque une ou plusieurs personnes dignes de foi nous l'ont assurée.* Cette classe renferme donc toutes les vérités *historiques.* V. A. croit sans doute qu'il y eut autrefois un roi de Macédoine, nommé Alexandre-le-Grand, qui s'est rendu maître du royaume de Perse, quoiqu'elle ne l'ait point vu, et qu'elle ne puisse pas démontrer géométriquement que cet homme ait existé sur la terre. Nous le croyons, sur le rapport des auteurs qui ont écrit son histoire, et nous ne doutons pas de leur fidélité. Mais ne serait-il pas possible que tous ces auteurs eussent fait le complot de nous tromper ? Nous avons raison de mépriser

cette objection, et nous sommes aussi convaincus de la vérité de ces faits, au moins d'une grande partie, que des vérités de la première et de la seconde classe.

« Il faut donc, pour les vérités de chacune de ces trois classes, se contenter des preuves qui conviennent à leur nature ; et il serait ridicule de vouloir exiger une démonstration géométrique des vérités d'expérience ou historiques. C'est ordinairement le défaut des esprits forts, et de ceux qui abusent de leur pénétration dans les vérités intellectuelles , de prétendre des démonstrations géométriques pour prouver toutes les vérités de la religion, qui appartiennent en grande partie à la troisième classe (1). »

De tout cela il résulte que, s'il y a force d'esprit à comprendre, il y a faiblesse à vouloir tout expliquer. Demander que la religion se réduise à un théorème de mathématiques est une exigence soi-disant scientifique, mais très-peu raisonnable. Malheureusement, la science de nos jours est une puissance ambitieuse qui ne reconnaît pas de limites à son domaine, et elle fait de la religion une annexe de ses diverses catégories, ou elle l'exclut du nombre des certitudes. « Cependant, savoir qu'il y a des choses que nous ne pouvons savoir, est, en soi, une connaissance aussi précieuse que sûre. Il n'y a point de plus grand service à rendre à la science, que la juste détermination de ses limites (2). »

Encore si la science était complètement formée, on

(1) *Lettres à une princesse d'Allemagne.*
(2) Docteur Chalmers.

comprendrait ses prétentions absorbantes; mais pourquoi s'insurge-t-elle contre nos mystères, alors que ses clartés actuelles succèdent aux mystères de la veille, de même que ses mystères du moment seront les clartés du lendemain.

Au sein d'une existence que les ombres naturelles cernent de tous côtés, pourquoi être surpris que la foi nous impose les siennes ? Quand les dogmes impénétrables ne seraient pas autre chose que l'expression de cette loi, à savoir que l'Océan de la vérité est sans bornes et que, même en avançant toujours, nous ne toucherons jamais les rives, les dogmes supra-rationnels ne se changeraient-ils pas en une croyance rationnelle?

D'où vient donc cette inflexibilité logique qui ne veut souscrire qu'à ce qui est géométriquement démontré? D'un malentendu ou d'étroitesse de jugement. Il y a la démonstration intrinsèque consistant à faire ressortir l'évidence des choses. Il y a la démonstration extrinsèque consistant à établir leur certitude ; cette démonstration indirecte suffit pour fixer l'assentiment de la raison; c'est pourquoi les mystères chrétiens, tout incompréhensibles qu'ils soient, font moins de violence à l'esprit que la négation systématique de leurs preuves. Sans doute, ils sont des vérités cachées; mais peu importe qu'une vérité soit invisible, si elle est certaine.

La dernière démarche de la raison, dit Pascal, est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui surpassent la raison. Cette conclusion finale par où la philosophie va se compléter, plutôt que se perdre dans la foi, est toujours difficile à tirer, et cependant il est plus difficile encore de se dérober à sa nécessité.

On peut dire que la foi à l'incompréhensible fait, en quelque sorte, partie du véritable esprit scientifique ;

d'abord, parce qu'il y aura toujours, pour la science, des mystères de fait, même dans le terrain soumis à ses explorations ; mais aussi, en ce sens qu'il doit y avoir pour elle des mystères de foi, c'est-à-dire un point au-delà duquel elle doit renoncer à voir, parce que là se termine son empire et un autre commence.

« Les limites du monde fini sont celles de la science humaine ; jusqu'où elle peut s'étendre dans ces vastes limites, nul ne saurait le dire ; ce qu'on peut et doit affirmer, c'est qu'elle ne saurait les dépasser. Le monde fini seul est à sa portée, et le seul qu'elle puisse sonder. C'est dans le monde fini, seulement, que l'esprit humain se saisit pleinement des faits, les observe dans toute leur étendue et sous toutes leurs formes, reconnaît leurs rapports et leurs lois qui sont aussi des faits, et en constate ainsi le système. C'est là le travail et la méthode scientifique et les sciences humaines en sont les résultats.

« Ai-je besoin de dire qu'en parlant du monde fini, ce n'est pas du monde matériel que je parle ? Il y a aussi des faits moraux qui tombent sous l'œil de l'observation et entrent dans le domaine de la science. L'étude de l'homme dans son état actuel, personnes et nations, est aussi une étude scientifique soumise à la même méthode que l'étude du monde matériel, et qui peut ainsi découvrir quelles sont, dans l'ordre actuel de ce monde, les lois des faits auxquels elle s'applique.

« Mais si les limites du monde fini sont celles de la science humaine, ce ne sont pas celles de l'âme humaine. L'homme porte en lui-même des notions et des ambitions qui s'étendent bien au-delà et s'élèvent bien au-dessus du monde fini, les notions et les ambitions de l'infini, de l'idéal, du complet, du parfait, de l'immuable, de l'éternel. Ces notions et ces ambitions sont elles-mêmes des faits que re-

connaît l'esprit de l'homme ; mais, en les reconnaissant, il s'arrête, elles lui font pressentir, ou, pour parler plus exactement, elles lui révèlent un autre ordre de choses que les faits et les lois du monde fini qu'il observe ; mais en même temps que de cet ordre supérieur l'homme a l'instinct et la perspective, il n'en a pas, il n'en peut avoir la science ; c'est la sublimité de la nature que son âme entrevoie l'infini et y aspire, c'est l'infirmité de la condition actuelle que la science se renferme dans le monde fini où il vit (1). »

Ainsi le mystère est la loi de la science, parce qu'il en est la borne logique, le domaine de la science se limitant au fini, et le mystère appartenant à la région de l'infini. Or, rien de plus scientifique de la part de la raison que de renoncer à mesurer l'incommensurable.

Sans doute, ce que nous ignorons dans l'ordre scientifique, nous pouvons le restreindre par nos investigations ; au contraire, ce que nous ignorons de l'ordre surnaturel, quoique réductible par le travail de l'homme et par la grâce de Dieu, est à jamais insondable ; néanmoins nous devons le respecter, parce que le suprême effort de la science est de connaître quelles sont les choses qui se dérobent à sa compétence, sans donner moins de garanties à sa raison.

Eh ! n'est-ce point pitié de voir, tour à tour, les mêmes hommes adorer les mystères de la science et mépriser ceux de la religion ?

Le mystère est, cependant, la loi de celle-ci comme de celle-là. Toute religion positive est une manifestation de Dieu à l'intelligence humaine ; or, dans cette manifestation,

(1) Guizot. *Médit. Les limites de la science.*

plus encore que dans l'immensité des cieux et dans celle de la mer, il y a des choses qui restent au-dessous de notre horizon, parce que nous ne sommes point placés assez haut pour les apercevoir. Dans notre économie religieuse, la portion du divin que l'œil embrasse, c'est la révélation; celle qui lui échappe, c'est le mystère. Seule une intelligence vaste comme Dieu lui-même peut le réfléchir en entier. Aussi le Verbe et l'Esprit saint, qui sont la répétition adéquate de son immensité, sont-ils les seuls pour qui il n'y ait pas de mystère; mais, en dehors des trois personnes divines, il y en a pour tous les êtres selon le degré hiérarchique qu'ils occupent au-dessous de la Trinité.

Ainsi, l'incompréhensible est, en matière de foi, une nécessité de notre condition, non pas une poésie superstitieuse des révélations. Interdire à Dieu de réserver des secrets à l'homme, c'est ériger en principe que l'esprit de l'homme doit être à la mesure de celui de Dieu, ce qui implique le blasphème et l'absurde, sous prétexte de rigueur scientifique.

Le mystère n'est-il pas encore une loi de la raison, quoiqu'il la dépasse? Oui, car il n'est pas une chose impossible, ni une chose contradictoire, ni une chose qu'on croit sans aucune raison de la croire, ni surtout une chose opposée à la raison; il est une vérité perçue, quoique non saisie, par la raison, et perçue d'une manière très-conforme aux procédés rationnels. En effet, l'esprit humain, je l'ai déjà dit, reçoit de deux manières les vérités auxquelles il adhère : directement, c'est-à-dire dans leur évidence immédiate; indirectement, ou dans le témoignage qui les garantit.

Combien de croyances, dans notre esprit, n'ont d'autre

base qu'une attestation digne de foi ! Est-ce que l'Eglise ne mérite pas autant de créance sur les vérités surnaturelles dont elle a la garde, que l'historien sur les faits passés, le géographe sur les pays lointains, l'astronome sur le monde sidéral, et tous les autres témoins oculaires sur une foule de vérités que nous acceptons de confiance ? L'essentiel pour croire, ce n'est pas d'avoir vu par soi-même, c'est d'être certain que l'on n'est pas induit en erreur. Sans doute, la raison a droit à des preuves de la part de la foi, mais la raison a aussi le devoir de se soumettre à la foi, quand celle-ci lui a donné ses preuves.

On parle beaucoup aujourd'hui de l'expérience comme base unique de la certitude. « Eh bien ! la foi, dit saint Anselme, occupe dans les choses religieuses le même rang que l'expérience dans les choses naturelles (1). » De même que l'observation fournit à la raison scientifique la matière première sur laquelle celle-ci s'exerce, de même la foi nous révèle les faits divins que la raison classe et théorise, et, de cette sorte, la raison se retrouve jusque dans son adhésion aux mystères, car elle la contrôle avant de l'embrasser.

Est-il besoin de prouver que le mystère est aussi la loi du monde ? Non, car à côté, ou plutôt au-dessous des mystères de Dieu, il y a ceux de l'homme et de la création, qui sont, qui seront toujours les inconnues de la science matérialiste.

« La nature intime des êtres, dit Laplace, nous sera éternellement cachée ; la nature des forces est et demeurera un mystère. » Voilà donc le mystère au-dessus de notre

(1) *De fide Trinit.*, c. 2, cj ; *Proslog.*, c. 1.

tête et sous nos pieds. Nous le portons dans notre âme, nous le portons dans notre organisation, et quand le monde tout entier n'est qu'un grand mystère, jeté dans une immensité qui est elle-même peuplée de mystères, la religion, qui est Dieu parlant et agissant dans l'humanité, serait tenue envers nous à une transparence sans ombres ? Eh, sans doute, je suis étonné de ces nuages ; mais comme je le serais davantage s'ils n'existaient pas !

Encore si l'on pouvait refuser son adhésion à l'incompris sous prétexte de progrès intellectuel, mais il en est la loi indispensable. Certains philosophes reprochent au catholicisme son immobilité dix-huit fois séculaire, sauf à lui reprocher, dans la même minute, d'inventer sans cesse des dogmes nouveaux. Vincent de Lérins leur a prouvé qu'au contraire il se fait, à toute heure, non un changement, mais un épanouissement, une évolution des croyances primitives qui est une sublime conciliation de l'immutabilité divine avec la marche ascendante de l'homme ; c'est le mystère qui accorde ces deux états en apparence contradictoires.

Il est vrai que l'essence du mystère est inaccessible à notre intelligence; mais il me représente une pyramide au sommet de laquelle Dieu seul voit et habite, et qui a des étages plus ou moins illuminés. Libre à l'esprit humain, s'il a des ailes, de gravir ces stations radieuses. Sans doute, il n'arrivera jamais à la plus haute, mais il pourra du moins s'élever continuellement dans cette direction. L'incompréhensible de la foi subsistera toujours, la partie incomprise diminuera sans cesse.

D'ailleurs, cet incompréhensible n'est-il pas encore une loi de la nature humaine? « L'homme est le même

dans la sphère de la pensée que dans celle de l'action, il aspire plus haut qu'il ne peut atteindre; c'est sa nature et sa gloire, et s'il y renonçait, il prononcerait lui-même sa déchéance. Mais il faut que, sans abdiquer, il se connaisse; il faut qu'il sache que, sa force est ici-bas infiniment moindre que son ambition, et qu'il ne lui est pas donné de connaître le monde de l'infini et de l'idéal vers lequel il s'élance. Les faits et les problèmes qu'il rencontre là, sont tels, que les méthodes et les lois qui dirigent l'esprit humain dans l'étude du monde fini ne s'y appliquent point. L'infini est pour nous objet de croyance, non de science, également impossible à rejeter et à pénétrer.

« On a bien des fois et plus habilement que ne le fait, de nos jours, l'école positiviste, prononcé contre la métaphysique — qui pose les problèmes de l'infini — un arrêt de proscription. L'esprit humain ne l'a jamais accepté et ne l'acceptera jamais..... L'homme croit à ces problèmes spontanément et naturellement; il ne lui est pas donné de les saisir et de les mesurer; il ne peut ni les méconnaître, ni les connaître, ni en acquérir la science, ni se défendre d'y avoir foi (1). »

Ajoutons qu'en faisant table rase de la métaphysique comme d'un système d'hypothèses, la science expérimentale commet une grossière inconséquence. N'est-ce pas en vertu de l'hypothèse positiviste que les hypothèses metaphysiques sont supprimées? ¡Et puis, quelle science a reçu de l'expérience une consécration plus authentique que celle-ci, puisqu'elle est un besoin in-

(1) Guizot. — *Ibid.*

vincible et permanent de l'humanité? Le système de l'observation exclusivement physique ne date que de peu d'années, la métaphysique est aussi ancienne que le monde. Il faut bien du temps avant que la première soit aussi expérimentale que la seconde.

Enfin, le mystère ne ressort-il pas, comme une conséquence nécessaire, de la nature de Dieu? L'intelligence infinie, en effet, doit savoir des choses que l'homme ne saurait découvrir. Si nous reconnaissons aux savants le droit de nous enseigner des théorèmes que la foule ne comprendra jamais, qui osera dénier au Maître suprême le droit d'exiger notre assentiment à des conclusions qu'il nous certifie d'ailleurs en nous les proposant.

Certes, s'il y a un axiôme reçu en philosophie, c'est bien celui-ci : que Dieu n'est pas totalement compréhensible. Les principaux mystères du christianisme sur la Trinité, sur l'Incarnation, sur la Rédemption ne sont pas autre chose que l'expression particulière de cette donnée générale. Pourquoi la même idée acceptée par le rationalisme sous forme philosophique, est-elle rejetée par lui quand elle lui est présentée par la révélation? C'est qu'il est difficile à la raison de se révolter sans se contredire.

L'homme a donc beau faire, il ne verra jamais que des phénomènes ici-bas, les substances lui seront toujours inconnues. L'ambition intellectuelle, qui veut tout expliquer, n'est que l'orgueil d'une faiblesse qui ne se connaît pas (1).

(1) Voir, pour complément de ce chapitre, la première partie du chap. 2, tome I.

CHAPITRE IX.

De la versatilité sujette au doute par intermittence.

« L'esprit des plus grands hommes du monde n'est pas si indépendant qu'il ne soit sujet à être troublé par le moindre tintamarre qui se fait autour de lui; ne vous étonnez pas s'il raisonne mal à présent; une mouche bourdonne à ses oreilles (1). »

Telles sont, d'après Pascal, les vicissitudes de l'intelligence appliquée aux choses sensibles. Quelles ne doivent pas être ses variations dans ses rapports avec l'invisible! Le Dieu de l'Evangile a décrit indirectement les oscillations de la foi, quand il a dit à l'humanité : *Encore un peu de temps et vous me verrez, encore un peu de temps et vous ne me verrez plus* (2).

Comme il faut peu de chose, en effet, soit pour assombrir, soit pour illuminer notre horizon intellectuel! Il n'est pas rare que nous soyions, tour à tour, croyants et sceptiques, de même que nous sommes bien portants et valétudinaires, c'est-à-dire suivant la tempéra-

(1) *Pensées.*
(2) Saint Jean, 7-33.

ture et par intervalles. Heureusement, l'incrédulité intermittente n'est qu'une foi souffrante et plus méritoire.

Il est des sources qui ne coulent que de temps à autre, quoique leur réservoir mystérieux ne s'épuise jamais. Ainsi en est-il de la foi de quelques uns; toujours subsistante au fond, elle n'a le sentiment d'elle-même que par moments.

Ces sommeils, plus ou moins prolongés, de notre conviction sentie ont pour causes, tantôt l'instabilité de nos idées, tantôt une manière anormale de nous affecter en présence du divin, tantôt la tentation. Ces trois causes isolées, ou confondues dans des proportions variables, expliquent des phénomènes encore mal étudiés, concernant la vie des croyances religieuses.

D'abord l'instabilité des idées engendre beaucoup de doutes éphémères que nous prenons pour l'absence de la foi, et qui n'en sont que l'épreuve. Il est bon nombre d'hommes qui perdent et qui recouvrent leur foi aussi facilement que l'appétit et que la bonne humeur; ils s'en plaignent au nom de la raison, mais ils sont le jouet de leurs impressions, et tandis qu'ils croient tourner au nord comme la boussole, ils tournent au vent comme la girouette.

Qui n'a connu de ces esprits qui vibrent spontanément, sous les influences les plus contraires ; croyants à l'église, sceptiques au salon; chrétiens en parcourant l'Evangile, libres penseurs à la lecture de Voltaire; changeant de religion comme de journal, et toujours prêts à rendre le dernier son qui les a frappés?

Le devoir de ces intelligences n'est-il pas de se défier de leur premier mouvement, et d'imposer à leurs jugements des quarantaines de sûreté? Au reste, une

telle règle est pour elles obligation de sagesse autant que de conscience; car tout homme qui ne tire point ses conclusions avec cette lenteur préservatrice engage le sérieux de son caractère, et devient, en même temps qu'un croyant ballotté, un esprit caméléon.

Pour que nos jugements sur la religion soient équitables, toutes choses doivent se passer dans notre for intérieur comme à l'audience; par conséquent, quand le doute a porté ses accusations, la raison doit lui répondre, et, après ces plaidoiries contradictoires et le temps nécessaire pour mûrir ses arrêts, la conscience prononcera. Vous qui vous affranchissez de ces formes dans vos jugements anti religieux, vous êtes coupables d'un déni de justice envers Dieu, car vous procédez, à son égard, comme les tribunaux révolutionnaires envers leurs victimes, écoutant l'accusation, et bâillonnant la défense. Aujourd'hui, votre ciel est voilé par des nuages, suspendez vos observations; demain, elles seront plus exactes. C'est une lecture imprudente qui troubla votre foi, par une lecture bienfaisante votre foi se raffermira. C'est une défaillance morale qui vous mit dans les ténèbres, cherchez la lumière qui se dégage des bonnes actions. En un mot, faites par le travail réfléchi un peu de contrepoids aux impressions, et si vous temporisez avant de prendre parti contre la vérité, tenez pour sûr que le temps lui donnera raison.

L'incrédulité n'est souvent qu'une conclusion précipitée. Quelques heures mauvaises de la vie appartiennent au doute, mais son ensemble, ses jours les plus sereins et surtout son agonie appartiennent à la foi.

Outre l'instabilité des idées, il est une autre disposition qui cause en nous les obscurités momentanées : c'est une

certaine anomalie de notre impressionnabilité, en face du surnaturel. Quoique toutes les âmes soient *naturellement chrétiennes,* parce que le christianisme est en harmonie avec les bonnes tendances de leur nature, elles ne le sont point en ce sens que le christianisme les pénètre sans effort, ni qu'elles le subissent sans opposition.

Il est des âmes à qui le sens du surnaturel semble faire défaut, comme à d'autres le sens littéraire, à d'autres le sens musical, à d'autres ce que la phrénologie appelle la bosse de la bienveillance ou celle des mathématiques. A Dieu ne plaise, cependant, que nous regardions l'irreligion comme un instinct insurmontable et une fatalité de tempérament! Non, la foi est semblable à toutes les vertus, ceux qui ne la possèdent point par attrait y peuvent arriver par un mouvement de la volonté, sous l'impulsion de la grâce. De cette sorte, elle devient d'autant plus surnaturelle qu'elle n'est pas une prédisposition naturelle; mais il suit aussi de là que la foi passe, dans quelques âmes, par toutes les vicissitudes qui caractérisent les actes non spontanés : elle s'enflamme ou elle languit, elle vit ou elle végète, selon mille accidents divers. Toutefois, même dans ses états de crise, elle existe, puisqu'elle souffre, et peu importe qu'une âme ne soit pas religieuse par goût; si elle l'est parce qu'elle veut l'être, elle ne l'est que mieux.

Ils sont à plaindre, cependant, ceux qui en sont là. Leur faculté de communication avec Dieu étant naturellement fautive, elle est moins *conductrice* des rayons surnaturels; seulement, dans ce cas, ils devraient accuser l'instrument des éclipses de l'objectif, non l'objectif lui-même. Quand les vérités de la foi se dérobent à notre horizon, pourquoi trouvons-nous plus simple d'admettre leur néant que l'insuffisance de notre organe visuel?

Cependant, que d'hommes sont rétifs envers la révélation par cet unique motif, unissant, dans leur incroyance, une bonne foi d'intention étonnante à des injustices de fait plus étonnantes encore. C'est de tels incrédules que Joseph de Maistre disait : « Rien n'est plus dangereux que les mauvais livres, faits par d'excellents hommes aveuglés ! »

Un jour, tandis que Beethoven faisait exécuter une de ses plus belles compositions, tout à coup l'orchestre cessa d'obéir à son mouvement ; le grand maître se fâcha d'abord, se troubla ensuite, puis il jeta son archet en pleurant, car il s'aperçut qu'il venait de perdre l'ouïe.

Les aveugles dont je parle devraient procéder comme ce sourd sublime, et si, à la première disparition de la lumière, ils se plaignent de la lumière elle-même, réflexion faite, la justice ne leur ferait-elle pas un devoir d'accuser leur conformation intellectuelle ?

Après le peu de fixité de nos idées et l'état anormal de ce qu'on pourrait appeler notre faculté religieuse, la troisième cause génératrice des doutes intermittents, c'est la tentation.

Le doute s'élève, tantôt de la région intellectuelle, tantôt des profondeurs de l'âme ; dans le premier cas, il est raisonné, et il repose sur des allégations positives de l'esprit : nous consacrons cet ouvrage à lui répondre ; dans le second cas, il n'a rien de logique, il n'est qu'une angoisse instinctive de la conscience, et il cesse d'être un acte de raison pour se transformer en tentation. Angoisse cruelle, cependant, car rien ne saurait exprimer l'état d'une âme qui croit à chaque instant entendre craquer l'édifice de ses plus chères

croyances, sans trop savoir d'où vient le souffle qui menace de les déraciner.

Depuis saint Pierre s'écriant : *Seigneur, sauvez-nous, nous périssons* (1), jusqu'à sainte Thérèse communiant pendant près de vingt ans avec dégoût, presque tous les amis de Dieu ont connu cette obsession douloureuse. Pour une journée de Thabor, leur foi fit de longues stations au jardin de Gethsémani : mais au lieu d'être amoindrie par ces épreuves, elle y trouva une consécration et une garantie de plus, car l'auteur et le consommateur de la foi a dit : *Heureux ceux qui ont cru sans avoir vu* (2) !

Un tel doute n'ayant rien de philosophique, il est philosophique de lui opposer la foi agissante et simple dite du bon charbonnier. Les actes chrétiens sont en même temps l'effet et le flambeau de la conviction chrétienne. C'est en se comportant comme s'il ne doutait pas que l'homme mérite de voir finir son doute.

D'ailleurs, répétons à ces désolés de l'incroyance involontaire que Dieu n'a pas établi le siége de nos vertus dans l'intelligence ni dans le sentiment, mais dans la volonté. Voilà pourquoi un homme très-peu chaste d'imagination, de cœur et même de corps peut l'être d'une façon très-méritoire, s'il l'est d'intention efficace. L'amour divin lui-même, dit saint Thomas, ne réside pas dans la sensibilité, il est souvent effectif sans être affectif, Dieu étant le seul être qui se contente d'être aimé, comme nous craignons tant de l'être, par charité. Pourquoi en serait-il autrement de la foi ? Si le simple

(1) Saint Math., 8-25.
(2) Saint Jean, 20-27.

désir d'aimer Dieu est un commencement d'amour, le désespoir de ne pas croire assez n'est-il pas plus qu'une foi ordinaire, puisqu'il est l'expression d'une foi martyre de sa propre humilité :

Concluons et résumons par les paroles d'or d'un grand apologiste :

« Croyez que vous croyez malgré les doutes ; la foi n'est pas le sentiment de la foi. Le sentiment va et vient ; la foi en est indépendante, subsistant sur une base plus stable et plus logique : la parole de Dieu et ses témoignages. Elle est allégée plutôt qu'augmentée par le sentiment; elle subsiste d'autant plus par elle-même qu'elle se contient et qu'elle agit sans ce sentiment ; elle consiste au plus haut degré dans l'intention. C'est une volonté active de soumission et de fidélité. J'ai dit que c'est une lampe qui n'éclaire pas l'horizon, mais le chemin ; j'ajoute qu'elle n'éclaire pas même souvent la main qui la porte ; et alors elle est dans la plus parfaite condition méritoire de la foi.

« Telle n'est pas la foi commune, j'en conviens ; ordinairement la foi a le sentiment paisible et quelquefois très-vif de son objet et d'elle-même ; mais la foi qui est dépourvue de ce sentiment n'en est que plus ce qu'elle doit être de sa nature : que plus méritoire, que plus excellente, que plus agréable à Dieu, qui la contemple avec complaisance dans l'épreuve qu'il lui fait subir ; elle n'est que plus digne et plus rapprochée du but dont elle se croit indigne et reculée : l'union avec son Dieu (1). »

(1) M. Aug. Nicolas. *L'art de croire.*

De tout cet exposé jaillissent deux vérités consolantes : la première c'est que la foi brille en quelques âmes par scintillations irrégulières, comme la lumière des astres, mais que son foyer ne diminue point avec son éclat ; la seconde, que la foi a cela de commun avec la beauté, qu'on peut la porter sans la voir.

CHAPITRE X.

Des doutes produits par la dissipation.

Le royaume de Dieu est au milieu de vous, a dit l'Evangile : vérité capitale au sens mystique, puisque elle indique le recueillement comme condition essentielle de la perfection ; mais vérité non moins importante au point de vue dogmatique, d'où il résulte que beaucoup d'esprits ne s'éloignent de Dieu qu'en vivant loin d'eux-mêmes. Pour bien apercevoir Dieu, il faut considérer du fond de son propre cœur ; si on le regarde du dehors, ce qui arrive quand on n'habite pas en soi, on ne le voit plus directement, mais par une sorte de réfraction qui le défigure.

Il y a en nous ce que l'on pourrait appeler la personne et le personnage (1) ; l'une représente l'homme naturel, l'autre l'homme officiel. Le personnage absorbe quelquefois la personne. Il faut convenir, néanmoins, que le premier a toujours quelque chose de factice ; car il est formé par la position, non par la nature, et quand c'est lui qui fait douter la personne, ce doute est l'effet

(1) *Ibid.*

d'une anomalie plutôt que d'une tendance légitime.

« Tout notre mal, dit la Bruyère, c'est de ne pouvoir être seuls (1). » On ne recule souvent devant aucune peine pour obtenir l'avantage de se fuir. On monte sa vie sur le pied du plus grand tracas pour avoir aussi peu de temps que possible à passer avec soi-même, et quand on est parvenu à créer une sorte de tourbillon autour de son existence, de même que l'on perd un ami dans la cohue, on cesse de voir Dieu à travers les obstacles et les complications de la route.

Il y en a un bon nombre qui croiraient à la vérité, s'ils avaient le temps d'y penser; mais ils sont rares, ces hommes intérieurs dont parle Maine de Biran, qui ont, « dans le plus grand mouvement extérieur un œil tourné vers le dedans, qui sont en présence de Dieu et d'eux-mêmes, et ne perdent jamais entièrement de vue ces deux pôles de leur existence (2). » C'est parce que ces hommes sont rares que les incrédules abondent, car on peut le dire de la diminution de la foi, autant que de celle des bonnes mœurs : « Si la terre est désolée par la désolation, c'est parce que personne ne se recueille dans son cœur (3). »

En tête de cette catégorie d'incrédules, que l'on pourrait définir les sceptiques affairés, plaçons certains hommes politiques. Sans doute leur principale tentation contre la foi vient de leur pouvoir; la force et l'habileté leur donnent souvent raison contre la justice, ils croient à la puissance de leurs calculs plus qu'à la

(1) *De l'homme.*
(2) *Journal intime.*
(3) Jérémie, 12, 11.

Providence ; mais il est, en eux, une source d'incrédulité plus dangereuse que leur pouvoir, ce sont leurs préoccupations. Enfermés, toute leur vie, dans un cabinet que leur pensée ne quitte pas, même quand ils en sortent, ils ne connaissent point Dieu par ses ouvrages, ou plutôt ils ne l'aperçoivent que par son ouvrage à la fois le plus beau et le plus énigmatique : l'homme. A cette vue, bientôt se déclare en eux une philosophie hautaine, et un dédain superbe de leur propre espèce, qui sont des germes de scepticisme. Celui qui regarde le monde avec le sourire de Talleyrand, n'y peut distinguer Dieu, parce qu'il n'y voit que lui-même, c'est-à-dire, la puissance de ses combinaisons. Alors la vie n'est plus pour lui qu'une partie diplomatique à gagner, et l'univers qu'un vaste échiquier, où le premier pion à faire mouvoir, ce sont les principes, s'il faut offrir ce sacrifice à la raison d'Etat. Ajoutez à ces tristes dispositions la sérénité intérieure troublée par le tumulte des affaires, la candeur native flétrie par des contacts empoisonnés, c'est assez pour déterminer une maladie de la raison et du cœur irrémédiablement opposée aux affirmations religieuses.

Et que faudrait-il à ce sceptique de haut parage, pour rentrer dans le vrai avant sa fin? Le temps de se reposer à un foyer vertueux, en pensant un peu moins aux évènements de l'Europe, un peu plus à soi. Le même esprit qui ne réfléchissait pas Dieu dans l'agitation, une fois semblable aux ondes tranquilles, sera un miroir éclatant de la lumière céleste; la Providence qu'il n'avait point aperçue dans la complication des évènements publics, lui apparaîtra dans le sourire de ses enfants et dans les tendresses de sa compagne; en un mot, dès qu'il sera revenu à

lui-même, il reviendra à la foi, car son scepticisme n'est point de l'homme, mais de l'homme d'affaires.

Au nombre des incrédules par dissipation, on peut classer encore beaucoup de travailleurs. Les premiers sont les préoccupés, ceux-ci, les occupés de la libre pensée. Tantôt travailleurs de l'usine et de l'atelier, n'ayant droit, ni au repos du dimanche, ni à celui de la prière, ils doutent, parce qu'ils entendent souvent accuser Dieu, sans jamais entendre sa justification ; tantôt, travailleurs de la spéculation ou de la bureaucratie, passant leurs fêtes religieuses en villégiature, non à l'église, ils calomnient l'Eglise, parce qu'ils en parlent avec encore plus d'ignorance que d'orgueil; tantôt, travailleurs de la pensée, ils deviennent irreligieux parce que le culte de la gloire, de la fortune et de leurs idées remplace pour eux tous les autres, et que, d'ailleurs, leur esprit étant surabondamment nourri, au préjudice de leur âme, toute la puissance affirmative déserte leur âme pour se concentrer dans leur esprit. Alors, les hommes nient parce qu'ils n'ont pas le temps d'approfondir. Ils sont sceptiques parce qu'ils sont distraits, et ils arrivent à méconnaître Dieu, en perdant la connaissance de leurs besoins les plus impérieux.

Après les affairés de la politique et du travail, qui n'a connu ceux des plaisirs ? nouvelle classe d'esprits qui sont toujours dehors, et qui ne peuvent voir, pour cette raison, ce que l'on n'aperçoit que du dedans. Ceux qui font de leur vie un étourdissement, sont-ils fondés à se plaindre de ne pas distinguer les objets? Quand on habite dans ce tohu-bohu qui se compose

des bruits de la coulisse et du salon, du sport et du journalisme, de la politique et du boulevard, de la galanterie et de la mode; quand on ne sait pas vivre sans entendre le bourdonnement de cette fourmillière humaine qui s'appelle la grande ville; quand on ne voit le ciel que par une croisée de la rue de Rivoli, et la nature que dans les arbres du jardin des Tuileries; enfin, quand on cherche Paris jusques dans les villes thermales des bords du Rhin et des Pyrénées, et quand on organise son existence, de manière à ne jamais passer une minute en tête-à-tête avec son âme, est-il si étonnant qu'on arrive à la mort sans avoir aperçu Dieu sur un chemin où l'on ne se voit pas soi-même?

Il est à remarquer que l'homme ne distingue rien qu'à demi en courant; la fixité est pour lui l'attitude et la condition nécessaire de la contemplation. Il en est de Dieu comme de tous les autres objets, il demande d'être regardé pour se révéler; aussi demeure-t-il un mystère pour ceux qui traversent la vie dans une sorte de convoi *express*, et qui ne s'arrêtent pas quelquefois, à certaines stations saintes, pour le considérer avec attention.

Chose bizarre! les hommes les plus *distraits* sont les plus *ennuyés*. C'est pour fuir l'ennui qu'ils se jettent dans la distraction, et la distraction les repousse vers l'ennui. Il y a longtemps que Lucrèce a décrit cette fièvre qui consiste à s'échapper d'une fastueuse demeure pour chercher, sur la place publique, un divertissement qu'on n'y découvre pas; à partir pour la maison des champs, *comme si le feu y était*, et à reprendre, à toute bride, le chemin de la ville, parce qu'on a trouvé sur le seuil l'ennui que l'on voulait éviter. Eh bien! l'ennui, qui est la terreur de certaines natures, pourrait leur rendre la foi quand elles l'ont perdue. L'ennui, en effet, est la réflexion

forcée et, partant, le correctif de la distraction immodérée. Il est encore une sorte de vide dans l'âme, et quand l'âme s'aperçoit que Dieu seul est apte à remplir cette place, elle rentre quelquefois en possession de Dieu, par un besoin instinctif de soulagement.

Heureux ceux qui sont obligés, tantôt par la prison, tantôt par les revers, tantôt par les injustices du monde, de faire une halte dans leur existence, et de sentir ce spleen si redouté de la solitude. Il régénère souvent ceux que le bruit avait dépravés !... La nostalgie qu'éprouvent les âmes exilées de la foi suffirait toute seule à les sauver, si elles avaient le temps de se sonder ; mais combien passent leur vie, avant d'avoir pénétré en elles-mêmes, comme ce roi de Juda qui mourut dans l'ivresse.

D'où vient, par exemple, que les habitants de la campagne sont, en général, plus religieux que ceux des villes? Ce n'est point toujours parce qu'ils sont plus ignorants, mais parce qu'ils vivent plus recueillis. La société de la nature ramène l'homme à soi, tandis que celle de ses semblables l'en fait sortir ; de là vient que la nature ressemble à ces temples dont les ombres mêmes portent à l'adoration, et dont les sublimes harmonies font penser à Dieu. C'est là une vérité décrite dans ses nuances les plus délicates par un grand observateur. « Dans le sein des villes, l'homme semble être la grande affaire de la création ; c'est là qu'éclate son apparente supériorité ; c'est là qu'il semble dominer la scène du monde ou, pour mieux dire, l'occuper à lui seul. Mais lorsque cet être si fort, si fier, si plein de lui-même, si exclusivement préoccupé de ses intérêts dans l'enceinte des cités et parmi la foule de ses semblables, se trouve, par hasard, jeté au milieu d'une immense nature, qu'il se trouve seul en face de ce ciel sans fin, en face de cet ho-

rizon qui s'étend au loin, et au-delà duquel il y a d'autres horizons encore, au milieu de ces grandes productions de la nature qui l'écrasent, sinon par leur intelligence, du moins par leur masse ; puis lorsque, voyant à ses pieds du haut d'une montagne, et sous la lumière des astres, de petits villages se perdre dans de petites forêts, qui se perdent elles-mêmes dans l'étendue de la perspective, il songe que ces villages sont peuplés d'êtres infirmes comme lui ; qu'il compare ces êtres et leurs misérables habitations avec la nature qui les environne ; cette nature elle-même, avec notre monde sur la surface desquels elle n'est qu'un point ; et ce monde, à son tour, avec les mille autres mondes qui flottent dans les airs et auprès desquels il n'est rien ; à la vue de ce spectacle, l'homme prend aussi en pitié ses misérables passions toujours contrariées, ses misérables bonheurs qui aboutissent inévitablement au dégoût, et alors aussi la question de savoir ce qu'il est et ce qu'il fait ici-bas lui vient ; et alors aussi il se pose le problème de sa destination (1). »

Ainsi, tandis que les fantômes s'évanouissent quand on les approche, plus on vit familièrement avec la vérité, plus on la trouve vraie. Au reste, il en est ainsi de toutes les merveilles de ce monde, depuis les beautés de l'art jusqu'à la grandeur des Pyramides. La contemplation soutenue les fait admirer, tandis qu'un regard inattentif ne les apprécie pas.

Fénélon a dit que la seule manière d'être seul, c'est

(1) Jouffroy. *Mélanges philosophiques*, p. 314.

d'être avec soi ; voilà une solitude dont peu d'âmes sont capables, et comme c'est dans cette solitude que Dieu se montre de préférence, je m'explique comment certains esprits ne le voient pas.

CHAPITRE XI.

Des nuages formés par le pessimisme de l'esprit.

L'humeur noire fait, par rapport à certains hommes, l'office du verre opaque qui arrête le rayon solaire; ils trouvent le monde si triste qu'ils ne peuvent croire que Dieu s'en occupe. Aux jours du bonheur, ils étaient attirés vers les conclusions matérialistes par l'ivresse; dans l'épreuve, ils penchent vers le même abîme par découragement, et l'hypocondrie, plus encore peut être que l'ivresse, est pour eux tentation d'incrédulité.

Ne soyons pas sévères à leur égard. L'incrédule par mélancolie est le plus digne de pitié; à d'autres on souhaite des larmes pour laver leurs yeux, celui-ci en a tant versé qu'il en perdit la vue. C'est que la douleur a ses ombres tout comme ses révélations; un larron confesse Jésus-Christ sur le Calvaire, un autre l'y blasphème : preuve que l'homme peut abuser de tout, même de la croix qui a sauvé le monde.

On aurait de la peine à le croire si on ne l'avait constaté : il y a des mortels qui sont réfractaires à l'espérance, et qui caressent en quelque sorte leur désolation. Comme s'ils trouvaient le noir la plus belle des couleurs, ils en mettent sur toutes choses, sauf à reprocher à l'humanité la laideur qu'ils lui donnent, et à

Dieu le mal qu'ils se donnent à eux-mêmes. Ce spleen moral provient ordinairement, ou des revers de la fortune, ou d'une maladie spéciale, ou des défaites de la conscience. Combien d'esprits à signaler, soit à leurs propres défiances, soit à celles des autres, en indiquant la filiation qui relie leur incrédulité à ces causes diverses.

Les revers ont cette triste efficacité d'aveugler quand ils n'instruisent pas, et de nous cacher Dieu quand ils ne nous rendent pas meilleurs. Ils créent, parmi les sujets du gouvernement divin, les mécontents ; or, le mécontent, de quelque domination qu'il relève, est un homme capable de croire à tout et de ne croire à rien ; de croire à tout ce qui peut justifier sa passion contre l'autorité, de ne croire à rien de ce qui peut justifier l'autorité elle-même. Sous ce rapport, on trouve, à tous les degrés de la hiérarchie, les superstitions et l'incroyance de la révolte ; mais c'est la consolation ineffable de ceux qui commandent de penser que Dieu, plus que tout autre supérieur, essuie le même outrage.

Les autres supérieurs, en effet, sont contestés dans leurs qualités, Dieu l'est dans son existence ; car le mécontent de son empire porte, en germe, l'athéisme dans ses murmures, puisque Dieu ne saurait être blâmé sans être renié. Et cependant, quoi de plus injuste que ce mécontentement impie !

Savez-vous pourquoi tel penseur chagrin tient rigueur à la Providence et la bannit de son *Credo ?* Tantôt parce qu'il a grêlé sur ses récoltes, tantôt parce que la Bourse lui a donné de coûteuses leçons, tantôt parce que la mort lui a ravi quelqu'un des siens, tantôt parce qu'il souffre, tantôt parce qu'il s'ennuie. Mais tirerait-il les mêmes conclusions, si les mêmes épreuves, au lieu de tomber sur

lui, affligeaient son voisin ? Dieu, cependant, serait-il plus juste dans le second cas que dans le premier ? Eh ! pourquoi demander en ce monde des félicités qui impliqueraient l'inutilité de l'autre ? Est-ce que l'ordre moral qui fait des saints avec des épreuves n'est point préférable à l'ordre matériel qui ferait des égoïstes en supprimant les larmes ? D'ailleurs, est-il possible qu'il n'y ait ici-bas que des heureux, comme il le faudrait pour justifier certaines exigences ? Sans compter que l'égalité, dans un bien-être nécessaire, serait moins honorable pour nous que les inégalités dans la liberté (1). Soyons donc des victimes plutôt que des automates. Aussi bien, à proprement parler, il n'y a pas d'autres victimes parmi les chrétiens que Jésus-Christ. Quant à nous, nous fructifions lorsque nous sommes à la peine ; tant que nous aurons la terre pour le combat, le ciel pour le triomphe, une vallée de larmes pour exil, un séjour de délices pour patrie éternelle, tout sera compensé, tout sera expliqué, et les esprits moroses qui mutilent un tel plan, croyant avoir à s'en plaindre, demandent l'absurde pour échapper au mystérieux.

Après le pessimisme d'indisposition contre Dieu, il y a le pessimisme de disposition. L'un est produit par les évènements contraires, l'autre par le marasme intellectuel et moral.

L'histoire rapporte que le grand Condé, encore jeune et souffrant des tortures d'un violent amour, éprouva une maladie qui mit ses jours en péril. La maladie, parvenue

(1) Nous avons déjà trouvé sur notre chemin, à l'état de passion, cette accusation contre la Providence qui se représente ici comme effet du pessimisme de l'esprit. Voir t. II, liv. 1, chap. 7 et 8.

à un paroxisme suprême, céda; à cette crise salutaire succéda la convalescence, et bientôt le héros était remis de ses douleurs et de son affection désordonnée. Telle est la révolution soudaine que peuvent opérer certaines perturbations physiques dans notre être moral; il y a du *tempérament* dans bon nombre de blasphèmes, quoique leurs auteurs aient la prétention de n'y mettre que de la raison.

La misanthropie n'est pas étrangère aux paradoxes antisociaux de J.-J. Rousseau, ni aux entêtements rancuniers de Lamennais. Un peu plus, un peu moins de bile noire dans l'organisme, c'est assez pour changer la couleur de nos idées. Il est des états névralgiques durant lesquels on ne peut concilier l'existence d'une Providence maternelle avec ce que l'on endure; il en est d'autres qui inspirent la haine de Dieu et l'ambition du néant; enfin d'autres qui poussent au désespoir, entourant d'un charme fascinateur ce crime qui renfermerait implicitement toutes les négations, s'il n'était la suite d'un délire : le suicide.

Telle est la pente d'une foule d'âmes que la névrose ou la bile ont réduites aux abois. A de telles incrédulités, il faut moins des apologies que de bons médicaments, surtout de l'affection plus que des raisonnements. Quand, l'œil sec et hagard, la tête quelquefois injectée de sang et chargée de pensées sinistres, ces pauvres hallucinés demandent du soulagement, il n'est pas toujours bon de leur prêcher d'abord religion; quoiqu'ils aient un immense besoin de Dieu, ils n'en peuvent presque pas entendre parler. Ce qui leur procure le plus de bien-être, c'est de pouvoir pleurer; aussi, de même que l'on dégage l'organisme en lui ôtant du sang, on guérit quelquefois ces malades en faisant couler leurs larmes. Les larmes qui n'ont point d'issue, comme le sang qui ne cir-

cule pas, causent d'inexprimables ravages, et le seul moyen d'y remédier, c'est de rétablir leur cours.

Combien d'hommes surmenés et égarés par l'épreuve sont ramenés au vrai par ce bienfaisant épanchement : les pleurs! Dès que les humeurs sont en place, que le système nerveux est détendu, que l'âme est affranchie de la douleur aiguë, les saintes vérités recouvrent leur limpide éclat. Aussi, tout ce que Dieu peut demander à ces infortunés, c'est de ne pas conclure contre la foi, tant qu'ils conservent un reste de liberté, et de rester fidèles, au moins par la volonté, jusqu'à ce qu'elle soit opprimée par le mal.

Enfin, le pessimisme anti-religieux peut naître encore de la mollesse des habitudes et de la lâcheté de la conscience. L'estime dont nous pouvons le moins nous passer, c'est la nôtre ; quand nous l'avons perdue, nous sommes souvent moins dégradés que malheureux, et portés à la négation par la prostration morale qui en résulte. Voici la gradation, selon laquelle s'accomplit la corruption de l'esprit par les mœurs : l'homme s'élève, ou plutôt il descend jusqu'à l'incrédulité, par trois échelons bien marqués. Ses défaillances le font douter de soi, le mécontentement de soi le fait douter du devoir, et la difficulté du devoir le fait douter de Dieu. Quand l'homme se méprise, il ne tarde pas à mépriser l'humanité dont il prend la mesure en lui-même, et ses dédains, montant de degré en degré, s'étendent bientôt de l'ouvrage de Dieu jusqu'à son auteur.

Ainsi, le noir, au fond des intelligences, produit l'effet de ces eaux saumâtres d'où s'exhalent les brouillards.

Nous avons consacré beaucoup de place à l'étude des dispositions intellectuelles contraires à la foi ; parce que,

de même que l'anatomie en médecine, la dissection morale est, en apologétique, la base de l'art de guérir. Combien d'incrédules à qui il ne manque, pour reconnaître la vérité, que de se mieux connaître !

Le terrain sur lequel nous allons mettre le pied n'est séparé de celui-ci que par une ligne imperceptible. Les études exclusives, en effet, font partie des vices constitutionnels de l'esprit ; mais, aujourd'hui, cette source de négations a pris de tels développements, que nous sommes fondés à lui donner ici une place proportionnée à ses influences sur l'incrédulité contemporaine.

LIVRE III

DE L'INCRÉDULITÉ

PROVENANT DES ÉTUDES EXCLUSIVES

OU

DU *SPÉCIALISME* SCIENTIFIQUE

CHAPITRE PREMIER.

Inconvénients de la science exclusive, en général, par rapport à la foi.

Les hommes spéciaux sont utiles, les esprits exclusifs sont dangereux. Les études spéciales, c'est-à-dire celles qui mettent en jeu une aptitude particulière de l'intelligence, sans paralyser les autres, sont conformes aux besoins de la nature. Au contraire, les études exclusives qui amassent une sorte de vie congestionnelle sur un point de l'esprit, en laissant le reste dans l'inertie, sont un développement anormal, une excroissance de la vie intellectuelle ; aussi, tandis que la science spéciale fait les hommes éminents, la science exclusive produit les jugements faux.

Cette dernière est la seule que la religion ait à craindre, elle est, du reste, la seule qui lui soit opposée. Sans doute, nos contemporains ont soin de passer à la science la responsabilité de toutes leurs négations, mais la science qui sert de prétexte à ces jeux d'esprit n'est pas la vraie, et c'est, presque toujours, parce qu'elle est exclusive qu'elle n'est pas vraie.

Le savant qui s'est cantonné dans une spécialité ressemble à l'homme enfermé dans une impasse; il voit

une chose, il ne voit plus l'ensemble des choses; son regard peut être profond, il n'est jamais vaste. Or, ce n'est pas la connaissance d'un coin de la création qui la révèle, c'est la vue de ses lois générales et de leurs rapports. Du haut d'un aérostat, on n'a point de peine à comprendre que notre planète soit ronde, parce qu'on distingue la ligne convexe et circulaire de sa surface. Mais si l'on se cloître dans une mine ou dans certaines vallées de l'Hymalaya, jamais on ne pourra voir un globe dans ce qui n'apparaît que sous la forme d'un puits.

Combien de philosophes regardent du fond de ce puits et, pour cette raison, n'aperçoivent que très-imparfaitement le ciel ! « C'est l'harmonie des sciences, dit Bacon, c'est-à-dire cet appui, que toutes leurs parties se prêtent les unes aux autres, qui constitue la grande autorité de la science; mais détachez une branche isolée de ce faisceau, elle sera aisément pliée et rompue (1). » Si elle peut être pliée, c'est parce qu'elle est peu solide. Aussi, dès qu'un naturaliste se prend à raisonner comme si la morale ou la théodicée n'existaient pas, il ne tarde pas à tomber fatalement dans l'absurde, et c'est, presque toujours, au moment où la science se sépare ainsi du sens commun, qu'elle devient irreligieuse.

Sans doute, les représentants de cette science sont quelquefois des voyants de génie; mais il n'ont qu'un œil, j'y reviens; s'ils aperçoivent très-clairement un point donné, ils embrassent moins d'étendue; or, par le seul fait que le champ de la vision est plus restreint, le sens de la vue est plus borné.

« S'il nous était donné de contempler les œuvres de

(1) *De augm. scient.*, t. VII, v. 300.

Dieu dans le monde visible et dans le monde moral, non pas, comme nous les voyons maintenant, par lambeaux et par fragments, mais liés ensemble dans le vaste plan de l'harmonie universelle; sans aucun doute, nous verrions la religion, établie par Dieu, entrer dans le plan général et s'y adapter si complétement, si nécessairement, qu'on ne pourrait l'en retirer, sans que toutes choses fussent aussitôt désorganisées et détruites. La montrer ainsi, pénétrant de son influence l'économie et l'organisation de la nature entière, ce serait assurément la démonstration la plus haute et la plus belle de la vérité (1). »

Voilà le point le plus favorable à la contemplation de la vraie religion. Celui qui pourrait la considérer, non-seulement en elle-même, mais dans ses innombrables relations avec la trame de l'ordre universel, serait celui qui la verrait le mieux. Dieu et ses élus l'envisagent du haut de cet observatoire sublime, et, plus l'homme s'élève par la pensée jusqu'à leur point de vue, plus il comprend l'ineffable panorama qui se déroule sous leurs yeux. Le spécialiste est l'homme le moins capable de ce coup d'œil synthétique, parce qu'il se perd dans les détails.

Et, cependant, on l'a fait judicieusement remarquer, même quand certaines objections de détail seraient insolubles, elles ne sauraient prévaloir contre les preuves nombreuses et décisives de la révélation chrétienne. Tant qu'une vérité aussi nécessaire que celle de la religion conserve de grandes probabilités en sa faveur, pourquoi la rejeter à cause de quelques points encore inexpliqués ? En bonne logique, il sera toujours plus difficile de supposer

(1) Cardinal Wiseman. *Discours sur les rapports entre la science et la religion.*

faux tous les systèmes du christianisme, que d'admettre qu'une objection non résolue aujourd'hui le sera demain. Combien de fois, d'ailleurs, notre vérité n'a-t-elle pas tiré ses preuves du même arsenal scientifique où l'on ramassait des armes pour l'accabler !

Donc, quand les explorateurs de la science exclusive font quelques découvertes, en apparence concluantes contre le dogme ; qu'ils lui donnent le temps de pourvoir à sa défense, le dogme ne se fera pas longtemps attendre sur le terrain où il sera provoqué, et la victoire lui restera. Les sciences naturelles, en particulier, doivent temporiser avant de se montrer agressives contre la foi. « La Bible et la nature sont toutes deux la parole de Dieu et doivent s'accorder. Si quelquefois cet accord semble ne point exister, c'est que l'exégèse du théologien ou celle du naturaliste sont en défaut (1). »

Voilà en effet des antinomies que jamais aucun esprit généralisateur n'acceptera, et, tôt ou tard, les faits viendront justifier de telles fins de non-recevoir. Au contraire, quand vous entendrez le positivisme s'écrier qu'il élimine « l'hypocrisie théologique aussi dégradante quand on l'exerce qu'oppressive quand on la subit, et l'hypocrisie métaphysique plus nuisible et moins excusable (2), » attendez-vous à des conclusions étroites. Cette théorie absolue, consistant à supprimer les sciences qui la gênent pour en avoir plus aisément raison, ne voit pas le monde dans le monde lui-même, mais dans la lentille d'un système, et ne tardera pas à nier toute la partie du ciel qui se trouve en dehors de ce foyer microscopique.

(1) Kurtz. *Bibel und astronomie*, p. 6.
(2) Aug. Comte.

Il est vrai que la théologie et les sciences de la nature se meuvent dans deux ordres entièrement séparés. Ce sont comme les deux hémisphères d'une même mappemonde. Mais le naturaliste qui nie en bloc la théologie, sans la connaître, ressemble à l'Européen qui ne croirait pas à l'existence de l'Amérique, parce que l'on ne voit pas New-York des tours de Notre-Dame de Paris. La théologie, au contraire, admet les sciences qui ne l'admettent pas. Quoique destinée à traiter des vertus révélées, elle étudie celles qui sont l'objet de l'investigation humaine, n'opposant à aucun genre de connaissance l'exclusion préconçue dont on essaie de la frapper. Rome a érigé dans ses universités une chaire de physique sacrée, afin d'étudier les récentes découvertes, dans leurs rapports avec les données de l'Ecriture. Tous les apologistes de la foi s'occupent de préparer les bases d'un concordat entre la science et la Bible. Enfin la révélation tend la main à toutes les aptitudes spéciales de l'esprit humain, heureuse d'harmoniser leurs conquêtes avec son immuable symbole, sauf à n'éditer, pour son compte, que les vérités qui ne sont pas nouvelles, en laissant à la charge des spécialistes les nouveautés qui ne sont pas vraies. Et, cependant, où sont les naturalistes aussi bien informés de nos preuves que nous le sommes de leurs objections ?

La conséquence de telles prémisses n'est pas que les sciences naturelles soient funestes en elles-mêmes, mais qu'elles doivent être accompagnées d'une culture philosophique et morale capable de leur servir de contrepoids. Comme tant d'autres bonnes choses, elles ont besoin d'être corrigées pour ne pas nuire. L'intelligence la plus juste est donc celle en qui les sciences de l'esprit et celles de la matière se déroulent dans un parallélisme harmonieux. En général, les grands savants ont été religieux, parce

que toutes les connaissances marchant de front dans ces vastes esprits, y formaient un bel équilibre. Je ne rappelle point ici l'instruction théologique de Descartes et de Pascal, déjà mentionnée; mais n'oublions pas que Newton passa les dernières années de sa vie à sonder les mystères de l'Apocalypse. Euler a laissé un ouvrage intitulé *Défense de la révélation*. Leibnitz était assez versé dans certaines questions religieuses pour fournir la réplique à Bossuet. Enfin, grand nombre de sommités scientifiques en Allemagne, en Angleterre et en Amérique, sans compter celles de la France, telles que Cuvier, Alex. Brongniart, Binet, Biot, Ampère, Cauchy, Marcel de Serres et de Blainville sont là, pour attester que ce qui éloigne de la foi, ce n'est point la science de la nature que l'on a, mais la science de la religion que l'on n'a pas.

D'où vient, en effet, que tant de petits calculateurs ou anatomistes trouvent l'impiété dans les mêmes études qui arrachaient à Galien des actes d'adoration ? C'est parce que, grâce à une éducation incomplète, ils prennent pour la création entière ce qu'ils en connaissent; c'est, surtout, parce que trop de surcharge d'un côté de leur cerveau, et trop peu de l'autre, fait pencher l'assiette de leur jugement. Je l'ai déjà dit, la lumière elle-même, si elle n'est point répartie et réfléchie d'une manière normale, peut occasionner l'obscurité.

Et je prie le lecteur de ne pas croire que le christianisme plaide une thèse nouvelle, en s'élevant contre la science exclusive. Nos vrais ancêtres ont été des promoteurs ardents du progrès scientifique; seulement, ils le voulaient complet, pour qu'il ne fut pas trompeur. « Comme en agriculture et en médecine, celui-là passe pour le plus expert qui a étudié un plus grand nombre de sciences utiles à ces deux arts, nous aussi, nous devons regarder comme le plus

propre à notre art sublime celui qui fait aboutir toutes choses à la vérité, et tire de la géométrie, de la musique, de la grammaire et de la philosophie elle-même, tout ce qu'elles contiennent d'utile à la défense de la foi. Mais celui qui ne s'est pas instruit avec soin sera certainement méprisé (1). »

Depuis cette déclaration formelle de Clément d'Alexandrie, l'Eglise n'a jamais professé le système de l'obscurantisme. Ses grands oracles, c'est-à-dire ces hommes qu'elle a pieusement nommés ses Pères, furent versés dans les sciences profanes, à tel point, dit Bacon, que l'édit de Julien-l'Apostat, interdisant aux chrétiens les écoles et les exercices littéraires, parut un instrument plus funeste à la foi que les persécutions sanguinaires de ses prédécesseurs. Sans doute, la vérité chrétienne n'a pas un besoin absolu de notre science, mais ce serait à la fois une grande injustice et un grand outrage de penser qu'elle a besoin de notre ignorance.

Nous allons donc entreprendre de montrer la convergence et l'accord des vérités révélées et des vérités découvertes; de celles que Dieu nous a octroyées, et de celles que nous avons conquises. Il ne peut entrer dans nos vues de traiter, *ex professo,* de toutes les sciences dans leurs relations avec le christianisme; il faudrait pour cela des aptitudes encyclopédiques. Nous voulons seulement classer et réduire à des termes précis les objections tirées des connaissances les plus cultivées de nos jours, et, concentrant toute notre ambition dans le modeste rôle de rapporteur, prouver que si la science, à mesure qu'elle avance, n'ajoute pas toujours à la masse de nos pièces confirma-

(1) *Topica oper.*, t. I, chap. 9.

tives ; du moins, *aucune science n'a de vraies certitudes à ériger contre la religion.*

Etablir que le Dieu des sciences est le Dieu de l'Evangile, n'est-ce point la concordance la plus honorable pour les sciences et pour l'Evangile, en même temps que la plus rassurante pour la raison ? Heureux, si nous pouvions communiquer, à quelques explorateurs trop exclusifs du monde physique, ces sublimes sentiments de Kepler, venant de terminer un de ses ouvrages sur l'astronomie.

« Avant de quitter cette table, sur laquelle j'ai fait toutes mes recherches, il ne me reste plus qu'à lever les mains et les yeux vers le ciel, et à adresser mon humble prière à l'auteur de toute lumière. O toi qui, par les lumières que tu as répandues sur la nature, élèves nos désirs jusqu'à la divine lumière de ta grâce, afin que nous soyons un jour transportés dans la lumière éternelle de ta gloire, je te rends grâce, seigneur et créateur de toutes les joies que j'ai éprouvées, dans les extases où me jette la contemplation de l'œuvre de tes mains. Voilà que j'ai composé ce livre qui contient la somme de mes travaux, pour proclamer devant les hommes la grandeur de tes œuvres; ne me suis-je point laissé aller aux séductions de la présomption en présence de leur beauté admirable ? Autant que les bornes de mon esprit m'ont permis d'en embrasser l'étendue infinie, je me suis efforcé de les connaître aussi parfaitement que possible, et s'il m'était échappé quelque chose d'indigne de toi, fais le-moi connaître afin que je puisse l'effacer. (1). »

(1) Kengstenbergs ev. Kirchen-zig. 1830, pag. 411.

CHAPITRE II.

De l'étude exclusive des sciences naturelles relativement aux croyances religieuses.

Entre tous les spécialismes (1) dont j'aurai à signaler la pernicieuse influence, celui-ci est le plus funeste. Sans doute, c'est un grand avantage de connaître les sciences naturelles ; mais c'est un malheur de n'en connaître point d'autres.

L'exploration exclusive des choses physiques porte avec elle une tentation. A force de pénétrer les secrets de la nature, l'homme s'accoutume à penser qu'il ne doit pas y avoir de mystères pour lui ; ensuite, à mesure qu'il explique le monde, il se croit toujours sur le point de découvrir que le monde s'est fait tout seul.

Si la nature n'est pas, pour un esprit, la manifestation de Dieu, elle en est le voile. Aussi la recherche de ses lois fait, tour à tour, de grands adorateurs ou de grands impies. M. Biot a constaté, avec l'autorité de sa longue expérience, que les sciences naturelles ne deviennent religieuses qu'en

(1) Nous demandons grâce pour ce mot qui n'est pas encore dans le vocabulaire, mais que l'usage a suffisamment autorisé.

arrivant à un certain degré de profondeur. Le monde envisagé avec le regard de l'âme porte à Dieu ; étudié physiquement, il n'est pas rare qu'il le cache. En voyant se superposer les couches géologiques de cette planète; en découvrant la route des soleils ; en constatant que les espèces vivantes préludent, par une progression graduée, à la formation de l'homme, le savant, novice ou léger, éprouve, à la fois, un bonheur d'esprit et des angoisses de conscience. Encore un pas, il croit toucher le néant qui gît à la base des choses, et Dieu est supplanté par des forces mystérieuses. Au contraire, le savant consommé et digne de ce nom, réagit, par la raison, contre ce premier froid qu'inspirent à son âme les découvertes naturelles. S'apercevant que les forces qu'il divinisait sont trop bien ordonnées pour ne point procéder d'un suprême ordonnateur, il admire comme des effets ce qu'il adora d'abord comme une cause, et il revient à Dieu avec un élan proportionné à l'écart douloureux qui l'en éloigna. C'est ainsi qu'après avoir étudié la nature, comme après avoir lu un livre dangereux, certains esprits croient davantage et d'autres moins. La faute n'en est point au monde physique, mais aux esprits qui s'aventurent sans boussole dans cette immensité semée d'écueils.

D'où provient l'antagonisme qui existe entre la foi et la culture immodérée des sciences naturelles? De ce que une telle application fausse la rectitude du jugement. Sans faire le procès à la science, Vauvenargues a écrit avec vérité : « Il peut être douteux qu'un grand savoir conduise à l'esprit de justesse. Trop d'objets confondent la vue, trop de connaissances étrangères accablent notre propre jugement... peu de gens savent se servir utilement de l'esprit d'autrui ; les connaissances se multiplient, mais le bon sens

est toujours rare (1). » Il est évident, en effet, que l'érudition mal digérée est plutôt une maladie qu'un avantage. Tout esprit, qui absorbe plus qu'il ne peut s'assimiler, se gonfle, mais ne se fortifie pas. S'il en est ainsi des effets de la science, en général, quelle ne doit pas être l'influence des sciences de la matière sur la rectitude intellectuelle ?

A cette droiture large et souple, qui est le sens commun, elles substituent l'inflexibilité de la raison géométrique. Elles font, en quelque sorte, des intelligences tout d'une pièce qui voient bien devant elles, mais dont la vision est bornée, parce qu'elles ne peuvent se retourner. Tel mathématicien, par exemple, ne comprendra jamais rien à la religion, parce qu'il en cherche les preuves mathématiques qui ne peuvent exister, non les preuves raisonnables. Tandis que la religion se certifie par le témoignage de l'histoire, de la révélation, de la raison philosophique et du sentiment, lui, n'admet que la certitude des chiffres. Exagération de raisonnement qui n'est qu'une diminution de raison ! Sans doute, c'est un de ces hommes trop spéciaux que Montaigne dessinait dans cette spirituelle silhouette : « Ce savant banda si bien son âme à comprendre qu'il emporta son jugement hors de son siége, si oncques plus il ne l'y put remettre, et se pouvait vanter d'être devenu fol par sagesse (2). »

On rapporte que les parents du baron Cauchy, demandant des conseils à Lagrange pour la direction du génie naissant de leur fils, Lagrange répondit : « Ne lui laissez

(1) *Fragments sur les effets de l'art.*, p. 559, édition Didot.
(2) Liv. I, chap. 20.

pas ouvrir un livre de mathématiques avant qu'il ait complété ses humanités. » En indiquant ce plan d'études à un mathématicien de si grand avenir, Lagrange ne se proposait que de le soumettre à la discipline la plus féconde ; mais peut-être a-t-il ainsi préservé la foi de son disciple en même temps que sa justesse d'esprit.

L'abus des sciences physiques déprime encore les intelligences après les avoir faussées. Or, ce que les intelligences perdent en élévation comme ce qu'elles perdent en certitude, est la mesure de leur déviation dans l'ordre des croyances. Sans doute, sous l'empire de telles préoccupations, on fait des découvertes précieuses, mais l'horizon s'étend du côté du sol, et il se rétrécit du côté du ciel. Sans doute, on se livre alors à un mouvement effréné ; mais le progrès s'accomplit dans le sens horizontal plutôt que dans le sens vertical. En un mot, la science donne quatre pieds à l'esprit et lui coupe les ailes ; aussi, l'humanité voyage et ne monte pas. Conséquences dangereuses pour toutes les convictions spiritualistes ; car à force d'analyser la matière, l'homme croit qu'il n'y a pas autre chose dans le monde. La foi ayant été définie l'*argument des choses qui ne paraissent pas*, et la science n'étant que l'étude des phénomènes apparents, la seconde ne tarde pas à décréter l'impossibilité de la première, et on voit surgir des célébrités de laboratoire dédaigneuses de toute vérité qui ne laisse pas un résidu au fond de leur cornue. Certes, si quelques-uns de nos ancêtres du dix-septième siècle ressuscitaient, ils ne ratifieraient pas toute la bonne opinion que nous avons conçue de nous-mêmes ! Faisant la juste part de nos avantages et des leurs, ils pourraient nous dire : Il est vrai que vous marchez plus vite que nous, mais vous ne planez pas si haut ; il est vrai que vous conversez

d'un continent à l'autre, par-dessous les vagues des mers, mais vous balbutiez sur la question de Dieu ; il est vrai que vous arpentez les cieux, mais vous ne connaissez plus leur Auteur; aussi appelez-vous le siècle de la locomotion, non celui du progrès, l'ère de la vapeur, non celle de la lumière.

Je conviens que l'ontologisme des siècles passés tendait, par ses excès, à la négation des corps, comme le matérialisme du jour supprime les âmes ; mais, après tout, Malebranche, voyant les choses en Dieu, faisait plus d'honneur à l'humanité que la science expliquant le monde sans Dieu; et lorsqu'un explorateur célèbre, revenant de ses excursions lointaines, dit au roi de Prusse : « Sire, je viens de chercher Dieu par toute la terre sans le découvrir, » il ravit à l'esprit humain plus d'honneur encore qu'il ne lui en fait, car il prouve que le progrès des découvertes peut aller de pair avec la décadence des idées.

Les sciences naturelles sans correctif éloignent donc l'homme de Dieu, parce que Dieu est en haut, et qu'elles ramènent l'esprit vers le bas ; mais elles produisent surtout cet effet, en inspirant à leurs adeptes des ambitions désordonnées. Un savant qui a expliqué quelques lois inconnues ne peut pas admettre que toutes les vérités ne soient pas explicables. Quand la nature lui a livré ses mystères, il ne permet pas à Dieu de réserver les siens. Il y a plus, les mêmes savants sont tour-à-tour superstitieux en face des mystères de la nature, et sceptiques à l'égard des mystères divins. Si la religion leur dit qu'il y a du feu dans l'enfer, ils sourient ironiquement de ces flammes qu'ils n'ont pas analysées ; mais si la science leur dit que Saturne et Jupiter pèsent tant de kilogrammes, ils font acte de foi comme s'ils avaient tenu les balances. Contra-

diction et infirmité ! Comment se fait-il cependant que la science des choses naturelles, si soumise à la foi dans Descartes, en soit si émancipée dans Laplace ? C'est que Descartes avait les ressources de l'intuition philosophique pour s'élancer jusqu'aux cimes de l'infini, tandis que d'autres, enchaînés par les règles de l'A plus B, ne voient pas au-delà de leur télescope. Or, puisque nous en sommes au télescope, empruntons une comparaison à ce sujet. La science, avec ses deux branches des connaissances spirituelles et des connaissances naturelles, ressemble aux lunettes dont une extrémité rapproche les objets et dont l'autre les éloigne : quand on cherche Dieu par l'étude des premières, on le trouve ; si on ne le scrute que par l'étude des secondes, on le perd de vue. Combien de savants dont le regard en religion ne porte pas loin, parce qu'ils usent de leur instrument d'optique à contre-sens !

Enfin, venons-en à la raison la plus décisive. S'il fut dit de la science qu'elle est une cause d'enflure, *scientia inflat*, les sciences physiques plus que les autres poussent l'homme à l'irréligion par le sentiment exagéré qu'elles lui donnent de son importance. Quand nos ancêtres du moyen-âge faisaient leurs découvertes dans le domaine de la pensée, ils étaient toujours modestes, parce qu'alors la découverte était en Dieu, et que plus ils approchaient de cette face adorable, plus ils se sentaient opprimés par sa majesté. Mais, depuis que l'homme fait ses découvertes dans les fangeuses profondeurs de la création, il s'est posé en rival du Créateur, et quand il a tenu les éléments captifs et frémissants dans ses creusets, il s'est pris à faire le Dieu, suivant l'expression hardie de Bossuet. Eh ! quel est l'acte d'un Dieu par excellence ? semble dire le savant de nos jours ; ce sont les miracles : eh bien, j'ai fait les miens ! Monté sur une nef aérienne,

je me suis promené parmi les astres du firmament. J'ai attaché des ailes à mes proues aventureuses, et j'ai sillonné l'Océan avec la vitesse des oiseaux marins. J'ai attelé le feu à mes chars, et ma course de l'Orient à l'Occident n'a laissé que la trace d'un éclair. En un mot, Dieu créa les vagues furieuses et je les dompte, Dieu créa la tempête et je lui commande, Dieu créa les distances et je les efface !... Ah ! on s'est écrié un jour dans les hauteurs du ciel : Qui est semblable à Dieu ? Je me présente, preuves en main, pour soutenir cette concurrence, car celui-là est le maître du monde qui en fait mouvoir presque tous les ressorts.

Et la science moderne est si pleine de ce rêve fou, qu'à chaque découverte nouvelle, les hommes de peu de foi se regardent pour se demander si Dieu ne va pas être convaincu de mensonge ; et quelques-uns ont insinué au magnétisme de s'essayer à la résurrection des morts, pour voir s'il n'y aurait pas moyen d'en finir avec N.-S. J.-C. Ainsi, l'orgueil des sciences naturelles, tout comme les sophismes de la philosophie, aboutissent au même blasphême : Nous sommes des Dieux, nous sommes des Dieux ! et le crime intellectuel de notre époque ressemble à celui de Satan.

Que faudrait-il à certains savants pour être plus respectueux devant la foi ? Ce sentiment de modestie, cette conscience de leur faiblesse qui est le parfum des grandes âmes, et le plus bel ornement des esprits éminents. Par là, du reste, ils rendraient justice à leur science autant qu'à la religion, car le savoir qui n'a pas de bornes dans ses prétentions, en a tant dans ses acquisitions ! S'il doute de la religion, ce n'est point parce qu'il est étendu, mais parce qu'il est incomplet. Newton, ne prononçant jamais le nom de Dieu sans incliner sa puissante tête en signe d'adoration,

est une preuve que si la tête de l'homme refuse de se courber devant son Créateur, ce n'est point à cause des avantages qu'elle a, mais plutôt à cause de ceux qui lui manquent (1).

(1) Si nous serrons moins la discussion dans cette partie que dans la réponse aux objections philosophiques, c'est parce qu'ici nous sommes obligés de conduire de front l'exposition des faits et les raisonnements apologétiques, et de faire en même temps l'éducation scientifique du lecteur et la réfutation de nos adversaires

CHAPITRE III.

La négation scientifique du jour est essentiellement anti-humaine.

Signaler les périls de notre spécialisme scientifique ce n'est point en montrer les erreurs. Tâchons donc, dans une discussion préliminaire, de ruiner cette autorité par la base, en lui ôtant sa base elle-même. Ainsi, on creuse à la racine d'un arbre avant de le saisir aux branches et de le faire tomber.

Pendant la première moitié de ce siècle, la négation était audacieuse, mais non anti-naturelle : aujourd'hui, l'incrédulité ne considère la nature qu'en dehors de l'homme, et compte pour rien la nature dans l'homme lui-même. La suppression de ce fondement d'observation a fait de la méthode, dite expérimentale, la plus hypothétique de toutes, en réduisant la science actuelle à un vaste tableau des trois règnes mutilé par la tête. Qu'est-ce, en effet, que l'homme, abstraction faite de son âme ? Un mammifère qui n'a sur les autres que l'avantage de savoir les classer, sans avoir le droit certain de leur commander ; un être inexplicable qui a vainement la prétention de tout expliquer.

« Le naturaliste ne connaît que les corps et les propriétés des corps : tout ce qui est au-delà est transcendantal

pour lui, et il regarde le transcendantalisme comme l'égarement de la raison humaine (1). »

« L'étude empirique de la nature n'a pas d'autre but que la vérité, que celle-ci soit consolante ou désolante, qu'elle soit esthétique ou non, logique ou absurde, conforme ou contraire à la raison, nécessaire ou extraordinaire (2). »

Voilà les formules d'une théorie aujourd'hui dominante, qui absorbe ou plutôt élimine à la fois toute religion et toute philosophie. D'après ce délire d'expérimentation matérielle et matérialiste, l'homme ne peut être certain de ce qu'il voit avec l'esprit, tant que les yeux ne lui en donnent point la confirmation. Etrange système, qui accepte même l'*absurde*, s'il est certifié par les procédés positivistes ; qui repousse même le sens commun, quand il n'est ni un *corps, ni une propriété des corps*, et qui reconnaît à l'expérience plus d'autorité qu'à la raison, comme si l'expérience ne tirait pas toute sa valeur du contrôle et de la direction que la raison lui donne.

Elle s'est brusquement accomplie, la transition du naturalisme spiritualiste, idéaliste, qui régnait naguère, à ce naturalisme athée, empirique et brutalement négatif, dont nous venons de transcrire la hideuse formule. Que sont devenus les temps où Kant, Fichte, Schelling, Hégel, en Allemagne, Laromiguière, Royer-Colard, Cousin en France, occupaient l'attention du monde par des spéculations ou des sophismes ontologiques ? Aujourd'hui, toute la philosophie s'est perdue dans l'histoire naturelle et l'histoire naturelle dans un blasphème universel. Souvent on accuse les pouvoirs seuls de la décadence des

(1) Virchow.
(2) Cotta.

croyances, et le reproche n'est pas tout-à-fait immérité. Les gouvernements peuvent déterminer le scepticisme dans les idées par le scepticisme de leur conduite; mais le mouvement scientifique des derniers quinze ans a produit plus de doutes que toutes les oscillations de la politique européenne. D'où viennent donc ces nuages qui se sont levés sur notre soleil ?

Le progrès des sciences naturelles engendra d'abord, au-delà du Rhin, un grand mépris pour la philosophie théorétique de nos derniers cinquante ans. L'empirisme de quelques esprits, positifs jusqu'au terre à terre, réagit violemment contre les maîtres de l'école idéaliste, et, par l'effet de cette révolution, le sceptre de la science passa des mains des philosophes à celles des médecins. Louis Buchner, l'expression la plus achevée et la plus populaire de cette tendance, professa le matérialisme et le dédain des doctrines opposées avec une franchise voisine du cynisme. La conclusion pratique de son système a été déduite en ces termes par Rodolphe Wagner : « Mangeons et buvons, demain nous ne serons plus. Toutes les grandes et nobles pensées sont de vains rêves, des fantasmagories, des jeux d'automates à deux bras, courant sur deux jambes et se décomposant en atômes chimiques pour se combiner de nouveau (1). » Il est vrai que l'auteur renie ces conséquences de sa pensée, mais il ne peut empêcher sa pensée de les contenir. Vainement voudrait-on imposer à l'homme les charges de l'âme quand on lui en ôte l'honneur.

Sous les enseignes de ce radicalisme anti-religieux, mar-

(1) *Discours à l'assemblée des naturalistes et médecins* à Gœttingue.

chent bien des écrivains qui, venus de points différents, se rencontrent dans la thèse de l'incroyance absolue. Schopenhaüer, Feuerbach, Bruno Baüer, Max Stirner, Arnold Ruge, Moleschott, ont varié leurs négations avec une crudité de formes qui donnerait triste opinion de leur pays, si on ne savait que l'Allemagne est à la fois la patrie des bonnes âmes et des esprits audacieux. Les géants de l'incrédulité transcendantale eux-mêmes ont été traités, par ces matérialistes à la mode, de *charlatans d'idéologie* et de *retardataires surannés*. Enfin, on en est venu à trouver l'athéisme un système trop religieux, en ce sens qu'il y a mieux à faire que de nier la religion, c'est de l'oublier (1). Revanche forcenée de l'empirisme contre les excès de la spéculation *à priori!* Dégradation providentielle de l'intelligence condamnée toujours à expier ses blasphèmes par des monstruosités !

De son côté, la philosophie française a rompu avec la tradition spiritualiste de Cousin et de Colard, pour renouer avec Broussais et Cabanis. Bientôt la direction du mouvement négatif a passé de l'école normale à l'école de médecine ; les idées ont fait place à la dissection anatomique ; enfin la métaphysique, la théodicée, la psychologie ont été supplantées par la physiologie animale, et, grâce à des délimitations arbitraires, la notion de la science elle-même a été falsifiée, afin que ni l'âme, ni Dieu, ni la religion n'eussent une place dans ce domaine réservé. Auguste Comte et Littré ont suscité ce courant, entraînant à leur suite bien des disciples qui les surpassent en audace, sans les égaler en talent. Embarrassés des conséquences de leurs principes, les coryphées du positivisme ont vaine-

(1) Arnold Ruge, *Annales de Hallé.*

ment déclaré que, désintéressée entre toutes les écoles spéculatives, leur doctrine était également indifférente au matérialisme et au spiritualisme ; il y a, dans ces atténuations, plus de politesse ou de politique que de sincérité. Quand un positiviste définit l'âme humaine : « l'ensemble des fonctions de la sensibilité encéphalique (1), » qu'est-il autre chose qu'un matérialiste, sans en convenir ? Quand il identifie « *la cause première avec la matière organisée*, » qu'est-il encore, sinon un athée qui a le courage de son athéisme, sans avoir le courage d'en répondre ?

Au reste, c'est en vain que les oracles de cette école cherchent à donner le change sur les conclusions doctrinales de leur système, la multitude a su lire entre les lignes : rien ne prouve mieux l'athéisme qu'ils professent que l'athéisme qu'ils engendrent. Seulement, tandis que les maîtres rougissent de leurs opinions, les disciples s'en glorifient ; et, nous assistons à un débordement d'incrédulité qui donnerait de l'inquiétude, s'il n'en était de ce limon de l'esprit comme de celui des fleuves : il féconde après avoir ravagé.

Une troisième cause a préparé encore les effets que nous déplorons : ce sont les récentes découvertes de l'histoire naturelle. Contradiction étrange ! les mêmes esprits qui trouvent Dieu admirable, quand il met neuf mois à faire mûrir un grain de blé, cent ans à développer certains arbres, plus de temps encore à nous faire parvenir la lumière des astres, ne reconnaissent plus sa providence créatrice dans la croissance primitive de notre globe et dans les transformations successives qu'il a subies. Au lieu d'envi-

(1) *Dictionnaire de Nysten.*

sager l'origine de la vie comme une production divine, ils n'y voient qu'une action des forces physico-chimiques. Selon eux, d'un prototype ou protoorganisme fortuitement éclos, la vie se serait élancée et ramifiée spontanément en embranchements incalculables ; et, après un nombre de siècles plus incalculable encore, ce travail sourd et lent de la nature se corrigeant, se complétant sans cesseaurait fait naître l'homme d'un intermédiaire placé entre lui et le singe, en attendant que l'homme donne naissance lui-même à une espèce supérieure. Ces rêves démoralisateurs, qui étaient dans l'air à l'état d'hypothèse, depuis Lamark, Robinet et Du Maillet, ont revêtu une sorte de justification scientifique dans le système de Darwin, récemment mis au jour. Le naturaliste anglais ayant observé que, sous les influences de la domestication, et de ce qu'il appelle la sélection, les *races* peuvent être modifiées, en a faussement conclu que les *espèces* peuvent être transformées (1). Cette grave erreur enveloppée d'un grand prestige d'exposition et présentée avec les réserves d'une modeste impartialité, a puissamment accrédité la perverse imagination de notre origine simienne. Seulement, tandis que Lamark et Darwin plaçaient encore Dieu à la racine de l'arbre de la vie universelle, leurs commentateurs n'ont donné à celui-ci d'autre sein natal que la boue, de telle sorte que si nos derniers parents ont été les gorilles et les chimpanzés, les premiers furent les infusoires des marécages quaternaires ! Conçoit-on les immondices d'une antique végétation, macérées dans les eaux de quelque antique déluge, produisant le germe su-

(1) *De l'origine des espèces*, par Darwin.

blime prédestiné à devenir le génie de Bossuet, le cœur de saint Vincent de Paul, l'âme de Jésus-Christ ?

Honteuse concupiscence celle qui incline l'homme vers les mystères qui lui manquent de respect, parce qu'ils le dispensent de la pénible obligation de se respecter !

Voilà les sources du mal; Dieu seul en connaît l'étendue. Avant d'étudier les groupes divers de négations que ces négations générales supposent, établissons une thèse préjudicielle contre tout l'appareil scientifique du jour, en ce qu'il renferme de contraire à la foi. Du reste, ce procédé est encore plus positif que celui de la partie adverse, car nous allons fonder sur les faits de l'humanité le criterium de notre défense. Seulement, les adversaires tronquent l'humanité pour les besoins de la cause, et nous allons restaurer l'intégralité de ce témoignage. Toute la méthode expérimentale repose sur cette donnée, qu'il n'y a de certain que l'évidence physique et les lois qui en dérivent. Mais l'évidence physique n'a d'autorité qu'autant que la raison la constate et en détermine les conditions et les limites. Donc, ce n'est point en dehors, c'est dans l'esprit de l'humanité, que l'expérimentation place la base de ses affirmations (1). Cela posé, voici la nature humaine qui se présente, demandant pour toutes ses facultés le privilége, reconnu à sa seule intelligence, de servir de fondement à la vérité. Notre nature n'a pas, en effet, que des évidences matérielles à la disposition de son jugement, elle a des évidences de sentiment, des évidences de dignité

(1) Ne pas confondre cependant l'Ecole expérimentale proprement dite, représentée par M. Claude Bernard, dont le déterminisme n'exclut aucune des sciences par où l'esprit peut remonter à Dieu, avec la méthode positiviste, qui, après quelques pas, s'embourbe dans l'ornière du matérialisme athée.

personnelle, des évidences de bon sens et des évidences morales, qui sont pour elle une règle absolue de certitude. Or, c'est tout dire au désavantage de la négation scientifique, de la montrer en état d'opposition à toutes ces évidences. La nature étant la même dans l'homme et hors de l'homme ne saurait se contredire ; aussi, dès l'instant que notre connaissance du monde donne des démentis à celle que nous avons de nous-même, la première, qui est toujours plus ou moins douteuse, doit se subordonner à la seconde dont nous ne pouvons pas douter. Ce n'est pas ce que font de nos jours les sciences dites naturelles. Aussi la meilleure preuve qu'elles expliquent mal la nature, c'est qu'elles sont un attentat contre la nature humaine, impliquant par rapport à celle-ci, le *déshonneur,* la *déraison,* la *barbarie,* l'*immoralité,* et, partant, le renversement total de l'économie rationnelle.

I

Pascal a écrit : « Il est dangereux de trop faire voir à l'homme combien il est égal aux bêtes, sans lui montrer sa grandeur; il est encore dangereux de lui faire trop voir sa grandeur sans sa bassesse. Il est très-avantageux de lui représenter l'un et l'autre (1). » Seul, le christianisme maintient l'humanité dans cet équilibre difficile. En dehors du christianisme, l'homme tend, ou à supprimer Dieu, ou à

(1) *Pensées.*

se mettre à sa place, et, par le fait, il descend de toute la hauteur qu'il usurpe au détriment de son Auteur : contraste curieux à étudier !

Le christianisme, qui se réduit au dogme d'un Dieu fait homme, est, pour nous, une source de grandeur. L'anti-christianisme, qui vient se résoudre dans le système de l'homme fait Dieu, ne nous exalte que pour nous humilier. Dans le premier cas, Dieu est le principe et la fin des choses, et la règle des croyances et des devoirs se nomme la théologie. Dans le second cas, l'homme est le seul Dieu de ce monde, et la première de toutes les sciences se nomme l'anthropologie ou l'*humanisme*. Eh bien ! l'homme s'abaisse, dans la réalité, de toute l'élévation qu'il s'attribue dans ses erreurs. S'il consent à se regarder comme une créature façonnée par une main divine, déchue par sa propre liberté et rachetée par un sang réparateur, il grandit jusqu'à des proportions surnaturelles. Au contraire, s'il s'arroge la divinité ou s'il la nie, il va expérimenter, dans une misère sans nom, le châtiment des anges foudroyés. C'est en ce sens que se vérifie la parole d'un profond penseur : « Celui qui fait l'ange fait la bête (1). » L'histoire nous fournit de mémorables exemples de telles déchéances.

Vers la fin du dix-huitième siècle, Dieu ayant été nommé dans une lecture faite à l'Institut, Cabanis, transporté de colère, demanda que jamais ce nom ne fût prononcé en si savante compagnie. A quelque temps de là, un physiologiste de la même école étant sommé de répondre à cette question : qu'est-ce que l'homme? il le définit : un tube percé par les deux bouts.

Dieu était vengé.

(1) *Ibid.*

Pendant une grande partie de ce siècle, le panthéisme, c'est-à-dire, la divinisation de l'homme par le dogme de l'unité de substance a été l'opinion accréditée par la philosophie de l'absolu. L'Allemagne s'est enivrée la première des fumées de cette doctrine ; elle a passé la coupe à la France et au reste de l'Europe, qui en ont eu, un instant, le délire. Mais, à peine les idéologues d'outre-Rhin avaient dit : Nous sommes des Dieux, que les matérialistes leur répondaient : Nous sommes des bêtes. Burmeister ne craint pas d'écrire : « Le corps humain est une forme modifiée du corps animal; l'âme humaine est une âme animale renforcée. » Et Charles Vogt ajoute : « L'homme n'a pas d'avantage absolu sur l'animal, sa supériorité intellectuelle sur ce dernier n'est que relative. »

Voilà comment l'humanité tombe au-dessous de sa place quand elle affecte de s'élever au-dessus.

A cette vue, je me rappelle la majesté d'Adam naissant d'un souffle divin et institué roi de l'univers ; je le contemple dans sa souveraine attitude, les pieds sur la terre, le regard au ciel, en signe de la double prédestination qui lui donne le monde présent en propriété, le monde futur en héritage; enfin, je l'admire sortant de Dieu par la création, reconquis à Dieu par la rédemption, réuni éternellement à Dieu par la glorification, et, après cela, le choix de mon symbole est arrêté. La doctrine qui m'insinue le mépris de moi-même et de mes semblables est méprisable. Au contraire, celle qui les relève et me relève commande mon respect. Au reste, en suivant une telle loi, je ne fais que suivre la pente de mes propres contradicteurs, car, « ceux-là même qui égalent les hommes aux bêtes veulent encore être dans leur estime. C'est là pour eux la plus belle place du monde. Nous avons une si

grande idée de l'âme de l'homme que nous ne pouvons souffrir d'en être méprisés. C'est ainsi que les organiciens se contredisent eux-mêmes par leur propre sentiment (1). »

Qu'est-il résulté de ce crime de l'humanité contre sa propre dignité ? Que moins elle se respecte, plus elle s'estime, et que plus elle s'accorde d'estime, moins elle en accorde, parce qu'il ne lui en reste plus à donner. De là, une vraie épidémie de mépris universel. Les contempteurs, aujourd'hui, ont remplacé les héros et les saints. Et quand l'humanité se prodigue ainsi le dédain, elle ne fait que se rendre justice ; car que peuvent mériter ici-bas les mouvements d'un singe parlant, guerroyant et gouvernant, sinon un peu de curiosité quand il réussit ses tours, et, quand il les manque, les persifflages des spectateurs ?

Cependant, il ne suffit pas à l'homme d'insulter son espèce. Lorsqu'il ne voit plus en elle qu'une collection d'animaux, il a besoin de s'adorer. Le besoin de l'adoration l'ayant toujours possédé et aucun autre objet que lui-même n'étant digne de cet honneur, pourquoi se le refuserait-il ? C'est pourquoi Feuerbach propose de substituer à la religion l'*anthropolâtrie,* c'est-à-dire le culte de l'homme à la place du culte de Dieu, en attendant que Max Stirner se moque de ce Dieu-humanité, comme de la dernière superstition, et prêche l'*autolâtrie* sous cette devise : *Quisquis sibi Deus,* chacun est à soi-même son Dieu. Que le vrai Dieu nous garde à jamais de l'application sociale de ces perverses inventions, si toutefois la société et de pareilles expériences sont compatibles ! Ere effrayante, durant laquelle l'homme pourrait se prévaloir

(1) Pascal, *Pensées.*

de son titre de Dieu pour revendiquer tous les droits, et de ses immunités d'animal pour décliner tout devoir, car à l'instant où il se croit incapable de la vertu, il a raison de s'en croire dispensé.

En ravissant à l'homme sa dignité d'origine, l'incrédulité scientifique du jour lui fait perdre, par voie de conséquence, la dignité morale, car elle le familiarise avec trois erreurs monstrueuses, je veux parler du déicide, du suicide, de l'homicide doctrinal.

Il est un forfait plus grand que celui d'attenter à la vie de ses semblables ou le fratricide, plus grand que celui de tremper ses mains dans le sang de ses parents ou le parricide : c'est celui qui consiste à attaquer l'existence de Dieu, c'est-à-dire le déicide. Cet excès est virtuellement renfermé dans la doctrine de l'athéisme, car un tel blasphème implique la doctrine de lèse-divinité. Eh bien, voici la décadence caractéristique de notre temps. Tandis que la négation idéaliste de Dieu se déguisait, comme si elle eût rougi d'elle-même, la négation matérialiste s'affiche avec une sorte d'ostentation. Autrefois, la philosophie parlait encore de Dieu, après avoir essayé de l'anéantir, comme pour décliner l'opprobre d'un pareil excès; aujourd'hui elle gourmande ses anciennes pudeurs, et, faisant du cynisme une sorte de franchise dépravée, elle s'écrie, tantôt : « Dieu est un tableau vide, sur lequel il n'y a point d'autre inscription que celle que tu veux y mettre (1). » Tantôt : « Que tu adores Jéhova ou le bœuf Apis, ton ombre ou le *flatus ventris,* c'est tout un,

(1) Buchner.

Dieu est le domaine de la fantaisie (1). » Tantôt, — et je rougis de penser que notre langue a servi d'expression à un tel blasphème : — « Dieu, c'est le mal (2). » Enfin, que penseraient Newton, Descartes, Kepler et tous les religieux fondateurs de l'astronomie, s'ils entendaient une postérité de pygmées répéter sans preuves comme sans respect : « Les cieux ne racontent plus la gloire de Dieu, mais celle de Laplace (3). »

L'anéantissement du moi est encore une tendance désordonnée de notre spécialisme scientifique. Le monde reproche parfois à la mortification chrétienne d'être un suicide, c'est une méprise. Diminuer en soi la vie du corps et accroître celle de l'âme, c'est vivre surabondamment et non pas mourir. Le véritable suicide, c'est l'organicisme, car il est l'embrassement éternel du néant. En effet, le matérialiste qui a dit *à la poussière et aux vers : Vous êtes mes frères et ma sœur ;* qui s'est écrié : *Je mourrai, et qui a tressailli d'allégresse,* voilà celui qui se tue à jamais ! Et ils sont nombreux, aujourd'hui, les penseurs qui contestent la possibilité de l'immortalité individuelle, peut-être, parce qu'ils ont de bonnes raisons de la craindre ! Moins les hommes méritent de se survivre, plus ils affectionnent le néant. Aussi, une certaine rage de destruction personnelle possède les disciples de la nouvelle doctrine. Il semble qu'on les injurie en leur accordant l'honneur de penser, après qu'ils n'auront plus de cerveau ; ils tiennent essentiellement à leur noblesse d'*homme-machine*, d'*homme-plante,* et autres généalogies qui les placent au-dessus des orangs-outangs pour l'intelli-

(1) Feuerbach.
(2) Proudhon.
(3) Voyez Janet, *Matérialisme contemp. en Allemagne.*

gence, mais bien au-dessous des baleines et des éléphants pour la longévité. Ce que les spécialistes de France et d'Allemagne ont écrit, pour établir que, d'après les lois de la nature, *tout ce qui naît doit mourir*, ne peut être reproduit; le sens moral défaille à un tel labeur. D'ailleurs, les expositions sans voile de l'extravagance ou de la perversité sont un spectacle dangereux; en s'instruisant de ses propres abaissements, l'homme se familiarise avec le monstrueux et court risque de s'y attacher.

Et remarquez que la négation scientifique fait aussi bon marché de la vie d'outre-tombe dans le reste des hommes que dans ses auteurs. Comme elle procède de l'esprit du mal qui fut homicide dès le commencement du monde, on dirait qu'elle implique, avec la haine de Dieu et du moi, celle de l'humanité. Aussi, ses adhérents admettent volontiers que les molécules du corps vivent toujours, mais ils condamnent en nous le principe de la vie à s'éteindre à jamais. A leurs yeux, le dernier mot de la destinée future est dans cette maxime gravée sur la porte des cimetières par Chaumette : « La mort est un sommeil éternel. » Ils font dire au représentant d'une tribu de sauvage interpellant un missionnaire chrétien : « Vous prétendez que je suis immortel, pourquoi mon chien et mon bœuf ne le sont-ils pas?... Quelle est donc la différence entre l'homme et l'animal? Aucune, si ce n'est que l'homme est un plus grand fourbe (1). » Enfin, ils semblent piétiner avec bonheur l'humanité dans les tombes comme pour l'empêcher d'en sortir; mais l'humanité frappe malgré eux à la porte de sa prison, et quand la nature physique est couchée dans la fange, la nature morale, secouant ce hideux suaire,

(1) Buckhner.

répond invinciblement à la dissolution : *J'attends la résurrection et la vie du siècle à venir !*

Ainsi, quoi qu'il en soit des intentions sentimentales des incrédules, leurs théories sont inhumaines. L'un d'eux a osé écrire que *la foi est contraire à l'amour;* je voudrais bien savoir la philanthropie qu'il y a dans le dogme de la douleur sans espérance et de l'impunité éternelle des scélérats !

La négation contemporaine rabaisse, avec la dignité originelle et la dignité morale, la dignité intellectuelle de notre espèce. On se demande souvent pourquoi les hommes illustres qui meurent aujourd'hui ne sont pas remplacés, et pourquoi notre siècle, glorieux dans sa jeunesse, est menacé de porter le stigmate de la médiocrité dans ses derniers jours ? C'est que les grands talents ne sont souvent que l'expression de la haute conscience que l'homme a de lui-même, et que, pour se donner des ailes, le génie se doit croire prédestiné à monter au ciel. L'art, la poésie, l'éloquence, la littérature, tous les dons qui tiennent de l'inspiration, en un mot, sortent de l'âme et ne sauraient exister quand l'existence de celle-ci est mise en question .

Les hommes politiques attribuent toujours aux influences politiques la décadence intellectuelle des nations ; mais, sous ce rapport, le despotisme n'a pas commis tous les crimes qu'on lui impute, pas plus que la liberté n'a fait tous les prodiges qu'on lui attribue. Ce sont surtout les doctrines qui fécondent les pensées d'une génération. Le siècle de Louis XIV n'avait pas les émotions de la tribune et du forum pour l'inspirer, et, cependant, il compte parmi les plus grands dans les annales de l'esprit. Le siècle d'Auguste fut le tombeau de la liberté romaine, ce

qui ne l'empêcha pas d'être le berceau d'Horace et de Virgile. Mais, au temps de Louis XIV et d'Auguste, les âmes étaient encore croyantes, et, par suite, les esprits étaient puissants. C'est à tort, en effet, que la foi serait regardée comme une entrave intellectuelle; son poids est pour l'intelligence ce qu'est pour l'oiseau celui des ailes : elles le chargent, mais elles le font voler. Souvent on accuse le despotisme du premier empire de l'infériorité littéraire ou philosophique de cette période. Sans doute, la sève, alors dépensée dans de gigantesques luttes à l'extérieur, aurait pu enfanter des chefs-d'œuvre, si elle s'était concentrée à l'intérieur. Mais le terre à terre de l'esprit français pendant l'ère impériale doit être attribué, surtout, à la philosophie régnante. La France sortait des leçons d'athéisme données par le dix-huitième siècle et par la révolution; sa pensée ne pouvait s'en relever de sitôt, et elle demeura paralysée jusqu'à ce qu'une grande réactions piritualiste vînt lui rouvrir la vue et le chemin des cieux. Quand le matérialisme eut fait son temps, les esprits éminents reparurent avec la foi qui est leur atmosphère indispensable. Poètes, orateurs, philosophes, historiens, sortirent des étreintes où le sensualisme de Condillac enchaînait l'essor national, et composèrent cette belle pléiade dont les derniers survivants nous inspirent tant de respect, dont les derniers morts nous laissèrent un deuil si profond.

Depuis quelques années, une invasion nouvelle de naturalisme ayant submergé le domaine de la pensée, les sciences de la matière ont encore opprimé et stérilisé les facultés intuitives de l'esprit. A cette vue, quelques-uns ont accusé d'une telle déchéance le scepticisme des pouvoirs, d'autres celui des peuples ; mais la cause principale est dans une évolution scientifique qui tend à faire de ce

monde une exposition permanente des trois règnes, non le vestibule d'une plus haute patrie. Sous l'empire de la foi, il y a des voyants ; le matérialisme n'élève que des ingénieurs. Avec la foi, l'homme chante, prie, espère et aime ses semblables ; sans elle, il s'agite, il calcule, il jouit et méprise ; et, quand les choses en sont là, si le monde produit encore de grands naturalistes, c'est sa honte plutôt que son progrès, car cela prouve que, ne voyant plus rien du côté du ciel, l'humanité étudie, affectionne et embrasse la terre comme son sein maternel et son seul paradis.

Enfin, il n'y a pas jusqu'à ce que l'on pourrait appeler notre dignité animale, qui n'ait été compromise par la négation contemporaine. L'homme de nos jours plaide pour sa liberté illimitée en politique, et pour sa servitude au for intérieur, sans considérer qu'il ne peut mériter d'être émancipé des pouvoirs, s'il est reconnu esclave de ses penchants. La science actuelle a mis son formulaire au service de cette tendance coupable, et fait ainsi tomber le roi de la création des catégories zoologiques, où il s'était honteusement classé, jusqu'aux infimes degrés du règne machinal. Plus tard, nous demanderons raison de cet affront au matérialisme au nom de la morale. En attendant, contentons-nous de constater les soufflets que notre dignité en a reçus. Qu'est-ce que la continence de Scipion et la fidélité de Régulus, d'après ce fatalisme physiologique ? « La prépondérance d'une fonction cérébrale sur les autres. » Qu'est-ce qu'un saint ou un héros ? « Une machine à grande tension, dont les mouvements sont déterminés par la force qui préside à la circulation de son sang et aux vibrations de ses nerfs. » Qu'est-ce que l'homme ? « Un théorème qui marche. » Qu'est-ce que la civilisation ?

« Une résultante de ces trois influences diverses : la race, le milieu, le moment. » Enfin, qu'est-ce que le monde en général ? « c'est une hiérarchie de nécessités, c'est un mécanisme universel, se soutenant par une force intérieure et contraignante qui enfonce au cœur de toute chose vivante les tenailles d'acier de la nécessité (1). » Ainsi la personne humaine, détrônée de tout empire sur elle-même, passe sous les lois d'une mécanique avilissante, et âmes et molécules de matière sont également emportées par un engrenage inflexible. Non, ce n'était pas assez pour votre humiliation d'être né, par transmutations généalogiques, de quelque reptile semi-animal, semi-végétal, rampant, il y a des milliers de siècles, dans les fondrières d'un monde disparu, vous serez pire qu'un simple bipède, vous serez une force aveugle ; pire qu'un animal, vous serez un automate.

A quel degré pourrait dégénérer l'humanité sous une telle pression, s'il n'y avait pas en elle des fiertés, des sensibilités, des spontanéités indomptables qui protestent contre ces fers et qui les brisent ? Nul ne peut le savoir. Aussi, je ne suis pas étonné si, aujourd'hui, les mœurs se détériorent, si la foi conjugale est foulée aux pieds, si toutes les convictions s'énervent, si les caractères s'effacent, si les statistiques criminelles font l'épouvante de la justice, enfin, si toutes les gangrènes morales rongent le corps social ; une chose m'étonne bien davantage, c'est que de telles doctrines ne puissent pas communiquer au monde une plus grande dégradation. Pourquoi, en effet, l'homme s'obstine-t-il à se respecter plus que ne faisaient les quadrumanes ses aïeux ? Entre individus appartenant à de tel-

(1) Voyez MM. Littré, Taine, Comte, etc. *Passim*.

les races, la primauté n'est pas au plus digne, elle est au plus adroit. Mais la preuve indélébile de la grandeur native de l'homme, c'est qu'il est incapable de réaliser tout le mal qu'il pense de lui, et qu'il fait, par ses dédains ou par ses vertus, de toutes les théories insultantes pour son honneur, un mensonge contre nature.

II

La négation scientifique, prise dans son ensemble, n'est pas seulement un abaissement de la majesté de l'homme, elle est une injure et une sorte de violence faite à la raison. Chose bien étrange ! l'incrédulité nie au nom de la raison, et elle la torture sous prétexte de lui restituer ses droits. C'est que tout est raisonnable dans la foi, a-t-on dit, jusqu'au sacrifice que la raison y fait d'elle-même ! Aussi, dès l'instant que celle-ci s'affranchit de la tutelle céleste, elle tombe des hauteurs de la religion incompréhensible dans les arcanes d'une philosophie impossible, s'éloignant du bon sens, de toute la distance qu'elle met entre elle et le divin. Un des caractères les plus généraux de la science positive, c'est qu'elle est une mutilation, un démembrement de la raison.

Le témoignage de la raison n'est complet que lorsqu'il se compose de l'assentiment de toutes nos facultés à une vérité. En effet, la lumière ne nous vient pas seulement de l'induction spéculative, si le sens commun ne la rectifie pas. Kant avait bien prouvé qu'il n'y avait point de cer-

titude au-delà de la sphère du subjectif, ce qui n'a pas empêché l'expérimentalisme de fonder sa méthode d'observation sur l'axiôme de la certitude objective. D'autre part, l'entendement seul n'a pas le droit de tirer une conclusion, si le sens intime et l'instinct moral ne la ratifient point. *Le cœur a ses raisons que la raison ne comprend pas* (1); c'est pourquoi on pourrait répondre aux naturalistes qui éliminent la foi au nom d'une humanité chimérique qu'ils supposent sans entrailles et sans besoin religieux : « Quelle est cette nature dont on nous parle, et qui a connu cette dame-là (2) ? » Il ne faut donc pas séparer dans l'homme ce qui s'y trouve indissolubiement uni, la faculté de constater des faits et de les catégoriser, et celle d'aimer, d'aspirer et d'espérer au-delà. La convergence de toutes ces visions dans une même conclusion constitue seule un jugement rationnel. Leur divergence est, ou une oppression de l'homme intellectuel par les empiètements de l'homme moral, ou le sacrifice de ce dernier aux exigences de l'homme intellectuel. Ceci est le grand attentat du positivisme contre la raison humaine. Il accuse les métaphysiciens : « de creuser sans cesse l'abîme de l'irrationabilité et de la divagation comme une sorte de clergé philosophique incapable et indigne (3). » Ne pourrait-on pas lui rétorquer ces aménités. *L'abîme de l'irrationabilité* consiste à déclarer le regard de l'homme infaillible à l'extérieur, et incertain sur les faits de conscience ; comme si la conscience n'était pas le miroir, la chambre obscure où les

(1) Pascal.
(2) Joseph de Maistre.
(3) Auguste Comte.

objets extérieurs eux-mêmes viennent se certifier en s'y réfléchissant. *L'excès de la divagation* est dans le programme qui range la mathématique, l'astronomie, la biologie, la sociologie dans le vaste département de la connaissance humaine, et qui en exclut la psychologie ; mettant ainsi les astres connus par le moi dans la science, et le moi lui-même hors la science ; le tout pour avoir une raison d'établir que l'homme n'est qu'un compteur vivant, une sorte d'instrument de physique constatant des lois, non une âme capable de s'élever jusqu'à leur principe.

« Vous ne me suffisez pas, répond la nature morale à ces insulteurs plus ou moins inconscients, car vous ne m'enseignez que la matière. Vous me réduisez au visible et au palpable, or, j'ai de plus longues pensées.... L'origine et la fin des choses, un problème dont je fais partie, est ce qui m'attire par dessus tout. J'aime mieux conjecturer là-dessus où il s'agit pour moi de si grands intérêts, que de savoir, par raison démonstrative, certaines choses qui me paraissent secondaires... Vous ne m'ôterez pas de l'esprit les appréhensions, les curiosités d'outre-tombe. Au fond, ma grande affaire, c'est moi, c'est ce qui m'attend, machine toute brûlante d'idées et de passions, à l'heure où certains organes cesseront le service de la machine. Etre ou n'être pas : cela est de la dernière gravité ; je me passerai plutôt de chimie et de géométrie que de cette contemplation et des espérances qui s'y rattachent. Me disputer ce rêve, ce n'est pas me remettre à ma place, c'est me dégrader, car je ne suis pas seulement un animal politique, je suis, avant tout, un animal religieux (1). »

(1) Dupont White, *Revue des Deux-Mondes*, 15 février 1865.

Voilà de la science vraiment positive, car elle n'excommunie pas le meilleur de notre individualité des certitudes scientifiques. Un critique railleur de ce temps reproche au spiritualisme de couper l'homme en deux, en admettant qu'une portion de nous-même peut vivre, pendant que l'autre pourrit dans le sol (1). Ironie d'un goût et d'un cœur peu délicats! Ceux qui coupent l'homme en deux, ce sont ceux qui mettent son expérience physique en opposition avec ses certitudes morales; ce sont ceux qui le divisent pour obtenir de la partie des adhésions que le tout ne leur donnerait pas, dénaturant, en quelque sorte, la nature pour la contraindre au faux témoignage. Buchner ridiculise, quelque part, celui qui croit sans voir, en le comparant à un homme qui penserait la tête sous son bras; il y a une anomalie plus effrayante, c'est l'homme qui pense le cœur sous ses pieds. Si la foi aveugle obscurcit, la raison sans cœur diminue l'intelligence.

La négation actuelle est donc un amoindrissement de la raison, elle est encore une réduction de la science elle-même. Comme on l'a fait observer, le positivisme n'est ni révélateur, ni inventeur, ni organisateur; il est éliminateur. Il a pris la carte du monde scientifique et il en a retranché tous les pays qu'il n'aime pas. En vertu de l'arbitraire le plus orgueilleux, il a dit à la morale, à la métaphysique, à la théodicée, à la psychologie : je vous jette hors la science; ensuite il a ajouté, en parlant de lui-même : je suis la science; et la crédulité du vulgaire s'est

(1) M. Renan.

prise à ce tour de prestidigitation prétendue philosophique.

Voici, en substance, la description de son procédé : ne jamais rechercher que le *comment*, non le *pourquoi*, dans les faits de l'univers et de l'humanité. N'employer, comme moyens de connaissances, que l'observation externe et l'expérience; admettre les faits qui tombent sous les sens, ne pas compter sur ceux qui n'apparaissent qu'à la conscience. Tous les faits étant essentiellement homogènes, il n'y a qu'un procédé pour les connaître, et ils sont douteux quand ils ne sont pas physiquement observables. Par conséquent, au lieu de s'aventurer à la recherche des *causes* et des *essences*, et aux spéculations de la théologie, de la métaphysique, de la psychologie et de la morale, appliquer les ressources du calcul à l'étude des réalités matérielles, c'est la seule voie sûre pour arriver à la connaissance des êtres et de leurs lois. Six sciences renferment et circonscrivent le champ de l'exploration scientifique : les mathématiques et l'astronomie, la physique et la chimie, la biologie et la sociologie ; au delà de cet orbe dessiné par les Colombs et les Lapeyrouses du positivisme, il n'y a plus de terre ferme pour l'esprit humain ; ce sont ou des mers insondables ou des régions fabuleuses ; les poètes s'y risquent avec bonheur, les philosophes n'y posent point le pied.

Certes, j'aurais ici un compte sévère à demander, de la part de la religion, au positivisme, de l'ostracisme extra-scientifique qu'il lui inflige. Comment s'y prend-il, en effet, pour en finir d'un trait de plume avec ce qu'il appelle l'hypocrisie théologique? Il supprime toutes les sciences qui la peuvent étayer. De cette sorte, il établit en principe ce qui est en question, il fait un axiôme du sujet de la thèse, enfin il décrète par avance qu'il aura

toujours raison contre nous et que nous aurons toujours tort contre lui : commode argumentation qui n'a rien de positif que la prétention, car au lieu d'avancer, elle roule sur elle-même, semblable à la figure de certaines mosaïques anciennes, qui représente un serpent se mordant la queue.

Mais c'est surtout la science, diminuée dans son territoire, emprisonnée dans son vol, et dépouillée de la moitié de ses moyens de vérification ou de conquête par le positivisme, qui a le droit d'en appeler. Elle peut lui dire : Rendez-moi mes grands hommes; car Socrate, Platon, saint Augustin, Bossuet m'ont appartenu et vous me les ravissez ; rendez-moi mes frontières, car j'occupe toute la place depuis l'étude des nombres jusqu'à celle de Dieu, et vous me confisquez la moitié de ce domaine, pour faire mettre le reste sous votre nom ; enfin, rendez-moi mon inviolabilité, car la circonscription de la science, c'est-à-dire, de tout ce que l'homme peut savoir avec certitude, a été faite par Dieu, et il n'est dans le droit d'aucun système de la refaire! Pourquoi, en effet, le positivisme s'arrogerait-il le pouvoir dictatorial de fixer les contours de la sphère scientifique ? « L'école positive est, après tout, une de ces écoles qui partagent la philosophie. Si elle critique, elle est critiquée; elle a des partisans et des adversaires ; elle n'est pas seulement juge du combat, elle est au nombre des combattants, elle-même a déjà ses sectes et ses écoles (1). »

Enfin la négation, aujourd'hui dominante, après avoir

(1) Janet, *Positivisme et idéalisme.*

mutilé la raison et la science, heurte tous les instincts logiques, parce qu'elle implique l'hypothèse gratuite et la contradiction.

Une idée fixe du positivisme, c'est de ne voir que des hypothèses dans toutes les sciences auxquelles il donne l'exclusion. D'après lui, la théologie, la métaphysique, la morale, la psychologie ne sont qu'un monde d'hypothèses : Dieu lui-même n'est que la première hypothèse ; l'âme humaine à son tour passe dans la catégorie des hypothèses ; enfin les croyances les plus accréditées et les plus universelles ne lui paraissent qu'un vaste système d'hypothèses. Et où commencera donc le granit des vérités inébranlables pour ce rigoureux éliminateur? Ecoutez, l'oracle va parler : « Le savoir, dit M. Littré, est l'étude des forces qui appartiennent à la matière et des conditions qui régissent ses forces. » Or, si j'en crois Aristote : « Ce qu'il y a de plus scientifique, ce sont les principes et les causes. » D'où il suit que M. Littré ne donne d'autre base à son système que son système lui-même, et qu'il n'a qu'une hypothèse à élever contre les prétendues hypothèses qu'il combat.

Et qu'est-ce que cette idée fondamentale du positivisme, faisant évolutionner l'humanité dans un cycle, qui commence par la théologie, qui continue par la métaphysique et qui s'achève par la science d'observation physique ? une hypothèse.

Qu'est-ce que cette formule sacramentelle ? « Tous les faits de quelque nature qu'ils soient sont soumis au même mode de constatation, et, toute réalité, pour être reconnue, doit être directement observable par les sens? » une hypothèse.

Qu'est-ce que la doctrine en vertu de laquelle il n'y a ni commencement ni fin des choses? une hypothèse.

Qu'est-ce que l'affirmation d'une série de causes sans première cause, d'une série de mouvements sans premier moteur, et de l'immanence fatale des forces de la nature sans premier régulateur? une hypothèse.

Enfin, qu'est-ce que la prétention d'après laquelle vous décrétez qu'au delà du tangible et du mesurable, il n'y aura que le pur néant; que la science du moi, du bien, de l'être en général n'existe pas, et que vous êtes la vérité totale? encore et toujours des hypothèses.

Ne me dites donc pas : *Le savoir est l'étude des forces qui appartiennent à la matière et des lois qui régissent ces forces;* mais c'est là toute la question; la préjuger à votre profit, dès le premier mot, c'est demander que l'on vous accorde tout ce que vous devez démontrer. Et si vous prétendez que cela n'a point besoin d'être démontré, c'est parce que vous faites de vos propres hypothèses des évidences, tandis que vous convertissez les évidences des autres en hypothèses. Procédé commode au moyen duquel on peut s'adjuger le privilége de ne se jamais tromper, même sans se donner la peine d'avoir raison.

Et, sur cette base purement hypothétique, le positivisme bâtit encore des assises sans ciment, qui ne sont qu'un entassement de contradictions : prêtez l'oreille à sa confession.

Là, on proclame le règne exclusif du fait, et on répudie tous les faits qui contredisent le système en honneur. Par exemple, le fait de l'histoire humaine tout entière affirmant les sciences que le positivisme nie ; le fait de la pensée humaine s'attachant partout aux réalités invisibles; le fait de l'intelligence humaine portant toujours en soi l'ineffaçable image de l'absolu; le fait de la conscience humaine marquée partout et toujours du sceau de la loi morale; en-

fin une famille de faits aussi certains que les phénomènes observables eux-mêmes est mise de côté, uniquement parce que, tout en inaugurant la souveraineté des faits, le positivisme se réserve de choisir ceux qui lui donnent raison et d'élaguer les autres (1).

Autre contradiction de la même école : écarter la métaphysique comme un préjugé et s'en servir comme d'une base. Nous avons vu, en effet, qu'à la base de sa pyramide scientifique, le positivisme place les mathématiques. Or, la vérité mathématique n'est point dans les corps qu'elle analyse, ni dans l'étendue qu'elle mesure; elle est dans une loi supérieure et antérieure en vertu de laquelle l'esprit analyse et mesure; elle est dans une généralité abstraite qui n'est point microscopiquement visible; elle est enfin dans un axiôme fondamental d'où se déduisent les conclusions géométriques ou algébriques : loi, généralité, axiôme qui constituent comme la métaphysique de cette branche du savoir. Preuve que les positivistes font de la métaphysique sans le vouloir, et que la vérité chassée de leurs systèmes par le sophisme y rentre par la force.

N'est-ce point encore contradictoire que de viser à une construction scientifique en se passant du concours de l'absolu? Il n'est pas si facile qu'on le croit à l'esprit humain, dit Hamilton, « d'exorciser le fantôme de l'absolu. » Pour élever une structure scientifique, comme pour toute autre édification, il faut des matériaux et un plan déterminé. Or, dans le bâtiment intellectuel, les matériaux, ce sont les faits; l'ordre qui les classe et qui superpose les assises, c'est toujours l'absolu. Comment or-

(1) Père Félix, année 1865, *La négation positiviste devant la science.*

ganiser une série d'expériences sans un principe d'organisation? De quelle manière constituer la science sans une règle constituante? Est-ce que tout raisonnement ne suppose pas un point d'appui absolu jeté au-devant de l'esprit humain, pour lui aider à franchir l'espace compris entre deux propositions? Est-ce qu'un fait pourrait être rattaché à un autre, par une loi quelconque, si l'absolu ne se posait comme médiateur entre les deux pour former la chaîne? Il faut donc renoncer à la science, ou il faut plier la tête sous l'empire inéluctable de l'absolu, car la science est un faisceau et l'absolu est le nœud qui le relie. Ainsi, de même que dans certains jardins symétriques, il est une statue placée au centre, laquelle est visible de toutes les allées; de même, au terme de tous ses embranchements, la science aperçoit la face inévitable de l'absolu. Aspect plus ou moins reconnaissable de la divinité, si intimement présent à l'esprit qu'il l'affirme même en le niant; point d'orientation si nécessaire à la pensée qu'elle se perd en le perdant de vue.

Enfin, quelle flagrante contradiction entre la foi du positivisme et ses professions de foi! Je sais la peine qu'il se donne pour se distinguer du matérialisme et de l'athéisme, en réalité il n'en est pas distinct. Son seul avantage, ou plutôt son infériorité par rapport à ces derniers, c'est qu'il a moins de franchise. Faut-il développer ici cette idée que j'ai déjà indiquée? Oui, afin que les malentendus sur ce point cessent à jamais. Il est inexact que le positivisme passe à côté des grands problèmes de la destinée humaine sans dire son mot; ce mot, il l'a dit, et il en résulte que le positivisme est pour la foi un ennemi caché sous une feinte neutralité.

Que penser d'une école qui ne s'occupe point de l'âme

et qui n'hésite pas à la définir : « l'ensemble des fonctions du cerveau et de la moelle épinière; » qui exclut de son programme les causes finales et qui écrit : « Une propriété inhérente à la matière organisée est de s'ajuster à un but et de s'accommoder à ses fins; » qui ne sait rien des causes premières et qui déclare « qu'on ne peut expliquer l'origine du monde, ni par plusieurs Dieux, ni par un seul; » encore une fois, que penser de cette école ? Sinon qu'elle se contredit ou qu'elle se moque. Si la contradiction est irréfléchie, c'est peu honorable pour sa philosophie; si elle est calculée, c'est honteux pour sa loyauté.

Que le spécialisme actuel ne nous interdise donc pas des excursions hors du cycle scientifique tracé par sa main, qu'il n'endigue pas notre pensée dans le fini, en lui disant : Tu ne déborderas point par dessus; nous répondons avec un éloquent interprète de l'humanité menacée de cette prison cellulaire : « Il faut conter cela aux taupes. Et s'il me plaît à moi de regarder le soleil en face ! Si je souffre moins sur les hauteurs, où l'on peut être ébloui, que dans la pâle clarté d'un sillon étroit et court! D'ailleurs, quelque soit le despotisme de vos classifications, cela ne fera pas que les lois de la nature soient changées et que le genre humain se déshabituera d'aller choquer sa noble tête contre les problèmes de sa destinée, que son éternel honneur est d'agiter incessamment. »

Mutilation de la raison, amoindrissement du terrain de la science, outrages révoltants à la logique, tels sont les principaux griefs à la charge du positivisme dans l'ordre intellectuel. Mais en prenant la négation actuelle sous un rapport plus général, combien d'autres attitu-

des anti-rationnelles n'a-t-elle pas à se reprocher à l'égard de la foi?

Rigoureusement, elle serait concevable, si elle donnait à la raison le bienfait d'une évidence absolue, mais j'ai beau chercher parmi tous les systèmes de science ou de philosophie qui sont en possession de la faveur publique, je n'en trouve pas un qui soit plus clair que le symbole chrétien.

Voici, par exemple, un émancipateur de l'esprit humain, qui saisit le marteau de la critique pour retoucher la physionomie du Christ. Il découronne la sainte face du nimbe céleste, il substitue un homme presque divin à un homme Dieu, et il croit avoir réconcilié le christianisme avec la raison. Toutefois la raison offensée lui répond : Sans doute le mystère d'un Dieu fait homme me dépasse, mais la christologie qui admet un sage jouant le Dieu, un saint usant de supercherie pour usurper des adorations idolâtriques, me renverse, et je crois pour échapper à cette crédulité.

Et ce mythologue, qui traite comme des symboles les deux faits de l'incarnation et de la rédemption, quel motif a-t-il pour excuse? C'est que sa philosophie ne croit que ce qu'elle explique. Eh bien, elle ne fait qu'éluder un problème pour un autre. Pourquoi, en effet, à l'heure où ces choses s'accomplirent, les peuples furent-ils travaillés par de fatidiques pressentiments; pourquoi, depuis ce jour, des conquérants nu-pieds et souffrant la faim, s'avancèrent-ils plus vite que les légions romaines au milieu du monde; pourquoi enfin l'humanité, au lendemain de ces événements, ressemble-t-elle si peu à celle de la veille que de nouveaux cieux et de nouvelles terres semblent avoir surgi dans la pensée des mortels? Quand

ces conséquences apparaîtront, détachées de leur vraie cause dans les nuages du passé, elles formeront un mystère historique moins admissible que les ombres correspondantes de la théologie.

Et puis, c'est un panthéiste superbe qui trouve plus simple de se déclarer un Dieu, que d'adorer le Dieu véritable. Demandez-lui, cependant, comment la divinité qu'il ne reconnaît pas dans le maître de toutes choses, il la découvre dans la pierre qui roule à ses pieds, dans les végétaux qui peuplent ses potagers, et dans les êtres les plus malfaisants de la création ? Aussitôt son merveilleux vous paraîtra incomparablement plus exorbitant que celui de la foi.

Et puis, c'est un naturaliste qui, ne reconnaissant rien d'antérieur à la force et à la matière, ne veut pas entendre parler de la création du monde. Mais si un monde créé de rien étonne la raison, un monde sans Créateur lui répugne et la heurte. Nous, au moins, quand nous croyons une cause agissante, nous adorons des obscurités logiques, tandis que l'athée croyant à un effet sans cause, adore une absurdité.

Eh ! qui n'a connu quelqu'un de ces raisonneurs difficiles qui sourient de l'immortalité selon le christianisme, et qui, pour simplifier, adhèrent à l'immortalité selon la métempsycose !

Ainsi, les penseurs les plus pointilleux de la terre en sont souvent les plus superstitieux, et pour corriger la séduction infernale attachée au blasphème, Dieu le condamne à créer plus de difficultés qu'il n'en résout.

Mais si le blasphème viole la raison, quand il se passionne pour des négations plus obscures que nos affirmations, à plus forte raison, quand il allègue des objections qui sont des preuves. Or, on a pu écrire avec

succès un livre intitulé : *Les apologistes involontaires, ou la religion chrétienne démontrée et défendue par les attaques même de ses ennemis.* Ainsi, de même que les pilotes utilisent les vents contraires, on a rendu profitables à la cause de Dieu les oppositions dont elle est l'objet.

Par exemple, quel incrédule ne reproche à la religion ses ombres ? — Ne nous lassons pas de redire ce qui n'est jamais assez compris. — Un tel scandale d'esprit ne provient point d'exigence philosophique. Ces ombres en effet ne sont point la nuit, elles sont la partie de la sphère dogmatique qui se trouve au-dessous de notre horizon. En s'élevant davantage, la pensée humaine verrait briller le soleil là où elle croit qu'il s'éteint. Ces ombres ne prouvent donc qu'une chose : que l'objet de la croyance n'a pas de bornes, tandis que l'esprit des croyants en a. Il en est du champ de la foi comme de celui de l'éther, rien ne certifie mieux son immensité que l'impossibilité où nous sommes de l'embrasser d'un seul regard. De telle sorte que, dans la religion, il n'y a point jusqu'à certaines obscurités qui ne produisent la lumière, puisqu'on peut dire d'elles ce qui fut écrit de Dieu, que, si elles n'existaient pas il faudrait les inventer.

Il est d'autres esprits qui sont encore plus antipathiques aux faits qu'aux dogmes surnaturels. Cependant le mystère et le miracle ne sont-ils pas deux aspects de la même économie, qui se justifient réciproquement ? Sans miracle, quel moyen restera-t-il à Dieu de se faire connaître, et à l'homme de le discerner ? Donc, vous qui méprisez le christianisme à cause du surnaturel de son histoire, vous abusez de telles prémisses, car je suis chrétien pour la même raison qui vous empêche

de le devenir. Ainsi, je m'empare de la négation contre la négation elle-même, et j'arrive à la vérité avec les arguments de l'erreur.

Enfin, combien d'hommes s'obstinent à vivre irréligieux, à cause des abus qu'il y a dans la pratique de la religion! Etrange philosophie qui concluerait à l'abolition de Dieu, parce que l'on fit quelquefois du mal en son nom. Cela rappelle le fou historique qui ordonnait qu'on mît le feu à sa maison pour en chasser les araignées. Ceux qui, par haine des alliages religieux, proscrivent la religion, devraient bien changer leurs conclusions. Ils ne veulent pas d'une vérité qui compte des criminels parmi ses représentants : Jean Strafort, converti par les désordres de l'Eglise, leur répondra qu'il croit une telle vérité, surtout parce qu'elle ne peut être perdue par les crimes de ses représentants; et, par ce changement de front, la défense prend l'ennemi dans les filets qu'il avait tendus. *Incidit in foveam quam fecit.*

Donc, qu'on l'envisage sous la forme philosophique ou sous le rapport scientifique, la négation contemporaine en est réduite à déraisonner, quand elle raisonne contre Dieu. Ses attaques ont même quelquefois la valeur implicite d'une apologie, et, arrivé au terme de ce développement, je peux répéter dans la langue monumentale de Bossuet : J'ai bâti les remparts d'Israël avec les débris des forteresses de Samarie.

III

Les aspirations du cœur, quand elles sont perma-

nentes et universelles, constituent un organe infaillible de la vision rationnelle. Si la raison juge sans ou malgré cette lumière interne, au lieu de se rendre indépendante, elle se rétrécit, et elle conclut contre elle-même. Or, la négation spécialiste implique une sorte de barbarie, parce qu'elle est l'élimination systématique de ce grand témoignage de la nature.

La nature cependant est la divinité de ceux qui n'en ont point d'autre, et je ne m'inscris pas en faux contre le culte qui lui est voué; à la condition qu'on la respectera dans ses sentiments autant que dans ses phénomènes, c'est-à-dire dans l'homme moral autant que dans ses autres manifestations. Au reste, Dieu lui-même ne contrarie la nature que dans ses penchants désordonnés, et, fondant sur les autres la loi chrétienne tout entière, fait servir leur assentiment de *criterium* à sa vérité. Les hommes furent toujours en ceci d'accord avec Dieu, car ils sentent que toucher à la nature, c'est attaquer l'humanité elle-même dans les sources de sa dignité et de sa vie. Aussi, les crimes contre nature sont punis d'une flétrissure particulière, par le code des peuples civilisés. Mais, de même que des crimes, il y a des idées contre nature, qui *ôtent tout à l'homme, hors le sentiment de sa misère, et le conduisent au tombeau entre l'inquiétude et le dégoût* (1). Doctrines infâmes qui ne sauraient être la vérité, parce que celle-ci ne porte jamais avec elle ni le déshonneur, ni la désolation.

J'appelle idées contre nature celles qui devraient logiquement pousser l'humanité au suicide, si elle en

(1) Lamennais.

faisait sa philosophie pratique. D'après ce principe, combien de forfaits intellectuels dont le spécialisme scientifique ne se lavera jamais? Par exemple, il croit tirer des conclusions inoffensives en déduisant de la fatalité des lois physiques la négation de la Providence, et il commet un attentat contre l'humanité. En effet, l'humanité lui répond : Vous êtes anti-rationnel par le seul fait que vous êtes anti-naturel; il ne m'est pas possible de voir la nécessité aveugle dans les mouvements de ce monde sans y étouffer sous un ciel de plomb. Rien ne peut exprimer la tristesse de l'univers, à l'heure où il devient vide de la présence et des attentions de son auteur. O vous qui expliquez les choses par moi tâchez donc de m'expliquer avec tout le reste. Le monde restera une énigme tant que je le serai. Vous n'avez pas le droit de m'ôter les croyances que tout mon être appelle, pour m'imposer les incroyances qu'il repousse, et diviser ainsi l'homme contre lui-même, ce n'est point force de raisonnement, c'est violation de la nature.

Par conséquent, que le blasphémateur des causes finales ne me dise point : « La conformité au but a été créée par l'esprit réfléchissant, qui admire un miracle qu'il a créé lui-même (1). » Et qu'il n'ajoute pas : « Le plan dans l'univers n'existe point : ce n'est qu'une apparence ; les forces agissent nécessairement, aveuglément, et de leur concours résultent les êtres. Croire que la nature agit selon un plan sériel serait une erreur (2). » Ce ne sont pas là des démonstrations, mais des hypothèses cruelles frappées d'invraisemblance par leur cruauté même. Quoi! une force aveugle

(1) Kant.

(2) De Jouvencel, *Genèse selon la science.*

aurait produit mon intelligence; une force sans cœur, mon amour; une force sans paternité pour son œuvre, cette tendre sollicitude des êtres géniteurs pour leur postérité; enfin une force nécessaire, cette notion de justice qui se révolte en moi, à l'idée du bien et du mal, du juste et du scélérat, passant avec le même sort et broyés sous les dents de fer de la même fatalité ! Et à quel âge mon espèce commença-t-elle d'avoir ces exigences pour les besoins de son cœur? A quelle époque reviendra-t-elle à l'indifférence du règne animal sur de telles questions ? Donc que l'on me rende compte de ma nature, avant de chercher à me faire comprendre l'ensemble des choses, car je suis l'instrument nécessaire de mes propres observations, et il ne peut y avoir de raison explicative qui laisse dans l'ombre l'explicateur lui-même.

Certes, il n'en est pas ainsi avec le dogme d'une cause intelligente. Alors, si on constate des aberrations dans la nature, on voit que, souvent, ce qui choque comme détail est une harmonie de l'ensemble, et que le désordre du moment devient, par le progrès, l'ordre de l'avenir. Alors, on voit, dans les monstres, une économie large qui institua les lois générales, sans contrainte pour les causes secondes et pour la liberté humaine en particulier. Alors, on voit, dans la douleur, un fruit de notre libre corruption providentiellement employé par l'auteur de l'humanité à l'empêcher de se corrompre davantage. Alors, j'aperçois un œil ouvert sur moi au plus haut des cieux, une tendresse qui me sourit dans chaque bienfait de la création, enfin, dans la création elle-même, une maison paternelle où, de quelque côté que je pousse mon cri, j'éveille des échos, et une sorte de sein protecteur qui m'emporte dans des bras tutélaires, non dans un engrenage d'airain. Quant à vous, ô victimes de cette

harmonie peu comprise ou peu aimée, silence ! Elle commence ici-bas, mais elle s'achèvera ailleurs ! Si elle est la cause de vos larmes, elle sera la source de vos vertus ; et moins elle vous donne, plus elle vous promet, car l'espérance refait l'égalité détruite par le malheur ! Mais que si jamais ses paupières se mouillent, il se garde bien de regarder en haut, l'adorateur d'un grand tout inexorable et sourd ; le grand tout lui donna du cœur, mais il n'en a point, le grand tout lui fit ses blessures, mais il n'y compatit point ; le grand tout le laissa tomber ici-bas, mais il ne le voit point ; aussi je défie l'homme de poser, sans répugnance, la négation de la Providence à la base des choses, car, à mesure que la science écrit ce blasphème, le cœur l'efface, accusant la science de lui avoir menti.

Il y a, encore, un outrage à la nature dans la négation de l'immortalité. C'est le dogme de la Providence niée par delà le tombeau. En professant une telle opinion, on se retranche la meilleure portion de l'existence, et on se donne une seconde mort. Or, le néant ne sera jamais l'espoir de ceux qui respectent la nature, mais bien plutôt des coupables qui la déshonorent. D'ailleurs, si, d'après la conviction du matérialisme, le monde est une morne prison que le regard d'un Dieu ne réjouit jamais, au moins qu'on nous laisse une issue vers l'avenir. C'est le droit sacré de la douleur de se reposer par la pensée sur le lendemain ; et la vie est une dérision du sort, si, pendant les orages qui la tourmentent, on n'aperçoit pas les côtes de cette patrie éternelle où chaque passager jettera ses ancres dans le port. En un mot, à tant faire que d'exister, il me faut l'immortalité en dédommagement, ou mon existence fait la honte de son auteur. Ce besoin de la nature morale étant constaté, que fait la négation pour le satisfaire ?

Il n'y a presque pas un système d'incrédulité qui affirme bien nettement la survivance de l'âme. Nul ne peut dire en quoi consiste le paradis de la philosophie. Tantôt elle substitue à l'immortalité des individus l'immortalité de *tout ce qui est*. Tantôt elle remplace par des migrations incessantes les récompenses éternelles qu'elle a osé appeler *un rêve de paresseux ;* presque toujours elle fait de la fin de la vie la fin de la personnalité, d'où il résulte qu'elle conclut à notre destruction, par des biais plus ou moins franchement accusés, et tue en masse l'humanité au tombeau. Eh bien, je l'affirme sur les entrailles infaillibles de l'humanité, la nature est outragée, la vie est à la fois amoindrie et empoisonnée par une telle doctrine ; ce qui révolte l'honnêteté de l'âme ne saurait être sa vérité.

Enfin, n'y a-t-il pas autant de barbarie que d'irréligion dans la simple négation de la prière ? Certes, il faut convenir qu'ils raisonnent au rebours du sentiment universel, ceux qui ne classent pas l'épanchement dans le sein de Dieu, parmi les premiers besoins du malheur. Eh ! que donner à ceux qui souffrent quand ils n'ont point d'autre adoucissement que de s'en plaindre ? Toute sagesse qui interdit au cœur en détresse les soupirs, cette félicité de ceux qui ont perdu toutes les autres, ne compte pas assez avec la nature humaine pour s'imposer à sa foi.

Certes, notre religion a des entrailles bien compatissantes pour ces vénérables délaissés, car elle leur donne son Christ à baiser, sa Mère des douleurs à contempler, son ciel en perspective, et elle les console presque comme si elle n'avait point de quoi les récompenser ! Après cela, retournez-vous vers les arides prédicateurs de la libre pensée, et demandez-leur quel cordial elle tient en réserve à l'infortune. La philosophie a d'abord nié la douleur pour

échapper à la difficulté de lui venir en aide. Plus tard, elle a essayé de la braver, et s'il se trouve, dans ses rangs, des êtres sensibles dont les larmes trop abondantes ne se laissent point refouler par l'impassibilité de Zénon, ou essuyer par les séductions d'Epicure, elle leur présente une coupe de poison, et leur laisse le soin de tirer sa suprême conclusion.

Ainsi, la négation pousse logiquement à l'abdication de l'existence, les blasphèmes renferment implicitement le désespoir; et l'impie, qui est en proie à de grandes douleurs, devrait aller chercher le repos dans le néant, si l'autorité de la nature ne prévalait en lui, contre les écarts de sa pensée. A mon avis, rien, peut-être, ne prouve mieux le petit nombre des vrais incrédules que le petit nombre de ceux qui rejettent la vie, rapproché de la multitude de ceux qui ont à s'en plaindre.

La contre-partie de cette thèse, c'est-à-dire les bonheurs de la nature dans la foi, n'est pas une fiction de la poétique chrétienne. « O mon enfant, s'écrie l'auteur d'*Émile*, après avoir établi les dogmes bienfaisants de l'existence de Dieu et d'une vie future; ô mon enfant, puissiez-vous sentir un jour de quel poids on est soulagé, quand, après avoir épuisé les vanités des opinions humaines, goûté l'amertume des passions, on trouve enfin si près, sur la route de la sagesse, le prix des travaux de cette vie et la source du bonheur dont on avait désespéré! Quelle félicité de se sentir ordonné dans un système où tout est bien! En proie à la douleur, je la supporte avec patience en songeant qu'elle est passagère et qu'elle vient d'un corps qui n'est pas à moi. Si je fais une bonne action sans témoins, je sais qu'elle est vue, et je prends acte pour

l'autre vie de ma conduite de celle-ci. En souffrant une injustice, je me dis : L'Être juste, qui régit tout, saura bien me dédommager; les besoins de mon corps, les misères de ma vie, me rendent l'idée de la mort plus supportable, ce sera autant de liens de moins à rompre, quand il faudra tout quitter (1). »

Et sur ce point, le sophiste confirma plus d'une fois ses aveux par sa conduite. Un jour, se trouvant au mont Valérien avec Bernardin de Saint-Pierre, à la suite d'une promenade champêtre, ils entrèrent dans la chapelle des ermites; on récitait, en ce moment, les litanies de la Providence. Touchés du calme de ces lieux et saisis d'une religieuse émotion, les deux philosophes se prosternèrent, mêlant leurs prières à celles des assistants. L'office terminé, Rousseau se releva et dit à son ami avec attendrissement : « Maintenant, j'éprouve ce qui est annoncé dans l'Évangile : « Quand « plusieurs d'entre vous seront rassemblés en mon « nom, je me trouverai au milieu d'eux. » Il y a « ici un sentiment de paix et de bien-être qui pénètre « l'âme. »

Voilà la nature prise sur le fait. On a eu raison de dire que le cœur du vrai croyant est une fête continuelle, qu'il jouit davantage de ce qu'il se refuse que l'incrédule de ce qu'il se permet, que les larmes de la pénitence elles-mêmes ont plus de douceurs que n'en eurent les fautes qui les font couler. Aussi combien de fois l'homme ne revient-il pas à l'Évangile, par l'impossibilité où il se trouve de s'en passer! Maupertuis a exprimé, en faveur du Christianisme,

(1) *Émile*, tom. III, page 119.

une idée qui vaut toute une apologie quand il a écrit : « Si je rencontre un système qui puisse seul remplir le désir que j'ai d'être heureux, ne dois-je pas à cela le reconnaître pour le véritable ? Ne dois-je pas croire que celui qui me conduit au bonheur est celui qui ne saurait me tromper ? »

Seule, une vérité forte comme la nature peut évoquer, pour sa défense, des témoins aussi désintéressés. C'est ainsi que l'on concluait au dix-huitième siècle, quand l'homme, n'étant pas encore descendu au rang des animaux, croyait porter des droits et une règle dans ses aspirations intimes. Aujourd'hui, que répond la science à l'humanité désolée par de nouvelles révélations ? « Ne serions-nous pas ridicules, si nous voulions pleurer comme des enfants, parce que nos tartines ne sont pas assez beurrées (1) ? »

Qu'à de telles consolations, un singe malheureux n'ait rien à opposer, cela se comprend ; mais quand on a l'habitude de présenter le Christ à baiser à ceux qui pleurent, on sait ce qu'ils pensent de cette philosophie dénaturée. Une répugnance invincible lui ferme l'entrée de leurs convictions, et le faux leur est démontré par l'ignominie de ses conséquences.

IV

La moralité est un des aspects les plus vénérables

(1) Buchner.

de l'homme. Grand nombre de ceux qui nient la vérité s'inclinent devant la vertu. Une bonne action est ce qu'il y a de moins sujet aux contradictions de l'esprit, et cet instinct est si peu capable de dévier en nous, que Dieu le fait servir de *criterium* à nos jugements spéculatifs. Pour nous, le vrai sera toujours ce qui produit le bien, de même que le faux sera toujours ce qui nous dépravе. D'après cette règle, le spécialisme contemporain porte les signes les plus certains de l'erreur, puisqu'il est la théorie du mal. Il fait bon marché de la morale, et, à son point de vue, il a raison. Si l'homme n'est qu'un fragment conscient du grand tout, il est Dieu, et le seul Dieu de l'univers. Partant, toutes ses inclinations sont légitimes et sa lutte contre lui-même est un effort désordonné.

Sous un autre aspect, si l'homme n'est que la partie la plus intelligente d'un monde composé d'énergies fatalement combinées, il est fatalement poussé lui-même au bien ou au mal, et toute moralité s'évanouit avec la liberté qui la produit.

Enfin, à prendre la question selon l'histoire naturelle, la philosophie négative peut tirer encore la même conclusion. Quand l'homme se regarde comme venant de Dieu, il doit beaucoup à Dieu qui est son père, et à ses semblables, qui, étant issus du même sein, sont ses frères. Toute la morale sort spontanément de cette croyance. Mais quand l'homme se donne des animaux pour ancêtres, pourquoi aurait-il plus de devoirs qu'eux ? Ainsi, nous varions sur la règle des mœurs dans la même mesure que sur nos croyances. Et celui qui a des vertus sans croire à son âme est une anomalie, s'il n'est pas une chimère.

Cependant, ici, la partie adverse n'a pas le courage d'aller au bout de son opinion ; il lui en coûtait peu de se déclarer athéiste, mais elle ne peut prendre son parti de ne produire que des vices, même en prêchant des vertus. C'est pourquoi elle vise à constituer la morale indépendante de toute religion. Elle remplace les préceptes divins par cette justice immanente et innée qui est au fond de la raison humaine ; elle place toute la théorie du devoir dans une sage pondération entre les instincts égoïstes et les tendances *altruistes* du cœur, et quand elle a réalisé cette sacrilége parodie du premier commandement elle croit avoir institué une nouvelle moralité, sans considérer qu'il lui manque trois éléments indispensables à cette fin : un agent libre, une loi certaine et des sanctions suffisantes.

La liberté morale est la condition essentielle de la moralité, car le vice et la vertu ne sont que des actes organiques, dès l'instant qu'ils tombent sous le régime des forces machinales Or, telle est la condition de l'homme selon la physiologie matérialiste. « Ses nerfs, son sang et ses instincts le mènent. La routine s'ajoute pardessus, la nécessité fouette, et la bête avance (1). » Conséquente avec elle-même, cette doctrine fait de la négation du libre arbitre un de ses principes. Elle considère l'homme moral comme un produit assorti des circonstances ambiantes qui le formèrent ; comme une sorte d'automate pensant, dont les résolutions varient avec le baromètre, dont la volonté est le jouet du tempérament,

(1) M. Taine.

et qui règne sur les autres êtres sans s'appartenir.

C'est par un effet de cette cause, que la médecine légale ne voit plus aujourd'hui, dans la plupart des criminels, que des malades. C'est en vertu de la même tendance, que certaines écoles philosophiques réclament l'abolition de la peine de mort, regardant les assassins comme des malheureux plus dignes de pitié que de châtiment, et couvrant ainsi d'un masque philanthropique la négation implicite de l'âme et de sa responsabilité. Par un contraste étonnant, les mêmes théoriciens qui sont contre la peine de mort appliquée par la justice, sont pour la peine de mort appliquée par le caprice populaire, et ils se font volontiers les apologistes de ces entreprises d'extermination appelées les révolutions. Mais c'est là une inconséquence plus apparente que réelle. Quand ils ne veulent pas qu'on tue l'homme qui a tué, c'est parce qu'ils le jugent incapable de mieux faire ; quand ils réhabilitent les nations qui se plongent dans le sang, c'est parce qu'il estiment que l'état pléthorique de ces dernières leur imposait cette sorte d'hémorrhagie réparatrice. Dans un cas comme dans l'autre, c'est l'affirmation implicite de la contrainte morale, et le libre arbitre mis sous les pieds de la nécessité physiologique.

En cette extrémité, c'en est fait de la notion sainte du devoir. Si chacune de nos actions est la résultante d'un fonctionnement fatal de nos facultés, tout ce qui est doit être, et tout ce qui doit être est bien, puisqu'il ne peut être différemment. « Le vice et la vertu sont, de simples produits comme le sucre et le vitriol. » Ainsi que le foie sécrète la bile, le cerveau sécrète avec la pensée le bien et le mal. Il n'est pas plus raisonnable de défendre à un homme cruel d'être homicide, qu'il ne le serait de prescrire la mansuétude aux

tigres et aux ours. Et ce qui met le comble à notre honte, dans une telle assimilation de notre espèce avec la bête, c'est que l'homme peut descendre jusqu'à violer les lois de sa nature, tandis que la bête les respecte toujours.

Et dès l'instant qu'il n'y a plus ni bien ni mal réel, pourquoi des lois et des répressions divines ou sociales? Les criminels sont impossibles quand les crimes ont cessé d'exister. L'impunité est le droit sacré de tous ceux qui nuisent sans culpabilité. Par conséquent, que les juges donnent leur démission, que les échafauds disparaissent, que les prix de vertu soient abolis, que toute flétrissure morale soit supprimée, enfin, que les prisons et les bagnes deviennent un simple compartiment des hospices d'aliénés. « Et qu'est-ce que ma violation de la loi et votre droit de punir? Des mots, rien que des mots. Mon délit est une dérision, votre droit de punir n'est qu'une ironie ajoutée à un mensonge. Mon crime est l'effet d'une machine qui fonctionne et votre droit de punir n'est que la force de me frapper. Mon action gêne la vôtre, arrêtez-moi ; ma machine heurte la vôtre, vous êtes plus fort, broyez-moi ; mais ne me parlez plus de crime à punir, ni de droit à venger. Il n'y a plus qu'une machine que vous brisez, dans la peur d'être brisés par elle ; une bête mauvaise que vous tuez pour n'en être pas dévorés vous-même, un fou que vous emprisonnez de peur qu'il ne vous blesse par la violence de sa frénésie (1). »

Ce qu'il y a de plus triste qu'une telle négation, c'est qu'elle a des complicités sympathiques dans les bas-fonds du cœur. Les peuples et les hommes déchus admettent

(1) P. Félix, *La négation matérialiste.*

volontiers qu'ils n'étaient point libres de ne pas déchoir, parce qu'ils trouvent leur excuse dans cette fatalité de leur déchéance. Heureusement ils ne croient pas à la fatalité de leurs vertus aussi aisément qu'a celle de leurs vices, et, par là, le dogme de la liberté morale est assuré dans leurs convictions. Quand ils sont vicieux, vainement leur conscience proteste contre l'hypothèse de sa propre servitude ; vainement la dignité humaine en réclame, vainement l'histoire, avec ses châtiments et ses récompenses, leur montre la preuve du contraire, ils inclinent à se croire dominés par la force pour ne point s'avouer vaincus par leurs faiblesses. Mais, quand ils sont héroïques, ils ne souffrent point qu'on les dépouille, au profit de la nécessité, de la gloire de leurs efforts. Jamais on ne persuadera à l'humanité, que Régulus retourne à Carthage, que les martyrs s'offrent à leurs bourreaux, que les apôtres vont mourir au-delà des mers, que les solitaires s'enfoncent dans la Thébaïde, enfin, que les saints sont chastes et mortifiés, uniquement parce qu'il leur est impossible de s'en dispenser. La liberté de faire le bien, laquelle nous ne pouvons nous dénier, nous obligera toujours de nous reconnaître celle de faire le mal. L'homme corrompu est le seul qui ne croit pas à son libre arbitre parce qu'il en abuse.

Sous l'empire du dogme matérialiste, l'agent moral est donc incapable de moralité ; la loi morale est-elle certaine ? C'est là, cependant, une seconde condition nécessaire à toute action de cette nature, car l'agent est le sujet et la loi est l'objet indispensable du devoir. Je sais bien qu'on a écrit : Il n'y a qu'une morale et il y a plusieurs religions ; ce sont là deux choses distinctes en théorie et pratiquement inséparables. Quelque soin que le positivisme se

donne pour combiner ses préceptes *égoïstes* et *altruistes* dans d'exactes proportions, en dehors de toute croyance religieuse, il ne promulguera qu'un décalogue barbare. L'idée de Dieu est nécessaire entre celle du moi et celle du prochain, pour les harmoniser. Sans cet intermédiaire, elles se heurtent ou s'absorbent, de manière à nous créer une difficulté plus grande que celle de remplir le devoir : celle de le connaître.

Aussi, la moralité qui se dégage des récents systèmes d'histoire naturelle est la loi du plus fort. Après tant d'années d'une éducation laborieuse, le monde revient à ce point de son départ signalé par la Bible : « *Lex justitiæ nostræ fortitudo est* (1). » De même que, d'après Darwin, les êtres faibles sont sacrifiés aux plus vigoureux dans la lutte pour la vie et le croisement sélectif, de même il semble que, parmi les hommes, la domination et l'avenir doivent appartenir au despotisme de la puissance. Prêtez l'oreille au code moral de ceux qui veulent constituer la sainteté sur l'athéisme, vous serez étonné des divergences folles de leurs inventions.

Par exemple, les droits du moi sont-ils les mêmes dans l'anthropolâtrie égoïste de Feuerbach ou dans les théories altruistes de M. Littré ? Le respect dû au bien d'autrui a-t-il le même sens pour le matérialisme communiste et pour le naturalisme conservateur ? Le sixième précepte, « luxu-« rieux point ne sera, » est-il entendu de la même façon par l'athée qui a une femme et une fille à préserver, et par celui qui n'a, sous ce rapport, aucun risque à courir ? Enfin, l'obligation de ne point tuer est-elle comprise par

(1) Sap. 11.

l'école politique de Robespierre de la même façon que par les pacifiques descendants d'Auguste Comte ? C'est pourquoi, au lieu d'écrire : il n'y a qu'une morale, il y a plusieurs religions, il eût fallu dire : il n'y a qu'une vérité morale, mais il y a autant de morales que de libres penseurs, et l'unité, dans la morale, ne résultera jamais que de l'unité de religion.

Les limites de la loi sont donc indéterminables dans le système positiviste, mais à plus forte raison, les sanctions sont-elles insuffisantes. Elle est déjà appréciée, selon sa valeur, cette utopie qui consiste à prêcher la vertu pour l'amour d'elle-même, abstraction faite de Dieu qui est écarté de la question comme un problème insoluble.

Sans doute, le bien pour le bien, sans espérance de retour, ni dans ce monde ni dans l'autre, c'est une noble fin, mais incomplète et chimérique.

Nous aussi, nous faisons le bien pour le bien; non pour ce bien abstrait que la foule ne comprend pas, et que les philosophes voient sous des aspects si divers, mais pour ce bien concret, personnel, vivant qui sera toujours le premier et nécessaire amour du monde, Dieu! Quand le rationalisme assigne le bien essentiel pour but aux efforts de l'activité humaine, il croit inventer une solution, il ne fait qu'usurper la nôtre, en la défigurant.

Mais est-il bien sûr que l'homme puisse s'immoler au bien sans rien stipuler pour lui-même? la vue des peines et des récompenses serait-elle inutile aux âmes pour réaliser toute la grandeur morale dont elles sont capables ? Le croire, c'est flatter notre espèce plutôt que la connaître, et la pousser à la déchéance en l'exaltant. L'exemple de la Révolution française sera éternellement

mémorable ; elle aussi avait estimé que la société pouvait se passer d'espérances futures ; mais bientôt effrayée de son ouvrage, elle dut proclamer l'immortalité au milieu de la tourmente. On l'a dit avec raison : l'enfer avait été nié, il était descendu dans le sein de la France pour se prouver. Voilà l'humanité vraie, mise à la place de cette humanité, tour à tour plus grande et plus petite que nature, imaginée par les sophistes.

Il y a des âmes d'élite, j'en conviens, à qui les délectations du souverain bien suffisent; je n'ai pas oublié la devise des parfaits : J'aime pour le seul plaisir d'aimer, *Amo ut amem*. Combien de saints sont arrivés au faîte de la vertu, sans penser ni aux peines ni aux récompenses à venir ! mais ce sont là des exceptions glorieuses. L'humanité en général n'atteint toute sa puissance morale qu'en embrassant, dans sa fin, le bien suprême et soi-même ; toute sanction vide de l'un de ces mobiles est un point d'appui insuffisant, pour franchir l'abîme qui sépare le mal des grandes vertus.

Je sais que le matérialisme allemand cherche à se laver les mains, par avance, des crimes que sa doctrine suscitera. « Si l'on voulait s'arrêter pour si peu, dit-il, il faudrait prohiber les allumettes chimiques parce qu'elles peuvent causer l'incendie, lancer des mandats d'arrêt contre les locomotives, parce qu'elles ont passé sur le corps de quelques personnes, et défendre de bâtir des maisons à plusieurs étages, de peur que quelqu'un ne tombe des fenêtres (1). »

Les allumettes chimiques, les locomotives, les maisons à plusieurs étages sont utiles par leur nature, elles ne nuisent que par accident; il en est tout autrement des

(1) Reclam. Mus. all.

CHAPITRE IV.

Partialités inavouées de la négation scientifique contre la foi.

C'est un procédé très-paradoxal, nous l'avons prouvé, de séparer la science de la conscience, la connaissance des objets extérieurs de celle du moi, l'étude des phénomènes observables de celle de l'observateur lui-même. Le spécialisme que j'accuse ajoute à ce vice de méthode un vice de disposition naturelle; je veux parler d'une passion anti-religieuse cachée sous le masque inexorable de l'impartialité.

Cette préoccupation ne maîtrise point, sans doute, la pensée de tous les savants : mais elle influe sur les conclusions de la science. En voyant celle-ci marcher à son but avec une impassibilité sereine, sans affirmer, sans nier les dogmes, on serait tenté de la croire si absorbée en elle-même qu'elle ne les voit pas; mais après réflexion, on distingue le parti pris dans ce que l'on croyait être une distraction, et l'on constate que beaucoup de données scientifiques, parfaitement inoffensives en elles-mêmes par rapport à la religion, ne sont retournées contre cette dernière que par une habile manipulation des savants. En quoi consistent ces moyens de

CHAPITRE IV.

Partialités inavouées de la négation scientifique contre la foi.

C'est un procédé très-paradoxal, nous l'avons prouvé, de séparer la science de la conscience, la connaissance des objets extérieurs de celle du moi, l'étude des phénomènes observables de celle de l'observateur lui-même. Le spécialisme que j'accuse ajoute à ce vice de méthode un vice de disposition naturelle; je veux parler d'une passion anti-religieuse cachée sous le masque inexorable de l'impartialité.

Cette préoccupation ne maîtrise point, sans doute, la pensée de tous les savants : mais elle influe sur les conclusions de la science. En voyant celle-ci marcher à son but avec une impassibilité sereine, sans affirmer, sans nier les dogmes, on serait tenté de la croire si absorbée en elle-même qu'elle ne les voit pas; mais après réflexion, on distingue le parti pris dans ce que l'on croyait être une distraction, et l'on constate que beaucoup de données scientifiques, parfaitement inoffensives en elles-mêmes par rapport à la religion, ne sont retournées contre cette dernière que par une habile manipulation des savants. En quoi consistent ces moyens de

falsification théorique. Il serait difficile d'en déterminer le nombre; contentons-nous d'en signaler les espèces principales.

Déduire de l'inconnu des conclusions hostiles à la foi que la foi pourrait détourner à son profit, c'est là une des injustices les plus familières au génie scientifique du jour. L'affirmation religieuse, étant en possession du respect universel, serait peut-être en droit de s'approprier toutes les probabilités établies sur l'inconnu. Mais la négation s'empare de ce terrain qui devrait être neutre et elle l'exploite à son bénéfice. Sa critique historique et sa critique scientifique procèdent de la même façon, par supposition, sauf à revêtir le supposé, moyennant un tour de phrase, des apparences de la réalité. En histoire, elle dit volontiers *peut-être, il est probable,* et comblant toutes les lacunes avec des imaginations ingénieuses, elle remplace les faits par le système. En histoire, naturelle elle dit encore, devant tous les problèmes à résoudre, *il est possible que, rien n'empêche que;* en un mot, elle substitue la fantaisie à l'explication, faisant ainsi de l'inconnu lui-même une preuve, et de ses ignorances des arguments.

Darwin a terminé un chapitre sur l'insuffisance de nos documents relatifs au passé du globe, par ces mots : « Pour ma part, je regarde les archives naturelles de la géologie comme des mémoires tenus avec négligence pour servir à l'histoire du monde, et rédigés dans un idiôme altéré et presque perdu. De cette histoire, nous ne possédons que le dernier volume, qui contient le récit des événements passés dans deux ou trois contrées. De ce volume lui-même seulement, ici et là, un court chapitre a été conservé, et de chaque page quelques lignes restent seules

lisibles (1). » En bonne logique, je le demande, peut-on tirer une autre conclusion que le doute de ces douteuses prémisses? Darwin, au contraire, en fait la réponse à ses contradicteurs, résolvant ainsi un problème par l'autre. La raison dit : nous savons peu de chose, n'affirmons pas au-delà, et la science actuelle dit : précisément parce que nous savons peu , nous pouvons affirmer beaucoup, car la découverte de ce que nous ignorons donnera des démentis à mes adversaires, et des confirmations à tout ce qu'il me plaira de rêver.

Sans doute, la science orthodoxe n'a pas le droit de dogmatiser sur des observations incomplètes; mais la science négative, à son tour, doit s'interdire de présenter ses lacunes comme des témoignages, en appelant aux feuillets perdus du grand livre de la nature. Et, cependant, le même procédé se trouve au fond de l'argumentation employée par du Maillet comme par Lamark, par Geoffroy comme par Darwin. « Seul, dit M. de Quatrefages, l'inconnu peut ouvrir ce vaste champ de spéculations où le possible se substitue au réel, où, malgré le savoir le plus étendu et l'intelligence la plus ferme, on en arrive presque fatalement à regarder comme concluant en sa faveur, précisément ce que l'on déclare ignorer (2). »

Nos réclamations contre de tels moyens d'attaque sont d'autant plus fondées qu'ils sont plus arbitraires. Encore si l'inconnu était moins étendu, je comprendrais la prétention de le deviner. Mais il en est du savoir comme comme de l'espace; la partie explorée n'est rien , en

(1) Chap. 7, 10, *Origines des espèces.*
(2) *Discussion des théories transformistes.*

comparaison de celle qui se dérobe. En voulez-vous la preuve ?

Que connaissent, des régions sidérales, ces astronomes qui, à l'exemple de Lalande, se plaignent de n'avoir pas découvert Dieu au bout de leur télescope dans un coin du firmament? Il y a un siècle, c'est à peine si l'on comptait quatre planètes. Depuis, à Cérès, à Junon, à Pallas, à Vesta sont venus se joindre des astéroïdes en si grand nombre, que l'Olympe n'a point renfermé assez de déesses pour leur donner un nom. Herschel a calculé que, dans la seule voie lactée, il y a trente millions de soleils environ. Combien y en a-t-il en dehors? Que se passe-t-il dans ces profondeurs incommensurables où des mondes, un million de fois plus grands que le soleil, n'apparaissent que comme des grains de poussière lumineuse? Quand s'allumèrent et quand s'éteindront les globes qui naviguent dans cet Océan de l'éther où toute la création se balance? Sans doute on a pesé quelques-uns de ces astres, mesuré les distances qui les séparent, étudié la loi de leur marche, découvert des taches sur la face du soleil et des montagnes dans l'hémisphère de la lune qui regarde la terre ; mais quelle est la constitution des corps célestes, quelles sont leurs qualités physiques? Qui nous dira l'histoire de leur formation, des catastrophes qu'ils ont subies et des êtres qui les habitent? Autant de questions insolubles qui commandent à tout esprit respectueux pour lui-même la réserve, à défaut de l'adoration. Après tout, l'astronome qui adore Dieu dans les mystères insondés du firmament est fidèle à la raison et à la nature ; car notre âme monte au-dessus des mondes visibles, pour aller saisir Dieu, là où le regard de la science ne le suit plus. Mais celui qui travaille les inconnus de la création pour leur faire rendre témoignage

contre son auteur, est un falsificateur de la science et un ennemi systématique de la vérité.

Et si du ciel, nous descendons sur la terre, la science peut-elle en connaître assez pour être autorisée à abuser contre nous de ce qu'elle n'en connaît pas? La terre est un atôme emporté par la gravitation dans les plaines de l'immensité, et la science, qui ne sait presque rien de l'immensité elle-même, ne sait que peu de chose de ce point étroit de son séjour et de son observatoire ici-bas. D'ailleurs, la géologie, la biologie, la paléontologie, la physiologie, c'est-à-dire les connaissances les plus aggressives contre la foi, sont en voie de formation; or, de telles connaissances ont cela de commun avec l'homme, qu'après avoir nié, dans la jeunesse, elles deviennent religieuses dans leur maturité. A quel degré avons-nous fouillé les entrailles de notre planète pour avoir le droit de la faire déposer contre son créateur? Sans doute la géognosie en a étudié l'écorce et signalé les transformations primordiales; il est vrai encore qu'elle a ouvert la vaste nécropole du monde antédiluvien et remué quelques-uns des grandioses fossiles qu'elle recèle; mais les trois cinquièmes de lasurface du globe terrestre, dit Huley, sont couverts par l'eau et l'ont été depuis que l'homme a noté ses observations (1). Les deux autres cinquièmes n'ont été scientifiquement étudiés que depuis peu d'années. En dehors de la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre et de certaines parties de l'Espagne, de l'Italie et de la Russie, le reste du globe est, à peuprès, entièrement inexploré.

Ajoutez que là où l'on a creusé le plus, dans le sol, on n'a guère atteint que la dix millième partie du rayon

(1) *Uber unsere Kenntniss*, etc.' p. 30.

terrestre ; que, les perforations pratiquées au sein du globe ne représentent, par rapport à son diamètre, que des piqûres de fourmis sur une orange ; que l'égratignure d'une épingle autour d'une sphère qui aurait 90 pouces de circonférence égalerait, relativement, la profondeur des mines les plus souterraines ; que d'après Lyell, l'étendue sur laquelle portent nos observations, ne dépasse pas la huit centième partie du noyau terrestre, le reste nous étant aussi inconnu que l'intérieur des autres planètes ; enfin, qu'au dire d'Humbolt, rien ne nous garantit que nous connaissons le nombre complet des forces de la nature, ni que ces forces aient été toujours les mêmes (1), et, en présence de ce vaste champ d'incertitudes, dites-moi si tout homme qui en fait le prétexte de ses négations plutôt que le motif de ses humbles anéantissements, ne cesse pas d'être raisonnable. Certes, s'il y a place dans la science pour les intuitions conjecturales, en vertu de ce droit, Dieu y entre avant toutes les hypothèses contraires, et, conjectures pour conjectures, la science qui ne préfère pas celles de la foi aux autres, prête des mensonges à la nature pour appuyer les siens.

Tirer de certaines opinions scientifiques innoffensives pour la religion, des conséquences offensives qu'elles ne renferment pas : autre pratiqu du spécialisme contemporain. A tout instant, de systèmes conciliables avec l'orthodoxie, il extrait l'athéisme en les pressant avec exagération. Par exemple, qu'importe à la foi que la terre ait beaucoup plus d'âge qu'on ne lui en a jusqu'ici attribué ? En publiant l'acte de naissance du monde, Dieu l'a bien signé, mais il ne l'a pas daté ; libre à nous d'en reculer

(1) *Cosmos.*

l'époque. D'ailleurs, quand on a vu le Créateur passer une année à faire lever nos moissons, pourquoi s'étonner de le voir employer des milliers de siècles à préparer l'enveloppe solide de notre planète? La gloire de son ouvrage ne lui peut être ravie parce qu'il a fait des pauses instructives pour nous en le formant; et ceux qui nous objectent l'antiquité de la création, comme si la Bible lui assignait une chronologie hors de laquelle il n'est point de salut, en disent plus qu'ils n'en savent et sur la vieillesse du monde et sur les enseignements de la Bible! mais les adversaires s'attachent à l'exégèse la moins acceptable, dans le but implicite de discréditer celle qui le serait.

Autre exemple : supposé qu'on ait trouvé, avec certitude, l'homme fossile, que suivra-t-il de cette découverte contre l'autorité de la semaine génésiaque? Quelques apologistes n'y voient pas la matière d'une objection, d'autres y voient celle d'une preuve. En effet, sans abandonner une ligne de notre terrain, ne nous serait-il point permis de penser que la puissance créatrice s'est exercée sur cette terre avant l'œuvre des six jours? qu'entre le commencement où Dieu tira notre planète du néant et l'état de vacuité où Moïse la décrit, son auteur y travailla d'une manière digne de lui? que d'autres humanités ont précédé la nôtre comme d'autres la suivront? que chacun de ces groupes est dirigé vers sa fin providentielle par des moyens appropriés? enfin, que la Bible n'étant que l'histoire du cycle auquel nous appartenons, aucun élément des périodes antérieures ne pourra être jamais opposé aux faits et croyances de celle-ci?

Mais je vais plus loin, je suppose que l'exégète place la naissance de l'humanité avant les révolutions diluviales qui ont précédé l'ère historique, les fossiles humains sont la confirmation nécessaire de son système. Ainsi, quelques

distinctions étant admises, la paléontologie fantaisiste reste désarmée. Elle croyait frapper au cœur la révélation par des hypothèses, elle lui passe sous les pieds; et de ses attaques contre l'hexaméron mosaïque, il lui reste deux déconvenues, celle de produire souvent des fossiles humains qui ne sont pas prouvés, et qui ne prouveraient rien contre nous, même quand ils seraient prouvés.

Mais la partialité anti-religieuse de notre spécialisme scientifique se montre surtout dans l'abus qu'il fait de la théorie des générations spontanées. Il change une opinion indifférente en soi, par rapport à la question des causes premières ou des causes finales, en une source de négations contre les unes et les autres. Seul, néanmoins, le parti pris autorise de telles conclusions, et l'exemple du passé en est la preuve. Quand les anciens croyaient que le nombre des animaux éclos spontanément était supérieur à celui des êtres provenant des lois normales de la reproduction, ils n'étaient point athéistes. Quand Plutarque écrivait, dans *ses propos de table :* « Il se forme au sein du limon un grand nombre d'animaux adultes, » il ne faisait point profession d'irrévérence envers les Dieux. Quand le jésuite Kircher, dans son *mundus subterraneus*, décrit les expériences qu'il a faites pour obtenir des animaux artificiellement créés, il ne niait pas l'existence d'un Créateur. Enfin, quand Lamark lui-même admet une génération spontanée incessante, sous l'action des forces physico-chimiques, il recommande de ne pas confondre « la nature avec son suprême Auteur, la nature étant assujettie à des lois, expression de la volonté souveraine qui les a établies (1). » Voilà donc la portée doctrinale de cette théo-

(1) *Histoire naturelle des animaux sans vertèbres :* Introduction.

rie contenue dans ses vraies limites ; et, de leur côté, les principaux hétérogénistes du jour, semblables en cela aux spontéparistes anciens, ne déclinent-ils pas toute solidarité avec l'athéisme ?

Mais qu'a fait, de cette simple opinion biologique, le peuple de commentateurs, d'expérimentateurs et de disciples excessifs qui compose le monde savant ? un principe de négation universelle. Renchérissant sur la pensée de Darwin, qui est discret à cet égard, son traducteur admet, sans restriction, la multiplicité des organismes primaires, ne reconnaissant pour ancêtre unique que notre planète elle-même douée, à l'une des phases de son existence, du *pouvoir d'élaborer la vie* (1). De son côté, le manuel du matérialisme allemand, affirme que « la création organique doit avoir eu lieu sans l'intervention d'une force extérieure (2). » Ce qui revient à dire que la fermentation putride de quelque détritus post-diluvien a été la seule cause efficiente de la vie universelle. Ainsi, tandis que les coryphées de l'hétérogénie font remonter au Créateur l'honneur de la création, la multitude des petits savants n'y voient que le moyen de se passer d'un facteur dans l'explication du monde, et, grâce à cette sorte d'escamotage logique, la partialité du spécialisme a fait de tout homme qui croit aux générations spontanées le synonyme d'un homme qui ne croit pas en Dieu.

Employer deux mesures opposées d'appréciation, selon l'intérêt du moment, l'une très-large, quand il s'agit des faits défavorables à la foi, l'autre très-exclusive, quand il s'agit des faits qui prouvent ou confirment la foi, c'est

(1) Melle Royer.

(2) *Force et matière* par Buchner.

encore une tactique de la négation, fort usitée dans ses livres, et Dieu seul peut savoir avec quel degré de sincérité; car, tandis que les passions du cœur s'avouent et s'accusent, celles de l'esprit se glorifient ou se cachent à elles-mêmes.

Combien de fois la science actuelle n'a-t-elle point usé de cette trompeuse balance! D'abord, dans l'interprétation des lois qui président à la formation du règne organique : qu'un Créateur intelligent ait façonné l'œil, la main, le système nerveux ou le système sanguin de notre espèce, avec ordre et prévoyance, certains savants ne sauraient y souscrire ; mais qu'un mollusque gastéropode, en étendant son corps sous l'empire de la nécessité, se fasse pousser des tentacules ou des membres nouveaux, cela leur paraît très-probable. Que Dieu ait créé des espèces, la science n'en saurait convenir; mais qu'un beau jour, une plante soit devenue un animal, ou bien encore que des poissons « entraînés par l'ardeur de la chasse et de la fuite, ou par la violence du vent dans des roseaux du rivage, aient vu, sous les influences de l'air, leurs nageoires se fendre, les rayons qui les soutiennent se transformer en plumes, dont les membranes desséchées formèrent les barbules, leur peau se couvrir de duvet, leurs nageoires ventrales devenir des pieds, leur cou et leur bec s'allonger, enfin la carpe se changer ainsi en oiseau (1), » rien de plus simple. Enfin, que la religion enseigne les béatitudes corporelles réservées à l'homme dans un monde meilleur, elle n'obtiendra que des sourires; mais qu'un évolutionniste annonce que l'homme engendrera, plus tard, une espèce supérieure à lui-même, sorte de posté-

(1) Du Maillet.

rité olympienne qui n'aura plus rien du singe son aïeul, toutes les facultés de France et d'Allemagne dresseront l'oreille avec curiosité. Ainsi, à tout instant, la science préfère l'absurde des explications naturelles au bon sens des enseignements divins.

N'est-ce point en vertu de cette même injustice qu'elle oppose à la foi, non-seulement les lois de la formation, mais encore celles de la conformation organique? Tel darwiniste réunit, sous ses vitrines, une collection de crânes humains et de crânes simiens, capables de faire croire, qu'entre les uns et les autres, la différence est moins dans la nature que dans nos idées; mais allez aux informations, vous apprendrez que ces funèbres échantillons ont été choisis, avec préméditation, sur dix mille sujets, et qu'ils ne sauraient prouver une règle, attendu qu'ils ne représentent que des exceptions (1). Encore Darwin n'a pas soutenu l'origine simienne de l'homme, ce sont ses continuateurs qui lui ont imposé cette responsabilité; mais que penser de l'impartialité de ceux-ci quand ils voient dans l'homme de race caucasique un petit-fils de chimpanzé, tandis qu'ils ne lui reconnaissent aucune parenté avec le nègre ou le mongol? Cependant « entre l'homme et le singe, dit Huley, il y a un abîme encore impossible à combler ! » Vainement l'anthropologie matérialiste cherche les intermédiaires destinés à remplir ce vaste hiatus; sous le rapport de la structure anatomique comme du développement intellectuel et moral, il y a, de l'un à l'autre de ces extrêmes, la distance qui sépare deux espèces; au contraire, de l'homme blanc au nègre, il n'y a d'autre différence extérieure que celle du plus au

(1) Historique.

moins de beauté, et, d'autre différence intérieure que celle du plus au moins de supériorité. Que fait la science irréligieuse, néanmoins, en présence de ces deux faits éclatants ! Elle donne à l'homme et au singe, malgré leurs différences, les mêmes parents, et elle fait naître le blanc et le nègre, malgré leurs ressemblances, de couples divers : le tout, pour avoir l'avantage de contredire la foi en se contredisant soi-même, et de fouler aux pieds le bon sens en faveur de deux blasphèmes, l'un contre l'unité, l'autre contre la divine origine du genre humain.

Enfin, n'est-ce point altérer les poids et les mesures, dans ce grand débat, que d'en élaguer, *à priori*, toutes les sciences qui pourraient témoigner au profit de la vérité ! Ne revenons pas sur ces exclusions et cet exclusivisme du programme positiviste ; nous savons ce qu'il en faut penser au point de vue de la logique ; mais un vrai cri d'indignation nous échappe, quand nous l'envisageons sous le rapport de la justice. Est-ce bien sur une certitude scientifique que le naturaliste souscrit aux mystères de l'hétérogénie et révoque en doute les constatations psychologiques ? croit à ses sens extérieurs, non à son sens intime ? s'incline devant toutes les déductions du darwinisme et regimbe contre les premiers axiômes de la métaphysique ou de la morale ? enfin, donne son assentiment à toutes les suppositions qui peuvent obscurcir la foi et le refuse à toutes les évidences qui peuvent la mettre en lumière ? Non, non ; ce n'est point un dogmatisme impartial, c'est la passion ; ce n'est point seulement l'esprit de système, c'est une hostilité inavouée qui trace ces classifications arbitraires, desquelles il résulte que, Dieu étant hors la science, il doit être condamné, même sans être entendu : procédé commode, d'ailleurs ; car il est plus aisé d'ôter la parole à Dieu que de lui répondre. Et cependant

la suprême iniquité de la négation ne consiste pas à condamner, « sur l'étiquette » les sciences favorables à Dieu, mais à le renverser, en protestant qu'elle ne s'en occupe pas. Ne lui point donner place dans le domaine des observations physiques, c'était justice ; couper toutes les branches du savoir humain qui portent sa sainte image, c'est une trahison. Mais professer la neutralité à son égard, et tâcher de l'anéantir sous ce masque inoffensif, c'est l'hypocrisie la plus odieuse, celle de l'athéisme.

Opposer, collectivement, à la foi des théories scientifiques qui n'ont point d'autorité collective, puisque souvent elles se contredisent, c'est encore là une habitude très-familière à nos adversaires. Or, quand on croit, *in globo,* des savants qui ne sont pas d'un même avis, c'est de la superstition ; autant de géologues, autant de géologies ; donc, avant de nier la Bible au nom de cette dernière science, attendons que les géologues se soient mis d'accord entre eux. Naguère un homme d'esprit écrivait, sous des formes légères, ces observations qui ne le sont pas : « M. Littré et d'autres prétendent que le cerveau sécrète la pensée comme la muqueuse nasale sécrète des liquides sous l'influence des coryza. Dans ce système, la pensée est un rhume de cerveau moral. Or, M. Claude Bernard, — et il ne faut pas le prendre pour un faiseur de systèmes, l'homme qui a dit : Lorsque j'entre dans mon laboratoire, je commence par mettre le spiritualisme et le matérialisme à la porte, — M. Claude Bernard proclame avec autorité que le cerveau ne sécrète pas plus la pensée que l'horloge ne sécrète l'heure. Remarquez donc que M. Littré, moderne savant, et M. Claude Bernard, savant moderne, se contredisent carrément sur l'idée-mère du matérialisme. Pourquoi voulez-vous faire accroire au pauvre peuple que vous

savez ce que dit la science moderne et que la science moderne sait ce qu'elle dit ?

« D'ailleurs, la matière qui pense, c'est le système de Locke traduit de l'anglais par Voltaire. Madame la marquise du Châtelet y croyait, et voilà cent vingt ans qu'elle est morte ! C'est ce qu'on appelle du nouveau.

« Mais, je vous vois venir, vous allez me parler de la chronologie, de la Bible et de l'âge du monde ; de sérieux farceurs se sont mis d'accord sur ce point que le monde est très-vieux : les uns disent vingt-cinq mille ans, les autres deux cent mille, d'autres enfin de dix à cent millions d'années ; à cela près, ils sont parfaitement sûrs de leur affaire : j'attendrai cependant qu'ils aient vérifié leurs chiffres pour en faire une conviction.

« Si du monde nous passons à Dieu, ces messieurs ne sont pas plus unanimes. Un jour, M. Babinet sortait du palais de l'Institut avec un sien collègue, mathématicien endurci qui éliminait Dieu de tous ses calculs, comme étant un inconnu irrationnel et perturbateur ; les deux nihilistes devisaient. — « Ainsi, confrère, disait M. Ba-
« binet, décidément Dieu n'existe pas? — Il n'existe pas, la
« science moderne ne saurait admettre une hypothèse aussi
« absurde que celle d'un Dieu créateur. — Ainsi vous êtes
« sûr? demande itérativement M. Babinet. — Parfaitement
« sûr. — Eh bien, collègue, reprit M. Babinet, avec son vaste
« sourire, vous êtes plus crédule que moi, car moi, je n'en
« sais rien du tout (1). »

Voilà les éléments constitutifs de ce témoignage collectif appelé la science. Sans doute, si ce témoignage formait un faisceau d'opinions concordantes, il serait imposant ;

1) Vitu.

mais comme il ne représente que des individualités unies dans la négation, on ne peut opposer en masse à la vérité ceux qui sont opposés les uns aux autres. Donc, être en général pour la science contre la foi, c'est avoir sur bien des sujets donnés vingt opinions sans avoir une conviction, puisque ces opinions sont différentes, quand elles ne sont pas contraires.

Accueillir avec une confiance aveugle les hypothèses de l'archéologie antéhistoriques, et avec d'aveugles préventions, les certitudes de l'ère historique, tel est encore un des expédients caractéristiques de la science anti-religieuse. Par un contraste surprenant, elle a mis en l'air tout le sol de l'histoire et particulièrement de l'histoire chrétienne, au moyen d'un système de critique qui menace de complet effondrement les vérités les mieux constatées; et sur ces ruines, elle a installé l'autorité de l'histoire avant l'histoire, peuplant la nuit du passé de créations fantastiques, comblant toutes les lacunes des annales géologiques par des imaginations grandioses, en un mot racontant par le menu les événements des cités lacustres, de l'âge de la pierre et des déluges primitifs ; de telle sorte qu'après avoir détruit l'histoire véritable, la science en a créé une autre : elle n'a pas cru à la première, et elle adhère à ses propres inventions.

Les preuves de ce contraste sont écrites partout. Conduisez l'archéologue dans les catacombes chrétiennes, il ne conviendra ni du sens des inscriptions, ni de la signification des symboles attestant la destination de ces glorieux tombeaux. Mais montrez-lui les catacombes de l'époque tertiaire, il vous indiquera des cailloux brisés qui furent des oiseaux volants, et les instruments d'os ou de silex qui servaient à rogner les

ongles et à couper les cheveux de l'homme témoin de ces lointaines civilisations. S'il s'agit de l'évangile selon saint Jean, il hésitera doctement sur le nom de son auteur. Mais s'il est question de l'homme fossile, il vous dira presque le nom et la qualité de celui à qui appartient la mâchoire découverte à Moulin-Quignon. En fait de traditions catholiques, il ne saurait passer condamnation, quoique chaque jour leurs monuments sortent du sol romain pour les justifier, mais touchant les couteaux, les haches, les racloirs de pierre, les cavernes, les dolmen et les *tumuli* de la légende scientifique, il a, non-seulement la foi d'un croyant, mais celle d'un voyant. Enfin, il ne faut pas lui demander son adhésion à l'histoire biblique ni aux actes des apôtres, car c'est si obscur ce qui se passait autour de Jérusalem, il y a dix-huit cents ans! Mais si vous remontez à des myriades d'années en arrière, à un âge du monde où les siècles se comptent comme dans notre ère les années, dans ces vastes horizons où la pensée, semblable à la colombe de l'arche, ne trouve pas un seul point ferme pour se reposer, la négation se trouve en pleine lumière, et ne voit que des certitudes à enregistrer.

Aussi, combien d'opinions accréditées de nos jours feront l'étonnement de l'avenir. Alors la religion sourira, à bon droit, de ces audaces d'affirmation qui captivent nos incrédules, et ces affirmations, après avoir surpris un instant les esprits faibles et passionné les esprits prévenus, demeureront l'éternel témoignage des divagations de la raison émancipée de la foi. Ceci soit dit, au reste, sans irrévérence envers les grands, les véritables initiateurs de l'archéologie préhistorique. Mais si j'ai le culte de la science, je n'en ai pas le féti-

chisme, et, comme dès l'instant que la science ne respecte pas Dieu, elle cesse de se respecter, je ne suis pas tenu de lui accorder plus d'égards qu'elle n'en a pour elle-même.

CHAPITRE V.

Bases d'un compromis entre la foi & les sciences de la nature.

Nous venons de voir comment la science élude la justice à l'égard de la foi, et, sous prétexte de neutralité, s'échappe par la tangente dans l'opposition systématique. Toutefois, si les naturalistes sont capables de conclusions précipitées et de tendances hostiles contre l'exégèse orthodoxe, peut-on affirmer que celle-ci soit entièrement exempte des préventions contre la science ? nous ne le croyons pas. Il est tel exégète anglais qui regarde la géologie comme une invention de l'ennemi de Dieu et des hommes (1). De leur côté, quelques apologistes de France rendent trop systématiquement aux progrès scientifiques, le sourire sceptique et les fins de non-recevoir que la science oppose à la révélation. De telles représailles ne sont pas moins contraires à la dignité sainte qu'à l'essence de la vérité. Si la science prend à sa charge, aujourd'hui, des thèses aventureu-

(1 Hug. Miller. Testimony of the Rocks p. 342.

ses qu'elle abandonnera demain, il ne faut pas alléguer ses témérités contre ses incontestables certitudes, ni ses recherches contre ses acquisitions; elle est en possession d'une foule de démonstrations contre lesquelles le doute le plus méthodique ne saurait prévaloir, et, de même qu'on trahit la foi, en la livrant aux caprices travestissants de la science, ce serait la compromettre que de nier la science pour l'honneur de la foi.

L'honneur de l'une et de l'autre est intéressé dans le pacte dont nous allons proposer les bases. Montrer que l'on peut être un grand savant et un chrétien convaincu, vaut mieux que d'anathématiser la lumière au nom de Dieu, qui est le soleil! Quelque immuables que soient les dogmes, il y a péril à laisser croire que l'esprit humain trouve toujours cette barrière au terme de son horizon, tandis que son légitime essor n'en est jamais gêné. Telles les pyramides paraissent être sous les yeux du voyageur, par illusion de perspective, et se dressent, en réalité, bien loin au fond du désert.

Il faut donc que la théologie traite les sciences naturelles en voisine sans ombrage, supportant généreusement le développement de ces dernières, pourvu qu'elles respectent ses propres frontières. Les plus célèbres Pères de l'Église ont fait servir aux progrès de la théologie tout ce que le savoir profane avait de bon à lui offrir. Puisque leurs vastes traités accordent une si grande place aux considérations philosophiques, quelles notions nous eussent-ils transmises sur la nature, si celle-ci leur avait été plus objectée! Aujourd'hui que la popularisation de ces connaissances en accroît le péril, il est bon de les cultiver pour les empêcher de nuire, et, dans ce but, d'échanger contre ce *dilettantisme* d'esprit, qui touche à tout par curiosité, des études fortes

et régénératrices, capables d'accomplir la conciliation et la réconciliation entre la science et la foi.

Sur ce sujet, peu de mots dissiperont beaucoup de malentendus. Le livre des révélations divines et celui de la nature ne renferment point d'antagonisme mutuel, parce qu'ils sont du même Auteur et l'expression de la même pensée. La Bible ne contient point d'erreur, car elle est la parole de Dieu; la nature de son côté n'enseigne aucune erreur, car elle est le fruit de la même parole. Quand on est persuadé que le Dieu de toute vérité est aussi le Dieu de la nature et de la révélation, on ne peut penser que sa voix, différente dans l'une et dans l'autre de ces sphères, jette la division parmi ses créatures ou les induise en erreur?... « Le véritable chrétien chemine au milieu des œuvres du Créateur, avec des vues plus larges. Pour lui, les paroles gravées sur les roches antiques de notre globe sont les paroles de Dieu, elles ne peuvent pas plus être en contradiction avec la révélation écrite, que les paroles de l'ancienne Alliance avec celles du nouveau Testament. L'homme trouvera quelquefois difficile de concilier toutes les manifestations de ces deux voix; mais qu'importe! Ne sait-il pas que son intelligence est bornée et qu'il approche du jour où seront levées toutes les contradictions apparentes entre ce qui devrait être uni?.... Un docteur dont la piété et la bienveillance ont longtemps brillé à la face du monde, Chalmers, disait devant une réunion nombreuse de savants : « Le Christianisme a tout à gagner et il n'a rien à craindre du progrès des sciences physiques (1). »

(1) Quarterly Revieuw. Vol. 10. July, p. 56.

Pour ces motifs, il importe donc d'en finir avec l'orthodoxie étroite, qui repousse, systématiquement, les témoignages de la nature, et aussi avec la science présomptueuse qui les exagère. A cette fin, cherchons les points de rapprochement entre les deux parties litigantes, et écartons tous les sujets de réciproque hostilité. Montrer, 1° les concessions faites par la théologie à la science; 2° les concessions que la science doit faire à la théologie : c'est négocier entre elles, non-seulement un traité de paix, mais une féconde alliance.

I

Les dispositions de la science sacrée sont très-conciliantes, en ce sens, qu'elle cède volontiers le terrain qui ne lui a pas été divinement octroyé, et qu'elle abdique toute prérogative, pour ne revendiquer que son droit inaliénable. Ses inclinations pacifiques se révèlent par la largeur de ses *interprétations*, de ses *abstentions* et de ses *prescriptions* envers les sciences de la nature.

La Bible n'oblige la foi des chrétiens que dans le sens fixé par les jugements de l'Église, et le consentement unanime des Pères. Rien n'est moins connu, même parmi les savants, que l'herméneutique sacrée, ou la collection des règles qui doivent présider à l'interprétation des textes révélés. D'autre part, rien n'est moins facile, même aux esprits exercés, qu'une bonne exégèse, ou l'application exacte de ces règles. Quand

les paroles saintes doivent-elles être entendues au sens littéral ; quand, au sens spirituel ? Quand ont-elles une portée dogmatique ; quand, la simple valeur d'une métaphore ou d'une allégorie ? Quand expriment-elles des faits ; quand, de simples figures ? Voilà des sources intarissables de doutes, même pour ceux qui ne doutent pas de la divinité des Ecritures, tant que l'infaillibilité de l'Eglise ne leur vient point en aide. D'où il suit que la science accuse souvent la Bible de lui être contraire, uniquement parce qu'elle l'explique à sa fantaisie, lui imputant l'absurde, pour avoir un prétexte de lui contester le divin.

Aussi, quand la science attaque le récit biblique, le conflit n'est jamais entre un enseignement certain de l'Ecriture, et une découverte certaine de la géologie. Le désaccord ne vient que d'une lutte de systèmes opposés : systèmes personnels de géologie d'une part, systèmes personnels d'exégèse de l'autre. Mais, en réalité, la Bible et la science n'ont rien à y voir. C'est pourquoi l'Eglise, désintéressée dans la question, attend la vraie solution avec impassibilité pour se l'approprier, et, lorsque les deux combattants cherchent à commettre, l'un la science, l'autre la Bible dans leur querelle pour se rallier des adhésions, ils passionnent le débat à leur profit, et produisent la confusion.

Dès la fin du seizième siècle, un exégète frappé de la tendance de certains apologistes à identifier la vérité absolue avec leurs idées particulières, et à confisquer, pour ainsi dire, l'autorité des saintes Ecritures au profit de leurs opinions, écrivait : « Puisque la Bible n'enseigne pas les sciences naturelles, le théologien prudent évitera de s'attacher tellement à une

manière de voir, qu'il la défende avec trop de chaleur, et la déclare seule conforme à nos saintes lettres. Il évitera aussi, avec grand soin, d'affirmer, sur ces mêmes sujets, ce qui n'est point d'accord avec les faits que l'expérience a certifiés. Enfin, s'il est des points sur lesquels la Bible et la science parlent de la même manière, il évitera de considérer ces résultats comme appartenant à la foi (1). »

L'Église ne fut point complice de pareilles exagérations d'interprétation. On lui objecte, avec une apparence de raison, la condamnation de Galilée; mais cette sentence portée par sept juges ignorants, non signée par le pape, et réformée plus tard par l'Église elle-même, ne saurait prévaloir contre une tradition contraire, explicitement et persévéramment formulée dans les écrits de tous les Pères. Leurs conclusions peuvent se réduire à ces deux principes capitaux : Rien de ce qui est scientifiquement vrai, n'est contraire à la Bible, et rien de ce que l'on veut mettre en opposition avec la Bible, n'est scientifiquement démontré, comme l'on peut facilement s'en convaincre, en consultant l'ensemble des maîtres, non un système particulier.

Certes, s'il fut jamais une autorité incontestée en matière d'écriture, c'est bien saint Jérôme. Et, cependant, voici la latitude donnée par le grand docteur : « L'Ecriture renferme beaucoup de choses dites selon l'opinion du temps, non selon la réalité des choses (2). » Combien de découvertes scientifiques acquièrent droit

(1) P. Pererius.
(2) In Jer. XXVIII. 10.

d'hospitalité dans les convictions des chrétiens, malgré l'opposition de certains textes, en vertu de cette autre règle prescrite par saint Augustin :

« Souvent, dit-il, il arrive que, sur ce qui concerne la terre, le ciel, le monde et ses différentes parties; les astres, leurs mouvements, leurs grandeurs, leurs positions; les éclipses de soleil et de lune; le retour des saisons; la nature des animaux, des plantes, des pierres et les autres objets du même genre, un infidèle a acquis, par le raisonnement ou l'expérience, des notions très-certaines. Supposez, maintenant, un chrétien qui, prétendant parler sur ces mêmes sujets, d'après les enseignements chrétiens, énonce devant les infidèles de si grossières erreurs que ceux-ci, le voyant comme on dit, aux antipodes de la vérité, puissent à peine s'empêcher de rire; n'est-ce pas honteux? n'est-ce pas pernicieux? Ne devrait-on pas éviter ce travers avec le plus grand soin? Le plus fâcheux n'est pas que cet ignorant se rende ridicule; mais c'est que les infidèles se persuadent que nos auteurs sacrés ont admis les mêmes extravagances. Ils les méprisent alors et les repoussent; et c'est ainsi que se trouvent perdus ceux que nous voulions sauver.

« En effet, quand ils voient un chrétien errer dans les matières qu'ils connaissent à fond, et que, de plus ils l'entendent appuyer ses erreurs de l'autorité de nos livres sacrés, comment voulez-vous qu'ils croient à ce que disent ces mêmes livres, de la résurrection des morts, de l'espérance de la vie éternelle, du royaume des cieux? Il est impossible d'exprimer quel malaise, quelle tristesse ces présomptueux chrétiens causent à leurs frères plus prudents, en usant ainsi des textes sacrés, sans comprendre, ni les paroles qu'ils pro-

noncent, ni la question qu'ils veulent trancher (1). »

N'est-ce point ainsi que se passent les choses dans certaines apologies modernes? Imprudence d'autant plus coupable que nos textes révélés ont simultanément plusieurs sens tels que le littéral, le spirituel, l'analogique et qu'ils offrent dans leur profondeur élastique une entrée facile à toutes les formules du progrès. « C'est pourquoi, ajoute saint Thomas, l'Ecriture pouvant être comprise de plusieurs manières, que personne ne s'attache à aucune interprétation particulière avec une telle ténacité, que si, par une démonstration certaine, ou prouve la vérité du contraire, le contraire ne soit pas immédiatement embrassé (2). »

Voilà donc la porte largement ouverte aux interprétations raisonnables, et l'Eglise qui est l'interprète divinement instituée pour cette tâche, n'a point devant elle un espace parcimonieusement mesuré. Aussi, sauf l'épisode rebattu et amplifié du procès déjà mentionné, où et quand la surprit-on, jetant au génie de la découverte des étreintes ou des anathèmes? Quelles sont les nobles inventions qu'elle ait tâché d'étouffer sous la pression de son intolérance scripturaire? Ne lui reproche-t-on même pas, aujourd'hui, de prendre sous sa protection toutes les nouveautés pseudoscientifiques par habileté, plutôt que de les rejeter par exagération d'orthodoxie? Combien de savants sont presque fâchés de trouver grâce devant l'Ecriture, parce que cela leur ôte le droit de la condamner?

A Dieu ne plaise que je vienne absoudre, au nom

(1) De Gen. ad litt. lib. 1, C. 39.

(2) I quæst. LXVIII. art. 1. c.

de la Bible, toutes les imaginations scientifiques ; mais faut-il bien en convenir ? déjà saint Augustin, dans son premier livre sur la Genèse, a posé, à propos de l'Héxaméron, bien des questions réputées nouvelles, en ajoutant : « Je n'ai point pris parti témérairement pour une opinion, au préjudice d'une autre exposition qui pourra être meilleure. »

De son côté, le savant père Pianciani, dans son commentaire sur l'œuvre des six jours, affirme que si les sciences naturelles, chronologiques ou autres, suscitent quelque interprétation nouvelle d'un texte obscur de la Bible, sur lequel l'Eglise n'a rien décidé, il ne faut nullement rejeter cette lumière. Aussi, comme la parole de l'Esprit-Saint s'est en quelque sorte toujours dilatée, pour donner abri dans son sein aux diverses formes du dogme scientifique ! Les neptunistes et les plutonistes jouissent d'un égal crédit devant elle, les paléontologistes, portés à croire, avec certains pères, que Dieu a créé, sur le fond que nous habitons, des mondes antérieurs à celui-ci ne sont pas condamnés. Si l'opinion d'Origène consistant à penser que les astres sont des êtres animés est réprouvée, celle qui les regarde comme des univers habitables et habités est parfaitement libre. En sauvegardant les rares vérités dogmatiques qui se rattachent à la création du monde, il est permis d'admettre toutes les suppositions, sur le mode de cette création, parce que, dit saint Thomas, les saints pères ont eu, à cet égard, des sentiments différents...

Que la géologie explique donc, comme bon lui semblera, les périodes génésiaques ; que la paléontologie complète ses faunes et ses flores grandioses des mondes finis ; enfin que la chronologie remonte l'histoire de notre planète, de transformation en transformation, jusqu'à cette

heure où elle n'était qu'une sorte de nuage impalpable, flottant dans l'éther, la parole divine est en dehors, pour ne pas dire au-dessus de ces débats, et si elle y fut quelquefois engagée, ce fut par une ignorance commune à ses défenseurs tout aussi bien qu'à ses agresseurs.

A mesure que nous avancerons dans cet examen comparé des dogmes religieux et des assertions de la science, nous verrons, de part et d'autre, le rapprochement se faire sur le terrain des certitudes acquises, et les conflits ne se perpétuer que sur des malentendus ou sur des hypothèses. Quelle raison aurions-nous de nous insurger contre les résultats des investigations contemporaines, « nous qui aimons la science, qui la demandons au ciel et à la terre et qui la poursuivons à la sueur de notre front ?... Pour moi, j'ai l'habitude de considérer ces conquêtes comme m'appartenant toutes, dès que j'ai pris la peine de les placer dans mon esprit... Si j'ai le bonheur de posséder la foi de Dieu, je cherche et je trouve d'ordinaire comment la nouvelle vérité s'accorde avec ma foi ; et cette science comparée est la source des plus admirables lumières (1). » Voilà le véritable esprit scientifique, c'est celui de l'Eglise et des intelligences vraiment dignes de parler pour elle dans cette discussion.

Donc, ceux-là seuls qui ignorent la théologie autant que la science se permettent, en dehors du dogme, de trouver telles opinions scientifiques *préférées* ou *admises* par l'Eglise. L'Eglise n'accepte pas la responsabilité des exclusions ni des sympathies qu'on lui prête sur ce point. A peine si, depuis trois siècles, quelques-uns de ses interprètes ont essayé de fausser son attitude au milieu de

(1) P. Gratry. *Lettres sur la Relig.* p. 233,-34.

telles polémiques ; elle est revenue à sa belle neutralité des premiers âges. Et si vous étiez tenté de croire que la nouvelle concorde proposée par elle est une volte-face prudente de sa part, écoutez cette grande voix et cette grande protestation du cinquième siècle à l'appui de mes affirmations : « Dans les choses obscures, quand nous lisons des écrits même divins, qui peuvent, sans préjudice pour la foi, engendrer diverses opinions, ne nous précipitons pas trop exclusivement dans aucune, de peur que si l'opinion embrassée par nous vient à tomber, nous ne tombions avec elle, et que, combattant ainsi, non pour la pensée des divines écritures, mais pour la nôtre, nous soyons plus occupés de rendre les écritures conformes à nos idées que nos idées conformes aux écritures (1). »

Cette latitude d'interprétation, pratiquée par la science sacrée, paraît à la fois logique et juste quand on se rappelle l'*abstention* légitime qu'elle s'impose, par rapport à l'objet de la science profane. La Bible, en effet, nous enseigne avec une autorité qui ne relève que des jugements de l'Eglise et de l'assentiment de la tradition, tout ce qui regarde la foi et les mœurs ; mais il ne saurait entrer dans son but de nous communiquer des instructions sur les sciences physiques. L'inspiration n'a point été donnée aux écrivains sacrés pour accroître leurs connaissances ou les nôtres dans l'ordre de la nature ; par conséquent, lorsque l'Ecriture parle des événements, des phénomènes et des lois de la création, elle le fait d'après les idées généralement reçues, sans précision ni correction scientifique, ne cherchant à s'exprimer que de manière à être com-

(1) Aug. de Gen. ad litt. lib. 1. cap. 37.

prise. Sa tâche est de traduire la révélation divine, elle abandonne aux disputes des hommes la découverte et la formule de la révélation matérielle. « De cette façon, la sainte Ecriture montre son caractère divin, en ce sens que toute science à venir s'y encadrera, et, comme elle ne s'est avancée sur aucune question, aucune science particulière ne peut lui crier : *si tacuisses* (1). »

Insistons sur ce point : le dessein principal de la Bible est de moraliser l'homme, et, partant, de lui apprendre, sur les croyances et sur le devoir, des secrets qu'il ne devinerait pas tout seul. S'il eût commencé son éducation par la connaissance de la nature, l'homme s'y fût peut-être emprisonné sans s'élever plus haut ; c'est pourquoi Dieu lui enseigne d'abord les vérités invisibles pour qu'il ne s'en déshabitue pas, laissant à sa libre investigation le soin de découvrir les autres. Aussi, presque rien de ce qui fait l'objet de la science proprement dite ne confine à l'objet de la révélation, afin qu'il soit bien constaté que la science est la révélation de l'homme complètement distincte de celle de Dieu.

Ceci explique pourquoi, d'après saint Thomas, la Bible parle de la nature *selon l'opinion du peuple* (2). Ceci justifie, surtout, la belle observation de Kepler : « L'écriture, en enseignant des vérités sublimes, se sert des locutions usuelles pour être saisie. Ce n'est qu'incidemment qu'elle traite des phénomènes de la nature, et lorsqu'elle le fait, elle emploie les termes familiers au commun des hommes. Nous-mêmes, astronomes, nous ne perfectionnons pas la langue en même temps que la science astrono-

(1) Kurts *bibel und astron.* p. 10.
(2) 1, 2, 9, 98 à 3 ad 2.

mique, nous disons comme le peuple : les planètes s'arrêtent, les planètes reviennent ; le soleil se lève, le soleil se couche, il monte vers le milieu du ciel, etc. Comme le peuple nous exprimons ce qui semble se passer sous nos yeux, quoique rien de tout cela ne soit vrai. Nous devons d'autant moins exiger de l'Écriture sur ce point qu'en abandonnant le langage ordinaire pour prendre celui de la science, elle déconcerterait les simples fidèles, et n'atteindrait pas le but sublime qu'elle se propose (1). »

« Supposons qu'un fondateur de religion, comme Moyse, eût été déjà en possession de toutes les connaissances les plus récentes en astronomie et en géologie, ne lui aurait-il pas été plus nuisible qu'utile de parler la langue de Copernic, de Newton, de Laplace, de Werkes, de L. de Buchon, de sir Charles Lyell ? Il aurait été certainement pendant deux mille ans, incompris et mal jugé, et cela pour donner une satisfaction particulière au dix-neuvième siècle; car le vingtième n'aurait déjà plus éprouvé la satisfaction de dix-neuvième (2). »

Par conséquent, lorsque la Bible semble mentionner les deux astres qui président au jour et à la nuit comme les plus grands, elle exprime une simple apparence, non une affirmation doctrinale. Lorsque les Pères discutent pour savoir si le mot hébreu *Kikajou* signifie un arbre ou un buisson, et si c'est sous cet arbre ou sous ce buisson que Jonas attendit la ruine de Ninive, l'Église se détourne du débat avec indifférence, parce que la question est oiseuse pour elle. Quand Josué s'écrie : *Soleil, arrête-toi,* au lieu de dire : terre, cesse ton mouvement de rotation, la Bi-

(1) *Epitome astronomiæ copernicæ*, p. 138.
(2) Ausland, 1863, p. 410.

ble est d'autant plus dans le sens commun, qu'aujourd'hui encore, le bureau des longitudes parle comme Josué, et marque les heures du *lever* et du *coucher* du soleil, non celles des évolutions de la terre ; enfin, quand l'hexaméron raconte avec détail l'origine des choses, il y a, sans doute, des passages qui appartiennent à la *substance de la foi*, et qui ont un caractère dogmatique ou théologique, tels que le fait de la création, mais il y a, aussi, des passages qui ne tiennent à la foi qu'accidentellement (1), dit saint Thomas, comme le mode et l'ordre de cette création.

Or, dans ce cas, la Bible n'a point d'avis arrêté ; elle se livre à la curiosité des savants, ne se servant des images de la nature que pour développer des vérités surnaturelles ! « D'où il suit, que, sur les questions du domaine des sciences physiques, il ne peut pas plus y avoir de décision dogmatique, que sur les questions de médecine ou de grammaire, l'Église n'étant un interprète infaillible de la sainte Ecriture, et l'unanimité des Pères ne formant une règle pour l'exégèse, que dans les choses de la foi et des mœurs (2). »

Faut-il donc accuser M. Ampère de dépasser les bornes de la déduction autorisée quand il s'écrie : « Ou Moïse avait dans les sciences une instruction aussi profonde que celle de notre siècle, ou il était inspiré ? » Sans doute, le génie surnaturel du législateur hébreu éclate dans cette cosmogonie, dont l'exactitude *se vérifie tous les jours d'une manière remarquable,* selon l'expression de Cuvier. Sans doute, il fallait un coup d'œil inspiré, soit par une révélation, soit par des traditions divines pour réédi-

(1) In lib. 2, sent. dist. 12, art. 2.
(2) *La Bible et la nature,* par Reusch.

fier le passé, de manière à tenir tête à la science de tous les âges, tandis qu'il n'est pas une seule genèse, en dehors de celle-ci, capable de soutenir les regards du bon sens. Cependant, il faut le reconnaître, en tout ce qui concerne les détails extra-dogmatiques, l'hexaméron ne peut être considéré comme le manuel infaillible de la science. Bientôt on reprocherait à Moïse de n'avoir pas inventé la théorie de l'électricité, ou des puits artésiens! Aussi, quelqu'inflexible que soit l'exégèse dans la garde des vérités révélées, elle est pleine de tolérance pour sa sœur chargée d'interpréter le livre de la nature, à la condition que celle-ci lui rendra les respects qu'elle en reçoit. la question d'attributions réciproques étant ainsi vidée entre elles, combien de difficultés disparaissent, et quelle fécondité pourrait résulter de leur union !

Large dans ses *interprétations* et dans ses *abstentions* la science sacrée ne se montre pas plus exigeante dans ses *prescriptions;* car, enfin, à quoi se réduit la partie dogmatique du premier chapitre de la genèse? A quatre enseignements, que la suite de ces études justifiera. Jalons si nécessaires, au milieu de cette nuit du commencement des choses, que sans de tels signaux l'esprit sombre dans un chaos de contradictions et d'absurdités.

La première vérité de cette histoire primitive, c'est que Dieu est le Créateur du monde et de tout ce qu'il renferme. Mers et continents, astres qui peuplent le ciel, végétaux qui couvrent la terre, animaux qui nagent dans les eaux, qui voguent dans les airs, ou qui habitent sur le sol; enfin l'homme venant à la suite, comme un roi précédé d'un cortége solennel; rien n'est oublié dans ce dénombrement sublime, et rien encore n'a pu ébranler la divine authenticité ni du récit, ni des prodiges qu'il constate.

Maintenant que valent et que prouvent toutes les variantes de la négation scientifique contre ce dogme fondamental ? Nous l'apprécierons plus tard; sachons seulement que, sur ce point, la foi proteste et ne transige pas, sauf à fournir ses explications,

Une seconde vérité ressort de la création et de l'arrangement du monde, c'est que, cette œuvre étant achevée son suprême architecte vit *que cela était bon*. Le pessimisme matérialiste du jour ne démontrera jamais le contraire. Sans doute, la loi de la liberté humaine suppose ici-bas le mélange du bien et du mal dans l'ordre moral, et une loi de justice correspondante suppose le mélange du bien et du mal sous le rapport physique, mais la résultante de ces forces opposées constitue une belle harmonie, si belle que, physiquement, elle sera l'éternelle admiration des contemplateurs du monde, et, moralement, le spectacle de toutes les âmes éprises des combats de la vertu. Pour moi, si j'avais le malheur de compter parmi les blasphémateurs des causes finales, en considérant seulement que la durée du jour n'a pas diminué de la centième partie d'une seconde depuis l'école grecque d'Alexandrie, et que jamais cette horloge immense, qui se nomme l'univers, n'a eu besoin d'être ni montée, ni réparée, je tomberais aux pieds de son Auteur, en convenant que ce qu'il a fait est bien.

Autre vérité, qui semble spécialement destinée à venger notre espèce des honteuses origines qu'on lui a aujourd'hui attribuées; tout ce qui est créé est pour l'usage de l'homme. Que le lecteur, souvent affligé peut-être de voir la noblesse de notre sang insultée par les nouvelles théories, écoute cette belle réfutation de tous les darwinismes. Voici nos titres de rois de la création, signés par une main divine : « Dieu dit : Faisons l'homme à notre image et à notre res-

semblance ; qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur les bêtes, sur toute la terre et sur les reptiles qui rampent sur la terre. Dieu créa donc l'homme à son image ; il le créa à l'image de Dieu, et il les créa mâle et femelle. Et Dieu les bénit et leur dit : Croissez et multipliez-vous, remplissez la terre et vous l'assujettissez, dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur tous les animaux qui se meuvent sur la terre. Dieu dit encore : Je vous donne toutes les herbes qui portent leur graine sur la terre, et tous les arbres qui portent des fruits et renferment en eux-mêmes leur semence, chacun selon son espèce, afin qu'ils vous servent de nourriture ; et à tous les animaux de la terre, à tous les oiseaux du ciel, à tout ce qui se meut sur la terre, et qui est vivant et animé, je donne la verdure des herbes, afin qu'ils aient de quoi se nourrir (1). » O Adam ! ô Eve ! les larmes de bonheur que je verse en vous embrassant, me garantissent que vous êtes les vrais parents du genre humain ; au contraire, l'horreur que m'inspirent les animaux qu'on me donne pour ancêtres, est un vrai cri de la nature contre cette abjecte invention !

Enfin, quand il eut été établi que tout est pour l'usage de l'homme, il fallut régler que l'homme lui-même est à Dieu et pour Dieu ; de là, cette quatrième vérité promulguée par l'hexaméron : « Vous travaillerez pendant six jours, mais le septième est le sabbat, et le repos consacré au Seigneur, car le Seigneur a fait, en six jours, le ciel et la terre, et il a cessé d'agir le septième (2).

Ainsi, le précepte du Sabbat, ou du culte public envers

(1) Gen. C. I.
(2) Gen. *ibid.*

la divinité, remonte aux premiers jours du monde : il précède les prescriptions du Sinaï ; il ressort, non-seulement de la volonté, mais des premiers gestes de Dieu, manifestés à l'humanité. Aussi, toute législation qui attaque le Dimanche s'en prend à une loi de la création, et succombera sous l'empire de cette loi, s'imposant avec l'autorité inéluctable de la nécessité.

Voilà le contenu dogmatique de cette première page des annales humaines. Du parallélisme établi entre la semaine divine de la création et notre semaine, on a voulu déduire la proportion exacte des périodes génésiaques. Les jours de notre semaine, par exemple, étant de vingt-quatre heures, on en a inféré que ceux de la semaine héxamérique ne devaient pas être plus longs. Nous verrons plus tard, avec détail, ce qu'il faut penser de cette allégation. En attendant, constatons que saint Augustin, prenant le pas sur la science, répondait il y a quatorze siècles : « Les trois premiers jours ne pouvaient être comme les nôtres, puisque le soleil n'était pas encore en rapport avec la terre pour les régler. »

Donnez-vous donc tout le temps et toute la latitude qu'il vous faudra, pour disposer les assises du monde selon vos idées ; tant que vous resterez dans le giron de ces quatre vérités, vous ne franchirez pas les bornes de la foi. D'où il suit que la science peut déployer hardiment ses voiles : ces dogmes seront pour elle des phares, non des barrières. Seulement, reste à savoir les gages qu'elle doit donner elle-même à la conciliation.

II

L'entente entre la foi et la science est au prix de conces-

sions réciproques : si, quand la première fait des avances, la seconde recule, la rencontre sera toujours impossible. Il est donc indispensable que la science se montre libérale à son tour, sous peine de malentendu irrémédiable : et elle y souscrira facilement, pour peu qu'elle se rappelle trois considérations capables de la tenir en respect : ses *limites*, ses *déconvenues*, ses *contradicteurs*.

La science actuelle n'a pas seulement le tort de se donner des limites arbitraires, elle s'élance au-delà, après avoir reconnu qu'elle n'en a pas le droit. C'est donc par une violation de frontières qu'elle allume la guerre, c'est en restant chez elle qu'elle pourrait rétablir la paix. Qu'elle ne commence point par décréter la connaissance intuitive et la croyance instinctive des états de l'intelligence complètement extra-scientifiques, car de cette façon elle réserve pour elle seule le monopole de l'autorité rationnelle. Et vainement elle a l'air de se circonscrire en disant : Mon domaine est « l'étude des forces qui appartiennent à la matière et des conditions ou lois qui régissent ces forces (1). » Ses études sur la matière sont une négation plus ou moins explicite de l'esprit. Vainement elle dit un jour qu'elle reste étrangère aux questions métaphysiques et religieuses ; le lendemain elle proclame que la « religiosité lui paraît une faiblesse et un aveu d'impuissance (2). » Vainement elle écarte, le matin, les problèmes de la destinée humaine, des causes premières et des causes finales, comme étrangers à sa sphère ou invisibles à son horizon ; le soir elle avoue qu'elle n'en parle point, parce qu'ils sont « vides de sens (3). »

(1) Aug. Comte et la *Phil. Posit.*
(2) *Ibid.*
(3) *Der Material.*, p. 52.

Donc, si la science se heurte contre la foi, c'est parce qu'elle sort de son terrain pour se porter sur celui de la foi, et, tout comme certains théologiens des derniers siècles essayaient d'enchaîner la science à quelques textes d'écriture mal compris, celle-ci, aujourd'hui, voudrait asservir la foi à des formules d'autorité souvent conventionnelle. « Cependant la première règle que doivent observer les sciences exactes, dit encore Schleiden, c'est de ne pas s'occuper des choses qui ne tombent pas dans le cercle de leurs expériences, ne les affirmant et ne les niant pas. Or, l'esprit, la liberté et Dieu, ne sont pas du domaine des observations physiques. Comment donc le naturaliste en peut-il parler? Qu'il affirme ou qu'il nie ces vérités, il est également inconséquent; mais si, comme homme et non comme naturaliste, il vient à parler de ces vérités, qu'il se souvienne de la seconde règle des sciences, qui est de ne jamais porter un jugement sur une chose sans la connaître à fond. Pour juger une vérité astronomique, il faut avoir approfondi l'astronomie, comme il faut savoir parfaitement la chimie pour trancher une question chimique. De même aussi, pour porter un jugement en matière philosophique, il faut avoir étudié profondément la philosophie, si on ne veut pas se couvrir de ridicule (1). » Combien de fois le spécialisme contemporain n'a-t-il pas affronté ce ridicule et blasphémé pour l'avoir affronté ?

Les *déconvenues* de la science devraient aussi modérer la hardiesse de ses affirmations. L'Eglise, qui peut justifier de son infaillibilité, serait autorisée à le prendre de haut

(1) *Ibid.* Schleiden.

avec l'esprit humain, car elle le défie, à bon droit, de la trouver en défaut. Mais la science qui n'est jamais faite, et qui se défait et se refait à tout instant, est-elle bien venue à lancer contre la foi, des anathèmes qu'elle dut si souvent rétracter ? Ne recommençons pas ici la liste interminable de ses mystifications. Aussi, en bonne justice, nous devrions la laisser se répondre à elle-même, avant de lui répondre. Ses systèmes se renversent si infailliblement les uns sur les autres, tous les dix ou vingt ans, qu'il nous serait bien permis de leur dire : Nous attendons que vous ayez assez duré pour nous occuper de vous ; en nous pressant trop, nous risquerions de vous combattre quand vous ne seriez déja plus : certes, une vérité aussi ancienne que la nôtre a bien le droit d'exiger que vous ayez au moins un lendemain pour vous attaquer ; à quoi bon faire tomber ce qui s'écroule de soi ?

Nul, en effet, ne réfute l'erreur aussi bien que l'erreur elle-même. Je me rappelle l'époque où les savants se moquaient de la période neptunienne. La terre couverte par les eaux leur paraissait une imagination insensée ! Si on leur rappelait les débris marins trouvés sur les plus hautes montagnes, ils répondaient avec Voltaire : ce sont des coquilles de pèlerins allant à Rome ou à Jérusalem. Mais plus tard, la mode scientifique a tourné aux déluges, alors les cataclysmes par l'eau ou par le feu sont devenus la solution presque machinale des systèmes géologiques ; et les mêmes incrédules, qui admettaient à peine de l'eau dans les rivières du monde sortant du chaos, en mettent à tout instant jusque pardessus les Cordillères. Il fut un temps où la négation rejetait l'existence de l'homme antérieurement au déluge de Noé. Mais, aujourd'hui, elle prétend que l'homme a paru sur la terre, depuis des cen-

taines de mille, et peut-être des millions d'années. « La vraie géognosie, dit Humbolt, est certaine; mais tout ce qui a rapport à l'état primitif de notre planète est aussi incertain que la matière dont est formée l'atmosphère des étoiles (1). » Ce qui n'a pas empêché quelques géologues d'imaginer un récit du passé de la terre, aussi plein de fables que les épopées les plus merveilleuses de l'antiquité.

Ainsi, en matière scientifique, une probabilité est discréditée par l'autre. Le progrès d'une génération est une superstition aux yeux de la suivante, et, pour une certitude inébranlable, on compte mille croyances sujettes aux changements. C'est que nous ne possédons que des fragments imparfaits de la chronique du monde écrite dans les couches du sol. Il est malheureux qu'on l'ait trop souvent oublié. Quelques savants, semblables à de jeunes poulains, se sentent portés à galoper dans l'investigation, sans s'inquiéter des palissades et des fossés qui fixent les limites de leurs recherches, oubliant combien sont imparfaites les données qu'ils possèdent (2); » mais, bientôt, leurs faux pas les avertissent que courir n'est pas toujours avancer, si la course du lendemain consiste à revenir sur le chemin de la veille.

Enfin, après ses limites et ses déconvenues, que la science se rappelle ses *contradicteurs*, elle comptera davantage avec la foi. Je parle des contradicteurs de son incrédulité, pris parmi les savants eux-mêmes. Ils

(1) *Essai géogn.*, p. 5.
(2) Harley.

composent, par leur multitude et par leur valeur, un faisceau capable de tenir en échec le camp opposé, malgré tous les intérêts d'amour-propre et d'indépendance, qui doivent naturellement le renforcer. Quand on lit les pages audacieusement négatives d'un Carl Vogt, d'un Moleschott, d'un Buckner et autres, on trouve au blasphème quelque chose de triomphal, qui semble annoncer, sur toute la ligne, l'anéantissement de la vérité, et l'aplatissement de ses tenants. Mais, quand on connaît l'état de la question et les combattants engagés dans la lutte, on ne sait ce qui doit étonner le plus, des aveuglements, ou de l'outre-cuidance de la science voltairienne. Je prie le lecteur, qui n'est au courant ni des hommes, ni des livres, et qui est souvent plus impressionné par le renom des hommes que par la valeur des livres, de parcourir cette liste abrégée des champions du savoir orthodoxe.

Le divorce entre la science et la foi est de date récente. Jusqu'au dix-huitième siècle, les savants proprement dits étaient des esprits universels. Alors, l'intelligence humaine marchait toujours sur ces trois appuis : la métaphysique, la psychologie, l'étude de la nature ; et ces divers foyers de lumière, concentrés sur un seul front, formaient des génies complets, harmonisant le savoir le plus profond avec la religion la plus sincère ; Pascal, Galilée, Descartes, Leibnitz, étaient l'expression et le produit de cette féconde association, ils n'étaient pas les premiers.

Déjà, Roger Bacon, au treizième siècle, se montra le plus illustre naturaliste du moyen-âge et chrétien fidèle ; son homonyme, François Bacon, au seizième siècle, écrit, à propos des sciences mêmes de la nature, son fameux axiôme : Peu de philosophie incline vers

l'athéisme, beaucoup élève vers la religion (1). Les trois pères de l'astronomie moderne, Copernic, Newton et Képler, étaient croyants jusqu'à la piété la plus tendre. Copernic dédie au pape Paul III son système astronomique. Isaac Newton commente la Bible en découvrant la route et les lois du mouvement planétaire. Képler achève son grand ouvrage, par un acte de foi vraiment extatique, au Maître des cieux qu'il vient de décrire. Enfin, Euler disait, à propos de la Bible : « Quant à ce qui regarde les difficultés et les contradictions apparentes que les esprits forts y trouvent, remarquez qu'il n'y a aucune science, pour solidement fondée qu'elle soit, contre laquelle on ne puisse faire des objections tout aussi spécieuses. Il s'y rencontre également des contradictions apparentes, qui sont telles, qu'au premier coup d'œil on les croirait insolubles. Cependant, quand on n'en viendrait pas à bout, les sciences n'en perdraient rien de leur certitude. Pourquoi des raisons tout à fait semblables suffiraient-elles pour ôter son autorité à l'Écriture sainte? La géométrie est regardée comme une science dans laquelle on ne suppose rien qui ne puisse être déduit, de la manière la plus distincte, des premiers principes de nos connaissances. Néanmoins, il s'est trouvé des gens fort au-dessus du médiocre, qui ont proposé, contre cette science, des raisonnements si captieux, qu'il ne faut pas peu de pénétration pour les réfuter; la géométrie n'en perd pourtant rien de son prix, et il en serait de même quand elle ne suffirait pas à dissiper entièrement les difficultés. De quel droit les esprits forts

(1) *Dictionn. des sciences théol,*

prétendraient-ils qu'il faut rejeter l'Ecriture sainte, à cause de quelques embarras qui, le plus souvent, ne sont pas aussi considérables que ceux auxquels la géométrie est exposée (1). »

Mais arrive le dix-huitième siècle, et alors, les branches du savoir humain se séparent. La philosophie et la littérature restent aux esprits élevés, la science se transforme en une manipulation ou une interrogation habile de la matière, et, à force de regarder vers la terre, désapprend de lever la tête vers le ciel. Cependant, il ne faut pas croire que, même dans cette culture anormale de certaines aptitudes intellectuelles, au détriment des autres, la science soit partout et toujours vouée aux conclusions athéistes : la preuve en est, pour ainsi dire, vivante sous nos yeux.

En Allemagne, par exemple, dans ce pays des négations radicales, pensez-vous que l'exégèse matérialiste obtienne l'unanimité des suffrages? Détrompez-vous : Henri Steffens, H. V. Schubert, Karl V. Raumer, Joh. V. Fuchs, André et Rudolph Wagner, Frédéric Pfaff, J. Madler, Joh. Müller, J. Hyrtl, Gustave Bischof, Hermann, V. Meyer, Carl. V. Léonhard, Fred. Aug. Quenstedt, K. E. V. Bar et bien d'autres, attestent par leurs travaux, que le respect pour la foi peut marcher de pair, dans de grands esprits, avec la science du premier ordre.

Et en France, où les écoles et les petits journaux sont devenus des instruments de propagande impie, et où, jusqu'au sein de l'académie, on proclame que la conscience humaine est dans les lobes du cerveau, croyez-vous que la science ait tout à fait déserté à la négation? Pour la

(1) *Démonstration évangélique*, Migne, t. XI, col. 815.

centième fois, je pourrais écrire ici les noms de Cuvier, Alexandre Brongniart, Deluc, Binet, Biot, Ampère, Auguste Cauchy, de Quatrefages, Marcel de Serres, de Blainville, Elie de Beaumont, etc., en réponse à ceux qui regardent la foi comme le parti des arriérés, et la négation comme le drapeau des seuls voyants de la nature et de l'avenir.

Et dans l'Angleterre, qui est la patrie de Darwin et de sir Ch. Lyell, aurait-on abandonné la Bible pour les nouvelles genèses de l'histoire naturelle? Nullement : depuis le célèbre Chalmers, on compte beaucoup de savants anglais ou américains favorables à la révélation. Buckland, Wewel, Sedgwick, Fleming, Hugh Miller, John Macculoch, Davy, Owen, etc., en sont les preuves. Ajoutons à ces autorités principales bien des notabilités, telles que : Conybeare et Hitchcock, James Richard, sir O' Brewster, Jamesson, Silliman, Edward Turner, et il nous sera facile de comprendre l'image de Claudius, représentant la nature comme un immense autel, devant lequel les grands génies fléchissent le genou, et les troupes légères du monde savant passent le chapeau sur la tête.

Prenons cependant qu'il y ait quelques graves esprits dans ces troupes légères; on peut dire qu'ils sont hostiles à la religion, moins par la profondeur de leur science, que par les dispositions de leur nature. Rien, peut-être, ne le prouve mieux, qu'un incident survenu en Angleterre vers la fin de 1864. Un homme, sans nom dans la science, envoya à beaucoup d'autres, très-accrédités, avec prière de la signer, une déclaration exprimant la conviction qu'il ne peut exister de contradiction entre les révélations de la nature, et celles de la sainte Ecriture. Chose à peine croyable! plus de deux cents savants, parmi lesquels certain nombre de célèbres, donnèrent spontanément leur signature, et si John Herschell et d'autres refusèrent la leur,

ce fut en faisant la remarque expresse, qu'ils souscrivaient à toute la thèse de la déclaration, mais qu'ils craignaient de faire de leur adhésion signée, l'apparence d'une protestation contre des collègues de mérite. Ces deux cents voix, recueillies dans un seul pays, par un seul homme non autorisé, et dans des conditions si peu favorables, montrent que la science pourrait vivre en très-bonne intelligence avec la foi, si les savants n'y mettaient point d'obstacle; mais ils les divisent pour régner, tandis qu'avec un peu d'esprit de conciliation ils pourraient opérer le rapprochement le plus honorable pour les deux partis, et le plus utile pour la paix des intelligences (1).

(1) Déclarons, une fois pour toutes, que nous nous appuyons très souvent, dans ce travail, sur l'autorité exégétique de F-Henri Beusch, docteur en théologie, professeur à l'université de Bonn. Son livre, *La Bible et la Nature*, remarquable par la richesse des citations, par l'abondance des faits, par l'actualité des points de vue, enfin, par tout ce qui constitue la *matière première* d'une apologie scientifique, a été publié, en Allemagne, avec l'approbation de l'autorité ecclésiastique.

CHAPITRE VI.

Enumération des sciences dont la culture exclusive prédispose à l'incrédulité.

Nous avons signalé les tendances de notre mouvement scientifique, en général, par rapport à la religion ; quelles sont les sciences les plus fertiles en objections et en influences anti-religieuses? La réponse à cette question sera renfermée dans le plan de ce chapitre.

Comment le spectacle de la nature déprave-t-il certaines intelligences, puisque Buffon a pu écrire qu'elle est « le trône extérieur de la munificence divine ? » Nous avons rendu compte de cette anomalie. Le commerce assidu avec la nature est périlleux, parce qu'elle se substitue quelquefois à Dieu dans le culte des esprits qu'elle exerce. Tant qu'elle est envisagée comme un effet, elle provoque les adorations de l'humanité ; mais le jour où elle s'impose comme cause à l'inattention ou aux méprises de la raison, elle devient une occasion indirecte de blasphèmes. De là, une négation immense qui résume toutes les conclusions anti-chrétiennes de la science contemporaine, et qui se formule

dans ces termes connus : il n'y a rien ni au-dessus ni au dehors de la nature; c'est la première erreur dont nous aurons à nous occuper. Elle pourrait être définie : l'objection du naturalisme scientifique. Le naturalisme philosophique, dont nous avons fait justice (1), repousse tout effet supérieur à la nature dans le monde créé, ou la révélation; le naturalisme scientifique rejette toute cause distincte de la nature et partant le dogme de la création.

Descendant de la cause première à ses œuvres et à la cosmologie particulière, c'est-à-dire à tout ce qui concerne la science du monde, nous nous trouvons sur un vaste champ de bataille où l'incrédulité fait armes de toutes les œuvres de Dieu contre Dieu lui-même.

Et d'abord, c'est l'étude de l'univers restreinte à la genèse du globe. Elle embrasse la forme extérieure de la terre, la nature de ses matériaux et la manière dont ils ont été disposés; cette science a produit, à l'encontre de la foi, l'objection des géologues.

Ensuite vient l'étude de l'univers appliquée à tous les mondes autres que le nôtre, c'est-à-dire à l'espace sidéral. Cette science qui traite des astres, de leur nombre, de leur nature, de leurs mouvements, de leur histoire, a inspiré une autre série d'oppositions aux dogmes religieux, celles des astronomes.

Quand la science s'est rendu compte de la formation de la matière inorganique, les phénomènes du règne organique s'emparent de son attention, et, après s'être demandé comment naquirent les mondes, elle est amenée à examiner comment naquit la vie au sein des

(1) T. I, chap. 5. *Réalité du surnaturel.*

mondes ! Ici la vérité religieuse répond : il n'y a qu'un seul mode de génération, il procède directement ou indirectement de l'action de Dieu lui-même. L'incrédulité répond, de son côté : Il y a une génération incessante et spontanée, résultant d'une énergie latente et aveugle de la création; de là, l'objection tirée de la biologie ou de l'hétérogénie matérialiste.

Après avoir déterminé la naissance de la matière et celle de la vie, il reste à savoir dans quel ordre la vie s'est produite ici-bas. Les débris des plantes et des animaux fossiles qui gisent sous le sol actuel sont-ils superposés dans un ordre conforme à la cosmogonie mosaïque, ou bien sont-ils les restes de plusieurs anciens mondes complètement indépendants de l'œuvre des six jours? Les doutes engendrés par les nombreux problèmes de la période anté-historique constituent l'objection déduite de la paléontologie.

Quand la science qui traite du monde a posé ses bases, se présente à l'esprit celle qui se rapporte à l'homme, lequel fut appelé par les Pères un grand monde dans un petit. L'anthropologie n'est pas moins féconde en mystères que la cosmologie. D'abord, est-il vrai que l'humanité soit le résultat du perfectionnement de quelque espèce inférieure, non d'une création spéciale, et que, partant, c'est le singe, ou un collatéral de singe, qui est le vrai père du genre humain? De là, l'objection de l'anthropologie transformiste.

Posé que l'homme ait été l'objet d'un création distincte et privilégiée, est-il vrai qu'il ait été constitué dans un état anatomique, intellectuel et moral capable de le *différencier* essentiellement du règne animal? de là, l'objection de l'anthropologie matérialiste.

Est-il vrai que toute l'humanité procède d'un seul

couple primitif, ou bien a-t-elle pris naissance sur plusieurs points de la surface terrestre, et se divise-t-elle en plusieurs familles écloses sans lien de parenté? De là, l'objection de l'anthropologie polygéniste.

Enfin, est-il vrai que les débris humains ou les restes de l'industrie humaine trouvés dans les cavernes, les brèches osseuses et les couches sédimentaires du monde primitif, font remonter la naissance de l'homme à une antiquité incompatible avec les computs bibliques? De là, l'objection de l'anthropologie préhistorique.

Quand la Religion a répondu à toutes les questions de l'anthropologie physique, l'anthropologie morale lui propose les siennes; il ne suffit pas de fixer en quelles conditions et à quelle époque l'homme naquit; quelle est sa nature? Le principe qui anime son corps est-il un résultat, une manifestation des propriétés de la matière? ou bien est-il une substance distincte, qui, par sa présence, imprime le mouvement aux organes et règle leurs fonctions? Les philosophes spiritualistes soutiennent l'affirmative, les positivistes et les organiciens la négative. De là, l'objection déduite de la physiologie cérébrale.

Une fois l'origine et la constitution du monde, l'origine et la constitution de l'homme éclaircies, et, par voie de conséquence, les traditions chrétiennes justifiées sur leur point fondamental, une nouvelle mine d'objections s'ouvre aux regards de la science ; je veux parler de l'homme considéré, non plus isolément, mais en agglomérations sociales. Ainsi, le premier ordre de connaissances auquel les savants spécialistes empruntent des armes contre nous est la cosmologie, le second l'anthropologie, le troisième, c'est l'ethnologie ou l'ethnographie, c'est-à-dire la science qui traite des mœurs, des coutumes et des migrations des peu-

ples primitifs. Peut-être pourrait-on encore simplifier cette division générale en disant que, parmi les objections qu'on nous oppose, les unes sont produites par l'histoire naturelle, les autres par l'histoire des nations. Quoi qu'il en soit de l'ordre théorique auquel on adhère, pour cette classification, nous rechercherons s'il est de vrais démentis donnés par l'ethnologie à la religion : ici, nouvelle série de questions à résoudre.

Le monde historique ou postdiluvien date-t-il de l'époque indiquée par nos saints livres, ou bien faut-il en croire les annales immémoriales de la Chine, de l'Inde et de l'Egypte ? La solution de cette question renferme la réponse aux objections des chronologistes.

Peut-on conclure de l'étude comparée des langues qu'elles descendent d'une souche commune et que partant l'unité de famille dans l'arche de Noé, la confusion de Babel et la dispersion subséquente sont établies ? Cette thèse répond aux doutes des philologues.

Enfin la littérature et les monuments sacrés et profanes de l'Orient qui fut notre berceau prêtent-ils une confirmation incontestable aux traditions bibliques sur le passé de l'humanité ? Il est très-utile de le prouver, en réponse aux allégations des archéologues hostiles et principalement de cette catégorie d'archéologues qui est désignée sous le nom d'orientalistes.

Quel champ immense nous venons de dessiner ! Nous n'avons pas la prétention de le sonder profondément, il nous suffira de le parcourir en constatant que la religion y trouve partout des preuves qui la fortifient, ou tout au moins, n'y rencontre, nulle part, des certitudes qui la contredisent. Sans doute, il surgit parfois des problèmes qui semblent opposés à ses enseignements ; mais ce ne sont là que des apparences inexpliquées, non des réalités

inexplicables ; que la science accomplisse une révolution nouvelle, et, comme la terre tournant sur elle-même, elle rencontrera toujours le soleil.

D'où il suit que l'homme doute, quoique savant, j'y reviens; mais non parce qu'il est savant, et, la preuve, c'est que s'il devient plus savant encore, il cesse souvent de douter. Combien de vérités qui, après avoir été renversées au nom de la science par le siècle dernier, ont été rétablies au nom d'une science mieux informée par celui-ci ! Il y a donc distraction ou inexpérience à mettre sur le compte de la science l'incrédulité de celui qui la cultive ; celui-ci est homme et, à ce titre, capable de toutes les erreurs qui proviennent des influences de la passion, des infirmités de l'esprit et des études trop exclusives ; son savoir lui fournissant des arguments à l'appui de ses négations, on croit qu'il en est la cause, tandis qu'en réalité, il n'en est que le prétexte.

Quand on se rappelle l'innombrable série d'assertions historiques, dogmatiques et morales dont la religion assume la responsabilité, et que, depuis si longues années, le genre humain cherche vainement à la prendre en défaut, on ne peut s'empêcher d'adorer cette autorité qui n'a pu être confondue, malgré de pareilles chances érigées contre elle. Hélas ! on nie Dieu pour quelques velléités scientifiques qui ne lui sont pas favorables ; et pourquoi ne pas accorder à des nouveautés souvent sans preuves, moins de confiance qu'à Dieu qui a si bien fourni les siennes ?

« Vous avez souvent admiré, dit un apologiste célèbre, ces peintures exquises qui ornent les plafonds des appartements de Borgia, au Vatican, et où les sciences sont représentées tenant leurs cours séparées ; chacune d'elles est assise sur un trône, avec les traits et le maintien de la

plus noble et de la plus rare beauté, et semble revendiquer les hommages de tous ceux dont elle frappe les regards. Jugez donc quelle aurait été la conception du peintre et à quelle sublimité d'expression il se serait élevé, s'il s'était agi de représenter celle qui est la plus noble des sciences, notre divine religion, assise sur un trône pour recevoir les hommages et les adorations de toutes les autres sciences qui sont ses servantes (1). »

Voilà l'idée que notre plume va essayer d'esquisser. Pourquoi l'œuvre est-elle disproportionnée aux forces de l'ouvrier ? Peut-être ce sera là notre force en même temps que notre désavantage, car Dieu doit une assistance spéciale aux défenseurs de sa vérité, qui n'ont pas le droit de compter sur eux-mêmes. Je commence donc avec le sentiment de saint Paul : *Cum infirmor, tunc potens sum.*

(1) Cardinal Wisemann, *Rapports entre la science et la religion.* Conclusion.

CHAPITRE VII.

Le dogme de la création & le naturalisme scientifique.

Il est un naturalisme spiritualiste qui n'admet point la révélation : il consiste à nier les *effets* qui sont en dehors et au-dessus de la nature ; il y a aussi un naturalisme matérialiste : il consiste à nier toute *cause* supérieure à la nature. Nous avons réfuté l'un dans la première partie, occupons-nous du second. Le surnaturel à justifier devant le naturalisme philosophique, c'était le miracle sous son triple aspect, physique, intellectuel et moral ; le surnaturel à faire triompher devant le naturalisme prétendu scientifique, c'est Dieu lui-même, qui n'a été appelé le premier des miracles, que parce que la nature ne le contient pas. C'est pourquoi je ne connais pas de formule plus radicalement opposée à l'axiôme : *rien au-dessus, rien en dehors de la nature* que celle-ci : il y a un Dieu *distinct* et *créateur* de la nature. Le prouver, c'est renverser de fond en comble le naturalisme que nous combattons : erreur multiple et monstrueuse qui, en arrêtant ses admirations au monde sensible, sans s'élever jusqu'à son auteur, se change en une divinisation universelle sans Dieu, et en une idolâtrie sans adoration.

De quelle manière le monde a-t-il commencé ? Il n'est pas permis à la vraie science de l'ignorer, car la conception qu'elle a du monde et de l'origine de celui-ci détermine logiquement ses croyances et ses devoirs. « Selon que le monde est conçu d'une certaine façon, les esprits se règlent, les mœurs se forment, les institutions se groupent, » dit M. Littré. Après une telle déclaration, il semble que l'école positiviste s'est mise elle-même en demeure de nous raconter son hexaméron. Mais, au lieu de remplir cet engagement, elle continue ainsi : « Nous ne savons rien sur la cause de l'univers, et des habitants qu'il renferme. Ce qu'on en raconte ou imagine est idée, conjecture, manière de voir. La philosophie positiviste ne s'occupe ni des commencements, si l'univers a des commencements, ni de ce qui arrive aux êtres vivants, plantes, animaux, hommes, après leur mort, ou à la consommation des siècles, s'il y a une consommation des siècles ; permis à chacun de se figurer cela comme il voudra. Aucun obstacle n'empêche celui qui s'y complaît de rêver sur ce passé et cet avenir (1). »

Certes, si les esprits se règlent et si les mœurs se forment d'après la conception du monde, voilà une singulière façon de régler les esprits et de former les mœurs. Et cependant, ce n'est point là le plus grand crime du naturalisme contemporain. Après avoir déclaré qu'il ne sait rien du passé et de l'avenir du monde, il affirme, contradictoirement, que tout être surnaturel, créateur et ordonnateur des choses, n'est qu'une fiction, et que les lois naturelles, au lieu d'être des volontés providentelles, sont les propriétés immanentes de la nature ; ce qui revient à dire que la nature serait seule Dieu, s'il y en avait un.

(1) *Phil. positiv.*

Le matérialisme allemand, faisant écho aux écoles françaises, affirme, de son côté, qu'il n'y a point de matière sans force, ni de force sans matière : d'où, l'éternité des forces et de la matière, et l'infini de celle-ci. Ajoutez à ces négations radicales celle de l'éclectisme, enseignant, avec Leucippe, Epicure, Lucrèce, Bayle et Spinosa, que de rien on ne tire rien, en telle sorte que la création est impossible, parce qu'elle renferme une contradiction absolue(1); et vous conviendrez que si la genèse véritable est précédée d'un chaos matériel, la genèse de l'erreur est un chaos intellectuel sur lequel le soleil ne s'est pas levé encore!

« Comme elle est autrement décisive et lumineuse cette parole sacrée : *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre!* Ainsi la matière n'est pas une partie de Dieu, comme le pensent les panthéistes; elle a son origine, la même que celle du temps, car le temps est la durée de la matière, comme l'éternité est la durée de Dieu. La matière n'est pas non plus l'œuvre du hasard ou l'assemblage fortuit de molécules flottantes dans les abîmes de l'immensité, comme le prétendent les matérialistes. Qu'est-ce qu'une matière éternelle, sinon une matière qui serait Dieu, et comment supposer un *Dieu-matière,* divisé en milliards d'atômes épars, toute une éternité, dans des espaces imaginaires, réunis un jour par une force inconnue, par une loi de cohésion arbitraire qu'on nomme le hasard! un hasard assez puissant pour lancer dans les cieux les sphères immenses qui y décrivent leurs orbites, assez intelligent pour fixer des lois à ces mondes de lumière, et pour abdiquer, immédiatement après, son empire, en s'enlevant le droit de troubler par une nouvelle combinaison

(1) Cousin, *Introd. à l'Hist. de la Phil.*, leçon V.

l'ordre fortuitement établi ; un hasard assez ingénieux pour réaliser la succession des jours et des nuits, des saisons, des éclipses, des marées ; pour répandre la vie à tous les échelons des êtres et en assurer la perpétuité ; pour donner à l'homme l'esprit, à l'animal l'instinct, à la plante la végétation ; pour improviser l'ordre et les lois des trois règnes animal, végétal et minéral, pour asseoir les roches granitiques sur leur base immuable, et veiller à la vie de l'être microscopique qui respire dans une goutte d'eau? Ce hasard ne serait-il pas le Dieu que la science actuelle ne veut pas reconnaître, et dont Moïse a inscrit le nom paternel sur le berceau des mondes, par ces mots : *Au commencement Dieu créa le ciel et la terre* (1). »

Sans doute, il faut, pour opérer cette transition du néant à la vie, un déploiement de puissance au-dessus de l'intelligence humaine ; mais peu importe que l'acte créateur soit un mystère, s'il est certain ? Il y a tant de choses dont l'esprit humain ne saisit pas le comment, et dont il lui est impossible de contester la réalité ! Le comment de la germination et de la végétation nous échappe, serait-ce une raison pour en nier le fait? L'homme peut-il s'étonner de ne pas comprendre la naissance de la terre, quand il ne comprend pas de quelle manière la terre elle-même fait naître une plante, colore une fleur, et communique la saveur à un fruit? Rien n'est plus anti-philosophique que de n'adhérer intellectuellement qu'à des évidences, quand, physiquement, on est obligé de souscrire à tant d'obscurités !

Et remarquez, d'ailleurs, que les progrès de la science n'ont point rendu plus difficile la défense du dogme de la création. Que le monde ait été formé d'une matière sim-

(1) Darras, *Hist. de l'Église*, t. I.

ple, en suivant un développement régulier, sous l'action de certaines forces, ou qu'il ait apparu d'emblée dans la splendeur d'une perfection accomplie; que la terre ait commencé par l'état solide ou par l'état gazeux ; que les globes soient tous éclos le même jour, ou que quelques-uns soient issus de certains autres, comme les planètes, par exemple, passent pour être des anneaux détachés du soleil ; qu'il y ait dans l'éther une poussière sidérale continuellement en train de se convertir en nouvelles étoiles, par une rotation prolongée dans des milieux favorables; enfin qu'il s'échappe par la tangente de certains astres, des fragments destinés à devenir eux-mêmes des mondes de feu, de même que les arbres en secouant les germes portés par leurs branches, sèment de nouveaux arbres sur le sol, tous ces mystères de la fécondation indéfinie ne prouvent rien contre la nécessité d'une création primordiale : la génération spontanée, soit dans les cieux, soit sur la terre, ne saurait dispenser d'un suprême créateur, car, abstraction faite de la force génératrice, que devient la génération elle-même ?

Étudions donc le dogme fondamental de la production des choses : c'est là un problème dont Platon lui-même n'entrevit pas la solution; l'absence de la notion d'un Dieu créateur caractérise toutes les théogonies antiques. Elles divinisaient le chaos, ne sachant remonter au-delà. Pour nous, du reste, c'est remporter contre la négation plusieurs victoires à la fois, d'établir que le monde n'est point éternel, car cette vérité projette sa lumière sur des questions sans nombre. On l'a dit avec raison : « Vouloir discuter avec quelqu'un qui ne se fait point une juste idée de l'hexaméron, ni de ce que le christianisme appelle la création du monde par Dieu, serait s'abuser tout autant que si on voulait démontrer le dogme de l'Im-

maculée Conception à quelqu'un qui ne reconnaît pas la divinité de J.-C. (1). »

Entendons-nous bien, dès le début, sur le sens des mots. Créer, ce n'est point travailler sur une matière première quelconque, il faut à l'ouvrier, dit Lactance, du bois ou des pierres pour son ouvrage. Il ne peut se faire à lui-même ses matériaux; mais Dieu est la souveraine puissance, le néant ne lui saurait résister. Aussi, tandis que l'homme opère avec ce qui est, Dieu opère avec ce qui n'est pas (2). C'est pourquoi saint Augustin résume, sur ce point, l'enseignement de la foi en ces termes : « Nous croyons que Dieu a tout fait de rien. (3). »

Nous sommes déjà convenus, d'ailleurs, que le fond de ce dogme est insondable, mais, n'est-ce point l'éclairer, de bien établir que la croyance contraire est inacceptable? Prenons donc l'offensive contre l'attaque elle-même en prouvant que, si de notre côté sont les ombres, de son côté sont les impossibilités, que, si nous défendons l'inexplicable, elle s'attache à l'absurde; le dogme sortira vainqueur de cette discussion, pourvu qu'elle justifie la formule d'un apologiste contemporain : la création est un fait certain, tout en restant un mystère incompréhensible. Ce dogme, en effet, est la seule explication complète de l'*homme*, du *monde* et du *devoir;* partant, la seule vraiment digne de toute raison affranchie de la fascination des systèmes, et des partis pris de la négation quand même.

(1) *La Bible et la nature*, par Reusch.
(2) Lact., *Divin. instit.* lib. II, c. 9.
(3) *De fide et symb.*, c. II. et 2.

I

S'il est un principe au dessus de toute contestation, et tellement évident que la raison ne peut en douter sans douter d'elle-même, c'est celui-ci : rien n'est dans l'effet qui ne soit en germe dans la cause. En partant de ce point, on arrive bientôt à cette conclusion : il est dans la création des effets qui ne sont attribuables qu'à un Dieu créateur, parce qu'aucun autre système n'en saurait rendre compte. Donc, ceux-là même qui regardent ce dogme comme une hypothèse sont tenus d'y souscrire, car, hypothèse pour hypothèse, la raison n'a pas le droit de préférer celles qui n'expliquent rien à celles qui expliquent tout.

Or, je le demande aux esprits impartiaux, le principe de l'éternité du monde est-il explicatif des phénomènes du monde ? Une matière et des forces aveugles peuvent-elles produire l'intelligence ? Une matière et des forces nécessitées dans leurs mouvements peuvent-elles produire la liberté ? Une matière et des forces insensibles peuvent-elles produire l'amour ? Enfin, une matière et des forces impersonnelles peuvent-elles produire la personnalité? Non, répond Aristote, car le parfait ne peut naître de l'imparfait. Donc, au-dessus de la matière et des forces, il faut placer un facteur qui m'a communiqué ce que ni la matière ni les forces ne contiennent, ou bien il faut admettre qu'il y a en moi des effets sans cause, ce qui fait de l'explication des choses un problème indéchiffrable. Voilà le grand avantage de notre vérité; même quand

elle n'est pas claire elle est croyable, parce que sa contradictoire l'est mille fois moins.

Que disent, en effet, sur ce point les deux catéchismes de la négation et de l'affirmation ? Il faut convenir, qu'après deux ou trois questions, ils aboutissent l'un et l'autre au bord d'un précipice. Mais il reste une différence radicale entre les deux issues, c'est que la raison est obligée d'embrasser les obscurités de l'affirmation, et au contraire de fuir celles de la négation sous peine de s'abdiquer. Par exemple, si je demande à la négation d'où est sorti le monde ? elle me répond : de la matière ; si j'ajoute : qui a travaillé la matière? elle ajoute : la force; et si je poursuis : qui a créé la force ? silence éternel. Au contraire, lorsque la négation me demande qui a fait le monde? et que je lui ai répondu : Dieu, si elle insiste pour savoir qui a fait Dieu, elle ne pourra se vanter de me réduire au silence éternel ; car avec le mot : Dieu, chrétiennement entendu, je lève toutes les difficultés, tandis que, avec le mot : force, on ne suscite que des doutes ; l'un est une réponse, l'autre une pierre d'attente ; le premier est une base, le second est une assise posée dans les airs ; en un mot, Dieu explique l'homme, tandis que la force fait une énigme de l'homme et de tout le monde moral.

Qu'ils remettent donc leurs armes au fourreau, ces métaphysiciens de l'athéisme qui s'en vont, aujourd'hui, en guerre contre Dieu, en le représentant comme une création idéale de l'esprit, laquelle est vide de toute réalité objective. Pour composer une pareille image, l'homme a besoin d'être composé lui-même à l'image de Dieu. D'où aurait-il tiré ces notions de perfection qu'il catégorise, et à l'aide desquelles il s'élève à l'idée de la perfection infinie, sinon du sein paternel qui lui donna le jour? De même, en effet, que l'âme ne peut venir des forces infé-

rieures de la nature, la grande pensée de Dieu n'a pu germer dans les laboratoires de la matière ; il fallait, en nous, la révélation originelle de Dieu pour nous rendre capables d'en produire la physionomie. Ce qui revient à dire que Dieu a dû exister pour qu'il fût possible de le concevoir, ou bien que s'il n'avait pas créé l'homme, jamais l'imagination de l'homme ne l'eût créé.

Ce n'est donc pas en étendant le fini que l'esprit arrive à penser l'infini, l'infini est sa notion première, on pourrait dire la trace de la ressemblance paternelle gravée en lui. Aussi, jamais le descendant d'un singe n'imaginera Dieu ; il faut avoir passé par les mains d'un créateur divin pour porter cette marque surhumaine.

C'est en vain que les idéalistes contemporains font de notre conception de Dieu une chimère, et de l'homme qui la conçoit une réalité ! « Pourquoi l'imparfait serait-il et le parfait ne serait-il pas?dit ici la grande voix de Bossuet. Est-ce à cause qu'il est parfait? et la perfection est-elle un obstacle à l'être ? au contraire, la perfection est la raison de l'être. »

Cette plénitude, ce maximum de l'être, l'homme les conçoit parce que leur type existe, mais c'est un étrange renversement de dire que ce type n'existe que dans l'homme qui le conçoit. Si le Créateur n'avait point mis l'empreinte de son infini en moi, eussé-je jamais rêvé l'infini ? Et n'allez pas faire de cette tendance un privilége de mon intelligence; supposé que l'infini concret n'ait point de vérité, le rêve abstrait que j'en fais invinciblement est une infirmité, non un privilége de ma nature. Par là, en effet, je suis inférieur aux animaux qui n'ont pas ces inquiétudes oiseuses et ne souffrent point de ces problèmes chimériques : « Le bœuf, dit Châteaubriand, peut se coucher sur la verdure, lever la tête vers les cieux et appeler par

ses mugissements, l'Etre inconnu qui remplit cette immensité. Mais non; préférant le gazon qu'il foule, il n'interroge point au haut du firmament les soleils qui sont la grande évidence de l'existence de Dieu. Les animaux ne sont point troublés par ces espérances que manifeste le cœur de l'homme, ils atteignent sur-le-champ à leur suprême bonheur. Un peu d'herbe satisfait l'agneau, un peu de sang rassasie le tigre; la seule créature qui cherche au dehors et qui n'est pas à soi-même son tout, c'est l'homme (1). » Belles prémisses de cette conclusion : si ce que l'homme cherche en dehors de lui-même n'existe point, l'homme est le jouet d'une illusion incurable, et sa recherche constitue en lui une anomalie, non une grandeur. Mais puisque ce besoin est en lui une inclination de naissance, reste à savoir de qui il la tient. Or, une cause finie ne peut engendrer le mal de l'infini. Donc l'homme ne tend vers Dieu que parce qu'il en vient, et il ne forme Dieu par ses pensées que parce que Dieu l'a formé de ses mains. *Manus tuæ fecerunt me et plasmaverunt me* (2) !

Si l'homme, envisagé par son côté moral, n'a pu naître que d'une action créatrice, physiquement on ne saurait même comprendre autrement son apparition ici-bas. On a beaucoup discuté, et on discute encore la question de savoir depuis combien de temps il y existe. Il est certain qu'il n'y a pas toujours été. Comment y est-il venu ? Les uns ont dit par génération spontanée ; nous verrons plus tard ce qu'il en faut penser. En attendant, contentons-nous d'observer que ce mode d'éclosion n'aurait produit que des êtres enfants, avec toutes les faiblesses et les im-

(1) *Gén. du Christ.* t. I. pag. 208. édit. 1831.
(2) Job. 10-8.

puissances du premier âge. Or, l'homme, ou plutôt, le petit enfant d'un jour, aurait-il vécu sans une mère pour l'allaiter, le couvrir et le protéger ? Evidemment, ce n'est point ainsi qu'a pu commencer et se perpétuer le genre humain. Aussi, d'autres ont dit : Ce n'est point par génération spontanée, c'est par une transformation lente des espèces, que notre famille est issue des autres, et s'est constituée au-dessus de toutes les autres. Mais, c'est encore là, comme il apparaîtra en son lieu, une injustifiable imagination. Tous les faits constatés attestent que les espèces n'ont subi aucun changement notable et durable. Dans une même espèce, les races peuvent varier, ou se modifier l'une par l'autre ; mais les espèces sont immuables ; et quand on a essayé de les transformer artificiellement par des croisements entre les espèces voisines, on n'a obtenu que des hybrides bientôt frappés de stérilité. Preuve que Dieu seul créa les espèces, puisque l'homme ne peut leur imposer aucune transmutation essentielle.

Et ce témoignage indirect rendu à la création de l'homme est irréfragable; car, si l'homme ne la comprend pas, il comprend moins qu'elle n'ait pas eu lieu ; et s'il ne peut pas la prouver, il ne lui est pas possible de ne la point admettre. Or, rien n'est plus vrai que ce qui est nécessaire, l'inévitable n'a pas besoin d'être démontré.

II

Mais si le dogme de la création est la seule idée vraiment et complètement explicative de l'homme, seul aussi,

il rend raison de l'origine et de la constitution du monde. De cette sorte, la création est un mystère initial, qui répand du jour sur tous les autres, et quand on compare la science du monde selon la foi, à la science du monde selon le naturalisme, on est étonné des ténèbres qui s'évanouissent à cette parole : Dieu a dit, et toutes choses ont été faites : *Dixit et facta sunt.*

Pour en juger, pesez ce qu'il faut croire, quand on croit à la Genèse d'après l'athéisme. Au commencement était l'atome, dénué de toute qualité chimique. Après la période atomique, règne de la mécanique pure, apparaissent les forces chimiques, contenues en puissance dans la matière, et mises en action par le milieu qui leur est propre ; c'est la période chimique. Il n'existe encore ni planètes ni astres, nous sommes en pleine époque moléculaire, sous l'empire des forces immanentes, et, les siècles s'accumulant sur les siècles, la matière s'agrège et forme des soleils qui doivent servir de centre aux mondes épars dans l'espace ; c'est la période solaire, à laquelle succède la période planétaire. Pendant cette dernière, la terre, petit atome détaché de la grande masse centrale, comme dit M. Renan, vient évoluer dans l'orbite que nous habitons. A une heure donnée, le soleil, en la touchant de ses rayons, lui communiqua la vie, l'ère biologique s'ouvrit ; vous savez le reste !... Et après cela, ne dites point que vous ignorez le mode et le temps de la naissance du monde, car la *science* vient de vous le conter en détail, c'est comme si vous y aviez assisté (1).

Il y a quelque mérite à garder des égards pour de telles

(1) *Avenir des Sciences nat.* par Renan, plagiaire de Buchner, Darwin et sir Charl. Lyell.

inventions. Traitons, néanmoins, avec sérieux, même des erreurs qui n'en ont pas. Quelle cosmogonie et combien de mystères dévorés pour en éluder un ! Et, d'abord, la force et la masse ont-elles eu un commencement ? « On se trouve, dit le même auteur, dans la nécessité de le supposer et dans l'impossibilité de l'admettre; » premier mystère. Quelle est l'origine de l'atome, principe, lui-même, de tout le reste ? second mystère. Quelle fut l'origine du mouvement qui poussa l'universalité des choses de l'ère mécanique à la période chimique ? troisième mystère. Et puis, comment, dans leur embrassement fortuit, les atomes crochus se sont-ils agencés, de manière à former cette harmonie sans raison et ce concert sans but qui s'appelle le monde ? N'est-ce point là un coup du hasard mille fois plus étonnant, selon la comparaison classique, que ne le serait la composition de l'*Enéide*, par un assemblage de lettres jetées à tour de bras dans des planches d'imprimerie ? quatrième mystère. Et quand la matière se fut agrégée, comment se régla cette cadence universelle, dans laquelle s'exécutent toutes les évolutions de l'univers ? cinquième mystère. Enfin, de quelle manière les rayons solaires ont-ils fait jaillir la vie du sein de la terre, en l'entourant de leurs étreintes de feu ? toujours, vous le voyez, de nouveaux mystères ; et cela pour échapper au seul mystère de la création *ex nihilo*. En vérité, redisons-le, il faut croire beaucoup de choses pour avoir l'avantage d'être incrédule.

Aurait-on pu imaginer qu'après de si longues années d'explorations, la science en reviendrait à ce délire de son enfance; la théorie de l'atomisme ! C'est-à-dire qu'entre des milliards et des milliards de chances, pour que les choses fussent ce qu'elles sont, il y en avait une... et que le monde

en est résulté ! Encore, si cette improbabilité de fait n'avait pas contre elle toutes les impossibilités de principe, mais le monde sans Dieu est un dogme cruel. A peine a-t-il séduit la raison qu'il la tyrannise par des antinomies irrationnelles.

Ou bien, en effet, le monde existe par lui-même, ou bien il a été fait de la substance de Dieu, ou bien il a été tiré du néant. Les deux premières suppositions sont inadmissibles ; donc, la troisième est la seule vraie.

Et, d'abord, est-il possible que le monde existe par lui-même ? Non, car tout ce qui est de soi possède l'être au plus haut degré qu'il soit possible de concevoir, et, par conséquent, est immuable, indivisible, immense, absolument et infiniment parfait ; sont-ce là des caractères assignables au monde ? L'évidence prouve le contraire, aussi, ma raison va chercher, par-delà le monde, celui qui, avec la plénitude de l'être, a tous les avantages de l'existence par soi-même ; et en embrassant cet auteur, ce père du monde, elle trouve, dans cette foi, mille solutions pour une obscurité, d'immenses satisfactions d'esprit pour quelques sacrifices, le calme de la vérité, en un mot, à la place des inquiétudes fiévreuses du système.

La première supposition étant éliminée, passons à la seconde. Le monde a-t-il été tiré de la substance de Dieu ? Le monde-Dieu n'est-il pas une vérité ? Ceci est l'expédient du panthéisme, pour échapper à l'objection classique : rien ne peut naître de rien, *ex nihilo nihil fit.* Mais comment les disputes peuvent-elles s'éterniser sur de tels malentendus ? Avons-nous jamais prétendu, en effet, que le néant puisse devenir l'être et, partant, servir de matière première à la création ? Nullement. Nous savons que le rien, multipliant le rien, n'engendrera jamais rien, de même que zéro multiplié par zéro égalera toujours

zéro. Mais si, dans ce cas, c'est le néant qui est travaillé, ce n'est pas lui qui travaille ? Si c'est zéro qui est multiplié, ce n'est pas zéro qui est multiplicateur. A gauche de ce zéro, qui n'exprime rien par lui-même qu'une quantité négative, placez un chiffre, le zéro se trouvera, tout-à-coup, élevé à la valeur de ce nombre. Egalement, à côté de ce néant qui est le vide de l'être, placez la toute-puissance infinie qui représente la plus grande somme possible de l'être, et, l'une fécondant l'autre, sans lui rien emprunter, on verra surgir le monde. Opération divine toujours, sans doute, incompréhensible, mais bien autrement admissible que les systèmes opposés.

Donc faire que ce qui n'était pas soit, que ce qui n'existait pas commence d'exister, étant donnée une cause adéquate à l'effet produit, c'est la nature et la nécessité de toute création, des vôtres comme de celles de Dieu. Vous êtes un penseur, tout à coup un rayon d'en haut frappe sur votre esprit, un monde d'idées vient de vous apparaître, et vous jetez à la terre un de ces secrets qui la font tressaillir de surprise et s'écrier : Création ! vous aussi, vous avez fait quelque chose de rien ! Vous êtes un orateur, sous l'empire d'une grande émotion, vos fibres se dressent, vos nerfs se tendent, votre voix tonne, votre parole sort comme un trait de feu, et laisse dans l'histoire une sorte d'ondulation électrique qui s'étend jusqu'aux derniers rivages du temps ; vous aussi vous avez fait quelque chose de rien ! Enfin, vous êtes un grand artiste, tout à coup le Dieu de l'inspiration vous saisit, et la *Prière de Moïse* s'échappe de votre poitrine, la *Vierge à la chaise* se détache de votre pinceau, l'*Antinoüs* sort, à vos ordres, de son marbre blanc, comme Vénus de l'écume de la mer ; vous aussi, vous avez fait quelque chose de rien ! Eh ! de quel

droit dénieriez-vous à Dieu un pouvoir que vous tenez de sa libéralité ? Surtout ne cherchez point à éluder les conséquences, en alléguant que, chez vous, c'est l'intelligence qui a créé le système, l'âme qui a produit le mouvement oratoire, l'inspiration qui arracha de suprêmes expressions au génie ; imaginez en Dieu tous ces dons élevés à la puissance infinie, et puis, étonnez-vous qu'il ait opéré la création *ex nihilo*, avant vous et comme vous!

Et, pour éviter cette difficulté, en quels excès la raison du panthéiste ne va-t-elle point se précipiter! Que sont les ombres du monde créé par Dieu. en comparaison des énormités du monde-Dieu ? Ecoutez le symbole répugnant du *spinosisme* en face de la création.

L'athéisme disait : Rien n'est Dieu ; le panthéisme dit : tout est Dieu, ce qui revient au même. Ici, ce n'est point le Jéhovah de la Bible commandant au néant, c'est un Dieu nature, un Dieu force, un infini impersonnel qui se développe à travers l'espace et le temps, passant de l'état fluide au solide, aujourd'hui minéral, demain végétal, plus tard animal, en attendant qu'il devienne homme : point culminant de sa croissance auquel il commence à prendre connaissance de lui-même. Ainsi, le panthéisme n'évite le mystère de la création *ex nihilo*, qu'en se lançant à pleines voiles sur les abîmes de l'absurde.

Un tel dogme, en effet, est absurde dans son point de départ ; car cet infini qui grandit jusqu'à des limites non assignables, si petit qu'on l'imagine à son origine, en eut une ; quel en fut l'auteur ? Si c'est un autre que lui-même, il n'est pas l'infini, et, si c'est lui-même, comment a-t-il fait pour se donner l'existence avant que d'exister ?

Absurde dans ses principes ; car, d'après Spinosa, l'Etre infini a deux attributs majeurs que sa puissance met en œuvre pour former l'univers : la pensée et l'étendue. Or, qu'est-ce que l'étendue ? C'est ce qui est mesurable et divisible ; donc, dire que la substance divine est étendue, c'est enseigner qu'elle n'est pas infinie, puisqu'elle a des dimensions ; mais, détruire l'infini de Dieu, c'est anéantir son existence, car l'un est identique à l'autre. Voilà pourquoi les disciples du grand tout ne le définissent pas une personne, mais une chose pensante, *res cogitans* (1). Simple nuance de l'athéisme caché sous le mirage des mots. D'ailleurs, vous qui défendez la métaphysique à la foi, ne donnez donc pas tant de licences à la métaphysique contre la foi. Pourquoi votre Dieu monde est-il susceptible, non-seulement de partage, mais encore d'accroissement ? S'il peut grandir, comment est-il Dieu ? et s'il est Dieu, quel besoin a-t-il de grandir ?

Absurde enfin dans ses conséquences. La vraie formule du panthéisme, c'est l'union nécessaire du fini et de l'infini ou l'unité de substance, ce qui revient à soutenir qu'une même chose peut avoir, à la fois, des caractères contradictoires et des qualités qui s'excluent ; par conséquent, être telle et n'être pas telle, être matière et esprit, corps et âme, homme et ange, fleuve et montagne, mobile et immobile, visible et invisible, parfaite et imparfaite, relative et absolue, limitée et immense, changeante et éternelle, enfin réunir le moi et le non-moi, et jusqu'à la vérité et l'erreur dans les embrassements d'une consubstantialité universelle. En vérité, je le demande au sens commun, ne

(1) Spinosa, *Ethic.*, pars II. prop. I.

lui est-il pas plus facile d'adorer un Dieu créateur qu'une telle création de la pensée humaine ?

Après les athées qui bannissent Dieu du monde, et les panthéistes qui l'identifient avec le monde, mentionnons les théistes croyant « à la coéternité d'un univers toujours changeant, et d'un Dieu toujours immuable (1). » Mais qu'est-ce que ce parallélisme entre deux existences et deux éternités s'avançant, côte à côte, d'une part l'existence et l'éternité du monde ; de l'autre l'existence et l'éternité de Dieu? C'est le dualisme manichéen, la scission des attributs divins, en d'autres termes, la divinisation du monde et la déchéance de Dieu ? « Supprimer Dieu, ou le redoubler, ce qui revient à le supprimer encore : telle est la conséquence fatale du système qui admet un monde coéternel à Dieu (2). »

« Toute substance, dit cette philosophie, est cause; Dieu qui est substance ne peut pas ne pas être cause. Nous ne concevons pas plus un Dieu sans monde qu'un monde sans Dieu. » Si je comprends, cela veut dire que l'acte de Dieu créateur n'est pas libre, par conséquent, que le monde étant nécessité dans son origine comme dans sa vie, n'est qu'un développement inévitable de l'être divin et un appendice de Dieu. Donc, entre les deux termes, vous avez beau chercher une issue, vous ne sortirez pas des étreintes de ce dilemme : ou une création libre, et, alors, c'est le monde sortant du néant selon le dogme chrétien ; ou une création nécessaire, et, alors, c'est la substance du monde découlant de la substance de Dieu, ce qui cons-

(1) E. Saisset, *Essais sur la phil.*, p. 60.
(2) P. Félix, Conf. *Le mystère de la création.*

titue essentiellement le panthéisme. Tant il est vrai qu'il n'y a de vraiment scientifique, en ceci, que le témoignage de la Bible!

Ne dissimulons pas, toutefois, les objections de la partie adverse, c'est d'autant moins nécessaire à la cause, qu'elles lui servent, après l'avoir un instant obscurcie.

La première est de l'ordre métaphysique, et elle se formule ainsi : Avant la création, Dieu était seul, et, au lieu de deux substances, il n'y en avait qu'une. Mais deux substances font une somme d'être plus considérable qu'une seule substance. La création ajoute donc quelque chose à l'être de Dieu : comment faire pour accorder en lui cet accroissement avec l'infini qui n'en comporte pas?

Voilà, certes, une formidable attaque du panthéisme ontologique. Mais si l'argument est bien monté, il est peu solide, car il ne repose que sur des ignorances et des malentendus.

Et, d'abord, fût-il vrai qu'on ne sait pas harmoniser l'existence de Dieu avec la création de l'univers, il suffit que l'une et l'autre soient isolément bien établies, pour que la difficulté de leur conciliation ne les ébranle pas. C'est le cas de répéter, avec saint Augustin : Il ne faut pas nier, dans une même question, ce que l'on en saisit très-clairement, parce qu'elle présente quelques obscurités que l'on ne comprend pas. *Non ideo negandum est quod apertum est, quia comprehendi non potest quod obscurum est.* Ceci est surtout vrai, quand l'esprit est obligé de se précipiter dans l'inacceptable pour échapper à l'incompréhensible.

Mais serait-il vrai que la substance de l'être créé, s'ajoutant à la substance de l'être créateur, constitue un

agrandissement de l'être, et un accroissement de l'infini? Mais ce n'est là qu'une grossière conception des choses. Placer, en forme d'addition, le fini au-dessous de l'infini, tirer la barre, et totaliser ces deux valeurs, c'est une opération absurde; le fini et l'infini, le créé et l'incréé ne sont pas homogènes, il ne peut donc exister entre eux aucun rapport de quantité; d'ailleurs, le fini, recevant de l'infini tout ce qu'il a et tout ce qu'il est, ne saurait l'accroître ni l'augmenter en rien.

La montagne, plus son ombre : cela ne fait pas deux montagnes, cela ne fait pas même deux êtres : l'ombre de plus ou de moins, n'ajoute rien, n'enlève rien à la masse (1). Ainsi en est-il du monde à l'égard de Dieu. Sans doute, s'il était de la même substance que Dieu, il en serait une extension, mais comme il est de substance différente, il ne saurait pas plus l'accroître qu'une âme impondérable et immatérielle ne pourrait ajouter au poids ou au volume du corps qu'elle habite.

Tous ces nuages ne proviennent que de confusion. Le monde n'est pas contenu en Dieu comme une quantité dans un autre, mais virtuellement, éminemment, c'est-à-dire comme un effet subsiste dans sa cause, quelquefois d'une manière supérieure à lui-même. Par conséquent, la puissance créatrice étant infinie, l'être de toute créature se trouve dans cette cause d'une manière infinie, et quand cette cause met dans la créature la réalité de l'être, elle ne peut ni accroître ni diminuer la somme de celui-ci; alors, en effet, il y a un plus grand nombre d'êtres, mais non une plus grande quantité d'être, *plura entia, sed non plus entis*. L'être infini est semblable à un

(1) M. l'abbé Guiol, *Conférences de* 1867.

flambeau qui en allume des milliers, sans subir le moindre changement.

Exemples plus rapprochés de nous. Supposé que vous soyez César ou Napoléon Ier, c'est-à-dire la personnification du pouvoir le plus absolu. Un jour, il vous plaît de distribuer cette autorité en une vaste hiérarchie de représentants ; après ces créations faites par votre souveraine autorité, qui oserait dire qu'il y a diminution ou accroissement d'autorité dans le monde ? Supposé que vous soyez Michel Ange, Raphaël, ou Léonard de Vinci, et que vous peupliez les musées de l'univers de chefs-d'œuvre immortels, qui oserait prétendre, en contemplant les merveilles de votre génie, qu'elles ont accru ou diminué la somme du génie, soit en vous, soit dans l'humanité ? Enfin, je suppose que vous soyez Démosthène ou O'Connell, accoutumé à verser votre âme, par la parole, dans l'âme des peuples, quand vous avez fait communier tout un siècle à votre inspiration, qui oserait soutenir qu'il y a un changement, en plus ou en moins, de la faculté oratoire ici-bas ?

Donc, saint Paul assurant que vous avez en Dieu la vie et le mouvement, ne veut nullement insinuer que nous ajoutions à l'être divin en l'habitant, il enseigne tout simplement que nous en sommes pénétrés. Ainsi, les oiseaux qui planent dans les airs n'augmentent pas la quantité atmosphérique, ni les poissons, qui nagent dans les fleuves, la masse liquide ? D'ailleurs que sont les créations de Dieu par rapport à Dieu ? Afin d'en avoir l'idée, comparez ce qui est rapporté de l'espace indéfini à l'infini lui-même ! Pour un spectateur placé dans la lune, par exemple, la cime du Mont-Blanc n'offrirait pas la saillie d'une tête d'épingle à la surface de notre sol ; des globes un million de fois plus grands que la terre, ne nous

apparaissent que comme des points lumineux dans l'éther, d'autres plus grands encore ne nous apparaissent pas du tout, parce que leur lumière se perd en chemin. Enfin, si l'espace était comparable à une personne, on pourrait dire que les mondes emportés par les plis de son immensité, sont pour lui ce que sont pour nous les atomes de poussière attachés à nos vêtements.

Maintenant, imaginez toute cette région de l'indéfini venant se perdre dans l'infini comme une goutte d'eau dans la mer, et si la mer elle-même n'est point enflée par le débordement des fleuves, quelle folie de penser que l'Océan incommensurable de l'être puisse être grossi par quelques molécules de plus ou de moins ? Le soleil émet des rayons lumineux depuis six mille ans sans amoindrissement sensible de son foyer. Cependant, quelques physiciens ont pensé que, dans le laps des siècles, le soleil serait réduit par consomption ; mais l'être infini rayonne pendant l'éternité sans s'épuiser, de même qu'il embrasse le fini sans se grandir, parce que toutes ses œuvres sont en lui comme si elles n'étaient pas.

Après les métaphysiciens, les matérialistes ont essayé de substituer aux difficultés du dogme de la création les clartés de l'hypothèse renouvelée des Grecs, l'immortalité de la matière. Voici le tour inconnu qu'ils donnent à un vieil argument. « La métamorphose continuelle des êtres, a naissance et la mort des formes organiques ou inorganiques, ne sont pas le produit d'une matière n'existant pas auparavant : ce changement n'est autre chose que la transformation continuelle des *mêmes* matières primitives, dont la masse et la qualité restent toujours les *mêmes* pour tous les temps ; donc il n'est pas possible de créer ce qui ne peut pas être anéanti ! La matière est et sera éter-

nelle, car la seule modification qu'elle puisse subir est un changement de forme (1). »

Que de méprises et de faux raisonnements à l'appui de la boutade poétique de Shakespeare : « Le fier César, mort et changé en terre, bouche, peut-être, maintenant une crevasse pour retenir le vent ! » Certes, nous n'avions pas besoin des savants d'Allemagne, pour nous apprendre que le tourbillon vital opère en nous de rapides métamorphoses, que nous sommes chaque mois des êtres matériellement nouveaux, et que nos atomes, tout en changeant de place et en cessant de nous appartenir, demeurent indestructibles ; nous admettrons même volontiers que toutes les matières primitives datent du commencement des choses, et que, depuis, pas une molécule n'a été créée ni anéantie, mais il s'agit de savoir si, à la surface de notre planète, il n'exista et il n'existera jamais que le même nombre de molécules. La philosophie qui enseigne le développement progressif du monde en général, la science qui enseigne la croissance des mondes en particulier sous l'action de leurs divers milieux, sont-elles bien venues à nous dire que, durant des milliards d'années de rotation, dans un espace semé d'atomes, la terre ne s'est pas chargée d'un seul.

Mais quoiqu'il en soit de ces prémisses peu importantes à la conclusion, couvrons surtout la conclusion elle-même des mépris de notre raison. Quoi, vous vous écriez : le monde ne peut être anéanti, donc il n'a pu être créé. Eh ! que répondriez-vous à qui dirait : Le monde ne peut être anéanti par l'homme, donc c'est un pouvoir supérieur à l'homme qui conserve le monde ; un monde destructible

(1) Rossmaster.

prouverait que vous êtes plus fort que son auteur, un monde indestructible prouve que vous l'êtes moins : voilà les bornes extrêmes où votre logique peut atteindre ; elle s'évanouit en allant au-delà. Et, quand vous proclamez que la matière est éternelle, parce que vous ne pouvez la faire rentrer dans le néant, vous concluez tout simplement que Dieu n'a pas fait le monde, parce qu'il ne vous permet pas de le défaire.

Redisons-le, néanmoins, le passage du possible à l'être est un mystère, et on pourra toujours appliquer au monde comme au Verbe divin, la parole sainte : *Generationem ejus quis enarrabit ?* Mais ce mystère, obscur au dedans, est éclairé au-dehors, semblable à certains astres dont le noyau est opaque et l'enveloppe lumineuse. L'acte créateur est, en effet, un *fiat lux* qui inonde de ses rayons toute la création. Supprimez-le par la pensée, l'esprit s'abîme dans le chaos. Aussi, nous pourrions dire aux adversaires, vous rejetez notre explication, voyons la vôtre ; prenez notre place : maintenant, c'est à nous d'attaquer, c'est à vous de répondre. Vous reprochez à la solution chrétienne de n'avoir point l'évidence pour elle, sachons si la vôtre peut revendiquer le sens commun.

Je viens de parler du sens commun, il est souvent le meilleur juge de telles questions. A ce tribunal, l'action d'un Dieu créateur ne fut jamais contestée. Par une nuit bien étoilée, regardez le firmament, et, en plongeant dans ces profondeurs, en supputant ces distances, en comptant ces astres, en étudiant ces lois, en contemplant cette harmonie, en voyant, en un mot, cette image splendide de l'invisible infini, je vous défie de ne pas vous élever de l'image à la réalité. Le genre humain représentera toujours mieux la raison humaine que le savant tout seul, parce que la raison ne se compose pas seulement

d'intelligence, mais d'intuitions de sentiment, que le savant a quelquefois perdues ; or, le genre humain n'a jamais pu douter en présence de la voûte des cieux. On a eu beau écrire qu'elle raconte la gloire de Laplace, la négation de Laplace ne retentira jamais au-delà de quelques conciliabules académiques, tandis que de la terre au soleil, du soleil aux nébuleuses, la gloire du Dieu créateur sera écrite en traits de feu, et chantée par l'harmonie des sphères à jamais.

Affligeante inconséquence ! Dès que la science moderne découvre, dans une couche géologique, des ustensiles façonnés de main d'homme , elle les regarde comme une trace du passage de l'homme ; et, quand elle trouve dans l'univers les marques évidentes de l'intelligence, de l'amour et de la puissance de Dieu, elle s'obstine à n'y pas reconnaître l'empreinte de Dieu. « Cependant la plus simple logique devrait nous conduire à un but opposé. Qu'une personne trouve sur son chemin un anneau ou une pièce de métal de forme ronde, examinant sa trouvaille, elle se dira peut-être : il est possible que le hasard lui ait donné cette forme et l'ait placée sur mes pas ; mais si, prenant en main l'anneau, elle découvre qu'un autre, fait de la même manière, s'y trouve enlacé, puis un troisième, puis un quatrième, aussitôt elle renonce à la première opinion pour ne plus voir dans sa découverte que des vestiges de l'industrie humaine (1). » Quand on jette un coup d'œil attentif sur le monde, on s'étonne de la multitude des anneaux qui apparaissent enlacés les uns aux autres dans ce grand ouvrage ; et, quand on suit la série des anneaux, en remontant jusqu'au pre-

(1) Card. Wisem., *Discours et Conf.*

mier, la création apparaît suspendue par cette chaîne mystérieuse à la main d'un Dieu créateur.

III

La création *ex nihilo* est donc l'explication la plus plausible de l'homme et du monde ; elle est encore la seule interprétation morale de l'origine des choses, c'est-à-dire la seule base logique des croyances et du devoir.

Ou bien le monde existe par lui-même, ou bien il a été tiré de la substance de Dieu. C'est la seule disjonctive possible aux yeux de ceux qui n'admettent pas un commencement des choses, par acte de la toute-puissance divine. Or, les deux termes de la disjonctive, nous l'avons vu, impliquent l'athéisme et, partant, la seule morale que comporte un dogme si essentiellement immoral, c'est-à-dire l'anéantissement du devoir sous ses trois notions les plus génériques : foi, espérance et amour.

Si le monde n'a pas eu de Père, l'homme existe par soi comme le monde ; il est à lui-même sa fin et son Dieu, et toute autre adoration que celle du moi est une aberration. Dans cette hypothèse, les croyances et les cultes doivent disparaître. Désormais, la seule religion permise sera l'étude des religions, et puisque, selon que le monde est conçu, *les esprits se règlent et les mœurs se forment*, que les esprits s'orientent sur l'axiôme de la matière éternelle, et que les mœurs deviennent ce qu'elles pourront ! Les penseurs à courtes vues se persuadent qu'il importe peu de croire à un monde qui a été fait, ou à un monde qui s'est fait ! petite ques-

tion, en réalité, car il ne s'agit que de savoir s'il y a un Dieu en dehors du monde! Dès l'instant que l'homme est un Dieu en petit, ses désirs sont légitimes, ses passions sont saintes, et le devoir n'est qu'un attentat contre sa liberté. D'autre part, si l'humanité est un produit de la matière travaillée par les forces physico-chimiques, une *espèce animale qui prit sur les autres,* il y a un certain nombre de siècles, une *supériorité décisive,* en attendant que d'autres la prennent sur elle, que devient alors la morale? Une tyrannie encore plus inepte que cruelle; et le devoir? Un fantôme inventé par la lâcheté; et la conscience? Un cauchemar créé par la superstition. En un mot, le plus intelligent des animaux n'en est que le plus halluciné; et Dieu et l'âme, c'est-à-dire l'objet et le sujet de la foi moralisante étant supprimés, c'en est fait de la moralité.

Sous la notion d'espérance, le devoir se rattache encore essentiellement au dogme de la création. Si Dieu n'est pas au commencement des choses, il ne saurait être à la fin, et les perspectives de cet avenir sans justice ne provoquent, au cœur de l'homme, que la corruption et le désespoir. La corruption : car l'espérance n'est pas seulement destinée à bercer le cœur, mais à l'assainir. Combien de vertus naquirent et de vices furent vaincus par l'influence de ce sentiment moralisateur : j'attends la résurrection des morts et la vie du siècle à venir! J'ai dit encore le désespoir; car si Dieu n'a pas créé le monde, il ne saurait le gouverner, et rien n'est plus effrayant pour l'homme que de voir aux prises son intelligence avec un destin aveugle, sa liberté avec des énergies fatales, enfin son infirmité avec un grand tout implacable et sans en-

trailles, qui fait couler nos larmes, et qui ne les récompense pas.

Mais, au contraire, dès l'instant que la croyance à un Dieu créateur remplace celle de la divinité de la nature, l'espérance surgit au-dessus de notre horizon, et, alors les exilés de cette vallée de pleurs trouvent une source de consolation et de vertus à répéter avec le spiritualisme contemporain :

« Espérance divine qui me fait battre le cœur au milieu des incertitudes de l'entendement ! Abîme couvert de tant de nuages mêlés d'un peu de lumière !..... Après tout, il est une vérité plus éclatante à mes yeux que toutes les lumières, plus certaine que les mathématiques, c'est l'existence de la divine providence. Oui, il y a un Dieu, un Dieu qui est une véritable intelligence ; qui, par conséquent, a conscience de lui-même, qui a tout fait, tout ordonné avec poids et mesure, et dont les œuvres sont excellentes, dont les fins sont adorables, alors même qu'elles sont voilées à mes faibles yeux. Ce monde a un auteur parfait, parfaitement sage et bon. L'homme n'est point un orphelin, il a un père dans le ciel. Que fera ce père de son enfant quand il reviendra? Rien que de bon. Quoi qu'il arrive, tout sera bien. Tout ce qu'il a fait est bien fait. Tout ce qu'il fera, je l'accepte d'avance. Je le bénis. Oui, telle est mon inébranlable foi, et cette foi est mon appui, mon asile, ma consolation, ma douceur en ce moment formidable (1). »

Enfin, l'amour qui règne parmi les hommes dépend encore du dogme fondamental que nous étudions. Quand les

(1) Cousin, sur *Santa Rosa*.

hommes sont nés de Dieu, c'est-à-dire d'un même sein paternel, ils n'ont point de difficulté à se reconnaître pour frères; mais s'ils descendent, en droite ligne, des monades ou infusoires suscités par les rayons solaires, dans les quatre parties du monde, aussitôt les frères ne sont plus que des semblables, le lien de la famille est remplacé entre eux par celui de la conformation, et il faut créer une sympathie artificielle pour remplacer la sympathie véritable menacée d'extinction.

Rien ne peut exprimer l'horreur qui se répandrait sur le monde, le jour où il serait avéré que, Dieu ne l'ayant pas fait, les hommes, s'y trouvent par hasard, qu'ils sont libres d'y vivre en bons voisins s'ils se conviennent, ou de s'y entr'égorger, s'ils se déplaisent. On parle avec un sentiment de terreur de l'infortune de certains globes, qui, déshérités d'un foyer suffisant de chaleur, ont été convertis en glaciers. L'oblitération du dogme de la création produirait un de ces refroidissements sans mesure dans notre civilisation, et changerait la terre en un véritable glacier moral. La charité baisse d'un premier degré, parmi les hommes, quand ils ne se chérissent pas en Jésus-Christ; mais elle s'éteint, quand ils ne s'aiment pas même en Adam. Aussi, depuis qu'ils ont renié cette parenté sainte, qui était leur premier trait d'union, la température de leurs cœurs a descendu jusqu'à des niveaux inconnus : la poésie est morte, l'enthousiasme est ridiculisé, un souffle desséchant tarit les âmes, enfin l'homme parcourt la terre sans sortir de son moi, il connaît tous les peuples, et il n'aime que lui seul.

Donc, le devoir envers Dieu, envers nous-mêmes et envers l'humanité est subordonné au dogme de la création. Peu importe qu'il soit un mystère ! Tant d'autres mystères sont illuminés par celui-ci et lui renvoient leur lumière, que l'on souscrit à ses ombres bien plus ai-

sément qu'à la négation opposée. Pour moi, après avoir exploré les systèmes, et couru, par la pensée, de la terre au plus haut des cieux, demandant à tous les mondes : d'où venez-vous, où allez-vous ? j'éprouve le soulagement d'un homme qui sort d'un rêve pénible à reposer mon âme dans cette profession de la foi, je crois en Dieu, créateur du ciel et de la terre.

« Dieu infiniment bon, voilà bien l'œuvre de votre sagesse ! Vous vous faites sentir à moi, ne pouvant vous laisser pleinement comprendre. Vous voulez que mon cœur achève l'hymne que mon intelligence a dû commencer ! Je suis certain de venir de vous, sans que je puisse dire comment. Et il m'est évident que si ma création est votre secret, elle est aussi votre ouvrage (1). »

(1) M. l'abbé Guiol, *ibid.*

CHAPITRE VIII.

La foi & la géologie.

Antérieurement et au-dessus de la nature, il y a donc un Dieu qui en est l'auteur. Cette explication est la seule qui rende compte de l'existence et de la constitution de l'homme, de l'origine et des phénomènes du monde, de la notion et de la certitude du devoir. Combien de considérations corroboratives ou complémentaires ne pourrait-on pas ajouter? Après avoir dit aux métaphysiciens : Le monde est un effet, donc il doit avoir une cause, la raison n'a pas épuisé ses arguments, car elle est autorisée à dire aux physiciens : Le monde est un mouvement perpétuel, donc il y a un premier moteur; et aux mathématiciens : *Le nombre actuellement infini est impossible*, donc il y a eu un instant où le premier homme a paru sur la terre, où la terre a commencé de tourner dans l'espace, où elle a même commencé d'exister : ce qui revient à conclure, par démonstration scientifique, avec Cauchy, que la matière n'est pas éternelle.

Mais, une fois le dogme et le fait de la création établis, chaque étage de la nature créée nous offre des dogmes et des faits corrélatifs ou corollaires de celui-ci à justifier! Et, d'abord, en descendant de Dieu à son ouvrage, notre

étude devrait logiquement s'arrêter au firmament qui renferme la multitude des mondes composant l'univers, tandis que la terre n'en est qu'un fragment presque imperceptible. De cette façon, d'ailleurs, nous garderions l'ordre assigné à l'opération divine par cette parole révélée : *Au commencement Dieu créa le* CIEL *et la* TERRE. Mais le sol qui nous sert d'escabeau et qui est le théâtre de nos observations, ne doit-il pas être observé avant tout le reste ? Pour savoir plus sûrement ce qui se passe au-dessus de nos têtes, n'est-il pas opportun de bien vérifier ce qui est sous nos pieds? Nous l'avons cru, et c'est ce sacrifice de l'ordre théorique à la certitude pratique, qui nous fait réfuter, avant toutes les objections, celles qui naissent de la géologie.

La géologie a pour but d'expliquer les transformations diverses subies par la terre, depuis son état primitif jusqu'à nos jours, par conséquent, l'origine de notre globe, sa structure, les différentes couches et veines minérales qui forment son écorce ; en un mot, l'anatomie de son immense squelette, sans compter l'étude des espèces animales et végétales restées ensevelies en son sein. Néanmoins, cette population grandiose de plantes et d'animaux qui ressuscitent aujourd'hui de leurs profondes catacombes, pour composer la flore et la faune de l'ancien monde, appartient plus directement à la science des fossiles ou à la paléontologie.

De toutes les sciences, la géologie est une des plus récentes. Ce n'est qu'au commencement de notre siècle qu'elle s'est constituée ; on ne peut pas dire qu'elle soit encore formée. Déjà, en 1806, on comptait plus de quatre-vingts systèmes, à propos de la terre, plus ou moins hostiles à la foi. Pas un n'est demeuré debout ; la science a balayé de son souffle ses propres rêveries. Dans son état d'en-

fance, la géologie marche comme les enfants, en tombant souvent, en tâtonnant toujours, en avançant quelquefois. Loin de nous, la pensée de lui contester son progrès par représailles contre ses torts. Toutefois, faut-il bien le lui rappeler, aucune science, plus qu'elle, n'est tenue d'être modeste.

Aucune, en effet, n'a mis, en aussi peu d'années, à sa charge un passif plus considérable d'idées fausses et de crédules inventions. C'est pourquoi, quand elle se risque à des inductions anti-religieuses, il y a mieux à faire que de lui répondre, c'est de la laisser dire, et d'attendre. « Tous ses systèmes, dit un savant illustre, se sont élevés les uns à côté des autres, semblables aux colonnes mouvantes du désert, s'avançant en front de bataille ; mais comme elles, ce n'était que du sable (1). » Ne repoussons pas, néanmoins, les découvertes de la géologie positive, par défiance de la géologie conjecturale. Ce qui a compliqué la question entre la géologie et la foi, c'est, d'un côté, l'outrecuidance agressive et précipitée de la première, de l'autre, la résistance inintelligente des représentants de la seconde ; de telle sorte que l'antagonisme n'est pas entre la science et la théologie, mais entre les savants et les théologiens.

L'antagonisme réel n'est pas possible, quand on ne va pas chercher dans la Bible ce que Dieu n'a pas voulu y mettre, c'est-à-dire une sorte de manuel inspiré de toutes les sciences. Et, d'abord, c'est gratuitement que l'on a nommé le récit de Moïse une cosmogonie. Il ne traite, à proprement parler, que de la géogonie, et il ne parle des

(1) Card. Wisem.

autres globes, appartenant au cosmos, que lorsqu'il s'agit de leurs rapports avec la terre. En second lieu, Moïse ne raconte, de la naissance et de la formation de la terre, que les traits nécessaires pour servir de support à la révélation dogmatique qu'il se propose. Par conséquent, toutes les curiosités de l'avenir, touchant l'intérieur de notre planète, la composition de ses terrains, la classification de ses espèces végétales ou animales, l'historien sacré eût pu, sans doute, les satisfaire, mais il ne l'a pas voulu. D'abord, parce qu'il n'entrait pas dans sa mission de se constituer le professeur de botanique et de zoologie des générations futures; et, ensuite, parce que son œuvre était complète, malgré des énumérations scientifiquement incomplètes, quand il avait, par là, transmis aux hommes les vérités dont Dieu l'avait chargé pour eux.

Enfin, dégageons la Bible des responsabilités indues que lui imposent certaines locutions appelées anthropomorphismes, lesquelles transportent analogiquement à l'action divine, certains caractères de l'action humaine. Par exemple, Dieu se parle à lui-même avant chacune de ses créations. Cette parole certifie le fait, non le mode ou l'ordre de ces créations diverses. Dieu ayant terminé ses ouvrages *voit qu'ils sont bons!* Evidemment, cela n'exprime pas le mouvement d'un artiste humain, qui, son travail achevé, le regarde une dernière fois pour l'admirer, mais la constatation d'un Créateur divin, qui présente son œuvre aux siècles futurs, comme la réalisation adéquate de son idée. Ailleurs, Dieu se repent d'avoir fait l'homme! Ce mot n'implique pas un changement dans la volonté du Père de l'humanité, mais un outrage et une blessure reçus dans ses sentiments paternels. Ainsi dépouillée de ses formes métaphoriques, de toute superfétation d'exé-

gèse, et de l'appareil des systèmes, la foi nous paraîtra moins obscure que la géologie.

Ah ! si Rome imposait, sous peine d'hérésie, toutes les opinions adoptées par l'Institut, concernant les phénomènes de minéralisation et de fossilisation accomplis dans notre sol, depuis la période silurienne jusqu'à la période pliocène, quelles ne seraient pas les révoltes de l'Institut contre Rome ! L'Eglise se montre plus juste envers ce dernier. Elle accueille avec faveur les imaginations les plus romanesques de la science, pourvu que celle-ci ne les érige point en articles de foi contre la foi. Elle s'arrête avec plaisir devant le tableau idéal qu'on fait des paysages antédiluviens, quoiqu'ils n'aient certes pas, comme fidélité, la valeur d'une photographie. Enfin, elle accorde à la géologie toutes sortes d'égards que celle-ci ne lui rend pas, et elle ne la combat que pour se défendre contre ses attaques.

Je ne me propose donc pas de montrer que la concorde existe entre elles, mais qu'elle devrait exister et qu'elle existera, pour peu que les champions de la vérité et de la science sachent se départir de leurs mutuelles préventions. Voici, du reste, les préliminaires de la paix signés par la science elle même :

« L'étude de la géologie a paru, longtemps, suspecte pour l'instruction de la jeunesse et nous pourrions même citer un grand pays de l'Europe, dans lequel l'enseignement public de cette science a été interdit comme antireligieux. Ces appréhensions étaient peut-être légitimes, alors que régnait et dominait, dans la géologie, cette idée reconnue maintenant erronée des révolutions générales et des cataclysmes continuels du globe... On sait, aujourd'hui, à quoi s'en tenir sur ce système d'explication. Sans doute, notre globe a été le théâtre de fréquentes catastrophes.

D'immenses déchirures ont éventré son écorce solide, et des éruptions, de natures diverses, se sont fait jour à travers ces abîmes. Ces grands mouvements ont ébranlé le sol, noyé des continents, creusé des vallées profondes, et fait surgir de hautes montagnes. Mais, tous ces phénomènes, malgré leur puissance et leur redoutable intensité, ne pouvaient s'étendre au globe entier pour y détruire tous les êtres vivants... Non, Dieu n'a pas créé des espèces organiques pour anéantir, chaque fois, et de sa propre main, son ouvrage. Ce serait mal juger la majesté de ses desseins, ce serait mal apprécier la grandeur de ses vues dans l'ordonnance de la nature, que de les subordonner à ces alternatives continuelles, à ces pas en avant et en arrière. Les espèces organiques sont mortes tout naturellement, de leur belle mort, comme on dit en termes vulgaires. Les races doivent mourir comme doivent mourir les individus. Le maître souverain, qui a créé les races et les individus, en a ainsi décidé; c'est d'après un plan émané de sa sagesse que les êtres qui ont vécu un certain temps sur le globe, ont fait place à d'autres souvent plus perfectionnés.

« ...Un autre accord important de la géologie et de la révélation biblique a été mis hors de doute, par des travaux de date récente; nous voulons parler de la question de l'existence de la race humaine, à l'époque du grand déluge de l'Asie occidentale. On a cru, longtemps, pouvoir battre en brèche le récit de Moïse, concernant le déluge de Noé, en alléguant que l'homme n'est apparu sur la terre qu'après le grand ébranlement géologique, qui produisit l'inondation des contrées situées au pied de la longue chaîne du Caucase. Les découvertes récentes de divers géologues, et surtout de MM. Boucher de Perthe et Carl Lyell, ont mis complètement hors de

doute l'existence de l'homme à cette époque, prouvé que la terre était habitée avant le déluge asiatique par la race humaine, et justifié le récit de l'historien sacré (1). »

C'est ainsi que la géologie elle-même retourne, au profit de la foi, les armes qu'elle forgea contre elle. Jadis *l'os maxillaire,* découvert à Moulin-Quignon, et les instruments en pierre polie ou éclatée trouvés dans certaines cavernes établissaient, selon la science, l'existence de générations préadamites, ce qui paraissait inquiétant pour la foi. Aujourd'hui, ces mêmes reliques d'archéologie ne prouvent que l'existence de l'homme avant le déluge mosaïque, ce qui est avantageux à la foi. Profitons de cette conclusion, sans nous en contenter. Il faut un débat plus à fond, pour vider la querelle très-compliquée qui s'est élevée entre la géologie et le christianisme. Nous allons donc montrer, preuves en mains, que la science de Dieu n'a reçu et ne recevra jamais aucun démenti de la science de la terre, soit que l'on considère la terre dans sa *formation,* soit qu'on l'envisage dans ses *transformations.*

I

De quelle manière la terre a-t-elle commencé ? Est-ce par la splendeur de la jeunesse comme Adam ? Est-ce par les développements successifs d'une longue croissance ? Permis à chacun d'en penser ce qu'il voudra, pourvu qu'il respecte l'intégrité de cette divine parole : *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre.* L'état primitif

(1) Louis Figuier, *La Terre avant le Déluge.*

de la matière créée est mal aisé à déterminer. Aussi, il n'est pas prescrit de croire que Dieu a donné l'existence à un monde adulte; peut-être même la toute-puissance créatrice ressort-elle mieux dans l'hypothèse d'une matière produite à l'état simple, et perfectionnée ultérieurement par des lois sans cesse agissantes. Cette opinion ne diminue en rien l'action du Créateur, dit le P. Pianciani dans sa *Cosmogonie naturelle comparée à la Genèse*, elle nous montre même, sous un jour plus merveilleux, la sagesse qui imprima aux molécules des mouvements si mesurés, qu'il devait en résulter tant d'effets admirables pour la formation et la conservation des globes, soit dans le passé le plus reculé, soit dans le cours des siècles à venir. *Omnia in mensura et numero et sapientia disposuisti* (1).

De cette sorte, la foi n'a pas à s'inquiéter du système de géologie nommé l'atomisme. Nous pouvons imaginer l'univers composé primitivement des éléments actuellement connus, mais non encore réunis par la cohésion ou par l'attraction chimique. Ces particules disséminées dans l'espace n'étaient nullement le chaos des païens, puisque le désordre n'y était qu'apparent, un créateur ayant jeté au milieu l'énergie plastique de laquelle devait bientôt naître le monde. En ce cas, la matière première de l'univers n'a pu être qu'un immense amas d'atomes. Ceux qui n'appartiennent pas à notre système solaire se sont agrégés en vertu des mêmes lois que ceux de la terre. Outre l'attraction universelle, les affinités moléculaires ont rempli un grand rôle dans de telles transformations, et c'est

(1) Sap. 9-21.

de ce travail rudimentaire que résulta l'embryon destiné à devenir un jour la terre !

Ceci est enseigné à Rome, sous le regard de la papauté, je dirais avec ses encouragements, si la papauté prenait parti pour des systèmes. On le voit donc, il n'y a pas jusqu'à l'atomisme théiste qui ne trouve grâce devant l'orthodoxie, celle-ci tolérant toutes les opinions qui la respectent, à la condition néanmoins qu'elles n'aient pas l'intention de l'accaparer, et même, de la monopoliser pour leur compte. Au reste, cette largeur d'appréciation pratiquée par l'Eglise ne doit pas nous surprendre. Autant des atomes qui naissent sans créateur et qui s'agencent sans ordonnateur, comme le veut le matérialisme, sont inadmissibles ; autant des molécules produites et agrégées par un pouvoir et une prévoyance infinies, rentrent dans l'ordre du possible. On pourrait même dire que cette supposition facilite au vulgaire la croyance à la création. Pour les esprits peu métaphysiciens, et, partant, incapables de comprendre que, du néant à l'être, il y a une incommensurable distance, quelle que soit la quantité d'êtres créés, la production des atomes est plus acceptable que celles des mondes ! Cependant, l'une comme l'autre de ces opérations requiert la même puissance. Eh! que sont d'ailleurs les mondes, sinon les atomes de l'infini, tout comme les atomes sont les mondes du microscope.

La foi n'a donc rien à démêler avec la géologie *de l'atomisme* ainsi entendu ; serait-elle compromise par la théorie du plutonisme ? Pas davantage. Une exposition patiente de cette hypothèse à la mode va nous le prouver. Elle consiste à regarder la terre comme un soleil éteint, une étoile refroidie, une nébuleuse enfin passée de l'état gazéiforme à l'état solide. Dans cette hypothèse, il faut

se représenter notre planète, à l'origine, comme un globe incandescent, brillant du même éclat que Vénus et Jupiter; seulement, comme les substances réduites à l'état de gaz occupent un volume dix-huit cents fois plus considérable que sous la forme solide, on est autorisé à conclure qu'alors la terre avait des dimensions incomparablement plus grandes que de nos jours (1).

Cependant, cette masse gazeuse cédait graduellement une partie de sa chaleur aux régions glacées de l'espace interplanétaire, où elle traçait son lumineux sillon. Par suite de ce refroidissement, continué durant des siècles sans nombre, l'astre primitivement vaporeux arriva à l'état liquide, et il diminua de volume. Tout corps liquide, entretenu à l'état de rotation, prend la forme sphérique, et se renfle vers son centre, en s'aplatissant vers ses pôles; de là, les causes de la configuration actuelle du sphéroïde terrestre.

Le refroidissement n'étant pas encore suffisant pour faire passer toutes les substances gazeuses à l'état liquide, quelques-unes demeurèrent suspendues autour de notre globe, lui formant une immense enveloppe aériforme ou atmosphère. Cette enveloppe avait alors une étendue qui atteignait probablement jusqu'à la lune. Elle contenait, à l'état de vapeurs, la masse énorme des eaux qui composent nos mers actuelles, sans compter toutes les matières réductibles à la forme de gaz par une température de 2,000° qui régnait alors sur la terre. Au sein de cette effroyable fournaise flottaient, en nuages pesants, d'immenses quantités de substances minérales, métalliques ou

(1). Voyez les principaux plutonistes, tels que : MM. L. Figuier, Hutton, Léopold de Buch, Bukland, etc., etc.

terreuses par ordre de densité, qui devaient, un jour, se liquéfier et se déposer autour du noyau de l'astre, à mesure que son incandescence diminuerait.

« C'est ainsi que notre globe circulait dans l'espace, traînant à sa suite le panache enflammé de son atmosphère multiple , impropre à la vie et impénétrable encore aux rayons du soleil, autour duquel il traçait sa courbe gigantesque (1). »

A force de se mouvoir dans les régions planétaires, dont Laplace estime la température à 100° au-dessous de zéro, la terre se refroidit encore, et prend une consistance pâteuse ; bientôt, il se produit, à sa surface, des couches de substance concrète, qui se soudent en se rapprochant, comme, de nos jours, les glaces des mers polaires constituent, par leur union, des banquises mobiles. Peu à peu, l'extension de ce phénomène opéra la solidification totale de la croûte terrestre. On évalue, aujourd'hui, l'épaisseur de cette couche à une profondeur de douze lieues. Le rayon terrestre moyen étant de 1584 lieues, il en résulte que le rapport entre les parties concrètes de la terre et les parties fluides représentées par l'eau et par le feu central, est dans la proportion d'une feuille de papier à l'orange qui en serait enveloppée.

La première écorce terrestre ne pouvait résister aux vagues de cet océan de feu intérieur qu'abaissaient et que soulevaient, tour à tour, le flux et le reflux quotidien déterminés par l'attraction de la lune et du soleil. Aussi, qui pourrait imaginer les déchirements et les débordements qui en résultèrent ? Des torrents de matières liquides soulevaient et perçaient la croûte terrestre. Par ces crevasses

(1) L. Figuier, *ibid.*

béantes, s'élançaient des flots de granit liquide, qui venaient se solidifier au dehors, et former les premières montagnes. Ces injections de matières éruptives se faisaient jour à travers les fractions ou *failles* du globe, et, traversant les terrains primitifs pour venir cristalliser et durcir à la surface, composent aujourd'hui nos précieux gisements de cuivre, zinc, antimoine, plomb et autres métaux. Quelquefois les éruptions lancées de l'intérieur de la terre ne s'élevaient pas jusqu'au sol extérieur, et alors, le granit provenant de la partie centrale remplissait les fentes sédimentaires, sans les entr'ouvrir. C'est ainsi que, sur la terre parfaitement ronde et unie d'abord, il se forma des boursouflures, des cavités, des plis et des rugosités de proportions énormes.

Cependant, le progrès du refroidissement ne cessant pas, vint une heure où la température du globe ne fut plus suffisante pour maintenir, à l'état de gaz, les masses d'eau vaporisées dans son atmosphère. Bientôt les cataractes tombèrent en déluges de liquide bouillant sur l'écorce de notre planète. Là, réduites de nouveau en vapeur, au contact de ce foyer brûlant, elles remontaient aux limites supérieures de l'atmosphère, où elles se refroidissaient en rayonnant vers les zones glaciales de l'espace, et, après s'être condensées de nouveau, venaient de nouveau se résoudre en pluie sur le sol. Ce phénomène s'étendant et se reproduisant partout et longtemps, des quantités d'eau, de plus en plus considérables, couvrirent la terre. Combien de temps dura ce combat suprême de l'eau et du feu, c'est impossible à déterminer. Tout ce que l'on peut affirmer, c'est qu'il fut un moment où la planète entière fut submergée, et où l'Océan était universel. A partir de cette phase, commença, pour notre globe, une période relativement normale, entrecoupée seulement, de temps à autre, par les

soubresauts du feu intérieur, qui couvait sous une enveloppe imparfaitement affermie.

Sans doute, pendant une longue suite de siècles, la croûte solide de la terre augmenta d'épaisseur, sous la pression et les agglomérations produites par les eaux vaseuses qui la couvraient. Cependant, elle avait trop peu de consistance pour résister à la force expansive des gaz qu'elle contenait. Les vagues de cette mer intérieure formée par le feu central brisèrent de nouveau le sol sous lequel elles étaient emprisonnées et, par d'immenses dislocations, soulevèrent le fond des mers en montagnes schisteuses, dont la cime avait été primitivement baignée par les eaux.

A d'autres de prouver cette théorie par les éruptions des volcans, la chaleur des puits artésiens et la haute température des mines; à d'autres, surtout, d'enseigner comment, par suite de cette double action du feu et de l'eau, se formèrent les terrains cristallisés, les terrains sédimentaires, les terrains éruptifs et les diverses stratifications. Pour nous, il s'agit d'apologétique, non de géologie poétique. Mais nous avons donné longtemps la parole au plutonisme le plus autorisé pour avoir le droit de lui jeter ce défi.

En quoi cette grandiose épopée des commencements de la terre est-elle contraire à la foi ? Quel motif peut avoir le vulcaniste le plus épris de ses hypothèses pour ne pas croire à un Créateur et à la Bible ? Il y a plus, quand on raconte les inénarrables préparations que Dieu a fait subir à un seul de ses ouvrages, quelle idée ne doit-on pas concevoir de la puissance infinie, s'exerçant dans cet immense laboratoire d'intelligences et de soleils qui s'appelle la nature? Surtout, comment peut-on braver alors la justice divine et se rire, soit des déluges passés, soit de l'enfer à venir,

puisqu'il suffirait au Maître du monde d'ouvrir quelques-uns de ces soupiraux enflammés, dont la science décrit si bien les horreurs, pour faire jaillir à la surface de la terre le feu qu'elle recèle en son sein ; puisqu'il lui suffirait encore de faire surgir une nouvelle chaîne de montagnes dans la mer Atlantique, pour la renverser sur nos deux hémisphères, en couvrant de vagues furieuses la place où fut Paris et New-York ?

Après les plutonistes, partisans d'un noyau terrestre à l'état d'ignition, viennent les neptunistes, qui considèrent les volcans comme des phénomènes locaux, provenant de certaines réactions chimiques, non d'une masse fluide et incandescente comprimée au sein de la terre. Ils supposent que celle-ci fut d'abord composée d'un liquide aqueux renfermant divers éléments en solution ; par suite de la pression ou de diverses combinaisons chimiques, tous ces résidus passèrent à l'état solide, et constituèrent les formes cristallines, et les diverses sortes de roches. Ainsi, tandis que, d'après le plutonisme, les granits, les porphyres, etc., furent primitivement des masses en ébullition pressées de bas en haut, et solidifiées à la surface ; d'après le neptunisme, ces produits furent des dépôts aqueux précipités de haut en bas, et transformés au fond d'une mer sans rives. Cette théorie a ses explications très-spécieuses des tremblements de terre, des eaux thermales, des phénomènes volcaniques et autres mystères de la nature. Elle a été surnommée, en Allemagne, la théorie chimique, par opposition au plutonisme, appelé la théorie physique. Elle compte, parmi ses défenseurs, le savant fondateur de la géologie au-delà du Rhin, Abraham Gottlieb Werner. Après quelques années de défaveur, elle a retrouvé de l'appui dans les travaux de Bischof, Otto Volger, Népomu-

cène, de Fuchs, Schaffaütl et André Wagner. Enfin, si elle est moins accréditée chez les savants que sa rivale, elle a la prétention de l'être davantage auprès des exégètes, lesquels enseignent, d'après la Bible, la formation de la terre par voie neptunienne.

Au nom de la Bible, inscrivons-nous en faux contre cette intention prêtée à son récit. Moïse ne tranche nullement la question entre plutonistes et neptunistes, il dit seulement qu'il fut une heure où la terre était plongée dans les eaux, ce qui est reconnu par les uns et par les autres. S'il ne mentionne pas l'influence de l'agent igné sur la formation du globe, c'est parce qu'il fait un enseignement religieux, non une leçon de géologie. D'ailleurs, l'Ecriture semble combler cette lacune, tantôt en nous annonçant que le *siècle sera jugé par le feu*, tantôt en prédisant qu'autant s'élevèrent les eaux du déluge, autant s'élèveront les flammes du dernier jour.

Mais je voudrais effacer ces lignes en venant de les écrire, de peur de donner au Saint-Esprit les apparences d'une couleur ou d'une préférence quelconque dans les questions scientifiques. André Wagner a donc abusé de ses droits sur les textes sacrés en écrivant : « Avec le géologue le plus ancien du monde, Moïse, et avec un autre sage de l'antiquité doué d'une capacité peu ordinaire, saint Pierre, le neptunisme reconnaît que la terre est sortie de l'eau, et a été formée dans l'eau par la parole de Dieu, et il peut justifier cette opinion scientifiquement (1). »

Le neptunisme fera sagement de ne point mêler Moïse et saint Pierre à ce débat. Ce n'est que très-improprement, du reste, que le premier peut être appelé le géologue le

(1) *Histoire du monde primitif.*

plus ancien du monde, et saint Pierre un homme d'une capacité peu commune. Leur capacité, à l'un et à l'autre, était un don surnaturel, et ne s'étend qu'aux choses surnaturelles. L'invoquer en témoignage dans des querelles d'école, c'est moins un excès de foi qu'un manque de respect. Et quand, de son côté, le théologien Keerl, comparant le plutonisme au système de Copernic, insinue que le second n'a pas été condamné, et que le premier doit l'être, sous prétexte que saint Pierre affirme que la terre est sortie de l'eau, le théologien met au compte de saint Pierre une intention qu'il n'a pas eue, une assertion qu'il n'a pas émise dans un sens absolu, et surtout une doctrine scientifique qu'il n'a pas professée (1).

Et, non content de falsifier la pensée de saint Pierre, le même exégète dénature la Genèse quand il écrit : « l'Ecriture place l'achèvement des montagnes le troisième jour ; » l'Ecriture ne dit pas un mot à l'appui de cette imagination. Elle nous apprend que, ce jour-là, les eaux furent séparées de la terre, et que l'*aride* parut, mais nullement que les inégalités du sol aient été produites en même temps que mises à nu. Il faut donc que les systèmes en prennent leur parti, ils doivent demander à l'Ecriture la neutralité, s'ils sont neutres pour elle, mais non la connivence, même quand ils lui seraient favorables. S'ils ne s'entendent pas, que ce soit une dispute entre eux, nous n'avons pas à intervenir. Aussi bien, en ce débat comme en beaucoup d'autres, la vérité pourrait bien être dans le milieu, car les plutonistes eux-mêmes ont besoin d'appeler un peu le neptunisme à leur secours avant la fin, puisque, de leur avis, les terrains stratifiés, au moins, pro-

(1) *Histoire de la Création.*

viennent des précipités aqueux. Donc, que la victoire reste à Pluton ou à Neptune, peu nous importe, pourvu qu'elle soit à la gloire du suprême Créateur.

Ces deux grandes familles de géologues se subdivisent en beaucoup d'autres, envers qui le dogme catholique est aussi libéral, et de qui il a aussi peu à craindre. Du reste, il serait bien étrange qu'après avoir résisté si longtemps aux assauts de toutes les sciences et de toutes les passions, ce qui est quelquefois la même chose, le christianisme fût confondu par soixante années de bégaiements géologiques. On a beau dire : « l'histoire primitive de la terre se trouve écrite dans son écorce, et la géologie est le déchiffrement de cette chronique (1). » A une telle prétention, Lyell répond par cette leçon de modestie : « Le récit géologique est une histoire de la terre écrite dans un dialecte toujours changeant, dont nous ne connaissons que la dernière partie, appliquée à deux ou trois pages; encore, de cette partie, nous ne possédons qu'un chapitre bien court, et de chaque page nous n'avons çà et là que quelques lignes (2). »

Et comment pourrait-on convaincre la vérité divine de mensonge, quand on n'est qu'une science au maillot, incapable de prouver que les lois et les forces connues de nos jours, aient seules présidé à la formation de la terre; surtout incapable de dire si ces lois et ces forces ont agi autrefois dans la même mesure et dans la même intensité que maintenant? Aussi, voici les *quiétistes*, qui expliquent par des causes régulières et permanentes, mais d'une prodigieuse durée, les vicissitudes

(1) Lyell, *Principes de Géologie.*
(2) Volgt, *Traité de Géologie*, § 2.

du globe. Au contraire, voici les convulsionnistes, qui attribuent tous les développements de la croûte terrestre à des cataclysmes grandioses, dont aucun accent humain ne peindra les effroyables péripéties. Mais convulsionnistes, quiétistes, neptunistes, vulcanistes, atomistes seront les bienvenus de la foi, pourvu qu'ils ne lui disputent pas ce terrain, complètement inutile à leurs évolutions, et nécessaire à sa vie. La terre n'est pas éternelle, c'est par la volonté de Dieu qu'elle a été créée, et son mode d'existence répond si bien à l'archétype divin, que, si elle a passé par diverses séries de transformations, c'est parce que son Auteur l'a ainsi prévu et ordonné.

A ces conditions, l'Eglise ne s'enquiert nullement de la valeur scientifique des livres qu'elle autorise : libre à chacun de professer, même l'absurde, dans l'ordre purement humain, pourvu qu'il respecte le divin. Il parut à Rome, il y a quinze ans, une dissertation tendant à démontrer, par des arguments physiques, que le soleil n'avait que quelques aunes de diamètre. Le maître du Sacré-Palais ne prit aucun ombrage au sujet de cet abbé journaliste, à qui il plaisait de faire rire le public à ses dépens. D'autre part, dans cette même ville de Rome, le P. Pianciani a réédité presque toutes les idées de Laplace sur l'origine du globe, théorie en vertu de laquelle chaque système solaire n'aurait eu, primitivement, qu'un astre géniteur, lequel, dans sa rotation de plus en plus accélérée, aurait semé les autres comme d'immenses éclaboussures épandues par sa force centrifuge.

L'oracle de la foi assiste avec impassibilité à ces essais en sens opposé, parce qu'elle n'en a que faire; la foi écoute, dans l'exposé d'un système, d'où il fait ve-

nir la matière première, comment il explique qu'elle ne soit pas demeurée éternellement dans son état d'inertie, de quelles mains il fait partir l'impulsion qui commença la série des mouvements et des transformations cosmiques; enfin, à quelle puissance il rattache les forces destinées, tour à tour, à allumer, à refroidir, à coaguler, à condenser la masse du globe, et quand la foi a obtenu pour Dieu les satisfactions nécessaires sur ces points, elle lâche complaisamment les rênes à la pensée humaine sur tout le reste.

La pensée humaine en use et en abuse singulièrement. Nous avons traité sérieusement bon nombre de ses rêves, il n'est pas rare qu'elle les méprise après nous les avoir opposés. De toutes les bases géologiques que je viens d'exposer, en effet, il n'en est peut-être pas une qui ne soit contestée par la géologie. Greenhough répudie l'hypothèse du feu central. Humbolt déclare que, de l'état présent du globe, on ne peut tirer certainement aucune conclusion rétrospective sur ses développements antérieurs. Lyell considère comme une opinion sans preuves celle qui suppose la première phase de la terre différente de celle-ci (1). Toutes les théories sur l'aplatissement de notre planète à ses pôles, sur les volcans, sur les houillères, etc., sont tenues en échec par d'autres de poids plus ou moins égal. Enfin, Vogt déclare que les terrains stratifiés et régulièrement superposés sont les seuls documents authentiques de la géologie, et que l'époque de la terre où ces documents font défaut est purement mythique, la science du globe ne pouvant commencer avant son histoire. Après de tels aveux, comment la géologie serait-elle admise à nous

(1) *Principes de Géologie* (4e édition), t. II, p. 352-372.

reprocher de n'être point d'accord avec elle ? L'est-elle avec elle-même ?

Et, d'autre part, que l'orthodoxie étroite ne se scandalise pas à l'idée d'un monde façonné, peu à peu, comme les ouvrages de l'homme, tandis qu'il était plus digne, ce semble, de la souveraineté divine de tout susciter dans un état de complète organisation, et par un sublime coup d'éclat frappé sur le néant. A cette exigence irrationnelle, je répondrai avec le bon sens : Une puissance infinie ne cesse pas d'être telle, parce qu'elle modère son énergie volontairement. Avec la morale chrétienne, Dieu met de la lenteur dans l'exécution de ses œuvres pour nous apprendre à contenir l'impatience de nos desseins. Avec certains théologiens, Dieu avait pour témoins, dans ses préludes de création matérielle, les anges qui lui applaudissaient, et dont la chute fut la plus grande catastrophe de l'époque anté-historique. Enfin avec l'Ecriture : « Où étiez-vous quand Dieu jeta les fondements de la terre ? Savez-vous qui en a réglé les mesures et a tendu sur elle le cordeau ; sur quoi ses bases sont affermies et qui en posa la pierre angulaire, lorsque les astres du matin louaient le Créateur ensemble et que tous les enfants de Dieu étaient transportés de joie? A tout cela, répondez, si vous avez de l'intelligence (1). »

Mais ici la géologie, dépitée de n'être pas pour nous un obstacle, malgré le désir qu'elle en a, s'écrie avec triomphe : Convenez, au moins, que vos tables chronologiques sont à retoucher depuis que nous avons dressé les nôtres. D'après Gustave Bischof, il faut, pour la formation des bases granitoïdes qui servent de charpente osseuse à

(1) Job. XXXVIII-4-7.

la terre et des sédiments qui en sont comme les chairs, une durée de 353 millions d'années ; que deviennent vos soixante siècles de la tradition mosaïque ? Pour moi, je dois avouer que, moins le législateur hébreu donne d'années à ce qui existe, plus je me sens porté à le croire. C'est le propre des conteurs suspects de placer le théâtre de leur action bien loin dans le temps ou dans l'espace, pour qu'on ne puisse pas aller y voir. Au contraire, plus un homme rapproche ses témoins et ses témoignages, plus il atteste sa sincérité. Mais il ne faut pas confondre l'âge du monde avec l'âge de l'humanité. Est-ce que jamais aucun exégète assigna une date de foi à cette période de l'œuvre divine : *In principio creavit Deus cœlum et terram ?* Est-ce que l'ère chaotique eut jamais sa chronologie fixe dans les calculs de l'exégète ? Donc, si 353 millions d'années ne vous suffisent pas pour édifier scientifiquement le ciel et la terre, vous pouvez en prendre davantage : notre révélation n'y forme aucune opposition. Il y a plus, nous partagerons, s'il le faut, vos opinions à cet égard, et nous souscrirons à vos calculs, si nous les trouvons justes, bien loin de les répudier systématiquement. De cette sorte, l'objection géologique n'a point de sens, si elle se rapporte à la *formation* de la terre. Nous allons voir qu'elle n'est pas mieux fondée, si elle s'en prend à ses *transformations*.

II

Tout ce que nous venons d'écrire remonte à cette période surnommée primitive, où la vie n'avait point encore

commencé ici-bas ; nous entrons maintenant dans une phase de la terre moins hypothétique, quoique toujours obscure; elle s'étend depuis l'époque appelée, par la géologie, de transition, jusqu'à l'époque quaternaire. Les transformations du globe, pendant cet immense laps de temps, se résument en deux événements géologiques d'une portée incommensurable, je veux parler de l'œuvre des six jours et du déluge mosaïque. Nous n'examinerons ces deux vastes champs de discussion scientifique que dans leurs points de contact avec la foi. Nous n'avons donc à établir ici qu'une vérité : les transformations de la terre, décrites par la semaine génésiaque, n'ont rien de contraire aux vrais certitudes scientifiques, et elles peuvent même se concilier avec toutes les découvertes à venir.

Et, d'abord, est-il permis à l'exégète d'admettre que les six jours de la création n'ont pas été de vingt-quatre heures, mais furent des périodes d'une durée indéterminée ? Je réponds par l'affirmative la plus absolue. La théologie n'a point même une préférence pour l'interprétation du mot jour selon la signification littérale ; et si elle souscrit à une autre entente, ce n'est ni pour le bien de la paix, ni pour éviter des responsabilités embarrassantes. Quand les sciences naturelles n'existeraient pas, il serait loisible à l'exégète de regarder la semaine de Moïse comme une série d'époques sans mesure précise. Saint Augustin penchait vers ce sentiment ; à Rome, des ouvrages revêtus de l'approbation de l'autorité le soutiennent, et comme l'Eglise est neutre en matière d'opinion scientifiques, ce serait lui faire violence et fausser son esprit que de l'engager au service de l'une contre l'autre.

Autre principe de solution qui écarte bien des difficultés. Entre le premier verset de la genèse : *Au commencement*

Dieu créa le ciel et la terre, et le moment où fut suscitée la lumière, il y a un laps de temps indéterminé, un abîme chaotique, où l'on peut placer bien des révolutions, même en admettant que les jours génésiaques aient été d'une longueur ordinaire. En effet, la terre n'a-t-elle point subi de dévastation, de la première création de l'univers à l'organisation du monde actuel ? L'œuvre racontée par Moïse est-elle une restauration ou un premier essai ? Ne pourrait-on pas rapporter à cette date du *tohu vahohu* et aux destructions qui la précédèrent, beaucoup de découvertes souterraines que la paléontologie classe avec difficulté ? Le monde antérieur à celui-ci, dont parlent certains Pères, et qui aurait été détruit en punition de la chute des anges, ne fut-il pas enseveli dans l'effroyable tombeau marqué de cette épitaphe : *Terra erat inanis et vacua.* Enfin, un jour, Dieu irrité des flots montants de la perversité humaine, ne fera-t-il pas fleurir une nouvelle terre sur les ruines de celle-ci, et un autre Moïse, n'inscrira-t-il pas en tête des annales d'une autre humanité, cette parole formidable : *Terra erat inanis et vacua* ? Je me contente de poser la question. Toutefois Jacob Bœhme, F. Schlegel, Julien Hamberger, Henri de Schubert, Baumgarten, Delitzsch, Léopold Schmid, Michelis et Westermayèr ont affirmé ce que je me contente d'insinuer. Sans doute, on ne trouve rien, soit dans l'Ecriture, soit dans la tradition, qui appuie cette opinion ; mais ses adhérents prétendent que les Pères l'ont passée sous silence par crainte des abus que le gnosticisme en aurait fait. D'ailleurs la science imaginant tant d'hypothèses pour nous attaquer, ne nous serait-il pas permis d'en risquer quelques-unes pour nous défendre ?

Ces deux clefs d'interprétation nous étant données, les transformations terrestres racontées par l'hexaméron ne

peuvent servir de thème à une sérieuse objection. Il est possible de faire vingt suppositions pour une qui sauvent en même temps la foi et la science.

1° Libre à chacun, par exemple, de penser que les temps historiques suffisent pour rendre compte de tous les phénomènes géologiques, et que les jours de la création sont des périodes de très-courte durée, même des jours de vingt-quatre heures. Il est vrai qu'on objecte aux partisans de cette opinion la durée incalculable qu'il a fallu pour la formation des roches de calcaire, des fossiles et des houillères; mais ils répondent :

Le calcaire est dû à l'entassement de deux sortes d'animaux à coquilles, les mollusques et les rayonnés. Or, par un calcul approximatif, basé sur le nombre de ces animaux et sur la quantité de calcaire qu'ils sont à même de produire, on trouve qu'en deux mille ans seulement ils pourraient couvrir la terre d'une couche de calcaire de plus de cent mètres d'épaisseur.

Les fossiles ont pu être formés depuis les temps historiques, puisqu'il s'en forme encore tous les jours en Angleterre, en Sicile, en Suède ; il s'est produit, de *mémoire d'homme,* des couches fossilifères d'espèces qu'on avait pu observer vivantes. Au reste, qui pourrait dire les méprises commises par la science à cet égard ? Témoin ce squelette réputé d'homme préadamite, complaisamment décrit par Gesner, et dans lequel Cuvier découvrit un de ces batraciens amphibies qui portent le nom de Salamandres. Un lézard pétrifié, écrivit Campels, peut-il passer pour un homme ?

Les houillères, d'après les tenants des Epoques, sont des cimetières de plantes et de fleurs, dont les couches furent superposées par une invasion de la mer quarante fois renouvelée, et transformées sous l'action de la haute

température et des forces électrochimiques. Mais, en observant ce qui se passe aux embouchures du Mississipi, l'abbé Maupied, savant collaborateur de Blainville, a calculé qu'une masse de charbon de cent soixante-seize millions de pieds cubes, n'a pas exigé plus de cinq cents ans pour se former (1).

Conclusion de ce premier mode d'interprétation : 1° que les exégètes ne diminuent pas la vérité scientifique au profit de la vérité religieuse qui n'en a pas besoin; mais réciproquement, que la science n'avance pas des incertitudes pour des axiômes, à seule fin de donner des démentis à la foi.

2° Libre encore de penser que les trois premiers jours ne furent pas de la durée ordinaire, puisque le soleil, caché par les vapeurs terrestres, ne paraissait pas sur notre horizon; et, au contraire, que les trois derniers jours furent une succession de lumière et de ténèbres, mesurés par la rotation de notre planète sur elle-même.

3° Loisible aussi de regarder les jours hexamériques comme des cycles plus ou moins prolongés, nommés *jours* par pure analogie. Dans ce cas, le mot *ioum* du texte sacré, passe légitimement du sens littéral au sens métaphorique. Les mots *soir* et *matin,* appliqués à la même phase, sont la continuation de la même figure. Les difficultés qu'il y a de ramener cette miraculeuse semaine à la proportion de six fois vingt-quatre heures sont évitées; enfin la plupart des arguments puisés dans la géogonie contre la révélation sont frappés de nullité.

4° Permis de penser que le récit mosaïque, en ce qui

(1) Voir, pour la doctrine à embrasser sur ce point, le chapitre : *La foi et la paléontologie.*

concerne les six jours de travail, pour un jour de repos, a une portée simplement morale. Quel était le dessein de Dieu, dans la division de son ouvrage en six parties? C'était de nous présenter la semaine génésiaque comme un original divin, dont notre semaine devrait être la copie. Les six premiers jours ne sont comptés et distingués que pour préparer cette remarque : *Et le septième jour, Dieu le bénit et le sanctifia.* Ainsi, la succession des six périodes de l'activité divine, réunis à une période de repos, règlera nos travaux et nos fêtes hebdomadaires, et la semaine de Dieu servira de type à celle de l'homme. Sans doute, l'analogie entre l'une et l'autre serait plus parfaite, si leurs jours étaient de même longueur; mais il suffit rigoureusement que toutes les deux soient marquées du même signe, le nombre septenaire, pour que le précepte moral s'en déduise clairement.

5° Enfin, permis d'envisager la narration biblique comme un résumé logique, non comme un tableau de chronologie. Assurément, on peut défier tout adversaire judicieux de n'être point frappé des analogies saisissantes que présentent le récit de Moïse et les constatations paléontologiques; cependant, revenons-y sans cesse, Dieu s'est proposé de nous donner une leçon de dogme, non d'histoire naturelle. Aussi, il a fait ressortir la substance, et négligé l'ordre de la création; de même que certains historiens divisent leur narration, selon la nature des matières plutôt que selon la série des faits. Dans cette hypothèse, les six jours ne seraient, pour ainsi parler, que la mise en scène de l'acte créateur, appropriée, avec une simplicité sublime, à l'intelligence commune, et bien qu'inspirée divinement pour le fond, dépouillée de toute prétention à la fidélité chronologique dans son expression.

Explications données, que veut donc la géologie quand elle nous attaque? Que nous lui accordions une large marge pour la fixation de ses temps ante-historiques? Nous l'avons déjà fait. Il faut avouer, cependant, qu'elle use peu discrètement de la permission, et, qu'au bout de ses supputations trop arbitraires à cet égard, il y aurait place pour bien des points d'interrogation. N'importe, l'exégèse abandonne à la science l'évaluation de l'âge du monde, pourvu que la science reconnaisse le travail des six jours, suivant l'une des interprétations plus haut énoncées. La Bible constate que l'homme apparaît sur la terre quand elle est embellie et décorée pour la réception de son roi; mais, cette vérité une fois mise à part, combien de temps le grand ouvrier a-t-il consacré à l'ornement de ce beau séjour? Ce secret qu'il n'a pas confié à la révélation, l'investigation géologique parviendra-t-elle à le découvrir? Nous le souhaitons.

Il est une autre transformation de la terre, à propos de laquelle la foi est engagée; il n'est pas inutile de savoir à quel degré. Je veux parler du déluge asiatique. D'après les géologues les plus accrédités, il y eut des déluges européens, antérieurs à l'apparition de l'homme, tandis que le déluge mosaïque est postérieur. Le premier déluge d'Europe fut provoqué par le soulèvement des montagnes de la Norwège et de la Scandinavie. Il porta ses ravages, avec ses ondes et ses bancs de glace rompus, sur les plaines septentrionales. Les preuves de ce cataclysme résultent des *blocs erratiques*, qu'il charria dans des terrains meubles qui ne pouvaient pas les produire. Une de ces masses de granit, trouvée en Russie sur un sol permien, a servi au piédestal de la statue de Pierre-le-Grand; un autre, de pierre tumulaire à Gustave-Adolphe.

Le second déluge européen a eu pour cause le soulèvement des Alpes. La vallée de la Garonne est, aux yeux des observateurs compétents, un théâtre classique du travail opéré par les puissants courants de cette immense inondation. Ces deux déluges sont du domaine exclusivement scientifique, et ne touchent pas à la révélation. Mais il en est un troisième, survenu après la naissance et la multiplication de la race humaine. L'Ecriture le présente comme historique ; elle nous en indique les détails, et elle assume ainsi, devant l'avenir, la responsabilité de ce récit émouvant. Or, que faut-il penser, selon la science, de ce grand châtiment des iniquités humaines ? Ici, la science la plus récente est d'accord avec l'exégèse. Pour se bien défendre, la seconde n'a qu'à céder la parole à la première :

« L'opinion qui place la naissance de l'homme aux abords de l'Euphrate, dans l'Asie centrale, est confirmée par un événement d'une haute importance dans l'histoire de l'humanité, et qu'une foule de traditions concordantes, conservées chez différents peuples, placent dans le même lieu ; nous voulons parler du déluge de l'Asie.

« Le déluge asiatique, dont l'histoire sacrée nous a transmis le souvenir, fut provoqué par le soulèvement d'une partie de la longue chaîne de montagnes qui fait suite au Caucase. La terre s'étant entr'ouverte, par une de ces déchirures, résultat inévitable de son refroidissement, une éruption de matières volcaniques s'échappa de ce cratère immense. Des masses de vapeurs d'eau accompagnaient l'éruption des laves épanchées de l'intérieur du globe. Ces vapeurs se condensant, retombèrent en pluie, et les plaines furent noyées sous ce volcan de boue. L'inondation des plaines, dans un rayon très-étendu, fut le résultat momentané de ce soulève-

ment; la formation du mont Ararat en fut la conséquence permanente.

« Ecoutons le récit de cet événement donné dans la Genèse par l'historien sacré :

« L'année 660 de la vie de Noé, dit Moïse, le dix-
« septième jour du second mois de la même année, les
« sources du grand abîme des eaux furent rompues, et les
« cataractes du ciel furent ouvertes.

« Et la pluie tomba sur la terre pendant quarante jours
« et quarante nuits. Les eaux crurent et grossirent prodi-
« gieusement au-dessus de la terre, et toutes les hautes
« montagnes, qui sont sous le ciel, furent couvertes; l'eau,
« ayant gagné le sommet des montagnes, s'éleva encore
« de quinze coudées plus haut. Toute chair qui se meut
« sur la terre en fut consumée; tous les oiseaux, tous les
« animaux, toutes les bêtes, et tout ce qui rampe sur la
« terre, tous les hommes moururent, et généralement
« tout ce qui a vie et respire sous le ciel.

« Toutes les créatures qui étaient sur la terre, depuis
« l'homme jusqu'aux bêtes, tant celles qui rampent que
« celles qui volent dans l'air, tout périt: il ne demeura
« que Noé seul, et ceux qui étaient avec lui dans l'arche,
« et les eaux couvrirent toute la terre, pendant cent
« cinquante jours. »

« Toutes les particularités du récit biblique peuvent s'expliquer par l'éruption volcanique et boueuse qui précéda la formation du mont Ararat. Les eaux qui produisirent l'inondation de ces contrées provenaient de l'éruption accompagnée d'énormes masses de vapeurs. Ces vapeurs, se condensant en eau, retombèrent sur la terre, et inondèrent les plaines étendues, qui partent aujourd'hui du pied de l'Ararat, immense gibbosité montagneuse.

« Le mot *toute la terre,* qui se trouve dans la traduction de la Bible, connue sous le nom de Vulgate, mérite une explication. Il ne saurait être considéré que comme figuré et métaphorique. Un géologue à qui on doit un savant livre intitulé *la Cosmogonie de Moïse,* Marcel de Serres, a donné une explication parfaitement admissible de cette expression du texte sacré. Il a prouvé que par le mot *haarets,* que l'on traduit à tort, selon lui, par *toute la terre,* Moïse n'a entendu désigner que la partie du globe qui était alors peuplée, et nullement sa surface entière. Le mot *haarets* n'a pas toujours, selon Marcel de Serres, la signification que lui accorde la Vulgate, il est pris fort souvent dans le sens de *région, pays, contrée.*

« Marcel de Serres explique de la même manière l'expression *toutes les montagnes,* qui se trouve dans la traduction de la Vulgate.

« Moïse, dit Marcel de Serres, n'a pu entendre par ces « mots *toutes les montagnes,* que celles qu'il connaissait ; « le nombre en était peu considérable, et se bornait aux « contrées habitées à son époque ; dès lors il devait faire « allusion à elles seules, lorsqu'il parlait de la grandeur « du déluge. »

« Aussi, plusieurs interprètes ont traduit ce passage, non d'une manière littérale, mais en restreignant les eaux du déluge aux contrées fréquentées par les hommes.

« Ainsi, M. Glaire, dans la *Chrestomathie hébraïque* qu'il a mise à la suite de sa *Grammaire,* a traduit ce passage dans ce sens : « *Les eaux s'étaient si prodigieuse-* « *ment accrues, que les plus hautes montagnes du vaste* « *horizon en furent couvertes, etc...* » Cette traduction donne à ce passage un sens moins étendu que la Vulgate, puisqu'elle restreint aux montagnes bornées par l'horizon celles que les eaux couvrirent et inondèrent.

« Rien n'empêche de voir, dans le déluge asiatique, conformément au texte de la genèse, un moyen dont Dieu se servit pour châtier et punir la race humaine, alors au début de son existence, et qui s'écartait des voies qu'il lui avait tracées. Ce qui paraît établi, c'est la naissance du genre humain dans les contrées qui partent du pied du Caucase, dans les lieux qui forment aujourd'hui une partie de la Perse ; et ce qui est certain, c'est le soulèvement d'une chaîne de montagnes, précédé d'une éruption volcanique boueuse, qui noya les territoires entièrement composés, dans ces régions, de plaines d'une grande étendue.

« Le déluge biblique est donc réel, plusieurs peuples en ont d'ailleurs conservé la tradition.

« Moïse le fait remonter à quinze ou dix-huit cents ans, avant l'époque à laquelle il écrit.

« Bérose, historien chaldéen qui écrivait à Babylone au temps d'Alexandre, a composé une histoire de Chaldée, dans laquelle il remonte jusqu'à la naissance du monde et parle du déluge universel, dont il place l'époque immédiatement avant Belus, père de Ninus.

« Les *Védas*, ou livres sacrés des Indiens, qui ont été composés dans le même temps que la genèse, il y a environ 3,300 ans (1), font remonter le déluge à 1,500 ans avant leur époque.

« Les Guèbres parlent du même désastre, comme ayant eu lieu à la même date.

« Confucius, célèbre philosophe chinois, né vers l'an 551 avant Jésus-Christ, commence l'histoire de la Chine

(1) La contemporanéité des *Vedas* et du *Pentateuque* est une erreur historique à laquelle nous avons déjà répondu.

en parlant d'un empereur nommé Jas, et il représente cet empereur comme occupé à faire écouler les eaux qui, s'étant élevées *jusqu'au ciel, baignaient encore le pied des plus hautes montagnes*, couvraient les collines moins élevées et rendaient les plaines impraticables.

« Ainsi, nous le répétons, le déluge biblique est réel; seulement il fut local, comme tous les phénomènes de ce genre, et fut la conséquence du soulèvement des montagnes de l'Asie occidentale.

« Un déluge tout à fait moderne peut nous donner d'ailleurs une idée très-exacte de ces sortes de phénomènes. Nous rappellerons les circonstances qu'il a présentées, pour mieux faire comprendre la véritable nature du déluge qui ravagea quelques contrées de l'Asie, pendant la période quaternaire.

« A six journées de marche de la ville de Mexico, se trouvait, en 1759, une contrée fertile et bien cultivée, où croissaient en abondance le riz, le maïs et les bananes. Au mois de juin, d'effroyables tremblements de terre agitèrent le sol, et ces tremblements se renouvelèrent sans cesse, pendant deux mois entiers. Dans la nuit du 28 au 29 septembre, la terre éprouva une violente convulsion; un terrain de plusieurs lieues d'étendue se souleva peu à peu et finit par atteindre une hauteur de 150 mètres, sur une surface de plusieurs lieues carrées. Le terrain ondulait comme les vagues de la mer, sous le souffle de la tempête; des milliers de monticules s'élevaient et s'abîmaient tour à tour. Enfin, un gouffre immense s'ouvrit : de la fumée, du feu, des pierres embrasées et des cendres furent lancés à une hauteur prodigieuse. Six montagnes surgirent de ce gouffre béant, parmi lesquelles le volcan auquel on a donné le nom de *Jorullo*, qui s'élève maintenant à 550 mètres au-dessus de l'ancienne plaine.

« Au moment où commençait l'ébranlement du sol, *les deux rivières, Rio de Cuitimba et Rio San Pedro, refluant en arrière, inondèrent toute la plaine, occupée aujourd'hui par le Jorullo;* mais, dans le terrain qui montait toujours, un gouffre s'ouvrit et les engloutit. Elles reparurent à l'ouest, sur un point très-éloigné de leur ancien lit.

« Cette inondation ne peut-elle nous rappeler les phénomènes du déluge de Noé? (1) »

Voilà des témoignages postérieurs à ceux de Cuvier, Deluc et Dolomieu. S'ils ne suffisent pas à dissiper les malentendus entre la religion et la géologie, la faute n'en sera ni à la religion, ni à la géologie,... mais aux géologues.

(1) M. L. Figuier, *La Terre avant le Déluge.*

CHAPITRE IX.

La foi & l'astronomie.

La géologie nous apprend à connaître le théâtre de notre observatoire scientifique, l'astronomie nous ouvre le vaste champ de nos observations.

Voici une science bien moins inoffensive qu'on ne le croirait d'abord, à l'égard du dogme religieux. Son champ est plus étendu que celui de la géologie, car celle-ci n'embrasse que l'étude de la terre : l'astronomie explore l'immensité de l'espace sidéral et tous les mondes qui l'habitent. Son domaine n'est guère moins conjectural, car si l'homme sait très-peu de chose de ce qui est à quelques kilomètres au-dessous de ses pieds, il peut avoir bien des illusions d'optique à propos de ce qui se passe au-dessus de sa tête. Tout ce qui est plus bas que le sol des houillères, et tout ce qui est plus haut que la couche atmosphérique où naviguent les aérostats doit être affirmé avec réserve. Aussi, faut-il du courage à la science négative pour nous attaquer, comme si elle n'avait que des évidences à nous objecter. L'astronomie, en particulier, compte tant de problèmes parmi ses articles de foi, qu'elle doit beaucoup de respect à nos mystères. Si jamais elle devenait la religion,

combien d'incrédules il y aurait ce jour là! Et si la religion lui rendait l'opposition qu'elle en reçoit, combien d'imaginations, algébriquement formulées, on verrait chanceler! Heureusement pour l'astronomie, elle nous discute, et nous la recevons de confiance; nous nous défendons de ses coups, sans lui en porter, et, en ce moment même, au lieu de lui prouver que, sachant si peu sur elle-même, elle devrait se compléter avant de retourner son savoir contre nous, nous aimons mieux lui répondre que l'interpeller, et affronter ses dires que nous couvrir de ses ignorances.

Il est bon, cependant, de rappeler à l'astronomie l'histoire de ses variations religieuses. Au temps de Newton et de Képler, elle se prosternait pieusement devant Dieu; si, depuis Laplace, elle a cessé d'adorer, ne serait-ce point uniquement parce qu'elle s'est mise au service des passions philosophiques? A-t-elle fait une seule découverte capable de justifier cette volte-face? Pense-t-on, en particulier, que les utopies pseudo-scientifiques de M. Camille Flammarion sur la pluralité des mondes habités, dans lesquelles il tâche de compromettre la religion pour rajeunir une vieille thèse, créassent beaucoup de difficultés à la croyance de Pascal ou de Copernic? C'est un grand abaissement de notre siècle de convertir en romans les sciences de la nature, comme il a fait de celle des mœurs; de contraindre toutes les connaissances à lui servir d'amusement ou d'argument contre Dieu, et de ne pouvoir découvrir un éclair de vérité physique, sans le falsifier au détriment de la vérité morale.

Il est bon, aussi, de rappeler à l'astronomie ses variations astronomiques. Quand j'ai commencé d'étudier les éléments de cette science, on ne comptait que quatre-vingt-quatre mille lieues de la terre à la lune; aujourd'hui on a

changé tout cela, et les sélénites, nos plus proches voisins, ont été relégués à la distance de quatre-vingt-seize mille lieues. Alors, la terre n'évolutionnait qu'à trente-trois millions de lieues de l'astre central; aujourd'hui les nouveaux manuels la placent à trente-huit millions, deux cent trente lieues, pas une de plus ni de moins. Quand Cyrano de Bergerac écrivit son *Voyage dans la Lune* et son *Histoire des Etats du Soleil,* celui-ci était quatre cents fois plus vaste que la terre ; aujourd'hui il est devenu un million quatre cent fois plus gros que notre planète, et la chose est si peu contestable que l'on a porté la rigueur des mathématiques sidérales, jusqu'à calculer que, s'il suffit de trois ans pour faire un voyage de circumnavigation autour de la terre, le la Peyrouse des solariens mettrait plus de 110 ans pour accomplir sa traversée, supposé qu'il y ait de l'eau dans ces plaines embrasées où nous ne voyons que du feu (1). Franchement, le dogme catholique n'a pas autant varié que cela, quoi qu'en disent certains astronomes portés à lui reprocher son instabilité. Il est vrai que l'astronomie ne manque point d'excuses. Jadis, dit-elle, on n'avait pu mesurer la parallaxe du soleil, à l'aide d'instruments assez minutieux? Mais qui sait si des instruments plus minutieux encore ne viendront pas modifier les constatations actuelles? Ainsi, depuis le philosophe grec, bafoué pour avoir déclaré le soleil plus grand que le Péloponèse, jusqu'à la science du jour, glorifiée quand elle enseigne que l'espace compris entre la terre et la lune occuperait à peine le quart du diamètre solaire, notre vérité ne s'est ni accrue ni diminuée d'un iota, et l'astronomie se modifie sans cesse.

(1) *Pluralité des mondes habités.*

Et cette incertitude de ses prétendues certitudes, comme elle l'avoue ingénûment, quand elle y a intérêt! comme elle la dissimule quand sa cause en a besoin ! Lui faut-il peupler tous les mondes, pour avoir une raison de nier les avantages de celui-ci, et imaginer des humanités planétaires pour rabaisser la nôtre? à l'instant, elle met en question toutes ses lois au profit de son hypothèse. Et, comme il est difficile de supposer des hommes dans Mercure qui reçoit du soleil sept fois plus de lumière et de chaleur que notre globe, et dans Jupiter qui en reçoit vingt-sept fois moins, et dans Uranus qui en reçoit trois cent soixante-cinq fois moins, et dans Neptune qui en reçoit treize cents fois moins, surtout dans la lune qui n'a point d'atmosphère respirable, l'astronomie fantaisiste ne se décourage point pour si peu ; alors, elle dit modestement : Qui sait si, de la terre à Neptune, les rayons solaires ne traversent pas des zônes moins réfrigérantes que la nôtre? Qui sait si une atmosphère ne peut exister autour de la lune, sans qu'il nous soit possible de l'apprécier ? Qui sait si cette atmosphère ne s'est point condensée dans les vallées de notre satellite, puisque ses montagnes n'en sont pas pourvues? Enfin qui sait si ce globe ne réunit pas toutes les conditions d'habitabilité dans son hémisphère supérieur que nous ne voyons pas? Ainsi, pour faire passer un rêve qui lui est cher, l'astronomie déclarera volontiers qu'elle ne sait que peu de chose; au contraire, lui faut-il produire des témoignages contre la religion? elle remplace par des assertions tranchantes toutes ses hésitations. Alors, elle vous dira les vents alizés qui tourmentent l'atmosphère de Vénus, et le gros temps qui règne dans le ciel de Jupiter, et les brouillards qui passent sur la face de Mars, et enfin jusqu'aux océans qui découpent les continents, et aux pluies qui rafraîchissent les prairies des mondes stel-

laires (1). C'est-à-dire que pour accréditer une de ses imaginations, elle fera des doutes d'un grand nombre de ses démonstrations, tandis que pour ruiner une vérité divine, elle en fera des évidences.

Nous avons été souvent témoins de telles inconsistances. Par exemple, bien des savants ont souri de la crédulité de certains ascétiques, qui établissent le paradis dans le soleil, et il y eut même une époque où l'on était si opposé à l'habitabilité de cet astre, que le docteur Esliot fut acquitté, comme fou, en cour d'assises, pour avoir professé cette doctrine : c'était l'ère de l'astronomie sceptique. Mais bientôt, arrivent Herschel, Humboldt et Arago qui adoptent une constitution physique du foyer solaire parfaitement compatible avec une population vivante; après eux, l'allemand Bode va jusqu'à faire de cet astre un séjour de délices et de longévité, où les avantages biologiques doivent être en rapport avec l'importance d'un monde qui féconde, qui domine et qui gouverne tous les autres, et, dès ce moment, les théologiens ont été distancés par l'astronomie mystique.

A Dieu ne plaise que je vienne contester la partie de la science qui est hors de contestation! Toutefois, il ne faudrait pas étendre ce bénéfice d'infaillibilité à toutes ses assertions. Sans doute, l'astronomie s'appuie sur des chiffres qui ne trompent pas; mais ces chiffres reposent sur des observations physiques qui trompent souvent. Or, peu importe que le carré de tel nombre égale sûrement telle distance ou telle quantité, si ce nombre lui-même n'est pas sûrement établi ; en physique on démontre, théoriquement, que le pendule une fois mis

(1) Flammarion, *ibid.*

en mouvement ne s'arrête jamais, il s'arrête néanmoins, parce que la résistance des milieux et le jeu des frottements viennent démentir les raisonnements, en vertu desquels il devrait marcher toujours. Combien de fois, de la terre aux étoiles, des calculs astronomiques, inattaquables en eux-mêmes, peuvent être confondus par la résistance des milieux et par le jeu des frottements!

Encore une fois, ceci soit dit, non pour nier la science, mais pour l'empêcher de franchir ses rivages. La raison s'offense de voir le symbole des apôtres estimé peu croyable par ceux qui ont cru naguère à la possibilité de communiquer avec les habitants de la lune, par la réflexion d'immenses miroirs étendus sur le sol de la Sibérie ! C'est une anomalie d'acclamer comme des axiômes, dans des observatoires, des étrangetés qui seraient bafouées, si elles tombaient du haut de notre chaire. Mais, ce péril et cette injustice étant signalés au lecteur, entrons en matière. D'ailleurs, le défaut de la cuirasse une fois découvert dans l'armure de notre nouvel adversaire, il s'agit moins de le combattre que de prouver que nous n'avons pas à le craindre.

Deux nuances bien marquées caractérisent les antagonismes de l'astronomie anti-chrétienne. L'une s'inspire de l'étude des saints livres, et pose ses négations à l'encontre de la cosmogonie de la Bible ; l'autre procède de la discussion dogmatique, et s'inscrit en faux contre certaines de nos croyances. La première est surtout exégétique, la seconde est plus essentiellement philosophique ; nous allons répondre successivement à toutes les deux.

I.

Les objections élevées par la science moderne contre

l'astronomie biblique peuvent être résumées dans ces quatre points principaux : 1° Pourquoi des corps célestes, qui sont des milliers et des millions de fois plus grands que la terre, sont-ils représentés par Moïse comme de simples accidents de celle-ci, c'est-à-dire, comme des luminaires et des chronomètres mis à son service ? 2° Comment peut-on expliquer que notre planète ait été créée avant le soleil, qui est le centre de son mouvement ? 3° Est-il vraisemblable que Dieu ait mis cinq jours à former et à organiser notre monde, alors qu'un seul jour lui a suffi pour créer tous les mondes de l'espace sidéral ? 4° Enfin, comment imaginer que la production de la lumière, la succession du jour et de la nuit, et la végétation, c'est-à dire trois phénomènes attribués au soleil, aient eu lieu ici-bas avant l'apparition du soleil lui-même (1). Telles sont, en substance, les spécieuses fins de non-recevoir opposées par l'astronomie au récit génésiaque. Constatons, cependant, que cette opposition résulte d'un malentendu, et que ce malentendu provient, ou des témérités de l'astronomie, ou d'une fausse entente de la sainte Ecriture.

Il est très-vrai que la terre ne joue qu'un rôle secondaire dans notre système planétaire. Il est très-vrai, cependant, que la Genèse, d'accord avec l'appréciation du vulgaire, en parle comme de la partie la plus importante de la création. Mais, quand Moïse aurait eu autant de connaissances astronomiques que M. Leverrier, ce qui n'était nullement nécessaire à sa mission, il se serait exprimé comme il l'a fait.

Peu importe, pour l'écrivain sacré, que la terre ne soit

(1) Voyez David Strauss : *Les doctrines du Christianisme.*

qu'une des plus petites planètes tournant autour du soleil, et que le soleil lui-même ne soit peut-être qu'une étoile évolutionnant, comme les planètes, autour d'un autre soleil perdu dans l'infini, Moïse ne fait pas l'histoire des autres mondes, il ne s'occupe que de celui-ci, il ne rédige pas une cosmogonie, je l'ai dit, il ne veut tracer qu'une géogonie. Lui reprocher d'avoir subordonné ce qui était pour lui accessoire, à son sujet principal, c'est le blâmer d'être logique, et d'avoir composé selon la raison, plutôt que pour l'instruction des naturalistes à venir.

Son dessein étant donc l'éducation des âmes, non l'amusement des esprits curieux, une fois qu'il a enseigné que Dieu créa le ciel et la terre, il peut laisser à d'autres le soin de faire la description du ciel, et se réserver pour les annales de la terre. C'est ce qu'il a fait. Que les partisans de la pluralité des mondes habités se demandent si chacun de ceux-ci a eu son historiographe comme Moïse, libre à eux d'en penser ce qu'ils voudront ; mais au moins que personne ne s'en prenne, ni à Dieu, ni à Moïse, si la Bible ne renferme pas l'acte de naissance et la chronique de tous les globes. Le divin canevas de l'auteur sacré étant ainsi limité, le reproche qu'on lui fait a la valeur d'un éloge. La terre n'est point le centre de l'univers, elle est le centre de la révélation mosaïque, et le théâtre de tous les événements qui s'y rapportent. Moïse ne l'envisagera donc pas au point de vue de l'astronomie, mais au point de vue des grands intérêts de l'humanité confiés à son inspiration. Aussi, tandis que d'autres étudieront la constitution interne des astres, leurs rapports mutuels, et leur place dans les champs de l'espace, lui, qui est le père de l'histoire terrestre, ne les considérera et ne les mentionnera que comme les flambeaux et les horloges lumineuses de la terre.

Et il parlera des communications du firmament avec la

race humaine, d'après les apparences et selon l'opinion populaire, non selon une rigueur scientifique qui lui est interdite parce qu'elle ne va pas à son but. Or, pour le but que se proposait l'annaliste sacré, présenter les étoiles comme des clartés destinées à orner notre séjour, à nous réjouir par leur scintillement nocturne, à nous servir de point d'orientation dans nos voyages et nos traversées, à élever nos contemplations, et à exercer la sagacité de nos investigations, tout cela était autrement important et opportun que de nous enseigner des opérations de bureau des longitudes. D'ailleurs, il faut le répéter, après saint Chrysostome et saint Thomas, même physiquement, les erreurs astronomiques de la Bible se justifient, car si l'on appelle le soleil et la lune les deux grands luminaires, ce n'est pas à cause de leurs dimensions, mais à raison de leur efficacité. Bien que les étoiles soient d'un volume plus considérable que la lune, cependant les effets de ce dernier astre sont plus sensibles sur le globe que nous habitons, et son diamètre y paraît plus étendu (1). »

Enfin, ici la question scientifique se complique d'une autre considération. L'astronomie a calculé, prétend-elle, que Saturne pèse cent fois, et Jupiter 338 fois plus que notre globe, et qu'il faudrait près de *trois cent cinquante mille terres dans le plateau d'une balance pour faire équilibre au poids du soleil ;* mais l'astronomie est-elle certaine que l'importance d'un monde est en raison directe du nombre de ses kilomètres ou de ses kilogrammes ? Dans la géographie de notre planète, écrit judicieusement le docteur Reusch, la Palestine tient une petite place parmi les divers pays, et Bethléem une place plus petite encore

(1) Saint Thom 19. 70. a. 1. ad 5.

parmi les diverses villes ; en réalité, cependant, par rapport à l'histoire de la religion, la Palestine est plus que l'Amérique, Bethléem et Jérusalem sont plus que Londres et Paris. Donc, quel que soit le rôle modeste de la terre dans un système d'astronomie, il peut se faire que Moïse ait raison de lui en donner un plus éclatant dans les combinaisons du plan divin, et que, tout en restant la dernière dans la hiérarchie physique des mondes, notre planète soit réellement la première dans l'ordre moral.

Au reste, ne fatiguons pas prématurément l'oreille de la libre pensée des priviléges octroyés par le Créateur à l'homme et à la terre. La libre pensée tient essentiellement à réduire la dignité de l'homme et celle de notre univers, pour diminuer d'autant les droits de Dieu et ses propres devoirs. Nous répondrons plus tard à cette ingrate façon d'acquitter ses dettes. Mais, en attendant, maintenons que, même dans l'hypothèse où la terre n'aurait qu'une importance morale proportionnée à son volume, Moïse aurait bien fait d'en parler comme d'un objet principal, et de traiter les cieux comme un accessoire, car, dans l'histoire religieuse des habitants de la terre, la terre passe avant tout, et les cieux ne doivent apparaître que comme épisode de la narration, de même qu'ils ne sont que le pavillon de notre séjour ici-bas.

Après cette objection tirée de la loi des proportions planétaires, se présente la seconde, déduite de prémisses qui semblent encore plus rigoureuses. Comment la terre a-t-elle été produite avant le soleil, qui est le centre de son orbite, le régulateur nécessaire de sa marche, le principe de sa fécondité, et, selon toutes les probabilités scientifiques, son foyer générateur ? Un jour, dit l'astronomie la plus accréditée en ce moment, au plus lointain des

âges écoulés, le soleil travaillé par une force expansive éclata en gerbes de feu, et les étincelles de ce petillement immense, lancées à des distances incommensurables par l'action centrifuge, éteintes et solidifiées par le froid de l'éther, enfin retenues dans le vaste tourbillon de leur astre central par la gravitation, formèrent les planètes. Ainsi, de même que des étoiles s'échappent d'une pièce pyrotechnique, tous les astéroïdes qui composent notre système solaire ne seraient que des jaillissements de la prodigieuse fournaise qui éclaire le monde, et les cieux pourraient être comparés à un sublime feu d'artifice éternisé.

Laissons à la science les innocentes délectations de sa poésie, et revenons à la question. D'abord, loin d'affirmer que la terre fut produite avant le soleil, la genèse semble insinuer le contraire par ses prémières paroles, qui placent le ciel avant la terre dans l'ordre chronologique de la création. Donc, pendant que notre planète était encore à l'état rudimentaire, le soleil pouvait exister. Seulement, les vapeurs de la période chaotique le dérobaient à notre horizon, et le quatrième jour de l'hexaméron marque l'heure où les deux *grands luminaires* commencèrent de briller pour notre globe, non celle où ils sortirent du néant. Il est vrai que cette œuvre est annoncée, dans le texte sacré, par la parole créatrice : *fiat !* Toutefois, l'effet de ce *fiat* est relatif, non absolu. Il exprime la naissance de ces astres, par rapport au monde que nous habitons, non en eux-mêmes ; et si Moïse, qui s'étend sur la formation de la terre, ne dit rien sur celle des étoiles, c'est parce qu'il n'avait plus rien à en dire, dès qu'il avait fixé le jour où elles étaient entrées en relations visibles et normales avec la sphère dont il ouvrait l'histoire. Remarquez, néanmoins, que son *fiat* est parfaitement justifié par cette ex-

plication, car la stabilisation des rapports entre les étoiles et la terre est un acte de l'activité créatrice, tout aussi bien que les œuvres des trois premiers jours. Il fallait le même pouvoir, pour envoyer les rayons solaires là où ils n'atteignaient pas encore, que pour allumer leur foyer.

Qu'on n'objecte pas, ajouterons-nous avec Kurtz, que, d'après le texte génésiaque, Dieu place le soleil et la lune à la *rakiah*, c'est-à-dire, au sommet du ciel. Ceci doit s'entendre du ciel terrestre où le Créateur est censé les fixer au moment où il les y fait apparaître. Quant aux mots qui suivent : « Ce jour-là, Dieu créa le ciel, la terre et les étoiles (1), » ils ne s'expliquent ni moins facilement, ni moins clairement, car ils signifient qu'en ce jour Dieu disposa les astres pour éclairer la terre, et qu'ils commencèrent à exister pour elle. Ce qui n'exclut point la possibilité de leur formation avant la naissance de la terre, et ce qui ne s'oppose même à aucun des systèmes qui représentent la terre comme un anneau éteint du soleil.

Donc, en ce qui concerne l'origine des astres, la genèse enseigne qu'ils ne sont point éternels, et qu'ils ont le principe de leur être dans la volonté créatrice de Dieu ; mais ont-ils été créés par Dieu tels qu'ils sont aujourd'hui, ou dans un état élémentaire ? L'ont-ils été avant ou après le quatrième jour ? La genèse ne tranche rien à cet égard : libre à chacun de proposer ses théories, pourvu qu'il ne les impose pas.

Quant à nous, loin de redouter l'opinion qui admet la préexistence des globes célestes antérieurement au nôtre, nous la professons ; loin d'y voir un embarras pour notre vérité, nous y trouvons un principe fécond de solution

(1) C. 1. ỳ. 16.

inaperçu jusqu'à présent. Enfin, sans vouloir engager le Saint-Esprit dans aucune interprétation personnelle, nous démontrerons bientôt, d'après plusieurs assertions bibliques, qu'elles supposent l'existence du soleil avant celle de la terre, et que, par là, l'œuvre des premiers jours s'éclaire d'une merveilleuse lumière, sans que l'œuvre du quatrième en soit obscurcie.

Venons à la troisième difficulté de l'astronomie antichrétienne. Comment Dieu aurait-il passé cinq jours à organiser notre monde, alors qu'il lui suffit d'une parole pour susciter tous les autres ?

Moïse étant l'historien de la terre, non de la création entière, raconte de quelle façon Dieu prépara le berceau de l'humanité. Pourquoi nous apprendrait-il les préparations de tant d'autres sphères qui n'appartiennent point au cadre de sa sublime chronique ? Ces mondes ne touchant qu'incidemment à son sujet, il en parle incidemment ; mais ces mondes ont-ils coûté plus ou moins de soins que le nôtre à la toute-puissance du Créateur ? Il abandonne cette immense inconnue aux hypothèses de l'astronomie romanesque, et il se contente de dire ce qu'il sait ; tant d'autres après lui, et sur le même sujet, diront ce qu'ils ne savent pas, et, partant, ne sauront pas toujours ce qu'ils disent !

Dieu a-t-il créé la totalité de la matière simultanément, ou par transformations successives ? L'a-t-il suscitée telle que nous la voyons, ou a-t-elle passé de l'état d'incandescence à l'état gazéiforme, puis à l'état liquide, pour venir enfin se solidifier sous l'action réfrigérante des régions éthérées ? A-t-il mis plus de temps à l'achèvement du soleil qu'à celui de la terre, qui est quatorze cent mille fois moins grande ? En un mot, Dieu a-t-il suivi

les lois de la progression, en produisant lentement ce qu'il pouvait évoquer instantanément ? A-t-il suivi les lois de l'analogie, en agissant sur les autres planètes comme sur la terre ? Mystère ! mystère ! Qui révélera le secret des générations astronomiques ? Moïse n'a pas eu cette prétention ; une fois qu'il a établi la notion d'un Dieu créateur, ordonnateur et conservateur, il se retire dans le silence de l'adoration, et plût au ciel que la science fît de même, car tout esprit qui voudra sonder ces abîmes s'y abîmera.

Par une inconséquence bizarre, les mêmes qui ne croient pas l'annaliste sacré rapportant l'origine de la terre, veulent être crus quand il leur plaît d'imaginer l'histoire de tous les astres ! Ils exigent de nous des évidences, et ils nous opposent la folie de la conjecture. Demandez-leur l'âge exact de chaque planète ? Ils le connaissent. Les évolutions et transformations des nébuleuses ? Ils en parlent comme s'ils y avaient assisté. Enfin le passé, le présent et même l'avenir des globes célestes ? La demi-science n'est jamais à court : elle vous dira que, pour passer du gazeux au liquide, toute étoile qui se comporte régulièrement doit mettre cinquante millions de milliards d'années ; pour passer du liquide au solide, autres cinquante millions de milliards d'années ; total de l'âge des mondes : cent millions de milliards d'années et, si vous niez cela..... vous n'êtes qu'un ignorant.

Que les savants restent toujours dignes de ce nom, et ne se transforment pas en amuseurs de salon ; ils y perdront peut-être le bénéfice de leurs éditions populaires, mais la science elle-même y gagnera beaucoup !

Je connais les raisons qu'on allègue pour soutenir la formation lente des astres. La matière des étoiles, dit-on, est dans les nébuleuses, en telle façon que celles-ci

sont comme la semence des soleils futurs. Vaine imagination ! Ross, Bond et autres astronomes ayant résolu, à l'aide de puissantes lunettes, certaines nébuleuses, n'y ont trouvé qu'un amas d'étoiles complètement formées, et non les embryons d'étoiles à naître.

On ajoute : Les corps célestes qui composent notre système solaire offrent des phases différentes de condensation. Mercure, par exemple, est plus dense que la terre, Jupiter l'est quatre fois moins et n'a guères que la consistance de l'eau, Saturne l'est moins encore, les comètes sont des substances vaporeuses, enfin toutes les planètes, probablement nées à l'état de gaz et d'élasticité, ont vu durcir, insensiblement, leur écorce ; donc les autres étoiles ont passé par les mêmes phases, et ce travail demande bien des siècles pour s'accomplir ? Faisons grâce à cette hypothèse pourvu qu'elle n'ait pas la prétention d'être un dogme. L'astronomie sérieuse n'hésite pas à reconnaître avec Burmeister, que jamais on ne pourra bien connaître la constitution physique des astres, à cause de leur éloignement. La science fixe l'âge d'un arbre ou d'un homme en les voyant, parce qu'ils se laissent toucher et analyser ; il n'en sera jamais ainsi des astres qui sont hors de portée pour un grand nombre de nos curiosités scientifiques.

Mais alors même que l'œuvre des six jours aurait été incomparablement plus longue pour d'autres univers que pour le nôtre, l'exégèse chrétienne n'en saurait prendre nul souci. La chronologie indéterminée, indéterminable de l'époque anté-historique se prête facilement à toutes les suppositions ; la période sans mesure du chaos donne au Créateur toute la marge nécessaire pour opérer ses créations sidérales, avec les incalculables lenteurs que la science lui prescrit.

Enfin, voici un suprême argument en faveur de l'an-

tiquité indéfinie des astres. D'après Humbolt, la vitesse de la lumière serait, à peu près, de quarante-deux milles géographiques par seconde ; d'où il suit que les étoiles de la voie lactée mettent plus de quarante mille ans pour nous envoyer leur clarté, et qu'Herschel évalue à deux millions, Madler à quatre-vingt millions d'années, le temps que les rayons de certaines nébuleuses passent en chemin avant de toucher aux confins de notre horizon : preuve que pour luire sur la terre le quatrième jour, le soleil et les étoiles ont dû exister d'innombrables siècles auparavant.

Encore une fois, l'exégèse orthodoxe se déclare neutre vis-à-vis de telles conclusions, quoiqu'elle soit en droit d'exiger des astronomes qu'ils s'entendent dans leurs chiffres, pour les lui objecter avec autorité. Mais, à son tour, l'exégèse ennemie doit convenir que l'auteur de la lumière a pu en accélérer la marche au moment qu'il la produisait, car, s'il a voulu que les astres fussent visibles en même temps que créés, certainement le miracle de leur visibilité ne surpasse pas celui de leur création ; on peut même dire que cette visibilité était un complément indispensable de leur création, parce que, tant que des globes destinés à paraître ne paraissent point, ils sont par rapport à leur auteur, mais ils ne sont point pour leurs contemplateurs.

Nous arrivons à la quatrième difficulté : l'existence de la lumière, la succession du jour et de la nuit, la végétation ; trois phénomènes attribués au soleil et mentionnés aux premières périodes de l'hexaméron ne sont pas admissibles dans un temps où le soleil ne communiquait pas avec la terre.

A cette question deux réponses : l'une négative, éta-

blissant que les objections ne sont pas prouvées, l'autre positive, démontrant que les assertions bibliques le sont.

Quand Moïse fait éclore la lumière le premier jour et le soleil le quatrième, il doit avoir des raisons profondes. Car il n'ignore pas ce que tout enfant sait : que la lumière n'existe pas ordinairement sans le soleil. L'impossibilité de supposer, raisonnablement, une telle distraction à l'historien sacré, amène cette question : Qu'est-ce que la lumière ? La science n'y a pas encore répondu. Selon la théorie des émanations, la lumière est une matière subtile se dégageant d'un corps brillant ; selon le système des ondulations, elle est un fluide répandu dans l'éther et mis en vibration par une cause extérieure. Dans l'un et dans l'autre cas, le calorique et l'électricité, sans compter d'autres agents encore inconnus, peuvent engendrer une lumière indépendante de celle du soleil. Et puis, qui oserait imposer au Créateur la nécessité de se servir du soleil pour éclairer son œuvre primitive, alors qu'aujourd'hui même, la science ne considère pas le soleil comme la source de la lumière, mais bien une photosphère qui entoure ce globe, par lui-même opaque et obscur ? Enfin, beaucoup de physiciens, avec Humbolt, trouvent dans l'aurore boréale une preuve, qu'outre la clarté qu'elle reçoit du disque solaire, la terre est douée de la faculté d'émettre une lumière qui lui est propre. Or, si les sources de la lumière terrestre sont si variées, qui oserait affirmer qu'avant l'organisation complète des divers corps qui composent l'univers, la lumière n'a pas été puisée à un autre foyer ? On peut le nier, mais on ne prouvera pas cette négation.

Quant à l'alternative du jour et de la nuit, elle n'a

qu'une valeur métaphorique, si l'on fait de la journée hexamérique un laps de temps indéfini, non une durée de vingt-quatre heures. Donc cette objection n'a pas besoin d'être résolue, puisqu'elle n'est plus fondée.

Et pour ce qui regarde la végétation du troisième jour, comment des plutonistes outrés, partisans d'un feu central inextinguible, s'étonnent-ils de voir pousser des herbes sur un sol, chauffé naguère à si haute température et à peine refroidi ? Si le calorique et les autres impondérables existaient, pourquoi les plantes n'eussent-elles pas existé ? Aujourd'hui, il leur faut la chaleur et la lumière du soleil, alors il leur suffisait de la chaleur de la terre et de la lumière imparfaite qui l'éclairait. Les arguments négatifs se multiplieraient à l'infini si nous les recherchions.

Mais cette triple attaque peut être repoussée par une réponse plus positive. Puisque, selon les probabilités scientifiques, le soleil fut créé plus tôt que notre planète, pourquoi ne lui aurait-il pas envoyé la lumière et la fécondité avant même de lui montrer ses rayons ? Combien de journées brumeuses en Suède et à Londres que le soleil éclaire, sans qu'il soit possible de distinguer sa place sur l'horizon ! Or, qui pourra décrire les brumes intenses qui enveloppaient notre monde émergeant du fond des mers ? Comment imaginer les phénomènes de vaporisation et d'obscurcissement qui s'en suivirent ? Les géologues eux-mêmes admettent une période de ténèbres, durant laquelle le noyau terrestre était à une si haute température, que les métaux flottaient à l'état gazéiforme dans l'air ; où l'atmosphère de notre planète s'élevait jusqu'à la lune, et où les vapeurs qui montaient et les pluies qui retombaient sans cesse, maintenaient, ici-bas, une obscurité et des perturbations indescriptibles.

Eh bien, un jour, sur ces scènes confuses d'une nature plongée dans la nuit, Dieu s'écrie : « *Fiat lux !* » et la lumière du soleil perce pour la première fois des profondeurs où elle n'atteignait pas. Un autre jour, Dieu dit : « Que la lumière soit séparée des ténèbres, » et l'atmosphère de notre monde acquit un degré de transparence de plus. Une autre fois, il divisa les eaux supérieures d'avec les inférieures, et la clarté s'accrut encore. Enfin, le quatrième jour, les flots s'étaient retirés, l'air s'était purifié, les nuages s'étaient repliés ; et, pour la première fois, les deux grands luminaires de la terre parurent à son horizon. Dire ce que fut ce splendide lever du soleil sur cette nature virginale, et sortant à peine des mains de Dieu, c'est du domaine de la poésie, non de l'apologétique ; mais constatons, au moins, que notre apologétique est parfaitement d'accord avec les données de la science, et ajoutons, néanmoins, qu'elle sape par la base toutes les objections de la science sur ce point ; car, maintenant, l'origine de la lumière, l'alternative des jours et des nuits, enfin le commencement de la végétation n'ont pas lieu sans le soleil, quoique s'accomplissant avant son apparition, et l'incompréhensible est remplacé par l'ordre naturel.

II

L'astronomie, battue sur le terrain de l'exégèse, se réfugie dans l'opposition philosophique. Ici elle défigure la religion pour avoir une raison de l'attaquer, semblable à ces plaideurs plus querelleurs que loyaux, qui prêtent de faux griefs à leurs adversaires pour accroître les avanta-

ges de leur propre cause. Depuis que Lucrèce a dit : « Cet univers visible n'est pas unique dans la nature, il y a, dans les régions de l'espace, d'autres terres et d'autres hommes, » l'hypothèse de la pluralité des mondes habités a séduit grand nombre d'esprits. Du *Somnium astronomicum*, de Kepler, à l'ouvrage de Campanella, écrit dans la *Cité du Soleil;* de l'évêque Witkins, composant un traité sur la *Lune habitable,* jusqu'au P. Athanase Kircher racontant son *Voyage céleste,* dans lequel il visite les diverses planètes; des entretiens *sur la pluralité des mondes*, par Fontenelle, jusqu'à l'*Essai sur les terres célestes* par l'astronome Huygens, et à *Terre et Ciel,* par Jean Raynaud, d'innombrables élucubrations furent tentées dans le même sens, et toujours sans aucun préjudice pour le respect dû au dogme chrétien.

Mais, de nos jours, certains plagiaires des siècles précédents, se sont demandé ce qu'ils pourraient faire pour passionner ces rêveries surannées, et paraître neufs sous la dépouille des songeurs les plus démodés. Dans ce but, ils ont parsemé leurs emprunts anciens de quelques emprunts nouveaux ; ils ont commis le Christianisme dans des utopies inoffensives à son égard; enfin ils ont annoncé, qu'au lieu de mettre la religion en conflit avec la science, ils allaient fonder la *religion par la science*, et c'est de cette préoccupation que naquit, parmi nous, l'astronomie philosophique.

Sans doute, William Whewel avait un peu provoqué cette agression en essayant de prouver que la doctrine de la pluralité des mondes est contraire à la foi chrétienne. Mais sir David Brewter, dans un savant travail écrit en réponse au précédent, avait montré, au contraire, que cette opinion est aussi conforme à la religion qu'à la science. Par cette grave réplique, fondée d'ailleurs sur la

thèse du docteur Chalmers, des concordances entre les vérités astronomiques et l'enseignement évangélique, l'Evangile devait être, à jamais, désintéressé dans la question. Mais les publicistes qui ont des idées *à perdre*, comme disait Fontenelle, ou mieux encore des idées à débiter, n'ont pas négligé cette bonne occasion, et ce facile moyen d'assaisonner un roman astronomique. Il en est résulté certain nombre d'écrits où la science, profanée par d'habiles manipulateurs, sert de manteau à la spéculation. L'astronomie descendue des hauteurs de son observatoire à ces tréteaux de boulevard, accuse le dogme chrétien d'un optimisme aussi orgueilleux que peu justifié en faveur de notre univers. Elle formule ainsi ses préventions :

1° Astronomiquement parlant, la terre a de grands désavantages et n'a point été constituée comme pouvait l'être le meilleur des mondes ; donc on ne saurait admettre qu'une causalité finale ait présidé à sa formation ;

2° Les habitants de la terre ne sont qu'une faible minorité, par rapport à l'humanité universelle répandue sur les innombrables continents du firmament ; donc Dieu n'a pas fait le firmament pour le seul plaisir des habitants de la terre ;

3° La terre ayant des caractères incontestables d'infériorité, relativement aux autres globes, ces derniers doivent être la patrie d'une race supérieure à la nôtre ;

4° Enfin, la terre étant un des plus petits ouvrages de Dieu, pourquoi Dieu l'aurait-il choisie pour le lieu de sa révélation et de son incarnation.

En premier lieu, sur quoi repose l'opinion de ceux qui trouvent notre monde mal fait, et qui le reçoivent de la main de Dieu comme une sorte d'ouvrage admis à correction ? Ceci est un curieux chapitre des divagations de la

science, résolue à confesser l'absurde plutôt que la Providence.

Le plus audacieux de tous, Auguste Comte, désire que l'on tâche de redresser l'axe de rotation de notre globe sur le plan de son orbite, pour améliorer les conditions biologiques de l'humanité, en détruisant l'inégalité des jours, et la différence des climats et des saisons. Mais, outre la difficulté d'opérer cette modification cosmique, pour des êtres qui sont mille fois moins grands, par rapport à la circonférence terrestre, que des fourmis sur la coupole du Panthéon, Comte n'a pas réfléchi, que, dans son système, les hommes du cercle équatorial seraient condamnés à la température torride, et ceux du cercle polaire aux grelottements à perpétuité. Sans compter que, les alternatives d'hiver et d'été étant nécessaires pour faire germer et mûrir beaucoup de substances alimentaires, si jamais l'obliquité de notre écliptique venait à être diminuée, pendant que les deux tiers de l'humanité seraient torturés par le froid et par le chaud, le troisième périrait par la faim.

D'autres astronomes, en haine de toute causalité finale, reprochent à notre globe sa fragilité. Ils s'effraient en pensant que sa couche solide n'a que quelques lieues de profondeur, et ils tremblent, tantôt, que l'océan de feu sur lequel nous marchons, en abaissant ses vagues, n'ensevelisse nos continents dans un cratère sans fond, tantôt qu'en les enflant, il ne soulève la croûte marine et ne jette l'océan au sommet des Cordilières. Mais rien ne prouve mieux la prévoyance créatrice que cette dépendance perpétuelle où elle nous tient des forces de la création. Le Créateur s'étant proposé, avant tout, un but moral dans son œuvre, devait prendre le meilleur moyen de nous moraliser. Or, si le savant se déclare un Dieu, quand il est

moins fort que la nature, que serait-ce le jour où il la dominerait. L'humanité tomberait en pourriture, si elle s'élevait en suprématie, c'est-à-dire qu'en s'émancipant des énergies supérieures qui inclinent sa tête et font ployer ses genoux, elle deviendrait un ouvrage encore mille fois plus imparfait que le monde.

De son côté, M. Flammarion prétend qu'il n'y a point lieu, pour la terre, de se prévaloir des rayons nocturnes que la lune lui envoie, puisque, les planètes réfléchissant plus de lumière que leurs satellites, la terre reçoit de la lune treize fois moins de clarté qu'elle ne lui en donne. J'avoue que cette objection me fait adorer le plan divin avec un sentiment plus profond. La preuve incontestable, en effet, que la Providence atteint d'une extrémité à l'autre, c'est qu'elle pourvoit à l'harmonie de tous les astres à la fois, faisant, par une seule disposition, le bonheur de la terre et celui de la lune.

A son tour, Arago croit être décisif contre le dogme de la finalité, en remarquant que, pour justifier cette idée, les planètes devraient avoir d'autant plus de satellites qu'elles sont plus éloignées du soleil, ce qui n'est pas. Mais de quel droit la science viendrait-elle substituer à l'ordre divin la mesquine symétrie de ses combinaisons ? Si Neptune qui évolutionne plus loin qu'Uranus et Jupiter, est doté néanmoins d'un plus petit nombre de satellites, n'est-ce point, tout simplement, parce que sa fonction dans notre économie planétaire n'exige pas tant de réflecteurs ni tant de lumière ?

Enfin, Laplace regrette que, pour l'illumination permanente des nuits de notre monde, la lune toujours en opposition et à une distance quadruple, n'accomplisse pas sa révolution, de manière à ne se jamais dérober en l'absence du soleil. Le fondateur du positivisme va plus loin, il de-

mande pourquoi la nature n'a pas fait, en faveur de la terre, les frais de deux satellites disposés de telle façon que le lever de l'un coïncidât avec le coucher de l'autre. En vérité, quand on connaît l'influence de la lune dans la mécanique céleste, sur les mouvements oscillatoires de la terre, sur la vie astrale de cette planète, sur sa météorologie, sur les marées, enfin sur les conditions physiologiques, on est stupéfait que de si vrais savants puissent se condamner à la déraison en haine de ce qu'ils appellent l'optimisme théologique. La substitution d'une pleine lune en permanence, ou de deux pleines lunes se relevant alternativement à la place de l'ordre actuel, ne serait pas une retouche utile, elle serait le complet bouleversement de notre ensemble planétaire. Il en est de la vérité de la nature comme de celle de la religion; on peut l'attaquer, mais on ne saurait rien mettre de mieux à sa place.

D'ailleurs, ici, l'astronomie philosophique se répond à elle-même. « Croyez-vous que les causes finales et la vraie destinée des êtres soient celles que nous enfantons dans notre petit cerveau? Croyez-vous que le plan général de l'immense et solidaire nature puisse être connu de nous, pauvres atomes? En êtes-vous donc encore à confondre l'ordre universel des êtres avec vos systèmes de classification? Ne songez-vous pas que l'homme et toute son histoire, toute sa science toute sa destinée ici-bas, n'est que le jeu éphémère d'une libellule planant sur l'océan sans limites de l'espace et du temps? Et que pour juger les choses dans leur ordre véritable, il nous faudrait connaître l'ensemble du monde (1). »

(1) *Pluralité des mondes habités.*

D'après les calculs aujourd'hui accrédités, Neptune, la dernière des planètes, est à plus d'un milliard de lieues du soleil. La distance qui sépare notre soleil de l'étoile la plus voisine surpasse encore huit mille fois la distance de Neptune au soleil; après cela, imaginez le reste, et montez d'étoile en étoile : lorsque vous serez au sommet de l'architecture céleste, et que vous planerez sur tous ses détails, vous en pourrez apprécier les côtés défectueux. Mais jusque-là, respect et silence. Les causes finales apparaissent assez souvent dans l'harmonie de la création, pour qu'il ne soit pas permis de les nier en de rares occasions où elles s'éclipsent. Suivant Newton, le monde est une horloge, c'est-à-dire un mécanisme compliqué. Or, si la conformation minutieuse des rouages au but est nécessaire pour produire un engrenage qui marque vingt-quatre heures, quel immense travail d'appropriation à la fin n'a-t-il pas fallu, pour construire ce colossal chronomètre de l'univers qui depuis Hipparque, c'est-à-dire, depuis deux mille ans qu'il est scientifiquement surveillé, n'a pas varié ses jours d'un centième de seconde.

En second lieu, l'humanité qui vit sur la terre étant si peu de chose, relativement à la population des autres mondes, il n'est pas possible, ajoute l'astronomie négative, que Dieu ait créé les autres mondes pour nous.

Y a-t-il une population dans les autres mondes? Nous ne le nions pas, nous n'en convenons pas davantage, ne voulant pas aventurer la religion dans ce débat; prenons acte seulement que la partie adverse suppose, dans son argument, ce qui est en question, et s'arroge les bénéfices de ce qui est à démontrer.

Nous aussi nous aimons à penser que le firmament n'est pas un brillant désert, que Dieu est connu et loué dans

cette immensité ornée par sa magnificence; que les mondes, invisibles pour nous, ne le sont pas pour d'autres regards; enfin, que cette planète n'est pas le seul domaine de la vie, tandis que le reste de l'espace serait un champ voué pour toujours à la stérilité et à la mort. Mais combien d'hypothèses n'y a-t-il point à faire pour justifier celle-là ! Nous en soulèverons quelques-unes, sans le moindre espoir de convertir nos adversaires, car ce n'est point en vain qu'ils ont écrit, par la plume de Fontenelle : « La vie est partout et quand la lune ne serait qu'un amas de rochers, je le ferais plutôt ronger par ses habitants que de n'y en point mettre. »

Hypothèses sur la température des mondes. La cause prépondérante de la chaleur, à la surface des planètes, dépendant de leurs distances respectives relativement au soleil, il en résulte que si elles renfermaient des habitants, dans quelques-unes ils seraient brûlés, et dans d'autres ils seraient gelés. L'astronomie poétique résout cette difficulté par d'innombrables imaginations sur l'état calorifique des globes lointains, et par un appel à la puissance infinie de la nature !

Hypothèses sur les conditions atmosphériques de ces globes. L'atmosphère a d'innombrables influences sur le système physique de ce monde; elle est un fluide indispensable à la respiration des hommes, des animaux et même des végétaux. Elle est le conducteur nécessaire des vibrations qui transmettent la parole et le son, si bien qu'un monde dépourvu d'atmosphère ne peut être peuplé que de sourds-muets, et doit être le séjour d'un perpétuel silence. Elle opère la diffusion de la lumière, en telle sorte que, sans elle, il n'y aurait de visible que les objets exposés directement aux rayons solaires, et que la clarté réfléchie de l'aurore, du crépuscule, de l'ombre et de nos

habitations se changerait en profonde nuit. Elle est une sorte de serre chaude destinée à conserver la chaleur terrestre, car celle-ci n'étant point retenue par l'air serait renvoyée dans l'espace, et nous serions réduits à la rude température des régions boréales, ou des altitudes de l'Hymalaya. Enfin, elle est une enveloppe nécessaire à la conservation des liquides sur le globe, par la pression qu'elle y exerce; abstraction faite de ce contenant, une goutte d'eau ne pourrait être contenue à la surface de notre sol... Cela posé, je le demande, comment imaginer des habitants dans les astres sans atmosphère, tels que la lune, par exemple. On résout la difficulté en les peuplant d'exsitences sans analogie avec les manifestations de la vie terrestre.

Enfin, hypothèses sur l'intensité de la pesanteur. Le poids des corps, à la surface d'un globe, dépendant de la masse de ce globe et de sa grosseur, il s'en suit que, sur Jupiter, il est trois fois plus fort que sur la terre, et, sur le soleil, bien davantage encore. D'après Plisson, un homme terrier de soixante-dix kilogrammes pourrait tomber d'un quatrième étage sur les petites planètes, sans se faire plus de mal qu'en sautant ici du haut d'une chaise, tandis que la moindre chute, dans le soleil, briserait son corps en mille pièces, comme s'il était pilé dans un mortier d'airain (1). Mais cette différence d'intensité, dans la pesanteur, sur les diverses planètes, indique une grande diversité dans les organismes qui les habitent, ce qui amène à conclure que si, pour vivre sur la terre, il suffit des forces d'un enfant; pour vivre dans un monde incomparablement plus grand, il faut la constitution d'une race incomparablement plus vigoureuse que la nôtre.

(1) *Les mondes*, 275.

Nos contradicteurs ne reculent pas devant la conséquence; nous ne reculons pas davantage : seulement, nous leur demandons comment ils nous accueilleraient si nous prophétisions, au nom de la foi, les humanités plus ou moins chimériques qu'ils entrevoient au bout de leurs lunettes? Quand la Bible place quelques générations de géants dans notre passé, elle est tournée en ridicule. Quand la science a besoin de races nouvelles et plus que gigantesques pour agrémenter un système, elle en sème dans toutes les stations du monde sidéral, et elle est crue, surtout par ceux-là même qui ne croient rien.

Mais acceptons comme un fait ce qui n'est qu'une supposition, que répondre à cet argument? Les habitants de la terre sont une fraction minime de l'humanité universelle, donc le monde n'a pas été fait pour eux.

Pour eux exclusivement, non. La révélation dit : pour les élus, c'est-à-dire, pour toute créature capable de glorifier Dieu par une action morale, et digne de ces contemplations éternelles en comparaison desquelles les ravissesements astronomiques ne sont que distraction d'enfant, *omnia propter electos*. Donc, si on place des élus dans tous les mondes, les mondes existent pour cette multitude de prédestinés aussi bien que pour nous; nous le reconnaissons non-seulement sans jalousie, mais avec transport. Nous aimons tellement Dieu que notre suprême béatitude, après celle-là, est de le voir aimé. O frères en intelligence, en amour, en liberté, qui voguez au-dessus de nos têtes! je vous tends la main. Sans doute vous n'êtes pas de la race d'Adam comme moi, mais, vous êtes de celle des enfants de Dieu; à ce titre, votre pensée fait battre mon cœur! Et qu'importent les abîmes qui nous séparent, puisque nos âmes se rencontrent dans la même adoration! Qu'importe la diversité de nos patries astronomiques, puisque une

patrie éternelle nous réunira. Enfin, qu'importent même les diversités accidentelles de nos révélations, si toutes ont Dieu pour auteur, Dieu ayant autant de moyens de sauver les mondes qu'il en a de les créer. Aussi, laissez-moi m'élancer vers vous, quand les blasphèmes de notre planète portent mon cœur à s'en exiler; d'autres, vous objectent à la vérité de ma foi, et ma foi vous accueille comme sa félicité; car, si vous existez, vous adorez Dieu; si vous l'adorez, il vous ouvre son sein, et de même que les différentes créations matérielles glorifient la fécondité du Créateur; de même, nous, ses créations morales disséminées aujourd'hui dans l'espace, un jour nous formerons une unité mille fois plus belle que l'harmonie des sphères, dans ses embrassements paternels.

Et, sous un autre rapport, comment nos adversaires ne voient-ils pas qu'ils nous appuient, quand ils croient nous renverser. Il est, dans notre dogme, un grand sujet de scandale pour leur raison : le nombre relativement petit des élus qui atteignent leur fin ici-bas. Mais, peuplez les autres univers de créatures plus fidèles, emplissez l'Eglise triomphante d'un million d'autres Eglises militantes, encore plus saintes dans leurs membres que la nôtre, à l'instant le grand nombre des élus se substitue à la croyance contraire, sans préjudice pour la vérité évangélique, car l'économie évangélique n'embrasse que les destinées de l'humanité terrestre. Maintenant, Dieu a-t-il porté sa parole à d'autres sociétés qui ne sont pas de ce bercail ? Ce n'est ni impossible à sa puissance, ni indigne de sa sagesse, ni opposé à ses enseignements, c'est tout ce qu'il nous convient d'en dire.

Mettez donc, dans les campagnes stellaires, autant de nations qu'il vous plaira ; multipliez, à votre fantaisie, ce que vous appelez les *civilisations astronomiques ;* enfin,

imaginez des humanités à tous les degrés de température physique et morale : pourvu que tout cela vienne de Dieu et y retourne, par des chemins tracés de sa main, la foi est sauve.

Mais faut-il bien admettre, de votre côté, que même dans le cas où l'humanité adamique serait seule à jouir du spectacle des cieux, il n'y aurait nulle disproportion entre la magnificence de ce dôme et la grandeur morale de notre séjour. Une goutte du sang de Jésus-Christ, versée sur la terre la rendrait digne de ce privilége. Le Tout-Puissant ne s'est pas proposé, pour premier but, en créant, d'aligner des soleils, de creuser des océans, et de susciter en quelque sorte une fantasmagorie sublime ; mais de produire des vertus. Quand le pavillon céleste ne servirait qu'à maintenir la notion et l'adoration de Dieu dans l'âme des hommes, il aurait une suffisante raison d'être. Comme décoration pour le plaisir de nos yeux, ce serait trop peut-être, mais comme moyen d'éducation et de moralisation au service de notre race, et preuve indestructible de l'existence de son Auteur, jamais la splendeur des choses créées ne sera au-dessus d'une telle fin : *Cœli enarrant gloriam Dei* (1).

Que les bouffons de la science nous prêtent donc la folle vanité de croire que le soleil « n'existe que pour faire mûrir nos nèfles, pommer nos choux et nous empêcher de donner de la tête contre les murs (2). » Ce soleil existe, avant tout, pour éclairer et chauffer des créations qui révèlent Dieu, et des créatures qui le servent. Quand il ne ferait que mûrir les fruits destinés à nourrir les saints,

(1) Ps. 18-1.
(2) Cyrano de Bergerac.

diriger leurs pas, servir enfin de témoin et de moyen à leurs vertus, il concourrait à un ouvrage plus grand que lui-même. Tout homme qui met la beauté morale au-dessus des magnificences matérielles, estimera que l'univers changé en temple et en école de sainteté, l'emporte sur cet univers de parade chanté par les extases souvent athéistes de l'astronomie. Aussi Jupiter a beau se balancer dans l'espace avec la majesté d'une surface cent fois plus grande que celle de la terre, Saturne se prévaloir de l'éclat de son anneau, Uranus du cortége de ses satellites, le monde sur lequel on prie, on souffre, on mérite, et où l'homme s'élance, par la pensée et par l'espérance, au-delà de tous les mondes, est la plus glorieuse station de la création.

Nos antagonistes continuent : La terre ayant des caractères d'infériorité, relativement à certaines planètes, non-seulement à raison de son volume, mais encore comme séjour de la vie, ces dernières doivent être la demeure d'une race supérieure à la nôtre. Je n'adhère point à cette idée, je n'y fais point d'opposition ; j'attends seulement la preuve et l'attendrai longtemps. Ceci soit dit sans injure pour l'essai de Christian Wol, dans lequel il démontre que la dilatation de la rétine étant en rapport avec l'intensité de la lumière, les habitants de Jupiter, plus abondamment éclairés que nous, doivent avoir un organe visuel proportionné, et, par suite, une hauteur commune de quatorze pieds deux tiers : taille exacte d'Og, roi de Basan, dont le lit, au rapport de Moïse, était long de neuf coudées et large de quatre.

Mais réprimons notre sourire et revenons au sérieux La baleine et les éléphants ont de très-petits yeux, relativement à leur volume ; pourquoi les Joviens ne seraient-ils

pas constitués selon cette loi de conformation ? D'ailleurs, sur quoi repose l'hypothèse systématique, faisant, par analogie, des plus grandes étoiles la capitale des humanités les plus développées ? Est-ce que Dieu s'est assujetti à cette proportionnalité mesquine ? Est-ce que de même qu'il établit de petites villes, Tyr, Sidon, Carthage, la métropole de beaucoup d'autres plus grandes, il ne pourrait pas fonder, dans un de ses moindres ouvrages, le siége de la royauté intellectuelle et morale de l'univers ? Etrange inconséquence de la libre pensée ! Si on lui parle de la formation des Anges, elle hoche la tête. Mais, a-t-elle besoin de peupler l'espace d'êtres surhumains, par création astronomique ou par transformation darwinienne, elle n'y trouve point la plus petite difficulté, c'est-à-dire qu'elle croit à tous les miracles, pourvu qu'ils n'aient pas Dieu pour auteur. Proposez-lui le paradis chrétien, dans lequel les élus monteront éternellement de clartés en clartés, elle s'apitoie sur notre crédulité. Mais professez le dogme de la pluralité des existences, et d'un Eden astronomique, avec migrations ascensionelles d'étoile en étoile, de telle sorte que les habitants actuels de la terre soient les futurs citoyens du soleil, M. Flammarion trouve cela parfaitement conforme à la philosophie de la science. Il a pris la précaution de composer les *mondes imaginaires*, pour faire croire que le sien ne l'était pas ; il n'a trompé personne à cet égard. Je le respecte trop pour ne pas croire qu'il s'est trompé lui-même.

Mais, prenons les habitants des autres planètes pour ce qu'on nous les donne, c'est-à-dire, pour des êtres plus grands que notre type ; le dogme n'a pas plus à souffrir de leur supériorité que de leur existence. Dieu a-t-il fait ou fera-t-il, sur cette terre, une série de créations plus parfaites que la nôtre ? A-t-il fait ou fera-t-il des créations plus

parfaites dans les cieux ? A-t-il constitué l'humanité selon des hiérarchies étagées les unes au-dessus des autres comme celles des Anges, et sommes-nous au premier ou au dernier degré de cette échelle biologique ? Questions oiseuses, parce qu'elles sont insolubles. A chaque cycle humain, le Créateur a fait ses révélations nécessaires ; ne dédaignons pas la nôtre sous prétexte que d'autres en ont une différente, car tout être moral sera jugé suivant la loi qu'il a reçue. La parole de Dieu, comme sa présence, peut donc se diviser en des myriades de sphères, sans rien perdre de son intégrité ; et celui qui décline ses devoirs de citoyen religieux de la terre, parce qu'il y a, ou il peut y avoir des habitants dans la lune, ressemble à ces enfants égoïstes qui aiment moins leur père, quand il leur donne des frères nouveaux. Insensés qui admireraient Dieu davantage, s'il était moins admirable !

Enfin, nous touchons au terme : la terre n'ayant aucune prééminence astronomique, Dieu ne peut l'avoir choisie pour objet de sa révélation et de son incarnation.

C'est toujours la continuation du même paradoxe : l'étendue géographique prise pour mesure de la valeur intrinsèque, Dieu arbitrairement contraint de se manifester aux grands astres plutôt qu'aux petits, et dépouillé de la liberté sainte de ses préférences. D'ailleurs, cette liberté, les abus de la liberté humaine ne la lui ont pas laissée. C'est ici-bas qu'il a vu des iniquités à réparer, c'est ici-bas qu'il est descendu. Peu importe que la terre ne soit qu'une petite province dans l'empire illimité de l'espace, et comme un atome dans l'universalité des mondes; sur ce grain de poussière, il y avait à sauver, dans le passé et dans l'avenir, des myriades incalculables d'hommes, et ceux qui ne permettent pas à Dieu

d'en punir un seul dans l'enfer lui reprochent de s'être dérangé pour si peu ? On ne lui pardonne pas sa justice, et on se scandalise de son amour ?

Maintenant, qu'a fait cet amour sur les autres terres, s'il y a eu du mal moral à effacer et des humanités coupables à régénérer ? Je respecte le secret de sa miséricorde ; mais, ce que je sais, c'est que l'Eucharistie d'une main, la croix de l'autre, je pourrai me présenter, un jour, dans la grande assemblée des enfants de Dieu, et défier les tribus de tous les soleils d'avoir été sauvées par une rédemption plus belle que la mienne.

A ce sujet, trois hypothèses sont également admissibles :

Ou bien, il y a eu d'autres mondes pécheurs, et alors pourquoi Dieu n'aurait-il pas racheté toutes les générations déchues en les visitant les unes après les autres ? Pourquoi sa fécondité et sa bonté n'auraient-elles pas imaginé, pour chaque déchéance, un plan de rédemption approprié, et composé autant d'évangiles qu'il y a eu, dans l'infini, de troupeaux errants à ramener. Son pouvoir révélateur est sans bornes, comme son pouvoir créateur, et, loin de s'amoindrir, ma foi s'élève en considérant cette incessante pérégrination de Dieu au milieu de ses ouvrages, pour réparer, par l'amour, les brèches faites à l'ordre par les écarts de la liberté.

Ou bien, le mal moral n'existe que sur la terre et, dans ce cas, je dirai avec le docteur Chalmers : « Supposons que parmi les myriades innombrables des mondes, l'un d'eux soit visité par une épidémie morale, qui s'étendrait sur tout son peuple, et qui l'entraînerait à une mort immuable, ce ne serait pas une tache sur la perfection de Dieu, s'il balayait cette offense loin de l'univers qu'elle a déparé. Nous ne devrions pas être surpris, non plus, si, parmi la multitude des autres mondes qui charment

notre oreille par l'hymne de leurs prières, il laissait le monde égaré périr solitairement dans la culpabilité de sa rébellion. Mais, dites-moi, oh! dites-moi, si ce ne serait pas un acte de la plus exquise tendresse, dans le caractère de Dieu, s'il cherchait à ramener à lui ces enfants que l'erreur a séduits, et, quelque peu nombreux qu'ils soient, lorsqu'on les compare à la multitude de ses adorateurs, s'il leur envoyait des messagers de paix, pour les appeler, plutôt que de perdre le seul monde qui dévie de son chemin (1) ! »

Ou bien, enfin, nous revenons à la première hypothèse qui suppose un grand nombre d'humanités infectées par la lèpre du mal, et alors voici une nouvelle et péremptoire solution.

« Lorsque le Sauveur mourut, l'influence de sa mort s'étendit en arrière, dans le passé, à des millions d'hommes qui n'avaient jamais entendu son nom, et, en avant, à des millions qui ne devaient jamais l'entendre. Quoiqu'elle ne rayonnât que de la cité sainte, la rédemption s'étendit aux terres les plus lointaines et à toute race vivante dans l'ancien et dans le nouveau monde. La distance dans le temps et dans l'espace n'atténue point sa vertu salutaire. Toute-puissante pour le larron sur la croix en contact avec la source divine, elle conserva la même vertu, en descendant les âges, soit pour l'Indien et le Peau-Rouge de l'Occident, soit pour l'Arabe de l'Orient. Par une puissance de miséricorde que nous ne comprenons pas, le père céleste étendit jusqu'à eux son pardon salutaire. Or, pourquoi cette même action n'aurait-elle pu s'étendre, d'après la même loi, aux races planétaires du passé et à celles de l'avenir !

(1) *Astronomical Discourses*, III.

« Supposé que notre globe eût été brisé en deux parties, de même que la comète de Billa paraît l'avoir été en 1846, et que ces deux moitiés, l'ancien et le nouveau monde, eussent voyagé, soit comme étoile double, soit indépendamment l'une de l'autre, les deux fragments n'auraient-ils point partagé les bénéfices de la croix? Si donc les rayons du soleil de justice, portant la guérison sur leurs ailes, eussent traversé le vide qui aurait alors séparé le monde américain et le monde européen, toutes les terres de l'espace, baignées dans l'auréole du même soleil, n'ont-elles pu en recevoir les bienfaisantes émanations (1). »

Après ce débat, la question nous semble épuisée, et l'astronomie ne peut avoir que des prétextes ou des illusions de télescope à faire valoir contre la foi. Ne parlons pas de Galilée, nous avons dit la part de responsabilité qui peut revenir à l'Eglise dans cet épisode trop rebattu de l'histoire scientifique. Ne parlons pas de Josué, il est si facile à celui qui a fait une horloge de la retarder de quelques heures, s'il le veut, et puis de l'avancer de quelques autres heures pour la remettre à point, si cela lui plaît encore. Enfin, la main sur la conscience, comparons les objections aux réponses, et, si l'astronomie ne voit pas les lumineuses clartés de notre dogme au-dessus des nuages qu'elle amoncèle, je lui dirai qu'en regardant fondre les neiges dans les plaines de Mars et en mesurant des montagnes de quarante mille mètres dans la même planète, elle a perdu le sens des vérités morales, c'est-à-dire que, semblable au philosophe ancien, pendant qu'elle contemplait les astres, elle est tombée dans un puits.

(1) Sir Brewter, *More Worlds Thau onc.*, etc , chap. 9.

La seule conclusion logique d'un tel exposé est tout entière dans cette splendide page d'un écrivain aussi cher à la science qu'à la foi.

« Quand vous verrez toute cette flotte de mondes voguer de concert, et notre terre aussi flottant, comme un navire, autour de cette île de lumière, qui est notre soleil; quand vous verrez les décroissances étranges de lumière, de chaleur et de mouvement, pour les mondes éloignés du centre, puis l'incroyable excentricité et l'espèce de folie des comètes, qui semblent se débattre sous la loi dont elles sont, d'ailleurs, dominées, tout autant que les mondes habitables; et puis, leur étonnante mobilité de formes, leurs combustions furieuses, tantôt dans la chaleur et tantôt dans le froid; quand vous verrez toute cette géométrie en action, toute cette physique vivante, tout ce merveilleux mécanisme de la nature, toujours entretenu par la présence de Dieu, et manifestement réglé par sa sagesse, sous des lois qui sont son image; quand vous verrez la vie et la mort dans le ciel, un monde brisé dont les débris roulent près de nous, le ciel emportant avec lui ses cadavres dans son voyage du temps, comme la terre emporte les siens; quand vous verrez les étoiles disparaître, pendant que d'autres naissent, croissent et grandissent; quand vous apercevrez ces nébuleuses, — que ce soit des groupes de soleils ou bien des groupes d'atomes, que les unes soient soleils, d'autres atomes, poussière d'atome ou poussière de soleil, qu'importe? — quand vous verrez les groupes de même race, mais de différents âges, parvenus sous nos yeux à différents degrés de formation, et laissant voir la marche du développement, comme nous voyons, dans une forêt de chênes, le développement de l'arbre dans tous ses âges; puis, quand vous verrez sur tous les mondes ces

alternances de nuit et de jour, ces vicissitudes de saisons en harmonie avec la vie de la nature, je dirai même avec la vie de nos pensées et de nos âmes; vicissitudes, alternatives, partout inévitables, excepté dans ce monde central où règnent un plein été, un plein midi incessants... Alors s'il n'entre dans votre astronomie ni poésie, ni philosophie, ni religion, ni morale, *ni espérances, ni conjectures de la vie éternelle* et de l'état stable du monde futur; si vous ne croyez pas à cette prophétie de saint Pierre : « Il y aura de nouveaux cieux et une nouvelle terre; » et à cet oracle du Christ : « Il n'y aura plus qu'une bergerie : » Si en face de ces caractères grandioses et de ces traits fondamentaux de l'œuvre visible de Dieu, vous regardez sans voir et sans comprendre, sans soupçonner la possibilité du sens; alors, oh! alors, je vous plains (1). »

(1) A. Gratry, *Les Sources*, chap. 9.

CHAPITRE X.

La foi & la biologie.

La foi n'a rien à craindre de la géologie ou de la science de la terre, ni de l'astronomie ou de la science du ciel. Serait-elle moins en sécurité du côté de la biologie ou de la science de la vie? Des naturalistes athées ont voulu le faire accroire. Les pièces du procès en main, nous allons voir ce qu'il faut en penser.

Quand Dieu eut suscité les mondes, il s'occupa de les ensemencer et de les peupler ; il faut la même puissance pour féconder lamatière que pour la tirer du néant, pour faire passer une molécule de son inertie native au mouvement de la vie, que pour la créer. Aussi, la genèse enseigne que Dieu a produit les plantes et les animaux par un *fiat* de sa toute puissance. En ce qui concerne les végétaux, il donne la vie *à la verdure, aux herbes portant leurs semences et aux arbres fructifères, chacun selon son espèce ;* par conséquent, non à une seule espèce, mais à une grande variété d'espèces. Ensuite, passant du règne végétal au règne animal, il créa *les animaux aquatiques, les animaux aériens, les animaux terrestres,* toujours

selon leurs espèces, (1) d'où il suit que non-seulement les végétaux et les animaux d'aujourd'hui descendent de ceux que Dieu fit apparaître miraculeusement à l'origine, mais qu'ils en descendent avec des variétés analogues. J'écris analogues, non identiques, car le récit génésiaque ne nous oblige nullement d'admettre cette identité absolue. N'y a-t-il pas dans nos parterres des fleurs qui n'existaient pas, il y a cent ans? Mais si une foule de causes naturelles peuvent modifier les espèces animales et végétales, Dieu seul peut les transformer. Aussi, les types qu'il créa continuent d'exister dans tous les individus qui en descendent, immuables quant à leur essence, même quand ils ont varié par leurs accidents. Voilà le dogme dans sa simplicité auguste; je pourrais dire aussi : voilà la science, car presque toutes ses certitudes sont d'accord avec le dogme, tandis que, seules, ses utopies le contredisent.

Toutefois, le matérialisme qui n'explique pas même la matière, a la prétention d'expliquer le phénomène de la vie au sein de la matière, et, après avoir fait la genèse des astres et celle de la terre, il a imaginé celle de tous les êtres vivants que renferme la terre. Sans doute c'est une vérité démontrée que la vie n'a pas toujours existé ici-bas, et qu'elle y apparut, d'abord, sous sa forme la plus élémentaire; mais à quelle époque et par quel prodige? Mystère inextricable pour qui ne veut point admettre le mystère si éminemment explicatif d'une création divine.

En dépit de ces difficultés, le matérialisme tranche la question en définissant la vie une simple manifestation de certaines propriétés de la matière, ce qui revient à regar-

(1) *Gen.*, 1-1.

der la matière comme le sein maternel de tous les organismes vivants, et comme un sein maternel qui n'a pas besoin d'être fécondé *ab extra* pour produire. Cette aptitude à l'engendrement reconnue dans la matière, abstraction faite de tout principe générateur, a naturellement développé la superstition des générations spontanées. On entend par génération spontanée ou *hétérogénie,* la formation de certains êtres vivants sans germes préexistants, par le seul jeu des forces physiques et chimiques inhérentes à la matière ambiante, ces forces étant dégagées par des circonstances favorables.

Cette opinion, à l'état de crédulité inoffensive, est vieille comme le monde. M. Flourens, dans son livre de la *longévité*, la fait remonter à Epicure, en la qualifiant « d'hypothèse très-commode et très-absurde. » Toutefois, avant Epicure, Aristote, Diodore de Sicile, Virgile, et, après Epicure, Pline, Plutarque, le P. Kircher, tout le moyen-âge ont professé la même erreur physiologique avec les intentions les moins agressives, et quelquefois les plus pieuses envers la divinité.

Mais cette opinion, à l'état de négation anti-chrétienne, est devenue d'une actualité tristement retentissante. Comment ce qui n'était qu'une croyance surannée, et autrefois orthodoxe, s'est-il converti en un argument passionné contre la religion aujourd'hui ? On peut en donner deux raisons principales. La première, c'est que les hétérogénistes anciens ne niaient pas plus la création que le Créateur. Seulement , ils étaient convaincus, qu'après avoir créé directement par lui-même, Dieu avait déposé dans la matière des énergies fécondantes pour continuer son œuvre. De telle sorte que, suivant la langue de l'école, il était créateur *en acte* dans le premier cas, et créateur *en puissance* dans le second. De nos jours, au contraire, on a con-

clu que si la matière s'était organisée toute seule une fois, elle pouvait avoir agi de même toujours, et l'on a fait de la génération spontanée une élimination plus ou moins sous-entendue de la création et du Créateur.

En second lieu, les hétérogénistes anciens ne croyaient pas que le travail spontané de la matière produisît des organismes au-dessus de l'animalité la plus élémentaire. Les hétérogénistes scientifiques du jour, plus modestes encore, bornent leur pouvoir créateur à faire naître, d'une substance fermentescible, des infusoires et des végétaux microscopiques. Mais, à leur suite, viennent les hétérogénistes philosophes qui exploitent la science au profit de leurs systèmes, sauf à la torturer pour lui faire rendre faux témoignage, et prompts à tout corrompre pour tout nier. Ceux-ci ont dit : Puisque la matière produit des monades, pourquoi, après des milliers de siècles d'élaboration, ne ferait-elle pas germer des mammifères ? Et, après d'autres milliers de siècles, pourquoi pas des singes antropomorphes? Et enfin, les temps s'accumulant toujours, pourquoi pas des hommes ? De cette sorte, la génération spontanée qui n'était que l'amusement des siècles précédents, est devenue le blasphème du nôtre.

Il en fut ainsi, cependant, depuis les temps de Voltaire qui déniait à Dieu le pouvoir de créer, mais qui reconnaissait à Needham le talent de fabriquer des anguilles avec de la farine et du jus de mouton, espérant bien, disait-il, qu'un jour *il serait aussi facile de créer des hommes que des anguilles.*

L'hétérogénie a eu donc à la fois ses savants et ses sectaires : les premiers, naïfs, ardents à la recherche, et uniquement occupés d'une découverte de laboratoire ; les seconds, cauteleux, acharnés contre la foi, et l'oreille à l'affût de toutes les nouveautés, pour en extraire des néga-

tions ! L'un de ces derniers s'écrie avec triomphe : « La chaîne de la vie est infinie, et l'hétérogénie souffle sur le miracle de la création. » Un autre surenchérit avec la même ivresse : « Il s'agit de savoir si le miracle qui n'a aucun rôle dans l'embryogénie actuelle, a été l'artisan de la première apparition des plus anciens représentants de chaque espèce, et si la science va ici baisser pavillon devant la thaumaturgie. » Enfin, un troisième raconte la série de métamorphoses par laquelle une goutte d'eau de la mer s'élève à la *dignité d'insecte* (1). Véritable philosophie de la dégradation, qui conseille à l'humanité de se mépriser sous prétexte d'humilité, qui fait sortir l'intelligence, la moralité et l'amour d'une boursouflure de fange échauffée par le soleil, et qui mérita d'être flétrie sous le juste titre de : végétalisme.

Nous voici donc en présence d'une double hétérogénie La première, toute entière à son principe, ne voit rien au-delà de ce résultat innocent : la matière non organisée peut donner naissance, sans œufs et sans germes, à des êtres organisés. La seconde, plus spécialement occupée de ses conséquences, s'ensevelit dans cette conclusion : donc, puisque la matière, par une force qui lui est propre, anime des organismes végétaux et animaux, elle a pu tirer de cette vertu plastique l'homme lui-même. Sous ce deuxième aspect, l'hétérogénie rentre dans la grande question de la transformation des espèces, et se rattache plus spécialement à l'anthropologie. Nous l'ajournons à courte échéance sur ce terrain. Mais, à son premier point de vue, c'est-à-dire envisagée comme étude de l'origine de la vie, l'hétérogénie constitue logiquement

(1) Michelet, *La Mer*.

tout le sujet de ce chapitre. Ce qui nous encourage dès le début, c'est que pour servir la vérité, en un tel litige, nous aurons moins besoin d'illuminer la question que de la dégager; car l'ordre est le soleil de la discussion; il n'a pas à créer la lumière parce qu'il la porte avec lui-même.

Du reste, c'est le cas de l'avouer, la foi a eu, sur ce point, ses tenants excessifs comme le parti des générations spontanées. De même que ces derniers ont trop facilement conclu de la naissance des microzoaires à celle de l'homme, par éclosions progressives de la matière, de même certains spiritualistes n'ont pas assez réfléchi que, bien qu'ayant été formé de Dieu, l'homme pourrait bien artificiellement mettre au monde certains animalcules, puisqu'il y met son semblable. Malheureusement, quand une théorie nouvelle se produit, des esprits prévenus ou précipités la jugent d'après ses conséquences réelles ou supposées, non d'après ses preuves.

A Dieu ne plaise que je regarde les générations spontanées comme chose prouvée, puisque je vais établir le contraire; mais, rigoureusement, elles pourraient l'être à l'avenir; or, combien la religion aurait à souffrir, par notre fait, si elle regardait comme matérialiste aujourd'hui une hypothèse qu'elle devrait accepter comme démontrée demain.

Certainement, il n'y a point de futur Galilée parmi les partisans de la génération spontanée ; mais il peut se faire que, sous les mystères de cette théorie, il y ait des vérités avec lesquelles il faudra compter un jour ; n'allons donc pas proclamer son incompatibilité radicale avec le christianisme. Au reste, ce que nous en disons est prudence de stratégie, non mollesse de défense, car sous le bénéfice de telles réserves, nous entreprenons de démontrer : 1° que la génération spontanée n'est pas prouvée; 2° qu'elle n'est

pas probable ; 3° que, fût-elle prouvée, elle ne prouverait rien contre la foi.

I

Aux derniers degrés de l'échelle descendante des espèces, soit animales, soit végétales, y a-t-il des individus qui, au lieu de naître de parents de la même espèce, soient le produit d'une nature non vivante ! c'est là un fait qui doit être éclairci par l'observation, non par des raisonnements *à priori*. Ecartons donc, un instant, les probabilités logiques du sujet, pour en apprécier la preuve matérielle ; ne cherchons pas ce qui doit être, mais ce qui est ; et, passant de l'étude des mondes à celle de la création microscopique, sachons d'où elle vient.

Voici l'état de la question, autant qu'il est possible à un rapporteur, très-peu compétent il est vrai, mais sincèrement impartial, de la saisir et de la résumer.

L'hétérogénie n'a pas la prétention de produire des organismes complexes et volumineux, elle n'élabore que des infusoires et des végétaux d'un ordre infime, par leurs proportions et par leur organisation. D'ailleurs, ces êtres, quoique spontanément éclos, ne naissent pas à l'état adulte, ils sortent d'un œuf qui se développe selon les lois physiologiques ; et, comme rien ne vient de rien, il faut de la matière organisée, animale ou végétale, pour engendrer cet œuf.

De son côté, la panspermie, ou la théorie contraire, formule ainsi son programme.

Tout être vivant provient d'un autre être vivant : *Omne*

vivum ex vivo, les corpuscules microscopiques n'échappent pas à cette loi, leurs germes sont répandus dans l'atmosphère; c'est l'atmosphère qui les dissémine; et la matière organique en voie de décomposition, aide à leur production, mais elle n'en est pas le principe.

Sous le premier drapeau combattent, en Allemagne, Carus, Tiedemann, Bremser, Burdach; en Italie, Montegazza; chez nous, MM. Ponchet, Joly, Musset. Sous le second, on voit marcher la plus grande majorité des naturalistes français et, entre autres, Cuvier, de Blainville, Ehremberg; n'oublions pas surtout MM. Pasteur, Coste, Lemaire qui, par de récentes expériences, ont à peu près fixé l'état de la science sur cette question, et, pour longtemps, ruiné la popularité de leurs adversaires.

Entre les uns et les autres, le sujet du démêlé est simple, quoique le résultat soit difficile à contrôler. Si l'on fait macérer une substance organique qnelconque, dans un vase exposé à l'air, après un laps de temps variable, selon la température, on découvre, à la surface du contenu, d'innombrables animalcules, (monades, bacteries, vibrions). Quel est le principe de cette population microscopique, dont les générations se renouvellent et se tranforment si rapidement? Pour les hétérogénistes, c'est la matière organique macérée dans la solution; pour les panspermistes, ce sont les œufs qui existaient au sein de ce liquide, indépendamment de la matière organique elle-même, et dont l'air est ordinairement le propagateur. Examinons les preuves expérimentales sur lesquelles chaque parti fonde sa doctrine.

Les hétérogénistes disent : Dans la macération, il y a trois ingrédients, de l'air, de l'eau et de la matière organique; et, seule, une de ces trois substances peut y in-

troduire les germes des infusoires. Donc, si l'on parvient à expérimenter avec de l'air, de l'eau et une matière organique absolument dépourvues de tout germe végétal ou animal, et s'il surgit, néanmoins, de cette fermentation, des espèces animales et végétales, la génération spontanée s'impose avec l'autorité de son évidence.

Or, ajoutent-ils, la matière organique n'est pas le véhicule des germes, car les germes périssent à la simple température de l'eau bouillante, et les substances employées dans ces expériences, ont été soumises à une chaleur de 200 à 300 degrés ; on en a même carbonisé quelques-unes, telles que des pois et des haricots, et cependant leurs cendres, traitées par la solution indiquée, l'ont encore peuplée d'innombrables protozoaires.

L'eau ne peut être le véhicule des germes, car, non contents de se servir d'eau distillée, les spontéparistes ont poussé le scrupule de l'exactitude expérimentale, jusqu'à produire artificiellement, par la combinaison électrique de l'hydrogène et de l'oxigène, l'eau la plus dégagée de tout corpuscule étranger qui se puisse concevoir ; malgré cette précaution, les infusoires s'y sont produits en abondance.

Enfin, l'air ne peut être le véhicule des germes, car on a employé de l'air surchauffé par son passage à travers des tubes rougis au feu, et, quoique tous les germes d'animalcules aient dû périr dans cette opération, les animalcules n'y ont pas moins apparu. Donc, les trois éléments de la macération n'ont pas été simplement les propagateurs de la vie microscopique, ils en ont été les vrais agents, et cette solution n'a pas seulement fait éclore des germes préexistants, elle a opéré une création.

Les hétérogénistes poussent leur démonstration plus loin. Si les infusoires proviennent de l'air, disent-ils, plus

ce gaz aura de points de contact avec une macération, plus il y déposera des germes. Or, des bocaux pleins d'un tel liquide ayant été exposés pendant deux heures au courant d'un puissant ventilateur, n'ont pas été plus féconds en microzoaires, que des bocaux recouverts d'une cloche renfermant à peine un litre d'air.

Ils poursuivent ; on a disposé huit flacons mis en communication par des tubes de verre, chacun de ces flacons contenant la même quantité de macération, on a fait ensuite circuler de l'air au sein de cet appareil ; si l'air renferme les germes, les premiers flacons étant les plus frappés par le courant atmosphérique, doivent être le plus peuplés d'animalcules, les derniers doivent l'être moins ; dans le fait, cette fécondité proportionnelle n'existe pas.

Les hétérogénistes insistent. Si on place, à côté les unes des autres, dans un même bassin, des éprouvettes contenant chacune une macération de matière organique différente, si l'on remplit le vaisseau d'eau distillée, de manière à la faire monter un centimètre au-dessus des éprouvettes, et si l'on jette un couvercle sur le tout, pour l'isoler de l'atmosphère, qu'arrive-t-il ? Tandis que, d'après la théorie panspermiste, le volume d'air mis en contact avec des éprouvettes baignées par la même eau, devraient déposer dans chacune le même résidu microscopique, nous voyons, au contraire, chaque éprouvette habitée par des produits différents, suivant la différence des substances organiques qu'elles contiennent.

Arrivés à ce point de rigueur dans leurs expériences, les hétérogénistes ne sont pas encore satisfaits. Ils ont prouvé que l'air n'était pas le réservoir de germes ; ils veulent prouver que la matière organique en est la cause efficiente. A cette fin, ils versent dans une assiette une couche de liquide, contenant des substances végétales en

décomposition. Ils établissent dans cette assiette une éprouvette remplie de la même solution, mais à un degré de concentration de plus ; et quelques jours après, que peut-on constater ? Que l'assiette, quoique accessible à l'air par une large surface, est presque vide d'infusoires, tandis que la petite ouverture de l'éprouvette en fourmille. N'est-ce pas une preuve, après tant d'autres, que la matière organique est le vrai producteur de la multiplication microscopique.

D'ailleurs dit, en forme d'argument suprême, l'hétérogénie : Puisque les germes moléculaires de ce phénomène existent dans l'air, pourquoi aucun micrographe ne les y a-t-il pas vus ? Tant qu'ils n'apparaitront pas, la science sera autorisée à les croire formés aux dépens des substances putrescibles ; après quoi, l'hétérogénie chante sa victoire, et défie ses adversaires de la lui ravir.

Cela leur est moins difficile qu'elle ne semble le croire. Ceux-ci commencent par discuter les expériences de l'hétérogénie avant de lui opposer les leurs. C'est en vain qu'elle a la prétention d'employer des substances organiques, expurgées de toutes sortes de germes par l'action de l'eau bouillante, ces germes résistent, soit à la dessication soit aux plus hautes températures ; en preuve, les rotifères ou animaux ressuscitants, qui, d'après les belles expériences de MM. Doyère et Broca, pleinement acceptées par M. Milne-Edwards, survivent aux épreuves de la combustion la plus vive. C'est en vain que l'hétérogénie présente le liquide de ces macérations comme d'autant plus fécond en infusoires, qu'il est plus riche en matière organique. L'abondance de celle-ci détermine un dégagement plus ou moins notable de chaleur et d'électricité. Or, ce sont ces phénomènes physiques, qui amènent l'éclosion

des germes; d'où il suit que, si on voit beaucoup d'éclosions là où il y a beaucoup de matière, et si on en voit moins, là où elle est en moindre quantité, c'est parce que la matière fomente la naissance, et entretient la vie des animalcules, non parce qu'elle les produit. C'est en vain que l'hétérogénie se prévaut de ce que des flacons, longtemps ventilés, n'ont pas été plus fécondés par l'air, que des flacons à atmosphère fixe. Cela prouve, tout au plus, que dans un air agité et épuré par la ventilation, il y a moins de germes que dans un air au repos, et que si la production de la vie est restée en raison directe de la quantité de matière fermentescible, c'est parce que cette matière recélait et a développé les germes, non parce qu'elle les a créés. C'est en vain que les spontéparistes argumentent des sept flacons renfermant des solutions différentes, et donnant vie à des animaux différents, quoique plongés dans la même atmosphère, et dans la même eau. Il n'y a là rien d'étonnant; en vertu des affinités chimiques et organiques, les œufs des diverses espèces, mélangés dans l'eau, s'attachent à la solution qui leur convient le mieux, voilà tout. D'ailleurs les animaux du microscope comme ceux de nos plaines, varient selon la nourriture qui les entretient. Enfin, c'est à tort que l'hétérogénie vante la justesse et le résultat de ses expériences. Cette justesse et ces résultats sont contestés. Jamais, par exemple, l'hétérogénie qui a vu certaines choses invisibles pour d'autres, ne s'était douté de ce fait que M. Coste a prouvé, à savoir, que six filtres de papier superposés, n'empêchent pas certains infusoires de les traverser tous, pour venir s'épanouir dans la liqueur clarifiée. Aussi, le savant embryogéniste n'a obtenu que des actes d'incrédulité de la part de ceux qui avaient intérêt à ne pas croire.

Mais la panspermie ne se borne point à ruiner l'échafau-

dage expérimental de ses adversaires, elle les combat par ses propres expériences ; et si le monde savant n'a pas proclamé celles-ci décisives, il estime hautement qu'il n'en est pas d'aussi concluantes. Bornons-nous aux principales.

Et d'abord, c'est Schwam, qui verse dans des flacons une certaine quantité de levure de bière sucrée, et qui porte le tout à l'ébullition, de manière à expulser l'air en contact avec ce liquide; après cela, pour rendre la vie possible dans les vases, il les met en communication avec un courant atmosphérique calciné, au moyen de tubes chauffés au rouge; quel est le résultat? Jamais il ne se développa de microzoaires au-dessus d'une telle infusion. Cependant on dispose la même opération dans des vases exposés à une atmosphère non purifiée de germes, et voilà qu'apparaissent une multitude d'infusoires et de mucédinées. Donc, c'est l'air qui porte en semence les innombrables phalanges du monde microscopique, et on n'a pas de peine à le concevoir, quand on a compté, sur l'aile d'une mouche, jusqu'à trente de ces spores destinés à devenir des animaux complets dans leur imperceptible petitesse.

Après Schwam, voici M. Lemaire qui s'exprime ainsi : « J'ai recueilli dans un grand ballon une certaine quantité d'air pris à la surface d'un étang de la Sologne; au moyen d'un mélange réfrigérant, j'ai condensé la vapeur d'eau qu'il tenait en suspension. Au moment de sa condensation, le liquide renfermait des spores sphériques, ovoïdes, fusiformes. Je l'ai versé dans un flacon bouché en présence d'un égal volume d'air ordinaire. Vingt-quatre heures après, dans une seule goutte de cette eau, on comptait plus de deux cents monades ; quarante heures après, on y distinguait de plus une fourmilière de bacteries, de vibrions et de spirilles. » Après cela, peut-on nier encore que l'air

ne soit pas la demeure flottante de tous ces petits êtres qui peuvent pondre, naître, voguer et mourir dans son sein, sans qu'il en soit sensiblement altéré. Je dis sensiblement, car, en réalité, tous les milieux atmosphériques ne donnent pas la même quantité d'infusoires. Sur les hautes montagnes où les germes ne sont pas portés par les vagues de l'air, dans les caves où les germes tombent à terre parce que l'immobilité de l'air les empêche d'y surnager, les éclosions microscopiques sont rares ou nulles. Au contraire, dans les couches plus denses de l'atmosphère, elles sont innombrables.

Enfin, M. Pasteur est venu apporter à la théorie panspermiste une foule de témoignages que l'on serait tenté de regarder comme le dernier mot sur la question. L'ingénieux auteur du *Mémoire sur les corpuscules organisés suspendus dans l'atmosphère*, prouve leur existence et leur action dans les macérations, dites proligères, de l'hétérogénie, par de nombreuses démonstrations; la plus remarquable et la plus irrécusable est celle-ci :

On place, dans un ballon à long col, un liquide limpide tenant en dissolution de la matière organique, on le chauffe jusqu'à l'ébullition, on le laisse se refroidir et communiquer avec l'air extérieur. Peu de jours après, le liquide se trouble et renferme des infusoires.

On prend ensuite un second ballon, exactement semblable au premier et contenant la même quantité de substances putrescibles. Puis, avec la flamme d'un bec de gaz, on ramollit le col du vase, on l'étire en le courbant à angle droit et on l'effile en pointe, de façon que son extrémité devienne presque capillaire et ne présente qu'une ouverture très-étroite; cela fait, on laisse bouillir et refroidir le liquide. Contrairement au précédent, il demeurera toujours infécond.

D'où vient cette différence dans les résultats, puisqu'il n'y en a pas eu dans les préparations ? C'est que le premier ballon, mis en communication avec l'air par un large goulot, a été, pour ainsi dire, ensemencé par l'atmosphère, tandis que le second, grâce à la courbure de son col, ayant son étroit orifice placé horizontalement au sol, ne peut recevoir les germes parce que la pesanteur les précipite verticalement. Cela est si vrai, que si l'on agite fortement le ballon, de manière à y faire entrer de l'air, le gaz y porte avec lui des poussières qui deviennent le germe d'une rapide production.

M. Pasteur ne se contente pas de fournir des arguments irréfutables à l'appui de sa doctrine, il veut la soumettre au premier jury du monde savant, à l'Académie. Le défi est accepté par MM. Pouchet, Joly et Musset. Une commission composée de MM. Flourens, Milne-Edwards, Dumas et Balard est nommée, et les juges du camp étaient bien dignes de prononcer en dernier ressort sur un tel doute scientifique. Mais tandis que le jour de la rencontre entre les combattants était fixé, et que le résultat de ce tournoi à armes courtoises était attendu avec impatience... le tournoi n'a jamais pu avoir lieu. Pour quel motif? les jeunes gens des écoles et certaines passions irréligieuses en ont attribué la faute aux panspermistes ; mais l'Académie et bien d'autres ont pensé différemment. Pour moi, qui dois la charité aux uns et aux autres, j'enregistre les faits sans incriminer les personnes; ma tâche étant remplie pourvu que j'aie établi que l'hétérogénie n'est point prouvée.

Ainsi, tout homme se trouve placé entre ces deux immensités qui donnaient le vertige au génie de Pascal, l'immensité de la grandeur et celle de la petitesse. L'homme s'élève jusqu'au dernier des soleils, il va heurter aux portes de l'infini; l'infini lui répond : C'est ta grandeur de m'inter-

roger, c'est la mienne de rester impénétrable pour toi. De là, l'homme descend jusqu'au ciron microscopique pour l'expliquer, le ciron lui dit : Tu pèseras les astres, mais je porte dans mon exiguité des millions d'atomes que tu ne pèseras pas. Ainsi en haut, en bas, l'esprit humain touche à la borne, et emprisonné entre ces deux extrêmes, il éprouve un accablement qui le fait tomber en adoration presque malgré lui. Il vient une heure, en effet, où l'adoration est l'extase de la raison plutôt que son anéantissement, et le sublime mouvement d'une intelligence qui respecte ses frontières, mais qui pressent et s'élance au-delà.

II

Il n'existe aucun fait constaté de génération spontanée; toutes les fois qu'on a pris les précautions nécessaires à une bonne expérimentation, ces prétendus faits ne se sont pas produits. Donc, jusqu'ici, la doctrine hétérogéniste est condamnée au tribunal de la science positive. En confirmation de cette conclusion, M. Flourens ajoute : « Depuis Redi (1668) personne ne croit plus à la génération spontanée des insectes; celle des vers intestinaux ne trouve plus de défenseurs sérieux depuis Van Beneden (1853); on n'y recourt plus pour les infusoires depuis Balbiani, et, après les expériences de M. Pasteur, elle a été, en général, abandonnée par rapport à n'importe quelle espèce d'animalcules. » Parmi les savants, seuls, quelques chefs d'école intéressés dans la question tâchent de soutenir honorablement la retraite, après la bataille perdue, et, à côté des savants, un certain nombre d'hommes passionnés

qui, sans rien connaître de la théorie elle-même, ne seraient pas fâchés d'en faire bénéficier le matérialisme de leurs principes ou celui de leurs mœurs.

Mais si la genèse spontanée n'est pas prouvée, est-elle impossible ? Rien n'autorise à le conclure. Aussi, nous avons sagement limité notre jugement à ces termes : Elle n'est pas probable. Après le témoignage du fait, interrogeons celui de la raison *à priori*.

Première présomption défavorable à cette opinion : le champ de ses observations est le domaine de l'infiniment petit ; elle renvoie le contrôle scientifique aux derniers confins du sensible, là où les expériences sont si difficiles qu'il faut parfois la bonne volonté des croyants pour affirmer. Qui nous rendra le temps des générations spontanées bien sensibles à l'œil nu de tout le monde, où Van-Helmont changeait les grains de froment en souris par la compression du linge sale ; où le P. Kircher créait une abondante semence d'ophidiens avec de la poudre de serpent desséchée, et où l'on apercevait des rats et des crocodiles émerger, sans parents, de la vase du Nil ! Au moins, alors, on pouvait aller voir pour s'assurer. Mais, de nos jours, les générations spontanées ont été refoulées au plus lointain de l'horizon microscopique, là où tout le monde ne distingue pas très-bien ; et ce qui le prouve, c'est que deux hommes, de bonne vue et de bonne foi, aperçoivent souvent des objets différents. Après tout, si un tel mode de génération est possible, pourquoi n'aurait-il pas lieu dans d'autres sphères de l'animalité ?

Buchner répond, à la vérité, que les organismes les plus élémentaires doivent provenir de la génération la plus simple ; mais ce qui constitue la perfection d'un organisme, ce n'est pas sa dimension, c'est le jeu de ses organes et de ses

fonctions. Sous ce rapport, les mollusques sont inférieurs aux fourmis. L'homme, le plus parfait des animaux, n'en est pas le plus grand. « On ne peut donc pas conclure de la petitesse à l'imperfection, et, par conséquent, l'imperfection prétendue des infusoires n'explique pas pourquoi la génération spontanée n'aurait lieu que dans le monde de l'infiniment petit (1). » Ajoutons que l'organisation des microzoaires est parfois aussi complexe et aussi riche que celle d'un mammifère. Ehrenberg a distingué dans le rotifère, qui n'a que le vingtième d'une ligne, une bouche, des dents, un estomac, des glandules intestinales, des vaisseaux et des nerfs, ce qui inspirait à Diderot cette mémorable parole : Pour confondre l'athée, il n'est pas besoin de l'écraser sous le poids de l'univers, il suffit des ailes d'un papillon.

Autre présomption compromettante pour les générations spontanées, cette théorie a reculé à mesure que la science avançait. Que sont devenus les temps où Aristote croyait que tout corps sec, devenant humide, et tout corps humide, se desséchant, produit des animaux, s'il a de quoi les nourrir ; où Virgile indiquait un procédé pour se procurer des abeilles par la putréfaction des entrailles d'un taureau, et où Avicenne faisait sortir des générations d'hommes du sein des cadavres en dissolution ? Aujourd'hui l'hétérogénie a réduit de beaucoup ses prétentions et ses limites, son merveilleux tend à s'évanouir de plus en plus dans les mystères du microscope, et on peut dire que tout le terrain acquis par le progrès scientifique, elle l'a perdu. Ce n'est point la marche ordinaire

(1) Janet, *Matérial. contemp.*

des vérités fondées. Ne serait-ce pas une raison suffisante pour conclure que l'hétérogénie ne l'est pas? C'est donc à tort qu'elle se prévaut de son antiquité, et des racines qu'elle a dans les profondeurs du passé. Il n'y a pas le moindre rapport entre la spontéparité des grecs et des latins et celle des expérimentateurs contemporains. Aussi ceux-ci feront-ils bien de ne pas compter Aristote au nombre de leurs adeptes; car, entre eux et lui, il n'y a rien de commun qu'un mot à double entente ; ils se donnent des ancêtres, et c'est tout au plus s'ils ont des précurseurs.

Troisième présomption qui milite contre la génération spontanée, elle serait une anomalie dans la nature. Dieu préside à la conservation et à la reproduction des êtres selon des lois fixes. A peine s'il déroge à ces lois, de temps à autre, pour se prouver lui-même par une exception éclatante; et le miracle qu'on lui interdit serait l'attribut normal de l'hétérogénie! La nature procède en vertu de cette économie, il faut la vie pour engendrer la vie; et les spontéparistes feraient sortir la vie de la mort, c'est-à-dire d'une matière organique qu'elle a frappée! Et, à côté de la création divine soumise à la condition des couples et des sexes, il y aurait une sorte de création humaine produite par une simple manipulation de matière! Et cet ordre ne s'appliquerait qu'aux derniers échelons biologiques, pour venir expirer à cette région où il pourrait être authentiquement constaté? Non, jusqu'à preuve évidente du contraire, cette irrégularité du plan divin ne peut être admise; les seuls partisans logiques de l'hétérogénie sont ceux qui en déduisent des conséquences matérialistes, c'est-à-dire, qui regardent les éclosions microscopiques comme le point de départ de tous les

embranchements zoologiques, faisant naître des monades les kolpodes, des kolpodes les vorticelles, et arrivant ainsi, par progression darwiniste, des infusoires jusqu'à l'éléphant et à l'homme.

Mais ces logiciens de parti, faisant métier de sacrifier le bon sens de la science aux arrangements du système ont été reniés par leur père ; car voici en quels termes méprisants Darwin les congédie de son école. « Y a-t-il quelque fait, ou seulement l'ombre d'un fait, tendant à prouver que des éléments inorganiques aient pu produire un être vivant ? Jusqu'à présent, un semblable résultat est inconcevable. On m'a blâmé de m'être servi d'une expression du Pentateuque, en parlant d'une forme primitive à qui la vie fut inspirée ; peut être n'aurais-je pas dû employer ce mot dans un ouvrage purement scientifique ; toutefois, il me semble propre à formuler l'aveu de notre ignorance sur l'origine de la vie aussi bien que sur les forces de la matière (1). » Et comme si l'hétérogénie matérialiste pouvait se relever d'un tel désaveu, voici un autre de ses patrons qui vient lui donner le coup de grâce. M. Littré, dans un moment lucide de sa philosophie positive, a écrit : « Les conditions complexes nécessaires à la naissance des éléments anatomiques font préjuger qu'il est impossible d'en réunir de suffisantes, pour qu'il se forme de tels éléments par génération spontanée et hors de l'économie : c'est ce que démontrent expérimentalement les efforts infructueux faits dans cette vue. A plus forte raison ne pourra-t-on pas faire naître spontanément des organismes vivant isolément, fût-ce même

(1) *Origine des espèces.*

les plus simples infusoires (1). » Conclusion : si l'hétérogénie va jusqu'au bout d'elle-même, elle est une monstruosité doctrinale et scientifique, et si elle s'arrête à moitié chemin, elle est une anomalie.

Il est vrai que les exemples spécieux à l'appui de sa théorie ne lui manquent pas. S'il n'y avait qu'un seul mode de génération, dit-elle, on pourrait considérer les productions spontanées comme contraires à la loi générale. Mais il y a des variétés de génération très-nombreuses ; pourquoi l'un de ces modes, au plus bas degré de l'animalité, ne serait-il pas l'hétérogénie ?

Les naturalistes conviennent qu'il y a pour les animaux, comme pour les végétaux, trois genres distincts de reproduction : l'un par accouplement sexuel, l'autre par gemmiparité ou par bourgeons, le troisième par la fissiparité ou par bouture, scission, division, etc... Mais deux observations coupent court à de telles assimilations : dans tous les cas allégués et dans les nuances intermédiaires qu'ils présentent, on voit la vie éclore, en quelque sorte, d'elle-même ; un élément animé anime ce qui ne l'était point, tandis que l'hétérogénie prétend faire jaillir la vie de ce qui ne la contient pas... En second lieu, d'après M. de Quatrefages, les bourgeons, les bulbilles eux-mêmes sont le produit d'un œuf préexistant ; celui-ci est le germe primaire, le bourgeon n'est que le germe secondaire, en telle sorte que médiatement ou immédiatement tout animal remonte à un père et à une mère, l'existence des sexes étant un caractère distinctif des êtres organisés, et une de ces lois primordiales dont il faut renoncer à chercher la raison (2).

(1) *Diction. de Nysten.*
(2) *Métamorphose de l'homme et des animaux.* — Chap. 23.

Et ici que l'hétérogénie ne cherche point à faire passer ses anomalies, en nous en opposant d'autres accréditées dans l'histoire naturelle du peuple, telles que la naissance des entozoaires ou vers intestinaux, la réviviscence des tardigraves ou rotifères par l'action de l'humidité, etc., etc. Sans doute les vers intestinaux semblent de nature à étayer l'hypothèse de la conversion d'une matière animale non organisée en animaux vivants ; mais l'existence de ces vers qui naissent dans les tissus les plus secrets, dans l'intérieur des muscles, jusque dans la boîte du cerveau, n'est plus un mystère. Qui se fût douté, avant la preuve fournie par Van Beneden, qu'un de ces parasites dépose dans l'estomac d'un carnivore des œufs qui sont expulsés au-dehors ; que ces œufs s'étant mêlés aux végétaux sont avalés par un herbivore chez lequel ils commencent leur développement embryonnaire, et qu'enfin les entozoaires qu'ils contiennent ne parviendront à l'état adulte que lorsque l'herbivore étant dévoré lui-même par un carnivore ils auront changé pour la troisième fois d'hôtellerie. C'est ainsi que le mouton nourrit le *cœnure* qui, dans le loup, se transforme en *tenia*. Mais tout cela est expliqué sans génération spontanée, et les micrographes, en découvrant des sexes et des œufs dans ces animalcules, ont pour jamais résolu la difficulté.

Quant à la réviviscence prétendue des rotifères et des tardigraves, une simple question : l'hétérogénie est-elle bien sûre qu'ils étaient morts quand elle les a crus ressuscités ? Quel degré de température faut-il pour les tuer d'une manière authentique ? Les uns disent 100, les autres 200, les autres 300. La seule chose certaine, sur ce point, c'est que des animaux desséchés peuvent se ranimer au contact de l'humidité ; la chaleur semble leur ôter la vie, la fraîcheur semble la leur rendre ; mais quand

ils remuent de nouveau, on ne peut pas dire qu'ils revivent. L'intégrité de leur organisme subsistant, il n'a fallu que des circonstances favorables pour le remettre en jeu. Aussi, lorsque l'hétérogénie suppose là un cas de génération spontanée, elle va contre toutes les indications de la nature ; au contraire, quand nous supposons une mort apparente, nous sommes d'accord avec la nature et avec l'expérience, car la nature offre des milliers d'exemples de mort apparente et n'en offre pas un seul de résurrection.

Au reste et nous voici à la quatrième présomption contre nos adversaires, les générations spontanées ne seraient pas seulement une anomalie dans le règne animal, elles seraient une superfétation. Les géologues enseignent que la vie ne s'est pas manifestée, sur le globe, dans l'état où elle nous apparaît aujourd'hui, et que les diverses espèces d'animaux ne s'y sont montrées que successivement. Il y a plus : l'étude des couches sédimentaires nous révèle que ces créations progressives n'ont eu lieu qu'à des époques caractérisées par des changements importants, accomplis à la surface de notre planète, et que, pendant la longue série des siècles qui séparait ces cataclysmes, la nature se bornait à reproduire les types anciens, sans jamais en créer de nouveaux. Aujourd'hui des espèces animales jadis florissantes ont disparu, cela est vrai, mais elles n'ont pas été remplacées par des espèces d'origine plus récente. Ainsi, même d'après une loi géologique, l'homme a fermé le cercle des œuvres divines dans l'ordre de l'animalité. Depuis son apparition on n'a pas constaté celle d'une famille inconnue parmi les animaux supérieurs ; et tandis qu'il en est ainsi de ces derniers, il en serait autrement des infusoires ! C'est une anomalie scientifiquement improbable. La

nature ne change ici-bas les espèces vivantes qu'en y changeant les conditions matérielles de la vie ; il faut donc que l'hétérogénie s'exerce à faire émerger d'autres continents, à creuser d'autres mers, à modifier notre atmosphère, en un mot à faire de nouveaux cieux et de nouvelles terres et alors nous croirons à la probabilité de ses nouveaux animaux.

Je sais bien qu'elle a dit avec un accent religieux dont je lui sais gré. « Puisque Dieu a créé, pourquoi ne créerait-il plus ? Aurait-il cessé d'être le Dieu vivant et Providence ? Qui donc a vu la source, et en a mesuré les limites ? Qui oserait assurer, au milieu des fourmillements des mondes que Dieu a fini son œuvre et qu'il se repose éternellement ? Pourquoi dire à Dieu, l'infini, c'est assez, rien de plus (1). »

Sans doute ces nobles paroles sont d'une irréprochable orthodoxie, et on pourrait les proposer comme modèle de conciliation aux théologiens et aux hétérogénistes absolus, qui se traitent en irréconciliables. Mais, les droits et la liberté de la foi étant réservés à cet égard, je trouve plus conforme à l'économie providentielle cette réponse heureusement exprimée : « Est-ce que, pour s'affirmer, la puissance créatrice aurait besoin de se faire sentir sans relâche et sans utilité ? Est-ce qu'il n'est pas nécessaire de distinguer ce que Dieu *peut* faire de ce qu'il *veut* faire ? Est-ce qu'en se soumettant aux lois primitives qu'il a établies, il perdrait de sa puissance ? Incontestablement non; car, en obéissant le premier à sa propre sagesse, il ne fait qu'établir une fois de plus qu'il est le Dieu infiniment parfait (2). »

(1) *Les hétérogénistes dans les glaciers de la Maladetta.*

(2) *De la génération spontanée,* par E. Jeanhernat, dissertation très-remarquable dont j'ai beaucoup usé.

Enfin, dernière présomption contre la théorie de la spontéparité : elle prête à la matière morte et inintelligente un pouvoir créateur qui la dépasse. C'est un prodige admirable que l'unité harmonieuse de l'être vivant; quelles profondes combinaisons supposent la corrélation des parties au tout, dans un organisme animé ! « Si les intestins d'un animal, dit Cuvier, sont organisés de manière à digérer de la chair et de la chair récente, il faut aussi que ses mâchoires soient construites pour dévorer une proie, ses griffes pour la saisir et la déchirer, ses dents pour la couper et la diviser, le système entier de ses organes de mouvement pour la poursuivre et pour l'atteindre, ses organes des sens pour l'apercevoir de loin ; il faut même que la nature ait placé dans son cerveau l'instinct nécessaire pour savoir se cacher et tendre des pièges à ses victimes. Telles seraient les conditions générales du régime carnivore ; tout animal destiné pour ce régime les réunira infailliblement ; car sa race n'aurait pu subsister sans elles (1). » Voilà le travail de préparation et d'élaboration que nécessite la création d'un animal. Et s'il est petit, il n'en porte pas moins ces caractères d'une merveilleuse appropriation. L'on pourrait même ajouter que plus il est petit, plus les prodiges de sa structure sont grands. Et, cependant, cet ouvrage si admirable serait le produit d'une fermentation putride ! Et l'intelligence et la vie apparaîtraient dans l'effet, tandis qu'elles ne sont pas dans la cause ! C'est en vérité supposer beaucoup de puissance à la matière, dans l'unique but d'en déposséder son auteur !

Je sais bien que les êtres inorganiques, les cristallisa-

(1) *Disc. sur les révolutions du globe.*

tions, par exemple, prennent des formes régulières dans lesquelles il y a corrélation des parties à l'ensemble, et où les molécules viennent se grouper comme si elles obéissaient à l'idée d'un type préexistant ; mais autre chose est l'harmonie géométrique des minéraux, autre chose l'harmonie organique. La première n'est qu'une juxtaposition de parties indépendantes les unes des autres, si bien qu'un cristal divisé forme autant de cristaux complets, quoique d'un moindre volume. La seconde, au contraire, est un agencement de parties qui agissent et réagissent les unes sur les autres, et tellement liées par leurs services réciproques et par leur action commune que, l'une venant à manquer, le tout cesse d'exister. Donc si pour produire un chef-d'œuvre inorganique, il suffit de la matière inorganique, pour donner naissance au phénomène bien autrement complexe de la vie, il faut la vie.

D'ailleurs, quelle différence sous le rapport du mode de croissance, entre les êtres vivants et les minéraux! Dans le premier cas, l'accroissement s'opère par intussusception, c'est-à-dire à l'intérieur ; dans le second, par juxtaposition extérieure. Dans les minéraux,les molécules s'ajoutent aux anciennes sans les chasser; mais « Dans les profondeurs les plus cachées des êtres vivants, règnent deux courants contraires, l'un enlevant, molécule à molécule, quelque chose à l'organisme, l'autre réparant, au fur et à mesure, des brèches qui, trop élargies, entraîneraient la mort (1). » Ce double mouvement, qui a été appelé le tourbillon vital, renouvelle notre physique douze fois par an, sans que notre moi moral subisse la moindre transformation ; quelle belle preuve en faveur de l'âme ! Enfin, l'être vivant ne

(1) Quatrefages, *Métamorphoses*, etc.

diffère pas seulement du minéral par la croissance, il s'en distingue encore par la décroissance et par la mort : preuve évidente, qu'en faisant procéder la génération des animaux, tout comme celle des minéraux, d'une combinaison spontanée de la matière, l'hétérogénie compare des effets radicalement incomparables (1).

Et puis, comment la matière organique seule pourrait-elle ce que l'homme ne peut pas, c'est-à-dire composer la vie? Sans doute, on reconstruit artificiellement, par la synthèse chimique, certaines substances : toute matière vivante étant réductible en éléments minéraux, dont les principaux sont l'hydrogène, l'oxygène, l'azote, le carbone, etc., il semble que, réciproquement, les minéraux devraient former la matière vivante. Cependant, un abîme profond est à franchir entre l'être inorganique et l'être organique. Sans doute, la science a des procédés pour créer du sucre, des éthers, de l'alcool; mais fabriquera-t-elle des nerfs, des tissus, des mains, des pieds et de la chair? sans la défier, je ne saurais partager sur ce point toutes ses crédulités de laboratoire.

D'ailleurs, la science parvînt-elle à recréer la matière des êtres vivants, il lui resterait une difficulté mille fois plus grande à résoudre, la création de la vie au sein de cette matière. Après cela, j'adjure ici le bon sens de prononcer. Tandis que le génie de tout le genre humain est impuissant à susciter une muscédinée, un peu de substance macérée en ferait éclore des millions! C'est l'homme, il est vrai, qui place cette substance dans les conditions nécessaires à l'enfantement de la vie; mais cette substance se trouve parfois soumise aux mêmes conditions

(1) Janet, *Matérialisme contemp.*

sans le concours de l'homme, et alors, elle serait plus forte que lui ? Sans doute la matière produit aussi des végétaux, ce que l'homme ne saurait faire; mais aux végétaux elle ne donne que ce qu'elle a, une vertu germinative, tandis qu'aux animaux elle communiquerait ce qu'elle n'a pas, l'instinct et la vie. Ainsi, les générations spontanées seraient une exagération des énergies matérielles au détriment de la suprématie de l'homme, et tant qu'elles ne seront pas prouvées en fait, la raison les repousse en principes comme dénuées de toute probabilité.

III

Mais allons plus loin, fussent-elles prouvées, prouveraient-elles quelque chose contre la foi ? Nous avons déjà entrevu que la réponse à cette question est négative, mais il est utile de la préciser.

Il y a une hétérogénie modérée qui n'admet la génération spontanée que par rapport aux infusoires de l'espèce végétale ou animale. Celle-là peut vivre en bonne intelligence avec l'orthodoxie la plus ombrageuse. Les théologiens, tout comme les naturalistes anciens, l'admettaient pour une certaine classe d'organismes. Saint Augustin commentant le premier chapitre de la genèse a écrit : « Beaucoup d'animalcules naissent de matières humides, d'exhalaisons de la terre ou des cadavres, de la pourriture du bois, des végétaux et des fruits. Dieu, néanmoins, est l'auteur de toutes choses; mais ces petits animaux n'ont été créés avec le corps d'où ils émanent que *potentialiter*

et *materialiter* (1). Après saint Augustin, Pierre Lombard, saint Thomas et beaucoup d'autres théologiens ont accepté cette hypothèse dans un sens même plus étendu que les hétérogénistes du jour ; d'où il suit qu'une telle question, contenue dans ses justes bornes, n'a aucune importance théologique. Il faut la défigurer pour la rendre hostile à la religion. Donc, que dans l'immense laboratoire de la matière, Dieu, créateur de la matière, abandonne à des causes secondes la formation de quelques infiniments petits, la foi n'y saurait contredire. Jamais les monades, les bacteries, les conferves, les vibrions, les kolpodes, les vorticelles, tous ces atomes organisés dont on voudrait faire des monstres pour le dogme, ne perdront à nos yeux leurs proportions microscopiques. Si le puceron est un mastodonte, comme on l'a dit, dans l'ordre des créations hétérogénistes, bien insensés ceux qui nous les présentent comme un argument colossal! insensés surtout ceux qui veulent réduire en objections les faits qui ne sont pas des certitudes! Si la science a des problèmes à résoudre, qu'elle les élucide au lieu de nous les opposer.

Après l'hétérogénie modérée, s'avance celle que l'on pourrait appeler *initiale ;* d'après celle-ci, la précédente n'existerait pas, mais une autre plus étendue aurait existé jadis. « A présent, dit Burmeister, qu'il y a partout un nombre suffisant de créatures capables de se reproduire, il est inutile qu'il s'en engendre de nouvelles des matières premières. Mais, dans l'origine, il en fut tout autrement; c'est pourquoi, aussi, la formation des êtres était

(1) De Gen. ad. litt. 3. 14. — Petrus Lombard, sent. 2. *ibid.* — Saint Th., 1-9. 71-1. 9-72.

probablement alors différente (1). » Si aujourd'hui la terre ne produit d'elle-même aucun être vivant, ajoutent les mêmes théoriciens, c'est qu'elle ressemble à une vieille matrone, dont la fécondité est épuisée ; mais, au temps de sa jeunesse, elle enfantait plus aisément. Et les voilà qui embrassent tous les miracles et tous les mystères d'une création par les fermentations de la boue, pour éviter les mystères et les miracles d'une création par l'action divine. Comme si la boue créatrice n'avait pas été créée à son tour, et si le Dieu qu'on veut voir au second échelon de son ouvrage, il ne fallait pas nécessairement le replacer au premier !

A cette nouvelle classe de contradicteurs nous aurions beaucoup de réponses à faire ; une seule suffira. Ils évoquent l'inconnu à leur appui, quand ils sont démentis par la réalité ; il n'est point d'absurdité, nous l'avons dit, qui ne puisse revendiquer le bénéfice d'une telle confirmation. Aujourd'hui, cela ne se passe point ainsi, mais, au commencement il en allait de toute autre sorte ! Et comme il n'y a plus de témoins de ce commencement pour en déposer, croyez-en toutes les fantaisies de la science, sous peine de n'être point scientifique. Commode façon de survivre à sa défaite !

Convaincue d'être chimérique dans le présent, où elle est vérifiable, l'hétérogénie se pose comme réalité d'un passé où nul ne peut aller la contrôler, c'est-à-dire que, dans l'impossibilité de subsister par le raisonnement, elle tâche de se maintenir par l'hypothèse. Mais dégageons-la des ténèbres où elle s'enferme. Quand, pour étayer ses théories contre la foi, elle a besoin de forces éternellement identiques dans le monde, elle professe l'identité et l'éternité de ces forces ; quand elle a besoin de forces

(1) *Geologische Bilder*, etc., etc.

variables, elle les multiplie et les diversifie à volonté ; ce qui revient à dire que, même quand la vérité l'accablera de ses évidences, elle trouvera des subterfuges pour l'éluder.

D'ailleurs, que cette hétérogénie des temps préhistoriques prenne la peine de s'expliquer : ou bien elle est athée et alors elle n'est point admise à rendre compte du phénomène de la vie, tant qu'elle reste muette sur celui de la matière qui le précède logiquement ; ou bien elle est théiste, et, dans ce cas, peut-être y aurait-il possibilité de s'entendre. Attribue-t-elle à la matière une force spontanée et productrice, indépendamment de la cause première ? Rien ne l'autorise à regarder le contraire de ce qui est comme la base de ce qui fut. Mais veut-elle insinuer que le Créateur emprunta à sa première création, c'est-à-dire à la matière, les éléments principaux de ses œuvres subséquentes ? Rien ne s'oppose à une telle transaction. L'essentiel, en effet, c'est que la matière ne fasse pas tout, sans s'être faite elle-même.

La création s'échelonne donc, suivant une série d'étages superposés du néant à la matière, de la matière aux organismes végétaux, de ceux-ci à l'animalité, de cette dernière à l'homme. Entre chacun de ces étages, il y a un hiatus immense que la toute-puissance créatrice peut seule franchir. Tout est sauvé dans le symbole génésiaque, quand cette donnée est respectée. Mais, dès l'instant que, sous le nom de genèse spontanée, on admet le néant à devenir poussière, graminées, animal et homme, on tombe inévitablement, par l'absurde, dans le blasphème. Humbolt, qui n'est pas suspect, voyant la légèreté de Strauss se complaire dans ces jeux de sophistique, en conçoit une tristesse mêlée de mépris. Et c'est sous une telle impression qu'il a écrit cette grave parole : « Ce qui m'a déplu dans Strauss, c'est la frivolité scientifique qui

ne lui fait trouver aucune difficulté à ce que des êtres organisés puissent venir de matières inorganiques, et à ce que l'homme ait été formé d'abord du limon de la Chaldée (1). »

Mais si l'hétérogénie *modérée* est compatible avec l'orthodoxie, si l'hétérogénie *initiale* peut y être ramenée, il est une hétérogénie *transformiste* qui en doit être exclue. Nous en dirons les raisons plus tard. En attendant, contentons-nous d'enregistrer que les incrédules de ce temps se sont abattus sur cette donnée comme sur une proie, et qu'ils l'ont convertie en un thème d'objections contre l'origine de l'homme et la paternité de Dieu. Ritgen fait naître ses semblables de la terre comme les champignons ; Oken écrit en tête d'un de ses chapitres, *faisons l'homme*, et il le tire des flots de la mer ; Michelet, ce vieillard enfant, qui s'amuse à contrefaire l'ivresse, pour obenir au moins les rires de son siècle après en avoir perdu l'attention sérieuse, Michelet qui ne croit pas au Dieu personnel, croit à la membrane proligère, et il écrit à ce sujet : « Nous sommes dans un siècle de miracles, il faut en prendre son parti (2). »

Aussi, je ne suis pas étonné si, en présence de tels excès, la grande âme de Lamartine s'est écriée : « Ils ont rêvé la forme humaine se débattant, pendant des milliers de siècles, contre le limon qui résistait au mouvement, puis douée, successivement, de l'instinct, ce crépuscule de l'âme, du balbutiement, ce prélude de la raison, de la parole , ce résumé réfléchi de l'instinct , et enfin de

(1) Humbolt, *Cosmos*.
(2) *La Mer*, p. 116.

toutes les facultés merveilleuses qui font aujourd'hui de l'homme la miniature abrégée et périssable d'un Dieu.

« Singulier système ! qui prend pour créateur une pelletée de boue desséchée dans un marécage, un peu de chaleur putride dans un rayon de soleil, un peu de mouvement sans but emprunté aux vents et aux vagues, puis un instinct emprunté à une sourde puissance végétative, et, tout cela, pour se passer de Dieu ou pour le réléguer dans l'abîme de l'abstraction et de l'inertie (1). »

(1) *Entretien* III. *Cours de Littérature.*

CHAPITRE XI.

La foi & la paléontologie.

Quelle est la relation logique entre le chapitre précédent et celui-ci ? Le premier traite de la science de la vie, le second de la science de la mort des êtres organisés. La paléontologie a pour objet la connaissance des races d'animaux ou de végétaux, qui existèrent jadis à la surface du globe, et dont on trouve les débris ou les vestiges fossiles dans les profondeurs de la croûte terrestre.

Les fossiles ne sont pas toujours des pétrifications : rien ne le prouve mieux que les rhinocéros et les mammouths enfouis, durant la période glaciaire, sous les banquises du nord, et dont la chair est rejetée sur les sables de la Sibérie, dans un état de parfaite conservation. Cependant, pour l'ordinaire, les fossiles sont durcis par une action chimique, subie dans leur sédiment géologique. Ce sont des organismes, ou des fragments organiques, dont les parties molles furent dissoutes, et dont les parties solides sont lapidifiées par le milieu où elles ont été enveloppées.

Quelquefois, le fossile n'est point un corps organisé, mais sa forme moulée sur place. Un tronc d'arbre, par exemple, s'est trouvé incrusté, par une révolution de la terre, dans des couches intérieures ; les parties organiques de cette tige, pourries au contact de l'humidité, se

sont liquéfiées, et l'espace qu'elles ont vidé en se fondant, a été rempli d'une substance minérale, qui représente les contours du tronc disparu.

Au nombre de ces fossiles, on compte la trace de certains animaux, lesquels, en passant sur un sédiment argileux, y imprimèrent la forme plastique de leur pied ; une nouvelle couche ayant recouvert et comblé la cavité de l'empreinte plantaire, celle-ci se trouve dessinée en creux dans l'argile inférieure, et en relief dans l'argile supérieure. Or, les paléontologistes ont trouvé bon nombre de ces empreintes ; ils ont même reconnu les quadrupèdes auxquels elles sont dues, et ils ont déterminé si c'est à leurs pieds de derrière ou à ceux de devant qu'il faut les rapporter.

L'investigation scientifique s'est avancée dans les entrailles de la terre jusqu'aux limites de l'incroyable. Tantôt elle a découvert des coprolytes, c'est-à-dire des excréments pétrifiés, appartenant aux animaux du monde primitif, et présentant, à la fois, la preuve de l'existence de certaines espèces à une époque fixée, et celle des substances qui les alimentaient. Tantôt elle a constaté, sur d'anciennes couches de grès, des empreintes arrondies et des globules en relief, qu'elle a nommés des gouttes de pluie fossiles : et ses inductions sur ce point sont si peu hésitantes, qu'elle va jusqu'à dire quelle était la direction du vent, durant ces ondées de la période triassique. Pour notre part, nous avions éprouvé un mouvement d'incrédulité en présence de cette affirmation surprenante ; mais que faire, quand on n'a qu'une répugnance de bon sens à opposer à des procès-verbaux paléontographiques ? Heureusement, Vogt, dans son *Histoire de la création,* est venu décharger notre conscience scientifique d'un tel scrupule, et dégager le vrai *credo* de la paléontologie de cet

article exorbitant. Selon lui, les prétendues gouttes de pluie fossiles ne seraient qu'une efflorescence du ciment des roches, c'est-à-dire un travail de fermentation, non une rosée à jamais solidifié; ce qui conserve, du reste, l'intégrité de cette définition donnée par le regrettable M. d'Archiac : Les fossiles sont les corps organisés, ou leurs traces reconnaissables qu'on rencontre dans les couches de la terre (1).

La notion de la science des fossiles étant établie, il est aisé de voir son intime connexion avec l'histoire de la terre, et avec les révélations de la genèse en particulier. Les débris organiques pétrifiés dans la masse des terrains sédimentaires sont-ils ensevelis selon l'ordre indiqué par le récit biblique? Les époques paléontologiques sont-elles la confirmation ou le démenti des six jours de la création? Quoique nous ayons mis déjà la narration mosaïque hors d'atteinte, dans ce débat, par des principes généraux de solution, il importe de la justifier par des réponses spéciales aux objections dont elle est l'objet.

D'après ce que l'on vient de voir, les fossiles ont été appelés avec raison, tantôt les médailles commémoratives de la création, tantôt les inscriptions du monde antédiluvien. De même, en effet, que les médailles certifient l'époque où furent jetées les fondations de certains monuments, ou que les caractères architectoniques d'un édifice en fixent l'âge, ainsi la disposition des couches terrestres et leur contenu attestent, réciproquement, leur acte de naissance. A ce point de vue, la paléontologie est, par rapport aux œuvres de Dieu, ce qu'est l'archéologie par rapport à celles de l'homme, c'est-à-dire le moyen d'en

(1) Introduction à l'*Étude de la paléontologie stratigraphique.*

classer les genres, d'en recomposer le plan et d'en reconstruire le passé.

Ces titres de noblesse de la paléontologie étant reconnus, il importe, néanmoins, de ne lui point accorder une autorité surfaite; par conséquent, il ne faudrait pas la poser en face de la Bible sur le pied d'infaillibilité à infaillibilité.

D'abord, elle est encore à l'état d'enfance. C'est à peine si l'on s'occupe de minéralogie depuis deux ou trois cents ans. Au seizième et au dix-septième siècle, loin de regarder les fossiles comme des débris organiques, on n'y voyait que des formations géologiques, à l'instar des stalactites et des cristaux. Leur ressemblance avec les coquillages, avec les ossements d'animaux et avec les troncs d'arbre ou de plante, les avaient fait surnommer par les savants, des « *jeux de la nature.* » Sur la foi de cette donnée, d'inimaginables déconvenues se produisirent. On interroge un médecin italien sur les tessons ou restes de pots cassés qui constituent une grande partie du *Monte testaccio*, il répond : Jeux de la nature. En 1696, le duc de Gotha demande au corps médical de Burgtonna ce qu'il faut penser d'un squelette entier de mammouth, naguère découvert : Jeu de la nature. Les étudiants de Franconie enfouissent des poissons et d'autres animaux fabriqués de leurs mains, dans certaines couches stratifiées; ils dessinent sur ces échantillons, des caractères hébreux, arabes et latins; ils exhument le tout, pour le soumettre à l'examen d'un profeseur de médecine de Wurzbourg, le docteur Béringer; celui-ci résout la difficulté par le mot sacramentel : Jeux de la nature; et quoique les espiègles aient la cruauté de se vanter de leur tour, le savant n'en persiste pas moins dans son affirmation, avec dissertations et vignettes à l'appui. Enfin, au temps

de Voltaire, on était si peu initié aux phénomènes de la fossilisation, que le grand railleur admettait, sur ce point, l'impossible plutôt que le vrai. Lui montrait-on des coquillages ramassés au sommet des Cordillères? C'étaient des pèlerins de Jérusalem qui avaient traversé l'océan pour aller les déposer là, en preuve de la légende du déluge. Découvrait-on, à Etampes, des ossements de renne et d'hippopotame, à vingt mètres au dessous du sol? Plutôt que de croire que le Nil et la Laponie se soient donné rendez-vous entre Paris et Orléans, dit-il, il conclura qu'un amateur a tiré ces squelettes de son cabinet, pour venir les perdre ou les enterrer en cet endroit. Goethe s'indignait déjà de telles légèretés; qu'a dû en penser le grave génie de Cuvier?

Mais si la paléontologie négative a commis des bévues célèbres, que n'a pas rêvé celle qui affirme avec excès? Au temps où les fossiles étaient attribués à l'action du déluge mosaïque, un squelette trouvé dans les schistes calcaires d'Œningen, fut étiqueté, par Scheuchzer, *homo diluvii testis*. A cent ans de distance, la paléontologie française reconnaît, dans le même échantillon, les ossements d'un reptile colossal, dont nous avons déjà parlé. Un jour, sur les côtes de la Guadeloupe, on lève au milieu d'un dépôt calcaire des restes humains pétrifiés, et l'on crie à la découverte de l'homme fossile; mais tandis que l'homme fossile doit remonter au monde primitif, il fut démontré que ces membres fossilisés dataient à peine de trois cents ans. En un mot, il y eut un temps où la paléontologie ne voyait que des jeux de la nature, dans les lapidifications de la création; et aujourd'hui, par une réaction extrême, elle prend souvent pour des lapidifications ce qui n'est que jeu de la nature. Par exemple, comme nos ancêtres de l'âge de la pierre seraient embarrassés pour

reconnaître sous nos vitrines bien des ustensiles de toilette et de cuisine dont nous gratifions leur civilisation! C'est ainsi qu'en matière de raisonnement, les extrêmes sont des pôles aimantés qui attirent l'esprit humain, quand la raison ne l'enchaîne pas au milieu.

N'allons pas néanmoins jusqu'à ébranler la vraie autorité de la paléontologie. Il est certain que tous les fossiles ne peuvent être ramenés à une formation diluviale du temps de Noé. Ils gisent à des profondeurs où une inondation si courte n'a pu produire de tels effets ; on les trouve, parfois, à des centaines de pieds au-dessous du niveau de la mer. Ils ne sont pas mêlés les uns avec les autres, comme il serait arrivé, s'ils eussent été charriés et déposés par un même déluge. Ils sont disposés par couches distinctes, renfermant , l'une des plantes et des animaux marins, l'autre des plantes et des animaux terrestres. Enfin, ils sont enfouis dans des terrains qui, n'étant pas de même composition, ne sauraient être de la même époque, et qui doivent s'être lentement superposés. Voilà des données certaines, dont il ne faut ni méconnaître ni exagérer la portée.

Convenons encore que la paléontologie est un complément de la géologie, car elle lui fournit le seul chronomètre capable de servir à mesurer les âges de la terre. De même que le télescope recule, pour nous, les distances dans l'espace, la science des fossiles nous ouvre des perspectives sur l'immensité du passé. La paléontologie est aussi l'auxiliaire et presque une branche de l'histoire naturelle, car elle ajoute à la faune et à la flore de nos jours celles de l'ancien monde, et elle étudie les formes innombrables de la vie dans ses manifestations ascensionnelles, depuis les familles éteintes jusqu'aux merveilles zoologiques et botaniques de nos jours. Enfin, la paléon-

tologie jette elle-même quelques clartés sur les conditions physiques de notre globe, dans l'époque préhistorique, car il y a solidarité, à tout moment donné, entre les caractères des êtres organiques et la composition chimique de l'air et de l'eau, la nature de la température et des climats, la profondeur des mers et des lacs; en telle sorte, que les fossiles représentent le thermomètre de ces temps géologiques, par rapport auxquels la durée d'un peuple est à peine une seconde de leur incommensurable antiquité (1).

Donc, nous ne dénions pas à la paléontologie sa véritable importance. Le jour où, examinant les gisements sédimentaires, et les caractérisant par les matières qui les composent et par les fossiles qu'ils renferment, elle a dressé, du même coup, l'arbre généalogique de la terre, des animaux, des végétaux et des lois physiques d'un monde disparu ; ce jour-là, elle a produit dans les ténèbres du sol et du passé un véritable *fiat lux*. Mais elle ne doit pas oublier ses ignorances au milieu de l'ivresse de ses conquêtes. Aussi, ce serait une grande imprudence à nous de vouloir faire de la paléontologie une pièce confirmative de la Bible. Si elle étaye la Bible aujourd'hui, elle pourrait bien la contredire demain ! Et, qui nous garantira, dit avec raison Queinstet, que le vingtième siècle ne rira pas de notre science, comme nous faisons de celle de nos devanciers ! Contentons-nous donc de prouver que la paléontologie n'est nullement en opposition avec l'enseignement révélé; et n'allons pas compromettre la révélation elle-même, dans les fluctuations du progrès scientifique. Au reste, ce résultat suffit pour maintenir l'empire

(1) D'Archiac, *ibid.*

et la dignité de la foi, et pour lui assurer les respects de la science qui se respecte (1).

D'ailleurs, avant d'aborder cette thèse purement défensive, il est utile de contrôler la force probante de la paléontologie. Entre les terrains primitifs qui ne contiennent pas de fossiles, parce qu'alors la vie n'avait point encore commencé sur la terre, et les terrains supérieurs qui n'en contiennent plus, il y a de nombreux étages nommés tantôt couches, tantôt roches sédimentaires, qui sont le domaine exclusif de la fossilisation. Ce domaine s'étend depuis le granit qui sert d'enveloppe au feu central, jusqu'au sol de l'époque quaternaire, et se compose au moins d'une vingtaine de sédiments divers, où gisent autant de générations animales et végétales. Si ces vingt couches étaient partout régulièrement superposées comme les feuillets d'un livre, il n'y aurait qu'à les soulever, de même qu'on tourne des pages, pour lire avec certitude l'âge relatif de chaque formation fossilifère. Mais les feuillets de ce livre ne subsistent ensemble nulle part : souvent ils sont dispersés, quelquefois ils sont mutilés, d'autrefois ils sont mêlés comme un volume à pagination intervertie, et de là, nécessité pour le paléontogiste de faire des intercalations et des collationnements qui mettent de la suite dans les fragments sans liaison. Or, ce qui prouve combien ce travail est hypothétique, c'est que vingt savants recomposent le livre d'après une mise en pages différente. Aussi, tandis que quelques assertions de cette science sont irrécusables, bien d'autres varient à l'infini. C'est en vain, cependant, que trente paléontologies dissemblables ont la prétention de constituer une autorité collective contre

(1) *Epochen der Natur.*

la religion, si elles ne s'accordent pas, même dans leurs assertions opposées à la religion.

Eh bien, tel est l'état de la question : aussi peut-on hardiment l'affirmer, les découvertes de la paléontologie étant dépouillées de tout prestige imaginatif, ne contredisent en rien la foi, 1° parce qu'elles offrent un fort petit nombre de vraies certitudes; 2° parce qu'il est possible d'en placer les faits, soit *avant*, soit *après*, soit *pendant* la semaine de l'hexaméron.

I

Nous ne ferons pas ici un plan colorié, représentant la coupe idéale de l'écorce solide de la terre, avec accompagnement de désignations techniques. Nous voulons dégager la question apologétique de ses accessoires. La vérité la plus certaine, qui ressort des études paléontologiques, est dans cette réflexion de Lyell : « Les preuves recueillies jusqu'ici pour démontrer l'harmonie complète entre les sphères animales et végétales actuelles et celles qui sont éteintes, ne nous permettent pas de douter que l'ordre et la beauté que nous admirons dans la création vivante n'aient également caractérisé le monde organisé dans les périodes les plus reculées du passé. » Mais, en dehors de ce sentiment admiratif, le grand géologue anglais est obligé d'en convenir : « Pendant que nous agrandissons notre connaissance de l'inépuisable variété qui se déroule dans la nature vivante, et que nous révérons la sagesse et la puissance infinie qui se manifestent, il faut reconnaître que nous voyons à

peine les derniers anneaux d'une chaîne de créations dont nous ne pouvons évaluer ni le nombre ni la durée (1). » En effet, si la paléontologie a résolu quelques problèmes de *géologie,* d'*histoire naturelle* et de *chronologie,* elle en soulève encore davantage.

Sans doute, on n'a point de peine à comprendre que les strates de la croûte terrestre aient été lentement déposés par les eaux, quand on se rappelle que le Gange et le Missisipi charrient chaque année mille millions de pieds cubes de substances solides tenues en dissolution dans leurs flots. Sans doute, les couches inférieures de ces dépôts doivent être regardées comme plus anciennes, et les couches supérieures comme plus récentes. Sans doute, chacune de ces couches renferme des fossiles particuliers, qui ne se trouvent ordinairement ni dans les formations précédentes, ni dans les suivantes, et qui, pour cette raison, ont été appelées caractéristiques. Sans doute, les animaux et les végétaux ensevelis dans ces couches, doivent avoir préexisté à ces couches elles-mêmes, puisqu'elles leur ont servi d'ossuaire ; sans doute, enfin, cette succession d'inondations et de pétrifications suppose un long travail de la nature et de gigantesques enfantements ; mais, entre ces points lumineux, quelles lacunes, quels abîmes impénétrables !

Les sédiments fossilifères se sont-ils formés lentement, comme les couches de vase et de sable, ou brusquement, par suite d'une série de cataclysmes ? Les quiétistes et les convulsionnistes en disputeront longtemps. La géologie n'en saura probablement jamais rien, et, tant qu'elle ne le saura pas, toutes les supputations à propos de la naissance et de

(1) *Elements of Geology.*

l'histoire souterraine de notre globe seront posées sur des pointes d'épingle.

A d'autres points de vue, que représentent les animaux et végétaux fossiles, aujourd'hui connus, par rapport à la faune et à la flore entières du monde primitif? Quels furent les organismes des périodes paléontologiques qui ont entièrement disparu, parce qu'ils ne purent être fossilisés, comme par exemple, les volatiles qui, en tombant sur le sol, étaient putréfiés par l'air avant d'être enveloppés par la terre, ou bien encore les champignons, les acalèphes, etc., dont les parties molles se dérobaient par une dissolution prompte à l'action lente de la pétrification? La vie organisée s'est-elle renouvelée complètement sur la terre à plusieurs reprises, ou bien quelques espèces se sont-elles conservées d'une époque à l'autre, de telle façon que le fil biologique n'ait jamais été rompu? Enfin les espèces actuelles descendent-elles de l'ère paléozologique, ou furent-elles l'objet d'une création spéciale? Autant de doutes qui réduiront longtemps à la réserve les naturalistes qui tiennent à ne point parler pour se démentir?

Autrefois, on regardait comme certain qu'il ne se rencontre de fossiles que dans la formation houillère, naguère on a cru en voir dans la formation devonienne qui est plus ancienne. Avant 1844, les reptiles passaient pour n'avoir point existé avant l'époque permienne. Dix ans après on en trouva dans l'époque carbonifère et même au-dessous. En 1848, on n'avait encore découvert les débris organiques des quadrupèdes à sang chaud que dans la période tertiaire, correspondant presque à la surface du sol actuel. Depuis, on a fait les mêmes trouvailles dans le Jura, dans le trias et dans les formations silluriennes, qui sont presque les plus anciennes. Enfin, il y a quelques

années, on a levé un zoophite, au Canada, des couches dites azoïques, où l'on ne croyait pas que la vie eût été possible. Ce qui fait dire à Lyell, retournant la pensée de Quenstedt, que la seconde moitié de ce siècle ne fait guère que corriger les opinions scientifiques de la première. Au moins, la science devrait bien achever de se former elle-même, avant de chercher à réformer la religion. Mais ce sont peut-être ces revirements même de la paléontologie qui lui donnent tant d'empire sur l'imagination, quand elle cause tant de mécomptes à la raison. Sans doute, on ne peut lui dire : vous promettez beaucoup, vous tenez davantage; mais si elle tient peu pour le moment, elle promet tant pour l'avenir ! et la crédulité publique lui prête sur parole.

Toutefois, les incertitudes de la paléontologie dans ses rapports avec la géologie, la zoologie et la botanique ne sont rien en comparaison de ses audaces et de ses tâtonnements chronologiques. De combien de siècles se compose l'ère antè-historique ? Sans doute, la science des fossiles a prouvé à l'opinion contraire que ces siècles sont plus nombreux qu'on ne pensait; mais comme elle aurait bien fait de ne pas s'essayer à les compter! Depuis la première formation des terrains houillers, jusqu'à l'époque tertiaire, Arago évalue la durée du travail géogonique à 313, 600 ans; Bischof, dans un premier calcul, à 1,300,000 ans ; dans un second à neuf millions d'années. Quenstedt se livre aux inductions suivantes : Si les couches carbonifères de Saarbrüch, qui n'ont pas moins de 400 pieds, se sont formées d'amas de substances végétales, il a fallu, pour les constituer, une montagne de bois de 400 pieds de hauteur. Or, comme nos forêts mettent un siècle pour faire une couche de bois de deux pouces, cette masse végétale a dû em-

ployer au moins 1,500,000 ans pour croître, et plus encore pour se carboniser. Enfin, d'autres ont trouvé des termes de comparaison ingénieux, pour étayer cette vertigineuse antiquité de la terre. Hérodote, disent-ils, apprit des prêtres égyptiens qu'au dessous de Memphis, le limon du Nil augmentait à peine d'une aune tous les cent ans. Les observateurs récents ont dit de trois ou quatre pouces. Or, le lit de la houille et du schiste argileux appartenant aux précipitations les plus déliées, il s'en suit que leur formation suppose le concours d'un nombre de siècles incalculable.

Si la science stratigraphique s'en tenait à cet enseignement, on pourrait lui refuser son adhésion, mais on saurait, du moins, ce qu'elle pense. Le sait-elle bien? On serait en droit de le révoquer en doute, quand on la voit démolir d'une main tout l'échafaudage chronologique qu'elle édifiait naguère de l'autre.

Voici, en effet, d'autres notabilités scientifiques qui nous donnent la contre-partie des estimations précédentes, affirmant que « la géognosie contemporaine a ignominieusement présenté des hypothèses pour des faits, et des rêveries pour des résultats légitimement déduits (1). »

Et d'abord, c'est Vogt, qui nous dit qu'en demandant des millions d'années pour les formations houillères on ne tombe point dans l'exagération, mais que, cependant, les calculs fondés sur nos phénomènes climatériques ont une base défectueuse, car, avec la végétation luxuriante de la période de transition, la carbonisation était plus rapide, grâce à l'acide carbonique dont l'air était alors saturé (2). »

(1) Haffner, *Du moderne matérialisme*, p. 30.
(2) *Lehrb. der geol.* t. II, p. 311.

Ensuite Göppert s'avance pour déposer à son tour : « Personne, écrit-il, ne peut estimer, même approximativement, dans quel espace de temps s'est accomplie la transformation des dépôts carbonisés. J'ai vu des végétaux, après avoir passé deux ans dans l'eau presque bouillante, changés en lignite brun, et un drap exposé pendant six ans à des vapeurs d'eau se convertir en charbon noir et brillant. Je rappelle ces faits acquis à la science en faveur de ceux qui aiment à enfler les chiffres géologiques, se plaisant à parler de millions et de billions d'années (1). » C'est qu'en effet, il est impossible, dit encore un savant, peu suspect de partialité biblique, de préciser le temps nécessaire pour déposer un sédiment d'une épaisseur quelconque, beaucoup de circonstances pouvant influer, soit pour ralentir, soit pour activer la précipitation. Enfin, pour ce qui concerne les lits de charbon, et d'autres couches fossilifères, ajoutent Veith et Bosizio, la longueur de leur formation dépend du système adopté pour en rendre compte.

Selon les uns, le niveau du terrain se serait d'abord affaissé et la végétation aurait été recouverte par la mer d'une couche limoneuse, puis le sol se serait relevé et couronné de nouvelles forêts pour être encore abaissé et dévasté en attendant une troisième fécondation ; et la répétition des mêmes phénomènes, pendant un nombre infini d'années, expliquerait l'alternance des couches de charbon et de sable qui constituent le groupe houiller. En voilà pour les partisans de l'ancienneté illimitée du globe.

Mais, selon quelques autres, les lits de charbon se sont

(1) Wagner. *Gesch. der Urwelt*,. t. II. p. 561.

formés à la manière des tourbières, et puisque aujourd'hui une tourbière peut, en quarante ou cinquante ans, amasser un dépôt carbonifère d'une toise d'épaisseur, n'est-il pas permis de penser que la grandiose végétation et les planturaux marécages du terrain de transition opérèrent le même résultat dans beaucoup moins de temps? Quant aux couches intermédiaires de calcaire qui ont quelquefois jusqu'à mille pieds de profondeur, si l'on suppose qu'elles se sont formées lentement, comme les dépôts de sable charriés par la pluie dans nos jardins, il faudrait trente mille ans pour une alluvion de trente mille pieds; mais si l'on se représente des irruptions soudaines de la mer, et des éboulements considérables de montagnes, tels que la nature tourmentée du monde primitif autorise à les admettre, il faut peu d'années pour les plus grands entassements. En voilà pour ceux qui ne croient pas aux éternités géologiques!

Il est donc vrai que la paléontologie excelle « à créer des mondes que le talisman des *mille et une nuits* n'eût jamais osé évoquer (1). » Libre à d'autres de l'en féliciter, c'est pour nous le sujet d'une profonde tristesse. Nous, en effet, qui cherchons la vérité dans la science, non la poésie, nous sommes déçus du petit nombre de certitudes qu'elle nous donne à embrasser, et, sans nous poser en sceptique vis-à-vis d'elle, je trouve à cette fine ironie d'Elie Bertrand, écrite en 1763, un à-propos qu'il me tarde de voir cesser : « Il y a bien des choses, dans la science, qui ne servent qu'en conversation ou pour satisfaire la curiosité; tels sont les fossiles; ils constituent le luxe de notre science, et aujourd'hui, le luxe s'introduit partout. Cependant il

(1) Quinet, *Nouvelle Genèse*.

ne faut pas être trop sévère, afin de ne pas rebuter des gens qui ont de l'argent et des loisirs, et qui ne feraient pas de collections, si, parmi les objets qui les composent, il n'y avait pas des curiosités amusantes (1). »

Depuis cent ans, je le sais, la paléontologie ne mérite plus toute cette épigramme, et la preuve en est dans les objections avec lesquelles nous sommes obligés de compter. En effet, qu'il y ait des choses problématiques dans mon vaste domaine, peut nous dire cette science, j'en conviens; mais au moins est-il certain que si je fais parfois le monde trop vieux, vous l'aviez fait trop jeune, et que vous êtes fort embarrassés pour établir la concordance de vos tables chronologiques avec les miennes. Nous avons déjà répondu implicitement à cette attaque, mais le sujet vaut la peine d'être traité *ex professo*.

II

Ce n'est point sous l'inspiration d'une exégèse nouvelle, mais c'est d'après l'antique doctrine de saint Augustin et de saint Thomas que nous disons : la narration biblique et l'histoire paléontologique des plantes et des animaux ne peuvent ni se compléter, ni se contredire. Elles sont indépendantes l'une de l'autre, car les révolutions biologiques dont les fossiles rendent témoignage, peuvent être placées, sans aucune violence pour le texte sacré comme pour la vérité scientifique, soit après, soit avant, soit pendant la semaine génésiaque.

(1) *Dict. orvet.*, Discours prél.

Après l'hexaméron, sans la moindre difficulté : Keil, Veiths, Bosizio, Etienne Kutorgo et le comte Franz de Marenzi optent pour cette opinion. D'après leur explication, il ne s'est écoulé que six jours proprement dits depuis le premier acte du Créateur, jusqu'à la naissance de l'homme. Toutes les espèces typiques de végétaux ont été suscitées le troisième jour, toutes les espèces d'animaux, le cinquième et le sixième ; il faut donc rapporter les fossiles et les strates fossilifères à des événements survenus depuis la chute du premier homme. Le déluge a été une de ces révolutions, et si Moïse ne mentionne pas les autres, c'est parce qu'elles n'eurent pas le caractère d'un châtiment prédit, et qu'elles n'intéressaient nullement le but moral poursuivi par l'historien sacré. Ce que les naturalistes disent des faunes et des flores anté-historiques, est purement imaginaire; il n'y a qu'une faune et une flore, celles de l'hexaméron, et il est facile de faire entrer tous les fossiles dans les classifications d'animaux et de végétaux encore vivants.

Sans doute, il y a beaucoup d'espèces éteintes, et beaucoup d'autres actuellement existantes ne se sont pas mêlées à celles-là dans les sédiments qui les conservent; mais entre les unes et les autres, l'avenir montrera le lien généalogique. Par conséquent, si l'on n'a pas trouvé l'homme fossile, on doit le trouver un jour. Cette découverte, loin de créer des difficultés à l'exégèse biblique, la justifiera. Quand l'intérieur de l'Asie, résidence primitive de l'homme sera soigneusement fouillé, nul doute que des pétrifications humaines ne viennent confirmer ces pressentiments. Il y a trente ans, Cuvier niait l'existence de singes fossiles, on en a trouvé depuis dans les terrains tertiaires. Qui sait si des ossements humains n'apparaîtront pas un jour, même dans des formations antérieures? et si, par là, il ne sera

point démontré que les périodes paléontologiques se sont accomplies à une époque où toute la création était achevée (1).

Sous le rapport exégétique, cette opinion ne saurait être incriminée; sous le rapport scientifique, est-elle dénuée de toute probabilité? Je n'oserais le dire, car il y a beaucoup d'arbitraire dans les arguments qu'on lui oppose. Cependant il n'est pas aisé d'expliquer que toutes les couches fossilifères se soient déposées depuis la création de l'homme. D'après l'évaluation la plus reçue, le temps compris entre Adam et le déluge, ne représentant qu'une durée de deux ou trois mille ans, ne semble pas suffisant pour la formation de tous les sédiments paléontologiques. Des lits houillers de 180 pieds d'épaisseur, en particulier, comme il en existe près de Zittau, et, séparés, alternativement, par des gisements de schiste et de sable, nécessitent un amas prolongé de végétaux carbonifères et de substances minérales, lequel paraît inconciliable avec la chronologie biblique. Enfin, la série entière des terrains stratifiés, dont quelques-uns ont jusqu'à 1,200 pieds d'épaisseur, demande encore plus de temps; et il est difficile d'imaginer que les âges historiques aient pu les produire.

Néanmoins, tant que la cause et l'intensité des révolutions terrestres demeureront inconnues, leurs effets seront problématiques. Ces effets varieront selon la variété des causes explicatives qu'on leur assignera. A un quiétiste, il faut des millions de siècles pour faire passer l'univers de la période chaotique à l'état présent; à un convulsionniste, il suffit de quelques catastrophes échelonnées, et formant leurs agglomérations avec le développement rapide des

(1) Voy. les auteurs cités.

delta, des dunes, des calcaires concrétionnés, etc... Mais, en vertu de quel droit les premiers excommunieraient-ils les seconds de l'orthodoxie scientifique? Nous ne le comprenons pas. Aussi, sans nous attacher outre mesure à cette première conciliation de la Bible avec la science des fossiles, nous croyons pouvoir revendiquer en sa faveur le respect même de ceux qui lui refusent leur adhésion.

D'ailleurs, si l'on ne veut pas ajourner les périodes paléontologiques après l'œuvre des six jours, pourquoi ne les fixerait-on pas avant? Thomas Chalmers, Butkland, Kurtz, André Wagner, Schubert, Raumer, et bon nombre d'autres savants représentent cette opinion, avec grande variété de nuances dans l'exposition et dans les détails interprétatifs.

Selon cette hypothèse, déjà indiquée sommairement, entre le premier acte créateur et le premier acte de la création hexamérique ainsi exprimée : *Fiat lux*, il s'est écoulé un laps de siècles considérable. Bien avant la grande semaine génésiaque, la terre existait et avait été habitée par des êtres organiques. Ce monde de végétaux et d'animaux, antérieur au nôtre, fut anéanti par une catastrophe dont les effets sont décrits en ces mots : *La terre était inerte et vide, et les ténèbres couvraient les profondeurs de l'abîme*. Ainsi, tout ce que la paléontologie nous enseigne, touchant les vicissitudes des organismes fossiles, doit s'entendre d'une création qui précéda l'hexaméron. Maintenant cette création, fût-elle la première, la nôtre sera-t-elle la dernière accomplie sur le sol que nous foulons? Immense *postulatum* dont Dieu s'est réservé le secret.

Ceux qui adhèrent à cette théorie n'ont rien à démêler avec la science qui nous occupe. De leur côté, les paléon-

tologistes peuvent enseigner que, dans le monde qui précéda celui-ci, la vie animale et végétale commença sous les formes les plus rudimentaires; que les organismes se perfectionnèrent en se multipliant; enfin que ces faunes et ces flores primitives ont disparu par des catastrophes soudaines ou par une lente extinction. Ce n'est qu'au point où se termine l'histoire paléontologique que s'ouvre l'histoire biblique. Par conséquent, entre elles, point de froissement possible, puisqu'il n'existe pas de contact; la première est aux savants, la seconde aux théologiens. L'empire de la première s'étend dans la stratigraphie du globe, des terrains primitifs aux sédiments crétacés ; la seconde de l'époque tertiaire au sol pliocéne, théâtre de la création actuelle.

Sans doute, la détermination des limites entre ces deux puissances sera parfois difficile à régler en fait, mais, en droit, les limites sont fixées; et puisque ce n'est pas l'ancien, mais le nouvel arrangement de la terre que la Bible décrit, que l'esprit humain n'aille pas confondre ce que la puissance divine a distingué. Au reste, cette explication, comme la précédente, laisse intacte l'interprétation de la semaine hexamérique au sens littéral ; et, que le champ de la paléontologie soit postérieur ou antérieur aux faits de la genèse biblique, les six jours n'en restent pas moins des périodes de vingt-quatre heures ; ce qui dispense le texte sacré de s'élargir, pour donner place aux nouveautés scientifiques par des transactions.

Maintenant, pourquoi Moïse n'a-t-il rien dit des animaux et des végétaux fossiles ? Par la même raison qu'il n'a point parlé des mondes et des événements étrangers à la chronique de l'humanité actuelle ; c'est-à-dire, parce qu'il n'a fait que l'histoire du cycle particulier dont il était constitué l'historien. Par quelle lumière cet univers

des siècles paléontologiques a-t-il pu être éclairé, tandis que le *fiat lux* de la genèse n'était pas encore prononcé ? Nous avons déjà répondu : ou par d'autres astres ou par la lumière des astres actuels qui brillaient, avant que l'ère du chaos ne les eût dérobés à la terre. Voilà donc une immense latitude laissée aux études scientifico-naturelles ! Que la paléontologie explique son monde à elle, la Bible rendra toujours raison du sien. Est-il possible d'imaginer une source plus féconde de tolérances réciproques ?

C'est là ce qui fut appelé l'hypothèse de *restitution,* pour insinuer que la création actuelle n'était, en quelque sorte, que la restauration d'anciennes ruines, de même que la rédemption est, au moral, une réparation de la création actuelle. Maintenant, quand le Créateur reprit sa tâche, après son repos de la période chaotique, inventa-t-il de nouveaux types zoologiques ou exhuma-t-il des espèces anéanties ? Se corrigea-t-il en quelque sorte lui-même, comme un artiste qui se perfectionne, ou bien fut-il son propre continuateur ? Enfin se contenta-t-il de détruire la vie organique dans l'Orient, de telle façon qu'Adam n'ait été que le père d'une tribu, ou bien renouvela-t-il simultanément toutes les générations ? Il n'est rien de si étrange qui n'ait été rêvé par un cerveau humain ; nous, qui n'avons pas mission de satisfaire les curiosités puériles, contentons-nous d'affirmer que la paléontologie est désarmée contre la foi, dès l'instant que la foi ne lui permet plus de mettre le pied chez elle, en la reléguant dans l'espace compris entre le premier et le troisième verset de l'hexaméron.

Cependant, il est une théorie dite *concordiste,* qui place tous les phénomènes de fossilisation dans la semaine génésiaque, en faisant des six périodes de celle-ci des jours-

époques, non des jours astronomiques. C'est un terrain peut-être plus large et plus sûr offert à la transaction. Selon cette solution, il ne faut pas croire qu'en séparant, au troisième jour, le continent de la mer, Dieu ait irrévocablement fixé leurs limites respectives ; non, ce jour-là la terre cessa d'être entièrement couverte par les mers et *l'aride* parut, en telle façon que la terre et l'eau furent deux régions distinctes. Mais ce travail ne signifie nullement que la croûte marine ne sera plus soulevée par des renflements de montagnes, ni que la croûte terrestre ne sera plus envahie par des inondations. Or, une telle donnée étant admise, écrit Delitzsch, depuis le troisième jour jusqu'à la création de l'homme, se trouve une longue époque, pendant laquelle la surface de la terre a pu se former avec ses couches fossilifères, et rien n'empêche d'admettre que, durant cette formation, il soit survenu des catastrophes qui détruisirent les végétaux du troisième jour, et les animaux du cinquième et du sixième, et qui engloutirent des générations entières (1). »

Je conviens qu'il ressort du récit de Moïse que les végétaux et les animaux de l'hexaméron sont les ancêtres de la flore et de la faune actuelles ; mais quand bien même Dieu aurait répété, en dehors de cette semaine initiale, son acte créateur plusieurs fois, à la suite des révolutions terrestres qui ensevelirent une partie des créations précédentes, il est toujours certain que le monde animal et végétal actuel descend de celui que Dieu a suscité, et il reste incontestable que la production de ce monde fut l'œuvre caractéristique du troisième, du cinquième et du sixième jour ; il n'en faut pas davantage pour mettre hors de

(1) *Commentar über die Genesir.*

cause la vérité dogmatique et l'exactitude historique de la Bible.

Après cela, il est facile de combiner les époques de la géologie avec les périodes de la genèse. Au reste, celle-ci ne s'occupant du peuplement et de l'ornementation de la terre que dans leurs rapports avec les exigences de la révélation, abandonne largement la parole aux sciences naturelles sur ce point. En rapprochant les faits de la narration mosaïque et les résultats de l'investigation paléontologique, on arrive à une histoire des êtres organisés selon l'ordre suivant :

Dieu créa la terre dans l'état chaotique. Son premier travail sur cette masse informe fut l'évocation de la lumière; le second, la séparation des eaux inférieures d'avec les eaux supérieures et l'établissement du firmament ; le troisième, sur le terrain primitif fécondé, soit par la chaleur centrale, soit par la lumière des astres encore invisibles en eux-mêmes, première germination végétale ; le quatrième, apparition des astres dans leur foyer, et non plus seulement dans leur clarté réfléchie. Le cinquième, au milieu d'une végétation terrestre et marine subsistant selon les conditions sidérales et climatériques de cette période, création des animaux, des animaux aquatiques d'abord, car la Bible comme la science nous montre la vie commençant dans les eaux ; puis des animaux volatiles. Enfin le sixième, production des animaux terrestres. Voilà le plan de l'œuvre divine, tel qu'il est retracé dans les pages de la Bible et dans les assises de la nature.

Quelquefois, il faut en convenir, on a trouvé des fossiles d'animaux au-dessous des premières pétrifications végétales, mais Burmeister a répondu à cette anomalie : « La vie animale suppose nécessairement l'existence de la vie

végétale ; il est vrai que beaucoup d'animaux se nourrissent de la chair d'autres animaux ; mais, enfin, il faut en venir à des animaux qui se nourrissent de végétaux. D'où il suit, qu'à l'époque primitive, aucun organisme animal ne peut avoir vécu avant l'existence des organismes végétaux, quoique l'on puisse admettre que leur formation se soit suivie de bien près (1). »

Donc si, en de rares endroits, la terre présente des gisements disposés contrairement à cette loi, c'est que les bouleversements du globe ont replié les feuilles du livre dont nous avons si souvent parlé, et glissé la seconde page sous la première. On pourrait dire encore que, si les débris de l'œuvre du cinquième jour se trouvent parfois en des couches plus profondes que les restes de celle du troisième, ce n'est point parce que celle-là a précédé celle-ci, mais parce que Dieu a continué et développé peut-être son travail du troisième jour, même en accomplissant celui du cinquième. Sur ce fonds exégétique, une grande carrière est ouverte aux interprétations. Libre à la paléontologie de mesurer les époques génésiaques sur les époques géologiques, de placer un tableau de ses divers terrains sédimentaires en face du premier chapitre de l'hexaméron, et de faire monter les couches des premiers jusqu'à telle hauteur du second ; enfin, de chiffrer la chronologie de la création de manière à séparer chaque ouvrage de Dieu, comme chaque verset de la narration sacrée, par des millions de siècles, la Bible n'en réclame pas, gardant pour elle l'éternelle gloire d'un récit que la science ne peut ébranler, et laissant à la science la responsabilité de tous les commentaires indignes de la gravité de ce récit.

(1) *Gesch. der schopfgun*, p. 313.

Au reste, consignons à la fin cette solution péremptoire par où nous aurions dû peut-être commencer. Il est une interprétation des six jours surnommée idéale, en vertu de laquelle la narration génésiaque n'aurait qu'une importance dogmatique, dont nous avons fixé la limite, et n'imposerait aucune opinion chronologique, ni sur la durée, ni sur l'ordre sériel des créations. Ainsi, les créations hexamériques seraient des faits certains ; la détermination de leur succession serait pur objet de spéculation scientifique. Dieu opère ses œuvres et l'homme les classe ; mais Dieu lui-même travaille sans compter ni les jours ni les siècles, parce que les jours et les siècles ne comptent pas eux-mêmes par rapport à son éternité. La paléontologie pourra donc s'exercer, sans entraves, du plus bas au plus haut de l'écorce terrestre : quand la foi a chanté *son Credo* au divin Créateur sur les plages de la terre, elle a hâte de reprendre son vol, et elle s'élance vers l'armée innombrable des autres mondes, au lieu de s'enfermer dans les catacombes de celui-ci.

Je sais bien que, même en réfutant les objections de la science, on ne peut répondre à toutes ses questions ; mais elle n'a pas le droit de s'en prévaloir ! Il nous serait si facile de lui renvoyer cette fin de non-recevoir. Donc, qu'elle ne nous demande pas pourquoi il y eut des organismes pétrifiés et des créations détruites, avant que l'homme pût en jouir. Dieu se donna-t-il des spectateurs dignes de la beauté de son œuvre durant les premiers déploiements de sa puissance créatrice ? Je l'ignore ; quoi qu'il en soit, accordons à sa sagesse l'honneur des présomptions favorables. Quand il y a, dans les événements historiques, des heures d'obscurité où la Providence s'éclipse, et des orages pendant lesquels le suprême Ordon-

nateur semble sommeiller, on reconnaît toujours dans l'ensemble la direction divine, qui se cache dans certains détails. Il suffirait de connaître toute la philosophie de l'histoire pour résoudre tous les problèmes historiques; il en est de même des faits qui se rapportent à la chronique des roches stratifiées, il faudrait en voir la chaîne d'un bout à l'autre pour les bien apprécier; la géologie et la paléontologie, qui semblent accuser Dieu par certains de leurs fragments, sont une sublime justification de Dieu dans l'unité harmonieuse de leur plan. Les hommes de génie qui graviront ce faîte scientifique seront des adorateurs ravis.

Il n'est pas étonnant, dit Agassiz, que les intentions du Créateur dans le cosmos primitif nous soient inconnues, quand nous ne comprenons pas même le pourquoi de ce que nous voyons. A quoi bon toute la magnificence de la végétation tropicale, et la variété de ces animaux errants dans les forêts vierges, lesquels vivent et meurent avant que l'œil humain les ait admirés? A quoi bon ces innombrables étoiles inaperçues de notre race avant l'invention du télescope, sans compter celles qui le sont encore et le seront toujours, même après cette invention? A quoi bon ces générations microscopiques qui produisent des millions d'habitants dans un cube d'eau de quelques centimètres, et dans un seul fossé plus d'infusoires qu'il n'y a d'être humains dans toute l'Europe? Immense population que nos ancêtres ne connaissaient pas, et que si peu de contemporains se donnent la satisfaction de regarder? Répondez à ces questions, et alors je vous dirai à quoi ont servi la faune et la flore qui sortent aujourd'hui du sein de la terre en débris pétrifiés? De même que les feuilles tombent des arbres et que des multitudes de fleurs et de fruits périssent avant la maturité, ayant rempli

cependant un but providentiel, de même naquirent et moururent de nombreuses générations végétales et animales dont Dieu surveille la destinée, mais auxquelles il ne donne point de spectateurs connus de nous. Inconséquence de l'homme ! Tantôt il ne se reconnaît pas assez de grandeur pour que le monde ait été créé en sa faveur, tantôt il se révolte contre les beautés du monde quand elles ne lui sont pas destinées !

Encore une fois, mieux l'homme pénétrera le plan général du Créateur, mieux il en comprendra la sage économie. Si le jour de nos formations houillères, un libre penseur s'était trouvé là, il aurait demandé à Dieu pourquoi il enfouissait une si splendide végétation dans des abîmes fangeux ? Dieu aurait pu lui répondre : afin de constituer des réservoirs d'où votre postérité tirera de la chaleur pour ses hivers, de la vapeur pour ses voyages, un moteur pour ses machines et un des agents les plus puissants de sa civilisation. Et qui osera reprocher à Dieu d'avoir fait servir d'innombrables infusoires à la formation des lissoirs et des opales ; d'avoir composé avec des coquillages de rivières et des conchyliens de mer les marbres de nos temples et de nos palais ; enfin, avec diverses espèces de polypes, la chaux qui sert à nos constructions ? Le Maître des choses ne montre peut-être jamais mieux sa souveraineté qu'en faisant sortir ainsi l'utile de l'inutile, le neuf et l'impérissable des dépouilles de la mort !

CHAPITRE XII.

La foi & l'anthropologie transformiste, ou l'origine de l'homme.

La science des fossiles complète celle des espèces ensevelies dans les couches fossilifères, et, partant, l'histoire zoologique des premiers jours. Mais, à une époque postérieure aux périodes paléontologiques, fut créé un être dont les restes fossiles sont rares, s'ils existent; qui est arrivé le dernier par ordre de date ici-bas, parce qu'il était le premier par ordre de dignité, et à qui tout le reste de l'œuvre divine était subordonné, ainsi que le palais à celui qui doit l'habiter. Je veux parler de l'homme. Comme il est le principal ouvrage de la toute-puissance créatrice, aucun autre n'a été plus contesté à Dieu par la science négative. Mais Dieu revendique son chef-d'œuvre avec des accents contre lesquels aucune chicane ne prévaudra. Le sixième jour étant venu, et Dieu ayant suscité les animaux terrestres selon leur espèce, dit : *Faisons l'homme à notre image et ressemblance, qu'il commande aux poissons de la mer, aux oiseaux du ciel et à toute la terre.* Et quand l'homme fut entré en possession de ce vaste royau-

me, alors seulement *les cieux, la terre et leur ornementation furent accomplis* (1).

Contre ce dogme placé au couronnement de la création, comme un sublime trait d'union entre la création et le Créateur, la science a élevé quatre antagonismes procédant de l'*origine*, de la *constitution*, de l'*unité*, et de l'*antiquité de l'humanité*.

Le premier tire ses conséquences de la théorie de Lamark et de Darwin sur la transformation des espèces. Un proto-organisme lui étant donné, il en fait sortir tous les animaux, par le développement continu de la sélection naturelle. « D'après ce système, dit Charles Vogt, l'homme n'est plus une créature séparée, il émane du groupe des mammifères les plus rapprochés de lui par l'organisation, des singes; et le Créateur personnel, avec son intervention alternative dans les changements progressifs de la création organique, et en particulier dans la production de notre espèce, est congédié. »

Le second de ces antagonismes consiste à faire de l'homme un animal, non-seulement dans sa naissance, mais encore dans sa constitution, par conséquent, à établir sa parenté étroite avec le gorille, le chimpanzé et autres ascendants, au double point de vue de la structure anatomique et des ressemblances morales, et de justifier par là cette conclusion, qu'il ne fut, ni pourvu d'une âme particulière, ni formé d'un souffle divin.

Le troisième, après avoir affirmé que l'homme provient du singe, nie l'unité d'origine de l'Européen et du nègre. Il y a plus; il admet des transmutations capables de changer le végétal en animal, et il n'admet pas les modifications

(1) *Gen.*, c. 1 et 2.

capables de faire passer le type humain de la couleur blanche à la couleur jaune. C'est pourquoi il s'élève contre le dogme de la descendance de tous nos semblables d'un seul couple ; il rejette la paternité adamique, et il convertit les *races* humaines en autant d'*espèces* ayant des ancêtres distincts, des souches différentes, et des patries originelles quelquefois très-éloignées.

Le quatrième s'essaie à établir, par des supputations peu fondées, le contraire de cette assertion : « L'histoire sainte et la géologie nous prouvent, jusqu'à l'évidence, que l'homme est une créature récente sur la terre (1) ». Tandis que, d'après l'interprétation ordinaire, la Bible évalue l'âge du genre humain à 6,000 ans environ, cette négation calcule qu'en descendant des anthropoïdes, l'homme a dû mettre au moins cent mille ans pour devenir d'orang-outang citoyen de Paris ou de Berlin. Lyel ajoute à cet argument que tant de siècles n'eussent-ils pas été nécessaires au développement organique de notre espèce, ils l'auraient été à sa haute civilisation ; car il y a une distance incommensurable, de temps comme de perfection, entre les merveilles de Babylone ou de Memphis et les impuissances qui caractérisent l'état sauvage. Enfin, les instruments et les restes de l'activité humaine trouvés, soit dans les brèches osseuses, soit dans les ruines des cités lacustres, attestent que l'apparition du genre humain ici-bas va se perdre bien au-delà de l'époque historique, sous un horizon sans limites assignables. Et, par tous ces motifs, la science se croit autorisée à tirer des annales anthropologiques des démentis contre la révélation.

Eh bien ! il s'agit de discerner le vrai de la fiction, le

(1) Houbard, *Géologie*, t. I, p. 282.

scientifique de l'imaginaire dans un sujet où l'imagination s'est exercée autant que la science, et où les savants eux-mêmes sacrifièrent souvent la science à l'imagination. Dépouillons donc la question, soit des aridités technologiques dont les spécialistes l'ont enveloppée, soit des hypothèses gratuites dont les romanciers de l'histoire naturelle l'ont surchargée, et sachons si l'anthropologie renferme quelque certitude opposée à la foi sur aucun de ces quatre points, l'*origine*, la *constitution*, l'*unité*, l'*âge approximatif* de l'espèce humaine.

I

Jusqu'à présent, nous n'avons étudié que le monde primitif, ou les périodes de l'histoire de la terre qui ont précédé la création de l'homme. Nous voici maintenant sur une couche plus élevée. Ce sont des agglomérations diluviales résultant d'une inondation universelle, bien antérieure à celle de Noé, et laquelle ferma l'ère paléontologique sous un dernier sédiment, nommé *diluvium*. Comment l'homme a-t-il fait son apparition sur ce théâtre ? La Bible et la vraie science disent : par une formation instantanée ; l'anthropologie matérialiste dit : par une série de transformations ascensionnelles qui, partant de la monade, aboutirent à Adam grâce à des évolutions dont le nombre et la durée sont également incalculables. Que faut-il penser de cette ingénieuse chimère d'après le bon sens de la science et de la foi ? L'un et l'autre la repoussent avec dédain.

Je sais bien que Philippo de Philippi faisait naïvement

marcher de front, dans son symbole, la foi à la transformation des espèces et la foi à la révélation ; que M. Laugel a écrit : « La loi qui pétrit éternellement les éléments de la vie peut être le ministre d'une pensée divine ; » que M. Janet voit, « dans l'élection naturelle, guidée par une volonté prévoyante, et dirigée vers un but précis par des lois intentionnelles, » une économie conciliable avec le spiritualisme ; enfin, que M. Albert Gaudry s'est écrié à la fin d'une de ses études : « Pourquoi le grand artiste n'aurait-il pas fait des chefs-d'œuvre successifs, en remaniant la même argile au lieu d'en prendre toujours de la nouvelle ? » Ce sont là des efforts de conciliation chrétiennement inacceptables. Sans doute, le traducteur allemand de Darwin, Broun a raison de conclure que « même pour le premier être organisé, il sera toujours nécessaire de recourir à la puissance d'un Créateur personnel, et que, cela étant, il importe peu que le premier acte créateur ne se soit étendu qu'à une seule espèce ou en ait compris cent mille. » Il faut ajouter, néanmoins, que si un tel résultat est satisfaisant pour le théiste qui n'a à sauver, dans ses concessions, que la notion d'un Dieu auteur de l'univers, il ne l'est pas pour nous qui avons à justifier la vérité du récit biblique.

Or, serait-il vrai que toutes les espèces de plantes et d'animaux, y compris l'homme, peuvent être ramenés à une seule forme primitive, sans préjudice pour la révélation génésiaque ? Serait-il vrai que lorsque Dieu dit : *Que la terre fasse germer la verdure, les herbes portant leurs semences et les arbres portant leurs fruits*, le texte sacré exprime seulement que la verdure, les herbes et les arbres sont des créatures de Dieu, et non point qu'à sa parole le sol s'est couvert simultanément de diverses espèces végétales ? Serait-il vrai que lorsque le Créateur ajoute :

Que la terre produise les animaux, cela signifie qu'il suscita l'invisible ciron, destiné à devenir, par une force intrinsèque de développement, l'hippopotame ou l'éléphant, non qu'il anima à la fois une population composée des principaux types zoologiques ? Serait-il vrai que lorsqu'il prononça cette grande parole : *Faisons l'homme à notre image*, il choisit un singe pour l'élever à la dignité d'homme, non qu'il pétrit un limon à part pour le faire tressaillir d'une vie à part, et puisée au souffle de sa propre vie ? Serait-il vrai que les opinions de Darwin soient inoffensives comme s'en vante leur auteur, par rapport aux convictions religieuses du monde chrétien ? Il faut plus d'optimisme que de perspicacité pour le croire, et peut-être y a-t-il eu plus de prudence que de franchise, de la part de ce naturaliste, à l'écrire.

Quant à nous, il nous répugne de souscrire un pareil compromis, non-seulement parce que, d'après toutes nos traditions exégétiques, l'acte créateur peupla les eaux, les continents et les airs d'organismes complètement formés, mais encore parce que la théorie darwinienne ne mérite pas que les textes sacrés fléchissent devant elle. Sans doute, les classifications de l'hexaméron, en matière d'histoire naturelle, n'ont aucune importance scientifique, et la Bible ne s'est proposé aucun groupement méthodique des règnes. Pourquoi Moïse se serait-il fourvoyé dans ces divisions trop souvent artificielles de l'empire organique et inorganique, dont chaque savant refait à sa guise les contours ? Mais la Bible affirme, en termes positifs, que Dieu fit les animaux selon leurs *espèces*. Or, les espèces sont, dans les tables botaniques et zoologiques, la base la moins conventionnelle. Donc, il importe d'établir que le Créateur les évoqua séparément au lieu de les faire naître les unes des autres, et que, partant, l'homme vient

de Dieu en droite ligne, non en passant par les anthropoïdes.

La notion de l'espèce est fondée sur deux caractères saillants des individus de même genre, la ressemblance et la filiation. Aussi a-t-elle été définie par Laurent de Jussieu : une succession d'individus entièrement semblables, perpétués au moyen de la génération ; par Buffon : une succession constante d'individus semblables qui se reproduisent ; et par Blainville : l'individu répété dans le temps et dans l'espace. Mais des individus de même espèce naissent certains descendants qui ont, à la fois, la ressemblance typique empruntée aux parents et des traits qui leur sont propres. Ces descendants, qui conservent la fixité de l'espèce dans leurs caractères fondamentaux, en représentent et en prouvent la variabilité sous certains rapports secondaires, et quand ces variétés se perpétuent, par la génération, elles constituent ce groupe relativement inférieur, cette sorte de sous-espèce, qui s'appelle la race. C'est ainsi que d'un seul couple spécifique de pigeons sont issues jusqu'à cent cinquante races diverses de pigeons, et que d'un seul couple primitif l'espèce canine s'est ramifiée, par des croisements multipliés, en un nombre considérable de races.

Cette distinction entre l'*espèce* et la race étant établie, voici une donnée apologétique d'importance capitale. Entre individus de races différentes, mais appartenant à la même espèce, les unions sont toujours faciles et fécondes ; entre individus d'espèces différentes, pour voisines qu'elles soient, la très-grande majorité des mariages sont stériles. Et lorsque le croisement est possible, la fécondité est amoindrie ordinairement dans une mesure notable ; si bien que les produits hybrides qui en résultent, dans peu de temps s'éteignent par l'infécondité, ou bien s'effacent en

faisant retour à l'un des deux types primitifs. Exemple : les dogues, les bassets, les lévriers et autres races canines, malgré la grande variété de leurs formes, appartiennent tous à une même espèce, parce qu'ils peuvent avoir une postérité de fécondité permanente. Au contraire, le cheval et l'âne, si rapprochés par leurs caractères morphologiques, ne sont pas de la même espèce, parce que s'ils se mêlent, leurs produits sont stériles après quelques générations. En d'autres termes, le métissage ou croisement des races, sous les influences multiples du milieu ou de la domestication, produit des variétés innombrables et perpétuelles. Au contraire, l'hybridation ou croisement des espèces altère ou épuise leurs facultés reproductrices, soit immédiatement, soit à échéance prochaine. La conclusion de ces prémisses est obvie. Donc, le transformisme darwinien est renversé par sa base, car les espèces sont immuables, puisqu'elles sont impropres à se multiplier réciproquement, et si elles sont immuables , l'espèce humaine ne saurait procéder d'une espèce inférieure à elle-même, dans la série animale.

Et, pour éluder cette conclusion, qu'on n'allègue pas des faits apocryphes de fécondation continue entre les hybrides. Ces exceptions à la grande loi que nous venons de formuler n'existent authentiquement, ni dans le règne animal ni dans le règne végétal. Partout, Dieu a pris un soin jaloux d'établir une barrière infranchissable entre les espèces pour que l'homme, en les mêlant, ne pût lui dérober la gloire de les avoir créées. Surtout, qu'on ne m'objecte pas que, durant les âges géologiques, la propagation des espèces a dû suivre un ordre différent de celui que nous voyons. Rien n'autorise à faire varier ainsi les lois du monde organique, pour justifier la prétendue variabilité des espèces. Par conséquent, elles sont de nos jours ce qu'elles ont

toujours été, dans leurs propriétés essentielles. « Les révolutions du globe, dit M. Godron, n'ont pu altérer les types originairement créés. Les espèces ont conservé leur stabilité, jusqu'à ce que des conditions nouvelles aient rendu leur existence impossible ; alors elles ont péri, mais elles ne se sont pas modifiées. »

Telle est la doctrine générale, en dehors de ce que l'on pourrait appeler la science de parti. Pour soutenir que la matière seule engendre la vie, et que le temps la perfectionne, en telle sorte que les premiers êtres nés spontanément du chaos se soient modifiés en se multipliant jusqu'à peupler l'univers de toutes les formes biologiques actuelles, il faut y avoir un intérêt de passion ou de système. Les idées naturelles de l'homme ne vont pas à de telles conclusions, les exigences de la théorie préconçue peuvent seules les y porter.

Au témoignage précédent, en faveur de l'immutabilité des espèces, l'histoire ajoute le sien. Les hypogées égyptiens nous fournissent, sur la végétation de ces époques reculées, des données très-précises. « On y a retrouvé une foule de végétaux qui croissent encore dans le voisinage, et la comparaison, entre les échantillons recueillis dans ces antiques tombes et les plantes vivantes, a prouvé que, non-seulement les espèces proprement dites, mais encore certaines races n'avaient pas varié depuis les temps des Pharaons. Cette identité de caractère a été même constatée d'une façon assez piquante dans le cas suivant. Le voyageur Keninken avait rapporté de la haute Egypte des pains trouvés dans les tombeaux, remontant à l'époque la plus reculée. Ces pains furent remis au célèbre botaniste Robert Brown, qui retira de leur pâte des glumes ou bales d'orge parfaitement intactes. En les étudiant avec soin, il reconnut

à la base de ces glumes, un rudiment d'organe qu'on n'avait pas indiqué dans les orges de nos campagnes, et peut-être crut-il un moment avoir sous les yeux une preuve de variation dans ces enveloppes florales ! Mais un nouvel examen lui fit retrouver dans nos orges ce même organe rudimentaire. L'étude attentive de ce débris d'une plante broyée depuis cinq ou six mille ans, a donc révélé l'existence d'un caractère assez peu saillant pour avoir échappé à la loupe d'une foule de botanistes, et qui n'en a pas moins traversé, sans altération, cette longue suite de siècles (1) ! »

Autre argument, tiré de l'examen des espèces végétales actuellement vivantes. L'âge des arbres dicotylédones se reconnaît au nombre de couches concentriques qui composent leur tronc. D'après des calculs fondés sur cette observation, il y a un if a Foullebec, qui, par l'ampleur de sa circonférence, accuse une ancienneté de douze cents ans ; il y en a un autre, à Fortingall, en Ecosse, qui remonte à trois mille ans. Adamson a remarqué au cap Vert un baabab de 22 mètres de pourtour, lequel doit avoir vécu plus de cinq mille ans ; un autre, mesuré par Golbery, marque un âge encore plus avancé. Enfin, une espèce de pin colossal, naguère découverte en Californie, s'élève parfois à 100 mètres de hauteur, et les couches concentriques de son immense tronc ayant été comptées, on en a trouvé plus de six mille, ce qui suppose une origine comtemporaine des premières dynasties égyptiennes. Certes, pendant un si long cours de siècles, ces vétérans de la flore actuelle ont eu tous les avantages requis par Darwin pour composer ou engendrer une espèce nou-

(1) De Quatrefages, *Unité de l'espèce humaine.*

velle; mais les faits viennent démentir la théorie du naturaliste; et, aux dimensions près, ces géants, d'une végétation presque aussi ancienne que l'apparition de l'homme ici-bas, sont identiques aux plus jeunes arbres de la même espèce qui les entourent. Ce qui veut dire que, durant soixante siècles, les lois présidant à la formation des espèces n'en ont pas permis la transformation.

A ces exemples empruntés à notre période géologique ajoutons une preuve déduite de phénomènes antérieurs. En remuant les sables du *diluvium,* on a ramené au jour des graines appartenant à la végétation du monde primitif, et restées enfouies pendant un nombre de siècles bien supérieur à celui qui nous sépare de la civilisation égyptienne. Ces graines n'avaient pas perdu leurs propriétés germinatives. Elles ont produit des plantes, et les individus sortis de cet ensemencement fortuit, sont entièrement semblables à ceux qui naissent des graines plus récentes. Certes, entre les uns et les autres, des siècles sans nombre et des catastrophes géologiques ont remué la terre. La *sélection* et la *lutte pour la vie* ont eu tout le temps d'accomplir leurs miracles de transmutation. Cependant, le *Galium anglicum,* retrouvé en semence auprès de Dôle, est ressuscité des bancs du *diluvium,* parfaitement semblable à celui d'aujourd'hui.

Les animaux présentent la même immutabilité spécifique que les végétaux. Remontons encore aux hypogées de l'Egypte. Leurs peintures, d'une époque si reculée et d'un dessin si élémentaire, représentent des espèces et des races animales, très-reconnaissables par leur ressemblance avec les types actuels. Les hypogées eux-mêmes, sans rien perdre de leur caractère sépulcral, ressemblent parfois à des cabinets d'histoire naturelle, où sont admirablement conservés les représentants de la faune des Pha-

raons. Or, il résulte des collections faites dans les nécropoles de Thèbes, dit Lacépède, que les animaux d'autrefois sont entièrement semblables à ceux de notre temps.

Allons plus loin : grâce à la résistance que présentent leurs squelettes ou leurs coquilles, les animaux ont laissé, dans les terrains quaternaires, des restes ou des vestiges faciles à étudier. Les brèches osseuses, les cavernes à ossements aussi bien que les sables et les alluvions, ont conservé un bon nombre d'espèces anté-diluviennes que la paléontologie compare à celles de nos jours. Quelle est la conclusion de ce travail? Que si quelques espèces ont disparu, par suite des révolutions géologiques, et si d'autres ont émigré par suite des vicissitudes atmosphériques, en réalité, celles qui subsistent sont maintenant ce qu'elles étaient dans l'ère préhistorique, et que ni le temps ni les cataclysmes terrestres ne les ont modifiées.

Enfin, l'histoire des animaux inférieurs confirme encore l'invariabilité des espèces. M. Agassiz choisit un exemple, entre bien d'autres, à l'appui de cette assertion. Certains zoophytes des mers tropicales vivent en familles innombrables, sur des points circonscrits, et leurs générations successives, se superposant sans cesse, finissent par constituer des îles et des archipels entiers. M. Agassiz a pu compter les siècles nécessaires à la formation de quatre récifs de corail qu'il a trouvés à l'extrême pointe méridionale de la Floride, et il évalue ces siècles à quatre-vingt, ou huit mille ans. Il y a plus, la Floride elle-même, dans une étendue de deux degrés en latitude, lui a paru n'être composée que de ces polypiers calcaires produits par le même entassement, et soudés entre eux par une action lente, qu'il estime n'avoir pas duré moins de cent mille ans. Eh bien, les roches de cette terre et les masses de ces récifs, d'origine animale, nous mon-

trent des coquillages identiques à ceux que l'on pêche vivants dans les mers voisines; de telle sorte que les mollusques et les zoophytes du golfe mexicain ne portent pas la moindre trace de transformation depuis deux mille siècles.

Dira-t-on qu'il n'en fut pas ainsi auparavant? Comment le sait-on? Nous avons montré que les derniers bouleversements du globe n'ont pas changé la loi, pourquoi les premiers l'auraient-ils fait? Aussi, quand Darwin attribue au monde une antiquité incommensurable, et explique les énigmes de la création actuelle par les obscurités des créations précédentes, il additionne les ténèbres, loin de les diminuer; il tâche d'échapper aux explications, en se réfugiant dans l'inconnu; enfin, on sent surtout qu'il fait l'univers très-vieux pour sauver son système, plutôt que son système ne prouve l'antiquité illimitée de l'univers. Jamais peut-être, plus que dans ce livre (1), l'esprit humain ne commit un plus déplorable abus de cet expédient peu démonstratif : je pense que.... il y a lieu de croire que.... il est possible que.... Combien d'absurdités pourraient faire leur chemin sous la protection de cette formule! Assurément, il est possible qu'il y ait dans la lune un pays qui s'appelle la France, des montagnes qui s'appellent les Alpes et un hémisphère qui s'appelle l'Amérique; il est même possible que ce prodige se répète dans toutes les planètes, mais cela n'est nullement probable, et bâtir des systèmes destinés à faire prévaloir une telle possibilité sur une telle probabilité, c'est passer à la science l'endosse des plus misérables tours d'esprits (2).

(1) *Origine des espèces.*

(2) Voyez M. de Quatrefages, *Unité de l'espèce humaine*. Nous le suivons pied à pied.

Donc, les espèces éteintes du règne animal ou végétal ne sont nullement la souche maternelle des espèces actuelles, et, entre les unes et les autres, jamais on n'a découvert les modifications progressives qui devraient les relier, si elles dérivaient d'un commun prototype; preuve que la transformation des espèces se range, scientifiquement, dans la catégorie des hypothèses, tandis que la doctrine de leur fixité demeure inébranlée.

La réalité de la transformation des espèces étant élimi née, que reste-t-il des théories de Darwin et de Lamark? Pas autre chose qu'un échafaudage en l'air. C'est pourquoi, leur erreur une fois constatée, il semble inutile d'en discuter les preuves, car les preuves du faux ne sauraient être vraies. Cependant, pour mieux dégager une vérité aussi importante que celle de notre origine, il est bon de renverser, non-seulement les assises, mais encore l'étayage de l'édifice élevé contre elle.

Le fait qui a servi de point de départ au système de Darwin est d'un ordre si vulgaire, qu'on n'en comprend pas d'abord toute la portée. L'élève des bestiaux est une industrie qui a ses règles et ses méthodes. La plus importante de ces méthodes est celle dite de *sélection* ou d'*élection*. Voici en quoi elle consiste : Lorsque l'éleveur veut obtenir l'amélioration d'une race dans un sens déterminé, il choisit, pour reproducteurs, les individus les plus remarquables sous le rapport de la qualité qu'il cherche : si c'est la grosseur, les plus gros ; si c'est la taille, les plus grands; si c'est la légèreté, les plus sveltes. Les produits qui résulteront de ce premier choix posséderont les qualités de leurs parents à un degré de plus, car on sait que les caractères individuels se transmettent et s'accumulent par l'hérédité. Si l'on opère sur ces produits comme on a

fait sur les premiers individus, la qualité cherchée ira sans cesse en croissant, et, au bout de plusieurs générations, on aura obtenu ces belles races, toutes de création humaine, qui font l'étonnement de nos expositions et de nos concours agricoles.

Ce que fait l'homme avec son art, pourquoi la nature ne le ferait-elle point, par une sorte d'élection inconsciente qu'opéreraient l'infinie durée et l'infinie variété du cours des choses? De cette sorte, pourquoi des caractères individuels, résultat d'abord de certains accidents, ne se seraient-ils point transmis et accrus par voie d'hérédité? Enfin, pourquoi ces transmissions héréditaires n'auraient-elles pas, à une heure donnée, forcé la barrière qui sépare les espèces, pour les pousser en avant et les exhausser dans l'échelle de l'animalité?

Admettons, d'ailleurs, avec M. Darwin, un second principe, sans lequel le premier ne pourrait produire tout ce qu'il contient, le principe de la *concurrence vitale*. Voici sa teneur : Tous les êtres de la création se disputent la nourriture, tous luttent pour subsister. Or il n'y a, pour un certain nombre donné d'animaux, qu'une certaine somme de subsistances. Tous ne peuvent donc également se conserver. Dans cette bataille pour la vie, les faibles succombent nécessairement, les forts seuls résistent et établissent le niveau entre la population et les subsistances : ce qui est la loi de Malthus, transportée de l'économie sociale à l'histoire naturelle.

Mais, cette loi étant donnée, les individus bien armés pour la concurrence vitale restent les propagateurs de leur espèce. Quand ils auront acquis des caractères plus ou moins avantageux, ils les lègueront par génération, et quand ces marques se seront stabilisées et perfectionnées dans leurs descendants, grâce à une sélection aveugle et

fréquemment répétée de la nature, alors il existera une variété dans cette espèce, qui aura une vraie supériorité et qui ne demandera que des influences ambiantes favorables, pour s'élancer de là à un degré plus élevé de la série animale (1).

Et voilà comment les singes sont devenus des hommes, en dépouillant l'objection de tous les détails technologiques capables de l'obscurcir, et de toutes les longueurs capables de la compliquer! Certes, je me donnerai de garde de méconnaître le talent et la science mis au service de cette thèse par son auteur, mais mieux la thèse est exposée, plus j'ai besoin de proclamer les mystifications qu'elle couvre, le faux et les périls qu'elle renferme.

Et, d'abord, imaginons que la nature ait pratiqué, d'une manière assez continue et assez intelligente, la sélection employée par les grands éleveurs pour donner des produits de premier choix. Accumulez tant qu'il vous plaira ces avantages par l'hérédité, vous obtiendrez des races, non des espèces nouvelles. Le Créateur n'a pas mis en celles-ci l'énergie suffisante pour produire au-delà d'elles-même. C'est là un saut, dit Leibnitz, que la nature ne fait pas; aussi les espèces varient dans leur propre sein, mais elles sont circonscrites par des frontières invariables. Cela s'explique quand on se rappelle ce que nous avons dit, qu'elles ne peuvent communiquer leur fécondité à d'autres espèces. En face du fait suivant, toutes les hypothèses de Darwin s'écroulent. Prenez un prototype organique, favorisez-le de tous les avantages que les milieux peuvent lui assurer, jamais les accumulations de forces dans un individu ne feront du végétal un animal,

(1) Voyez M. Paul Janet : *Matérialisme contemporain.*

des mollusques des vertébrés, des poissons des volatiles, et des mammifères des hommes.

Je sais bien que Darwin demande un certain nombre de types primordiaux pour rendre compte de tout le règne organique ; mais, pourquoi les quatre embranchements, en vertu de son principe même, ne seraient-ils pas ramenés à une souche primitive ? D'ailleurs, n'y a-t-il pas la même difficulté, par exemple, à faire sortir par sélection l'espèce chevaline de la postérité du mouton, qu'à changer, comme le fait Du Maillet, les carpes en oiseaux ? Qu'ils se mettent à l'ouvrage, ces naturalistes qui prétendent transformer la création par la domestication, qu'ils réunissent des collections de singes, qu'ils entourent la ménagerie des soins les plus jaloux, enfin qu'ils prodiguent les sélections et les milieux les plus propices, et quand, à force de varier et de développer les races simiennes, ces éleveurs miraculeux en auront fait naître un homme, alors nous verrons dans le Darwinisme autre chose qu'un grand effort d'esprit, couvrant une vieille utopie.

Il est vrai que, d'après Darwin, l'homme ne descend pas du singe ; car, s'il en descendait, comme il a sur lui de grands avantages, il l'aurait vaincu dans la concurrence vitale, et par conséquent absorbé et détruit. Non, le singe et l'homme dérivent l'un et l'autre d'un même type qui s'est perdu, et dont ils sont les déviations divergentes. En un mot, les singes ne sont pas nos ancêtres ; mais ils sont nos cousins germains (1).

Singulière généalogie que celle du genre humain, selon

(1) P. Janet, *Ibid.*

la théorie transformiste ! Saturne dévorait ses enfants, l'humanité aurait immolé ses ancêtres pour les supplanter. Après cela, prenez au sérieux, si vous le pouvez, ce piétisme des commentateurs de Darwin : « C'est par l'effet d'un pur préjugé que nos sentiments se révoltent à la pensée que les bêtes sont du nombre de nos ancêtres... De cette sorte, l'homme est le chef légitime de toutes les créatures. Néanmoins, il a, avec chacune d'elles, un lien de parenté. Outre la souveraineté qu'il a sur elles, la nature lui fait un devoir de les aimer et de les protéger, la supériorité tant vantée de l'homme n'est-elle pas au-dessous des mérites modestes de la grande généralité des êtres qui lui obéissent (1)... Conclusion : Vous qui ne différez des animaux que par la gradation, non par l'essence, bimanes et bipèdes, marcheurs et vivipares de l'espèce humaine, ne mettez pas les singes en cage, car ils sont vos parents collatéraux au premier degré ; ne touchez pas aux reptiles, car les singes en descendent, les reptiles sont vos aïeux ; enfin et surtout ne mangez jamais de grenouilles, car la grenouille a dans son appareil locomoteur une grande ressemblance avec la structure du corps humain. « La grenouille est, l'homme excepté, le seul animal dont la jambe a un mollet (2). »

Mais en ce qui concerne les auteurs de vos jours, ne les épargnez pas dans la concurrence vitale. Pourvu que vous soyez un instrument de sélection capable de faire monter d'un degré, sur l'échelle biologique, l'animalité que vous représentez, c'est assez. Et qu'importe que vous ayez tué vos ancêtres, si vos petits sont très-beaux.

(1) Charl. Vogt.
(2) *Id.*

Ici le naturalisme darwinien, ému jusqu'aux larmes de sa beauté morale, s'écrie : « Celui qui ne réfléchit pas trouvera là matière à rire, mais l'homme vraiment pieux y trouvera un enseignement plein d'intérêt, à la pensée que tout ce qui vit lui est allié (1). » Ainsi soit-il ; que les grenouilles et les reptiles en pleurent d'attendrissement ; mais que les pères des espèces destinées à être vaincues dans la concurrence vitale, se précautionnent contre les sélecteurs de l'avenir.

L'élection qui ne saurait être féconde entre espèces diverses, même quand elle est artificiellement pratiquée, n'est-elle pas moralement impossible, quand on l'attend des combinaisons inconscientes de la nature ? Jamais celle-ci réalisera-t-elle, par hasard, ce que l'homme n'obtient point par une industrie réfléchie ? Pour atteindre son but, l'éleveur choisit deux facteurs pourvus des qualités qu'il veut perfectionner, et il renouvelle le même choix et le même essai sur des individus sans nombre, avant d'avoir produit le multiple destiné à porter, par hérédité, l'accumulation des caractères désirés. Mais, en dehors de la sélection artificielle, le mâle doué de tel avantage aura-t-il l'intelligence d'aller chercher une femelle semblable à lui ? Et les descendants de ces deux parents renouvelleront-ils le même prodige de clairvoyance, jusqu'à la centième génération ? Car ce n'est qu'à la condition d'une rencontre constante entre deux facteurs semblables que la variété se produira. Autrement, déviant à chaque nouveau couple, l'action modificatrice s'amoindrira en se divisant, et la transformation cherchée ne sera jamais obtenue.

(1) *Id.*

Sans doute, on trouve dans l'espèce humaine des variétés provenant de l'élection : témoin, le type juif qui subsiste presque inaltéré dans des milieux si différents, parce que les Israélites se marient entre eux; témoin la population d'un village voisin de Postdam, laquelle est restée célèbre par sa haute taille, parce qu'elle descend de grandes et fortes paysannes choisies, par le père du grand Frédéric, pour femmes de ses grenadiers (1). Mais admettre que la nature, avec le seul secours de la concurrence vitale, atteindra le but si compliqué d'une sélection permanente, c'est compter sur des coïncidences aussi improbables que l'agencement des atomes crochus. Aussi, chose remarquable! les partisans de l'éternité des atomes, comme ceux de la transformation des espèces, requièrent des myriades de siècles pour le succès de leurs opérations. Ce n'est pas étonnant, cette hypothèse les dispense de la preuve; seulement, remarquons, pour la seconde fois, que leur système n'établit pas l'antiquité du monde, mais qu'au contraire ils se servent de l'antiquité du monde pour établir leur système.

Au reste, n'y a-t-il pas une défaite dans les concessions de Darwin à cet égard? Mis en présence des exemples que nous avons produits à l'appui de l'identité persévérante des espèces, il la reconnaît, et il avoue même que la loi de l'élection naturelle n'a pas opéré une seule transformation depuis la période glaciaire. Savez-vous pourquoi? Parce qu'il fallait, pour cet effet, un accident favorable qui n'a pas eu lieu. Certes, quelle large brèche ouverte à la contradiction! Et vainement Darwin s'abrite derrière cette comparaison paradoxale : « Que penserait-on d'un homme qu

(1) *Id*

nierait le bouleversement du Mont-Blanc, parce que la chaîne des Alpes n'a pas grandi depuis trente siècles? » C'est là un expédient de polémique, non un argument. Il n'y a qu'un Mont-Blanc, et il est de sa nature de ne pas remuer tous les jours. Au contraire, il y a des milliers d'espèces, et il est de leur nature de se mouvoir sans cesse. D'où vient, cependant, qu'elles sont continuellement multipliées, sans être jamais transformées, sinon de ce qu'une volonté éternelle les éternise à la fois dans cette mobilité et dans cette fixité? Et, pour prouver que nos races actuelles sont des espèces en voie de formation, nous renvoyer à des millions de siècles en avant ou à des millions de siècles en arrière, l'histoire ne fournissant pas un seul exemple en faveur de ce que l'on avance, c'est placer la science sous la protection de la foi la plus complaisante.

Mais allons au-delà de la période glaciaire. La loi de sélection et ses effets sont encore vérifiés et démentis jusque pendant le cours indéterminable des époques géologiques. Là, jamais on ne trouve, comme il le faudrait pour la justification du système, deux espèces bien distinctes, reliées par les innombrables intermédiaires que nécessiterait la sélection préludant à une lente transformation. Darwin lui-même écrit : « La découverte, à l'état fossile, d'une pareille série bien graduée de spécimens est de la dernière improbabilité. » Davidson, grâce à des études d'une sagacité incontestée, a pu réduire à cent, les deux cent soixante espèces de brachiopodes fossiles, acceptées jusque là. Il a ramené à une seule quinze espèces isolées par ses prédécesseurs. Valenciennes a fait, pour bien des mollusques vivants, le travail de Davidson sur les brachiopodes fossiles; partout, en un mot, le progrès scientifique tend à grouper un grand nombre de varietés secondaires autour d'un

petit nombre de types spécifiques, et à constater des transitions entre les races, tandis qu'il reste des abîmes entre les espèces.

Il est vrai que les êtres organisés, considérés en bloc, présentent une sorte de progression organique des plus simples aux plus compliqués. Mais ces ressemblances attestent que les organismes procèdent d'une même pensée créatrice, non les uns des autres ; elles révèlent entre eux la parenté d'une origine commune, non celle de la filiation réciproque. Et, pour soutenir le contraire, qu'on n'aille pas se prévaloir de l'insuffisance des documents géologiques. Il est malheureux pour les idées darwiniennes que tout ce qui nous reste du fameux *livre* témoigne contre elles, et que leurs preuves ne subsistent que dans des volumes égarés ou des feuillets perdus. D'ailleurs, remarquons avec M. d'Archiac, qu'il existe des terrains parfaitement étudiés, et dont nous connaissons à peu près tous les fossiles ; ajoutons avec M. Pictet, qu'on découvre à tout instant de nouveaux et riches gisements. Or, si la doctrine de Darwin est fondée, n'est-il pas étonnant que nos collecteurs ne recueillent que des échantillons appartenant aux espèces décrites déjà, et que si les monographies paléozoologiques exhument des types inconnus, ce soient des apparitions brusques, non des formes intermédiaires, telles qu'il les faudrait pour la justification des théories transformistes ?

On peut donc faire d'imagination l'arbre généalogique du règne animal, au sein de ce vaste champ de la mort qui s'appelle l'ère paléontologique ; jamais on ne déterminera sûrement où est le tronc, où sont les branches de cette création chimérique, et puisque M. Gaudry lui-même déclare que l'âne, le cheval, le zèbre, l'hémione se ressemblent tellement sous le rapport du squelette qu'on ne

saurait les distinguer par les seuls caractères ostéologiques, que faut-il penser d'un système qui se contente de quelques formes de transition, confusément saisies au plus lointain des âges entre les espèces diverses, pour conclure à la mutabilité de celles-ci?

Enfin, l'idée de Darwin est, peut-on dire, une conception sans commencement et sans fin. Que faut-il penser de la cellule primordiale, de l'infiniment petit, végétal ou animal, qui fut comme la matrice universelle des êtres? Darwin se récuse sur la question de l'origine de la vie. Que faut-il penser encore des évolutions futures des espèces? A quand l'apparition de quelque génération inconnue, la naissance d'une humanité perfectionnée? Darwin garde sur ce point le même silence, en telle sorte que son explication est une hypothèse suspendue entre deux abîmes, une chimère roulant sur deux points d'interrogation. C'est pourquoi, après un premier instant de trouble et de fascination, la raison éperdue s'en détache avec horreur, pour embrasser le Dieu créateur et conservateur des espèces.

D'ailleurs, selon le système fondé sur la sélection par la concurrence vitale, le monde est subordonné à une seule loi, celle de la force. Engendrer de vigoureux reproducteurs : voilà le but unique de la création, même dans l'espèce humaine. Or, l'homme sacrifie aussi à la vertu, à la beauté, à l'amour, à la cupidité dans l'exercice de ses facultés reproductrices, d'où il suit que le seul être capable de réaliser sciemment, persévéramment la sélection retourne cette loi contre elle-même, et que de toute la théorie il ne reste qu'un jeu d'esprit habilement agencé, mais toujours impratiqué et à jamais impraticable.

Une considération de l'ordre le plus pratique vient cor-

roborer les précédentes. Si les sélecteurs les plus puissants se recherchaient instinctivement, les derniers multiples de l'union transformiste, qui proviennent de forces plus longtemps accumulées, l'emporteraient sur les premiers. Or, cette loi ascensionnelle n'existe pas, on pourrait même établir la loi opposée. Les traditions anciennes comme les découvertes nouvelles tendent à prouver que les types spécifiques d'autrefois étaient supérieurs en taille et en longévité à ceux d'aujourd'hui ; plus les êtres se rapprochent par la date de leur premier ancêtre, plus ils sont florissants ; au contraire, plus ils s'éloignent de ce facteur, dans lequel Dieu avait amassé virtuellement l'énergie répartie plus tard entre toute une postérité, plus ils se détériorent. Sans doute, les êtres en descendant le cours du temps progressent sous le rapport de la perfection des formes, mais ils diminuent sous le rapport de l'ampleur, de cette sorte la légende des antiques géants est justifiée par les résultats de l'investigation, et la force des héros d'Homère, la stature colossale de Charlemagne, les armures du moyen-âge nous enseignent que la nature procède à l'inverse des procédés imaginés par l'utopie darwiniste.

Mais faut-il quitter ce terrain sans parler, ne fût-ce que pour mémoire, d'un autre système de transmutation inventé par Lamark ? Nous ne le croyons pas. Celui-ci substitue, aux métamorphoses opérées par la sélection et la concurrence vitale, des principes différents de transformation. Grâce à une génération spontanée incessamment renaissante des forces physico-chimiques, la nature est, à ses yeux, un intarissable réservoir d'organismes primaires, et ces formes élémentaires s'élèvent, par une progression graduée, à tous les embranchements biologiques, depuis l'infusoire jusqu'à l'humanité. Les principaux agents de cette immense travail sont : le milieu, l'habitude, le besoin.

« Si c'était le milieu qui, modelant, assouplissant l'animal à ses influences, le rendît propre à vivre au sein de ces influences, y aurait-il à s'étonner de l'accord qui existe entre les organes et le milieu? Ce serait comme si l'on s'étonnait qu'un fleuve trouvât un lit tout fait pour le recevoir, tandis que c'est lui-même qui se fait son lit (1). » Dans ce cas, en effet, on ne pourrait plus dire que des ailes ont été données à l'oiseau pour voler, il faudrait renverser et conclure que les oiseaux volent parce qu'ils ont des ailes. Ainsi la Providence créatrice est remplacée par les circonstances ambiantes qui s'appellent l'air, l'eau, les accidents météorologiques ; en un mot, la cause finale s'efface devant cette souveraineté vague, impersonnelle, le milieu.

Sans doute, les conditions extérieures agissent sur les modifications organiques, mais l'action la plus puissante qui ait été constatée en ce genre est celle de la domestication : a-t-elle créé un seul organe nouveau? Certains animaux respirent par les poumons, d'autres par les branchies, deux sortes d'appareils parfaitement appropriés aux deux milieux de l'air et de l'eau. Faudra-t-il dire que ces milieux ont produit le prodige de cet ajustement si complexe des moyens à la fin. Quelle est la cause extérieure combinée pour recevoir le sang des organes et le leur renvoyer ? Quelle est l'influence plastique, en vertu de laquelle tous les organes ont été reliés et ont formé un système clos, dont toutes les parties se correspondent? Enfin, comment la lumière a-t-elle produit l'organe qui lui est approprié, ce merveilleux instrument d'optique dans lequel Newton voyait se réfléchir, avec l'image du monde, la main de

(1) *Matérialisme contemporain.*

son auteur quand il écrivait : « Celui qui a fait l'œil, a-t-il pu ne pas connaître les lois de l'optique ? » Avouons que, pour reconnaître aux milieux cette action modificatrice, il faut un peu de complaisance. C'est un rapprochement d'ailleurs piquant à noter, les mêmes naturalistes, redisons-le sans cesse, qui accordent aux milieux le pouvoir de changer un arbrisseau en animal, leur refusent celui de faire sortir la race mongole de la race caucasienne : n'est-ce point trop de crédulité envers l'incroyable et trop de scepticisme à l'égard du vraisemblable.

Ici Lamark, embarrassé pour soutenir jusqu'au bout son premier principe de transformation, obligé même de convenir que l'action du milieu est souvent perturbatrice dans le travail des appropriations organiques, se demande si la vie, cette cause aveugle, inconsciente, mécanique parfois, n'a pas d'autres moyens d'accommoder toutes les parties de l'animal à leurs usages respectifs, et il répond : Deux nouveaux agents complètent cette œuvre, l'habitude et le besoin ; le besoin produit les organes, l'habitude les développe et les fortifie.

Et, d'abord, répondons que le besoin ne pourrait organiquement engendrer que l'utile ; or il y a dans la création une partie supérieure qui ne saurait procéder de cette cause, je veux parler du beau. Dieu a imprimé un reflet de sa splendeur sur les diverses formes de la vie. Comment le faisan, le perroquet et le paon ont-ils acquis leur plumage doré ? Ce n'est pas sous l'empire du besoin qu'ils en ont ressenti, puisqu'ils portent leurs vives couleurs sans le savoir. Comment les renards ont-ils été mis en possession d'une queue panachée, qui ne sert pas à la commodité de leur chasse et qui donne prise à ceux qui veulent les chasser ? Ce n'est pas la nécessité qui les a munis d'un tel appendice, puisqu'il les embarrasse autant qu'il les embellit.

Il y a un élément, en effet, dans l'organisme des animaux qui, moins encore que le beau, est susceptible de naître du besoin, c'est l'incommode. Quel besoin, par exemple, peut avoir imposé au pigeon culbutant, son vol peu facile et à chaque instant interrompu par d'étranges mouvements ? Quel besoin a fait pousser la queue étalée et relevée du pigeon-paon, laquelle l'empêche de voler contre le vent et de fuir ses ennemis ? Et certains palmipèdes qui ne nagent jamais, de quel besoin ont-ils reçu les pieds aplanis et la membrane interdigitale qui appesantissent leur marche, au lieu d'un pied de cinq griffes qui la précipiterait ? Au contraire, puisque la trompe de l'éléphant lui rend tant de services, pourquoi tous les quadrupèdes, à qui elle fait défaut, ne s'en sont-ils pas donné une, à force de la désirer ?

Vraie dérision d'imaginer que la production d'un nouvel organe a pour cause un mouvement imprimé aux fluides de l'animal ! Mais comment ces fluides se dirigeront-ils du côté où le besoin existe, et feront-ils éclore précisément le genre d'organe nécessaire à la satisfaction du besoin ? Un jour, une tortue éprouve le besoin de voler pour se soustraire à une poursuite ; comment cet effort et ce besoin réussiront-ils à faire prendre aux membres inférieurs de l'animal la forme de l'aile, cette rame aérienne si délicatement construite que le génie humain n'a jamais pu l'imiter ? Nous aussi, depuis les jours d'Icare, nous sommes tourmentés par le désir de planer dans les airs et nous avons inventé les ballons pour nous donner une illusion de cet avantage. En présence de l'immensité de l'Océan et des astres du firmament, notre âme éprouve le besoin de s'élancer au-delà ; comment se fait-il que nos ailes soient encore à naître et que le mouvement de nos

fluides ne nous annonce pas même, à échéance lointaine, l'accroissement de ce précieux appareil ?

Il est vrai que Lamark reconnaît la difficulté de prouver, par l'observation, que le besoin produit l'organe, mais il croit que la vérité d'un tel principe se déduit logiquement de celui-ci : l'organe se développe par l'habitude. Etrange confusion d'idées ! Quoi ! parce qu'un organe étant donné croît ou se développe par l'exercice, on en conclura que le besoin peut produire un organe qui n'existe pas ! La production d'un organe qui n'existe pas peut-elle s'assimiler au développement d'un organe qui existe ? Ecoutons, comme le dernier mot de la science et du bon sens sur la question de ces transformations, les réflexions magistrales de Cuvier (1).

« Des naturalistes, matériels dans leurs idées, voyant que le plus ou moins d'usage d'un membre en augmente ou en diminue la force et le volume, se sont imaginé que des habitudes et des influences extérieures longtemps continuées ont pu changer, par degré, les animaux au point de les faire arriver successivement à l'état où nous voyons maintenant les différentes espèces : idée peut-être la plus superficielle et la plus vaine de toutes celles que nous avons eu à réfuter. On y considère, en quelque sorte, les corps organisés comme une simple motte de pâte ou d'argile qui se laisserait mouler entre les doigts. Aussi du moment où ces auteurs ont voulu entrer dans le détail, ils sont tombés dans le ridicule. Quiconque ose avancer sérieusement qu'un poisson, à force de se tenir au sec, pourrait voir ses écailles se fendiller et se changer en plumes et devenir lui-même un oiseau, ou qu'un qua-

(1) *Anatomie comparée.*

drupède, à force de pénétrer dans des voies étroites, de se passer à la filière, pourrait se changer en serpent, ne fait autre chose que prouver sa profonde ignorance de l'anatomie. »

Sans affecter ici des airs vainqueurs que notre vérité ne prend pas, nous avons le droit de le dire : Que reste-t-il de la *philosophie zoologique* de Lamark et de *l'origine des espèces* de Darwin ? Deux actes de foi excessifs aux énergies latentes de la matière, et cette moralité inévitable : l'homme n'a paru sur la terre que par voie de création, puisqu'il ne peut être le résultat d'aucune transformation.

CHAPITRE XIII.

La foi & l'anthropologie matérialiste, ou la constitution de l'homme.

L'homme diffère-t-il essentiellement de l'animal ? Le dégoût que j'éprouve en posant cette question est peut-être le meilleur argument en faveur de l'existence de mon âme, parce qu'il en est une protestation. Ce n'est pas là de l'orgueil, c'est un témoignage de sentiment intime qu'aucun sophisme du dehors ne peut ébranler ; appréciation, pour ainsi dire fatale, de l'homme sur lui-même, qu'il ne peut éviter sans éviter sa propre pensée. Résister à la conscience qui nous impose ce respect pour notre dignité, et au remords qui accompagne une telle violation, est une honteuse dépravation du courage et de la modestie. A toujours le libre penseur de ce temps portera devant l'avenir la flétrissure d'avoir également outragé la nature le jour où il s'est proclamé un dieu, et le jour où il se glorifia d'être une bête.

Rigoureusement, le darwinisme n'implique pas cette abdication et ce blasphème. Dieu pouvait choisir l'heure où l'homme commence à *se distinguer du singe* pour le doter d'une âme, et le charger des responsabilités qui s'en suivent. Cependant nous sommes heureux d'avoir prouvé que l'homme n'était pas un animal par son origine. Main-

tenant il sera plus facile d'établir qu'il ne l'est point par sa constitution.

Toutefois il ne s'agit pas d'opposer ici des considérations spéculatives à des objections de fait, de prendre la question de haut avec ceux qui affectent d'y entrer par l'autre extrémité, enfin de substituer des *a priori* et des phénomènes subjectifs à la science expérimentale. Envisageons l'homme à la manière d'un naturaliste, non comme font les théologiens, et sachons si, du singe à lui, il n'y a que la séparation d'un échelon à l'autre, non celle de deux règnes différents. La constitution de l'homme se présente à nos observations sous trois aspects distincts : sous le rapport de l'organisme et de la structure anatomique ; sous le rapport de l'intelligence et des chefs-d'œuvre qu'elle produit ; sous le rapport de la moralité et des vertus qui en résultent. Eh bien, *physiquement, intellectuellement, moralement,* Dieu a mis entre l'homme et les animaux une distance infranchissable à ces derniers; si bien que l'on a eu raison d'écrire : l'homme est un ange commencé plutôt qu'un animal perfectionné.

La conclusion de cette étude peut être scientifiquement formulée par avance en ces termes d'un naturaliste éminent. « L'homme est-il un animal, et, s'il en est ainsi, quelle place lui revient dans nos cadres zoologiques ? Les réponses à cette double question ont été nombreuses et bien diverses. Le tableau des contradictions de l'esprit humain est ici complet, pas une case n'y reste vide.... Je n'ai pas à discuter toutes ces opinions, parmi lesquelles il en est de si étranges ; il suffira de justifier celle que j'ai embrassée depuis bien des années, et que, chaque jour davantage, je regarde comme la seule vraie. Pour moi, l'homme diffère de l'animal tout autant et au même titre que celui-ci diffère du végétal; à lui seul il doit former

un règne, le règne *hominal* ou règne *humain,* et ce règne est marqué tout aussi nettement et par des caractères de même ordre que ceux qui séparent les uns des autres les groupes primordiaux qu'on vient d'énumérer (1). »

I

Considéré dans sa structure et dans le jeu des appareils, l'homme n'offre-t-il pas des phénomènes étrangers à l'animal? Sans doute, la physiologie comparée retrouve, jusque dans les types inférieurs, les organes essentiels de l'homme et une identité presque absolue de composition anatomique. La micrographie a démontré entre les éléments de l'organisme animal et ceux de l'organisme humain des ressemblances frappantes. La chimie a confirmé les mêmes observations. Il n'y a pas jusqu'à la station verticale, à *l'os sublime* d'Ovide dont on ne puisse contester au règne humain l'honneur exclusif. Plusieurs oiseaux se tiennent naturellement droits : les pingouins, par exemple, et certaine race de canards domestiques. Si la station de la plupart des mammifères est horizontale, celle des singes anthropomorphes est naturellement oblique, ils prennent même assez souvent et tout-à-fait spontanément une attitude qui rappelle celle de l'homme ; sur ces données, le paradoxe conclut : donc de l'animal à l'homme, il n'y a que la différence

(1) Quatrefages, *Unité de l'espèce humaine; Souvenirs d'un naturaliste,* etc.

du plus au moins, mais rien d'essentiellement nouveau.

Cet argument exagéré par la science spiritualiste elle-même, désireuse de placer les caractères différentiels de l'homme en dehors de l'organisme, ne prévaudra jamais contre les conclusions opposées qui jaillissent de l'examen anatomique. Sans doute, l'ensemble de la création zoologique présente une infinie variété de formes, associée à une certaine identité de fond. Presque tous les organismes sont pourvus d'un appareil respiratoire ou de poumons, d'un organe de la circulation ou d'un cœur, de moyens de locomotion, c'est-à-dire de jambes ou d'ailes ; enfin, d'os, de tissus, de muscles, de vaisseaux et de nerfs. Il y a plus, la composition chimique des corps les plus différents est souvent une agrégation des mêmes éléments différemment combinés. Mais est-ce une raison suffisante de confondre les espèces parce qu'elles ont ces similitudes fondamentales de conformation ? de disputer à l'homme la gloire de l'attitude verticale, parce que certains quadrupèdes la prennent par force ou par occasion ? enfin de mettre le fils d'Adam au rang de la postérité des singes, parce que sa chair analysée laisse à peu près les mêmes résidus que celle des animaux au fond d'un alambic ? En vérité, c'est là abuser de la science contre le sens commun, je veux dire de la science pervertie par le système ou faussée par le sophisme.

Et, cependant, voici l'énormité donnée sans rire pour de l'histoire naturelle par Lamark et ses adhérents. Fondés sur les ressemblances mentionnées, ils expliquent la genèse du genre humain de la manière suivante : Pour une raison quelconque, une race de singes renonça à l'habitude de grimper sur les arbres et de marcher à quatre pattes. Après s'être efforcée, pendant plusieurs généra-

tions, de ne s'appuyer que sur les mains de derrière, elle les convertit en pieds : — singulier mot d'ordre conçu et exécuté par des animaux pris de l'ambition de passer hommes. — Bientôt, ces anthropoïdes, en voie de progression transformiste, n'eurent plus besoin de leurs mâchoires pour cueillir des fruits ou pour se battre, pouvant disposer, à cet effet, de leurs pieds de devant devenus des mains, tandis que leurs mains de derrière étaient devenues des pieds. Peu à peu, sous l'empire de l'inaction, leur museau se raccourcit et leur visage devint plus vertical. Enfin, avançant encore d'un pas dans la route de l'humanisation, leur grimace se changea en un gracieux sourire, leurs cris confus devinrent des sons articulés. Après de telles explications, c'est votre faute si vous ne vous représentez pas d'ici comment la chose s'est passée. Resterait bien à nous dire par quel tour de métamorphose cette race perdit sa queue, et les guenons du monde primitif donnèrent naissance à Vénus de Milo ; de quelle manière les grognements des habitants des forêts se transformèrent en la langue d'Homère et de Racine ; enfin quel miracle éleva le chimpanzé au génie de Bossuet et aux vertus des saints ; mais, quand on fait un système, on ne peut tout prévoir.

Voilà donc la question posée ; ce n'est plus aux batraciens, ce n'est plus aux dauphins qu'il s'agit de nous comparer organiquement, mais aux singes. Pendant quelque temps, en effet, notre ancêtre le plus direct, au dire de l'anatomie matérialiste, fut un crapaud énorme, dont on découvre les vestiges fossiles semblables à des mains dans le grès rouge nouveau ; plus tard ce fut le dauphin, dont l'hémisphère encéphalique se compose de trois lobes, à l'instar du nôtre, et présente plus de replis et de cavités que celui de n'importe quel autre animal. On ajoutait, en

preuve irrécusable de cette parenté, que le dauphin se complaît dans la société de l'homme, et amuse le navigateur en se jouant autour de son vaisseau; peu s'en est fallu qu'on n'alléguât les hommes sauvés par les dauphins dans les naufrages mythologiques de l'antiquité! Mais, aujourd'hui, les dauphins et les batraciens sont hors de concours dans ce débat, et les seuls ancêtres que nous donne la science sans préjugés, ce sont les quatre espèces de singes honorés du titre d'anthropoïdes, c'est-à-dire : le gibbon et l'orang de l'Asie orientale, le chimpanzé et le gorille de l'Afrique occidentale. Plaçons un instant l'organisme humain en face de ces races, dont les traits nous repoussent plus encore qu'il ne nous ressemblent, et voyons si celui-là peut être sorti de celles-ci.

Nul n'a mieux démontré la distance qui sépare l'homme de l'animal le mieux organisé que Charles Vogt, surnommé par quelques-uns l'athée cynique. Nous empruntons cette description à un apologiste si peu suspect, en la dégageant des bouffonneries dont il l'assaisonne.

En premier lieu, ce qui distingue absolument l'homme du singe, c'est la station verticale, qui est une propriété essentielle à notre espèce, tandis que le singe ne l'occupe qu'accidentellement et quand il y a été contraint par l'éducation. Une telle attitude lui est si peu facile qu'il est rangé par les naturalistes dans le genre des *grimpeurs*, et par conséquent séparé de celui des *marcheurs* par une différence caractéristique. Au reste, le privilége de regarder en haut constitue en nous une autre grandeur; il est le signe physique de cette faculté supérieure qui nous permet de lire dans les cieux, de planer par le regard sur la création, d'en connaître l'Auteur, d'en rechercher les lois et d'en appliquer les forces

à notre utilité. Il est permis de dire que l'espèce simienne, eût-elle conçu son Newton, n'aurait pu l'élever, car dans sa marche horizontale à la terre, celui-ci n'aurait pas vu assez bien le firmament pour parvenir à l'expliquer.

Après cela, prenons l'homme par la tête et considérons les deux moitiés qui la composent, le crâne et la face. Chez l'homme, le crâne a plus de développement que la face, chez le singe il en a moins. Chez l'homme, la face anatomique comprise entre les sourcils, le menton et les oreilles, n'est qu'un appendice relativement peu considérable du crâne, celui-ci offrant, depuis les sourcils jusqu'à la nuque, une voûte spacieuse pour loger un volumineux cerveau. Chez les singes, au contraire, le front est déprimé et l'ampleur de la face empiète sur la boîte cranienne, en réduisant la masse cérébrale.

Les singes ont le grand trou occipital toujours rejeté en arrière dans le dernier tiers du crâne; l'homme le porte ordinairement placé juste au milieu, et même plutôt en avant qu'en arrière.

L'angle facial varie, dans notre espèce, de 70 à 85 degrès, et l'on ne connaît guère de crâne humain mesurant moins de 64. Celui du chimpanzé adulte baisse quelquefois jusqu'à 35, et celui de l'orang à 30 degrés.

Même différence sous le rapport de la capacité cranienne. Quoique le gorille soit de la taille d'un nègre australien, et qu'ayant les jambes plus courtes, son tronc doive être plus volumineux, sa boîte osseuse est, par rapport à la plus petite de l'espèce humaine, dans la proportion de 34 pouces cubes à 63.

Si nous passons aux dimensions du cerveau, sans doute on ne peut pas dire que, selon l'opinion populaire, l'homme soit pourvu du plus grand, car l'éléphant, la baleine, le narval ont une masse encéphalique plus considérable, mais

entre le cerveau de l'homme le plus obtus et celui du singe le plus intelligent, il est, au rapport d'Huxley, une différence de poids et de volume d'autant plus frappante, que le gorille est à peu près deux fois aussi lourd que certaines femmes d'Europe.

Indépendamment de toute question de quantité, la forme du cerveau humain le rend essentiellement différend de celui des animaux. Relativement à la masse des nerfs de la tête, il est plus grand que celui de n'importe quelle autre espèce zoologique. Les hémisphères de ce cerveau sont divisés à leur surface en éminences nombreuses, séparées par des sillons tortueux, et ces éminences, étant irrégulièrement contournées sur elles-mêmes, se nomment des circonvolutions. Or, chez les singes, ces circonvolutions sont moins nombreuses et plus régulières que chez l'homme. Chaque hémisphère du cerveau se divise en cinq lobes, l'un placé dans l'intérieur, l'autre dans la région du front, le troisième dans la partie occipitale, le quatrième au sommet de la tête, le cinquième à la fosse temporale interne. Eh bien, Gratiolet fait remarquer que, dans l'homme comme dans le singe, il y a, outre les circonvolutions, des sinuosités cérébrales, allant en diminuant du lobe occipital à celui du sommet de la tête. Seulement, ces sinuosités sont larges et peu profondes chez l'homme, tandis que chez le singe elles remplissent un sillon vertical qui sert de démarcation entre les deux lobes dernièrement mentionnés.

Enfin, autres caractères différentiels : dans l'espèce simienne, le lobe moyen du cerveau paraît et s'achève avant le lobe frontal, tandis que les circonvolutions frontales apparaissent les premières dans le cerveau de l'homme. D'autre part, plus les singes occupent un rang élevé dans leur espèce, plus ils ont ce lobe proéminent ;

au contraire, plus ils descendent, plus leurs lobes occipital et antérieur augmentent, tandis que le premier diminue. Aussi, Huxley n'hésite pas à conclure : « Les différences anatomiques existant entre l'homme et les singes qui lui ressemblent le plus, autorisent à penser que le premier forme une famille distincte des derniers : » Et Vogh ajoute : « Un ordre de même rang, mais appartenant à la même série de mammifères. » Certes c'est bien quelque chose, il faut l'avouer. Cependant, si l'on se rappelle que l'homme embrasse toute la création vivante dans ses classifications, tandis que le singe se laissera éternellement classer par nous, sans nous classer jamais ; on trouve que ces naturalistes s'assignent une place modeste au-dessous des sapajous de leurs vitrines. Pour moi, tant que les anthropoïdes n'auront pas fait sur mon cerveau les remarques que je viens d'écrire sur le leur, je m'obstinerai à croire que je ne dois pas figurer avec eux dans deux ordres de *rang égal appartenant à la même série de mammifères*.

Mais revenons aux observations d'anatomie comparée. Passant du crâne à l'appareil de mastication, on découvre des rapports encore plus éloignés. Les dents du gorille, malgré quelques analogies avec celles de l'homme, offrent des différences notables dans le nombre de leurs racines et dans l'ordre de leur naissance. Chez les singes du nouveau continent les divergences sont encore plus accentuées; le cébus, par exemple, conserve certaines ressemblances avec l'homme, tandis que sa denture a perdu tous les caractères de cette similitude.

Avant de quitter le visage de l'homme, un coup d'œil à cette bouche d'où sort l'éloquence de Démosthène, l'harmonie de Mozart, la sagesse de saint Paul, et que le rictus hideux, le cri inarticulé du singe soient jugés par comparaison! Ensuite, un regard attentif à ce rire qui,

dans Molière, atteint la beauté du sublime, et à ces pleurs qui, dans Racine, provoquent les nôtres; et qu'à côté, la grimace idiote des quadrumanes traduisant leur joie ou leur douleur nous apprenne si ce sont là des expressions d'une même animalité.

Quittons enfin ce noble chef habité par la pensée, et passons aux membres. Les bras et les mains de l'homme pendent librement de chaque côté de son corps, parce qu'ils ne lui servent qu'à saisir, non à marcher. Au contraire, la main antérieure et celle de derrière sont, chez le singe, un appareil de locomotion. L'homme a le bras plus court et la jambe plus longue, si bien que s'il veut prendre l'attitude des quadrupèdes, il est obligé de replier ses jambes pour que sa colonne vertébrale soit parallèle au sol. Chez les singes, les choses se passent en sens inverse, et, ou les extrémités sont d'égale longueur, ou la jambe est plus courte que le bras. Aussi, lorsqu'il est debout, l'homme n'atteint avec l'extrémité de ses doigts, que le milieu de la partie supérieure de la cuisse, tandis que le chimpanzé touche sans se baisser sa rotule, et l'orang la cheville de son pied. La différence des proportions est encore plus saillante, si l'on rapproche l'homme et le singe sous le rapport des mains et des pieds. Chez l'homme, l'extrémité antérieure est une véritable main, et l'extrémité postérieure est un pied de forme si unique, que Burmeister y voit le signe le plus distinctif de notre organisme; chez le singe, c'est tout le contraire : les extrémités postérieures sont de véritables mains, et les extrémités antérieures ressemblent plutôt à des pieds où même, très-souvent, les pouces manquent.

Si nous descendons encore le long de cette belle charpente qui constitue le squelette humain, nous verrons que la série de ses différences avec le squelette simien n'est

pas épuisée. Le bassin de l'homme, dit Huxley, est d'une forme qui lui est manifestement propre. Les os iliaques, très-développés, offrent une large surface qui supporte les entrailles dans leur station verticale, et ont assez d'étendue pour y fixer solidement l'extrémité des grands muscles, ce qui permet à l'homme d'occuper facilement une telle position. Sous ce rapport, le bassin du gorille diffère considérablement de celui de l'homme, et celui du gibbon plus encore que celui du gorille. En un mot, les contrastes se généralisent à tel point, entre les deux espèces, que l'on a pu écrire que chaque os particulier du gorille porte des signes qui le font aisément distinguer de celui qui lui correspond dans le corps humain (1).

Aussi, un anthropologiste renommé résume en termes mémorables ce faisceau de contrastes. « La nature et la disposition du poil, la longueur du corps qui n'est que de trois pieds, l'impossibilité de s'accoutumer à tous les climats et à tous les aliments, la durée normale de sa vie, qui n'est que de trente ans, sont autant de points qui caractérisent l'animalité du singe : la lente croissance, la longue enfance, la puberté tardive, les instincts peu développés, la menstruation, une foule de maladies particulières, une existence moyenne de soixante ans, la faculté de parler, de rire et pleurer, sont des caractères physiologiques propres à l'homme (2). » N'est-ce pas plus qu'il n'en faut pour mettre ce corps, surnommé par la foi le *temple du Saint-Esprit,* hors de parallèle avec le reste de la fange organisée? Et ceux qui n'en conviennent pas ne seraient-ils point, plutôt que des adeptes de la vraie

(1) Huxley. Ueber, etc., p. 117-119

(2) Ih Wartz.

science, des descendants de ces ancêtres décrits par le Psalmiste : « Quand l'homme a été élevé en honneur, il n'a pas compris sa propre excellence, il s'est comparé aux bêtes qui n'ont point de raison (1). »

Pour moi, j'ai hâte de sortir de cette physiologie malsaine, car si Gallien regardait sa dissection anatomique comme une hymne en l'honneur de la divinité, il me semble que celle-ci outrage à la fois le chef-d'œuvre qu'elle analyse et le Créateur.

Au reste, quoique la structure ne soit pas certes le caractère différentiel le plus décisif qui existe de l'homme à l'animal, néanmoins, la partie adverse s'avoue vaincue sur ce terrain. Aujourd'hui, elle nie la parenté immédiate entre notre espèce et les races simiennes; elle a trouvé, croit-elle, le véritable père de l'humanité ; voici sa découverte :

Y a-t-il eu jadis des singes plus ressemblants à l'homme que le gorille, ou des hommes qui ressemblaient davantage aux singes que le nègre ? A cette question, dit la science la moins scrupuleuse, on ne peut que répondre négativement. Mais qui sait si les couches inexplorées du globe ne renferment pas les ossements fossiles d'un singe, dont les analogies avec l'homme furent plus prononcées, et si ce ne fut point là l'ascendant immédiat du genre humain ? C'est peut-être à des paléontologues à naître, que reviendra l'honneur de cette solution.

Toujours l'inconnu invoqué à l'appui des arguments insuffisants ! Toujours l'incrédulité du présent fondée sur les motifs de douter qui ne peuvent faire défaut à l'avenir ! Laissons aux théologiens futurs le soin de cette apologé-

(1) Ps. XLVIII, 21.

tique éventuelle. Mais, en attendant, constatons que ce système de l'attaque sous bénéfice de justification ultérieure, ressemble plutôt à de l'impuissance qu'à de la science.

Nous voilà donc revenus à l'hypothèse de Darwin : L'homme engendré par un être plus semblable à lui que le singe, et qu'il aura fait disparaître pieusement, en vertu de la concurrence vitale, dans une lutte pour les subsistances. Mais le monde a été exploré dans des profondeurs bien moins accessibles que celles où l'humanité aurait enseveli ses prétendus ancêtres après les avoir immolés. On a recomposé la faune et la flore des couches les plus cachées, comment n'avons-nous jamais retrouvé un échantillon de nos prédécesseurs immédiats, certes bien autrement faciles à découvrir que les dépôts silluriens ? N'est-il pas absurde de bâtir des systèmes sur des possibilités si improbables ? Etrange contradiction, d'ailleurs, dans les objections que nous font les naturalistes irréligieux ! Tantôt, ils nous disent : La preuve que l'homme procède du singe, c'est que leurs différences anatomiques sont moindres que celles qui existent entre diverses classes de singes ; et en confirmation, ils prennent, parmi ceux-ci, la première et la dixième classe de la série, par exemple, pour les comparer, au lieu de prendre deux classes consécutives, comme l'exigerait la rigueur de la comparaison. Et, d'autre part, désespérant de combler la lacune qui reste entre l'homme et le gorille, ils disent : Puisque la transition de l'un à l'autre est encore inexpliquée, il doit exister un type intermédiaire qui l'expliquera. Libre à chacun de choisir entre ces deux conclusions, mais il est impossible à la science de les émettre sans se contredire, et encore plus impossible de chercher à les prouver, sans prendre à sa charge les assertions les moins susceptibles de la preuve.

Je sais que l'on a découvert deux crânes, l'un à Engis-sur-Meuse, l'autre dans la vallée du Néander, dont on a tâché de tirer parti, pour appuyer l'existence d'un type qui, plus parfait que le singe, est moins parfait que l'homme, mais la mystification a suivi de près la crédulité du public à cet égard. Huxley, qui désirait ardemment la réalité d'une pareille trouvaille, a dit, en parlant du premier crâne : « Ses proportions sont exactement les mêmes que celles de beaucoup de crânes européens et, dans le fait, c'est un bon crâne moyen, qui a pu aussi bien appartenir à un philosophe, que renfermer le cerveau d'un sauvage sans culture (1). » Pour ce qui est du crâne exhumé dans la vallée du Néander, Lyell dit : « Qu'il est trop isolé, trop exceptionnel et d'un âge trop incertain, pour qu'on soit autorisé à tirer de ses formes anormales un argument en faveur de l'opinion qu'il fut le chef d'un être tenant le milieu entre le singe et l'homme. Il prouve, tout au plus, qu'il exista un homme dont le crâne se rapprochait légèrement de celui du singe (2). »

Voilà le témoignage de la vraie science, même quand elle a rompu avec l'orthodoxie ; aussi, quel sentiment de pitié saisit toute âme honnête et renseignée sur la question, quand on voit des esprits aventureux conclure de ces crânes qu'il a existé une race d'hommes différente de la nôtre, et lui assigner une place dans les cadres zoologiques sous le nom de *homo Neanderthalensis* ?.... Avec un seul exemple répudié par des juges tels que Lyell et Huxley, établir de pareilles généralisations sous prétexte

(1) *Loc. cit.*, p. 178.
(2) *Das alter.*, p. 305.

de *sciences exactes* fondées sur l'*observation*, sur l'*induction anatomique*, sur la *méthode positive*, c'est se moquer de ses contemporains en attendant qu'on se fasse moquer de soi.

Disons-le, néanmoins, avant de clore cette partie du présent chapitre, le côté physique de l'homme est bien celui par où il est le moins aisé de le discerner de l'animal. « Il existe une analogie très-marquée entre la charpente du corps humain et celle des mammifères des classes les plus élevées; les sens et beaucoup d'organes sont, sinon quant à la perfection, du moins quant à l'espèce, les mêmes chez l'homme que chez les animaux ; et, s'il y a des différences, elles sont souvent à l'avantage de ceux-ci. Le vautour a l'œil plus perçant, le chien un odorat plus fin, le cheval des membres plus vigoureux que l'homme; mais la constatation de ces analogies et différences est oiseuse, quand on recherche l'origine et la nature de notre espèce (1). Ce qu'il y a de plus essentiel dans l'homme, c'est son intelligence, en présence de laquelle tous les caractères géologiques perdent leur importance. Les êtres ne peuvent être mesurés que d'après leurs semblables, les pierres d'après les pierres, les plantes d'après les plantes, les animaux d'après les animaux et les hommes d'après les hommes (2)... Donc, peu importe que ces derniers, par leur constitution anatomique, soient aussi près du singe que deux classes, ou familles de mammifères, le sont entre elles. Il est un point de vue, dont la science elle-même ne peut faire abstraction, c'est que l'homme est doué d'une âme intelligente et libre; et, par cette prérogative,

(1) *Revue d'Edimbourg*, avril 1863.
(2) Giebel, *Tagisfragen*, p. 50.

il monte bien au-dessus des mammifères, bien au-dessus des vertébrés, bien au-dessus de tout le règne animal, et il forme, dans une majesté incomparable et solitaire, le règne *humain* ou *hominal :* la suite le prouvera mieux encore.

II

Je ne voudrais pas dramatiser un sujet scientifique, ni remplacer les bonnes raisons par des fictions à effet. Cependant, pourquoi ne pas accepter de l'imagination les inspirations capables de fortifier les preuves. Je suppose qu'un jour l'espèce supérieure à la nôtre, dont le darwinisme nous prophétise l'avénement, trouvant nos ossements semblables à ceux des anthropoïdes, les plaçât sous les vitrines d'une même exposition, Dieu n'aurait qu'à ranimer ces cadavres pour ménager à l'avenir une sublime démonstration. L'homme recouvrant la voix et la parole au milieu de ces troupeaux muets, pourrait dire : Je suis l'auteur de l'*Iliade* et de la *Somme* de Saint Thomas; je me nomme Platon, Augustin et Bossuet; j'ai composé les chants de Pindare, de Rossini et de Gluk; j'ai fait tressaillir le monde ancien et moderne aux accents d'Euripide et de Corneille; j'ai bâti le Parthénon et lancé dans les airs la coupole du Vatican ; j'ai pesé les astres dans ma balance et suivi l'itinéraire des soleils dans les profondeurs du ciel; j'ai découvert les continents ignorés et vogué en dominateur par delà toutes les mers; j'ai parlé à mes frères d'un bout du monde à l'autre, avec la rapidité de l'électricité et attelé la vapeur à mes chars; enfin, j'ai fait

la civilisation d'Athènes, de Babylone, de Rome et de la France. Maintenant, qu'on me montre les livres, les cités, les découvertes, les chefs-d'œuvre de ces anthropoïdes qui m'obéissaient jadis, à qui on me compare aujourd'hui, ou que l'on me sépare à jamais de leur compagnie ! Pour moi ce n'est point assez d'un ossuaire de cabinet d'histoire naturelle, je demande une place sous les voûtes d'un panthéon.

Je sais que des naturalistes, même parmi les plus éloignés du matérialisme, ne trouvent pas un caractère du règne humain dans les facultés de l'esprit. Sans assimiler le développement intellectuel de l'homme à l'intelligence rudimentaire des animaux, ils ne découvrent pas entre le premier et le second, de phénomène essentiellement nouveau. L'animal, disent-ils, a ses facultés fondamentales, il sent, il veut, il se souvient, il raisonne, et l'exactitude, la sûreté de ses jugements ont, parfois, quelque chose de merveilleux. Parmi ces animaux, d'ailleurs, et d'un groupe à l'autre, on constate des inégalités très-grandes. Les oiseaux l'emportent sur les poissons, les mammifères sur les oiseaux. Pourquoi l'homme ne serait-il pas tout simplement le plus intelligent des mammifères ?

Sans doute, l'homme possède la parole, c'est-à-dire, la voix articulée; mais plusieurs classes d'animaux ont la voix, ils produisent des sons, ils traduisent des impressions; on connaît leurs cris d'amour, de colère, de plaisir, de douleur, d'appel, d'alarme. Il est vrai que ces accents sont monosyllabiques et uniquement composés d'interjections, mais ils suffisent aux besoins des êtres qui les emploient, et, du langage des oiseaux à celui de l'homme, il y a un progrès, plutôt qu'une différence radicale. M. Agassiz et

les anthropologistes américains vont jusqu'à poser cette affirmation : « Il serait facile de faire dériver les grognements des diverses espèces d'ours les uns des autres, de la même manière et par les mêmes procédés dont les linguistes se servent pour démontrer les rapports du grec et du sanscrit !.... »

Enfin, les facultés du cœur, lesquelles tiennent à la fois de l'instinct et de l'intelligence, ne font pas défaut aux animaux, ils aiment et ils haïssent. Les tendresses du cheval, la fidélité du chien, les jalousies ou les privautés d'une foule d'animaux domestiques, ont inspiré, tour à tour, l'imagination des romanciers et les chants populaires, et l'on a pu écrire, que c'est par le caractère que l'homme et l'animal se rapprochent le plus (1).

Frappés de ces lointains rapports, les penseurs contemporains ont dépensé prodigieusement d'esprit à prouver qu'ils sont des bêtes ! Mais c'est là une sorte de suicide affectif, dont l'humanité de sang-froid et en masse ne sera jamais capable ! En effet, descendre, même par une simple opération de l'esprit, de sa dignité d'homme au rang de l'animalité, c'est abjurer sa propre vie pour en accepter une moindre, c'est mentir à sa conscience, et renier le sens commun.

Voyons, cependant, si l'homme n'a qu'une protestation intime à opposer à cette assimilation, et s'il est vrai qu'il n'existe qu'une question de quantité entre l'instinct et la raison, de telle façon qu'il faille changer cette définition : L'homme est un animal raisonnable; en celle-ci : L'homme est un animal plus raisonnable que les autres.

1 Quatrefages, *Ibid.*

Non, l'animal n'ayant pas les caractères constitutifs de la raison, on ne peut pas dire qu'il soit moins raisonnable que nous, puisqu'il ne l'est pas du tout. Sans doute, il pourvoit à sa conservation, mais les espèces végétales, elles aussi, ont des mouvements spontanés vers le soleil quand il leur est propice : les déclarerons-nous intelligentes pour ce fait ? Sans doute il comprend, mais les anges comprennent bien davantage : faut-il conclure qu'entre l'ange et l'animal il n'y a point la distance de deux règnes, parce qu'il y a la ressemblance de quelques perceptions ? Sans doute il veut, mais c'est toujours conformément à son besoin et à son plaisir, tandis que la volonté de l'homme remonte ces deux courants, et s'exerce dans un sens contraire. Sans doute il raisonne, mais toujours sur les choses sensibles, tandis que l'enfant au berceau saisit celles qui ne le sont pas. Sans doute, enfin, il fait des prodiges d'adresse, mais il est imperfectible, tel il fut au premier jour du monde, tel nous le voyons, et il y a un mot qui le sépare à jamais de nous, c'est le mot progrès.

Ce mot, en effet, exprime le profond abîme creusé entre l'instinct et la raison. On peut même dire qu'il résume leurs différences, et quelles différences ! L'instinct est une sorte de raison inférieure qui tient de la matière la fatalité qui le gouverne. Il constitue la matière intelligente, non l'intelligence. Aussi il marche sûrement, mais toujours dans le même sentier ; il évolutionne, mais il ne se développe jamais. La raison humaine, au contraire, libre en elle-même, tend toujours à s'élancer au-delà, plus grande, jusque dans son égarement, que l'instinct qui ne s'égare pas, parce que le pouvoir d'errer est chez elle la preuve de son activité progressive. Voilà pourquoi, de l'une à l'autre de nos expositions, la raison humaine fait un chemin que l'instinct animal ne parcourra jamais. Il est plus immuable

que la mer qui change ses rivages et que les astres qui modifient leurs rayons. Voilà pourquoi, la race nègre, la moins intelligente de notre espèce, a fourni un correspondant à l'institut, tandis que jamais les singes ne nous convoqueront à leur palais de cristal, ni à leur bureau des longitudes, ni à leurs bibliothèques, ni à leurs chambres des députés! Certes parmi tous ceux qui nous les objectent, il n'en est pas un seul qui espère cette transformation. Mais l'homme abuse de tout contre les conclusions qu'il ne veut pas. Si Dieu n'eût pas donné l'instinct aux animaux, l'homme eût rejeté Dieu comme un créateur sans providence; il le leur donne et l'homme blasphème en ravalant à une même nature, sinon à un même niveau, l'intelligence du pachyderme qui se dirige vers la fontaine et celle de Colomb cherchant un monde pressenti.

Il y a, en particulier, trois opérations intellectuelles qui défient, à tout jamais, l'intelligence mécanique des animaux, et qui semblent constituer en propre l'individualité de la raison humaine. Ces opérations sont le fonctionnement de ces quatre perceptions : le sens du beau, celui du bon, celui du vrai, celui du langage.

L'instinct n'a jamais conçu que l'utile, il ne s'élève pas à la notion du beau. Le castor et la fauvette bâtissent leur demeure avec une industrie qui étonne notre regard, mais qui n'a rien appris au-delà du nécessaire. L'un n'ajoutera jamais un pignon à sa maison, ni l'autre un brin de duvet à son nid, pour charmer ses yeux ou ceux de la postérité. Le monde de l'esthétique est entièrement fermé à l'intelligence des animaux. Si leur système nerveux est ébranlé par certains sons, ou leur regard captivé par certaines reproductions de l'art, c'est, dans le second cas, une surprise, non un sentiment admiratif, et,

dans le premier, un agacement, non une impression compréhensive. La région de l'idéal, qui est comme le sommet de la raison humaine par où elle touche le ciel, est inaccessible aux visées de l'instinct. Aussi, tandis que l'homme cherche le beau dans ses amours, dans ses œuvres, dans ses demeures, dans ses vêtements, et subit la fascination de ce mirage avec douleur quand il ne peut l'atteindre, l'animal ne désire rien au-dessus du commode. Son seul luxe est la satisfaction de ses appétits, et il n'est pas rare qu'il la goûte dans l'horrible, tout aussi bien que dans le délicat. On a donc marqué la supériorité du régne humain d'un trait incomparable, quand on a dit de son intelligence qu'elle conçoit le beau et le réalise.

Autre avantage caractéristique de l'intelligence humaine, elle perçoit l'idée du bon ou la notion de justice. L'animal connaît ce qui est bon par rapport à lui, non ce qui l'est en soi ; aussi il immole tout le reste de la création à son intérêt. L'homme seul connaît une loi, une règle supérieure à laquelle il sacrifie son intérêt, ou il estime qu'il devrait le sacrifier. Sans doute, les animaux évitent les actes pour lesquels ils sont punis, mais c'est à cause de la punition elle-même, non à cause de l'immoralité de ces actes. L'homme, au contraire, peut braver la punition, mais il ne peut méconnaître l'immoralité attachée à ses fautes. Aussi quand Vogt compare notre espèce reculant devant le mal aux petits des ours craignant les corrections paternelles, il outrage sa raison plus que la nôtre ; car il sait bien que les ours connaissent les coups que le mal leur attire, sans connaître le mal intrinsèquement, tandis que l'homme fuit le mal lui-même, et en a souvent plus de peur que des châtiments qui le suivent. Preuve qu'indépendamment de la moralité machinale, il a des notions de moralité

spéculative impossibles à l'instinct. L'instinct ne sait jamais que ce qui est défendu, et la raison connaît ce qui doit l'être.

Le sens du vrai est encore une grandeur spécifique du règne humain. Convenons-en, le sens du vrai physique ne manque point aux animaux. Ils ont tantôt une finesse d'ouïe et de regard, tantôt une délicatesse de flair, souvent une perfection d'appareils sensoriels, toujours une habitude de communications avec la nature telles qu'il leur est facile de connaître cet ordre de phénomènes ; mais le sens du vrai, spéculativement considéré, leur fait complètement défaut. La vérité abstraite, cette noble passion de l'humanité, n'a jamais fait battre le cœur d'un animal, parce qu'elle n'en peut pénétrer l'esprit. Qu'un philosophe positiviste ou darwiniste fasse comprendre par ses caniches le premier axiôme de son système, nous admettrons que l'homme n'est qu'un animal développé. Mais il n'en saurait être ainsi. Les chiens savants dressés aux démonstrations algébriques exécutent d'une manière mécanique les mouvements nécessaires à la solution, sans rien connaître du problème lui-même. Voilà toujours la barrière infranchissable établie d'un règne à l'autre. Ne pas la voir, c'est passer dessous, non la supprimer, et se rapprocher de l'animalité par la négation, non par les facultés intellectuelles.

Enfin, le langage parlé ou écrit n'est-il pas la plus belle manifestation et la plus irrécusable preuve de ces radicales différences entre l'instinct et la raison. Les animaux ont la voix, ils n'ont pas la parole ; ils ont des chants, non un langage. Certes, je ne veux pas méconnaître la beauté effrayante des rugissements du lion, ni la mélodie suave du rossignol ; mais, après tout, c'est toujours la même note

depuis l'origine de ces espèces jusqu'à leur extinction. Comparez ces cris monotones aux accents sortis de la poitrine de l'humanité depuis les cantiques d'Israël jusqu'à la partition de *Don Juan*, du *Prophète* et de *Guillaume Tell*, et dites-moi s'il est possible de confondre les chants de l'organisme avec ceux de l'intelligence! De leur côté, le perroquet et quelques autres animaux dressés par une longue éducation parviennent à épeler quelques syllabes des langues humaines, sans en rien comprendre; rapprochez ces ramages de tous les idiômes articulés par notre famille dans l'univers, par exemple, une pie, de Démosthène ou de Cicéron, les babils et les grognements d'une ménagerie des périodes d'une séance d'académie, et osez dire qu'il n'y a qu'une disproportion, non un phénomène nouveau entre le langage de l'instinct et celui de la raison. D'autre part, les animaux n'ont jamais pu rien exprimer avec leurs griffes que la trace de leur passage. L'humanité parle pour ainsi dire avec ses mains comme avec sa bouche, au moyen de l'écriture; elle parle pour l'avenir en même temps que pour le présent; elle parle non-seulement à un homme, mais encore à tous les peuples à la fois. On collectionne sa parole dans les bibliothèques, on la porte en chemin de fer d'un bout du monde à l'autre, et j'affirme que, pour voir dans les gazouillements des oiseaux ou dans les hurlements du loup, des rudiments de ces immortelles communications, il faut avoir une gageure à soutenir contre la vérité.

Fallait-il donc que le Créateur ne communiquât rien de l'animal à l'homme pour que l'homme ne fût pas classé dans le règne des animaux? Est-ce que les plantes n'ont pas leurs caractères comme les organismes zoologiques? Est-ce que, chimiquement, elles ne se composent pas de beaucoup d'éléments identiques? Est-ce qu'on ne fait pas

de longs tableaux de leurs mutuelles analogies? Et, cependant, qui a cherché à les confondre? Et parce que l'instinct a quelques lueurs qui tiennent de la raison, on ferait du premier le commencement de la seconde? C'est comme si on prenait la lumière du phosphore pour celle du soleil, sous prétexte qu'elles éclairent toutes les deux. Après cela, cessez vos exclamations sentimentales sur les qualités sympathiques des animaux.

Il est vrai que les chiens sont parfois plus fidèles que les hommes, mais si les chiens le sont plus sûrement, c'est parce qu'ils le sont par nécessité, non par choix; en ceci l'avantage de l'homme paraît jusque dans ses désavantages. Il est vrai que le Créateur a mis de l'amour dans les nids pour la propagation des espèces, mais cet amour survit-il au-delà de la phase où il serait libre? A-t-on vu, à dix ans de distance, les petits d'une même nichée se reconnaître et mourir l'un pour l'autre. O vénérable image de la famille humaine, douces et saintes figures de nos mères et de nos aïeux, à qui ou plutôt à quoi avez-vous été comparées? Et où sont, parmi les singes, les bienfaiteurs de leur espèce souffrante? Et quels sont les héros de la zoologie qui aient donné de leur sang par amour? Pour moi, quand je vois une science éhontée faire procéder le cœur de saint Vincent-de-Paul et le génie de Pindare du sang des gorilles, je ne crois pas que l'humanité sorte de l'animalité, mais je me demande si elle ne peut pas y revenir, tant je suis épouvanté du plaisir dépravé que l'homme peut éprouver à se ravaler, quand il s'adore.

Trouverons-nous en lui quelque chose de plus suréminent, de plus étranger encore à l'animal que les précédents avantages? Oui, et nous touchons au cœur de la question. Après les caractères organiques et intellec-

tuels de l'homme, nous allons étudier son côté moral. La tache est d'autant plus aisée que, sur ce terrain, nous avons pour appui des naturalistes illustres qui étaient nos adversaires, il y a un instant.

III

Fût-on capable de fermer les yeux à l'évidence de nos avantages, sous le rapport du corps et de l'esprit, comment ne pas nous reconnaître une suprématie hors de comparaison dans un parallèle des fils d'Adam avec l'animalité, à ces trois points de vue caratéristiques : la liberté, la moralité, la religiosité ?

La liberté, qui est le fondement de la moralité, n'est pas possible à l'instinct. Etant aveugle, il peut agir, mais non délibérer et choisir. Aussi, jamais le bon sens du monde n'a pu imputer une responsabilité quelconque aux animaux. On tue les chiens enragés, parce qu'ils le sont, non parce qu'on les estime coupables de l'être. C'est sans doute pour cela que la science, qui fait procéder l'homme des autres espèces zoologiques, lui dénie le privilége de la liberté à l'intérieur, même quand, par une étrange inconséquence, elle revendique pour lui toutes les libertés à l'extérieur. Mais quel droit peut avoir à la liberté, de plus que les tigres du jardin des plantes, un être nécessairement entraîné au mal qu'il fait? Les tyrans ne sont-ils pas des dompteurs nécessaires, si la bête humaine a besoin de leur cage pour être

préservée de la fatalité de ses instincts? Et, sous un autre aspect, pourquoi la société flétrit-elle l'homme qui blesse son semblable, non le cheval qui renverse son cavalier? Sans doute le premier a plus de connaissances, mais il est aussi peu maître de lui-même que le second. Qu'on ait donc le courage d'une complète assimilation entre les deux termes comparés, si on a la conviction de leur complète ressemblance; mais tant que l'on ne pourra point appliquer la doctrine de l'homme-animal, sans faire rire le genre humain et sans bouleverser la terre, n'est-ce point la preuve que cette doctrine n'est qu'un jeu d'esprit pour ceux qui la soutiennent, destiné peut-être à chagriner ceux qui la repoussent.

En second lieu, de quelle manière concilier le dogme de l'animal fait homme avec la moralité de ce dernier? L'homme n'a pas seulement les notions de la moralité, il a une conscience morale, c'est-à-dire la faculté de jouir du bien qu'il fait et de souffrir du mal qu'il commet, et celui qui a perdu cette sensibilité sainte de l'âme, le remords, est plutôt une dégradation qu'une vraie représentation de son espèce. Nouvel attribut réservé exclusivement au règne humain! Il faut convenir, du reste, que c'était justice, car, seul, le mortel qui est libre de ses mouvements doit avoir la noble prérogative d'en être malheureux! Et, cependant, si développée que soit l'intelligence des animaux, a-t-on jamais pu constater qu'une injustice commise, ou le regret du sang versé les empêchât de dormir? Où est le martyr des esscrupules dans l'ordre zoologique? Quel carnivore et quel reptile ont fait amende honorable de leurs meurtres ou de leurs larcins? Et qu'on ne dise point que le remords est un préjugé de l'éducation, non le fruit spontané de la nature humaine. Sans doute

la société le développe par ses enseignements, mais qu'importe s'il est de la nature de l'homme de ne pouvoir pas plus éviter la société que le remords; qu'importe si, partout où il y a un langage assez formé pour exprimer les idées générales et abstraites, on trouve des mots qui rendent l'idée de vice et de vertu, et des âmes émues et vibrantes à ces idées. Plutarque a prouvé l'existence de Dieu par le remords, à plus forte raison et surtout on peut déduire la moralité, des inquiétudes qui désolent l'immoralité. Saintes douleurs qui élèvent l'homme mille fois plus au-dessus de l'animal que nous ne saurions le dire; car, après les anges qui sont incapables de faire le mal, les premiers, dans l'échelle de la vertu, sont les êtres capables de s'en repentir.

Enfin, il est en nous d'autres notions qui prouvent d'une façon encore plus décisive l'objet de cette thèse. Partout où il y a des hommes réunis par un lien social, on croit à un monde autre que celui-ci, à certains êtres mystérieux qui l'habitent, à une vie future, à la survivance d'une partie de notre être, quand le corps est détruit; et ces notions, quelque vagues qu'elles soient, engendrent des symboles et des pratiques correspondantes. En un mot, dans toutes les familles humaines, soit barbares, soit civilisées, on trouve l'autel mentionné par Plutarque avec les accessoires qui s'en suivent. Eh bien! jamais rien de semblable ni d'analogue ne fut découvert dans les groupes d'animaux. Ils regardent rarement vers le ciel, et ils n'y voient jamais la trace de son Auteur. La religiosité, c'est-à-dire l'ensemble des facultés qui, en nous, cherchent Dieu, s'élèvent vers lui et nous font de son commerce un besoin, est uniquement l'apanage de notre espèce. Aussi, quand l'homme a parlé, quand il a

chanté, on ne le distingue pas toujours de l'animal; mais, quand il a prié, sa royauté devient incontestable; et au moment où il s'agenouille devant Dieu la nature entière s'incline devant lui!

A l'encontre de ces faits, on a opposé des allégations erronées. Par exemple : les langues australiennes, ont dit quelques voyageurs, n'ont aucun mot qui signifie *honnêteté, justice, péché*, etc... Cela ne prouve nullement qu'en Australie on n'ait pas les notions exprimées par ces termes. Les mêmes langues ne possèdent pas davantage les mots génériques *arbre*, *poisson*, etc., suivrait-il, que dans ces pays, on confonde les ormeaux avec les requins ? Evidemment, ce n'est là que pauvreté du vocabulaire, non indigence d'idées, et une observation tant soit peu attentive confirme nos conclusions.

Nos adversaires continuent : La notion de Dieu et de la vie future est inconnue aux Cafres et aux Hottentots. Nouvelle méprise ! Campbell a découvert jusque chez les Boschismen l'idée d'un être suprême : à force d'interrogations, dont les touristes frivoles ne se donnent point la peine, il a constaté que cette idée se subdivisait en deux autres, celle de Goha, Dieu mâle placé au-dessus des hommes, et celle de Ko, Dieu femelle placé au-dessous. D'ailleurs, comment révoquer en doute les croyances surnaturelles d'un peuple qui enterre ses morts avec leur arc et leur flèche, pour qu'ils puissent chasser dans un paradis où le gibier est éternellement abondant ?

Quant aux Hottentots proprement dits, ils admettent une sorte de théodicée manichéenne, par conséquent un bon et un mauvais principe, une vie ultérieure, le culte des grands hommes morts, en un mot tout ce qui est nécessaire

pour mettre hors de doute leur religiosité. Et, cependant, comment a-t-on pu émettre de si fausses conjectures sur les races méridionales de l'Afrique ? Un contraste, signalé par le plus intrépide explorateur de ces contrées, peut l'expliquer. « L'absence d'idoles, de culte public, de sacrifice quelconque chez les Cafres et les Bechuanas fait croire, tout d'abord, que ces peuplades professent l'athéisme le plus absolu ; » mais le docte voyageur se hâte d'ajouter : « Quelque dégradées que soient ces populations, il n'est pas besoin de les entretenir de l'existence de Dieu, ni de la vie future : ces deux vérités sont universellement reconnues en Afrique.... Plus on avance vers le nord, plus les idées religieuses des naturels sont développées. (1) »

Si, de l'Afrique nous passons dans le Nouveau-Monde, on trouve encore, à propos des cultes de ce pays, des assertions contradictoires ; mais l'auteur d'un ouvrage, devenu classique, sur l'*homme américain*, nous dit : Il est évident que les nations même les plus sauvages de cet hémisphère ont eu une religion quelconque (2). Ces paroles sont justifiées par tout ce qui nous revient, même des forêts cent fois séculaires de l'Amazone, habitées par des tribus aux mœurs atroces, où la divinité et l'immortalité sont connues, quoique défigurées. Quant aux populations de l'Asie, inutile d'en parler, on les accuse de superstition plutôt que d'athéisme. D'où il suit que l'idée religieuse couvre le globe tout entier de sa bienfaisante influence ; que la liberté, la moralité, la religiosité sont universelles chez l'homme, et universellement absentes chez les animaux ; enfin qu'elles agissent sur notre espèce à la façon de ces propriétés fon-

(1) Livingstone...
(2) A. d'Orbigny.

damentales par où les règnes sont caractérisés. Quand Linné, en effet, le père de la vraie nomenclature en histoire naturelle, a voulu marquer le trait distinctif des végétaux et des animaux, il a défini les premiers, des corps organisés *vivants non sentants*, les seconds des corps organisés *vivants-sentants et se mouvant spontanément*. Et la caractéristique de l'homme, comme parle la science, où sera-t-elle ? Dans ces aptitudes qui élèvent une frontière aussi haute que celle des autres règnes entre nous et l'animalité : L'homme est un être servi par des organes supérieurs, d'une intelligence, zoologiquement parlant, incomparable, et doué de la liberté, de la moralité et de la religiosité.

Ici l'homme a le droit de se redresser en face de ses insulteurs avec un noble orgueil. Et si jamais les apostasies de l'avenir profanaient ses restes et les rangeait dans les catégories animales, il pourrait dire : Cette bouche a prononcé les homélies de saint Jean Chrysostôme, et consolé les infortunes de tous les siècles ; ces mains ont enduré la chaîne de saint Vincent de Paul et tenu la plume des Evangélistes ; ces pieds ont porté chez les pauvres le pain de la charité chrétienne et la vérité de saint François-Xavier aux rivages lointains ; ce cœur fut l'organe des transports de sainte Thérèse et de l'amour intrépide des martyrs ; ces yeux furent sanctifiés par les pleurs de saint Pierre et par les visions sublimes de saint Paul ; enfin, cette tête était l'expression d'une âme immortelle et le reflet de la face même de Dieu. Que l'on m'arrache donc à l'ignominie des comparaisons avec les organismes sans âmes ; pour moi qui ai combattu, prié et adoré, ce n'est pas assez d'une place sous un panthéon, mes ossements ont le droit de se reposer sur les autels, en attendant leur glorification dans l'éternelle incorruptibilité du sein de Dieu.

Si en présence de ces preuves et de ces destinées, un homme ne sent pas encore sa supériorité par rapport à l'animal.... je serais tenté de lui répondre qu'il a raison.... mais il vaut mieux prier pour lui !

CHAPITRE XIV.

La foi & l'anthropologie polygéniste, ou l'unité de l'espèce humaine.

Nous avons prouvé que l'homme vient de Dieu, non des énergies transformantes de la matière ; et qu'il a été constitué dans une dignité organique, intellectuelle et morale, supérieure à l'animalité. Mais est-il issu d'un seul couple ou faut-il compter, dans l'arbre généalogique de l'humanité, autant de premiers parents qu'il y a de races diverses ? Le nègre et le blanc, le Mongol et l'Américain descendent-ils du même Adam, ou sont-ils des groupes séparés d'hommes, plutôt qu'une même famille humaine ?

La question est importante au point de vue scientifique, car si chaque race a eu une souche différente, les races deviennent des espèces, l'unité du genre humain est détruite, les classifications anthropologiques sont à refaire.

La question a une immense portée théologique. Si l'on supprime, à l'origine du genre humain, la paire primitive et unique, la solidarité humaine, soit dans la chute, soit dans la rédemption, ne saurait exister. La transmission généalogique du péché originel est impossible entre ceux qui n'auraient aucune parenté : la faute d'un premier père de couleur blanche en Asie ne peut affecter, ni par

hérédité, ni par complicité, les enfants d'un père noir vivant en Afrique; et la culpabilité s'inoculant avec le sang, de quelle façon se communiquerait-elle entre deux sangs qui ne se mêlent pas ? Le dogme de la rédemption comme celui de la chute reposent sur la foi en l'unité de l'espèce humaine. De même que tous ont péché en Adam, d'après saint Paul, tous sont rachetés en Jésus-Christ; de même qu'il n'y a pas un seul homme à qui la vertu rédemptrice soit refusée, il n'en est pas un seul à qui elle soit inutile. Rigoureusement, nous l'avons vu, le déluge peut être regardé comme une catastrophe locale, mais l'inondation du péché et celle de la rédemption ont couvert la terre. D'où il résulte, j'y reviens, que l'économie évangélique repose sur le fait de l'unité de l'espèce humaine, si bien que, ce fait étant ébranlé, le christianisme perd ses bases et s'écroule.

Enfin la question est capitale au point de vue philanthropique. Si les hommes n'ont point d'ascendant commun, pourquoi ceux qui ne sont unis que par la ressemblance seraient-ils tenus à des devoirs d'affection réciproque ? Par le fait, les trois dogmes du symbole philosophique, liberté, égalité, fraternité, passent au rang des superstitions. En vertu de quel droit nous, gens de race caucasienne, devrions-nous la liberté au nègre, que nous n'estimons pas digne d'être libre ? l'égalité à l'Iroquois qui n'est pas notre égal ? enfin la fraternité à tous les peuples qui ne provenant pas d'extraction adamique ne sont pas nos frères ? Ces conséquences sont si logiques que la diplomatie esclavagiste n'a pas manqué de s'en emparer à son profit. En 1844, M. Calhoum, ministre des affaires étrangères aux Etats-Unis, éludait les instances des puissances négrophiles en se couvrant des différences radicales qui séparent les groupes humains. Les naturalistes Morton, Niot et

Gliddon avaient fourni cette barbare excuse à la conscience des Anglo-américains, si toutefois ils méritent le nom de naturalistes, ceux qui propagent par leur science les sentiments contre nature. Sans doute, ce n'étaient point des raisons zoologiques qui faisaient conclure les planteurs à la servitude des nègres; mais si de telles raisons n'étaient point sincèrement alléguées, elles l'étaient logiquement. Si le prétexte était de mauvaise foi, il était de bonne guerre, et c'est la négation de notre unité spécifique qui autorisait ces conséquences fratricides.

Le christianisme n'est pas intéressé seulement par ses dogmes et par sa morale dans la question que nous agitons, il l'est par son histoire. Avant lui, chaque peuple s'attribuait une origine particulière. Les Pélasges, les Hellènes, les Troyens, et bien d'autres se déclaraient autochtones. L'Evangile renversa la barrière qui séparait tous ces groupes, et les influences de la fraternité en Adam et en Jésus-Christ firent une seule famille de tous les peuples de la terre. Aujourd'hui, pour avoir abjuré cette croyance, l'anti-christianisme s'est mis en flagrante contradiction. Scientifiquement il enseigne la pluralité des espèces humaines, ce qui revient à dire que tous les hommes n'étant pas frères, ne sauraient être tenus aux charges de la fraternité, et, politiquement, il professe le cosmopolitisme, ce qui revient à vouloir effacer la nuance des nationalités, après avoir élevé un mur infranchissable entre les races. Ainsi s'expliquent les deux mouvements en sens contraire qui caractérisent nos tendances sociales, égoïsme effroyable, protestations affectées d'amour universel, c'est-à-dire que la négation prêche la sympathie en venant de la détruire, pour s'innocenter de son crime.

Quoique le dogme de l'unité de l'espèce humaine soit d'o-

rigine chrétienne, il ne faut pas croire qu'il n'ait jamais subi de contradictions au sein du christianisme. Lapeyrére, gentilhomme protestant, attaché au prince de Condé, publia un système de théologie fondée sur l'hypothèse de générations préadamites, dont les descendants vivraient encore. D'après lui et ses adhérents, Moïse aurait raconté deux créations successives. Le récit de la première finirait au quatrième verset du second chapitre de la Genèse. Le récit de l'autre s'ouvrirait par ces mots : *Voici quelles sont les générations du ciel et de la terre.* Dans ce système, l'histoire d'Adam et de sa postérité n'est que celle de la race juive. Les Gentils, créés les premiers, au sixième jour de la semaine hexamérique, en même temps que les mammifères, auraient formé une population à part et apparu simultanément sur toute la terre : de cette façon, on le voit, se seraient développées grand nombre de tiges humaines, et la dernière, représentée par Adam et Eve, aurait pour traits caractéristiques d'être venue après les autres, et d'avoir donné naissance au peuple de Dieu.

Cette utopie, longtemps discréditée, a été rajeunie, naguère, en Amérique, où le succès est si aisément assuré à l'étrangeté. Accoutumé à tout décider par la Bible, ce pays a trouvé piquant de concilier les hypothèses de l'anthropologie matérialiste, sur la pluralité des espèces, avec les textes sacrés. Les slavistes sont devenus l'expression de cette singularité doctrinale, et ils l'ont étayée de considérations philosophiques, historiques, géographiques. Mais tous leurs efforts de concordance tombent devant l'évidence lumineuse de ces deux autorités. La Genèse nomme Eve *la mère de tous les vivants* (1), par conséquent du genre

(1) *Gen.*. 3, 20.

humain entier. De son côté, saint Paul nous assure que *de même que par un seul homme le péché a pénétré dans le monde, de même la mort a été communiquée à tous les hommes par celui en qui tous ont péché* (1).

Que peuvent répondre à de telles solutions les polygénistes soucieux de l'orthodoxie ? Rien qui vaille la peine d'être mentionné. Aussi laissons-les se débattre contre des difficultés exégétiques mille fois plus inextricables que la difficulté scientifique à laquelle ils veulent échapper, et hâtons-nous de résoudre celle-ci.

Rappelons ici, d'après Buffon, que l'espèce est une succession constante d'individus semblables qui se reproduisent. Rappelons encore que la ressemblance fondamentale des individus n'exclut pas certaines variétés très-secondaires, et que lorsque ces variétés sont perpétuées par l'hérédité, elles constituent la race. Ces notions étant bien établies, nous allons montrer, par des arguments scientifiques, que le genre humain est issu d'un seul couple primitif. Cette vérité de premier ordre reposera sur deux motifs généraux : 1° que les rapports des races humaines attestent l'unité de l'espèce ; 2° que les objections de la science ne prouvent rien contre cette unité.

I

Que les rapports des races humaines prouvent l'unité de l'espèce humaine, c'est là une thèse, peut-être moins prudente que celle-ci : les différences de ces races ne prouvent

(1) Rom. 5, 12.

rien contre cette unité. La seconde purement défensive, en effet, met la science au défi de produire aucune certitude opposée à l'unité; la première, plus étendue, engage la lutte au nom de l'unité contre la science; toutefois, comme elles se complètent réciproquement, et comme l'une nous paraît aussi incontestable que l'autre, nous n'hésitons pas à soutenir que l'unité de l'espèce ressort des caractères *généalogiques, psychologiques* et *anatomiques* propres à toute les races.

Remettons, une fois de plus, sous les yeux du lecteur les inconséquences de la négation à ce sujet. C'est une chose bien étrange qu'au temps où l'on s'efforce de démontrer la parenté de l'homme et du singe, on conteste la parenté originelle de l'Européen et de l'Africain. A la même page Vogt admet la possibilité que nous descendions des quadrumanes, et l'impossibilité que le nègre et le caucasien descendent d'un seul couple. Il prétend, quelque part, que la pluralité des espèces ne ferait pas doute si « une vieille légende insérée dans les livres de Moïse n'enseignait le contraire; » à mon tour, je lui demanderai s'il n'attaquerait point l'unité de notre espèce, uniquement pour avoir la satisfaction de combattre la vieille légende.

La légende, cependant, se trouve parfaitement d'accord avec la science, et j'en atteste pour première preuve les rapports que j'ai appelés généalogiques des races. Nous avons vu que deux espèces diverses, en s'unissant, sont stériles, ou n'ont qu'une fécondité limitée à quelques générations. D'après cette loi, si les races humaines étaient autant d'espèces, leur croisement devrait être inefficace pour la multiplication. C'est, néanmoins, le contraire qui se produit. Les mariages entre les races les plus différentes

sont féconds, et plus la différence s'accentue, plus la fécondité augmente. Donc, par ce seul fait, on peut conclure que les races humaines sont des formes d'une seule espèce. Si elles étaient les espèces d'un même genre, leur descendance serait frappée de stérilité. Des expériences si nombreuses et si variées ont été faites à ce sujet que la loi est indubitable. De cette sorte, le caractère différentiel le plus certain des espèces du monde animal s'applique à l'espèce humaine, et, pour le méconnaître, la science est obligée de nier ses principes, c'est-à-dire de conclure d'une manière extra-scientifique.

Le fait de cette reproduction et de cette propagation entre sujets de races diverses est permanent, par conséquent constatable à tous les points de l'espace et à toutes les heures de la durée. Il est curieux, cependant, de le vérifier dans l'ensemble de ses phénomènes : et voici la frappante confirmation qu'il reçoit de la géographie et de l'histoire.

Tous les types humains peuvent être ramenés à un seul, celui de la race caucasienne. La race noire qui s'en éloigne le plus, dit M. de Quatrefages, s'y rattache par la race malaise ou basanée qui a formé entre elles la transition : de même la race mongole ou olive est ramenée à la race blanche par la race américaine ou cendrée. Sous quelles influences se sont déterminées les variantes de couleurs, de taille et de conformation de ces diverses races, nous le dirons ailleurs. Pour le moment, contentons-nous de remarquer que, de l'une à l'autre, l'empreinte spécifique est graduellement marquée, et qu'il est bien plus facile d'admettre de telles variétés sortant de la même unité, que de réduire à l'unité spécifique chacune de ces variétés.

Ceci est si vrai, qu'aux adversaires de l'espèce, on

pourrait contester la pluralité des races, ou tout au moins la classification qu'ils en font. Les signes caractéristiques de la race ne sont ni assez constants, ni assez précis, dit John Muller, pour qu'on en puisse décider sans incertitude. On ne connaît point de principe scientifique, qui permette de les discerner sûrement. Blumenbach en distingue cinq, Pritchard en compte sept, Flourens les réduit à trois. Le Tatar et le Finnois sont-ils de souche caucasienne ou mongolique? les Papouas et les Alfourous sont-ils des nègres ou des malais? Autant de doutes jetant, sur les traits des races, une indécision qui fait ressortir l'unité de l'espèce. La vraie Genèse du genre humain, en effet, se détache plus clairement à travers ces croisements de lignes, en ce sens que, moins les groupes humains ont leurs limites accentuées, plus l'unité du type primordial se révèle.

Humbolt était surtout affecté de ce caractère unitaire, s'accusant jusque dans la variété des races, quand il concluait de leurs différences graduées à l'identité de l'espèce. « Tant que l'on ne considéra les races que dans leurs variations extrêmes, dit-il, on les prit pour des souches distinctes, mais quand on a observé les nombreuses gradations que la science géographique a notées dans la couleur de la peau, et dans la structure des crânes; quand on sait les travaux approfondis de Tiédeman sur le cerveau des nègres et des européens, et les études anatomiques de Vrolik et de Weber sur la configuration du bassin; quand on remarque l'arbitraire qui préside au groupement des races, si bien que ces groupements varient sans cesse, parce que aucun n'a été fait d'après un principe fondé sur la nature; enfin quand on compare les types humains, non pas dans leurs formes extrêmes, mais en tenant compte des nuances intermédiaires par lesquelles ces extrêmes sont reliés, on

arrive plus aisément à affirmer l'unité de notre espèce, que l'opinion contraire (1). »

Est-il possible de mettre une raison plus impartiale, plus désintéressée et mieux informée au service du dogme que nous défendons ? il peut encore être appuyé par des arguments psychologiques non moins frappants.

Il y a dans l'homme une partie invisible, aussi certaine que sa structure physique, et par laquelle, moins sujet à la mutabilité, il porte plus visiblement le sceau de l'unité spécifique. Toutes les races humaines, par exemple, sont douées d'une intelligence *sui generis,* et, quoique ce soit à des degrés différents, les habitudes, l'éducation, une foule de causes externes peuvent si notablement amoindrir cette différence, que des nègres élevés dans le même milieu que les Européens arrivent souvent au même développement, tandis que des européens élevés parmi des sauvages ne dépassent pas le niveau intellectuel de leur entourage. Plus ou moins, toutes les races humaines sont douées des même passions, comme pour témoigner qu'elles ont participé à la même chute. Aussi, partout où une tragédie de Racine et une comédie de Molière sont lues avec intelligence, le lecteur, quel qu'il soit, Cafre ou Européen, Hottentot ou Australien, est obligé de dire en face de ces peintures admirables de l'homme : voilà un homme, que je connais. Plus ou moins, toutes les races humaines sont douées de conscience ou de sentiment moral. Les cannibales de l'Australie se cachent pour faire leurs horribles festins de chair humaine, et ils s'en défendent comme d'un crime après les avoir faits. Dans le Soudan, où cer-

(1) *Cosmos,* t. I., pp. 379 423.

taines tribus de nègres se mangent et se chassent entre elles, dit-on, comme des troupeaux de bêtes (1), Livingstone nous assure que d'autres prescriptions de la conscience naturelle sont en honneur. Enfin, les peuples qui ont le moins de moralité sont susceptibles d'en acquérir au contact de la civilisation chrétienne, et, en quelques jours de prédication, un missionnaire de l'Evangile élève la conscience du Boschisman à certains scrupules de conduite, dont jamais le singe le plus intelligent ne se doutera.

Plus ou moins, toutes les races humaines sont douées de la faculté de parler. Or, nous démontrerons plus tard, que l'étude comparative des langues tend à diminuer le nombre de celles qui peuvent être regardées comme types, et à les réduire à l'unité. Ce résultat est même, en partie, obtenu. Et, de même que les langues sémitiques et indo-germaines, ont, par leurs affinités réciproques, décelé leur origine commune, de même, il est permis de penser que les autres apparaîtront à l'examen philologique comme de simples variétés d'une même langue primitive, c'est-à-dire comme des preuves indirectes de notre unité spécifique.

Plus ou moins, toutes les races humaines sont douées du sens de la fraternité. Aux yeux de la législation comme aux yeux de la conscience individuelle, devant la philosophie négative, comme devant la loi chrétienne, jamais il ne sera fait la moindre différence entre le meurtre d'un blanc et celui d'un noir, le prix de la vie d'un malais ou celui de la vie d'un mongol. Sans doute, c'est là un sentiment qui fut corroboré par le christianisme ; mais le christianisme l'a rendu, non donné à la nature déchue ; c'est

(1) Voy. Richardson, *Vie du Nègre*.

pourquoi, de nos jours, la nature ne peut l'abjurer, même chez les libres penseurs en qui elle voudrait cesser d'être chrétienne. Voilà, cependant, une fraternité toute de convention, si tous les hommes ne sont pas de la même famille. Pourquoi des sympathies de parenté entre des semblables qui ne sont point parents! Cela ne s'explique point sans un sentiment spontané, profond, universel, de notre unité spécifique contre lequel aucune utopie ne saurait prévaloir.

Enfin, plus ou moins, toutes les races humaines sont douées de la religiosité. Partout, nous l'avons vu, on prie, on adore, on offre des sacrifices sous des formes diverses, mais avec un penchant également invincible. C'est une tendance aussi naturelle à l'homme de s'agenouiller ou de se prosterner pour honorer le maître de toutes choses, que de se coucher pour dormir, de crier vers le ciel pour appeler au secours, ou de pleurer pour exprimer sa douleur. Or, si une telle propension n'est point une transmission de famille, comment l'expliquer? Si l'humanité est issue de plusieurs couples primordiaux, comment ne s'est-il point trouvé un seul de ces couples qui fût libre penseur, ni une seule de ces postérités qui n'eût pas besoin de Dieu? Les coïncidences si fréquemment répétées des mêmes instincts religieux, sympathiques, moraux, intellectuels dans l'humanité, ne sont-elles pas la preuve que ses traits sont héréditairement, non fortuitement identiques, et qu'elle se développe à la façon d'une chaîne suspendue par un seul anneau, non d'un semis composé de beaucoup de tiges indépendantes les unes des autres.

Certes, nous trouvons l'identité de la physionomie morale, empreinte sur toutes les races, bien plus favorable au dogme de l'unité que leurs ressemblances physiques; et si Humbolt, après avoir aperçu ces dernières, regarde tous les

hommes comme la postérité d'un même homme, après avoir étudié la première, on proclame encore plus affirmativement une telle conclusion. C'est ainsi que, dans une galerie de famille, il y a, parfois, bien des nuances diverses entre les portraits des enfants, mais l'œil exercé reconnaît aisément, à travers cette variété de traits, les fils d'un même père.

Les rapports généalogiques et psychologiques des races viennent donc à l'appui de la loi que je démontre; leurs ressemblances anatomiques la mettent aussi en lumière.

Délitzsch, Pritchard, Perty et bien d'autres naturalistes ont fait remarquer que les races humaines les plus différentes s'accordent parfaitement sur ces divers points : même structure organique, même durée moyenne de la vie, même disposition à la maladie, même température moyenne du corps, même vitesse moyenne dans les pulsations du pouls, même durée de la grossesse, même périodicité menstruelle. Or, de telles conformités, ajoutent ces savants, ne se trouvent jamais dans les espèces d'un genre, elles ne caractérisent que les races d'une même espèce.

Et rien n'est plus anti-scientifique que de ne pas croire à l'identité d'un organisme qui se présente sous des aspects divers. L'enfant, le jeune homme, le vieillard, ne sont-ils pas un seul être revêtu de trois apparences différentes? Qui n'a vu des nourrissons blonds et roses, se changer en adultes d'un brun foncé ; des anges de beauté devenir des types de laideur? Et, en descendant l'échelle du régne animal, qui n'a suivi avec étonnement les transformations de la chenille en chrysalide, et de celle-ci en papillon? Ce ne sont là, cependant, que les variétés des mê-

mes individus, celles de la même espèce doivent être plus accusées et plus nombreuses.

Si nous passons au règne végétal, les changements d'un type primitif s'opèrent à chaque instant et dans des conditions tout aussi surprenantes. Par le soin et par la transplantation, les arbres nains deviennent géants, les fleurs simples doubles, les pommes et les poires broutées par les animaux de nos forêts acquièrent dans nos vergers une saveur et une beauté dignes de figurer sur la table des princes. En un mot, la faune et la flore de chaque pays varient avec le sol, le climat, les habitudes de la culture et de la domestication. N'est-il pas naturel que l'espèce humaine se modifie sous les mêmes influences ? Mais, par une conséquence très-peu scientifique on trouve tout simple que les produits de deux hémisphères diffèrent, et très-étonnant que les hommes de ces mêmes pays ne se ressemblent pas absolument.

Trois variétés fondamentales résument les divergences des races entre elles : la taille, la couleur, la conformation de la tête; aucun de ces caractères ne prouve que les races soient des espèces, ou que la même espèce n'ait pu se modifier de manière à produire toutes ces races (1).

Les nations du Nord sont généralement d'une taille moindre que les habitants des zônes tempérées. Mais aussi, par une sorte de compensation de la nature, on n'y trouve point de véritables nains. Cinq pieds, taille qui n'est pas dépassée par beaucoup d'Européens, forment un minimum au-dessous duquel une nation tout entière ne descend guère, tandis que six pieds semblent être le maximum de

(1) Voir l'excellent résumé que vient de publier sur cette question Mgr. Meignan, évêque de Châlons : *Le monde et l'homme primitif.*

hauteur qu'une nation puisse atteindre, bien que quelques individus s'élèvent davantage. Le rapport de la taille du Patagon avec celle de l'Esquimaux est à peine comme trois à deux, tandis que l'on trouve pour certaines variétés de chiens une proportion de un à douze, et des variétés de bœufs domestiques où la proportion est de un à six (1). C'est un principe incontesté, en histoire naturelle, que les organismes et les organes se maintiennent dans des relations de proportionnalité beaucoup plus normales entre les diverses races d'hommes qu'entre les divers races d'animaux; la limite variable de la taille, en particulier, est trois ou quatre fois plus circonscrite chez les hommes que chez les animaux. Pourquoi ces différences, qui ne font jamais conclure contre l'unité des espèces animales, autoriseraient-elles à contester celle du règne hominal ?

Quant à la couleur de la peau, elle ne prouve pas plus que les différences de la taille en faveur de l'anthropologie polygéniste. Sans doute les Caucasiens sont blancs, les Mongols jaunes, les Ethiopiens noirs, les Américains rouges, les Malais bruns, mais une foule de circonstances expliquent ces différences de coloration, tout aussi bien que les diversités d'origine. La peau de toutes les races se compose des mêmes couches disposées dans le même ordre, le derme, l'épiderme et un corps muqueux ; ce corps est susceptible de se teindre de toutes les couleurs par degrés insensibles, du blanc au noir, sous l'influence de causes en partie étudiées. De là, les nuances très-variées de la peau dans les races humaines ; ces nuances ont été primitivement déterminées, ou par de brusques accidents que l'hérédité a perpétués ou par une action lente des milieux.

(1) Schubert, *Gesch. der natur*, t. III, p. 407.

Les brusques accidents ne sont nullement une supposition chimérique. Un voyageur anglais vit, dans le Hauran, à l'est du Jourdain, une famille dont le père et la mère étaient blancs, dont tous les ancêtres l'avaient été, et dont les enfants étaient noirs. Le cas inverse se rencontre également chez les nègres : on y voit, çà et là, des individus blancs, dont la teinte exceptionnelle se transmet de père en fils (1). Buffon rapporte l'exemple, très-authentique, d'un jeune homme et d'une jeune fille, ayant passé du noir au blanc vers l'âge de quinze ans, et cela, d'une manière si complète, que le noir n'existait plus sur leur épiderme, devenu rose, qu'à l'état de *grains* de *beauté*. Les *grains* de *beauté*, en effet, ne sont guère que des points noirs semés sur le corps d'un blanc, comme pour attester que puisque la transition de l'un à l'autre de ces extrêmes subsiste, à une heure donnée ils ont pu se confondre. De son côté, Camper rapporte qu'une jeune femme, dans sa grossesse, devint entièrement noire. Et si l'on passe à des catégories inférieures du règne animal, rien de plus sujet au changement que le pelage et la coloration des poils, si bien que l'on a pu appliquer aux organismes ce que Linné disait de l'aspect des plantes : *Nimium ne crede colori.*

Maintenant, que faut-il pour constituer un groupe de couleur différente ? Que ces anomalies soient fixées et transmises par voie de génération. Le mouton, père de la race mauchamps, naquit, il y a quarante ans, à Rambouillet, d'un pur caprice de la nature; aujourd'hui il s'est multiplié. et ce qui n'était qu'une exception est devenu le germe d'une postérité nombreuse.

(1) Pritchard. I, 222.-269.-426.

Ewards-Lambert, américain, dit M. Quatrefages, justifiait le surnom qui lui avait été donné : *l'homme porc-épic;* il avait une carapace brune, épaisse d'un pouce, qui tombait tous les ans. Il eut six enfants, cinq moururent, le survivant se maria et eut deux garçons à carapace. Si peu que cette famille, à l'enveloppe calleuse, se fût accrue, quel libre penseur se serait refusé la satisfaction de crier à l'espèce nouvelle? Ce n'eût été cependant qu'une race de plus.

L'aïeule de Colburn, le célèbre calculateur, avait six doigts à chaque main et à chaque pied; elle se maria et eût trois enfants présentant le même phénomène. La race des sexdigitaires était en voie de formation, si elle eût grandi, quel argument au service des polygénistes! il n'aurait cependant rien prouvé (1).

Nul ne peut même imaginer le nombre d'embranchements et de subdivisions qui auraient caractérisé le règne hominal, si les pères et les mères, au lieu de favoriser la reproduction des difformités de leur famille, ne s'étaient hâtés de les faire disparaître, par respect pour la sainte image de Dieu. Mais, comme la teinte plus ou moins foncée de la peau ne constitue pas une altération de la forme humaine, les premiers noirs n'ont pu éprouver de la répugnance à se donner une postérité de leur couleur. L'eussent-ils éprouvée, ils n'auraient pu éviter la conséquence; car une marque particulière une fois imprimée sur le corps doit persister, si les individus qui la possèdent s'unissent entre eux pendant plusieurs générations, surtout quand les circonstances qui ont influé sur la naissance de cette particularité, sont favorables à sa conservation.

(1) *Le monde et l'homme primitif*, pp. 226, 722.

Toujours est-il, écrit Waitz, que ces observations nous fournissent un moyen d'expliquer l'origine des diverses races (1).

D'ailleurs, la coloration de la peau en noir ou en rouge ne fût-elle point la suite d'un accident brusquement survenu et indéfiniment répété par l'hérédité, l'action lente des influences ambiantes pourrait l'expliquer.

Les Africains blanchissent dans notre zône tempérée sans jamais devenir aussi blancs que les Européens; de leur côté, les peuples blancs brunissent sous les tropiques sans devenir complètement noirs en Afrique ni rouges en Amérique. Mais imaginez un couple blanc et sa postérité s'établissant à perpétuité sous les rayons perpendiculaires de l'équateur. Un jour, les lointains arrière-neveux de ces ancêtres blancs ne seraient-ils pas d'un brun suffisamment foncé pour être confondus avec les indigènes ? Il faudrait une expérience de plusieurs siècles pour surveiller cette fusion de couleurs. L'homme qui est éphémère ne peut la poursuivre, mais Dieu qui a le temps devant lui n'a-t-il pas opéré, insensiblement, le phénomène ? Il est plus aisé de soutenir le contraire que de le prouver.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la couleur de la peau ne dépend pas d'une organisation spéciale de l'épiderme. Sous cette membrane, il y a des granulations colorantes contenant une matière plus ou moins foncée, et ces granulations existent même chez les blancs ; on peut donc avancer qu'il y a dans tous les organismes, une disposition à brunir. Cela est si vrai que les types les plus purs de la race caucasienne, en se rapprochant des pays et du régime de la race éthiopienne, en contractent la teinte d'une

(1) *Anthropologie des peuples*, etc.

manière prononcée ; il se peut donc que, durant les premiers temps du genre humain, cette disposition se soit développée dans un groupe humain, sous des influences climatériques, et, qu'en se perpétuant, elle ait constitué la race nègre.

Quant aux cheveux, ils ont si peu d'importance dans la question que l'ignorance seule peut avoir objecté leurs innombrables variétés à la théorie monogéniste. « Les cheveux, en effet, sont, tour à tour, laineux et crépus ou longs et lisses, noirs ou blancs, jaunes ou roux, selon le régime hygiénique, les pays et les mélanges des races. Chez l'homme, comme chez les mammifères, ils sont de toutes les parties du corps la plus sujette aux variations. Aussi perdent-ils bientôt leur caractère natif, et les voit-on subir les modifications les plus imprévues. »

Ici on peut dire qu'entre nous et la race qui fut appelée des *hommes à museau*, il y a d'autres différences que celle de la couleur ; mais pas plus que les différences de la couleur, celles de la conformation crânienne ne sont inconciliables avec l'unité de notre espèce.

Rien de moins arrêté, de plus arbitraire, souvent de plus contradictoire, toujours de moins concluant, que l'application de la crâniométrie à la solution des difficultés qui nous occupent. Ni la capacité, ni la forme crânienne ne se distinguent avec une netteté parfaite de peuple à peuple. Aussi on voit autant de systèmes que de classificateurs des variétés encéphaliques de notre espèce. Deux grands physiologistes ont dit sur ce point le dernier mot du bon sens, pour ceux qui n'ont point de parti pris contre une telle autorité.

« Quelque prévenu que l'on soit, écrit M. de Quatrefages, on sera certainement forcé de reconnaître que le squelette de la tête varie d'une race d'animaux domes-

tiques à l'autre, infiniment plus qu'entre groupes humains. » Par exemple, et sans comparaison, la différence des têtes osseuses n'est-elle pas moins considérable du Caucasien au Mongol, que du sanglier au cochon, ou bien que du chien des Philippines, grand comme un âne, au carlin gros comme le poing ? Cependant Linné, Buffon, les deux Cuvier, Isidore, Geoffroy-Saint-Hilaire font descendre toutes les races de chiens d'un même couple, et ils rattachent toute la race porcine au sanglier. Pourquoi de grandes déviations de la ressemblance originelle n'empêchent-elles point la science de reconnaître l'unité des espèces animales, et de petites altérations l'autorisent-elles à nier notre unité spécifique ? Peut-être parce que la science n'est que le prétexte de telles conclusions.

On ne peut donc attribuer à l'indice encéphalique la valeur d'un caractère d'espèce ; elle n'est qu'un signe de la race.

Un autre savant, de compétence toute spéciale et universellement reconnue, M. Flourens, résume, devant l'Académie des sciences, ses observations à cet égard, en termes mémorables : « Les hommes, de quelque race qu'ils soient, dit-il, blancs ou noirs, jaunes ou rouges, ont tous, à très-petites différences près et qui ne sont qu'individuelles, la même capacité cranienne. »

« Le cerveau ne présente, non plus, aucune différence, absolument aucune, entre celui de l'homme blanc et celui de l'homme noir. Le cerveau du nègre, au contraire, diffère de celui de l'orang-outang en tout, par son volume et par les lobes cérébraux ; la partie où siége la pensée est dominante et caractéristique du cerveau du nègre. »

« Dans le domaine pur de la psychologie, on peut bien marquer la limite précise qui sépare l'instinct de l'intelligence. Mais, d'homme à homme, de race à race, ce ne sont

plus que des variétés, des nuances, des degrés que l'éducation fait disparaître; l'unité de l'intelligence est la dernière et définitive preuve de l'unité humaine (1). »

En présence de pareils témoignages, quelle importance reste aux variétés qui affectent extérieurement la constitution du crâne? celle d'une anomalie piquante à observer, non celle d'une objection sérieuse. La formation ou la déformation des crânes dépend quelquefois, à l'origine, de pressions artificielles; bien des peuples anciens ont eu l'habitude de le comprimer dans les enfants, pour le ramener à l'état qu'ils regardaient comme l'idéal de la beauté. De nos jours encore, certaines provinces offrent des types de tête allongée et de front fuyant, qui sont l'œuvre des matrones serrant immodérément les bandeaux des nouveau-nés. Ainsi, on a obtenu, tour à tour, des crânes aplatis, rétrécis, en pain de sucre, et ces diverses formes, produites d'abord avec intention, ont pu devenir héréditaires par transmission.

Mais des influences extérieures, plus encore que les causes artificielles, concourent au même phénomène. Bar a observé que les peuples habitant les bords de la mer et les plaines ont le crâne plus aplati que les montagnards chez lesquels il est haut et voûté. Pritchard a fait observer que la manière de vivre n'était pas sans influence sur ces variations organiques. Il cite, en preuve, des Irlandais chassés des comtés d'Antrim et de Down, il y a deux siècles, par une politique barbare, pour être confinés sur une plage aride, et qui ont contracté dans la misère une laideur repoussante : machoires saillantes, bouche énorme et béante, nez écrasé, pommettes élevées, jambes arquées,

(1) *Eloge de Tiedeman.*

taille rabougrie, membres d'une gracilité difforme, en un mot, tous les désavantages physiques des aborigènes de la Terre-de-Feu et de la Nouvelle-Hollande.

Enfin le régime alimentaire peut dilater ou rétrécir la périphérie de la boîte osseuse. Prenez deux peuples voisins, l'un s'occupant de jardinage, d'agriculture, de céréales et se nourrissant de froment et de riz, — comme font par exemple les tartares du Kour et ceux de Kasan, — il aura, souvent, une surface crânienne peu développée ; et, au contraire, prenez un peuple voisin moins industrieux et moins civilisé, mais accoutumé à se nourrir de viande, il aura la face plus large et les arcades zygomatiques écartées. Le grand écartement de ces arcades donne lieu, dit un naturaliste, à une ampleur de crâne, qui est en rapport avec l'usage plus ou moins fréquent que le sujet fait de la viande. Aussi, les carnivores ont cet écartement plus prononcé que les herbivores, et l'on est fondé à se demander si une telle particularité ne montre pas l'influence de l'alimentation sur les variations de l'espèce humaine. Je serais porté à répondre affirmativement, car tous les peuples qui se nourrissent de chair, ont les arcades zygomatiques beaucoup plus écartées que ceux dont le régime alimentaire est à base purement végétale, comme les Hindous et les peuples indo-germaniques (1) »

Après de telles constatations, pourquoi retourner contre l'unité de l'espèce des anomalies qui, loin de l'exclure, n'en sont que le libre épanouissement ? Pourquoi surtout se tant étonner si les influences climatériques et hygiéniques produisent sur les hommes de petites transformations, alors qu'on ne s'étonne plus de leur en voir

(1) Bericht, etc., pag. 10.

produire de grandes sur les animaux? Dans les Indes occidentales, par exemple, on a fait vainement des tentatives pour avoir de la laine du terroir, parce que les brebis perdent leur laine et se couvrent de poil ; en Guinée, on reconnaît difficilement les moutons, si on ne les entend bêler, parce qu'ils sont revêtus d'un pelage ras comme celui des chiens. A Angora, au contraire, les moutons, les chèvres, les chats, les lapins eux-mêmes sont enveloppés d'une fourrure abondante et soyeuse. La nature physique agissant aussi puissamment sur le règne animal, est-il surprenant que notre angle facial dépende un peu de la latitude que nous habitons? Appliquons aux hommes les lois qui régissent la propagation et la modification des espèces inférieures, nous comprendrons les diversités de la nôtre.

Donc, quoiqu'il soit impossible d'expliquer historiquement, faute de documents, l'origine des races humaines, la physiologie permet de croire à leur dérivation d'une seule espèce, ce mode de leur formation ne présentant scientifiquement rien d'impossible.

II

Les objections élevées par l'anthropologie polygéniste, à l'encontre de cette vérité, sont-elles capables de l'ébranler? Nous avons énoncé le contraire, il nous reste à le prouver. Nous n'avons besoin ni de diminuer le nombre ni d'émousser la saillie de tels arguments pour en avoir raison; les voici dans toute la crudité de leur expression : 1° Puisque les races humaines ne sont que des variétés de

l'espèce perpétuées, pourquoi ne se forme-t-il plus de nouvelles races, quoiqu'il se produise toujours des variétés dans l'espèce ? 2° Comment un seul couple créé dans la haute Asie a-t-il pu être la souche de la population américaine ? 3° Comment un seul couple, après la création et le déluge, a-t-il suffi à la rapide et prodigieuse multiplication dont il est plusieurs fois question dans les saints livres ? 4° Enfin, l'infériorité évidente de l'intelligence des nègres n'est-elle point en eux le signe certain d'une origine moins noble ? L'échafaudage est spécieux, mais il n'est pas solide ? Répondons à cette quadruple difficulté, déduite de la stabilité des races, de leur dispersion, de leur multiplication, de leur inégalité intellectuelle et morale.

Pourquoi ne se forme-t-il plus de races nouvelles ? A l'appui de cette objection, nos adversaires invoquent certaines de nos preuves. Convenons, disent-ils, que pour les hommes les limites de la variation doivent s'élargir plus que pour les espèces animales. C'est le climat qui détermine les variations. Or, les hommes supportent un plus grand nombre de climats différents que les animaux. C'est la manière de vivre qui influe sur les variations ; les hommes changent la leur à tout instant, les animaux ont toujours la même. C'est le degré de civilisation qui contribue à ces variations; les hommes montent ou descendent le long de cette échelle, les animaux occupent toujours le même échelon. Donc, l'homme ayant une latitude plus grande pour changer, la mutabilité de sa constitution physique doit s'étendre davantage. Comment se fait-il, néanmoins, qu'il ne change pas? Ne serait-ce point la preuve que les races sont des types, non des modifications d'un type antérieur ?

Est-il bien certain que, si on voulait perpétuer, par la

sélection, les anomalies organiques de notre espèce, on ne parviendrait pas à former une postérité de sexdigitaires, d'hommes à carapace, etc., et, partant, une race ? Je n'oserais pas résoudre la question dans le sens de la négative; mais je suppose qu'il ne se forme plus de race nouvelle, ce n'est pas une raison de conclure qu'il ne s'en est jamais formé.

Aujourd'hui les races sont, à peu près, constamment identiques à elles-mêmes, parce qu'elles ont atteint les extrêmes limites de leur variabilité ; mais, à une époque plus reculée, où les conditions biologiques et météorologiques du globe étaient différentes, les races subissaient des modifications qui se sont épuisées en même temps que transmises : quelques groupes, déjà nommés, les personnifient. Sous ce rapport, l'humanité est comparable à l'homme. Pendant l'enfance, il y a en lui une vertu plastique qui donne la croissance et la solidité aux membres, la forme caractéristique aux traits, le développement et la vigueur aux muscles, puis, cette vertu cesse d'agir, en attendant que son travail lui-même décroisse dans l'organisme du vieillard. Ainsi, pendant l'enfance du monde, quand de grandes révolutions telluriques et sidérales se produisaient, il y avait dans la nature une tendance générale à imprimer des traits plus marqués sur les habitants de notre planète. Alors, en même temps que de nouveaux continents, surgissaient de nouvelles races, parce que les modifications destinées à devenir des traits indélébiles étaient reçues plus aisément par un genre humain au berceau, et gravées plus puissamment par une création en travail de grandioses enfantements. Plus tard, la force de compression de la nature ayant diminué, et la force de résistance de l'humanité s'étant accrues, les races furent stabilisées par cet équilibre.

Qu'on ne dise pas que les accidents modificateurs, tels que les bouleversements géologiques ayant disparu, les modifications devaient cesser en vertu de la loi : *cessante causâ cessat effectus.* Tous les corps sont doués d'une propriété qui s'appelle l'inertie, d'après laquelle ils tendent à rester ce qu'ils sont, tant qu'une force agissant en sens inverse ne vient pas changer leur état; l'inertie organique des races les conserve aujourd'hui, parce que les énergies de la nature n'ont plus assez de puissance pour la détruire; elle ne les a pas préservées de quelques vicissitudes, autrefois, parce qu'elle céda aux violences extérieures. Ainsi, l'arbre du genre humain s'est divisé d'abord en plusieurs branches, il ne s'est ensuite développé que par la tige. Mais n'est-ce point le mode de croissance de tous les arbres?

D'ailleurs, l'argument que nous venons de réfuter ne pourrait-il pas être rétorqué? Les polygénistes croient nous embarraser en disant : si les races ne sont que des branches non des tiges, pourquoi ne s'en forme-t-il pas de nouvelles? A notre tour, nous leur dirons : si les races sont des tiges autochtones, pourquoi leur multiplication a-t-elle cessé? Comment la graine de cette plantation s'est-elle perdue? Comment le sein maternel de la terre s'est-il épuisé? Montrez-nous donc une espèce nouvelle, et alors nous cesserons de croire à l'unité des anciennes.

Les curiosités de la partie adverse harcèlent les adhérents de la monogénie, et leur demandent de quelle façon scientifique on peut attribuer à la paire unique et primitive, procréée en Asie, le peuplement du Nouveau-Monde découvert près de soixante siècles plus tard.

Remarquons, d'abord, que si les peuples d'Amérique ont entre eux beaucoup de ressemblances, ils ont, sous le

rapport de la structure crânienne, des différences qui les rapprochent tantôt de la forme mongole, tantôt de la forme malaise. « La ressemblance entre la race américaine et la mongole, dit Humbolt, paraît surtout dans la couleur de la peau et des cheveux, dans la barbe qui est rare, dans les pommettes qui sont très-saillantes et dans la direction des yeux. L'espèce humaine ne renferme pas de races qui aient, entre elles, plus d'analogie que la race américaine et la race mongole, comme aussi celles des Mandchoux et des Malais (1).

Ces faits étant admis, l'émigration de l'Ancien monde dans le Nouveau a pu s'opérer par le détroit de Bering, qui, à l'endroit le plus rétréci, n'a que dix mille de largeur. Les Esquimaux qui habitent les régions hyperboréennes appartiennent au type mongol, lequel s'étend dans toutes les contrées voisines du pôle nord. Il est possible que d'autres peuplades mongoles aient passé d'Asie en Amérique par la chaîne des îles Aleutiennes : au sud de l'Asie, il existe, dans la direction de l'Amérique du sud, toute une série d'îles groupées sur une longueur de cent degrés, au lieu que les autres cinquante degrés présentent une lacune complète ; ce qui prouve que cet archipel, jusqu'aux îles Sandwich, a été peuplé primitivement par des Asiatiques, c'est la conformité de ses habitants, sous le rapport de la constitution physique, des idiomes et des mœurs avec ceux de l'Asie.

On expliquerait encore, facilement, l'immigration de ces insulaires en Amérique, en supposant, avec certains géologues, que ces îles sont le seul reste d'une langue de terre, qui servait autrefois de pont entre l'Asie et l'Amé-

(1) Cité par Pritchard, p. 363.

rique méridionale, et qui a été, depuis, rompu par la mer. A bien considérer le grand Océan, écrit Vogt, on dirait qu'il y avait, jadis, à la place qu'il occupe, un continent qui a disparu et dont il n'est resté que les plus hauts sommets, formant aujourd'hui les groupes innombrables d'îles dont il est couvert. Cette opinion semble d'autant plus vraisemblable que le fond de la mer pacifique est semé de rescifs (1).

Enfin, ne pourrait-t-on pas supposer, avec vraisemblance, que les habitants de la côte orientale de l'Asie ont été transportés en Amérique, par suite de quelque naufrage? On a des exemples récents de navires japonais jetés par la tempête sur les rivages des îles Sandwich, au nord du grand Océan, et même jusqu'à l'embouchure de la Colombie (2).

Voilà des routes par où les immigrants malais ou mongols ont pu se rendre de l'Orient en Amérique ; il ne serait pas non plus impossible qu'une partie de l'immigration soit partie de l'ouest de l'Europe. Déjà, au dixième siècle, des Normands gagnèrent la côte orientale de l'Amérique, en passant par l'Islande et le Groënland. Ainsi, Caucasiens, Mongols, Ethiopiens seraient venus, tour à tour, même avant la découverte du Nouveau-Monde mêler leurs sueurs et leur sang sur cet hémisphère.

Si cet exposé de la propagation des races ne peut être démontré, il est au moins très-vraisemblable. Waitz et Giebel, qui ne reconnaissent point l'unité d'origine du genre humain, avouent, néanmoins, la possibilité d'une telle dispersion. « Même dans l'état primitif, dit Giebel, il

(1) *Géologie* II, § 1005.
(2) *La Bible et la Nature.*

y avait pour l'homme tant de moyens de se transporter d'une extrémité du monde à l'autre, qu'il n'est pas permis de révoquer en doute la pure possibilité de la diffusion de l'espèce humaine par toute la terre en partant d'un point central. » De son côté Waitz ajoute : « La difficulté des pérégrinations ne peut-être objectée à l'opinion selon laquelle les hommes se seraient répandus en partant d'un endroit unique. Nulle part, cette difficulté n'est plus grande que dans la mer du Sud ; cependant l'unanimité si parfaite qui règne dans toute la Polynésie, sous le rapport du langage, des traditions et de la religion, ne permet pas de supposer à ces insulaires une origine différente (1).

N'est-ce pas plus qu'il n'en faut pour expliquer la dispersion de la postérité adamique à la surface de la terre? L'unité du genre humain a-t-elle rien à souffrir de cette marche assignée aux primitives émigrations ? Enfin cesserions-nous d'être les enfants d'une même famille, parce que, à une heure donnée, la famille trop nombreuse reflua d'un hémisphère dans l'autre ?

L'argument, tiré d'une multiplication, disproportionnée à la fécondité d'un seul couple, est la troisième objection des polygénistes ; Vogt l'a formulée ainsi : « Celui qui croit à la Bible doit croire à toute la Bible. Par conséquent celui qui reconnaît Adam comme le seul père du genre humain, doit aussi déférer cette dignité à Noé qui, après le déluge, resta seul sur la terre avec ses trois enfants. Or, quelle ne dut pas être la fécondité de ces trois races, de Sem, Cham et Japhet, pour donner naissance, en cinq cents ans tout au plus, à des millions d'hommes dans la

(1) Wisemand, IVe disc.

seule Egypte, pendant que les monuments de Ninive et de Babylone attestent que des nations nombreuses ont peuplé l'Asie Mineure immédiatement après le déluge? » L'auteur de l'objection ajoute, avec une inconvenance peu digne du sujet : « Les souris et les lapins devraient désespérer d'avoir une telle postérité en si peu de temps. »

Vogt dit quelque part : qu'il n'est pas mathématicien; rien ne le prouve mieux que ses calculs. Supposé que chaque couple humain ait engendré, en moyenne, six enfants depuis vingt-cinq ans. jusqu'à cinquante, le nombre des hommes aurait pu être de 800 millions, quatre siècles et demi après le déluge. Il est vrai qu'aujourd'hui la population n'a, dans aucun pays, un accroissement aussi rapide; mais les causes qui s'y opposent n'existaient point alors. On a constaté, même à une époque assez récente, des exemples analogues de cette progression. Vers la fin du siècle dernier, quelques matelots anglais et quelques indigènes de Tahiti s'établirent dans une île de l'océan Pacifique; en 1800 il y avait, dans cette île, 19 enfants, un homme et quelques femmes; en 1835 on y trouvait 187 personnes, et, cependant, il en était mort beaucoup par suite de circonstances extraordinaires. Dans une autre île habitée pour la première fois par des naufragés anglais, en 1589, il y avait, après quatre-vingts ans, une population de 12,000 âmes, qui descendait tout entière de quatre mères. Acosta, qui a écrit l'histoire de la nouvelle Espagne, nous dit qu'il n'était pas rare d'y trouver des propriétaires de cent mille moutons; et cette prodigieuse multiplication s'était opérée dans cent ans, car il n'existait pas un seul mouton dans le pays avant l'arrivée des Espagnols. Les chevaux et les bœufs n'ont été introduits en Amérique que depuis Christophe Colomb; cependant ils y vivent errants par milliers

dans les plaines et sur les montagnes, sans compter ceux qui sont au service des hommes. Enfin, au siècle dernier, on exportait par an, du Paraguay et de Buenos-Ayres, un million de peaux de bœufs, ce qui suppose une innombrable postérité descendant de sept vaches et d'un taureau laissés dans ces contrées en 1546. Si ces animaux ont eu quelque sorte pullulé dans un temps relativement court, malgré les poursuites des hommes, pourquoi le genre humain ne se serait-il pas accru dans des circonstances plus favorables et pendant un temps plus long (1)?

Il est donc possible que notre espèce humaine procède d'un seul couple; aussi, comme si Vogt était convaincu du peu d'exactitude de ses calculs, il appelle la Bible à son secours.

Après le meurtre d'Abel, dit-il, toute la postérité d'Adam était concentrée dans la personne de Caïn; car Seth et les autres fils et filles dont la Genèse fait mention n'étaient point encore nés, selon toute probabilité; néanmoins, dans sa fuite, Caïn emmène sa femme et fonde une ville, et Dieu lui imprime sur le front un signe pour que personne ne le mette à mort. Ce signe ne pouvait être que pour les hommes, car le loup ne respecte pas les brebis marquées, et s'il était pour les hommes, c'est une preuve que le monde était déjà peuplé par une autre famille que celle d'Adam.

De courtes explications dissiperont ces malentendus. La Genèse ne rapporte de l'histoire primitive que quelques notices détachées. Certains événements se suivent immédiatement dans ce récit, quoique séparés chronologiquement par des intervalles très-considérables. Or,

(1) Vagnes II, 280.

la narration sacrée n'indique point l'époque du fratricide, ni celle de la fuite de Caïn, ni celle de la fondation de la ville. Des siècles peuvent s'être écoulés entre ces divers événements. Caïn a-t-il fondé la ville immédiatement après son meurtre ? Mystère. Ce qui n'en est pas un, c'est que la femme de Caïn était ou une fille d'Adam, c'est-à-dire une de ses sœurs à lui, née après Seth, ou une de ses nièces. Saint Augustin enseigne, dans la *Cité de Dieu*, que ces mariages entre parents étaient alors nécessaires, parce que l'humanité devait descendre d'un seul couple.

Lorsque Caïn fuyant le pays d'Eden exprime la crainte qu'on le mette à mort, on ne doit pas conclure qu'il regarde d'autres contrées comme déjà habitées. En ce moment, il redoute que la famille d'Adam, cruellement frappée par son crime ne tire vengeance, un jour, du sang qu'il a versé, et comme il avait longues années à vivre, sa crainte n'était pas chimérique; car d'après les chiffres déjà établis, à cinq cents ans d'âge, Caïn avait à porter, devant huit cent millions de descendants, la responsabilité de son fratricide (1).

Le dogme de l'unité triomphe donc de l'argument de la dispersion comme de celui de la multiplication humaine. Serait-il plus compromis par celui qu'on emprunte aux inégalités intellectuelles et morales des races diverses ?

Les polygénistes ont exagéré, au profit de leur thèse, les caractères physiques par lesquels les nègres se distinguent des blancs. Tous les nègres, en effet, ne ressemblent pas aux populations de la Guinée, regardées

(1) Voyez Delitzsch, page 205, et Reusch. p. 325 et suiv.

comme le type de la race. Au Congo et sur les côtes de Mozambique, on voit des hommes à cheveux laineux et à peau noire, dont les traits sont parfois européens. Plusieurs groupes de cette couleur ressemblent, pour le fond, à certaines figures de la Grèce, et, parmi eux, les lèvres épaisses et le nez épaté ne caractérisent que les êtres dégradés.

Mais c'est surtout sous le rapport intellectuel et moral, dit un pieux éducateur des nègres, qu'on les a faits plus noirs qu'ils ne le sont. Le mot de M. Flourens, déjà rapporté, demeure sur cette question un jugement sans appel, et chaque jour confirmé par les observations ethnographiques : « D'homme à homme, de race à race, ce ne sont plus que des degrés, des variétés, des nuances d'intelligence que l'éducation fait disparaître. »

« Après avoir séjourné pendant vingt-trois ans parmi les descendants de Cham, dit Cazalès, et avoir cherché à leur faire quelque bien, je me sens encore le désir d'être utile à une race dont les malheurs ont profondément remué mon âme, et que je crois, en dépit de son avilissement, tout aussi bien douée que la nôtre, sous le rapport des facultés du cœur et de l'intelligence. »

Les Hottentots, les Cafres, les Boschismans, les Australiens eux-mêmes, ces descendants dégénérés du nègre, ne sont nullement aussi *incivilisables* qu'on a voulu le dire. Sans doute, ils sont moins propres que nous à ce développement individuel et social, et ce n'est point sans motif que le vénérable abbé Liebermann, interrogé sur le succès de son apostolat en Afrique, répondait : « Jusqu'ici nous ne pouvons qu'une chose, mourir ! » Mais que le Ciel envoie longtemps à ces peuples, au lieu de civilisateurs armés qui leur prennent de l'or et leur laissent des vices en échange, des civilisateurs qui meurent pour eux par

amour : à cet aspect les créatures d'un même Dieu se reconnaîtront, et la sympathie mutuelle engendrera tous les progrès.

Les Slavistes ont rabaissé les nègres pour se donner raison contre eux, et ils ont accusé l'apostolat d'optimisme envers ses néophytes. Sublime optimisme, dans tous les cas, celui qui lui fait prendre la défense de ses bourreaux! Mais le missionnaire, qui passe sa vie au milieu des noirs, est toujours plus digne de foi sur leur compte, que des touristes rapides, moins désireux de voir que de repartir pour pouvoir dire qu'ils ont vu. Aussi les voyageurs les plus récents, et les savants les mieux renseignés ont rendu aux nègres la même justice que leurs apôtres. Les Fantis et les Aschantis, c'est-à-dire les tribus les plus arriérées de la race africaine, ont des lois, des arts, des villes, un culte, partant une civilisation élémentaire. Malgré ses malheurs, la postérité de Cham a compté dans son sein des héros d'humanité et de bravoure, des écrivains, des savants et des poètes. Le célèbre noir Lilette Geoffroy, auquel j'ai fait allusion dans un chapitre précédent, fut nommé, au siècle dernier, correspondant de l'Académie des sciences de Paris. Les nègres Bassoutos ont une littérature à eux, ou, tout au moins, certains rudiments poétiques, dont quelques-uns ont paru dignes à Cazalès d'être traduits en français. En général, je le sais, c'est par les produits intellectuels des autres races que les nègres s'élèvent à ce degré de culture; mais c'est aussi du contact avec les intelligences de tous les siècles, que résulte notre développement d'esprit. La révélation, divine et humaine, forme une masse d'idées où nous devons tous puiser, si nous voulons vivre et grandir intellectuellement. Par le seul fait que les nègres participent à ce vaste réservoir, quand il est mis à leur portée, c'est une preuve qu'ils

sont susceptibles de développement comme nous, et que, s'ils n'ont pas notre civilisation, ils sont aptes à la recevoir.

Quant aux facultés morales, je n'ignore pas à quel point on affecte de trouver le nègre inférieur, pour avoir une raison de le déclarer, non seulement d'une autre race, mais encore d'une autre espèce. Sa paresse, son ingratitude, son insensibilité aux bons procédés, sa superstition, défrayent, depuis lontemps, les théories anti-humaines de ses oppresseurs. Sa paresse, cependant, n'est-elle point le résultat naturel de son long esclavage ? L'homme a besoin d'être excité au travail par l'espoir d'un bénéfice. Le nègre, qu'il soit actif ou indolent, qu'il ait bien ou mal employé la journée, n'a d'autre rémunération, au terme, que son pain noir et son cabanon. Son insensibilité aux bons procédés ne vient-elle pas de ce qu'un être vendu comme un objet de trafic, est porté à croire qu'on le flatte pour le mieux exploiter. Qu'on lui rende la liberté, et aux bienfaits désintéressés il répondra par la reconnaissance. Enfin la superstition est le fruit de son ignorance et le crime de ceux qui l'y maintiennent pour le dominer, plutôt que le signe d'une infériorité d'origine.

Qu'on ne désespère pas du nègre, surtout qu'on ne le désespère pas ; qu'on introduise son affranchissement dans les mœurs, en même temps que dans les lois ; que les blancs se dépouillent de ce dédain intime pour leurs frères de couleur, qui survit aux décrets d'émancipation ; que l'on ne refuse pas de contracter mariage avec les filles du nègre, que l'on ne rougisse pas de l'avoir pour commensal, que l'on ne change plus de place, à certaines tables d'hôte d'Amérique, quand on aperçoit, à côté de soi, un convive dont les ongles sont seulement cerclés de noir ; enfin traitons les nègres comme les fils d'un même Dieu, les des-

cendants d'un même père, couverts du sang de la même rédemption, prédestinés à la même gloire, et bientôt, ils nous rendront le travail et la gratitude en échange d'un véritable amour.

Tout ce qui a été dit, en bien comme en mal, des peuples nègres peut s'appliquer aux Australiens. Déchus par les mêmes causes, ils se relèveront par les mêmes moyens. Ces causes sont une preuve de la foi, bien plutôt qu'une objection à lui opposer. Pour l'anthropologie transformiste, l'immobilité des nègres et Australiens constitue un problème difficile à résoudre. On peut lui dire, en effet : Puisque la nature toute seule, en vertu de sa force intrinsèque, s'élève au perfectionnement organique et moral, comment se fait-il qu'elle demeure stationnaire à ce bas degré de civilisation où le nègre a pu être pris pour le frère de l'orang-outang, et l'Australien pour le congénère du mandrill ?

Mais, aux yeux de la religion, la question change d'aspect ; les nègres ne représentent pas une espèce arrêtée dans sa croissance, ils sont l'expression d'une décadence. D'après la classification essentiellement scientifique, adoptée par Flourens, ils sont la postérité de Chanaan qui fut maudite par son père, et ce sont là, sans comparaison absolue, comme deux péchés originels réunis sur leur tête. Faut-il s'étonner qu'ils semblent opposer une résistance invincible à l'éducation de la civilisation européenne et de l'Evangile ?

Cette malédiction, d'ailleurs, ne s'est point perpétuée, sur la race nègre, sans la faute de ses aïeux. L'immoralité longtemps persévérante de ces derniers, accumulant ses conséquences dans leur postérité, suffit pour en expliquer toutes les dégradations. » Chez les peuples adolescents et jeunes, quand ils ont secoué le joug de la religion, la dé-

bauche ne connaît point de limites. Chanaan et sa descendance ont étonné l'histoire par le spectacle hideux de leurs vices.... Nous trouvons chez les Phéniciens la volupté érigée en acte religieux... Si des vices semblables ont régné pendant des siècles parmi les noirs et les Australiens, ne peut-on pas y trouver l'explication de leur avilissement? La malédiction de Dieu aggravée par le progrès du péché, se traduit par des abaissements graduels. Leur terme est l'état sauvage pour un peuple entier, et une dégradation physiologique et intellectuelle dont les stigmates s'attachent héréditairement aux individus.

« Le tort des polygénistes est d'avoir expliqué par la différence d'espèce ce qui n'est que le résultat des vices endémiques et séculaires d'un peuple... surtout de déclarer inguérissables des plaies que le christianisme peut traiter avec succès, malgré leur profondeur.

« Quand on songe que le dogme de la fraternité humaine a été enseigné dans le Pentateuque à une époque où tous les peuples, ayant perdu le souvenir de leur fraternité originelle, se haïssaient entre eux, on sent que la Bible a été inspirée de Dieu (1). »

De tout ce que nous venons de dire il résulte que les divers groupes humains sont réductibles à un seul type constituant l'espèce, et qu'Adam et Eve ont pu donner naissance à tout le genre humain. Par voie de conséquence il suit encore que l'unité de l'espèce humaine n'est pas seulement une doctrine d'une haute portée morale et un dogme du christianisme, elle est une grande et sérieuse vérité scientifique (2).

(1) *Le Monde et l'Homme primitif*, par Mgr Meignan, pp. 363-69.
(2) De Quatrefages.

CHAPITRE XV.

La foi & l'anthropologie antéhistorique, ou l'antiquité de l'espèce humaine.

L'homme vient de Dieu comme fils et en ligne directe, non comme le produit d'une série ascendante de transmutations. Il forme par sa supériorité physique, intellectuelle et morale un règne supérieur à la simple animalité. Il est issu d'un couple unique, et aucune difficulté vraiment scientifique ne saurait prévaloir contre les preuves d'une telle origine. Reste une dernière question anthropologique à résoudre, à quelle époque l'apparition de l'homme sur cette terre ? Nous n'avons pas la prétention de le savoir au juste, mais il nous suffira de prouver que nos adversaires ne le savent pas davantage, pour que le terrain soit déblayé d'une objection plus rebattue que sérieuse, et la Foi dégagée de toute responsabilité compromettante dans ce débat.

Il est difficile d'exprimer à quel degré l'imagination des *savants* s'est exercée sur les obscurités de notre passé. L'un recule les premiers âges de l'humanité à une époque *incommensurable* (1). L'autre, à la vue des armes en

(1) Docteur Bertillon. *Moniteur* 1867.

pointes d'os et en éclats de silex façonnées par nos ancêtres, estime qu'elles remontent à vingt mille ans ; ce qui ne l'empêche pas de découvrir, en se penchant avec une *curiosité songeuse* sur de tels échantillons, que nos pères avaient le goût de la bière et des cheveux de couleur fauve (1). Un troisième ne serait pas surpris que l'espèce humaine comptât cent mille ans d'existence (2). Et un quatrième se sent écrasé à la pensée du temps énorme qui a dû s'écouler depuis que l'homme habite l'Europe occidentale. Enfin, tandis que M. Boucher de Perthes écrit avec une réticence significative : Dieu est éternel, mais l'homme est bien vieux ! d'autres ont l'air d'insinuer que l'homme pourrait bien être aussi éternel que Dieu, s'il y avait place pour Dieu dans un système qui érige en principe *l'éternité de la vie organique* (3).

L'anthropologie négative arrive à ces conclusions par plusieurs chemins. Quelquefois elle argumente, comme Darwin et Lamark, de la non-fixité des espèces, et elle calcule que pour se développer en intelligence, du mandrill jusqu'à Voltaire, la nature a besoin d'un laps de temps deux ou trois mille fois séculaire. Nous avons répondu à l'objection ainsi présentée en réfutant le système transformiste qui lui sert de base. D'autrefois, la négation procède de la théorie du progrès continu, et elle conclut que s'il a fallu tel nombre de siècles à l'humanité pour franchir telle distance, la date initiale de sa marche doit être rapportée à telle époque. Mais ici bien des obstacles se mettent en travers d'une telle conclusion. Toutes les éta-

(1) Edouard de Beaumont : Ne pas confondre avec Elie du même nom, le plus circonspect et le plus autorisé des géologues français.

(2) M. Simonis.

(3) Dally.

pes de l'humanité sont-elles connues ? Peut-on additionner leur durée présumée, sans crainte d'erreur dans le total ? Est-il bien certain que l'humanité n'a pas stationné à ce point plus qu'à l'autre, et même, quelquefois, rétrogradé un jour pour gagner du chemin le lendemain, semblable à ces pèlerins de la Mecque qui font un pas en arrière sur deux pas en avant ? Une négation fondée sur de pareils problèmes est trop incertaine pour être dangereuse : elle appartient, d'ailleurs, à la philosophie de l'histoire plutôt qu'à la science ; nous n'avons donc pas à nous en occuper ici. Enfin, l'anthropologie antéhistorique s'appuie sur des témoignages archéologiques, et c'est sous cet aspect que nous devons l'envisager et la combattre.

Voici l'exposé sommaire de cette doctrine. On trouve des ossements humains, des produits de l'industrie humaine et des restes d'espèces animales gisant dans les profondeurs d'un même terrain, non *remanié*. Ces hommes et ces espèces ont évidemment vécu ensemble, car les os de ces dernières portent des entailles, des stries, des cassures intentionnelles, et d'autres signes attestant que l'homme avait tué les animaux pour en faire sa nourriture, ou tout au moins brisé leurs membres pour s'en faire des ustensiles. Or, ajoute l'archéologie antédiluvienne, les transformations géologiques qui ont dû avoir lieu depuis la naissance du dépôt où ces fossiles reposent, sont inexplicables, si l'on n'admet pas une durée qui dépasse tous les systèmes chronologiques.

Ici l'objection se subdivise, selon qu'il s'agit de l'un des trois objets mentionnés dans la formule générale, c'est-à-dire des ossements humains, ou des ouvrages travaillés de main d'homme, ou des ossements des espèces animales ; et, de chacun de ces objets, elle tire des inductions également hardies, concernant l'âge du monde et de l'homme.

A propos des fossiles humains elle dit : Jusqu'à présent on avait cru que l'homme n'avait apparu sur la terre que durant la période quaternaire ou post-pliocène, et qu'on ne le découvrait pas au-dessous du sédiment appelé *diluvium* (1), provenant de ce cataclysme, ou plutôt de cette série de cataclysmes qui furent, selon l'opinion de quelques géologues, la sépulture du monde primitif. Cependant, les travaux de M. Boucher de Perthes sur l'*homme antédiluvien*, les fossiles de Denise trouvés dans une roche volcanique près du Puy-en-Velay, enfin, les observations faites par M. Desnoyers et par M. l'abbé Bourgeois dans les carrières de Saint-Prest, aux environs de Chartres, prouvent que l'homme habita l'étage supérieur et peut-être l'étage moyen du terrain tertiaire nommés, par Lyell, pliocène et miocène. Mais comme, de l'avis de tous les géologues, les couches tertiaires ont demandé un laps de temps incalculable pour leur formation ; si l'homme est de leur époque, de combien de myriades de siècles son acte de naissance doit être antidaté !

En ce qui concerne les ossements fossiles des animaux, l'objection se présente sous cette forme. La découverte faite à Aurignac fournit un exemple rigoureusement constaté d'une sépulture humaine, évidemment contemporaine des hyènes, du grand ours des cavernes, du rhinocéros et de plusieurs autres espèces éteintes, souvent qualifiées d'antédiluviennes. La réunion, sur ce point, de restes d'animaux divers est indubitablement due à l'intervention

(1) La cause, on le voit, est prise pour l'effet. En vertu de la même figure, et pour *distinguer* des choses qui ont beaucoup de ressemblances, les dépôts et autres traces laissés par l'eau, durant la période historique, ont été appelés *alluvium*.

exclusive de l'homme, d'abord, parce que l'apport de tels déblais par d'autres agents a été impossible, aucune invasion aqueuse, ni aucun bouleversement topographique n'ayant eu lieu en cet endroit; ensuite, la meilleure preuve que ces animaux ont été introduits dans la caverne en venant d'être abattus, résulte de ce que les os ont été rongés par les hyènes après avoir été fragmentés par l'homme (1). De son côté M. Desnoyers a retrouvé des ossements d'*elephas meridionalis* marqués d'incisions pratiquées par une main d'homme; ce qui prouverait la cohabitation de l'homme avec cet animal, dans une même formation géologique. La conclusion de ces prémisses est obvie : Si l'homme est aussi ancien que de telles espèces, il l'est infiniment plus que l'histoire ne le dit.

Quant aux produits de l'industrie humaine, haches, couteaux, râcloirs en silex, javelines en pointes d'os, barques et restes d'habitations ensevelis, les premiers dans les profondeurs du sol, les seconds dans la vase des lacs, tous ces ouvrages de l'homme témoignent en faveur de son ancienneté par plusieurs de leurs caractères : 1° par les dessins dont ils portent l'empreinte et qui, étant la reproduction d'une faune ou d'une flore antédiluviennes attestent des sculpteurs antédiluviens ; 2° par la matière dont ces ouvrages sont composés, et qui les fait rapporter, selon leurs éléments constitutifs, à l'une de ces quatre périodes antéhistoriques, l'âge de la pierre brute, celui de la pierre polie, celui du bronze ou celui du fer; 3° enfin par la profondeur où ils sont ensevelis, laquelle peut servir de chronomètre à ceux qui mesurent les siècles par les exhaussements du sol.

(1) Lartet, *Mémoire*.

Moralité plus ou moins avouée de ces théories, la Genèse de l'homme, selon la Bible, est une légende sans valeur historique.

Voilà, dans toute la clarté dont elle nous paraît susceptible la question posée devant la raison. Y a-t-il moyen de la résoudre en faveur de la Foi ? Nous le croyons fermement pour deux motifs que nous allons développer : parce que la Foi n'est nullement engagée dans ce débat, parce que, y fût-elle engagée, elle n'y serait pas compromise.

I

La Foi ne pourrait être engagée dans la question si complexe, de l'ancienneté de l'homme, que si la Foi avait embrassé, sur ce point, des dates, des opinions scientifiques ou des dogmes en opposition avec des certitudes archéo-géologiques. Malgré des persuasions contraires, soit de la part de ses adeptes mal renseignés, soit de la part des systématiques détracteurs de l'orthodoxie, il n'en est point ainsi ; la Foi est désintéressée, dans le passé comme dans l'avenir de ce grand litige, parce qu'elle n'a ni chronologiquement, ni scientifiquement, ni dogmatiquement aucun parti pris contre les vraies constatations scientifiques.

Chronologiquement, cela ressort d'une connaissance tant soit peu exacte des computs bibliques. Tantôt, l'exégèse réduit à quatre mille ans le temps écoulé entre la création de l'homme et Jésus-Christ, tantôt elle l'étend à cinq, tantôt à six mille. Quelquefois elle reste en deçà,

d'autrefois elle va au-delà de ces deux chiffres. En présence d'une si grande diversité d'opinions, presque toutes appuyées sur de graves autorités, l'Eglise n'a jamais arrêté dogmatiquement sa chronologie hexamérique. Libre carrière est donc laissée à la science de nos origines, et l'anthropologie ne peut être forcée, sous peine d'hérésie, à ne point outre-passer telle ou telle limite dans ses supputations sur l'âge des habitants de la terre. Sans doute, la version des septante, quant à ses dates principales, nous semble préférable au texte hébreu ; mais, puisque le texte hébreu, le samaritain et les septante diffèrent, nous ne sommes liés par aucun. Je ne blâme point les exégètes, qui, à l'exemple du docteur Reusck, s'efforcent de faire rentrer tous les événements historiques et préhistoriques dans la période de six mille ans ; j'y serais d'autant moins autorisé que bien des savants, de leur côté, ont entrepris de prouver avec Léonhard « que l'homme est une créature récente sur la terre (1). » Cependant, il ne faut jamais s'appuyer sur aucun calcul exégétique comme sur une autorité infaillible, pour combattre les découvertes des sciences profanes, surtout quand ces découvertes sont prouvées.

Eusèbe de Césarée avait entrevu les avantages de cette prudente réserve, quand il écrivait, il y a quinze cents ans : « Que personne ne prétende acquérir une connaissance très-certaine des temps : Vous ne pouvez savoir ni les heures, ni les temps que le Père a réservés en sa puissance. D'après la manière de parler de notre Dieu et Seigneur, il n'applique pas seulement ces paroles si précises au temps marqué pour la fin des choses, mais à tous

(1) *Géologie*, I. 222.

les temps, afin d'arrêter ceux dont l'esprit s'applique à des recherches vaines et trop audacieuses. Nous dirons donc que nous ne pouvons bien comprendre ni la chronologie des Grecs, ni celle des Barbares, ni celle des Hébreux. »

Ceci n'est point la théorie du scepticisme historique ; elle serait bien déplacée dans l'apologie d'une religion fondée sur l'histoire. Mais si la substance des faits est facile à conserver, les signes qui expriment les nombres, sont très-aisément altérables. Chaque peuple a eu ses divisions particulières du temps et sa manière de compter. Rien de moins aisé que la conversion de certaines périodes et de certaines dates anciennes, en leur équivalent arithmétique de nos jours. Les copistes, peu versés souvent dans la science des nombres et dans celles des mesures astronomiques, ont commis, sur ce point, des erreurs grossières, dont la Foi n'assume point la responsabilité. Sylvestre de Sacy disait avec raison, qu'il n'existe pas de chronologie biblique, soit parce que les cosmogonies des différentes versions autorisées ne s'accordent point entre elles, soit parce que les chiffres adoptés par ces versions résultent plutôt de combinaisons, de conjectures ou interprétations particulières, que d'une vraie certitude historique. C'est pourquoi l'Eglise peut souscrire, sans restriction, cette appréciation d'un paléontologiste éminent :

« On ne trouve dans la Genèse aucune date limitative des temps où a pu commencer l'humanité primitive. Ce sont des chronologistes qui, depuis quinze siècles, s'efforcent de faire rentrer les faits bibliques dans les coordinations de leurs systèmes. Aussi voyons-nous qu'il s'est produit plus de cent quarante opinions, sur la seule date de la création, et, qu'entre les variantes extrêmes, il y a un désaccord de 3194 ans, seulement pour la période entre le commencement du monde et la naissance de Jésus-

Christ. Cette différence porte principalement sur les parties de l'intervalle les plus proches de la création. Du moment donc qu'il est reconnu que la question des origines humaines se dégage de toute subordination au dogme, elle restera ce qu'elle doit être, une thèse scientifique accessible à toutes les discussions, et, à tous les points de vue, susceptible de recevoir la solution la plus conforme aux faits et aux démonstrations expérimentales (1). »

Est-ce assez d'autorités sacrées et profanes pour établir cette vérité? Nous le croyons. Cependant, comme nous sommes désireux de décliner en cette matière jusqu'à l'ombre d'un point de vue personnel, ajoutons à tous les autres le témoignage d'un théologien très-accrédité, le savant abbé Le Hir : « La chronologie biblique, dit-il, flotte indécise. C'est aux sciences humaines qu'il appartient de retrouver la date de la création de notre espèce. Seulement, que ces sciences attendent des preuves irrécusables; qu'elles évitent les exagérations, les illusions; qu'elles ne nous donnent pas comme certains des faits qui ne sont que probables, ou même qui ne le sont pas du tout. Quand on aura conquis la certitude à cet égard, toute discussion cessera, parce que toute divergence aura disparu (2). »

Scientifiquement, la foi a-t-elle des engagements et des attaches capables de lui inspirer l'injustice préconçue contre le progrès archéo-géologique? Pas davantage. Certains défenseurs de la foi ont fait des systèmes cosmogoniques favorables à sa chronologie traditionnelle. La foi a béni leurs intentions sans épouser la responsabilité de leurs

(1) Ed. Lartet, *Nouvelles recherches*, etc.
(2) *Etudes religieuses. Ancienneté de l'homme*, 514.

systèmes. Longtemps, il est vrai, elle s'est appuyée sur le baron Cuvier posant en principe que, nouveau venu sur la terre, l'homme n'avait pu être le contemporain de certaines espèces perdues et dont les débris sont ensevelis dans les plus anciennes couches quaternaires ; mais dès que les découvertes d'Abbeville ont semblé prouver le contraire, la foi s'est avancée, avec MM. Brongniart, Flourens et Dumas, au-devant de M. Boucher de Perthes, pour l'écouter, pour l'encourager et pour proclamer que si la science impie exagère à plaisir l'âge de l'humanité, afin d'avoir une raison d'accuser les textes bibliques, la science orthodoxe ne la rajeunit pas dans un intérêt opposé.

La foi est si peu inféodée à une explication particulière, sur ce point, qu'on lui reproche de s'accommoder à toutes pour n'avoir pas à les combattre. Il est très-vrai que son unique système est de n'en pas avoir ; mais pourquoi la science lui ferait-elle un crime de ses évolutions, puisqu'elle les détermine par les siennes? Certainement l'une ne changerait pas si les changements de l'autre ne venaient l'y contraindre. Pourquoi la seconde aurait-elle le droit de censurer des variations qu'elle a nécessitées?

Il n'est pas possible d'imaginer plus de liberté et plus de dignité dans l'attitude, que la foi n'en met dans la sienne, à l'égard des nouveautés paléo-géologiques. Voyez plutôt : une école, avec M. Figuier et d'autres, considère les fossiles trouvés dans les sablières de Moulin-Quignon comme des restes du déluge mosaïque ; la foi qui a lieu, ce semble, de s'en applaudir, se garde cependant d'y adhérer ou d'y contredire. De son côté, Ch. Lyell estime que le *diluvium* de la vallée de la Somme où ces fossiles ont été découverts, remonte à plus de cent mille ans, tandis que, selon M. Elie de Baumont, il est de formation récente ; la foi accorde à ces deux juges éminents tout le res-

pect qui leur est dû, sans prendre parti pour aucun des deux jugements. Bukland enseigne que « le nombre considérable d'espèces éteintes d'animaux éparses dans les cavernes et dans les couches supérieures du *diluvium*, ainsi que l'absence d'ossements humains, prouvent d'une manière décisive l'antériorité de ces espèces à la création de l'homme, » alors que d'autres affirment la coexistence de l'homme et des mêmes espèces; la foi ne délivre certificat d'orthodoxie ni à la première ni à la seconde de ces opinions. Longtemps on a cru que les fossiles humains ne se trouvaient qu'au-dessous d'une couche diluviale, et l'on faisait, de l'ère antédiluvienne, le synonyme des temps antéhistoriques. M. Lartet, au contraire, a découvert, à Aurignac, tous les vestiges de cette dernière période dans un terrain que les eaux n'avaient point envahi; la foi est restée indifférente aux deux hypothèses. Enfin, ce fut, jadis, une sorte d'axiome géologique, qu'il n'existait et ne pouvait exister de restes humains avant les formations post-pliocènes; maintenant on croit en avoir découvert dans presque toutes les zones du terrain tertiaire, et savants orthodoxes, savants libres penseurs, se vantent, à l'envi, d'avoir connu l'homme pliocène, même l'homme miocène, ne désespérant pas de voir apparaître, sous peu, l'homme éocène.

Or, la foi est si bien en dehors des conclusions de ces thèses, que l'on voit des ecclésiastiques, entre autres M. l'abbé Bourgeois, les couvrir de leur autorité scientifique, et des évêques, parmi lesquels Mgr Meignan, en faire la base de leurs apologies. De telles adhésions sont explicables. D'après ces théories, l'homme fossile constituerait un élément intégrant de l'apologétique chrétienne ; il comblerait une lacune au lieu de créer une difficulté, car le sixième jour ayant vu la création de l'homme et celle de certains

animaux, la contemporanéité du premier et des seconds dans la faune préhistorique est une confirmation du texte sacré.

D'ailleurs, aux hypothèses de la science, je l'ai dit, la religion n'aura-t-elle pas le droit d'opposer les siennes? Supposé qu'on veuille presser à outrance l'objection de l'homme fossile, est-il défendu de croire à des créations antérieures à celle dont Moïse nous fait le récit? N'aurions-nous pas, dans l'existence de races préadamites, une réponse à toutes les découvertes de l'anthropologie préhistorique qu'on nous oppose? Cette opinion a été adoptée par certains Pères qui n'avaient pas une foi plus superstitieuse que celle de beaucoup de paléontologistes contemporains. Pourquoi ne rendrions-nous pas à la science imagination pour imagination; les nôtres seront toujours plus admissibles que les siennes, puisqu'elles ne renversent ni la dignité, ni la moralité, ni les notions du genre humain.

La religion n'a donc aucune frayeur des perspectives illimitées que l'archéologie ouvre sur notre passé; aussi, loin de réprimer les curiosités de celles-ci, elle les a partagées, et je peux retourner à son profit ces paroles d'un éloquent panégyriste de la science : « Monuments cyclopéens, cités immenses ensevelies sous des forêts cinq ou six fois superposées, sol glacé de la Sibérie et du Groënland, *tumuli* de l'Ohio et de la Scandinavie, grottes sépulcrales à galerie, dolmens et menhirs, habitations troglodytiques, cités lacustres de la Suisse, de la Savoie et du Vicentin, terramares de l'Emilie, caves et volcans d'Auvergne, diluvium des vallées et des plaines, cavernes ossifères, brèches osseuses, la *religion* a tout scruté, interrogé, tout, jusqu'à ces tas de fumier où elle n'a pas craint de souiller ses mains virginales, jusqu'à ces restes de la cuisine primitive des Scandinaves que les archéolo-

gues danois ont désignés sous le nom passablement barbare de *kjœkkenmoddingers* (1). » Et, au terme de ses explorations, la religion peut dire à la science : je t'ai suivie d'un bout du monde à l'autre et je te défie de produire un seul témoignage certain contre moi.

Dogmatiquement, quelle relation peut exister entre la foi et l'anthropologie préhistorique ? Il n'en devrait exister aucune que celle d'une fraternité bienveillante, telle qu'il convient entre deux sœurs, dont l'une a pour mission de faire connaître Dieu et l'autre son ouvrage. Mais la science ne sait pas faire un pas en avant sans se retourner pour frapper des coups en arrière, et cela, sur les croyances les mieux établies comme sur les plus vulgaires préjugés. Ici son thème était facile, elle ne l'a pas négligé.

Les cailloux cassés avec plus ou moins d'art, dit-elle, les éclats de silex qui ont servi d'armes ou d'ustensiles primitifs, tous les débris témoins et témoignages des plus lointaines sociétés dans le passé, n'annoncent-ils pas que l'humanité a commencé par l'état sauvage, que ses habitudes initiales ont été grossières et ses mœurs en tout semblables à celles des peuplades aujourd'hui incivilisées? Partout, en effet, on trouve la trace de cette infériorité, nulle part on ne constate celle de la grandeur originelle de nos ancêtres ; par conséquent, le paradis terrestre n'a jamais existé que dans les pages légendaires de la Bible, et l'on a eu raison d'écrire : « l'âge d'or n'est pas en arrière, il est en avant, en avant ! (2). »

N'est-ce pas faire beaucoup d'honneur à cette antithèse

(1) *Discours sur la haute antiquité du genre humain*, par M. Joly.
(2) *Moniteur*, 1867.

que de lui reconnaître la valeur d'un argument? Oui, si on la juge d'après sa valeur intrinsèque, non, si on la pèse dans la balance des préjugés contemporains. Ne prouvons pas ici la thèse du péché originel et de la ruine intellectuelle et morale qui s'en est suivie ; quoique nous ayons, sur ce point, des traditions, des lumières bien autrement certaines que les objections opposées de l'archéologie, nous renonçons pour le moment à ces lumières et nous discutons les objections.

Pourquoi s'étonner que les vestiges de l'Eden se soient perdus, tandis que ceux de la déchéance subsistent partout. Les priviléges de l'Eden n'ont été partagés que par un seul homme et par une seule femme, les malheurs de la déchéance l'ont été par toute l'humanité. Les félicités de l'Eden n'ont eu qu'un seul lieu pour théâtre, les calamités de la chute ont régné sur toute notre planète. Les premières ont duré un jour, les secondes des siècles sans nombre. Après cela, est-on bien venu à nier la chute, parce que l'on n'a pas retrouvé, à l'état fossile, les branches ou les fruits de l'arbre de la science du bien et du mal ! Quel penseur sérieux peut affirmer que notre état actuel n'est pas une restauration, parce que cette restauration a commencé il y a très-longtemps.

Evidemment les ennemis du christianisme n'y ont pas pris garde ; car ils ont transformé une grande preuve en objection. La révolte et la désobéissance primitive qu'ils nient, sont attestés par l'état misérable où vécut l'humanité dans les cavernes et les asiles lacustres. Pour peu qu'on croie à la justice de Dieu, on est convaincu qu'un grand crime de la liberté humaine avait suscité ces représailles ; et si, en passant près des ruines de Babylone et de Ninive, de Sidon et de Gomorrhe, le voyageur sent qu'il heurte à chaque pierre contre une preuve des malédic-

tions divines, les grottes sépulcrales du monde primitif, aujourd'hui veuves de leurs morts, les restes des repas funèbres qui eurent lieu sous ces voûtes il y a, dit-on, plus de vingt mille ans, ces dessins informes ciselés à l'aide d'un burin de silex, enfin ces poinçons et ces javelots d'une humanité nomade, vivant de sa chasse, luttant contre des animaux devenus terribles, des lieux souvent inhabitables et des mers sortant à chaque instant de leur lit, tout cela ne révèle-t-il pas la trace d'un châtiment? Ou bien Dieu n'est pas juste, ou les découvertes de la paléontologie humaine sont la preuve du péché originel.

Aussi bien, les données de l'ethnographie et de la linguistique s'accordent avec la révélation sur le lieu approximatif du paradis terrestre. Pour la science comme pour la foi, l'Asie centrale a été le berceau du genre humain. Ses montagnes granitiques et son immense plateau où les sédiments aqueux n'ont pas eu le temps de se former, furent évidemment les premiers terrains émergés. « Autour de ce massif, se trouvent les trois types fondamentaux de l'humanité réunis par des intermédiaires, et les langues, aujourd'hui très-diverses, représentant les trois grandes divisions linguistiques universellement admises. » D'où il suit que la tradition du paradis terrestre survit à tous les cataclysmes, résiste à toutes les déchéances, et que l'homme a beau s'éloigner de l'Eden par sa révolte ou par sa dégradation, il y revient par son cœur, par sa mémoire, par la science elle-même, avec cet invincible instinct qui le ramène au foyer natal.

Complétons ces preuves en faveur des prérogatives primordiales du genre humain par ces graves paroles de Schelling : « Parmi les nombreux systèmes faux et creux qui ont vu le jour dans les temps modernes, il faut ranger avant tout ces prétendues histoires de l'humanité, qui

empruntent leurs idées, sur l'état primitif de notre espèce, aux descriptions que les voyageurs nous font de l'état de barbarie des peuples sauvages ; il n'y a point de barbarie qui ne soit le résultat d'une civilisation éteinte... je crois donc absolument que la civilisation a été l'état du premier homme. »

II

La foi n'est donc point engagée dans la question ; mais, si elle y était engagée, y serait-elle compromise? nullement, parce que la paléontologie n'a aucune certitude compromettante à lui opposer. A Dieu ne plaise que je cherche à créer le scepticisme scientifique au profit de la foi religieuse ; mais ne permettons pas davantage qu'on établisse la crédulité scientifique sur les ruines de la foi chrétienne. C'est un besoin, pour le bon sens, de le proclamer : l'étude des temps antéhistoriques compte aussi ses romanciers qui remplissent de fictions les pages vides des annales humaines. Il y a une limite dans la haute antiquité où les témoignages authentiques manquent, une autre où les légendes elles-mêmes cessent, alors l'hypothèse seule règne, et, d'autant plus audacieuse, que ne pouvant être contrôlée elle finit par se prendre elle-même pour une réalité. Je ne disconviens pas que de l'ensemble des découvertes géologiques, il résulte que l'humanité a plus d'âge qu'on ne lui en croyait, mais quelle est la mesure certaine de cet âge? Est-il surtout aussi avancé que Lyell et les autres partisans d'une antiquité illimitée le prétendent? Il est très-prudent de le révoquer en doute. Les

doutes s'accumulent sur les échantillons antédiluviens avec une surabondance qui ne doit pas étonner, car l'archéologie préhistorique n'est pas encore une science, puisqu'elle est fille de la géologie, et que la fille ne saurait prendre le devant sur sa mère. En preuve, rappelons quelques-uns des mystères planant sur les trois objets qui nous occupent, les ossements humains, les restes de l'industrie humaine, les ossements des espèces animales contemporaines de l'homme et antérieures à l'époque historique.

Des ossements humains à l'état fossile nous n'avons plus lieu de redouter qu'on en trouve; nous le désirons même, puisqu'il en faudrait jusque dans les terrains tertiaires, pour la justification complète des autres découvertes de M. l'abbé Bourgeois, et de la théorie de Mgr Meignan; mais peut-on faire des fossiles de cette nature un chronomètre certain, relativement à l'âge du globe et de l'humanité? Non, rien de plus problématique, ou, tout au moins, de plus discutable que ces exhibitions soi-disant antédiluviennes, si on les considère en elles-mêmes, relativement à la couche sédimentaire d'où elles proviennent, et, surtout, à l'âge de cette couche.

Ne rappelons pas ici le prétendu fossile humain, dans lequel Cuvier découvrit une immense salamandre. Nos échantillons contemporains jouissent-ils d'une authenticité plus à l'abri du soupçon? « Les malins chuchottent, dit M. le professeur Joly, sur la célèbre mâchoire trouvée à Moulin-Quignon. Malgré l'arrêt rendu par la haute cour de la science, j'avoue moi-même avoir conçu quelques doutes; je le dis tout bas (1). »

(1) *Discours sur la haute antiquité du genre humain.*

Un ouvrier, en effet, s'est vanté d'avoir enseveli le fameux os maxillaire à la place requise pour les besoins du système, et les obscurités ne seront pas dissipées de longtemps à cet égard. Maintenant ce fossile, vrai ou faux, remonte-t-il à cent mille ans comme l'estiment sir J. Lubbock et sir Ch. Lyell ? Ou bien faut-il en croire Elie de Beaumont et le professeur Philips, affirmant que son gisement est de formation récente ? Voilà, avec le pour et le contre, toute la valeur scientifique de ce chronomètre tant vanté ! En somme, il ne marque sûrement que pour ceux qui croient pouvoir enterrer l'autorité de Moïse aussi aisément que les fossiles nécessaires à leur justification. A Dieu ne plaise que je rejette sur Boucher de Perthes la responsabilité directe de cette mystification scientifique. Mais, si elle n'a pas été commise par lui, elle pourrait bien l'avoir été pour lui. Ce qui demeure certain, c'est que Vogt n'hésite pas à qualifier ce savant, d'archéologue plein de mérite, *mais très-exalté, très-souvent extravagant,* et, en preuve, il cite sa prétendue découverte des instruments antédiluviens, avec lesquels nos ancêtres de l'âge de pierre faisaient leurs ongles et taillaient leurs cheveux : en vérité quand on se rappelle que sir Falconer, J. Prestwich et tout un congrès de savants sont venus faire leur acte de foi sur de pareilles reliques, on est surpris, à bon droit, de les trouver si difficiles à l'égard de la foi elle-même.

Il est un autre fossile, souvent allégué en faveur de la même thèse et surnommé les *hommes de Denise.* A-t-il une autorité plus incontestable ? Il se compose, comme l'on sait, d'ossements humains trouvés sur la pente d'un volcan éteint appelé Denise, près du Puy, dans un bloc de tuf léger et poreux que l'on regarde comme formé par la dernière éruption du cratère. Il est certain que, si l'on

admet deux choses, 1° que les éruptions volcaniques de la France centrale ont toutes cessé avant la période quaternaire; 2° la *coëtanéité* de ces os et du terrain qui les les contenait, on arrive aisément à cette conclusion, que le fossile en question date d'une antiquité très-reculée; mais aucun de ces deux points n'est établi. Le centre de la France a été longtemps travaillé par des fermentations volcaniques, il est semé, à chaque pas de cratères ou puits refroidis. Evidemment on ne peut garantir que, depuis la période tertiaire, la pente de Denise n'ait pas été sillonnée par quelques couches nouvelles de lave éruptive. En second lieu, les ossements sont-ils du même âge que le lit de pierre où ils ont été trouvés? C'est très-douteux, car, acceptés comme fossiles par les uns, ils sont rejetés par les autres, notamment par MM. Lartet et Hébert, qui, à la suite d'une étude des objets eux-mêmes et des localités, ont cru reconnaître les traces d'une sépulture postérieure aux tufs volcaniques où ces os sont engagés. Donc, ceci est une nouvelle mesure du calendrier antéhistorique qui doit être réformée.

Ferons-nous mention des fossiles américains? Oui, pour montrer, une fois de plus, les calculs arbitraires et les déconvenues que cette étude peut occasionner, quand elle est poursuivie avec imagination. On a découvert dans la plaine de la Nouvelle-Orléans, à 16 pieds de profondeur, du bois brûlé et le squelette d'un homme dont le crâne se trouvait sous les racines d'un cyprès. La science de l'endroit, représentée par Bennet-Dowler, a estimé que le squelette remontait à 57,600 ans. Comment s'y est-elle prise pour accréditer cette estimation? Voici son raisonnement : il y a dans ce sol, qui est au-dessus du niveau de la mer, des débris de cyprès gisant les uns sur les autres; la science pense donc qu'il a existé en cet endroit plu-

sieurs forêts, dont chacune aurait, peu à peu, disparu sous les eaux, par l'abaissement du sol. Après quoi, le sol, s'étant de nouveau relevé, aurait été couvert d'une forêt nouvelle. Or, *supposé* que ce phénomène se soit reproduit dix fois, ajoute la science, il faudrait pour atteindre les niveaux actuels 158,400 ans ; et, *supposé* que la formation de chacune de ces couches ait duré 14,400 ans, le squelette en question, qui est à la quatrième couche, doit compter 57,600 ans.

Ce calcul revient à dire : accordez-moi le nombre 14,400 d'une part et le nombre 4 de l'autre, vous ne pouvez nier que le premier multiplié par le second ne donnent 57,600 ; oui, mais 4 et 14 ne sont que des *supposés,* et, pour que l'opération fut rigoureuse, il faudrait qu'ils ne fussent pas une valeur fictive. Aussi quand Lyell dit : « Je ne puis pas juger des calculs géologiques par lesquels le docteur Dowler évalue l'âge du squelette,» surtout quand il passe cette découverte sous silence dans son grand ouvrage, semble-t-il avouer, implicitement, qu'il ne prend pas à la charge de son honneur scientifique cette manière facile de donner des siècles au genre humain.

L'homme fossile de la Guadeloupe a fait beaucoup de bruit en son temps. C'était un squelette humain trouvé, en 1804, dans une couche calcaire rapportée à la période tertiaire. Mais que découvrit-on bientôt ? Que cette couche était d'origine récente, et une de ces formations rapidement accomplies comme on en voit fréquemment dans les régions tropicales. On prétendit encore avoir trouvé, à Saint-Louis, deux ichnolites humains, c'est-à-dire des empreintes laissées par les pieds nus d'un antédiluvien marchant sur un sol argileux. Quel fut le résultat de l'examen ? Que ces traces n'étaient point marquées sur

un terrain mou, mais dans le roc. Les tribus indiennes, en changeant de demeure, ont la coutume de tailler sur la pierre de telles empreintes, pour indiquer à ceux qui les suivent la direction qu'elles ont prise, et ces ébauches informes, datant à peine de 300 ans, avaient passé pour les vestiges antéhistoriques?

Je sais bien que la science tient en réserve d'autres ossements humains fossiles qui sont au-dessus de ces chances de déconsidération. C'est la mâchoire du trou de la Nanette, près Dinant, en Belgique. Ce sont celles d'Aurignac et d'Arcy contemporaines de l'*ursus spelæus*, ce sont, surtout, le crâne d'Engis et celui d'Arezzo le plus ancien de tous, sans compter les silex ouvrés recueillis par M. l'abbé Bourgeois dans les terrains miocènes d'Eure-et-Loir. Laissons pour le moment les silex, ne nous occupons que des ossements. Pour qu'ils eussent la signification qu'on leur donne, il faudrait que l'on fût à même de résoudre ces difficultés.

Est-il bien certain que tous ces fossiles ont été levés dans des couches plus anciennes que la période quaternaire. Est-il bien certain qu'ils l'ont été dans des terrains vierges de tout remaniement? Est-il bien certain que les révolutions de la nature n'avaient pas plus touché que la main de l'homme à leur berceau sédimentaire? Est-il bien certain que leur provenance n'a été altérée, ni par aucune falsification de Muséum, ni par aucune interprétation systématique? Sur la réponse négative de la partie adverse, je pourrais lui dire : dans ces cas, vos fossiles n'ont aucune autorité chronométrique. Et si sa réponse est affirmative, alors je poursuivrai : peut-on toujours distinguer, sûrement, les couches tertiaires supérieures des premières couches quaternaires? Quels sont les signes infaillibles de cette distinction? Y a-t-il une mesure pour apprécier

la durée des formations géologiques et fixer de combien de milliers d'années chacune est plus ancienne que la suivante ? Est-il possible, surtout, à l'aide de cette mesure, de déterminer à quelle époque remonte chacune de ces formations ? Certes, si de telles questions ne créent point quelques embarras aux chronologistes de l'archéologie antéhistorique, c'est une preuve qu'ils ont moins de scrupule que d'invention, et s'il y a des esprits que de tels fossiles empêchent de croire à la Bible, convenez que c'est parce qu'ils ont une idée aussi incomplète de ce qu'enseigne la Bible que de ce que prouvent ces fossiles.

Après les ossements humains, les produits de l'industrie humaine, dans une couche donnée, attestent aussi l'existence de l'homme durant la période correspondante. Ces restes sont nombreux et de plusieurs sortes ; nous les avons déjà mentionnés et nommés plusieurs fois. On les retrouve, tantôt dans les *kjœkkenmoddingers* et dans les tourbières du Danemarck, tantôt dans les ruines des cités lacustres de la Suisse et dans les cavernes à ossements, tantôt dans les sables de certaines plages et dans les gisements inférieurs de certains deltas. Quelques-uns de ces instruments, tels que les haches en silex, plus répandus que les autres, ont été exhumés, dit-on, à Paris comme au cap de Bonne-Espérance, du bassin de la vallée de la Somme comme des cavernes du Languedoc et du Périgord, des dolmens de Bretagne et de l'Aveyron comme des ruines de Ninive et de Babylone, enfin, du champ de bataille de Marathon comme des bords de l'Ohio et du Mississipi (1)... Quelle est la valeur de ces

(1) M. Joly, *ibid.*

ıdicateurs divers, pour servir à la mesure du temps dans s siècles écoulés? Par quels caractères les produits de industrie peuvent-ils certifier l'ancienneté de l'homme? cette question, la science répond : par la matière qui s compose et par la nature du gisement où on les reouve. Puisque ce sont là, pour ainsi dire, les deux aiuilles de cette horloge scientifique, examinons ce qu'il ut penser de la régularité de leurs mouvements.

La matière qui compose ces débris ne peut rendre téoignage de leur âge, s'il ne conste de leur parfaite entité. Avant de déterminer si une hache ou une tête lance remontent à l'ère de la pierre brute ou polie, ut-il bien être certain que l'objet est une hache ou une te de lance? Or, sans rien nier des certitudes, qui n'a nstaté quelquefois les superstitions archéo-géologiques? ui pourrait compter, par exemple, les faux silex et les usses haches que les ouvriers d'Abbeville ont fabriqués, dont les Anglais ont enrichi leurs vitrines à très-chers eniers? Combien de fois les hommes du métier, passant, nos expositions, devant les silex nommés couteaux, raoirs, etc., se sont écriés : *Cela s'est fait tout seul, sous coup de massue ou dans un éboulement* (1)?

Que d'échantillons regardés comme des chefs-d'œuvre r des spectateurs faisant ostentation de leur compétence, obtiendraient pas même leur attention si elle n'était ertie par l'étiquette? Qui ne se souvient, enfin, de ce mpartiment de Saint-Germain intitulé l'*art humain dunt l'âge de la pierre*, où l'on est censé voir des oiseaux geants auxquels personne n'ajoute foi, mais que l'on nserve par simple politesse pour une célébrité qui en a

(1) *Etudes religieuses. — L'âge de pierre*, 37.

fait don ? En vérité, ces messieurs ont tort de sourire de l'authenticité de nos reliques, car les leurs y prêtent davantage. Il est plus facile de croire aux restes des apôtres et des martyrs qu'aux aiguilles et aux poinçons dont se servaient nos ancêtres, il y a cent mille ans.

Mais je suppose que l'objet a été réellement ce que l'on suppose, la matière qui le compose sera-t-elle une sorte d'étiage où le cours du temps marquera ses degrés ? Pourra-t-on rapporter cet objet à tant de milliers d'années en avant ou en arrière, suivant qu'il sera en pierre, en bronze ou fer ? En un mot, les périodes qui portent ces derniers noms furent-elles successives et progressives, c'est-à-dire rangées dans l'histoire de l'homme comme dans nos classifications ? C'est très-douteux et même improbable. A la même époque, un peuple peut s'être servi d'armes en pierre et d'armes en métal, si ces dernières étaient trop rares ou trop chères. Dans le nord, on trouve souvent des javelots en silex et en bronze au fond du même cercueil. Lors donc qu'on ne découvre que le silex, on ne peut conclure, ni que le bronze était inconnu, ni que le premier indique une période plus ancienne que le second.

Tant que l'île de Chypre fournissait abondamment du cuivre presque pur de tout mélange, les peuples de la Méditerranée n'employaient guère le fer, parce que la fonte en est plus difficile. Suit-il de là qu'il faille, géologiquement, placer les Grecs dans l'âge de bronze ? Donc, la succession des périodes n'a point de valeur chronométrique parce que, si elle a eu lieu régulièrement par rapport à un pays, l'application générale qui en a été faite est arbitraire. Aussi la science abandonne cette théorie, la regardant comme une fausse division de la durée des œuvres de l'industrie préhistorique. « Il y a quelques années, la

direction du musée central romano-germanique de Mayence s'était servie, dans le premier volume d'un ouvrage sur les antiquités payennes de ce pays, de la méthode qui distingue les trois âges; mais dans le second volume, publié en 1864, elle abandonna pleinement cette méthode, excusant l'application qui en avait été faite durant le premier volume par les idées généralement acceptées lors de sa publication (1). » En faut-il davantage pour prouver que souvent les trois périodes ne représentent pas, au cadran des âges antéhistoriques, trois heures différentes, mais la même sous des noms divers.

La profondeur où les produits de l'industrie primitive ont été retrouvés fournit-elle les bases d'une évaluation plus favorable à leur *incommensurable* antiquité? Ces produits sont découverts dans plusieurs gisements et à plusieurs degrés de profondeur, dans les deltas, dans les tourbières, dans les cités lacustres, dans les plages desséchées et dans les déchets de la cuisine danoise; nulle part ils n'attestent d'une manière certaine, la fabuleuse chronologie qu'on tâche de leur faire étayer.

Les deltas ont un accroissement trop variable, pour pouvoir servir de chronomètre géologique. Un arbre augmente chaque année d'une zone ligneuse; si on le scie, on peut compter ses zones et déterminer son âge avec précision, mais les élévations de terrains à l'embouchure des fleuves, et les dépôts successifs du limon que ces fleuves charrient dans leurs cours, ne suivent pas une progression aussi régulière: le lit du Nil, par exemple, et la terre d'Egypte s'élèvent d'une manière inégale, selon la diversité des circonstances; et, de moins en moins, à me-

(1) Reusch., p. 551.

sure qu'on se rapproche de la mer. Par conséquent, quand bien même on saurait de combien le sol s'est exhaussé dans un lieu et pendant un siècle, on n'en pourrait rien conclure, ni par rapport à un autre lieu, ni par rapport à un autre siècle. La base de la statue colossale de Ramsès II, à Memphis, qui, depuis l'an 1360 avant Jésus-Christ, a été insensiblement recouverte par des sédiments de neuf pieds et demi, l'eut été bien plutôt à Eléphantine, près de la première cataracte du fleuve, et bien plus tard à Rosette, où les ondes et le limon s'éparpillent sur une plus vaste étendue.

Aussi, quand Horner, ayant découvert, à trente-deux pieds au-dessous du lit, des fragments d'un vase d'argile et des briques, conclut, d'après les accroissements séculaires du sol, qu'il a fallu douze mille ans pour ensevelir à une telle profondeur ces ouvrages de la main de l'homme, il suppose une foule de prémisses gratuites ; et, d'abord, les dépôts du Nil se sont-ils formés toujours de la même manière et dans les mêmes proportions ? En second lieu, les tessons en question ont-ils été primitivement déposés à la surface du sol et recouverts sur place, ou n'ont-ils pas été introduits dans un de ces puits dont parle Hérodote, qui bordaient autrefois le fleuve, et où les eaux n'arrivaient pas, mais qui s'emplirent d'un dépôt plus considérable dès que la vase limoneuse les envahit.

Un Anglais résidant aux Indes, J. Fergusson, a écrit cette observation frappante à propos des calculs chronométriques fondés sur les formes des deltas ou des alluvions locales : « Voici, dit-il, ce que j'ai constaté moi-même : les briques qui formaient les fondements d'une maison que j'ai construite furent emportées par l'eau d'un fleuve et déposées dans son lit, à une profondeur de trente à quarante pieds ; depuis lors, le fleuve s'est retiré, et, à l'endroit

où était ma maisonnette, mais à quarante pieds au-dessus de ses ruines, on trouve actuellement un nouveau village. En y faisant des fouilles, on y trouverait mes briques et on pourrait calculer, d'après la profondeur où elles gisent, combien il y a de milliers d'années que je vivais (1). » Le même géologue ayant traité des variations du delta du Gange, a estimé que la plaine arrosée par ce fleuve n'a été habitable que mille ans après Jésus-Christ, et que le delta proprement dit ne fut peuplé qu'au quatorzième siècle. Quelle leçon de modération et de prudence pour ceux qui ont évalué l'âge du delta du Mississipi à 158,400 ans !

La tourbe ne procède pas avec plus de régularité dans sa croissance, et ne peut constituer un chronomètre plus infaillible. Il est impossible, dit Lyell lui-même, d'évaluer en siècles l'âge des plus anciens débris humains découverts dans les tourbières. Si l'on était certain que la tourbe se développe chaque année, selon une moyenne déterminée, rien ne serait plus aisé que de mesurer le passé à l'accroissement vertical de ces agglomérations ligneuses ; mais une telle moyenne ne peut être fixée. L'augmentation et la densité de la tourbe dépendent de la constitution du sol, de la durée des étés et des hivers, surtout des espèces végétales qui alimentent ces vastes laboratoires de la nature. C'est pourquoi les monnaies, les haches, les ustensiles de cuisine trouvés dans les tourbières anglaises et françaises sont presque tous d'origine romaine, tandis que, d'après l'estimation de quelques-uns sur la lenteur prétendue de telles formations, les objets qu'elles recèlent à une certaine profondeur devraient être de provenance antédiluvienne ?

(1) *Quarterly Journal of the Geological society*, 1863, p. 327.

D'ailleurs, plus la tourbe est liquide, plus les objets s'y enfoncent; au contraire, plus elle est épaisse, plus ils flottent à la surface, et, comme la tourbe est d'autant plus liquide qu'elle est plus récente, il s'ensuit que les antiquités retirées de son sein constituent une échelle chronométrique en sens inverse du niveau qu'elles occupent. D'ailleurs, qui ne connaît les contradictions des savants sur la matière. Boucher de Perthes pense que la tourbe monte seulement de trois mètres par siècle, selon d'autres, les excavations qui avaient été creusées à six pieds de profondeur, dans les tourbières de la Frise orientale, se sont remplies en trente ans. Conclusion de telles observations : pour une couche de tourbe de trente pieds de profondeur, il faudrait, d'après les expériences que je viens de citer, 200 ans, et, d'après la théorie de Boucher de Perthes, 30,000 ans. Comment se fier à un compteur susceptible de telles variations?

Les habitations lacustres ou constructions sur pilotis, élevées depuis de longs siècles sur les lacs de la Suisse et ailleurs, et dont on a retrouvé naguère, pendant les eaux basses, les pieux, les outils en corne, en or et en pierre, et presque tout le mobilier dans son état primitif, ont été souvent invoquées, de nos jours, à l'appui de l'ancienneté inouïe de notre espèce. Qu'elle est la valeur exacte de cette mesure des temps passés? C'est une sorte de mode d'argumenter de telles découvertes contre la chronologie traditionnelle du genre humain, mais la vraie science est venue réagir contre ces engouements moins scientifiques qu'anti-religieux.

En résumé, les crânes les plus anciens levés dans les ruines vaseuses des édifices lacustres, sont parfaitement semblables à ceux des Suisses d'aujourd'hui. Les plantes et les animaux dont on a trouvé les débris appartiennent

tous à la faune et à la flore actuelle du même pays. Géologiquement parlant, tout porte à croire que ces habitations sont de période récente; aussi, on revient peu à peu de l'antiquité exagérée qui leur avait été attribuée. Kochstetter regarde comme très-vraisemblable qu'elles ne remontent pas à plus de dix siècles avant l'ère chrétienne. Franz Maurer les rapporte à la période écoulée entre le cinquième et le huitième siècle avant Jésus-Christ. Hassler estime que bon nombre sont de date encore plus récente. Enfin, Ferd. Keller a toujours refusé d'émettre des supputations, même approximatives, sur l'âge du genre humain et de ces cités ensevelies dans les eaux, parce que tout calcul de ce genre manquerait d'un fondement solide. Si nous ajoutons que ces savants ont établi leurs chiffres sans la moindre préoccupation biblique, on a peine à se défendre d'une légitime indignation contre ceux qui, en haine de la Bible, se permettent les suppositions les plus extravagantes à propos des mêmes constructions, et publient comme certaines dans les revues et les journaux, les découvertes les plus problématiques.

Les plages desséchées renferment aussi des restes de l'industrie antéhistorique, et ont servi de faux calendrier à l'anthropologie dont nous combattons les excès. Que faut-il penser de l'exactitude de ce chronomètre? Sur divers points de l'Ecosse et de la Suède, on a trouvé quelquefois, à soixante pieds au-dessous du niveau de la mer, et à une plus grande profondeur au-dessous du sol de la plage, des instruments et des barques; on en conclut, avec justesse, que ces régions ont été autrefois couvertes par les eaux et que les eaux se sont retirées, ou bien parce que le terrain s'est soulevé, ou bien parce que l'Océan s'est déplacé, reculant sur un de ses bords pour avancer sur l'autre. Or, il est évident que si on pouvait cal-

culer dans quelles proportions ont eu lieu annuellement, soit le soulèvement du sol, soit le retrait de l'Océan, on saurait à quelle époque les barques étaient au rivage, et cette date serait un jalon certain jeté dans les horizons obscurs du monde primitif. Malheureusement l'expérience renverse toutes les supputations d'une pareille méthode chronométrique.

A la vérité, si on savait dans quelles proportions le sol s'élève chaque siècle, rien ne serait plus aisé que de conclure : telle élévation suppose tel nombre de siècles : mais la nature procède dans ses mouvements, avec un imprévu et des irrégularités qui ne se prêtent à aucune systématisation. Lyell est obligé de convenir que toutes les évaluations faites à ce sujet n'ont qu'une valeur conjecturale. Quelquefois le sol se soulève une année pour s'affaisser une autre, il se renfle dans un endroit et se creuse dans un autre, il monte au Spitzberg plus que dans le nord de la Norwége, au nord de ce dernier pays plus qu'au midi.

En 1819, pendant un tremblement de terre, il se forma instantanément, dans le delta oriental de l'Indus, une digue longue de onze mille géographiques et haute de dix pieds. Dans l'Amérique méridionale, sur la côte de Valparaiso, le 20 février 1835, le terrain s'exhaussa de quatre à cinq pieds, pour se déprimer en avril de deux à trois. D'ailleurs, l'expérience a prouvé que les barques, les ancres et les rames trouvés dans les gisements très-profonds de certaines plages, n'attestent nullement que là ait été jadis le lit de la mer, mais seulement qu'il y avait, tantôt un réservoir, tantôt un canal comblés depuis, ce qui a fait confondre l'œuvre de l'homme avec le travail de la nature. Enfin, si l'on additionne toutes les causes de soulèvement ou de dépression, à celles que

l'histoire nous cache et que la science ignore, on est réduit à l'incertitude la plus complète sur l'âge des restes maritimes que nous étudions.

Même obscurité dans les calculs déduits du retrait ou des envahissements de la mer. Le plus léger accident survenu dans le niveau de la croûte maritime peut se traduire par une crue ou par la dessication sur le rivage. La crue ou la dessication répondent donc à un mouvement du sol, plutôt qu'à une mesure de la durée ; en preuve, les trois colonnes restées debout du temple de Sérapis à Pouzzoles, qui portent à une hauteur considérable, dans leurs trous et éraillures, une zone de térébratules résultant évidemment d'une invasion de la mer. Or, comme ces colonnes n'ont pas été jetées primitivement dans l'eau, et comme elles n'y sont plus aujourd'hui, elles sont là, avec leurs ceintures de coquillage, pour nous apprendre que l'eau peut, tour à tour et sans règle, faire des mouvements en arrière ou en avant. A quelque distance de là se trouvent les ruines d'un autre temple; en 1807 son parvis était à sec ; en 1845, il était couvert de vingt-huit pouces d'eau ; en 1852, on constatait une diminution d'un pouce par an dans cette inondation. Sur les côtes occidentales de la Crète, on voit la marque de l'ancien niveau de la mer à vingt-sept pieds au-dessus du niveau actuel ; à quarante mille de là, on aperçoit, au contraire, les ruines d'anciennes villes grecques sous les flots.

Mais la côte du Médoc nous montre, surtout, les innombrables modifications qui surviennent dans les rapports entre la terre et la mer. Le rocher de Cordouan, sur lequel se trouve actuellement un phare, faisait autrefois partie du continent, tandis qu'il en est éloigné de trois lieues aujourd'hui. Depuis 1818 jusqu'à 1830, on a calculé que l'Océan s'est avancé dans les terres de 180 mètres,

moyenne de 15 mètres par an. D'après ces proportions, douze ans après, c'est-à-dire de 1830 à 1842, la mer aurait dû gagner autres 180 mètres; mais, en réalité, elle en avait gagné 330, et la moyenne de 15 mètres avait été remplacée par une autre de 20 mètres par an. Comment prouverait-on que des changements littoraux encore plus considérables n'eurent pas lieu dans des siècles rapprochés des âges géologiques, où le sol avait moins de stabilité, et comment a-t-on pu voir un régulateur chronométrique dans des accidents maritimes variables comme le flot qui les détermine?

Les *kjækkenmoddingers* sont de petits monticules formés des écailles de l'huître, de la moule, du bigorneau, de la littorine et autres mollusques d'espèces semblables à celles qui habitent encore l'Océan. Ces monticules ne sont point des bancs déposés naturellement à une époque où le niveau de la mer était plus haut, car tous les individus appartenant à ces diverses familles de coquillages étaient parvenus à maturité. Des espèces qui ne se trouvent pas dans la mer à une même profondeur sont là réunies; les couches qui les séparent ne contiennent pas de graviers, ce qui exclut l'hypothèse d'un soulèvement de grèves. Enfin, parmi les coquillages, on trouve des ossements d'animaux, des ustensiles, des poteries grossières, du charbon, des cendres, ce qui a fait surnommer ces légères excroissances de la plage danoise, des rebuts de cuisine.

Peut-on les considérer comme une indication certaine de l'ancienneté de l'homme? Evidemment non, car les écailles attestent des mollusques, et les os des mammifères et des oiseaux d'espèces actuellement existantes, partant des amas de période récente. Il est vrai que Lyell rapporte ces amas à de longs siècles en arrière. Les coquillages, dit-il, ne sont pas aujourd'hui si grands dans la

mer Baltique, ce qui suppose qu'alors elle était plus salée, parce qu'elle se reliait à l'Océan Atlantique par de plus larges détroits, et ce qui n'est possible que dans l'hypothèse d'une haute antiquité. Mais Vogt repousse cette argumentation par le motif péremptoire que la diminution des éléments salins n'explique pas la décroissance des coquillages. Les Romains étaient parvenus à faire vivre des huîtres à Naples, dans des lacs d'eau douce, et les moules se naturalisent très-aisément dans des étangs saumâtres. Preuve ajoutée à tant d'autres que, malgré toutes ses subtilités, l'anthropologie antéhistorique affirme gratuitement ses calculs, et que si elle retarde indéfiniment la première heure de l'humanité, c'est en vertu d'un caprice plutôt que d'une règle. Pour nous, après avoir pesé le pour et le contre d'un tel débat, nous devons reconnaître que si nous enseignions, au nom de la religion, la moitié des mystères que la science professe, celle-ci ne nous épargnerait pas l'accusation de charlatanisme; nous ne la lui renvoyons pas, mais nous avouons que ce n'est que par charité.

Les débris fossiles des espèces animales ne peuvent avoir la moindre importance, relativement à la question, après ce que nous venons d'écrire. Les cavernes et les brèches osseuses en effet, n'ont pas plus d'autorité en faveur de l'antiquité sans bornes du genre humain que les témoignages précédents, et elles sont réduites, en vertu des mêmes arguments, ou à une objection confirmative, ou à une objection conjecturale.

A une objection confirmative, car quelle est leur signification anti-biblique? Comme elles renferment des ossements humains et des ouvrages humains mêlés aux débris de certaines espèces animales, dites antédiluviennes, elles

prouvent la contemporanéité de l'homme et de ces espèces, partant, l'ancienneté indéfinie du premier. Loin d'y contredire, la foi souscrit à cette contemporanéité. Elle l'établit même par ce texte de la Genèse qui résume l'œuvre du sixième jour : « Que la terre produise de grands animaux et des reptiles. Après quoi Dieu ajouta : faisons l'homme à notre image et ressemblance (1). » Pourquoi a-t-on cru, pendant longtemps, que la présence simultanée de l'homme et de ces espèces n'était pas conciliable avec l'orthodoxie? Probablement parce que ces espèces étant éteintes, on ne pouvait admettre que l'homme eût survécu au cataclysme qui les avait exterminées. Mais ces cataclysmes furent purement locaux. D'ailleurs les changements de température ont dû ajouter leur action meurtrière à celle des déluges. Enfin, l'homme surtout, qui était intéressé à dépeupler la terre de ces hôtes, plus souvent dangereux qu'utiles, leur déclara une guerre sans trêve, et si l'on trouve souvent leurs restes mêlés aux siens dans les cavernes, c'est parce qu'il les y traîna pour en faire sa nourriture, après en avoir fait sa proie. Mais, encore une fois, leur coexistence, durant le sixième jour, ressort d'un texte évident, tandis que l'extinction complète de ces espèces avant l'apparition de l'homme n'était qu'une hypothèse géologique. L'hypothèse a fait son temps, le texte lui a survécu.

Confirmative par certains côtés, l'objection peut être conjecturale par d'autres. Il y a une critique radicale, en archéologie, qui va jusqu'à récuser complètement le témoignage des cavernes. Les ossements d'animaux s'y seraient déposés, pêle-mêle, longtemps avant la venue de

(1) Gen., i.

l'homme. Les débris de la période humaine s'y seraient introduits subséquemment, et, partant, les cavernes ne pourraient servir de base à aucun synchronisme bien établi. Pour nous, n'allons pas jusqu'à des conclusions si extrêmes : « Il est certain que des hommes primitifs ont habité dans des cavernes où ils avaient été précédés par des animaux actuellement éteints. Ces hommes ont laissé là leurs ustensiles, leurs armes et les débris de leurs repas. Quelques cavernes ont aussi servi de sépulture à l'homme. On prouve que les cavernes n'ont pas été remaniées depuis des siècles, par les couches de terre où les débris végétaux qui en obstruaient l'entrée, par les stalagmites formés à l'intérieur au-dessus des dépôts. On est frappé, en sondant ces dépôts, d'y trouver un ordre de superposition qui se reproduit assez exactement dans beaucoup de cavernes. Par exemple, à Arcy (Yonne), dans la couche inférieure, on a trouvé deux mâchoires humaines associées aux ossements de l'éléphant, du rhinocéros, de l'ours, de la hyène et du renne. Au-dessus, des couteaux de silex, quelques hachettes polies, avec des os de renne et d'espèces éteintes ; dans la couche supérieure, de la boue des cavernes et des antiquités gallo-romaines (1). »

Assurément, quand on lit cette description et les découvertes de MM. Filhol, Rames, Garrigou, dans la caverne de l'Herm (Ariége), surtout le mémoire de M. Lartet sur une ancienne *station humaine, avec sépulture contemporaine, des grands mammifères réputés caractéristiques de la dernière période géologique,* on ne doute nullement de l'ancienneté de l'homme; mais la part de la conjecture et de l'inconnu demeure toujours si grande

(1) *Etudes religieuses. — L'âge de pierre,* 47.

dans ces systèmes, qu'en dehors des initiés, fascinés par les mirages qu'ils ont parfois créés, les hommes les plus raisonnables éprouvent une invincible répugnance à suivre les théories jusqu'au bout, et que les écarts de la science, sur ce point, trouveront toujours leur correctif dans les fins de non recevoir du bon sens.

D'ailleurs, admettons que l'homme soit bien vieux, rien ne prouve qu'il le soit autant qu'on le dit. Dans ces termes, l'apologétique ne court pas risque d'être confondue par l'étude de l'homme avant l'histoire. Jadis elle chercha, dans la géologie, la confirmation de la Bible ; mais cette période d'harmonie entre la science et l'exégèse ne dura pas longtemps. Des hostilités bruyantes suivirent, la science rompit avec la théologie. Aujourd'hui, une troisième période a commencé, elle sera définitivement victorieuse pour les théologiens. Son œuvre consiste, non pas à prouver que le récit biblique concorde avec les découvertes nouvelles, mais qu'aucune certitude scientifique n'est en contradiction avec une certitude biblique. Sur ce terrain, la foi peut braver toutes les provocations et les folles audaces de l'anthropologie préhistorique. Lyell répondit un jour à Morlot, hésitant à se prononcer sur l'âge des cités lacustres : « Il faut un courage chevaleresque pour commencer. » Lyell avait raison, le jour où il a évalué en chiffre le passé de l'humanité, il a fait preuve d'un grand courage... Seulement, ajoutons qu'avec un tel courage les ennemis de la foi se feront toujours plus de mal qu'ils ne lui en font.

CHAPITRE XVI.

La foi & la physiologie cérébrale.

Nous n'en avons pas encore fini avec l'étude de l'homme. Est-il une intelligence servie par des organes ? Est-il un pur organisme dirigé par une intelligence plus avancée que l'instinct ? A cette dernière question, la physiologie spiritualiste dit non, l'école matérialiste dit oui. L'erreur qui nie en nous le principe spirituel a reçu le nom d'organicisme. A ses yeux, « l'âme est l'ensemble des fonctions du cerveau et de la moelle épinière ; » le cerveau secrète même la conscience, comme l'écrivait Cabanis avant sa rétractation ; la perception est une résultante du système nerveux ; la volonté est inhérente à la substance encéphalique ainsi que la contractilité aux muscles ; enfin nos facultés ne sont autre chose qu'un mode de l'activité cérébrale. De cette façon, la vertu et l'intelligence humaines ont pour cause et pour soutien les forces physico-chimiques. Le cerveau et l'âme sont identiques, et l'homme n'est qu'une mécanique vivante sortie de la matière par une éclosion inhérente aux propriétés de celle-ci.

En face de cette hypothèse qui n'explique pas l'homme tout entier, et dont l'homme lui-même ne saurait donner une explication complète, il y a un autre système qui cher-

che la raison de la vie, non dans la matière et dans ses énergies brutales ; mais dans un principe supérieur et intelligent qui est, à la fois, cause de la vie et de la mort, en ce sens qu'il anime le corps en l'habitant, ou qu'il le livre à la dissolution en l'abandonnant. Ainsi, selon l'organicisme, la vie est une simple combinaison chimique, et le physique engendre dans l'homme le moral. Selon la doctrine de l'animisme, il y a un agent suprême qui préside à tous les phénomènes de l'économie vivante, et « le principe qui anime le corps humain ne peut être regardé comme le résultat de l'action des parties ; il est une substance distincte, un être réel qui, par sa présence, imprime aux organes tous les mouvements dont se composent les fonctions (1). »

Posée dans ces termes, la question débattue en renferme deux : d'abord l'agent suprême existe-t-il ? la physiologie matérialiste, dans le cas de la négative, a-t-elle prouvé qu'il n'existe pas ? C'est sous le second aspect que le sujet s'impose à notre examen.

Convenons que les rapports de l'organe de la pensée avec la pensée elle-même sont et seront toujours mystérieux. « Les fonctions du cerveau, dit Cuvier, supposent l'influence mutuelle, à jamais incompréhensible, de la matière divisible et du moi indivisible, hiatus infranchissable dans le système de nos idées, et pierre éternelle d'achoppement dans toutes les philosophies. Non-seulement nous ne comprenons pas, et nous ne comprendrons jamais comment des traces quelconques, imprimées dans notre cervelle, peuvent être perçues de notre esprit, ou y produire des images ; mais quelques délicates que soient nos recher-

(1) Cabanis, *Lettre posthume*.

ches, ces traces ne se montrent en aucune façon à nos yeux, et nous ignorons entièrement qu'elle est leur nature. »

Malgré ses ignorances, à propos des relations du corps avec l'âme, Cuvier ne doutait pas de la réalité de l'âme. A l'exemple de Cuvier, le genre humain ne cesse point d'ignorer et de croire sur le même objet. La science serait-elle en possession d'une certitude destructive de cette foi? Elle s'en est vantée, donnant à entendre que les preuves de l'âme étaient toutes tirées de la psychologie, que la négation de l'âme se déduisait, au contraire, de l'observation physiologique, et que la première de ces autorités n'avaient aucune valeur quand elle était contredite par la seconde. Audacieux étalage d'affirmations gratuites et erronées! D'abord, il est faux que les constatations psychologiques, n'aient point de valeur scientifique, puisqu'elles sont, elles aussi, expérimentales. Ensuite, il est plus faux encore que les conclusions de la phrénologie permettent de nier l'âme puisqu'elles n'en sauraient logiquement infirmer l'existence. C'est le fait qu'il s'agit d'établir à l'encontre et à la charge de l'organicisme.

Certes, nous avons plaidé et gagné la cause de l'âme, en posant les jalons qui séparent le domaine de la raison de celui de l'instinct; ce qui nous donne le sentiment du beau, du vrai spéculatif, du bon, du devoir envers Dieu, autant de perceptions entièrement fermées au regard de la simple animalité; ce *moi*, concevant au delà des sens, adorant, espérant, se moralisant, moins à l'aide des sens que malgré leur opposition, ce n'est point là une résultante des forces organiques, « le travail d'un laboratoire chimique, » « une forme particulière de la mécanique, » c'est l'essence et la preuve de notre personnalité spirituelle. Et vainement essaye-t-on

d'éluder cette affirmation par la science, on y retombe par la force du sens commun. Toujours, en effet, l'âme sera niée parce qu'elle n'est point visible, et toujours elle sera admise parce qu'il n'est pas possible à l'humanité de se suicider en la méconnaissant.

Nous allons en parler au point de vue de nos adversaires, c'est-à-dire examiner leurs raisons plutôt que donner les nôtres. Et s'il est vrai que les objections sont mille fois plus attaquables que la thèse, il restera en faveur de l'âme l'autorité de ces vérités primordiales qu'on n'est tenté de trouver insuffisamment prouvées, que parce qu'elles sont toujours plus claires en elles-mêmes que dans leurs preuves.

Sur ce terrain, se sont produites deux exagérations en sens contraire. Les physiologistes ont reproché aux philosophes d'ériger des hypothèses métaphysiques contre les réalités anatomiques, et, au nom de ces hypothèses, de faire une opposition absolue à toutes les recherches expérimentales sur le principe de la vie. Mais les philosophes peuvent rétorquer l'argument des physiologistes, car ceux-ci, à leur tour, arrangent, mutilent, amplifient les données expérimentales au profit de leur négation ; et, si on leur parle d'un être distinct des organes, ils en sourient, *a priori*, sans examen préalable, comme d'une chose extra-scientifique. Cependant, s'il y a une âme, est-il rien de plus scientifique que de dire qu'elle existe, et, au contraire, rien de moins scientifique que de dire qu'elle n'existe pas ? « Celui qui ne croit qu'à la matière ne doit pas s'attribuer à lui-même le monopole de la vérité scientifique et renvoyer au pays des chimères celui qui croit à l'esprit. On peut nous demander de suspendre notre jugement ; mais cette suspension ne doit être un avantage pour personne,

et l'on ne doit point profiter d'un armistice pour prendre pied sur un pays disputé (1). »

Sous le bénéfice de ces réserves et de ces explications préliminaires, commençons notre réfutation de la physiologie matérialiste en établissant : 1° que l'anatomie cérébrale ne détruit pas les preuves de l'âme; 2° qu'elle lui en objecte d'autres dépourvues de toute autorité scientifique.

I

Indépendamment des considérations développées dans le chapitre sur la constitution de l'homme, quatre caractères supposent, dans le moi humain, une autonomie immatérielle : l'indivisibilité, l'invariabilité personnelle, la liberté, la maladie. Le moi, spirituellement entendu, étant indivisible, tandis que la matière cérébrale ne l'est pas ; immuable, tandis qu'elle se renouvelle à tous les instants ; libre, tandis qu'elle est soumise à la fatalité organique ; enfin, malade, tandis qu'elle ne porte aucune trace de lésion, n'est-ce point la preuve que ce moi habite en nous la matière sans en faire partie, et qu'il est avec elle sans être elle-même ?

L'indivisibilité du moi ressort de cette splendeur interne qui s'appelle le sens intime. Il nous est aussi impossible de douter de l'unité de notre moi que de son existence. Le *je*, c'est-à-dire le résumé de ma substance pensante, est essentiellement *un*. Il n'y a qu'un moi en moi ; pour y en trouver deux, il faudrait être fou. Cependant, il en va tout autrement de la matière : loin d'être une, elle est infiniment

(1) *Le cerveau et la pensée.* P. Janet.

multiple, parce qu'elle est infiniment divisible. Donc, pour que l'âme fut matière, il faudrait qu'un être essentiellement un fut en même temps deux, trois, quatre, etc. ce qui est absurde, et d'où résulte la démonstration mathématique de sa spiritualité.

Ici, j'en appelle à ceux qui ont fait quelques études du cerveau, du cervelet, de la moelle allongée et de tout cet ensemble qui constitue l'appareil encéphalique. Comment expliquer que la simplicité du moi provienne d'une telle complexité d'éléments? Evidemment mon âme est attachée au fonctionnement de ce mécanisme, mais elle n'en est pas le produit, car la cause est multiple, l'effet est un, la cause est matière, l'effet est immatériel.

Sans doute le cerveau est l'organe de l'intelligence; ce qui le prouve c'est que nous sentons notre pensée dans la tête, et que toute affection cérébrale empêche ou altère les fonctions de l'esprit; mais est-ce à dire, pour cela, que le cerveau secrète tout cet être composé de perceptions et de volitions innombrables qui est exprimé par le moi? Non, non, je suis un et mon cerveau se divise en parties, sans compter les parties de ces parties; je suis l'individualité pensante et mon cerveau est un simple agrégat de molécules servant de véhicules à la pensée. Identifier l'âme avec cette portion de l'organisme, c'est confondre la lyre avec l'agent qui la met en vibration, et sans lequel elle ne vibrerait pas, agent qui est nommé, pour ce motif, l'âme de l'instrument. C'est pourquoi on voit un cerveau, d'ailleurs anatomiquement inaltéré, cesser de penser dès qu'il cesse d'être habité par le principe pensant.

Peu importe donc que la pensée libre, pour se manifester, exige la réunion harmonique, dans le cerveau, d'une foule de conditions organiques, physiques ou chimiques. Les conditions auxquelles est surbordonnée ma con-

science ou le sentiment de ma personnalité, ne constituent point ma personnalité. Celle-ci dépend de telles dispositions dans les centres nerveux et les lobes cérébraux, pendant l'union actuelle du corps avec l'âme, je le veux bien; mais, en dehors de cette union, ne pourrait-elle pas subsister encore? Que répondre à l'invincible propension qui me porte à le croire? Surtout à l'impossibilité absolue qu'il y a d'extraire logiquement la pensée de la matière, et un moi si éminemment simple d'un organisme si compliqué? Qu'on ne parle point de l'anastomose ou soudure qui vient relier les idées les unes aux autres et faire ainsi notre unité intellectuelle de pièces rapportées par l'organe cérébral. Qu'est-ce que cette anastomose, sinon une hypothèse et une absurdité? Une hypothèse, car aucun physiologiste n'a constaté pareil travail d'agrégation sur des idées issues d'une matière en train de former la personnalité : une absurdité, car conçoit-on l'opération qui prendrait, de ci, de là, dans la masse cérébrale le tiers, le quart, la moitié, enfin le tout de cette unité essentiellement indivisible qui constitue le moi? Ce qui est à jamais irréductible en parties par la pensée peut-il venir de parties organiquement agencées?

De nos jours, au moins, les physiologistes prudents s'abstiennent sur la question de l'âme. Les uns la regardent comme une *inconnue* à jamais introuvable scientifiquement; les autres, avec M. Claude Bernard, l'ajournent au vingtième siècle; mais la physiologie qui regarde l'âme comme un cerveau agissant, non comme le principe qui fait agir le cerveau, comme l'effet, non comme la cause de la cellule pensante, celle-là peut étaler beaucoup de science, elle ne recueillera jamais que peu d'estime. Faire sortir de la cause une conséquence qui la dépasse est un renversement de la raison. Ainsi raisonnent, néanmoins,

ceux qui attribuent à la matière tous les attributs du moi dont elle ne renferme pas le germe, et l'unité du moi lui-même dont elle semble l'antipode, puisqu'elle peut être toujours divisée.

Ce principe que rien n'est dans l'effet s'il n'est, au moins en puissance, dans la cause, domine tellement les hardiesses de la science qu'il a réduit à un très-petit nombre les partisans de la génération spontanée. Bien peu, en effet, admettent que la matière, inerte par soi, puisse être le principe de la vie animale. Par une contradiction bizarre, les mêmes qui contestent à la matière l'énergie suffisante pour produire des animalcules lui accorderont l'honneur d'engendrer l'âme humaine. Des médecins qui ne sont pas matérialistes en traitant de la naissance d'un ciron le sont au lit de mort de leurs semblables. Qui sait s'ils ne poussent pas l'inconséquence jusqu'à croire à l'âme des bêtes en niant celle de l'homme? Honteuse abdication d'une raison corrompue par l'intérêt, car, en général, l'homme ne rabaisse systématiquement sa dignité que pour amoindrir ses devoirs dans une mesure proportionnée. Heureusement, les organiciens sont condamnés à la médiocrité et réfutés par le fait même de leur blasphème. La meilleure preuve que l'âme existe, en effet, c'est que celui qui ne compte pas avec elle ne comprendra jamais tout l'homme. Il sera un anatomiste, non un physiologiste ; un chirurgien, peut-être, non un médecin. Même on a vu des chirurgiens illustres tenir leur scalpel avec l'admiration religieuse de Galien ; Dupuytren était du nombre, et c'est pourquoi sa brutale franchise répondait à un confrère se vantant d'être médecin matérialiste : « Ne dites pas médecin, Monsieur, mais vétérinaire. »

Le moi n'est pas seulement indivisible, il est invariable

dans l'essence de sa personnalité, second caractère incompatible avec l'hypothèse organiciste. Les êtres vivants sont soumis à un travail continuel de destruction et de reconstruction. Les os, les muscles, la peau, les muqueuses se renouvellent sans cesse dans l'organisme. De cette sorte, les éléments qu'il perd par la respiration, par l'exsudation, etc, il les répare par l'assimilation, et ce flux et ce reflux continuels en nous de la matière anatomique, sous l'empire du principe vital, a reçu le nom de tourbillon, comme pour mieux exprimer la rapidité du mouvement moléculaire qu'il détermine. Or, cette loi du renouvellement périodique s'applique au cerveau comme à tous nos autres organes. Et, cependant, s'il est un fait certainement affirmé par la conscience, c'est la permanence du moi. Physiquement, nous changeons sans cesse, psychiquement nous sommes toujours les mêmes : « Donc, si la matière et l'esprit sont identiques, si celui-ci est le produit de celle-là, le moi que j'étais il y a quelques années je ne le suis plus aujourd'hui. La matière étant mon seul principe emporte, dans son tourbillon, pensée, sentiment, volonté, et fait en moi un nouvel individu pensant, sentant et voulant (1). » Voilà du moins ce qui devrait être si l'organicisme était vrai, et voilà ce qui n'est pas, puisque la conscience m'atteste l'immuable identité de mon être.

Dira-t-on, qu'avant de se séparer, les éléments anatomiques de mon cerveau ont transmis leurs impressions aux suivants, les ont fait penser et agir comme eux, en vertu d'une sorte de consigne, et que l'immutabilité de ma personne morale est l'effet de cette entente entre molécules? Mais n'est-ce point prêter à chaque molécule

(1) *La Science des athées*, p. 337-38.

l'âme qu'on refuse à l'homme tout entier? Etant donnés, d'ailleurs, certains souvenirs qui deviennent plus vifs par le laps des années, comment expliquer que les molécules d'aujourd'hui soient plus frappés, quelquefois, par mes impressions anciennes que les molécules qui les éprouvèrent? Comment se fait-il, surtout, que je sente invinciblement et toujours la responsabilité d'actes passés que mon cerveau actuel n'a ni conçus, ni voulus? Est-il possible d'expliquer l'homme, cet ensemble si complet et si harmonieux, par cette bizarre communication des molécules qui partent à celles qui arrivent? Est-il permis surtout, j'y insiste, d'être animiste à l'égard des molécules, matéraliste à l'égard du cerveau, c'est-à-dire de prêter à la partie une énergie immatérielle que l'on conteste au tout?

Non, l'âme n'est pas une production de la matière, « elle est la première des réalités et la seule pleine, puisque la matière n'est qu'un agrégat multiple, séparable, sans unité, un agrégat fortuit qui se fait et se défait, qui n'a nulle identité permanente, nulle individualité, nulle liberté (1). » Vit-on jamais l'erreur confirmer plus explicitement la vérité!

La liberté morale est un fait si gênant pour le matérialisme qu'il le nie pour être dispensé de lui répondre. C'est la tendance générale des organiciens d'expliquer les phénomènes psychiques par la physiologie, et, partant, de confondre la vie de l'âme avec le fonctionnement de l'organisme. Assurément, tout acte de notre conscience physique, intellectuelle ou morale correspond à un état molécu-

(1) Renan, *Essais de morale et de critique*, p. 63.

laire défini du cerveau ; mais il ne suit nullement de là que le groupement et le mouvement des molécules cérébrales expliquent toutes nos pensées et tous nos sentiments. Des rapports ou coïncidences qui existent entre les faits organiques et les faits psychiques, on ne peut conclure à leur identité, et, même quand on a établi que le cerveau est l'organe de l'âme, on n'est pas autorisé à en faire la cause génératrice.

En vertu de cette confusion, cependant, le génie a été défini une névrose, l'enthousiasme un éréthisme mental, l'extase une hallucination histérique, la moralité un don de la nature comme la beauté, et l'immoralité une maladie. Mais la conscience proteste contre cette absorption complète de l'homme moral par l'organisme, et particulièrement contre la théorie du fatalisme phrénologique. Gall lui-même prenait bien soin de dire qu'en localisant certains penchants dans les protubérances crâniennes, il ne prétendait, ni supprimer l'âme, ni reconnaître à ses penchants un ascendant incompatible avec la liberté. Celle-ci, en effet, subsiste très-bien avec des entraînements en sens contraire, pourvu qu'il lui reste le pouvoir de ne point se laisser entraîner.

Voilà qui ressort des révélations de la conscience, et voilà qui assure la certitude de l'âme contre toutes les négations du matérialisme. Combien de fois ne puis-je pas, en quelque sorte, me dédoubler à mes propres yeux par un acte de vertu, et, pendant que mon corps dit oui à la tentation, lui répondre avec mon âme un non capable de le jeter dans un buisson d'épines. Eh bien, la portion de mon être capable de broyer à ce point mon enveloppe matérielle, n'en doit-elle pas être distincte ? A tout instant l'action de la volonté sur le physique de l'homme éclate par des signes si manifestes qu'on la voit enrayer ou préci-

piter certaines maladies ; et cet agent qui domine ainsi l'organisme en serait une secrétion ? Mon estomac a besoin, et je ne veux pas le satisfaire, mon cerveau est fatigué et je puis le priver de sommeil, la loi de mon être est de vivre et je puis me tuer; si tout est matière en moi comment expliquer ces énergies opposées ? Une seule et même substance peut-elle avoir, à la fois, et sur le même objet, des volontés contraires ? Ah ! au milieu de l'humanité souffrante, l'organicisme nie l'âme parce qu'elle est opprimée par le corps; au contraire, dans la société des hommes vertueux, on croit facilement à l'âme parce qu'on voit la matière lui obéir.

Un tel spectacle, en effet, offre deux preuves pour une de l'existence de l'âme. Si celle-ci était une force identique à la matière, elle ne jouirait pas de la liberté que la matière ne peut donner, puisqu'elle ne l'a pas. Si elle n'était point distincte de la matière, elle ne s'éléverait point à une moralité dont la matière ne fut et ne sera jamais capable. Le remords n'est pas un préjugé d'éducation, il est une loi sainte de la nature, et, pour le concevoir, il faut autre chose que la substance cérébrale. L'animal regrette le mal qu'il a fait à cause de celui qu'il en reçoit, c'est la moralité égoïste et fatale de l'instinct. L'homme regrette le mal qu'il commet pour ce mal lui-même, c'est la moralité libre et désintéressée des âmes. L'enfant de Dieu pleurant sur ses péchés est la plus belle réfutation du matérialisme, car un tel sentiment est trop au-dessus des relations organiques pour en provenir.

Enfin, il n'y a pas jusqu'à la maladie elle-même qui ne rende témoignage au fait d'une vie psychique, complétement indépendante des phénomènes physiologiques.

Sans doute, l'homme étant composé de deux éléments,

l'esprit et la matière harmonisés et fondus dans une impénétrable unité, il n'est pas étonnant que certaines perturbations organiques produisent un désordre corrélatif dans l'esprit. Aussi, lorsque Broussais a écrit : « Dès que je sus que du pus accumulé à la surface du cerveau détruit nos facultés, et que l'évacuation de ce pus leur permet de reparaître, je ne fus plus maître de les concevoir autrement que comme les actes d'un cerveau vivant. » Broussais a émis une naïveté grossière. La conséquence, en effet, ne va à rien moins qu'à cette extrémité : il faudrait que l'âme fut complètement indépendante de l'état des organes pour en être distincte, ce que le sentiment universel n'admettra jamais.

En preuve, voici une conclusion inverse que l'on peut déduire du même phénomène : Si l'âme était une fonction du système nerveux cérébral, comme la transformation des aliments en chyle est une fonction de l'estomac, il s'en suivrait que toutes les fois qu'il y a trouble intellectuel il y aurait une lésion cérébrale, et, réciproquement, que lorsqu'il y aurait lésion cérébrale il y aurait trouble intellectuel; or, ces deux faits sont démentis par l'observation des aliénistes ; et la meilleure preuve que l'âme n'est pas un cerveau vivant n'est-elle point dans ce contraste qu'elle peut être malade, tandis que le cerveau se porte bien, et qu'au contraire le cerveau peut se porter mal, tandis que l'âme n'est point malade.

Or, combien d'aliénés, d'après Stahl, Heinroth, Ideler, Leuret, en qui l'autopsie ne découvrit, après leur mort, aucune lésion appréciable? Et, à l'encontre de cette loi, combien d'hommes sensés ont porté de profondes altérations cérébrales, sans cesser de jouir de leur pleine raison! Mais, puisqu'il y a très-souvent ressemblance parfaite entre le cerveau du fou et celui du sage, n'est-ce point la

preuve que l'état de la pensée ne peut se déduire de celui du cerveau, et qu'il n'y a pas d'identification légitime à établir entre l'âme et son organe?

Rien de plus scientifiquement prouvé par l'anatomie pathologique que le fait de la perte de la raison sans lésion organique, et celui des lésions organiques sans perte de raison. « On peut poser en principe, dit un maître de la médecine mentale, M. Jules Falret, que les lésions les plus légères des membranes ou de la surface du cerveau sont accompagnées des troubles les plus marqués dans les fonctions intellectuelles, tandis que les lésions les plus considérables peuvent exister, pendant de longues années, dans l'encéphale, sans déterminer de perturbation notable des fonctions cérébrales, quelquefois même sans donner lieu à aucun symptôme appréciable... Comment expliquer, d'ailleurs, l'intermittence fréquente des symptômes coïncidant avec la constance des lésions (1)? »

Esquirol, Georget, Pinel et M. Lélut ont confirmé, par une autorité et des observations universellement acceptées, la même doctrine. D'après eux, l'altération des organes cérébraux n'a lieu que lorsque la folie est compliquée, et le dernier nous assure que, sur vingt cas de manie aiguë observés par lui, il en a trouvé au moins dix-sept sans la moindre trace de lésion. Quel témoignage à l'appui du principe spirituel!

Il peut ariver, j'en conviens, qu'avec d'autres moyens d'investigation on découvre les rapports encore inaperçus entre la folie et certaines lésions cérébrales; mais, en attendant, l'organicisme est moins autorisé à bénéficier de cette inconnue que le spiritualisme. Que répondre, d'ail-

(1) *Séméiologie des affections cérébrales.*

leurs, à ceux qui nient, non-seulement que l'aberration mentale ait pour cause des altérations organiques, mais encore, que ces altérations, quand elles existent, soient toujours les mêmes? Or, quelques médecins allemands, tels que Nasse, Jacobi, Flemming, n'ont-ils pas soutenu, par exemple, que la folie est une affection viscérale se transmettant au cerveau par une irradiation morbide? D'autres ne la rapportent-t-ils pas à une hypertrophie, d'autres à une atrophie du cerveau? Preuve que sa cause physique est encore inexpliquée, et que, jusqu'à preuve du contraire, on peut la regarder comme un phénomène essentiellement psychologique.

Au reste, si la folie avait son principe unique dans les organes, les classifications de ses diverses espèces ne reposeraient-elles pas sur une nomenclature de désordres organiques correspondant à ces désordres cérébraux? Cependant il n'en est pas ainsi; que l'on consulte Esquirol, M. Baillarger, M. Delasiauve, enfin M. Guislain dans son ouvrage sur les *phrénopathies,* tous caractérisent les divers genres d'aliénation par un signe qui est psychologique plutôt que physiologique. L'un, par exemple, s'appellera folie de la tristesse, l'autre de la colère, l'autre de la singularité, mais aucun ne sera nommé folie siégeant dans les nerfs, les lobes, ou autres appendices cérébraux. Tant il est vrai que, le plus souvent, cette maladie est un trouble exclusivement moral, et que l'organisme n'y intervient que subsidiairement.

Quelques médecins et philosophes spiritualistes tiennent à la localisation de la folie dans un organe, en s'appuyant sur ce principe qu'elle est une maladie et que l'âme ne saurait être malade. Mais si nous admettons que les souffrances de l'âme peuvent être la cause de la folie, je ne vois pas pourquoi on n'admettrait pas que l'âme peut être

malade ? La doctrine chrétienne vient ici en aide aux embarras de la philosophie. Les âmes souillées par le péché n'ont point le privilége d'impassibilité que le spiritualisme rationaliste leur attribue. Le dogme du purgatoire, du ciel et de l'enfer, avant la résurrection, ne prouve-t-il pas que les âmes peuvent être heureuses ou torturées, en dehors de leurs attaches corporelles? Donc, ne reculons pas devant la conséquence. Que l'origine de la folie soit ou non dans les organes, toujours est-il qu'elle finit par atteindre l'âme, car elle est un désordre positif de l'entendement et une perversion des affections morales qui sont des facultés de l'âme. Mais, que cette maladie soit la suite ou la cause d'un trouble organique, elle reste toujours un témoignage en faveur de la vie psychique, car, tandis que toutes les autres maladies marquent leur trace sur le corps, celle-ci n'y a jamais imprimé la sienne, comme pour nous empêcher d'oublier que son principe réside dans la matière sans en émaner.

Réduisons la question à ses termes les plus simples. Dans l'être humain, comme dans tous les êtres vivants, on peut distinguer la vie et l'organisation. Est-ce l'organisation qui est la cause de la vie? Est-ce la vie qui est le principe de l'organisation. L'organicisme est du premier avis, le vitalisme est du second. Tous les deux ont leurs défenseurs, mais le premier compte parmi ses contradicteurs un adversaire invincible : le genre humain. Aussi, les blasphémateurs de l'âme ont beau fouiller encore dans les cellules cérébrales, pour prouver qu'elle n'existe pas, l'humanité, la main sur sa conscience, répondra toujours : Je l'affirme par l'unité, par l'identité, par la liberté, par les douleurs même de mon moi immatériel, et le genre humain obtiendra plus de créance que les docteurs du matérialisme, réduits à se

croire, d'ailleurs, très-difficilement eux-mêmes. Au reste, sont-ils véritablement croyables? Nous allons le savoir. Il leur est facile de récuser les explications que nous donnons de l'être humain, sachons si les leurs valent mieux.

II

Voici un autre aspect de la même vérité. Les arguments de la physiologie organiciste sont-ils mieux établis que les nôtres? Nous allons en juger. Etant donnée cette base générale à sa négation : « point de cerveau, point de pensée, » elle raisonne de la sorte : si l'âme n'est pas autre chose qu'un cerveau qui fonctionne; la force de l'intelligence doit être en raison directe du volume, du poids, de la forme et de la composition chimique du cerveau. Or, cette relation préside à la loi du développement intellectuel, donc le cerveau n'est pas seulement l'organe immédiat de l'âme, il en est le *facteur*. Le syllogisme serait irréfutable si la mineure était certaine. Mais elle n'est pas seulement une hypothèse, elle est une audacieuse contre-vérité; et de la discussion de ses allégations il ne nous restera que de la pitié pour celles-ci... Peut-être quelque chose de pire pour leurs auteurs.

En premier lieu, est-il vrai, comme l'affirment Buchner et Liebig, que les facultés de l'homme soient « proportionnelles à sa masse cérébrale? » Un principe qui exclut Cicéron, Raphaël et Napoléon de la catégorie des hommes de génie, parce qu'ils n'eurent pas une forte tête au sens vulgaire où l'entendent les chapeliers, n'est-il pas jugé

sur son énoncé ? Disséquons-le, néanmoins, pour nous rendre un compte très-exact de sa teneur.

Il est vrai que les animaux privés de cerveau, tels que les zoophytes, ont peu d'instinct ; il est vrai que les mollusques, doués d'un système nerveux ganglionnaire, sont au-dessus ; il est vrai encore que les abeilles et les fourmis, munies d'un appareil encéphalique remarquable dans sa petitesse, ont de merveilleuses aptitudes ; enfin, il est vrai que le cerveau augmente de dimensions et de perfection dans sa structure, à mesure que l'on s'élève des poissons aux oiseaux, de ceux-ci aux mammifères, et que l'intelligence suit, du bas en haut de cette échelle, les gradations du développement cérébral ; mais qu'il y a loin de ces observations à la règle absolue que l'on veut en déduire ! Qu'il y a loin, surtout, des lois qui régissent la formation du cerveau des animaux, à celle qui ordonne les mouvements du cerveau humain ! Rétablissons la vérité de la science sur ce point, à la place des fantasmagories prétendues scientifiques.

C'est une loi assez générale de la physiologie que la force des organes est en rapport avec leur masse ; mais cette loi, appliquée à la masse du cerveau, est sujette à des exceptions nombreuses. Le chien a moins de cervelle que le bœuf et n'en a pas plus que le mouton ; il a, néanmoins, bien autrement d'intelligence. La baleine et plusieurs autres cétacés l'emportent sur l'homme par leur volume encéphalique ; je ne sache pas qu'ils soient en voie de nous disputer des fauteuils à l'académie.

Mais ce n'est pas, dit-on, le volume absolu du cerveau qu'il faut considérer, c'est son volume relativement à celui du corps. La raison, dit joyeusement Andrieux, pour laquelle les ânes sont idiots, c'est que leur encéphale n'est que la 250e partie de leur masse totale. La raison pour

laquelle les souris sont spirituelles, c'est que leur tête est la 31e partie de leur petit corps.

Ici, nouvelle source de pièges théoriques et de déceptions expérimentales. N'entrons point, par le côté spéculatif, dans un débat trop long pour notre sujet, et contentons-nous de contrôler le principe par les faits. Or, il suit du principe avancé qu'un individu dont l'embonpoint varierait, le volume de son cerveau restant le même, serait plus ou moins intelligent, selon qu'il deviendrait plus gras ou plus maigre ; il suivrait encore de cette mesure proportionnelle que l'homme serait inférieur à plusieurs espèces de singes tels que les saï et les ouistiti, surtout à beaucoup d'oiseaux, et, en particulier, au moineau, à la mésange et au serin, les têtes carrées de la population ornithologique. Quant au chien et au cheval, en vertu du même calcul, ils sont relégués, l'un après la chauve-souris, l'autre après le lapin. En faut-il davantage pour faire justice des rêveurs d'amphithéâtre capables de croire à de pareilles utopies plutôt qu'à leur âme ?

Pour soutenir l'aventureux système qui mesure la pensée à la masse cérébrale, le matérialisme n'a reculé devant aucune imagination. Il a allégué la capacité crânienne des aliénés ; mais les spécialistes l'ont conduit à Bicêtre et lui ont dit, par la bouche de M. Lélut : « Plus de la moitié de nos malades ont la hauteur et la circonférence du crâne au-dessus de la moyenne. » Le matérialisme a mis en avant la différence qui existe entre le cerveau d'un Ethiopien et celui d'un Parisien ; mais Tiedemann traite comme une superstition ces prétendues différences, et Flourens a démontré l'égalité physique de toutes les races, même sous ce rapport. Le matérialisme n'a pas rougi d'inventer « que les crânes des plus anciens hommes déterrés par la géologie montrent des formes peu développées

et semblables à celle des animaux. » On lui a répondu que « les plus anciens crânes déterrés », la mâchoire trouvée à Abbeville, en particulier, attestent un type plus rapproché du Caucasien que du nègre, et que s'il y a quelques différences, entre les chefs fossiles de nos incultes aïeux et les têtes contemporaines, ces différences rentrent dans les limites des variations actuelles. Enfin, le matérialisme, à bout d'arguments, n'a pas eu honte d'écrire : « Les chapeliers savent très-bien que les classes cultivées ont besoin de plus grands chapeaux que les classes du bas peuple (1). » Mais ici le bon sens populaire s'est rappelé la place occupée par les perruques et les toupets dans les chapeaux des classes cultivées, et a tourné le dos sans répondre.

Après le volume, le poids du cerveau a été produit, par l'organicisme, comme critérium de la supériorité intellectuelle. Autre source de déconvenues.

Qu'il y ait des relations générales entre l'entendement et le cerveau, c'est incontestable ; mais toutes les fois qu'on veut soumettre ces relations à des lois rigoureuses, il y a des résultats imprévus, comme qui dirait une force invisible et impondérable qui vient fausser les opérations du matérialisme, pour l'obliger de la reconnaître. Aussi, le système des pesées a donné plus de mystifications encore que celui du cubage appliqué à l'organe de la pensée ! « Quel dommage, dit ironiquement Gratiolet, que cette méthode soit si incertaine ! Nous aurions des intelligences de 1,000 grammes, de 1,500 grammes, de 1,800 grammes. Mais ce n'est pas tout-à-fait aussi simple. »

(1) *Force et matière*, p. 121.

En effet, si les médecins contemporains de Pascal nous rapportent que, lorsque l'on fit l'autopsie de sa tête, on y trouva « une abondance de cervelle extraordinaire ; » si les cerveaux de Byron et de Cromwel, mis dans la balance, ont justifié la haute opinion que nous avons de leur génie, il est certain que les cerveaux de Dupuytren, de Voltaire et de Napoléon, soumis à la même expérience, sont un flagrant démenti jeté à la valeur d'une telle loi. Rodolphe Wagner a eu la patience de faire 964 pesées de cerveaux humains : quelle a été la conclusion offerte par ce catalogue comparatif? Sans doute, Cuvier y occupe l'une des premières places, mais Gauss, l'illustre géomètre, Hermann le philologue, Haussman le minéralogiste, et d'autres, plus éminents encore, sont bien près de la dernière.

N'oublions pas, ensuite, que le poids du cerveau varie avec l'âge, et que les physiologistes ne s'entendent pas sur le point extrême de sa croissance ; n'oublions pas qu'à défaut des cerveaux trop prompts à la décomposition, on a souvent pesé les crânes emplis de grains de millet ou d'un liquide ; enfin, n'oublions pas que cette étude fourmille de constatations contradictoires et se perd, à tout instant, dans des inconnues insondables, et nous conviendrons que l'âme est la solution de la question plutôt que sa difficulté. « Au-dessus du poids et du volume, dit Gratiolet, nous mettons l'énergie vitale, la puissance intrinsèque du cerceau. » « Ce qui importe dans le cerveau, ajoute M. Lélut, c'est moins la quantité que la qualité. » Mais qu'est-ce que cette énergie vitale, cette puissance intrinsèque, cette qualité supérieure constituant quelquefois un cerveau très-fort dans un organisme très-faible ? Assurément, si ce n'est pas l'âme, je comprends encore moins que ce soit la matière.

Le poids et la masse du cerveau étant éliminés comme mesure de l'intelligence, les adversaires de l'animisme se rabattent sur la forme. Y a-t-il dans ce signe une caractéristique certaine de l'étendue de la pensée? Seul l'esprit de système peut répondre affirmativement. Toutes les données théoriques et expérimentales fondées sur la sagesse mènent à une conclusion négative.

Si la corrélation établie est vraie, plus le cerveau des animaux ressemblera à celui de l'homme, plus ces animaux seront intelligents; ce n'est pas ce qui a lieu, les poissons qui se rapprochent beaucoup de l'homme, comme tous les vertébrés, par leur système nerveux, ont des instincts bien moins développés que les abeilles et les fourmis. D'autre part, s'il est vrai que le singe a un type cérébral conforme à celui de l'homme, le chien et l'éléphant, qui en ont un tout différent, ne laissent pas d'avoir une intelligence extraordinaire. N'est-ce point la preuve qu'il ne faut pas attribuer à la forme de la substance encéphalique une importance décisive (1)? En ce qui concerne les rapports de la tête simienne avec la face humaine, remarquons qu'ils fournissent un argument au spiritualisme; car, si c'est la forme du cerveau qui en détermine l'intelligence, comment se fait-il que deux cerveaux presque identiques par la forme soient si différents par l'intelligence? C'est évidemment parce que l'intelligence vient d'ailleurs.

La doctrine que nous combattons a reçu encore de formels démentis des anatomistes les plus renommés. Ce n'est point le crâne, disent Vésale, Laffargue et Bou-

(1) Leuret, *Anatomie comparée.*

vier (1), qui suit la forme du cerveau, c'est le cerveau qui suit la forme du crâne. Par conséquent, le cerveau et le crâne sont étroits et pointus quand l'animal fouisseur doit se servir de son front et de son museau pour creuser la terre ; larges, au contraire, quand il lui faut, pour se nourrir, pour voir et pour entendre, une large bouche, de vastes yeux, de grandes oreilles, entraînant le reste du crâne dans le sens bilatéral. Conclusion : le cerveau dépend des attributions que l'intelligence native donne à l'animal, et cette intelligence ne dépend pas du cerveau. A un autre point de vue, quel rapport peut-on raisonnablement établir entre la forme ronde, carrée, ovale ou pointue du cerveau et la mémoire, l'imagination, le jugement (2) ? On comprend très-bien que les dents soient destinées à broyer ou à couper, selon leur structure, parce qu'il s'agit là d'une fonction mécanique ; mais, un cerveau prédestiné à la poésie ou aux mathématiques, parce qu'il a telle ou telle configuration, quelques-uns l'ont rêvé, mais la science ne l'a pas vu et le bon sens ne le comprend pas.

Arrivons à l'examen des deux conditions qui sont regardées, dans la conformation cérébrale, comme la mesure normale de notre niveau intellectuel.

Il existe à la surface du cerveau des plis variés et irréguliers donnant naissance à des saillies et à des creux ; les saillies ont été appelées circonvolutions, les creux anfractuosités. Eh bien, voici la loi que certains naturalistes ont cru découvrir : l'étendue et la force de

(1) *Appréciation de la doctrine phrénologique. — Mémoires sur la forme du crâne, etc.*

(2) Lélut. *Physiologie de la pensée.*

l'intelligence sont en raison du nombre des circonvolutions et de la profondeur des anfractuosités. Exemples à l'appui : les rongeurs sont les moins intelligents des mammifères, ils n'ont point de circonvolutions ; les ruminants le sont davantage, là les circonvolutions apparaissent ; les pachydermes l'emportent sur les ruminants, les circonvolutions s'accentuent, et, ainsi de suite, par progression ascensionnelle, jusqu'aux carnassiers, aux singes, enfin à l'homme, le plus riche de tous les animaux en circonvolutions cérébrales.

Mais cette doctrine, rajeunie par Desmoulins, date de l'antiquité ; et si elle est tombée si longtemps en discrédit, c'est parce que Galien put dire à Erasistrate, son auteur : « Je ne partage pas votre avis ; d'après cette règle, les ânes étant des animaux brutes et stupides devraient avoir un cerveau uni, tandis qu'ils ont beaucoup de circonvolutions. » Les physiologistes contemporains affirment, de leur côté, qu'à l'encontre de la proportion établie par Desmoulins, les ruminants ont moins de circonvolutions que les carnassiers ; que le chien et le cheval en sont entièrement privés, quoique susceptibles d'une éducation supérieure ; enfin, que, par l'étendue et le nombre des circonvolutions, l'éléphant est même au-dessus de l'homme, ce qui est le coup de grâce donné à l'autorité d'une telle loi. Aussi, M. Baillarger l'a-t-il modifiée sur cette base : le degré du développement intellectuel, loin d'être en raison directe de l'étendue relative de la surface cérébrale, semble plutôt en raison inverse. Vous qui ne croyez pas à l'âme, choisissez entre ces théories contradictoires, et si vous les trouvez plus faciles à croire, ne vous rangez point parmi les esprits exigeants.

L'autre condition morphologique à laquelle on attache de l'importance comme signe de l'intelligence, c'est le

développement du cerveau d'avant en arrière. Plus les hémisphères cérébraux recouvrent par leur extension les autres parties de l'encéphale, dit-on, plus l'animal est intelligent, et l'on recommence, imperturbablement, l'échelle de proportion établie à propos des circonvolutions. Mais M. Leuret ayant vérifié ces faits, sans leur dénier toute valeur, ne leur reconnaît nullement l'autorité d'une loi. La preuve qu'il donne de son opinion est irrécusable. D'après cette règle, le renard et le chien seraient placés intellectuellement au même rang que le mouton, et fort en arrière du phoque et de la loutre. Quant au singe, il serait aussi bien partagé que l'homme, et quelquefois il le distancerait. Comment attribuer à des indications dont la signification est si douteuse la valeur absolue d'un critérium physiologique ?

Enfin, la composition chimique des cerveaux peut-elle expliquer la diversité et l'inégalité des intelligences ? Certains organicistes ont trouvé plus aisé de l'admettre que d'admettre l'âme ; mais nous allons voir qu'ils procèdent, en logique, comme les pharisiens dans l'ordre moral : ils écartent les moucherons et ils avalent les chameaux.

Sous ce rapport, les physiologistes n'ont fait que prendre à leur compte cette théorie d'un romancier célèbre : « L'homme idiot est celui dont le cerveau contient le moins de phosphore ; le fou celui dont le cerveau en contient trop ; l'homme ordinaire celui qui en a un peu ; l'homme de génie celui dont la cervelle en est saturée à un degré convenable (1). » Ainsi le phosphore est de-

(1) Balzac, *Recherche de l'absolu.*

venu le grand agent de la pensée, le stimulant intellectuel, l'âme elle-même. Feuerbach va jusqu'à signaler, comme une cause de l'affaiblissement des caractères en Europe, l'usage immodéré de la pomme de terre qui contient peu de phosphore ; et, pour régénérer le tempérament moral des peuples, il propose de remplacer la pomme de terre par la purée de pois, aliment très-phosphoré. Avant Feuerbach, Couerbe avait calculé que l'absence du phosphore dans l'encéphale réduit l'homme à l'état de la brute ; qu'un grand excès de la même substance irrite le système nerveux et le plonge dans un délire épouvantable ; enfin, qu'une proportion moyenne rétablit l'équilibre et produit cette harmonie admirable qui n'est autre chose que l'âme des spiritualistes. Moleschott n'avait pas besoin de tant de justifications pour émettre sa formule à effet : « Point de phosphore, point de pensée. »

Voilà pour l'arrangement de ce trompe-l'œil qui s'appelle la théorie. Mais en pratique, les choses sont-elles aussi certaines ? M. Janet, à qui nous empruntons la plus grande partie de nos documents sur la question, répond : « La cervelle des poissons, qui ne passent pas pour de très-grands penseurs, contient beaucoup de phosphore. M. Lassaigne qui a analysé des cerveaux d'aliénés n'y a pas trouvé plus de phosphore que dans ceux des hommes sains en général ; enfin, les travaux de M. Couerbe sur la chimie du cerveau ont été entièrement détruits et réfutés par un savant mémoire de M. Frémy (1). » Après cela, avouons pour ne rien outrer, que la composition chimique du cerveau n'est point sans influence sur la pensée : En preuve, le crétinisme qui tient à l'absence de l'iode et

(1) *Le cerveau et la pensée.*

autres substances dans l'air atmosphérique ; mais conclure qu'avec du phosphore, de l'iode et autres éléments combinés, on peut remplacer l'âme comme l'ont prétendu certains organiciens, c'est, sous prétexte de science, engager des paris contre le bon sens.

En somme, la réfutation du matérialisme se trouve tout entière dans cet abrégé de la pensée de Gall : « Quand je dis que l'exercice de nos facultés morales et intellectuelles dépend des conditions matérielles, je n'entends pas que nos facultés soient un produit de l'organisation ; ce serait confondre les *conditions* avec les *causes efficaces.* » C'est néanmoins l'incessante confusion dans laquelle tombe, et sur laquelle vit la théorie de l'organicisme. Heureusement de tels abus de raisonnement n'auront jamais une forte prise sur les propensions contraires de la nature, et quand il s'agit de l'âme, s'il y a quelques incroyants systématiques d'un côté, il y aura toujours l'humanité de l'autre.

C'est que ceci est littéralement une question de vie ou de mort pour elle. L'organicisme la tue au tombeau, l'animisme la fait vivre au-delà. La protestation universelle de notre espèce contre la première de ces destinées et en faveur de la seconde n'est point de la métaphysique, c'est la voix de la nature, or, la nature ne se fait pas un besoin de l'impossible. Mais, si l'âme n'est rien sans le cerveau, qu'advient-il et qu'est-elle quand les organes ont cessé de vivre ? Comme personne humaine, qu'elle sort a-t-elle en brisant les liens qui l'unissaient à la matière ? Sans doute la science n'en sait rien, mais l'homme qui ne veut pas finir tout entier, a besoin de le savoir ; il le demandera à la psychologie, à la métaphysique, à la religion, et si toutes les autorités de sa nature lui garantissent

son immortalité personnelle, de quel droit une science qui n'a point d'argument péremptoire à lui opposer viendrait-elle les contredire ? Il est vrai que nous ne pouvons nous faire aucune idée positive de l'existence d'outre-tombe ; ce n'est pas une raison suffisante pour la déclarer impossible. L'embryon, dans le sein de sa mère, comprend-il les conditions d'existence qu'il aura au dehors ? S'il avait conscience de l'heure de sa naissance, ne la prendrait-il pas pour l'heure de sa mort ? Egalement, pourquoi ce que nous estimons notre mort ne serait-il pas une renaissance et la délivrance de notre pensée plutôt que son extinction ? Socrate déclarait doux et utile pour l'homme de « s'enchanter d'une si noble espérance », la raison et la morale nous défendent d'y renoncer, la science peut s'incrire contre un tel besoin, elle ne le vaincra pas.

CHAPITRE XVII.

La foi & l'ethnologie.

Nous avons épuisé les objections que la science a tirées de l'étude de l'homme considéré individuellement; restent celles qui se déduisent de la considération des hommes envisagés dans ces agglomérations qui se nomment des peuples. La première catégorie appartient à l'histoire naturelle, la seconde à l'histoire proprement dite. L'une est encore peu connue et demandait une exposition synthétique en même temps qu'une réfutation détaillée; l'autre a beaucoup moins de séduction et de nouveauté, aussi nous en traiterons succinctement. Ceci est, du reste, le côté de la question exploré par le savant cardinal Wiseman : pourquoi recommencerions-nous son apologétique? Nous répondons aux sophismes *du jour,* non à ceux de la veille; puissent nos réponses faire assez victorieuse justice de ces sophismes, pour perdre bientôt elles-mêmes leur opportunité. La plus grande consolation des défenseurs de la vérité est de voir leurs œuvres vieillir; parce que les erreurs qu'ils ont combattues sont mortes.

La science des peuples les considère tantôt dans leurs migrations et leurs évolutions à la surface du globe, et, alors elle prend le nom d'ethnographie; tantôt dans leurs

lois, leurs mœurs, leurs œuvres et l'ensemble de leur individualité historique, alors elle s'appelle l'ethnologie. Quelles armes le scepticisme a-t-il pu forger avec ces éléments traditionnels contre la foi ? Ne faut-il pas corrompre l'ethnologie pour la faire déposer contre la religion ? Nous allons le savoir.

L'ethnologie étudie d'abord les peuples sous le rapport de leur antiquité. Elle discute la date de leur naissance, l'âge de leur civilisation, et elle conclut à la conciliation, ou à l'incompatibilité entre le comput de la Bible et celui de leur histoire. Comme nous l'avons vu, la chronologie biblique a été mise hors de contestation au tribunal de l'anthropologie préhistorique. Serait-elle contestable au point de vue ethnologique ? Quoique la seconde de ces questions ait un intérêt bien amoindri par la solution de la première, il importe cependant de bien établir que, d'après les textes historiques, comme d'après la géologie ; d'après les témoignages écrits, comme d'après les vestiges trouvés dans les entrailles de la terre, l'apparition de notre race ici-bas est relativement récente. Les uns en ont fixé la date à six, les autres à sept mille ans en arrière. Les indianistes, les synologues et les égyptologues ont-ils prouvé le contraire ? Première objection à résoudre, qui tire son origine de la chronologie.

L'ethnologie étudie encore les peuples sous le rapport de leurs langues et idiomes, et la foi est intéressée dans cette étude par un côté important. Peut-on ramener les langues à un type unique et primordial, confirmatif de l'unité de l'espèce humaine ? Si tous les hommes descendent d'un même père, ils ont dû parler, au début, une même langue, s'ils sont issus de plusieurs, ils en ont parlé plusieurs ; ce sont là deux faits corollaires ; or, de même que les diversités de conformation et de coloration entre

les races ne nuisent pas à l'unité de l'espèce, les différences caractéristiques des langues sont-elles compatibles avec le dogme d'un seul dialecte initial? Est-il possible de concilier le fait de notre origine monogéniste, c'est-à-dire d'un seul couple primitif parlant et transmettant un même langage, avec les variantes sans nombre et sans analogie que présente la parole humaine chez les divers peuples? Seconde objection à résoudre, qui naquit de la philologie.

Enfin, l'ethnologie étudie les peuples sous le rapport des coutumes, des écrits et des monuments, et cette partie de ses recherches, appliquée à l'Orient, est devenue, à plusieurs titres, un complément de l'apologétique. De nos jours, les études orientales révèlent tant de ressemblances entre nos livres saints et les littératures sacrées de ces pays, qu'il a fallu venger nos livres de l'accusation de plagiat. Mais il fut un temps où l'objection se présentait en sens inverse. L'Orient, encore inconnu, n'avait point apporté les justifications de la science profane aux textes révélés, et, alors, on se demandait : la Bible est-elle marquée de ce signe d'authenticité qui s'appelle la couleur locale? Est-elle conforme aux mœurs et usages des nations voisines et contemporaines d'Israël? L'histoire comparée des races sémitiques vient-elle corroborer celle des enfants d'Abraham? Troisième objection à résoudre qui embrasse autant et aussi peu de matières que l'on veut, et qui procède d'une branche du savoir appelée aujourd'hui l'orientalisme. Déclarons, en passant, que cette solution sera courte, car, quelle nécessité de prouver que la Bible est une reproduction fidèle de l'Orient, à ceux qui l'accusent d'en être une servile copie.

I

Que faut-il penser de ces dynasties, de ces littératures et de ces religions qui ont la prétention de remonter à des centaines de mille ans? Peuvent-elles produire des titres à l'appui de cette prodigieuse antiquité? Notons que, même quand elles le pourraient, le christianisme n'aurait point à s'en inquiéter. « Dans l'état actuel des connaissances, dit un rapporteur autorisé de ce débat, il est impossible d'assigner une date précise à la naissance du genre humain; la Bible ne donne aucun chiffre positif à ce sujet; elle n'a pas, en réalité, de chronologie pour les époques initiales de l'existence de l'homme, ni pour celle qui s'étend de la création au déluge, ni pour celle qui va du déluge à la vocation d'Abraham. Les dates que les commentateurs ont prétendu en tirer sont purement arbitraires et n'ont aucune autorité dogmatique. Elles rentrent dans le domaine de l'hypothèse historique (1). » Mais nous ne voulons pas profiter des avantages de cette position contre les partisans de la chronologie fabuleuse. Au lieu de décliner la responsabilité de nos dates, nous préférons discuter les siennes. Comme la paléontologie, en effet, elle recule à plaisir le passé de l'humanité, et, quoique le plaisir qu'elle prend à ce jeu ne nous cause aucun dommage, il est juste de montrer qu'elle donne du roman pour de l'histoire. Cette vérité s'applique aux annales de trois peuples qui se sont vieillis eux-

(1) Lenormant, *Hist. anc. de l'Orient.*

mêmes outre mesure pour s'anoblir, et dont on a, après eux, exagéré la noblesse pour diminuer celle des Hébreux : je veux parler des Indiens, des Chinois et des Egyptiens.

L'Inde ne nous était connue que d'une façon légendaire avant le dix-septième siècle. Alexandre et Séleucus Nicator y avaient à peine poussé une reconnaissance. Depuis, les Lagides, les Arabes, les Portugais, les Hollandais, les Français eux-mêmes l'avaient fréquentée sans la faire connaître, et les vers à soie qu'en rapporta le moine Cosmus, au sixième siècle, étaient peut-être le seul profit que l'Europe eût retiré de ces relations lointaines. Mais les Anglais, une fois devenus maîtres de ce riche sol par l'influence de la Compagnie des Indes orientales, n'eurent que deux préoccupations : d'en monopoliser à leur profit les richesses matérielles et d'en partager, avec le reste de l'univers, les trésors historiques et littéraires. Une société asiatique, fondée à Calcutta, en 1783, devint le foyer actif de ces nouvelles investigations. Trois hommes remarquables, William Jones, Colebrooke, H. Wilson, la dirigèrent tour à tour, pendant ses premières années, et devinrent les initiateurs d'une érudition indianiste que le philosophisme européen accueillait avec transport, parce qu'elle lui fournissait des arguments contre la foi. Trois objets de cette érudition, en particulier, servirent d'instrument aux rancunes anti-chrétiennes : l'astronomie, l'histoire et la littérature soi-disant démesurément anciennes des Indous.

Le promoteur le plus accrédité, en France, des antiquités astronomiques de l'Inde fut l'infortuné Bailly. Cet écrivain était un artiste fourvoyé dans la politique ; il paya de sa tête le tort d'avoir méconnu sa vocation. Il croyait au continent submergé de l'Atlantide, suivant une tra-

dition empruntée au *Timée* et au *Critias* de Platon, et il ne croyait pas à la révélation biblique. Il était convaincu qu'une civilisation fantastique avait été engloutie, quelque part, dans l'océan ; que les Indiens en étaient les représentants et la preuve, et lui ne l'était pas de la vérité de nos traditions. Ainsi, son imagination, entraînée à la suite de Fontenelle voyait les chimères et niait les réalités. C'est en vertu de cette hallucination qu'il gratifiait les Indiens d'une science très-avancée, qu'il les déclarait une nation puissamment constituée trois mille cinq cents ans avant Jésus-Christ, et qu'il leur attribuait des tables astronomiques d'une ancienneté encore supérieure. On a beaucoup ri de ces tables ; on l'eut fait davantage, si la mémoire sympathique de Bailly n'eut défendu jusqu'à ses rêves contre les atteintes du ridicule ; mais nous, qu'en dirons-nous pour informer la conscience du lecteur ?

Delambre déclare : « Qu'il n'y a pas de raison pour admettre la réalité des prétendues observations des Indous. » Laplace se prononce formellement contre l'antiquité de ces calculs, et les regarde comme empruntés à l'astronomie des Grecs alexandrins. Klaproth, Lassen, Weber, le dernier surtout, considèrent toute l'astronomie des Indiens comme fondée sur des expériences postérieures à Alexandre le Grand. Il est vrai que Strabon parle des notions brahmaniques à cet égard ; mais c'est par allusion à des observations sidérales qui n'avaient rien de scientifique. Enfin Bentley, après avoir analysé tous les traités indiens de mathématiques traduits par Colebrooke, affirme que rien n'autorise à croire que les Indiens aient jamais correctement posé les bases d'une astronomie ; que leur livre des sciences *(Surya siddhanta)*, auquel les brahmes donnent une ancienneté de plusieurs millions d'années, ne compte pas plus de sept siècles d'exis-

tence, et que le point de départ de ses observations n'est pas antérieur à douze cents ans avant Jésus-Christ.

Je sais le bruit qu'on a fait d'une certaine légende intitulée *Krisna*, laquelle, par son titre et par son action, rappelle le nom du Christ et son histoire, si bien qu'en plaçant son origine dans une antiquité immémoriale, on avait cru jeter, par le fait, sur l'Evangile, le discrédit d'une œuvre d'imitation. Mais Bentley démontre, par la position des planètes telle quelle est décrite dans ce récit apocryphe, qu'il ne remonte pas au-delà du septième siècle de notre ère, et qu'il est un grossier pastiche de l'Evangile inventé par les brahmines pour empêcher les naturels du pays d'embrasser le christianisme. Singulière pièce de conviction, à l'appui des incommensurables périodes étudiées par l'astronomie védique !

L'histoire de ces pays ne mérite pas plus de créance. On s'étonne de lire, dans la Bible, que certains patriarches vivaient plus de neuf cents ans : les Indiens gratifient leurs premiers rois d'une longévité de douze douzaines de siècles. Le plus sérieux de leurs annalistes, le fils d'un premier ministre, qui a écrit vers 1200 la *Chronique de Kachmir*, fait vivre trois cents ans un roi antérieur à lui de quelques siècles à peine, parce qu'il le fallait ainsi pour l'ajustement de sa narration. Aussi, on ferait une histoire plus vraisemblable avec les souvenirs mythologiques de la Grèce qu'avec les traditions de l'Inde. Les *Pouranas* et les *Védas* ne peuvent servir de canevas historique qu'à l'esprit de système poussé jusqu'à la démence. N'est-ce point démence, d'ailleurs, de croire des narrateurs qui ne se croient pas eux-mêmes. M. Vilfort employait comme auxiliaire, dans ses recherches sur les textes indiens, un *pandit* qu'il estimait très-consciencieux. Un jour il le surprit effaçant et changeant des vers par

centaines dans les livres sacrés ; reprimandé pour cause d'infidélité, le scribe répondit que c'était un procédé usité parmi eux, pour l'honneur des héros et des dieux : et voilà les honnêtes élucubrations présentées à l'Europe comme plus véridiques que nos saints Livres ! Aussi, pas un esprit sincère n'essaye, sans découragement, de s'orienter dans le labyrinthe inextricable de la chronologie indienne. A peine si Klaproth en peut fixer les commencements sérieux au douxième siècle, et Lassen place entre deux mille et quinze cents ans avant notre ère l'origine des gouvernements réguliers aux bords du Gange ; ce qui veut dire qu'on rentre dans l'ordre biblique par le bon sens, quand on l'a quitté par l'hypothèse, car la Bible assigne à vingt siècles avant Jésus-Christ la fondation des plus anciens empires.

Quant à la littérature sacrée des Indous, les incrédules l'ont encore ridiculement exaltée pour rabaisser la nôtre. D'après eux, les livres des *Vedas* sont plus anciens que le Pentateuque ; mais, d'après Colebrooke et tous les vrais critiques, les *Védas* sont postérieurs de deux cents ans au siècle de Moïse, et à peine antérieurs de quinze cents ans à l'ouverture de notre ère. Nous voilà loin de compte avec les supputations de la chronologie fantaisiste ! Au reste, veut-on savoir quelle est la foi des esprits forts à l'ancienneté des livres autres que ceux de la Bible ? Ecoutez la fanfare sonnée par Voltaire en faveur d'une découverte de ce genre.

« Un hasard heureux a fait découvrir, à la bibliothèque « de Paris, un ancien livre des brahmes, l'*Ezour-Vei-* « *dam,* écrit avant l'expédition d'Alexandre dans l'Inde,.. « traduit par un brahme. Ce n'est pas, à la vérité, le *Vei-* « *dam* lui-même, mais c'est un résumé des opinions et « des rites contenus dans cette loi. Nous pouvons donc

« nous flatter d'avoir, aujourd'hui, quelque connaissance « des plus anciens écrits qui soient au monde. On ne peut « douter de la vérité, de l'authenticité de ce rituel des « brahmanes, etc., etc. (1). »

Mais serait-ce là l'histoire vraie de l'*Ezour-Veidam?* Nullement, la voici dépouillée de tous les ornements que lui passa la superstition voltairienne. Sir Alexandre Johnson, chef de la justice à Ceylan, ayant reçu mission de rédiger un code de lois pour les naturels du pays, cherchait l'*Ezour-Veidam,* pour s'inspirer de cet ouvrage vanté par l'école philosophique comme une merveille. Passant à Pondichéry, il obtint du gouverneur, le comte Dupuis, la permission d'explorer les manuscrits de la bibliothèque des jésuites, laquelle n'avait pas été dérangée depuis que ces derniers avaient quitté l'Inde. Grand étonnement de sir Johnson ! il trouva, sur ces rayons poudreux, l'*Ezour-Veidam* qu'il avait inutilement cherché partout ailleurs. Cependant, M. Ellis, principal du collége de Madras, l'examina soigneusement ; et que découvre-t-on par cet examen ? Que le texte primitif de cet ouvrage avait été composé en 1621, par les soins d'un savant jésuite, Robert de Nobilibus, neveu du cardinal Bellarmin, dans le but de convertir les Indiens, surtout les brahmanes, au christianisme.

Ainsi, Voltaire avait entre les mains l'œuvre d'un jésuite ; il l'avait prise pour celle d'un brahme ; elle était un commentaire de l'Evangile, il regardait celui-ci comme un *pâle reflet* de celle-là. Enfin, cette œuvre datait du dix-septième siècle, et il la proclamait : « Plus ancienne qu'Alexandre, écrite par un ancien auteur, d'après un livre plus ancien encore ! » Qu'on dise maintenant que les

(1) *Essai sur les mœurs.*

chronologistes de la libre pensée ne sont pas à l'abri des surprises ! Après de telles déconvenues, il faut tirer l'échelle jusqu'aux zodiaques de Denderah.

Donc, le passé reculé de l'Inde, sous le rapport astronomique, historique et littéraire n'a qu'une certitude mythologique. Le passé de la Chine serait-il mieux certifié ? Les Chinois n'y regardent pas de plus près quand il s'agit de se donner des années; mais leur fraude est si palpable qu'il est à peine besoin de la discuter.

Le plus ancien annaliste de la Chine, Confucius, vivait de quatre à cinq cents ans avant Jésus-Christ. Son livre le *Chou-King*, brûlé par ordre impérial deux cents ans après sa publication, fut recomposé, paraît-il, sous la dictée d'un vieillard à la mémoire prodigieuse qui l'avait retenu par cœur. C'est là le seul titre en garantie de la modeste antiquité de *trois millions deux cent soixante-six mille ans* que s'adjugent les fils du Ciel.

Klaproth et Lassen n'hésitent pas à déclarer qu'il n'y a aucune certitude historique dans les chroniques chinoises antérieurement au VIIIe siècle qui précéda notre ère. Abel Rémusat est disposé, il est vrai, à étendre cette certitude à 2637 ans avant Jésus-Christ, même à penser que les caractères chinois datent de trois ou quatre générations après le déluge ; mais, outre que cette hypothèse ne contredit nullement à la chronologie des septante, il faut convenir que les travaux des synologues les plus récents sont moins favorables aux conclusions d'Abel Rémusat qu'à celles de Klaproth et de Lassen. En résumé, le Céleste Empire commence d'avoir une histoire, quand déjà la littérature hébraïque penchait vers son déclin; ce qui prouve que l'arbre généalogique des Hébreux a des racines bien plus profondes dans le passé que celui des Chi-

nois. Mais, pour nos sceptiques du jour, tout homme qui prétend se rattacher aux croisades par ses quartiers de noblesse est un chevalier d'aventure; au contraire, un peuple qui falsifie sa chronologie de plusieurs millions d'années mérite toujours d'être pris au sérieux, pourvu que son mensonge jette des démentis à la vérité religieuse.

Après l'Inde et la Chine, l'Egypte est le pays des chimériques antiquités. C'est là que la chronologie aventureuse découvrait, il y a un demi-siècle, de prétendues observations astronomiques datées de sept mille ans avant Jésus-Christ, tandis qu'elles étaient de simples représentations astrologiques ou horoscopes du temps d'Adrien : MM. Champollion et Letronne ont confondu les calculs mystificateurs d'Esneh et de Denderah ; mais, que dire, pour résumer en quelques lignes les incertitudes du chaos décoré du nom d'égyptologie ?

Convenons, d'abord, que l'Egypte possède les plus anciens monuments. Des carrières d'une qualité de pierre presque inaltérable ; le limon du Nil admirablement propre à la fabrication de tuiles impérissables; une écorce ligneuse et souple offrant une surface propice aux essais de peinture et d'écriture ; un climat très-favorable, par sa sécheresse, à la conservation des objets ; un ciel découvert invitant le regard de l'homme aux contemplations sidérales; enfin l'instinct des naturels qui les porte à utiliser les aptitudes de leur pays pour la perpétuation des souvenirs; telles sont les causes qui expliquent la richesse de l'Egypte comme musée archéologique ; mais rien ne saurait justifier ni l'antiquité qu'on lui attribue, ni le parti qu'on voudrait en tirer contre la foi.

Convenons encore que Lepsius et Bunsen sont deux égyptologues d'une autorité imposante et qu'ils fixent

l'aurore des certitudes historiques, sur les bords du Nil, à près de quatre mille ans avant Jésus-Christ. Mais d'autres, aussi bien informés, ont porté un jugement tout différent : Wilkinson réduit cette période de près de la moitié ; MM. Stuart Poole, Champollion, de Sacy, Rosellini, Th.-H. Martin, sont du même avis ; enfin, M. Mariette, dont l'autorité en cette matière est respectée, déclare que les Egyptiens n'ont jamais eu de chronologie. Plusieurs causes rendent compte de l'énormité des erreurs commises dans de telles supputations :

1° Les Egyptiens n'ont point d'ère commune leur servant de point de repère pour juger de l'époque des événements. Ils comptaient les années par les règnes, et la première de chaque règne ramenait toujours l'unité ; en telle sorte qu'additionner ces lambeaux d'histoire pour en composer un tout échelonné avec exactitude dans les dates et les synchronismes, est un travail presque impossible, où la conjecture doit usurper , à tout instant, la place de la vérité ;

2° Hérodote, qui visita l'Egypte vers l'an 450 avant Jésus-Christ, n'en rapporta qu'une chronologie pleine d'incohérences et de contradictions. Diodore de Sicile, qui fit le même voyage peu avant l'ère chrétienne, nous apprend que les savants du pays disputaient pour savoir si la première pyramide comptait alors mille, ou trois mille quatre cents ans d'existence. — Petite différence à propos d'un événement d'ailleurs si difficile à constater !! — Enfin, la plupart des chronologies égyptiennes reposent sur la narration de Manéthon, grand-prêtre d'Héliopolis. Or, quelle créance mérite cette histoire ? Josèphe accuse l'auteur d'avoir fait des *récits incroyables* et des *contes men-*

songers (1). A la fin du deuxième siècle, le texte original de Manéthon était perdu et on ne le retrouve que dans des copies où les variantes, les gloses, les contradictions les plus grossières ne tardent pas à défigurer le fond. Aussi les recensions du texte authentique, plusieurs fois tentées par les érudits, ont donné le vertige à leur patience.

Ajoutez que, si les trente dynasties de rois mentionnés par Manéthon, depuis Menès, ont existé, il est probable que ce fut simultanément, c'est-à-dire sur plusieurs trônes de la même nation à la fois ; par exemple à Memphis, à Saïs et en Ethiopie, et qu'il faut les compter les unes à côté des autres, non à la suite, ce qui modifie singulièrement les évaluations chronologiques : Enfin, rappelez-vous que Josèphe, Eusèbe, le grec Erathostène, M. Bunsen et les plus grands égyptologues de ce temps professent cette opinion très-atténuante des calculs manéthoniens, et vous conviendrez qu'il faut être doué d'une foi originale pour ne pas croire à la Bible, parce que l'on croit aux dynasties divines et humaines de l'Egypte ;

3° D'autre part, les monuments qui semblaient promettre d'importantes révélations aux investigateurs de ruines égyptiennes, il y a cinquante ans, offrent les mêmes lacunes que l'histoire. Quelquefois, une longue suite de dynasties passe sans laisser de trace sur le sol. Cinq listes des rois de ce pays ont été livrées à la curiosité du monde savant par les échantillons archéologiques ; il est à remarquer qu'elles se contredisent. Le canon de ces noms, conservé sur papyrus au musée de Turin, la table de Karnak, celle de Sakkarah, et les deux d'Abydos présentent

(1) *Contr. App.*, l. XXXII.

des séries discordantes et des ensembles inconciliables. Le moyen de composer des cadres chronologiques avec cette chronographie lapidaire sans clarté et sans clef d'interprétation ?

Qui sait même si le fameux Menès placé par les égyptologues au point de départ de leur chronologie, n'est pas le Manou de l'Inde, le Minos de la Crète, le Manès de la Phrygie, le Manos de la Lydie, le Mannus de la Germanie ? Rien n'étonne comme *quiproquo* dans l'étude d'un tel pays. Quand on se rappelle que l'absence de monuments significatifs a fait douter les savants si la domination des Hiksos a duré cinq cents ou deux mille ans, on est effrayé de la latitude laissée aux combinaisons systématiques, et stupéfait de la facilité avec laquelle certains esprits en profitent.

Concluons avec un érudit de grande autorité : « Quelle que soit la précision apparente de ses calculs, la science moderne échouera toujours dans ses tentatives pour restituer à l'histoire d'Egypte ce que les Egyptiens ne possédaient pas, le scrupule de l'exactitude. D'ailleurs, restituer aux listes de Manéthon l'élément chronologique que les altérations des copistes leur ont enlevé est une œuvre impossible. Autant la science se sent aujourd'hui assez forte pour affirmer qu'un monument appartient à telle ou telle dynastie, autant elle fait acte de conscience en refusant de se prononcer sur la date absolue à laquelle remonte ce monument. Le doute augmente, en pareille matière, à mesure que l'on s'éloigne des temps voisins de notre ère (1). »

Voilà un acte de conscience dont les antiquaires du pays

(1) M. Mariette.

des Pharaons se sont trop dispensés. Maintenant, parlerons-nous de la Chaldée avec ses annales éternelles, dans lesquelles on voit dix rois occuper le trône, durant une période de quatre cent trente-deux mille ans? Ce sont là des puérilités imaginées par Bérose, prêtre babylonien, rivalisant d'audace avec le grand-prêtre d'Héliopolis. Ces deux écrivains vécurent à l'époque où l'Orient, vaincu par Alexandre, voulait éblouir la Grèce par les gloires d'un splendide passé, et prendre dans l'histoire la revanche de ses humiliations présentes; mais bien insensés les lecteurs du dix-neuvième siècle qui se font les complices de cette fraude absurde, en la jugeant assez spécieuse pour obscurcir leur Evangile!

II

Le rétablissement de la vérité chronologique est un supplément de nos preuves précédentes contre l'antiquité fabuleuse du genre humain; la réponse à l'objection tirée de la multiplicité des langues primitives, lesquelles impliqueraient la pluralité des espèces humaines, est un nouvel argument en faveur de l'anthropologie monogéniste.

Les progrès de la linguistique ont donné naissance et crédit à ce genre d'attaques. Depuis le commencement de ce siècle, les rapports et les différences aperçus entre les langues ont créé des études comparatives à cet égard, et nos découvertes philologiques ont été estimées aussi admirables par quelques-uns que l'application de la vapeur aux arts mécaniques, et celle de l'électricité à la communication de la pensée. On ne s'est pas contenté de deviner

et de ramener à l'unité les formes graphiques de l'Egypte, ni de déchiffrer les inscriptions les plus mystérieuses de l'Orient et de la Scandinavie, on a analysé les dialectes, classé leurs familles, réduit toutes leurs ramifications à quelques tiges principales, et conclu qu'à l'origine il devait y avoir diverses souches humaines, puisqu'il y avait divers langages ; l'argument serait décisif si, au lieu d'une conclusion, il n'exprimait un problème.

De son côté, sans rien définir sur l'origine du langage, la foi nous apprend qu'Adam parla dès les premiers jours de sa création ; qu'après le déluge, les hommes, réunis au pied de la tour de Babel, étaient encore d'*une seule parole*, mais qu'à partir de cette époque les différences entre dialectes s'accusèrent tellement que la communication orale de peuple à peuple devint impossible. Contre ce châtiment divin, point d'opposition vraiment historique à former. Le souvenir de Babel et de la confusion des langues s'est conservé chez les Babyloniens de la plaine de Sennaar. Une inscription retrouvée du temps de Nabuchodonosor appelle la tour de Babel « la tour à étages, la maison impérissable, la tour des langues que le premier roi a bâtie sans pouvoir en achever le faîte. Les hommes l'avaient abandonnée depuis les jours du déluge, proférant leurs paroles en désordre. » D'après cette inscription, dit M. Lenormant, on peut reconnaître les débris gigantesques du monument parmi les ruines de l'antique Babylone. Les habitants du pays appellent actuellement ces débris la tour de Nemrod. Elle se dresse dans la plaine comme une montagne. C'est un amas prodigieux de briques simplement séchées au soleil qui se sont éboulées en forme de collines.

Voilà donc le triple fait de l'unité primitive de langage, de la confusion postérieure et de la dispersion qui s'en

suit bien établis. Qu'oppose la philologie anti-chrétienne à ces données fondamentales de la question. Un système de linguistique, non des preuves. Des rêves peut-être, au lieu de la réalité historique.

Sans doute Josèphe, Onkelos et, après eux, tout le moyen âge avaient pensé à tort que les langues des gentils étaient une transformation de la langue hébraïque, et qu'Adam et Eve avaient parlé celle-ci dans le Paradis terrestre. Sans doute, il est avéré, d'après les travaux de grammaire et de lexicographie générale exécutés de nos jours, que toutes les langues peuvent être réduites à ces trois grandes familles, sémitiques, indo-européennes, chinoises. Mais, avant leur formation, n'y a-t-il pas eu une langue primitive servant à toute l'espèce humaine ? L'unité originelle du langage est-elle inconciliable avec les vraies certitudes de la philologie ? Seule la philologie téméraire ou peu consciencieuse le soutiendra.

Quelle est, en effet, la base de son argumentation ? La voici : de même que l'on divise l'écorce terrestre en sédiments divers, il y a, dans le langage, trois états ou conditions successives d'existence qui répondent à autant de stratifications; sa première forme et la plus ancienne est celle où les mots sont d'un seul son, de là les langues dites monosyllabiques, telles que le chinois ; la seconde forme est celle où le mécanisme grammatical se complique et constitue les langues dites d'agglutination, telles que le touranien ; enfin, la troisième forme est celle où les langues subissent une modification encore plus fondamentale et deviennent des langues à flexion, telles que les langues aryennes et sémitiques. Eh bien, dit la philologie anti-unitaire, aucune langue n'a pu passer de l'état monosyllabique à celui de l'agglutination, et de l'agglutination aux inflexions : donc les hommes ont créé, tout d'une pièce,

ces catégories diverses de langage, et le genre humain a commencé par plusieurs familles, puisqu'il a commencé par plusieurs idiomes.

Nous subirions la conclusion si les prémisses étaient certaines; mais jamais ce qu'on est convenu d'appeler la *science* a-t-il plus abusé de la crédulité publique pour lui servir des énigmes en guise de chose démontrée.

En vertu de quel argument le professeur Polt et son école établissent-ils qu'aucune transition n'est possible d'un groupe de ces langues à l'autre? A proprement parler, il n'y a point de langue qui soit exclusivement parquée dans une de ces trois familles. Le chinois revêt lui-même des formes qui appartiennent à la seconde catégorie. De leur côté, les langues d'agglutination tendent sans cesse à se donner le caractère de l'inflexion. La ligne de démarcation entre les trois genres existe plutôt dans la théorie que dans la réalité. Il en est de ces genres comme des couches fossilifères dont les produits sont distincts en principe, mais souvent mêlés par le fait. C'est donc le caractère dominant non exclusif des langues qui sert de base à leurs classifications, car aucune n'exclut rigoureusement les procédés de l'autre. Rien n'existe dans la stratification tertiaire du langage, dit Muller, qui n'ait ses antécédents et son explication dans la stratification secondaire ou primaire; et quand les choses se passent ainsi sous nos yeux, aujourd'hui que les langues sont vieilles et que leur force progressive est épuisée, on ose affirmer que, dans la verdeur exubérante de leur jeunesse, elles manquèrent de l'élan nécessaire pour s'élever du monosyllabisme à l'agglutination et de cette station intermédiaire à l'inflexion? et les mêmes qui croient à la transformation des espèces vivantes, ne croiraient pas à ce mouvement ascensionnel des formes du langage?

Ce cadre est trop étroit et notre compétence trop imparfaite pour que nous nous hasardions dans une pareille démonstration; mais nous pouvons l'affirmer sur preuves, s'il n'y avait une passion voltairienne engagée dans la question de l'unité primitive du langage, la philologie négative craindrait de compromettre son honneur par ses conclusions peu autorisées contre cette vérité.

D'ailleurs, supposé que l'on ne puisse prouver que les langues aryennes et sémitiques ont été identiques dans la période du monosyllabisme, tout au moins faut-il convenir que l'on n'est point fondé à dire le contraire. Les efforts que l'on a faits pour remonter de l'état présent du langage aux trois formes initiales déjà mentionnées, soit que l'on recoure aux lois grammaticales, soit que l'on consulte les assonnances et l'euphonie, ressemblent plutôt à un jeu qu'à une entreprise scientifique. Certainement, ceux qui, en étudiant l'organisme des langues, ont conclu qu'Adam avait parlé le chinois ou le celte, voire même le basque, étaient aussi bien appuyés par les probabilités de la linguistique que les partisans des trois idiomes primitifs, et retenus dans une orbite infranchissable. Pour tirer des arguments contre la foi de pareilles ombres, il faut aimer très-peu la foi et beaucoup les ombres.

Je sais bien que si les philologues ne prouvent pas qu'il y ait eu plusieurs langues, à l'origine des choses, les monuments nous manquent pour prouver qu'il n'y en a eu qu'une; mais notre preuve ressort de beaucoup d'autres déjà émises, tandis que la leur est entièrement conjecturale, et reste le *desideratum* de grammaires à peine ébauchées, de lexiques à moitié formés, et, quelquefois, encore moins compris. D'ailleurs, ne peut-on pas dire qu'il est de l'essence de notre thèse de ne devoir pas être prouvée. La confusion du langage est racontée, dans la Ge-

nèse, comme un événement miraculeux, et, partant, inexplicable. Tant que la philologie irreligieuse ne rendra pas un compte pleinement satisfaisant de ses hypothèses, notre vérité subsistera avec d'autant plus d'empire qu'elle est inexpliquée, car elle restera un fait divin, au lieu d'être une probabilité humaine (1).

III

L'ethnologie concentrée dans l'étude des mœurs, des lettres, des antiquités orientales est féconde en confirmations bibliques. La plus grande difficulté qu'elle présente, ce n'est pas celle d'y découvrir des matériaux apologétiques, c'est celle de les choisir. Les voyageurs de tous les pays nous ont inondés de relations sur les ressemblances qui existent entre les asiatiques d'autrefois et ceux d'aujourd'hui. A chaque édition nouvelle, ce sont de nouvelles révélations, et nous avons même assisté à une volte-face de l'ennemi produite par cette surabondance de lumières. Jadis il reprochait à la révélation de n'être pas suffisamment justifiée par les études orientales ; plus tard il a trouvé cette justification si complète, qu'il accuse la révélation de n'être qu'un plagiat de la sagesse orientale. Evidemment, la première de ces objections est anéantie par la seconde, et comme nous avons répondu à celle-ci en traitant, soit des faux cultes de l'Orient, soit

(1) Voyez *le Monde et l'Homme primitif*, par M. Meignan; le card. Wisemann, *Premier discours*.

des origines du christianisme, je ne vois pas pourquoi je m'obstinerais à réfuter un adversaire qui s'est réfuté lui-même, et à ressusciter des antagonismes finis pour le plaisir de les combattre.

Cependant, il est piquant de voir poindre l'aube de cette lumière qui s'est levée sur nos traditions du fond de l'Orient, et dont le plein midi a été converti en ténèbres par une science prompte à corrompre tout ce qu'elle apprend.

Quelques exemples cités par le cardinal Wisemann feront ressortir le parallélisme rigoureux qui existe entre l'Orient tel qu'il est peint par la Bible, et l'Orient tel qu'il est.

La Genèse parle d'une coupe dans laquelle Joseph lisait l'avenir. Devenu intendant de Pharaon et se cachant sous ce déguisement aux yeux de ses frères, il leur envoie dire : *La coupe que vous avez dérobée est celle dans laquelle mon Seigneur boit et lit l'avenir. Pourquoi faisiez-vous cela? Ne saviez-vous pas que personne ne m'égale dans la science de la divination* (1)? Déconcertés par l'obscurité de ce passage, d'anciens critiques proposèrent, tantôt les interprétations, tantôt les traductions les plus bizarres, pour éluder les difficultés d'un sens textuel. L'un d'eux, Houbigant, va jusqu'à s'écrier : « Qui a jamais entendu parler d'augures obtenus au moyen d'une coupe? » Mais voilà que des voyageurs modernes ont découvert, en Egypte, l'usage très-ancien des coupes divinatoires (2). Dans un ouvrage chinois, écrit en 1792, on lit ce trait de mœurs thibétaines : « Quelquefois les habitants de ce pays

(1) Gen. XLIV, 5-15.
(2) *Voyages de Nordem.*

regardent dans une jatte d'eau, et ils y voient ce qui doit arriver. » Les Persans ont, aussi, au dire de leurs poëtes, une coupe servant d'instrument aux augures. Enfin, saint Ephrem, le plus ancien des pères syriaques, nous apprend que, de son temps, on tirait des oracles en frappant les coupes et en notant le son qu'elles rendaient. Ainsi, par une série croissante d'explications, un texte regardé naguère comme incontestable reçoit les justifications les plus inattendues.

Nouvelle coïncidence éclaircie par l'orientalisme contemporain. Les commentateurs se sont perdus en suppositions infructueuses sur la raison de l'ordre qui obligea Joseph d'aller à Bethléem pour y être inscrit et taxé, avec la Vierge, son épouse, à l'occasion d'un recensement général? Pourquoi à Bethléem plutôt que dans une autre ville plus proche? L'Evangile nous donne bien cette raison que Joseph était de la famille de David, et que Bethléem était la cité de David; mais quelle étrange anomalie de faire inscrire les pauvres, voyageant avec difficulté, au chef-lieu de leur tribu, plutôt qu'à celui de leur résidence? Vingt siècles de tradition avaient constaté cette anomalie sans l'expliquer; mais voici une chronique orientale qui renferme cette explication. « Abdalmelic, écrit Dyonisius, « fit au dénombrement des Syriens en 1692, il publia un « décret ordonnant que chaque individu se rendît dans « son pays, dans sa ville et dans la maison de son père, « pour s'y faire enregistrer, en donnant son nom et celui « de ses parents, avec le compte de ses troupeaux, de ses « vignes et de ses plantations d'oliviers (1). » De cette façon, les Syriens du temps de Louis XIV agissent de point

(1) Assemani. *Biblioth. orient.*, t. II, p. 101.

en point comme ceux du temps d'Auguste, et le texte de saint Luc est confirmé par les modernes récits du Levant.

Nous pourrions ajouter encore aux étonnements du lecteur en lui montrant la géographie de l'Ecriture élucidée par les découvertes faites dans la littérature égyptienne, des villes mentionnées par les prophètes et par le livre des Nombres désignées par un signe hiéroglyphique correspondant aux bords du Nil, enfin tout l'état physique et moral des Hébreux reproduit et perpétué dans les coutumes des orientaux actuels (1).

Le Nouveau Testament a eu sa part aux éclaircissements qui jaillissent de ces études. Quelques traits de ressemblance entre les textes sacrés et profanes feront ressortir leur parfaite concordance.

Longtemps les exégètes et les scrutateurs du style évangélique se demandèrent l'origine de certaines expressions usitées dans la bouche de Jésus, et qui ne sont pas de provenance hébraïque, telles que la *chair*, l'*esprit*, la *lumière*, les *ténèbres*, il faut *naître de nouveau*, etc.; ce doute a subsisté jusqu'à ce que l'on eût découvert plusieurs systèmes de philosophie orientale auxquels le Sauveur avait emprunté ces locutions à dessein. Ces doctrines mystérieuses, en effet, venues de la Perse, avaient pénétré chez les Pharisiens; elles devaient engendrer bientôt les premières sectes chrétiennes. Or, Jésus les réfutait par avance en faisant savoir qu'il les avait connues et réprouvées, et quand il se servait de leurs formules en parlant à leurs adeptes, il se donnait les avantages d'un vainqueur qui prend ses adversaires par leurs propres expressions. Au-

(1) Voir le curieux vol. de Bynœus, *De calceis Hebræorum*.

rait-on pu espérer qu'une pareille marque d'authenticité sortirait des inscriptions archéologiques de la philosophie occulte, à l'appui des textes révélés!

Si nous concentrons un instant notre examen sur le premier chapitre de saint Jean, il offre de ces analogies avec l'histoire de l'Orient qui sont le sceau le plus irrécusable de la fidélité. Sans doute on savait, depuis longtemps, que lorsque l'aigle de Patmos s'élance dans le sein de Dieu et s'écrie : *Au commencement était le Verbe,* ce n'était pointpour donner la mesure de son vol; mais pour répondre aux Ebionites et aux Cérinthiens qui attribuaient à Dieu trois fils, le *Verbe,* la *lumière* et l'*unique engendré.* Mais pourquoi le quatrième Evangéliste insiste-t-il sur l'infériorité de saint Jean relativement à Jésus? L'évidence des choses ne le dispensait-elle pas d'écrire : *Celui là n'était point la lumière, mais il était venu seulement pour rendre témoignage à la lumière?* Nous avons posé cette question pendant longtemps, dans l'ignorance où nous étions des circonstances qui avaient déterminé l'affirmation de saint Jean. Mais il y a environ un siècle, un jésuite missionnaire de l'Asie, le P. Ignace, révéla à l'Europe l'existence d'une secte semi-chrétienne, établie dans le voisinage de Bassora, laquelle descendait évidemment des anciens Gnostiques. Or, cette secte, dite des Sabéens ou des *Mende-jahia,* disciples de Jean, plaçait saint Jean-Baptiste au-dessus de Jésus, et le *Codex Nazaræus,* son Evangile, publié par le professseur Norberg, fait explicitement foi de cette aberration jusqu'ici inconnue. Après cela, faut-il s'étonner si saint Jean l'Evangéliste, témoin d'une pareille hérésie, en appelle à son autorité de Voyant, pour certifier la vérité opposée qui était alors contestée, quoiqu'elle nous paraisse aujourd'hui

incontestable : *Non erat ille lux, sed ut testimonium perhiberet de lumine.*

Si l'on suit pied à pied cette confrontation des assertions bibliques avec les pièces justificatives que leur fournit l'Orient, on arrive au plus haut degré de certitude sur l'authenticité des sources de la révélation; mais il suffit d'indiquer cette veine apologétique aux esprits curieux de telles démonstrations, il n'est pas nécessaire de l'exploiter. D'ailleurs nous avons déjà rempli notre cadre, il est temps de laisser respirer le lecteur. Assurément nous ne prétendons pas avoir épuisé le sujet; mais c'est à la fois le tourment et la satisfaction des défenseurs de la vérité de se trouver à la fin de leur tâche, même sans avoir fini.

En revenant par la pensée sur le chemin que nous avons parcouru, le regret de n'avoir pas mieux accompli notre dessein nous est facile, celui de nous y être essayés nous est impossible. C'est que, si nous nous sommes trompés dans l'exécution, nous sommes bien certains de n'avoir pas erré dans l'intention. Ne pourrions-nous pas ajouter que notre intention n'a pas été seulement droite, mais encore bien fondée? Ce genre d'ouvrages est peut-être la seule bonne action dont les auteurs soient obligés de se disculper. Ils ont pour contradicteurs, avec les incrédules qui ne veulent pas être convaincus, certains chrétiens étroits qui ne souffrent pas d'être troublés dans la simplicité de leur foi, même par des raisonnements capables d'affermir la foi des autres, et aussi certains théologiens routiniers, qui trouvent plus commode de s'en tenir à l'apologétique qu'ils savent qu'à celle qu'il leur faudrait apprendre. Les premiers ne doivent pas oublier que ces

controverses, inutiles pour eux, sont nécessaires à d'autres, et que, par le seul fait qu'elles servent à quelques-uns, elles ont droit à l'indulgence de tout le monde. Les seconds sont en opposition formelle avec la tradition de l'Eglise et avec les besoins les plus impérieux de leur temps; laissons-les entre ce passé et ce présent qui les condamnent et allons là où il y a des âmes à secourir.

« Quelques personnes, dit saint Clément d'Alexandrie, ayant une haute opinion de leurs bonnes dispositions, ne veulent pas s'appliquer à la philosophie ou aux études dialectiques, ni même à la philosophie naturelle; elles ne veulent que la foi nue et sans ornements; en cela elles sont aussi raisonnables que si elles espéraient recueillir des raisins sur une vigne qu'elles auraient laissée sans culture. Notre-Seigneur est appelé allégoriquement une vigne dont nous recueillons les fruits par une culture assidue, suivant la parole du Verbe éternel. Nous devons tailler, bêcher, attacher et faire tous les autres travaux nécessaires, et comme, en agriculture et en médecine, celui-là passe pour le plus expert qui a étudié un plus grand nombre de sciences utiles à ces deux arts, nous aussi nous devons regarder comme le plus propre à notre art sublime celui qui tire de toutes les sciences ce qu'elles contiennent d'utile à la défense de la foi (1). »

De son côté, saint Grégoire de Nysse loue Basile de ce que *s'étant approprié,* par les études de sa jeunesse, *les dépouilles de l'Egypte, il les consacra à Dieu, et orna, avec ces richesses, le tabernacle de l'Eglise* (2). L'édit de Julien prohibant, chez les chrétiens, les études profanes à

(1) *Top. opera,* t. I, c. IX, p. 342.
(2) *De Vita Mosès.*

cause du profit qu'en pouvait retirer notre vérité fut toujours regardé comme une des plus cruelles persécutions. Saint Grégoire de Nazianze, dans l'oraison funèbre de saint Basile, l'exalte parce qu'il possédait, non-seulement la science divine, « mais *encore cette science humaine que des hommes peu éclairés rejettent comme dangereuse et détournant l'âme de Dieu* (1). » Saint Jérôme s'exprime avec une véritable dureté sur le compte de ceux qui *prennent leur ignorance pour de la sainteté* (2). » Enfin, saint Augustin déclare que le chrétien doit s'emparer des vérités renfermées dans les ouvrages païens dans le but de mieux prêcher l'Evangile, et il montre, pour modèles, Cyprien, Lactance, Victorin, Optat, Hilaire et tant d'autres qui revinrent de l'Egypte, c'est-à-dire de l'étude des choses naturelles, chargés d'or, d'argent et des ornements les plus précieux (3).

Il est vrai que les pères ont plus étudié la philosophie et la métaphysique que les sciences de la nature; mais c'est parce que, de leur temps, les erreurs étaient de l'ordre métaphysique, et qu'ils défendaient la foi sur le terrain où elle était attaquée. Si les négations étaient alors sorties des laboratoires de la matière, quels magnifiqnes traités ne trouverions-nous pas dans les œuvres de ces grands apologistes sur les sujets que nous venons d'effleurer.

Que Dieu nous pardonne ces quelques lignes consacrées à notre défense, alors qu'il nous doit suffire des joies pures qu'il attache à la défense de sa vérité. Quel que soit le sort de ce livre, nous ne serons pas frus-

(1) *In laudem Basilii.*
(2) *Epist* xv. *ad Marcellam.*
(3) *De Doct. Christi*, lib. II, c. 2.

tré de notre récompense, puisque nous traçons les derniers mots avec le sentiment de cet illustre maître qui écrivit, à la fin de son ouvrage :

TERMINÉ EN PRÉSENCE DE DIEU (1).

(1) Weber.

ACTE DE FOI.

Mon Dieu ! en achevant d'écrire ces pages, je tombe à genoux pour vous les offrir, et me demander compte à moi-même des croyances que j'ai tâché de communiquer aux autres.

La main sur votre Evangile, j'affirme devant le siècle sceptique qui m'entend, qu'après avoir soulevé les problèmes qui l'égarent et pesé la raison de ses blasphèmes, je retrouve plus vivante dans mon âme la foi de ma première communion et de ma première messe !

J'affirme que le plus grand chagrin de ma vie est de ne l'avoir point encore mieux sacrifiée à cette divine conviction!

J'affirme que mon bonheur et mon honneur suprêmes seraient la grâce de mourir pour la confesser !

La seule signature digne d'être apposée à une telle apologie, en effet, n'est-ce point le sang de ses auteurs ! Heureux ceux qui, comme saint Justin et saint Cyprien, sont capables de réunir dans leurs preuves ce double témoignage !

Mais il y a la valeur de leur sang dans la parole d'honneur de vos témoins, ô Jésus ! quand ils sont disposés à le répandre plutôt que de la violer.

Puisse cette assurance que je donne à mes contemporains, les lèvres collées sur vos pieds transpercés, retentir au cœur de ceux qui ne vous connaissent pas, et qui croient à la conscience de vos défenseurs, plus qu'à vos révélations.

J'attends un tel résultat de votre intervention miséricordieuse, car ce travail fut entrepris en collaboration avec votre grâce, et puisque c'est ici que mon action finit, c'est ici que la vôtre doit commencer.

Achevez donc mon livre, ô Père des âmes ; l'homme propose et démontre la foi, vous seul avez le pouvoir de la donner !

DÉCLARATION DE L'AUTEUR.

Enfant soumis de l'Église, je veux vivre et mourir attaché à sa foi : si, dans cet ouvrage, qui touche à des points de doctrine nombreux, difficiles et, parfois, inexplorés, je me suis écarté de la vérité, je prie Dieu de me le pardonner, son Vicaire en ce monde de m'en reprendre, et je réprouve, désavoue et rétracte tout ce que j'ai écrit de contraire à cet infaillible jugement.

DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

EXPOSITION.

SOURCES DE LA NÉGATION ANTI-CHRÉTIENNE. — LA PASSION. — LES INFIRMITÉS DE L'ESPRIT. — LES ÉTUDES EXCLUSIVES.

LIVRE PREMIER.

DE L'INCRÉDULITÉ ENGENDRÉE PAR LES PASSIONS.

CHAPITRE I.

EFFETS DU SENSUALISME SUR LES CROYANCES RELIGIEUSES. 3

Il amoindrit la lumière naturelle. — Il voile la lumière surnaturelle en insinuant le scepticisme : dans l'intelligence, — dans le cœur, — dans la volonté.

CHAPITRE II.

ORGUEIL ET INCRÉDULITÉ. 15

Rapports nombreux de l'un avec l'autre. — Amour-propre de tout expliquer. — De ne relever que de soi. — De la singularité, — de l'écrivain, — du savant, — de l'homme de parti, — de l'homme public, — de l'homme froissé.

CHAPITRE III.

DE LA PASSION DES INTÉRÊTS MATÉRIELS PAR RAPPORT A LA FOI. 27

Relations logiques entre ce désordre et l'apostasie des intelligences. — Il est funeste : au spiritualisme des idées, — à l'élévation des esprits, — à l'austérité des mœurs, — à la dignité des habitudes, autant de grandeurs tutélaires de la foi.

CHAPITRE IV.

RESSENTIMENTS PRIVÉS OU POLITIQUES PRÉDISPOSANT A LA NÉGATION. 43

Comment il se fait que *celui qui n'aime pas ne connaît pas Dieu*. — Ecart proportionnel de la faculté sympathique et de la foi produit : par les rancunes particulières, — par les défaites, — les déceptions, — les affiliations de la politique. — Exemples de MM. Victor Hugo, Michelet, Quinet, Eugène Sue, etc.

CHAPITRE V.

INACTION DE LA FOI, CAUSE FRÉQUENTE DE SA MORT. 55

La foi sans œuvres meurt : par son inertie qui la paralyse, — par ses contradictions qui la démoralisent, — par sa partialité qui pervertit ses jugements, — enfin par sa concentration, comme consume une source qui tarit quand elle n'est pas tirée.

CHAPITRE VI.

DE L'INCRÉDULITÉ DU DÉSESPOIR. 67

Désespoir à l'état de sentiment. — Ses ravages dans les croyances. — Ses remèdes. — Désespoir à l'état de raisonnement. — Ses trois tentations les plus ordinaires : Dieu ne peut affliger, — Dieu ne voit pas, — Dieu n'écoute pas.

CHAPITRE VII.

DU BONHEUR SANS CORRECTIF RELATIVEMENT A LA FOI. 83

Le bonheur sans mélange d'amertume est irreligieux : par infatuation, — par épicuréisme, — par ingratitude envers la Providence.

CHAPITRE VIII.

DE L'ENVIE QUI NE CROIT PAS A CAUSE DE LA PROSPÉRITÉ DES MÉCHANTS. 86

Répartition des biens et des maux en général. — Sublime économie exposée par Bossuet. — De la prospérité des méchants en particulier. — Cette objection résolue : par le bon sens, — par l'antiquité païenne, — par la révélation.

CHAPITRE IX.

DU PHARISAÏSME INCRÉDULE A CAUSE DES DÉFAILLANCES DES CROYANTS. 107

Réponse de Balmès à la triple difficulté tirée : des croyants vicieux, — des croyants complètement indifférents, — des croyants tièdes : — Exemples du joueur, du libertin, etc., etc.

LIVRE DEUXIÈME.

DE L'INCRÉDULITÉ PROVENANT DES INFIRMITÉS DE L'ESPRIT.

CHAPITRE I.

DE LA CONSTITUTION INTELLECTUELLE ENVISAGÉE COMME SOURCE DE PRÉJUGÉS CONTRE LA FOI. 127

La part de l'esprit dans l'acte de foi. — Les infirmités intellectuelles qui sont un désavantage de naissance peuvent-elles être imputées à l'incrédule ? — Le vrai et le faux de cette allégation. — Utilité de montrer le défaut de la cuirasse dans les esprits émancipés de la foi. — En cette matière, néanmoins, tout ne se réduit pas à une question de justesse. — La part de Dieu.

CHAPITRE II.

DEMI-SCIENCE RELIGIEUSE DES SAVANTS IRRÉLIGIEUX. 135

Etendue de ce mal mesurée par les erreurs : des historiens, — des philosophes, — des littérateurs, — des publicistes contemporains en matière de religion.

CHAPITRE III.

DE L'INCRÉDULITÉ DES ESPRITS FAUX. 153

Bon nombre d'intelligences détournées de la foi parce qu'elles sont faussées par un amour désordonné : de la nouveauté, — du système, — de l'utopie, — du paradoxe.

CHAPITRE IV.

LE SCEPTICISME NATUREL OBSTACLE A LA FOI SURNATURELLE. 161

Quatre causes de scepticisme dans certains esprits : leur tempérament, — leur alimentation, — leur exercice habituel, — les désenchantements de la vie.

CHAPITRE V.

EXCÈS DE RAISONNEMENT, ABSENCE DE SENTIMENT, PRÉDISPOSITION A L'INCRÉDULITÉ. 173

Un mathématicien du XVIIe siècle et *Iphigénie.* — Avantage de sentir pour croire. — Autorité rationnelle de cette loi. — Esprits sans cœur incomplets. — Confirmation de Vauvenargues et de Pascal.

CHAPITRE VI.

TROP D'IMAGINATION ET TROP PEU DE RAISON, AUTRE MANQUE D'ÉQUILIBRE DANGEREUX POUR LA FOI. 179

Incrédulité des poètes et des artistes. — Ses causes. — Son peu d'autorité.

CHAPITRE VII.

INFLUENCE DES MILIEUX SUR LES RÉVOLTES DE L'ESPRIT. 185

La famille. — L'école. — Les cercles et les salons. — La société.

CHAPITRE VIII.

DES ESPRITS ABSOLUS DEMANDANT LA DÉMONSTRATION SCIENTIFIQUE DE LA RELIGION. 197

Réponse d'Euler à cette prétention. — L'évidence absolue ne sera

jamais pour nous : ni dans la science, — ni dans le monde, — ni dans la raison, — ni en Dieu : — Pourquoi l'exiger dans la religion ?

CHAPITRE IX.

DE LA VERSATILITÉ SUJETTE AU DOUTE PAR INTERMITTENCE. 209

Trois causes de cette épreuve : l'instabilité des idées, — les anomalies du sentiment religieux, — la tentation.

CHAPITRE X.

DES DOUTES PRODUITS PAR LA DISSIPATION. 217

Il y a des germes de scepticisme dans le tourbillon : des affaires, — du travail ininterrompu, — des plaisirs. — Pourquoi les habitants de la campagne sont-ils, en général, plus religieux que ceux des villes ?

CHAPITRE XI.

DES NUAGES FORMÉS PAR LE PESSIMISME DE L'ESPRIT. 225

Pessimisme d'indisposition contre Dieu produit par l'infortune. — Pessimisme de disposition produit par le marasme intellectuel. — Pessimisme de prostration produit par la lâcheté de la conscience. — Pourquoi une si large place accordée à l'étude du tempérament intellectuel ? — Rapports entre le sujet de ce livre et celui du suivant.

LIVRE III.

DE L'INCRÉDULITÉ RÉSULTANT DES ÉTUDES EXCLUSIVES OU DU *spécialisme* SCIENTIFIQUE.

CHAPITRE I.

INCONVÉNIENTS DE LA SCIENCE EXCLUSIVE PAR RAPPORT A LA FOI. 233

Avantages des études spéciales, danger des études exclusives : — les secondes irreligieuses parce que leur horizon est borné.

— La Bible et la nature, deux paroles de Dieu qui ne peuvent se contredire. — Les génies universels les accordent, les spécialistes les divisent. — Différence entre l'autorité des uns et celle des autres. — Citations de saint Clément d'Alexandrie et de Képler.

CHAPITRE II.

LA CULTURE EXCLUSIVE DES SCIENCES NATURELLES ET LES CROYANCES RELIGIEUSES. 211

L'exploration exclusive des choses physiques éloigne de la foi : en faisant dévier la rectitude de l'esprit, — en lui ôtant le sens des vérités immatérielles, — en lui inspirant des ambitions désordonnées.

CHAPITRE III.

LA NÉGATION SCIENTIFIQUE DU JOUR EST ESSENTIELLEMENT ANTI-HUMAINE. 249

La nature dans l'homme et hors de l'homme ne saurait se contredire. — La meilleure preuve que la science actuelle explique mal la nature en général, c'est qu'elle constitue un attentat contre la nature humaine en particulier, impliquant, par rapport à celle-ci : le déshonneur, — la déraison, — la barbarie, — l'immoralité.

CHAPITRE IV.

PARTIALITÉS INAVOUÉES DE LA SCIENCE CONTRE LA FOI. 301

Elles consistent : 1° à déduire de l'inconnu des conclusions hostiles à la foi qu'elle pourrait détourner à son profit ; — 2° à tirer de certaines opinions scientifiques, inoffensives pour la foi, des conséquences offensives qu'elles ne renferment pas ; — 3° à employer deux mesures d'appréciation, l'une très-large quand il s'agit des faits défavorables à la foi, l'autre très-exclusive quand il s'agit des faits qui la confirment ; — 4° à opposer collectivement à la foi des théories sans autorité collective, puisque souvent elles se contredisent ; — 5° à professer une confiance aveugle aux hypothèses de l'ère préhistorique et d'aveugles préventions contre les certitudes de l'ère historique.

CHAPITRE V.

BASES D'UN COMPROMIS ENTRE LA FOI ET LES SCIENCES DE LA NATURE. 319

Conditions du rapprochement entre les parties litigantes. — La théologie doit se montrer : large dans ses interprétations, — prudente dans ses abstentions, — peu exigeante dans ses prescriptions à l'égard de la science. — De son côté, la science ne doit oublier : ni ses limites, — ni ses déconvenues, — ni la valeur de ses contradicteurs.

CHAPITRE VI.

ÉNUMÉRATION DES SCIENCES DONT LA CULTURE EXCLUSIVE FAVORISE L'INCRÉDULITÉ. 347

La science du monde envisagé : dans notre globe, ou la géologie, — dans tous les globes de l'espace sidéral, ou l'astronomie, — dans l'origine de la vie ou la biologie, — dans la mort et les restes fossiles du règne organique ou la paléontologie.— La science de l'homme envisagé : dans son origine, — dans sa constitution, — dans l'unité, — dans l'antiquité de son espèce. — Enfin la science des peuples étudiée : dans la chronologie, — dans la philologie, — dans les antiquités orientales. — Cadre immense où les choses ne seront examinées que par leur point de contact avec la foi. — Une belle comparaison empruntée au cardinal Wisemann.

CHAPITRE VII.

LE DOGME DE LA CRÉATION ET LE NATURALISME SCIENTIFIQUE. 355

Ce dogme est la seule explication complète : de l'homme, — du monde, — du devoir.

CHAPITRE VIII.

LA FOI ET LA GÉOLOGIE. 385

Possibilité d'une conciliation entre elles sur la formation et sur les transformations de la terre. — Sur la formation : l'atômisme, — le plutonisme, — le neptunisme bien entendus ne contredisent point à la foi. — Sur les transformations : L'œuvre des

six jours, — le déluge mosaïque ne sont point démentis par la science.

CHAPITRE IX.

LA FOI ET L'ASTRONOMIE. 419

Deux sortes d'astronomie hostiles à la foi : l'astronomie exégétique tirant ses objections de l'opposition apparente entre la cosmogonie de l'écriture et la vraie science des astres, — l'astronomie philosophique niant certaines de nos croyances, parce qu'elles ne sont pas conciliables avec ses hypothèses, — réfutation des deux.

CHAPITRE X.

LA FOI ET LA BIOLOGIE. 457

La foi n'a rien à craindre de la science de la vie : 1° parce que les générations spontanées ne sont pas prouvées ; — 2° parce qu'elles ne sont pas probables ; — 3° parce que fussent-elles prouvées, elles ne prouveraient rien contre la foi.

CHAPITRE XI.

LA FOI ET LA PALÉONTOLOGIE. 491

Les découvertes de la paléontologie sont inoffensives pour la vérité révélée : 1° parce qu'elles offrent un petit nombre d'inébranlables certitudes ; — 2° Parce qu'il est possible d'en placer les faits, soit avant, soit après, soit pendant la semaine génésiaque.

CHAPITRE XII.

LA FOI ET L'ANTHROPOLOGIE TRANSFORMISTE OU L'ORIGINE DE L'HOMME. 519

Les espèces sont le résultat d'une création, non des énergies transformantes de la matière. — Preuves nombreuses de la fixité et de l'immutabilité des espèces. — Réfutation des théories de Darwin et de Lamark sur les développements spontanés de la vie organique. — Donc l'homme vient de Dieu, non des anthropoïdes.

CHAPITRE XIII.

LA FOI ET L'ANTHROPOLOGIE MATÉRIALISTE OU LA CONSTITUTION DE L'HOMME. 549

Des anthropoïdes à l'homme, il n'y a pas seulement la séparation d'un échelon à l'autre de la même série, mais celle de deux règnes différents. — Supériorité caractéristique de la constitution de l'homme sous le rapport : de la structure anatomique, — de l'intelligence, — de la moralité. — L'homme n'est pas un animal perfectionné.

CHAPITRE XIV.

LA FOI ET L'ANTHROPOLOGIE POLYGÉNISTE OU L'UNITÉ DE L'ESPÈCE HUMAINE. 581

Importance de cette vérité scientifique au point de vue chrétien. — Elle ressort des ressemblances : généalogiques, — psychologiques, — organiques communes à toutes les races. — Elle est certaine, malgré le quadruple argument déduit : de la stabilité actuelle des races, — des apparentes impossibilités que présentent : leur dispersion, — leur multiplication, — leurs inégalités physiques, intellectuelles et morales.

CHAPITRE XV.

LA FOI ET L'ANTHROPOLOGIE PRÉHISTORIQUE OU L'ANTIQUITÉ DE L'ESPÈCE HUMAINE. 617

La religion ne peut être engagée dans le débat, parce qu'elle n'a : ni chronologiquement, — ni scientifiquement, — ni dogmatiquement aucun intérêt opposé aux constatations archéo-géologiques.— La religion, fût-elle engagée dans le débat, n'y serait point compromise, parce qu'il plane encore une grande obscurité sur les trois objets de cette science : les ossements humains, — les vestiges d'industrie humaine, — les ossements des espèces animales appartenant à la période antéhistorique.

CHAPITRE XVI.

LA FOI ET LA PHYSIOLOGIE CÉRÉBRALE. 653

L'organicisme et l'animisme. — L'âme au point de vue physiolo-

gique. — Elle est prouvée : par l'unité, — par l'immutabilité, — par la liberté, — par les maladies même d'un moi qui ne peut être identique à la substance cérébrale. — Ni le poids, — ni le volume, — ni la forme, — ni la composition chimique de l'appareil encéphalique ne peuvent expliquer l'âme. — Elle est la solution plutôt que la difficulté de la question.

CHAPITRE XVII.

LA FOI ET L'ETHNOLOGIE. 681

La science des peuples considérés dans leur chronologie n'offre rien de concluant contre la foi. — Antiquité surfaite : des Indous, — des Chinois, — des Egyptiens. — La science des peuples considérés sous le rapport philologique n'a rien de décisif contre l'unité primitive de langage. — Les trois types fondamentaux des langues : — chinois, — aryen, — sémitique, — peuvent être sortis d'une même tige. — La science des peuples considérés dans leurs coutumes ou antiquités orientales est féconde en confirmations bibliques. — Justification de ces études. — Conclusion.

ACTE DE FOI. 709

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

LE PUY, IMPRIMERIE ET LITHOGRAPHIE MARCHESSOU.

BX 1751 .C38 1870 v.2 SMC

Caussette, Jean
Baptiste, 1819-1880.
Le bon sens de la foi
expose : en reponse aux
AWS-9188 (awsk)

v-2